


NUNC COGNOSCO EX PARTE



THOMAS J. BATA LIBRARY
TRENT UNIVERSITY



Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
CHARLES BAUDELAIRE

LA PRÉSENTE ÉDITION
DES
ŒUVRES COMPLÈTES DE CHARLES BAUDELAIRE
A ÉTÉ TIRÉE
PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE
EN VERTU
D'UNE AUTORISATION DE M. LE MINISTRE DES FINANCES
EN DATE DU 26 MARS 1917

Il a été tiré de cette édition :

50 exemplaires, numérotés 1 à 50, sur papier de Chine.
50 exemplaires, numérotés 51 à 100, sur papier du Japon impérial.

Les biographie, notes, notices, éclaircissements, index, etc., de M. JACQUES CRÉPET complétant chacun des volumes de notre édition des œuvres de Baudelaire, sont la propriété exclusive de cette édition.

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
CHARLES BAUDELAIRE

TRADUCTIONS

NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES

PAR
EDGAR POE

NOTICE, NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS
DE M. JACQUES CRÉPET



PARIS
LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
6, PLACE DE LA MADELEINE, 6

MCMXXXIII

CHARLES BAUDOUIN

TRADUCTIONS

NOUVELLES HISTOIRES

EXTRAORDINAIRES

DE M. JACQUES CROSET



PARIS

LOUIS LAGRANGE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

MCMXXIII

NOTES NOUVELLES SUR EDGAR POE.

I

Littérature de décadence ! — Paroles vides que nous entendons souvent tomber, avec la sonorité d'un bâillement emphatique, de la bouche de ces sphinx sans énigme qui veillent devant les portes saintes de l'Esthétique classique. A chaque fois que l'irréfutable oracle retentit, on peut affirmer qu'il s'agit d'un ouvrage plus amusant que l'Illiade. Il est évidemment question d'un poème ou d'un roman dont toutes les parties sont habilement disposées pour la surprise, dont le style est magnifiquement orné, où toutes les ressources du langage et de la prosodie sont utilisées par une main impeccable. Lorsque j'entends ronfler l'anathème, — qui, pour le dire en passant, tombe généralement sur quelque poète préféré, — je suis toujours saisi de l'envie de répondre : Me prenez-vous pour un barbare comme vous, et me croyez-vous capable de me divertir aussi tristement que vous faites ? Des comparaisons grotesques s'agitent alors dans mon cerveau ; il me semble que deux femmes me sont présentées : l'une, matrone rustique, répugnante de santé et de vertu, sans allure et sans regard, bref, *ne devant rien qu'à la simple nature* ; l'autre, une de ces beautés qui dominent et oppriment le souvenir, unissant à son charme profond et originel toute l'éloquence de la toilette, maîtresse de sa démarche, consciente et reine d'elle-même, — une voix parlant

VI NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES.

comme un instrument bien accordé, et des regards chargés de pensée et n'en laissant couler que ce qu'ils veulent. Mon choix ne saurait être douteux, et cependant il y a des sphinx pédagogiques qui me reprocheraient de manquer à l'honneur classique. — Mais, pour laisser de côté les paraboles, je crois qu'il m'est permis de demander à ces hommes sages s'ils comprennent bien toute la vanité, toute l'inutilité de leur sagesse. Le mot *littérature de décadence* implique qu'il y a une échelle de littératures, une vagissante, une puérile, une adolescente, etc. Ce terme, veux-je dire, suppose quelque chose de fatal et de providentiel, comme un décret inéluctable; et il est tout à fait injuste de nous reprocher d'accomplir la loi mystérieuse. Tout ce que je puis comprendre dans la parole académique, c'est qu'il est honteux d'obéir à cette loi avec plaisir, et que nous sommes coupables de nous réjouir dans notre destinée. — Ce soleil qui, il y a quelques heures, écrasait toutes choses de sa lumière droite et blanche, va bientôt inonder l'horizon occidental de couleurs variées. Dans les jeux de ce soleil agonisant, certains esprits poétiques trouveront des délices nouvelles; ils y découvriront des colonnades éblouissantes, des cascades de métal fondu, des paradis de feu, une splendeur triste, la volupté du regret, toutes les magies du rêve, tous les souvenirs de l'opium. Et le coucher du soleil leur apparaîtra en effet comme la merveilleuse allégorie d'une âme chargée de vie, qui descend derrière l'horizon avec une magnifique provision de pensées et de rêves.

Mais ce à quoi les professeurs jurés n'ont pas pensé, c'est que, dans le mouvement de la vie, telle complication, telle combinaison peut se présenter, tout à fait inattendue pour leur sagesse d'écoliers. Et alors leur langue insuffisante se trouve en défaut, comme dans le cas, — phénomène qui se multipliera peut-être avec des variantes, — où une nation commence par la décadence, et débute par où les autres finissent.

Que parmi les immenses colonies du siècle présent des littératures nouvelles se fassent, il s'y produira très certainement des accidents spirituels d'une nature déroutante pour l'esprit de l'école. Jeune et vieille à la fois, l'Amérique bavarde et radote avec une

volubilité étonnante. Qui pourrait compter ses poètes ? Ils sont innombrables. Ses *bas-bleus* ? Ils encombrant les revues. Ses critiques ? Croyez qu'elle possède des pédants qui valent bien les nôtres pour rappeler sans cesse l'artiste à la beauté antique, pour questionner un poète ou un romancier sur la moralité de son but et la qualité de ses intentions. Il y a là-bas comme ici, mais plus encore qu'ici, des littérateurs qui ne savent pas l'orthographe ; une activité puérile, inutile ; des compilateurs à foison, des ressassateurs, des plagiaires de plagiat et des critiques de critiques. Dans ce bouillonnement de médiocrités, dans ce monde épris des perfectionnements matériels, — scandale d'un nouveau genre qui fait comprendre la grandeur des peuples fainéants, — dans cette société avide d'étonnements, amoureuse de la vie, mais surtout d'une vie pleine d'excitations, un homme a paru qui a été grand, non-seulement par sa subtilité métaphysique, par la beauté sinistre ou ravissante de ses conceptions, par la rigueur de son analyse, mais grand aussi et non moins grand comme *caricature*. — Il faut que je m'explique avec quelque soin ; car récemment un critique imprudent se servait, pour dénigrer Edgar Poe et pour infirmer la sincérité de mon admiration, du mot *jongleur* que j'avais moi-même appliqué au noble poète presque comme un éloge.

Du sein d'un monde goulé, affamé de matérialités, Poe s'est élancé dans les rêves. Étouffé qu'il était par l'atmosphère américaine, il a écrit en tête d'*Eureka* : « J'offre ce livre à ceux qui ont mis leur foi dans les rêves comme dans les seules réalités ! » Il fut donc une admirable protestation ; il la fut et il la fit à sa manière, *in his own way*. L'auteur qui, dans le *Colloque entre Monos et Una*, lâche à torrents son mépris et son dégoût sur la démocratie, le progrès et la civilisation, cet auteur est le même qui, pour enlever la crédulité, pour ravir la badauderie des siens, a le plus énergiquement posé la souveraineté humaine et le plus ingénieusement fabriqué les *canards* les plus flatteurs pour l'orgueil de l'homme moderne. Pris sous ce jour, Poe m'apparaît comme un Ilote qui veut faire rougir son maître. Enfin, pour affirmer ma pensée d'une manière encore plus nette, Poe fut toujours grand, non-seulement dans ses conceptions nobles, mais encore comme farceur.

II

Car il ne fut jamais dupe ! — Je ne crois pas que le Virginien qui a tranquillement écrit, en plein débordement démocratique : « Le peuple n'a rien à faire avec les lois, si ce n'est de leur obéir », ait jamais été une victime de la sagesse moderne, — et : « Le nez d'une populace, c'est son imagination; c'est par ce nez qu'on pourra toujours facilement la conduire », — et cent autres passages, où la raillerie pleut, drue comme mitraille, mais cependant nonchalante et hautaine. — Les Swedenborgiens le félicitent de sa *Révélation magnétique*, semblables à ces naïfs Illuminés qui jadis surveillaient dans l'auteur du *Diable amoureux* un révélateur de leurs mystères; ils le remercient pour les grandes vérités qu'il vient de proclamer, — car ils ont découvert (ô vérificateurs de ce qui ne peut pas être vérifié !) que tout ce qu'il a énoncé est absolument vrai; — bien que d'abord, avouent ces braves gens, ils aient eu le soupçon que ce pouvait bien être une simple fiction. Poe répond que, pour son compte, il n'en a jamais douté. — Faut-il encore citer ce petit passage qui me saute aux yeux, tout en feuilletant pour la centième fois ses amusants *Marginalia*, qui sont comme la chambre secrète de son esprit : « L'énorme multiplication des livres dans toutes les branches de connaissance est l'un des plus grands fléaux de cet âge ! Car elle est un des plus sérieux obstacles à l'acquisition de toute connaissance positive. » Aristocrate de nature plus encore que de naissance, le Virginien, l'homme du Sud, le Byron égaré dans un mauvais monde, a toujours gardé son impassibilité philosophique, et, soit qu'il définisse le nez de la populace, soit qu'il raille les fabricateurs de religions, soit qu'il bafoue les bibliothèques, il reste ce que fut et ce que sera toujours le vrai poète, — une vérité habillée d'une manière bizarre, un paradoxe apparent, qui ne veut pas être coudoyé par la foule, et qui court à l'extrême orient quand le feu d'artifice se tire au couchant.

Mais voici plus important que tout : nous noterons que ce

auteur, produit d'un siècle infatué de lui-même, enfant d'une nation plus infatuée d'elle-même qu'aucune autre, a vu clairement, a imperturbablement affirmé la méchanceté naturelle de l'Homme. Il y a dans l'homme, dit-il, une force mystérieuse dont la philosophie moderne ne veut pas tenir compte; et cependant, sans cette force innommée, sans ce penchant primordial, une foule d'actions humaines resteront inexplicables, inexplicables. Ces actions n'ont d'attrait que *parce que* elles sont mauvaises, dangereuses; elles possèdent l'attrance du gouffre. Cette force primitive, irrésistible est la Perversité naturelle, qui fait que l'homme est sans cesse et à la fois homicide et suicide, assassin et bourreau; — car, ajoute-t-il, avec une subtilité remarquablement satanique, l'impossibilité de trouver un motif raisonnable suffisant pour certaines actions mauvaises et périlleuses pourrait nous conduire à les considérer comme le résultat des suggestions du Diable, si l'expérience et l'histoire ne nous enseignaient pas que Dieu en tire souvent l'établissement de l'ordre et le châtimement des coquins; — *après s'être servi des mêmes coquins comme de complices!* tel est le mot qui se glisse, je l'avoue, dans mon esprit comme un sous-entendu aussi perfide qu'inévitable. Mais je ne veux, pour le présent, tenir compte que de la grande vérité oubliée, — la perversité primordiale de l'homme, — et ce n'est pas sans une certaine satisfaction que je vois quelques épaves de l'antique sagesse nous revenir d'un pays d'où on ne les attendait pas. Il est agréable que quelques explosions de vieille vérité sautent ainsi au visage de tous ces complimenteurs de l'humanité, de tous ces dorloteurs et endormeurs qui répètent sur toutes les variations possibles de ton : « Je suis né bon, et vous aussi, et nous tous, nous sommes nés bons! » oubliant, non ! feignant d'oublier, ces égalitaires à contre-sens, que nous sommes tous nés marquis pour le mal !

De quel mensonge pouvait-il être dupe, celui qui parfois, — douloureuse nécessité des milieux, — les ajustait si bien ? Quel mépris pour la philosophaillerie, dans ses bons jours, dans les jours où il était, pour ainsi dire, illuminé ! Ce poète de qui plusieurs fictions semblent faites à plaisir pour confirmer la prétendue omnipotence de l'homme, a voulu quelquefois se purger lui-

même. Le jour où il écrivait : « Toute certitude est dans les rêves », il refoulait son propre américanisme dans la région des choses inférieures; d'autres fois, rentrant dans la vraie voie des poètes, obéissant sans doute à l'inéluctable vérité qui nous hante comme un démon, il poussait les ardents soupirs de *l'ange tombé qui se souvient des Cieux*; il envoyait ses regrets vers l'Age d'or et l'Éden perdu; il pleurait toute cette magnificence de la Nature *se recroquevillant devant la chaude baleine des fourneaux*; enfin, il jetait ces admirables pages : *Colloque entre Monos et Una*, qui eussent charmé et troublé l'impeccable De Maistre.

C'est lui qui a dit, à propos du socialisme, à l'époque où celui-ci n'avait pas encore un nom, où ce nom du moins n'était pas tout à fait vulgarisé : « Le monde est infesté actuellement par une nouvelle secte de philosophes, qui ne se sont pas encore reconnus comme formant une secte, et qui conséquemment n'ont pas adopté de nom. Ce sont les *Croyants à toute vieillerie* (comme qui dirait : prédicateurs en vieux). Le Grand Prêtre dans l'Est est Charles Fourier, — dans l'Ouest, Horace Greeley; et grands prêtres ils sont à bon escient. Le seul lien commun parmi la secte est la Crédulité; — appelons cela Démence, et n'en parlons plus. Demandez à l'un d'eux pourquoi il croit ceci ou cela; et, s'il est consciencieux (les ignorants le sont généralement), il vous fera une réponse analogue à celle que fit Talleyrand, quand on lui demanda pourquoi il croyait à la Bible. « J'y crois, dit-il, d'abord parce que je suis évêque d'Autun, et en second lieu *parce que je n'y entends absolument rien.* » Ce que ces philosophes-là appellent *argument* est une manière à eux de nier ce qui est et d'expliquer ce qui n'est pas. »

Le progrès, cette grande hérésie de la décrépitude, ne pouvait pas non plus lui échapper. Le lecteur verra, en différents passages, de quels termes il se servait pour la caractériser. On dirait vraiment, à voir l'ardeur qu'il y dépense, qu'il avait à s'en venger comme d'un embarras public, comme d'un fléau de la rue. Combien eût-il ri, de ce rire méprisant du poète qui ne grossit jamais la grappe des badauds, s'il était tombé, comme cela m'est arrivé récemment, sur cette phrase mirifique qui fait rêver aux bouffonnes et volontaires absurdités des paillasses, et que j'ai trou-

vée se pavanant perfidement dans un journal plus que grave : *Le progrès incessant de la science a permis tout récemment de retrouver le secret perdu et si longtemps cherché de. . .* (feu grégeois, trempe du cuivre, n'importe quoi disparu), dont les applications les plus réussies remontent à une époque barbare et très-ancienne !!! — Voilà une phrase qui peut s'appeler une véritable trouvaille, une éclatante découverte, même dans un siècle de progrès incessants; mais je crois que la momie Allamistakeo n'aurait pas manqué de demander, avec le ton doux et discret de la supériorité, si c'était aussi grâce au progrès incessant, — à la loi fatale, irrésistible, du progrès, — que ce fameux secret avait été perdu. — Aussi bien, pour laisser là le ton de la farce, en un sujet qui contient autant de larmes que de rire, n'est-ce pas une chose véritablement stupéfiante de voir une nation, plusieurs nations, toute l'humanité bientôt, dire à ses sages, à ses sorciers : Je vous aimerai et je vous ferai grands, si vous me persuadez que nous progressons sans le vouloir, inévitablement, — en dormant; débarrassez-nous de la responsabilité, voilez pour nous l'humiliation des comparaisons, sophistiquiez l'histoire, et vous pourrez vous appeler les sages des sages ? — N'est-ce pas un sujet d'étonnement que cette idée si simple n'éclate pas dans tous les cerveaux : que le Progrès (en tant que progrès il y ait) perfectionne la douleur à proportion qu'il raffine la volupté, et que, si l'épiderme des peuples va se délicatisant, ils ne poursuivent évidemment qu'une *Italiam fugientem*, une conquête à chaque minute perdue, un progrès toujours négateur de lui-même ?

Mais ces illusions, intéressées d'ailleurs, tirent leur origine d'un fond de perversité et de mensonge, — météores des marécages, — qui poussent au dédain les âmes amoureuses du feu éternel, comme Edgar Poe, et exaspèrent les intelligences obscures, comme Jean-Jacques, à qui une sensibilité blessée et prompte à la révolte tient lieu de philosophie. Que celui-ci eût raison contre l'*Animal dépravé*, cela est incontestable; mais l'animal dépravé a le droit de lui reprocher d'invoquer la simple nature. La nature ne fait que des monstres, et toute la question est de s'entendre sur le mot *sauvages*. Nul philosophe n'osera proposer pour modèles ces malheureuses hordes pourries, victimes des éléments, pâture des

XII NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES.

bêtes, aussi incapables de fabriquer des armes que de concevoir l'idée d'un pouvoir spirituel et suprême. Mais si l'on veut comparer l'homme moderne, l'homme civilisé, avec l'homme sauvage, ou plutôt une nation dite civilisée avec une nation dite sauvage, c'est-à-dire privée de toutes les ingénieuses inventions qui dispensent l'individu d'héroïsme, qui ne voit que tout l'honneur est pour le sauvage ? Par sa nature, par nécessité même, il est encyclopédique, tandis que l'homme civilisé se trouve confiné dans les régions infiniment petites de la spécialité. L'homme civilisé invente la philosophie du progrès pour se consoler de son abdication et de sa déchéance ; cependant que l'homme sauvage, époux redouté et respecté, guerrier contraint à la bravoure personnelle, poète aux heures mélancoliques où le soleil déclinant invite à chanter le passé et les ancêtres, rase de plus près la lisière de l'idéal. Quelle lacune oserons-nous lui reprocher ? Il a le prêtre, il a le sorcier et le médecin. Que dis-je ? il a le dandy, suprême incarnation de l'idée du beau transportée dans la vie matérielle, celui qui dicte la forme et règle les manières. Ses vêtements, ses parures, ses armes, son calumet témoignent d'une faculté inventive qui nous a depuis longtemps désertés. Comparerons-nous nos yeux paresseux et nos oreilles assourdies à ces yeux qui percent la brume, à ces oreilles qui entendraient l'herbe qui pousse ? Et la sauvage, à l'âme simple et enfantine, animal obéissant et câlin, se donnant tout entier et sachant qu'il n'est que la moitié d'une destinée, la déclarerons-nous inférieure à la dame américaine dont M. Bellegarigue (rédacteur du *Moniteur de l'Épicerie* !) a cru faire l'éloge en disant qu'elle était l'idéal de la femme entretenue ? Cette même femme dont les mœurs trop positives ont inspiré à Edgar Poe, — lui si galant, si respectueux de la beauté, — les tristes lignes suivantes : « Ces immenses bourses, semblables au concombre géant, qui sont à la mode parmi nos belles, n'ont pas, comme on le croit, une origine parisienne ; elles sont parfaitement indigènes. Pourquoi une pareille mode à Paris, où une femme ne serre dans sa bourse que son argent ? Mais la bourse d'une américaine ! Il faut que cette bourse soit assez vaste pour qu'elle y puisse enfermer tout son argent, — plus toute son âme ! » — Quant à la

religion, je ne parlerai pas de Vitzlipoutzli aussi légèrement que l'a fait Alfred de Musset; j'avoue sans honte que je préfère de beaucoup le culte de Teutatès à celui de Mammon; et le prêtre qui offre au cruel extorqueur d'hosties humaines des victimes qui meurent *honorablement*, des victimes qui *veulent* mourir, me paraît un être tout à fait doux et humain, comparé au financier qui n'immole les populations qu'à son intérêt propre. De loin en loin, ces choses sont encore entrevues, et j'ai trouvé une fois dans un article de M. Barbey d'Aurevilly une exclamation de tristesse philosophique qui résume tout ce que je voudrais dire à ce sujet : «Peuples civilisés qui jetez sans cesse la pierre aux sauvages, bientôt vous ne mériterez même plus d'être idolâtres !»

Un pareil milieu, — je l'ai déjà dit, je ne puis résister au désir de le répéter, — n'est guère fait pour les poètes. Ce qu'un esprit français, supposez le plus démocratique, entend par *État*, ne trouverait pas de place dans un esprit américain. Pour toute intelligence du vieux monde, un État politique a un centre de mouvement qui est son cerveau et son soleil, des souvenirs anciens et glorieux, de longues annales poétiques et militaires, une aristocratie, à qui la pauvreté, fille des révolutions, ne peut qu'ajouter un lustre paradoxal; mais *Cela* ! cette cohue de vendeurs et d'acheteurs, ce sans-nom, ce monstre sans tête, ce déporté derrière l'Océan, un État ! — je le veux bien, si un vaste cabaret, où le consommateur afflue et traite d'affaires sur des tables souillées, au tintamarre des vilains propos, peut être assimilé à un *salon*, à ce que nous appelions jadis un salon, république de l'esprit présidée par la beauté !

Il sera toujours difficile d'exercer noblement et fructueusement à la fois, l'état d'homme de lettres sans s'exposer à la diffamation, à la calomnie des impuissants, à l'envie des riches, — cette envie qui est leur châtiment ! — aux vengeances de la médiocrité bourgeoise. Mais ce qui est difficile dans une monarchie tempérée ou dans une république régulière, devient presque impraticable dans une espèce de capharnaüm, où chacun, sergent de ville de l'opinion, fait la police au profit de ses vices — ou de ses vertus, c'est tout un, — où un poète, un romancier d'un pays à esclaves

XIV NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES.

est un écrivain détestable, aux yeux d'un critique abolitioniste, — où l'on ne sait quel est le plus grand scandale, — le débraillé du cynisme ou l'imperturbabilité de l'hypocrisie biblique. Brûler des nègres enchaînés, coupables d'avoir senti leur joue noire fourmiller du rouge de l'honneur, jouer du revolver dans un parterre de théâtre, établir la polygamie dans les paradis de l'Ouest, que les Sauvages (ce terme a l'air d'une injustice) n'avaient pas encore souillés de ces honteuses utopies, afficher sur les murs, sans doute pour consacrer le principe de la liberté illimitée, la *guérison des maladies de neuf mois*, tels sont quelques-uns des traits saillants, quelques-unes des illustrations morales du noble pays de Franklin, l'inventeur de la morale de comptoir, le héros d'un siècle voué à la matière. Il est bon d'appeler sans cesse le regard sur ces merveilles de brutalité, en un temps où l'américanomanie est devenue presque une passion de bon ton, à ce point qu'un archevêque a pu nous promettre sans rire que la Providence nous appellerait bientôt à jouir de cet idéal transatlantique !

III

Un semblable milieu social engendre nécessairement des erreurs littéraires correspondantes. C'est contre ces erreurs que Poe a réagi aussi souvent qu'il a pu et de toute sa force. Nous ne devons donc pas nous étonner que les écrivains américains, tout en reconnaissant sa puissance singulière comme poète et comme conteur, aient toujours voulu infirmer sa valeur comme critique. Dans un pays où l'idée d'utilité, la plus hostile du monde à l'idée de beauté, prime et domine toutes choses, le parfait critique sera le plus *honorable*, c'est-à-dire celui dont les tendances et les désirs se rapprocheront le plus des tendances et des désirs de son public, — celui qui, confondant les facultés et les genres de production, assignera à toutes un but unique, — celui qui cherchera dans un livre de poésie les moyens de perfectionner la conscience. Naturellement, il deviendra d'autant moins soucieux des beautés réelles, positives, de la poésie ; il

sera d'autant moins choqué des imperfections et même des fautes dans l'exécution. Edgar Poe, au contraire, divisant le monde de l'esprit en *Intellect pur*, *Goût* et *Sens moral*, appliquait la critique suivant que l'objet de son analyse appartenait à l'une de ces trois divisions. Il était avant tout sensible à la perfection du plan et à la correction de l'exécution; démontant les œuvres littéraires comme des pièces mécaniques défectueuses (pour le but qu'elles voulaient atteindre), notant soigneusement les vices de fabrication; et quand il passait au détail de l'œuvre, à son expression plastique, au style en un mot, épluchant, sans omission, les fautes de prosodie, les erreurs grammaticales et toute cette masse de scories, qui, chez les écrivains non artistes, souillent les meilleures intentions et déforment les conceptions les plus nobles.

Pour lui, l'Imagination est la reine des facultés; mais par ce mot il entend quelque chose de plus grand que ce qui est entendu par le commun des lecteurs. L'Imagination n'est pas la fantaisie; elle n'est pas non plus la sensibilité, bien qu'il soit difficile de concevoir un homme imaginaire qui ne serait pas sensible. L'Imagination est une faculté quasi divine qui perçoit tout d'abord, en dehors des méthodes philosophiques, les rapports intimes et secrets des choses, les correspondances et les analogies. Les honneurs et les fonctions qu'il confère à cette faculté lui donnent une valeur telle (du moins quand on a bien compris la pensée de l'auteur), qu'un savant sans imagination n'apparaît plus que comme un faux savant, ou tout au moins comme un savant incomplet.

Parmi les domaines littéraires où l'imagination peut obtenir les plus curieux résultats, peut récolter les trésors, non pas les plus riches, les plus précieux (ceux-là appartiennent à la poésie), mais les plus nombreux et les plus variés, il en est un que Poe affectionne particulièrement, c'est la *Nouvelle*. Elle a sur le roman à vastes proportions cet immense avantage que sa brièveté ajoute à l'intensité de l'effet. Cette lecture, qui peut être accomplie tout d'une haleine, laisse dans l'esprit un souvenir bien plus puissant qu'une lecture brisée, interrompue souvent par le tracassé des affaires et le soin des intérêts mondains. L'unité d'impression, la *totalité* d'effet est un avantage immense qui peut donner à ce genre

de composition une supériorité tout à fait particulière, à ce point qu'une nouvelle trop courte (c'est sans doute un défaut) vaut encore mieux qu'une nouvelle trop longue. L'artiste, s'il est habile, n'accommodera pas ses pensées aux incidents, mais, ayant conçu délibérément, à loisir, un effet à produire, inventera les incidents, combinera les événements les plus propres à amener l'effet voulu. Si la première phrase n'est pas écrite en vue de préparer cette impression finale, l'œuvre est manquée dès le début. Dans la composition tout entière il ne doit pas se glisser un seul mot qui ne soit une intention, qui ne tende, directement ou indirectement, à parfaire le dessein prémédité.

Il est un point par lequel la nouvelle a une supériorité, même sur le poème. Le rythme est nécessaire au développement de l'idée de beauté, qui est le but le plus grand et le plus noble du poème. Or, les artifices du rythme sont un obstacle insurmontable à ce développement minutieux de pensées et d'expressions qui a pour objet la *vérité*. Car la vérité peut être souvent le but de la nouvelle, et le raisonnement, le meilleur outil pour la construction d'une nouvelle parfaite. C'est pourquoi ce genre de composition qui n'est pas situé à une aussi grande élévation que la poésie pure, peut fournir des produits plus variés et plus facilement appréciables pour le commun des lecteurs. De plus, l'auteur d'une nouvelle a à sa disposition une multitude de tons, de nuances de langage, le ton raisonneur, le sarcastique, l'humoristique, que répudie la poésie, et qui sont comme des dissonances, des outrages à l'idée de beauté pure. Et c'est aussi ce qui fait que l'auteur qui poursuit dans une nouvelle un simple but de beauté ne travaille qu'à son grand désavantage, privé qu'il est de l'instrument le plus utile, le rythme. Je sais que dans toutes les littératures des efforts ont été faits, souvent heureux, pour créer des contes purement poétiques; Edgar Poe lui-même en a fait de très-beaux. Mais ce sont des luttes et des efforts qui ne servent qu'à démontrer la force des vrais moyens adaptés aux buts correspondants, et je ne serais pas éloigné de croire que chez quelques auteurs, les plus grands qu'on puisse choisir, ces tentatives héroïques vinssent d'un désespoir.

IV

«*Genus irritabile vatum!* Que les poètes (nous servant du mot dans son acception la plus large et comme comprenant tous les artistes) soient une race irritable, cela est bien entendu; mais le *pourquoi* ne me semble pas aussi généralement compris. Un artiste n'est un artiste que grâce à son sens exquis du Beau, — sens qui lui procure des jouissances enivrantes, mais qui en même temps implique, enferme un sens également exquis de toute difformité et de toute disproportion. Ainsi un tort, une injustice faite à un poète qui est vraiment un poète, l'exaspère à un degré qui apparaît, à un jugement ordinaire, en complète *disproportion* avec l'injustice commise. Les poètes voient l'injustice, *jamais* là où elle n'existe pas, mais fort souvent là où des yeux non poétiques n'en voient pas du tout. Ainsi la fameuse irritabilité poétique n'a pas de rapport avec le *tempérament*, compris dans le sens vulgaire, mais avec une clairvoyance plus qu'ordinaire relative au faux et à l'injuste. Cette clairvoyance n'est pas autre chose qu'un corollaire de la vive perception du vrai, de la justice, de la proportion, en un mot du Beau. Mais il y a une chose bien claire, c'est que l'homme qui n'est pas (au jugement du commun) *irritabilis*, n'est pas poète du tout.»

Ainsi parle le poète lui-même, préparant une excellente et irréfutable apologie pour tous ceux de sa race. Cette sensibilité, Poe la portait dans les affaires littéraires, et l'extrême importance qu'il attachait aux choses de la poésie l'induisait souvent en un ton où, au jugement des faibles, la supériorité se faisait trop sentir. J'ai déjà remarqué, je crois, que plusieurs des préjugés qu'il avait à combattre, des idées fausses, des jugements vulgaires qui circulaient autour de lui, ont depuis longtemps infecté la presse française. Il ne sera donc pas inutile de rendre compte sommairement de quelques-unes de ses plus importantes opinions relatives à la composition poétique. Le parallélisme de l'erreur en rendra l'application tout à fait facile.

XVIII NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES.

Mais, avant toutes choses, je dois dire que la part étant faite au poète naturel, à l'innéité, Poe en faisait une à la science, au travail et à l'analyse, qui paraîtra exorbitante aux orgueilleux non érudits. Non-seulement il a dépensé des efforts considérables pour soumettre à sa volonté le démon fugitif des minutes heureuses, pour rappeler à son gré ces sensations exquises, ces appétitions spirituelles, ces états de santé poétique, si rares et si précieux qu'on pourrait vraiment les considérer comme des grâces extérieures à l'homme et comme des visitations; mais aussi il a soumis l'inspiration à la méthode, à l'analyse la plus sévère. Le choix des moyens ! il y revient sans cesse, il insiste avec une éloquence savante sur l'appropriation du moyen à l'effet, sur l'usage de la rime, sur le perfectionnement du refrain, sur l'adaptation du rythme au sentiment. Il affirmait que celui qui ne sait pas saisir l'intangible n'est pas poète; que celui-là seul est poète, qui est le maître de sa mémoire, le souverain des mots, le registre de ses propres sentiments toujours prêt à se laisser feuilleter. Tout pour le dénoûment ! répète-t-il souvent. Un sonnet lui-même a besoin d'un plan, et la construction, l'armature pour ainsi dire, est la plus importante garantie de la vie mystérieuse des œuvres de l'esprit.

Je recours naturellement à l'article intitulé : *The Poetic Principle*, et j'y trouve, dès le commencement, une vigoureuse protestation contre ce qu'on pourrait appeler, en matière de poésie, l'hérésie de la longueur ou de la dimension, — la valeur absurde attribuée aux gros poèmes. «Un long poème n'existe pas; ce qu'on entend par un long poème est une parfaite contradiction de termes.» En effet, un poème ne mérite son titre qu'autant qu'il excite, qu'il enlève l'âme, et la valeur positive d'un poème est en raison de cette excitation, de cet enlèvement de l'âme. Mais, par nécessité psychologique, toutes les excitations sont fugitives et transitoires. Cet état singulier, dans lequel l'âme du lecteur a été, pour ainsi dire, tirée de force, ne durera certainement pas autant que la lecture de tel poème qui dépasse la tenacité d'enthousiasme dont la nature humaine est capable.

Voilà évidemment le poème épique condamné. Car un ouvrage

de cette dimension ne peut être considéré comme poétique qu'en tant qu'on sacrifie la condition vitale de toute œuvre d'art, l'Unité; — je ne veux pas parler de l'unité dans la conception, mais de l'unité dans l'impression, de la *totalité* de l'effet, comme je l'ai déjà dit quand j'ai eu à comparer le roman avec la nouvelle. Le poème épique nous apparaît donc, esthétiquement parlant, comme un paradoxe. Il est possible que les anciens âges aient produit des séries de poèmes lyriques, reliées postérieurement par les compilateurs en poèmes épiques; mais toute *intention épique* résulte évidemment d'un sens imparfait de l'art. Le temps de ces anomalies artistiques est passé, et il est même fort douteux qu'un long poème ait jamais pu être vraiment populaire dans toute la force du terme.

Il faut ajouter qu'un poème trop court, celui qui ne fournit pas un *pabulum* suffisant à l'excitation créée, celui qui n'est pas égal à l'appétit naturel du lecteur, est aussi très-défectueux. Quelque brillant et intense que soit l'effet, il n'est pas durable; la mémoire ne le retient pas; c'est comme un cachet qui, posé trop légèrement et trop à la hâte, n'a pas eu le temps d'imposer son image à la cire.

Mais il est une autre hérésie, qui, grâce à l'hypocrisie, à la lourdeur et à la bassesse des esprits, est bien plus redoutable et a des chances de durée plus grandes, — une erreur qui a la vie plus dure, — je veux parler de l'hérésie de *l'enseignement*, laquelle comprend comme corollaires inévitables l'hérésie de la *passion*, de la *vérité* et de la *morale*. Une foule de gens se figurent que le but de la poésie est un enseignement quelconque, qu'elle doit tantôt fortifier la conscience, tantôt perfectionner les mœurs, tantôt enfin *démontrer* quoi que ce soit d'utile. Edgar Poe prétend que les Américains ont spécialement patronné cette idée hétérodoxe; hélas! il n'est pas besoin d'aller jusqu'à Boston pour rencontrer l'hérésie en question. Ici même elle nous assiège, et tous les jours elle bat en brèche la véritable poésie. La poésie, pour peu qu'on veuille descendre en soi-même, interroger son âme, rappeler ses souvenirs d'enthousiasme, n'a pas d'autre but qu'elle-même; elle ne peut pas en avoir d'autre, et aucun poème ne sera si grand,

XX NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES.

si noble, si véritablement digne du nom de poème, que celui qui aura été écrit uniquement pour le plaisir d'écrire un poème.

Je ne veux pas dire que la poésie n'ennoblisse pas les mœurs, — qu'on me comprenne bien, — que son résultat final ne soit pas d'élever l'homme au-dessus du niveau des intérêts vulgaires; ce serait évidemment une absurdité. Je dis que si le poète a poursuivi un but moral, il a diminué sa force poétique; et il n'est pas imprudent de parier que son œuvre sera mauvaise. La poésie ne peut pas, sous peine de mort ou de défaillance, s'assimiler à la science ou à la morale; elle n'a pas la Vérité pour objet, elle n'a qu'Elle-même. Les modes de démonstration de vérité sont autres et sont ailleurs. La Vérité n'a rien à faire avec les chansons. Tout ce qui fait le charme, la grâce, l'irrésistible d'une chanson enlèverait à la Vérité son autorité et son pouvoir. Froide, calme, impassible, l'humeur démonstrative repousse les diamants et les fleurs de la muse; elle est donc absolument l'inverse de l'humeur poétique.

L'Intellect pur vise à la Vérité, le Goût nous montre la Beauté, et le Sens moral nous enseigne le Devoir. Il est vrai que le sens du milieu a d'intimes connexions avec les deux extrêmes, et il n'est séparé du Sens moral que par une si légère différence qu'Aristote n'a pas hésité à ranger parmi les vertus quelques-unes de ses délicates opérations. Aussi, ce qui exaspère surtout l'homme de goût dans le spectacle du vice, c'est sa difformité, sa disproportion. Le vice porte atteinte au juste et au vrai, révolte l'Intellect et la conscience; mais, comme outrage à l'harmonie, comme dissonnance, il blessera plus particulièrement certains esprits poétiques; et je ne crois pas qu'il soit scandalisant de considérer toute infraction à la morale, au beau moral, comme une espèce de faute contre le rythme et la prosodie universels.

C'est cet admirable, cet immortel instinct du Beau qui nous fait considérer la terre et ses spectacles comme un aperçu, comme une correspondance du Ciel. La soif insatiable de tout ce qui est au delà, et que révèle la vie, est la preuve la plus vivante de notre immortalité. C'est à la fois par la poésie et *à travers* la poésie, par et *à travers* la musique que l'âme entrevoit les splendeurs

situées derrière le tombeau ; et quand un poëme exquis amène les larmes au bord des yeux, ces larmes ne sont pas la preuve d'un excès de jouissance, elles sont bien plutôt le témoignage d'une mélancolie irritée, d'une postulation des nerfs, d'une nature exilée dans l'imparfait et qui voudrait s'emparer immédiatement, sur cette terre même, d'un paradis révélé.

Ainsi le principe de la poésie est, strictement et simplement, l'aspiration humaine vers une beauté supérieure, et la manifestation de ce principe est dans un enthousiasme, une excitation de l'âme, — enthousiasme tout à fait indépendant de la passion qui est l'ivresse du cœur, et de la vérité qui est la pâture de la raison. Car la passion est *naturelle*, trop naturelle pour ne pas introduire un ton blessant, discordant, dans le domaine de la beauté pure, trop familière et trop violente pour ne pas scandaliser les purs Désirs, les gracieuses Mélancolies et les nobles Désespoirs qui habitent les régions surnaturelles de la poésie.

Cette extraordinaire élévation, cette exquise délicatesse, cet accent d'immortalité qu'Edgar Poe exige de la Muse, loin de le rendre moins attentif aux pratiques d'exécution, l'ont poussé à aiguiser sans cesse son génie de praticien. Bien des gens, de ceux surtout qui ont lu le singulier poëme intitulé *Le Corbeau*, seraient scandalisés si j'analysais l'article où notre poëte a ingénument en apparence, mais avec une légère impertinence que je ne puis blâmer, minutieusement expliqué le mode de construction qu'il a employé, l'adaptation du rythme, le choix d'un refrain, — le plus bref possible et le plus susceptible d'applications variées, et en même temps le plus représentatif de mélancolie et de désespoir, orné d'une rime la plus sonore de toutes (*nevermore*, jamais plus), — le choix d'un oiseau capable d'imiter la voix humaine, mais d'un oiseau, — le corbeau, — marqué dans l'imagination populaire d'un caractère funeste et fatal, — le choix du ton le plus poétique de tous, le ton mélancolique, — du sentiment le plus poétique, l'amour pour une morte, etc. — « Et je ne placerai pas, dit-il, le héros de mon poëme dans un milieu pauvre, parce que la pauvreté est triviale et contraire à l'idée de Beauté. Sa mélancolie aura pour gîte une chambre magnifiquement et poétiquement

XXII NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES.

meublée.» Le lecteur surprendra dans plusieurs des nouvelles de Poe des symptômes curieux de ce goût immodéré pour les belles formes, surtout pour les belles formes singulières, pour les milieux ornés et les somptuosités orientales.

J'ai dit que cet article me paraissait entaché d'une légère impertinence. Les partisans de l'inspiration quand même ne manqueraient pas d'y trouver un blasphème et une profanation; mais je crois que c'est pour eux que l'article a été spécialement écrit. Autant certains écrivains affectent l'abandon, visant au chef-d'œuvre les yeux fermés, pleins de confiance dans le désordre et attendant que les caractères jetés au plafond retombent en poème sur le parquet, autant Edgar Poe, — l'un des hommes les plus inspirés que je connaisse, — a mis d'affectation à cacher la spontanéité, à simuler le sang-froid et la délibération. «Je crois pouvoir me vanter — dit-il avec un orgueil amusant et que je ne trouve pas de mauvais goût, — qu'aucun point de ma composition n'a été abandonné au hasard, et que l'œuvre entière a marché pas à pas vers son but avec la précision et la logique rigoureuse d'un problème mathématique.» Il n'y a, dis-je, que les amateurs de hasard, les fatalistes de l'inspiration et les fanatiques du *vers blanc* qui puissent trouver bizarres ces *minuties*. Il n'y a pas de minuties en matière d'art.

A propos de vers blancs, j'ajouterai que Poe attachait une importance extrême à la rime, et que dans l'analyse qu'il a faite du plaisir mathématique et musical que l'esprit tire de la rime il a apporté autant de soin, autant de subtilité que dans tous les sujets se rapportant au métier poétique. De même qu'il avait démontré que le refrain est susceptible d'applications infiniment variées, il a aussi cherché à rajeunir, à redoubler le plaisir de la rime en y ajoutant cet élément inattendu, l'*étrangeté*, qui est comme le conditionnement indispensable de toute beauté. Il fait souvent un usage heureux des répétitions du même vers ou de plusieurs vers, retours obstinés de phrases qui simulent les obsessions de la mélancolie ou de l'idée fixe, — du refrain pur et simple, mais amené en situation de plusieurs manières différentes, — du refrain-variante qui joue l'indolence et la distraction, — des rimes redoublées et

triplées, et aussi d'un genre de rime qui introduit dans la poésie moderne, mais avec plus de précision et d'intention, les surprises du vers léonin.

Il est évident que la valeur de tous ces moyens ne peut être vérifiée que par l'application; et une traduction de poésies aussi voulues, aussi concentrées, peut être un rêve caressant, mais ne peut être qu'un rêve. Poe a fait peu de poésies; il a quelquefois exprimé le regret de ne pouvoir se livrer, non pas plus souvent mais exclusivement, à ce genre de travail qu'il considérait comme le plus noble. Mais sa poésie est toujours d'un puissant effet. Ce n'est pas l'effusion ardente de Byron, ce n'est pas la mélancolie molle, harmonieuse, distinguée de Tennyson, pour lequel il avait d'ailleurs, soit dit en passant, une admiration quasi fraternelle. C'est quelque chose de profond et de miroitant comme le rêve, de mystérieux et de parfait comme le cristal. Je n'ai pas besoin, je présume, d'ajouter que les critiques américains ont souvent dénigré cette poésie; tout récemment je trouvais dans un dictionnaire de biographies américaines un article où elle était décrétée d'étrangeté, où on avouait qu'il était à craindre que cette muse à la toilette savante ne fit école dans le glorieux pays de la morale utile, et où enfin on regrettait que Poe n'eût pas appliqué ses talents à l'expression des vérités morales au lieu de les dépenser à la recherche d'un idéal bizarre et de prodiguer dans ses vers une volupté mystérieuse, il est vrai, mais sensuelle.

Nous connaissons cette loyale escrime. Les reproches que les mauvais critiques font aux bons poètes sont les mêmes dans tous les pays. En lisant cet article, il me semblait lire la traduction d'un de ces nombreux réquisitoires dressés par les critiques parisiens contre ceux de nos poètes qui sont le plus amoureux de perfection. Nos préférés sont faciles à deviner, et toute âme éprise de poésie pure me comprendra quand je dirai que, parmi notre race anti-poétique, Victor Hugo serait moins admiré s'il était parfait, et qu'il n'a pu se faire pardonner tout son génie lyrique qu'en introduisant de force et brutalement dans sa poésie ce qu'Edgar Poe considérait comme l'hérésie moderne capitale, — *l'enseignement*.

C. B.

LE DÉMON DE LA PERVERSITÉ.

Dans l'examen des facultés et des penchants, — des mobiles primordiaux de l'âme humaine, — les phrénologistes ont oublié de faire une part à une tendance, qui, bien qu'existant visiblement comme sentiment primitif, radical, irréductible, a été également omise par tous les moralistes qui les ont précédés. Dans la parfaite infatuation de notre raison, nous l'avons tous omise. Nous avons permis que son existence échappât à notre vue, uniquement par manque de croyance, — de foi, — que ce soit la foi dans la Révélation, ou la foi dans la Cabale. L'idée ne nous en est jamais venue, simplement à cause de sa qualité surrogatoire. Nous n'avons pas senti le besoin de constater cette impulsion, — cette tendance. Nous ne pouvions pas en concevoir la nécessité. Nous ne pouvions pas saisir la notion de ce *primum mobile*, et, quand même elle se serait introduite de force en nous, nous n'aurions jamais pu comprendre quel rôle il jouait dans l'économie des choses humaines, temporelles ou éternelles. Il est impossible de nier que la phrénologie et une bonne partie des sciences métaphysiques ont été brassées *à priori*. L'homme de la

métaphysique ou de la logique, bien plutôt que l'homme de l'intelligence et de l'observation, prétend concevoir les desseins de Dieu, — lui dicter des plans. Ayant ainsi approfondi à sa pleine satisfaction les intentions de Jéhovah, d'après ces dites intentions, il a bâti ses innombrables et capricieux systèmes. En matière de phrénologie, par exemple, nous avons déjà établi, assez naturellement d'ailleurs, qu'il était dans les desseins de la Divinité que l'homme mangeât. Puis nous avons assigné à l'homme un organe d'alimentivité, et cet organe est le fouet avec lequel Dieu contraint l'homme à manger, bon gré, mal gré. En second lieu, ayant décidé que c'était la volonté de Dieu que l'homme continuât son espèce, nous avons découvert tout de suite un organe d'amativité. Et ainsi ceux de la combativité, de l'idéalité, de la causalité, de la constructivité, — bref, tout organe représentant un penchant, un sentiment moral ou une faculté de la pure intelligence. Et dans cet emménagement des principes de l'action humaine, les Spurzheimistes, à tort ou à raison, en partie ou en totalité, n'ont fait que suivre, en principe, les traces de leurs devanciers; déduisant et établissant chaque chose d'après la destinée préconçue de l'homme et prenant pour base les intentions de son Créateur.

Il eût été plus sage, il eût été plus sûr de baser notre classification (puisqu'il nous faut absolument classifier) sur les actes que l'homme accomplit habituellement et ceux qu'il accomplit occasionnellement, toujours occasionnellement, plutôt que sur l'hypothèse que c'est la Divinité elle-même qui les lui fait accomplir. Si nous ne pouvons pas comprendre Dieu dans ses œuvres visibles, comment donc le comprendrions-nous dans ses inconcevables pensées, qui appellent ces œuvres à la vie? Si nous ne pouvons le concevoir dans ses créatures objectives, comment le

concevrons-nous dans ses modes inconditionnels et dans ses phases de création ?

L'induction à *posteriori* aurait conduit la phrénologie à admettre comme principe primitif et inné de l'action humaine un je ne sais quoi paradoxal, que nous nommerons *perversité*, faute d'un terme plus caractéristique. Dans le sens que j'y attache, c'est, en réalité, un mobile sans motif, un motif non motivé. Sous son influence, nous agissons sans but intelligible; ou, si cela apparaît comme une contradiction dans les termes, nous pouvons modifier la proposition jusqu'à dire que, sous son influence, nous agissons par la raison que *nous ne le devrions pas*. En théorie, il ne peut pas y avoir de raison plus déraisonnable; mais, en fait, il n'y en a pas de plus forte. Pour certains esprits, dans de certaines conditions, elle devient absolument irrésistible. Ma vie n'est pas une chose plus certaine pour moi que cette proposition : la certitude du péché ou de l'erreur inclus dans un acte quelconque est souvent l'unique *force* invincible qui nous pousse, et seule nous pousse à son accomplissement. Et cette tendance accablante à faire le mal pour l'amour du mal n'admettra aucune analyse, aucune résolution en éléments ultérieurs. C'est un mouvement radical, primitif, — élémentaire. On dira, je m'y attends, que, si nous persistons dans certains actes parce que nous sentons que *nous ne devrions pas* y persister, notre conduite n'est qu'une modification de celle qui dérive ordinairement de la *combativité* phrénologique. Mais un simple coup d'œil suffira pour découvrir la fausseté de cette idée. La combativité phrénologique a pour cause d'existence la nécessité de la défense personnelle. Elle est notre sauvegarde contre l'injustice. Son principe regarde notre bien-être; et ainsi, en même temps qu'elle se développe, nous sentons s'exalter en nous le désir du bien-être. Il suivrait

de là que le désir du bien-être devrait être simultanément excité avec tout principe qui ne serait qu'une modification de la combativité; mais, dans le cas de ce je ne sais quoi que je définis *perversité*, non-seulement le désir du bien-être n'est pas éveillé, mais encore apparaît un sentiment singulièrement contradictoire.

Tout homme, en faisant appel à son propre cœur, trouvera, après tout, la meilleure réponse au sophisme dont il s'agit. Quiconque consultera loyalement et interrogera soigneusement son âme n'osera pas nier l'absolue radicalité du penchant en question. Il n'est pas moins caractérisé qu'incompréhensible. Il n'existe pas d'homme, par exemple, qui à un certain moment n'ait été dévoré d'un ardent désir de torturer son auditeur par des circonlocutions. Celui qui parle sait bien qu'il déplaît; il a la meilleure intention de plaire; il est habituellement bref, précis et clair; le langage le plus laconique et le plus lumineux s'agite et se débat sur sa langue; ce n'est qu'avec peine qu'il se contraint lui-même à lui refuser le passage; il redoute et conjure la mauvaise humeur de celui auquel il s'adresse. Cependant cette pensée le frappe, que par certaines incises et parenthèses il pourrait engendrer cette colère. Cette simple pensée suffit. Le mouvement devient une velléité, la velléité se grossit en désir, le désir se change en un besoin irrésistible, et le besoin se satisfait, — au profond regret et à la mortification du parleur, et au mépris de toutes les conséquences.

Nous avons devant nous une tâche qu'il nous faut accomplir rapidement. Nous savons que tarder, c'est notre ruine. La plus importante crise de notre vie réclame avec la voix impérative d'une trompette l'action et l'énergie immédiate. Nous brûlons, nous sommes consumés de l'impatience de nous mettre à l'ouvrage; l'avant-goût d'un

glorieux résultat met toute notre âme en feu. Il faut, il faut que cette besogne soit attaquée aujourd'hui, — et cependant nous la renvoyons à demain; — et pourquoi? Il n'y a pas d'explication, si ce n'est que nous sentons que cela est *pervers*; — servons-nous du mot sans comprendre le principe. Demain arrive, et en même temps une plus impatiente anxiété de faire notre devoir; mais avec ce surcroît d'anxiété arrive aussi un désir ardent, anonyme, de différer encore, — désir positivement terrible, parce que sa nature est impénétrable. Plus le temps fuit, plus ce désir gagne de force. Il n'y a plus qu'une heure pour l'action, cette heure est à nous. Nous tremblons par la violence du conflit qui s'agite en nous, — de la bataille entre le positif et l'indéfini, entre la substance et l'ombre. Mais si la lutte en est venue à ce point, c'est l'ombre qui l'emporte, — nous nous débattons en vain. L'horloge sonne, et c'est le glas de notre bonheur. C'est en même temps pour l'ombre qui nous a si longtemps terrorisés le chant réveille-matin, la diane du coq victorieuse des fantômes. Elle s'envole, — elle disparaît, — nous sommes libres. La vieille énergie revient. Nous travaillerons *maintenant*. Hélas! il est *trop tard*.

Nous sommes sur le bord d'un précipice. Nous regardons dans l'abîme, — nous éprouvons du malaise et du vertige. Notre premier mouvement est de reculer loin du danger. Inexplicablement nous restons. Peu à peu notre malaise, notre vertige, notre horreur, se confondent dans un sentiment nuageux et indéfinissable. Graduellement, insensiblement, ce nuage prend une forme, comme la vapeur de la bouteille d'où s'élevait le génie des *Mille et une Nuits*. Mais de *notre* nuage, sur le bord du précipice, s'élève, de plus en plus palpable, une forme mille fois plus terrible qu'aucun génie, qu'aucun démon des fables; et cepen-

dant ce n'est qu'une pensée, mais une pensée effroyable, une qui glace la moelle même de nos os, et les pénètre des féroces délices de son horreur. C'est simplement cette idée : Quelles seraient nos sensations durant le parcours d'une chute faite d'une telle hauteur ? Et cette chute, — cet anéantissement foudroyant, — par la simple raison qu'ils impliquent la plus affreuse, la plus odieuse de toutes les plus affreuses et de toutes les plus odieuses images de mort et de souffrance qui se soient jamais présentées à notre imagination, — par cette simple raison, nous les désirons alors plus ardemment. Et parce que notre jugement nous éloigne violemment du bord, *à cause de cela même*, nous nous en rapprochons plus impétueusement. Il n'est pas dans la nature de passion plus diaboliquement impatiente que celle d'un homme qui, frissonnant sur l'arête d'un précipice, rêve de s'y jeter. Se permettre, essayer de *penser* un instant seulement, c'est être inévitablement perdu ; car la réflexion nous commande de nous en abstenir, et c'est *à cause de cela même*, dis-je, que *nous ne le pouvons pas*. S'il n'y a pas là un bras ami pour nous arrêter, ou si nous sommes incapables d'un soudain effort pour nous rejeter loin de l'abîme, nous nous élançons, nous sommes anéantis.

Examinons ces actions et d'autres analogues, nous trouverons qu'elles résultent uniquement de l'esprit de *perversité*. Nous les perpétons simplement à cause que nous sentons que *nous ne le devrions pas*. En deçà ou au delà, il n'y a pas de principe intelligible ; et nous pourrions, en vérité, considérer cette perversité comme une instigation directe de l'Archidémon, s'il n'était pas reconnu que parfois elle sert à l'accomplissement du bien.

Si je vous en ai dit aussi long, c'était pour répondre en quelque sorte à votre question, — pour vous expliquer

pourquoi je suis ici, — pour avoir à vous montrer un semblant de cause quelconque qui motive ces fers que je porte et cette cellule de condamné que j'habite. Si je n'avais pas été si proluxe, ou vous ne m'auriez pas du tout compris, ou, comme la foule, vous m'auriez cru fou. Maintenant, vous percevrez facilement que je suis une des victimes innombrables du Démon de la Perversité.

Il est impossible qu'une action ait jamais été manigancée avec une plus parfaite délibération. Pendant des semaines, pendant des mois, je méditai sur les moyens d'assassinat. Je rejetai mille plans, parce que l'accomplissement de chacun impliquait une *chance* de révélation. A la longue, lisant un jour quelques mémoires français, je trouvai l'histoire d'une maladie presque mortelle qui arriva à madame Pilau, par le fait d'une chandelle accidentellement empoisonnée. L'idée frappa soudainement mon imagination. Je savais que ma victime avait l'habitude de lire dans son lit. Je savais aussi que sa chambre était petite et mal aérée. Mais je n'ai pas besoin de vous fatiguer de détails oiseux. Je ne vous raconterai pas les ruses faciles à l'aide desquelles je substituai, dans le bougeoir de sa chambre à coucher, une bougie de ma composition à celle que j'y trouvai. Le matin, on trouva l'homme mort dans son lit, et le verdict du coroner fut : *Mort par la visitation de Dieu* ⁽¹⁾.

J'héritai de sa fortune, et tout alla pour le mieux pendant plusieurs années. L'idée d'une révélation n'entra pas une seule fois dans ma cervelle. Quant aux restes de la fatale bougie, je les avais moi-même anéantis. Je n'avais pas laissé l'ombre d'un fil qui pût servir à me convaincre ou même me faire soupçonner du crime. On ne saurait concevoir quel magnifique sentiment de satisfaction s'éle-

⁽¹⁾ Formule anglaise : mort subite. — C. B.

vait dans mon sein quand je réfléchissais sur mon absolue sécurité. Pendant une très longue période de temps, je m'accoutumai à me délecter dans ce sentiment. Il me donnait un plus réel plaisir que tous les bénéfices purement matériels résultant de mon crime. Mais à la longue arriva une époque à partir de laquelle le sentiment de plaisir se transforma, par une gradation presque imperceptible, en une pensée qui me hantait et me harassait. Elle me harassait parce qu'elle me hantait. A peine pouvais-je m'en délivrer pour un instant. C'est une chose tout à fait ordinaire que d'avoir les oreilles fatiguées, ou plutôt la mémoire obsédée par une espèce de tintouin, par le refrain d'une chanson vulgaire ou par quelques lambeaux insignifiants d'opéra. Et la torture ne sera pas moindre, si la chanson est bonne en elle-même ou si l'air d'opéra est estimable. C'est ainsi qu'à la fin je me surprénais sans cesse rêvant à ma sécurité, et répétant cette phrase à voix basse : *Je suis sauvé !*

Un jour, tout en flânant dans les rues, je me surpris moi-même à murmurer, presque à haute voix, ces syllabes accoutumées. Dans un accès de pétulance, je les exprimais sous cette forme nouvelle : *Je suis sauvé, — je suis sauvé; — oui, — pourvu que je ne sois pas assez sot pour confesser moi-même mon cas !*

A peine avais-je prononcé ces paroles que je sentis un froid de glace filtrer jusqu'à mon cœur. J'avais acquis quelque expérience de ces accès de perversité (dont je n'ai pas sans peine expliqué la singulière nature), et je me rappelais fort bien que dans aucun cas je n'avais su résister à ces victorieuses attaques. Et maintenant cette suggestion fortuite, venant de moi-même, — que je pourrais bien être assez sot pour confesser le meurtre dont je m'étais rendu coupable, — me confrontait comme l'ombre même

de celui que j'avais assassiné, — et m'appelait vers la mort.

D'abord, je fis un effort pour secouer ce cauchemar de mon âme. Je marchai vigoureusement, — plus vite, — toujours plus vite, — à la longue je courus. J'éprouvais un désir enivrant de crier de toute ma force. Chaque flot successif de ma pensée m'accablait d'une nouvelle terreur; car, hélas! je comprenais bien, trop bien, que *penser*, dans ma situation, c'était me perdre. J'accélérai encore ma course. Je bondissais comme un fou à travers les rues encombrées de monde. A la longue, la populace prit l'alarme et courut après moi. Je sentis *alors* la consommation de ma destinée. Si j'avais pu m'arracher la langue, je l'eusse fait; — mais une voix rude résonna dans mes oreilles, — une main plus rude encore m'empoigna par l'épaule. Je me retournai, — j'ouvris la bouche pour aspirer. Pendant un moment, j'éprouvai toutes les angoisses de la suffocation; je devins aveugle, sourd, ivre; et alors quelque démon invisible, pensai-je, me frappa dans le dos avec sa large main. Le secret si longtemps emprisonné s'élança de mon âme.

On dit que je parlai, que je m'énonçai très-distinctement, mais avec une énergie marquée et une ardente précipitation, comme si je craignais d'être interrompu avant d'avoir achevé les phrases brèves, mais grosses d'importance, qui me livraient au bourreau et à l'enfer.

Ayant relaté tout ce qui était nécessaire pour la pleine conviction de la justice, je tombai terrassé, évanoui.

Mais pourquoi en dirais-je plus? Aujourd'hui je porte ces chaînes, et suis *ici*! Demain je serai libre! — *mais où?*

LE CHAT NOIR.

Relativement à la très-étrange et pourtant très-familière histoire que je vais coucher par écrit, je n'attends ni ne sollicite la créance. Vraiment, je serais fou de m'y attendre dans un cas où mes sens eux-mêmes rejettent leur propre témoignage. Cependant, je ne suis pas fou, — et très-certainement je ne rêve pas. Mais demain je meurs, et aujourd'hui je voudrais décharger mon âme. Mon dessein immédiat est de placer devant le monde, clairement, succinctement et sans commentaires, une série de simples événements domestiques. Dans leurs conséquences, ces événements m'ont terrifié, — m'ont torturé; — m'ont anéanti. — Cependant, je n'essaierai pas de les élucider. Pour moi, ils ne m'ont guère présenté que de l'horreur; — à beaucoup de personnes ils paraîtront moins terribles que *baroques*. Plus tard peut-être il se trouvera une intelligence qui réduira mon fantôme à l'état de lieu commun, — quelque intelligence plus calme, plus logique, et beaucoup moins excitable que la mienne, qui ne trouvera dans les circonstances que je raconte avec terreur qu'une succession ordinaire de causes et d'effets très naturels.

Dès mon enfance, j'étais noté pour la docilité et l'humanité de mon caractère. Ma tendresse de cœur était

même si remarquable qu'elle avait fait de moi le jouet de mes camarades. J'étais particulièrement fou des animaux, et mes parents m'avaient permis de posséder une grande variété de favoris. Je passais presque tout mon temps avec eux, et je n'étais jamais si heureux que quand je les nourrissais et les caressais. Cette particularité de mon caractère s'accrut avec ma croissance, et, quand je devins homme, j'en fis une de mes principales sources de plaisirs. Pour ceux qui ont voué une affection à un chien fidèle et sagace, je n'ai pas besoin d'expliquer la nature ou l'intensité des jouissances qu'on peut en tirer. Il y a dans l'amour désintéressé d'une bête, dans ce sacrifice d'elle-même, quelque chose qui va directement au cœur de celui qui a eu fréquemment l'occasion de vérifier la chétive amitié et la fidélité de gaze de *l'homme naturel*.

Je me mariaï de bonne heure, et je fus heureux de trouver dans ma femme une disposition sympathique à la mienne. Observant mon goût pour ces favoris domestiques, elle ne perdit aucune occasion de me procurer ceux de l'espèce la plus agréable. Nous eûmes des oiseaux, un poisson doré, un beau chien, des lapins, un petit singe et un *chat*.

Ce dernier était un animal remarquablement fort et beau, entièrement noir, et d'une sagacité merveilleuse. En parlant de son intelligence, ma femme, qui au fond n'était pas peu pénétrée de superstition, faisait de fréquentes allusions à l'ancienne croyance populaire qui regardait tous les chats noirs comme des sorcières déguisées. Ce n'est pas qu'elle fût toujours *sérieuse* sur ce point, — et, si je mentionne la chose, c'est simplement parce que cela me revient, en ce moment même, à la mémoire.

Pluton, — c'était le nom du chat, — était mon préféré, mon camarade. Moi seul, je le nourrissais, et il me sui-

vait dans la maison partout où j'allais. Ce n'était même pas sans peine que je parvenais à l'empêcher de me suivre dans les rues.

Notre amitié subsista ainsi plusieurs années, durant lesquelles l'ensemble de mon caractère et de mon tempérament, — par l'opération du Démon Intempérance, je rougis de le confesser, — subit une altération radicalement mauvaise. Je devins de jour en jour plus morne, plus irritable, plus insoucieux des sentiments des autres. Je me permis d'employer un langage brutal à l'égard de ma femme. A la longue, je lui infligeai même des violences personnelles. Mes pauvres favoris, naturellement, durent ressentir le changement de mon caractère. Non seulement je les négligeais, mais je les maltrais. Quant à Pluton, toutefois, j'avais encore pour lui une considération suffisante qui m'empêchait de le malmener, tandis que je n'éprouvais aucun scrupule à maltraiter les lapins, le singe et même le chien, quand, par hasard ou par amitié, ils se jetaient dans mon chemin. Mais mon mal m'envahissait de plus en plus, — car quel mal est comparable à l'Alcool! — et à la longue Pluton lui-même, qui maintenant se faisait vieux et qui naturellement devenait quelque peu maussade, — Pluton lui-même commença à connaître les effets de mon méchant caractère.

Une nuit, comme je rentrais au logis très-ivre, au sortir d'un de mes repaires habituels des faubourgs, je m'imaginai que le chat évitait ma présence. Je le saisis; — mais lui, effrayé de ma violence, il me fit à la main une légère blessure avec les dents. Une fureur de démon s'empara soudainement de moi. Je ne me connus plus. Mon âme originelle sembla tout d'un coup s'envoler de mon corps, et une méchanceté hyperdiabolique, saturée de gin, pénétra chaque fibre de mon être. Je tirai de la poche de mon

gilet un canif, je l'ouvris; je saisis la pauvre bête par la gorge, et, délibérément, je fis sauter un de ses yeux de son orbite ! Je rougis, je brûle, je frissonne en écrivant cette damnable atrocité !

Quand la raison me revint avec le matin, — quand j'eus cuvé les vapeurs de ma débauche nocturne, — j'éprouvai un sentiment moitié d'horreur, moitié de remords, pour le crime dont je m'étais rendu coupable; mais c'était tout au plus un faible et équivoque sentiment, et l'âme n'en subit pas les atteintes. Je me replongeai dans les excès, et bientôt je noyai dans le vin tout le souvenir de mon action.

Cependant le chat guérit lentement. L'orbite de l'œil perdu présentait, il est vrai, un aspect effrayant, mais il n'en parut plus souffrir désormais. Il allait et venait dans la maison selon son habitude; mais, comme je devais m'y attendre, il fuyait avec une extrême terreur à mon approche. Il me restait assez de mon ancien cœur pour me sentir d'abord affligé de cette évidente antipathie de la part d'une créature qui jadis m'avait tant aimé. Mais ce sentiment fit bientôt place à l'irritation. Et alors apparut, comme pour ma chute finale et irrévocable, l'esprit de PERVERSITÉ. De cet esprit la philosophie ne tient aucun compte. Cependant, aussi sûr que mon âme existe, je crois que la perversité est une des primitives impulsions du cœur humain, — une des indivisibles premières facultés ou sentiments qui donnent la direction au caractère de l'homme. Qui ne s'est pas surpris cent fois commettant une action sotte ou vile, par la seule raison qu'il savait devoir *ne pas* la commettre ? N'avons-nous pas une perpétuelle inclination, malgré l'excellence de notre jugement, à violer ce qui est *la Loi*, simplement parce que nous comprenons que c'est *la Loi* ? Cet esprit de perversité, dis-je, vint causer ma

déroute finale. C'est ce désir ardent, insondable de l'âme de se torturer elle-même, — de violenter sa propre nature, — de faire le mal pour l'amour du mal seul, — qui me poussait à continuer, et finalement à consommer le supplice que j'avais infligé à la bête inoffensive. Un matin, de sang-froid, je glissai un nœud coulant autour de son cou, et je le pendis à la branche d'un arbre; — je le pendis avec des larmes plein mes yeux, — avec le plus amer remords dans le cœur; — je le pendis, *parce que* je savais qu'il m'avait aimé, et *parce que* je sentais qu'il ne m'avait donné aucun sujet de colère; — je le pendis, *parce que* je savais qu'en faisant ainsi je commettais un péché, — un péché mortel qui compromettait mon âme immortelle, au point de la placer, — si une telle chose était possible, — même au delà de la miséricorde infinie du Dieu Très-Miséricordieux et Très-Terrible.

Dans la nuit qui suivit le jour où fut commise cette action cruelle, je fus tiré de mon sommeil par le cri : Au feu ! Les rideaux de mon lit étaient en flammes. Toute la maison flambait. Ce ne fut pas sans une grande difficulté que nous échappâmes à l'incendie, — ma femme, un domestique, et moi. La destruction fut complète. Toute ma fortune fut engloutie, et je m'abandonnai dès lors au désespoir.

Je ne cherche pas à établir une liaison de cause à effet entre l'atrocité et le désastre, je suis au-dessus de cette faiblesse. Mais je rends compte d'une chaîne de faits, — et je ne veux pas négliger un seul anneau. Le jour qui suivit l'incendie, je visitai les ruines. Les murailles étaient tombées, une seule exceptée; et cette seule exception se trouva être une cloison intérieure, peu épaisse, située à peu près au milieu de la maison, et contre laquelle s'appuyait le chevet de mon lit. La maçonnerie avait ici, en grande

partie, résisté à l'action du feu, — fait que j'attribuai à ce qu'elle avait été récemment remise à neuf. Autour de ce mur, une foule épaisse était rassemblée, et plusieurs personnes paraissaient en examiner une portion particulière avec une minutieuse et vive attention. Les mots : Étrange ! singulier ! et autres expressions analogues excitèrent ma curiosité. Je m'approchai, et je vis, semblable à un bas-relief sculpté sur la surface blanche, la figure d'un gigantesque *chat*. L'image était rendue avec une exactitude vraiment merveilleuse. Il y avait une corde autour du cou de l'animal.

Tout d'abord, en voyant cette apparition, — car je ne pouvais guère considérer cela que comme une apparition, — mon étonnement et ma terreur furent extrêmes. Mais, enfin, la réflexion vint à mon aide. Le chat, je m'en souvenais, avait été pendu dans un jardin adjacent à la maison. Aux cris d'alarme, ce jardin avait été immédiatement envahi par la foule, et l'animal avait dû être détaché de l'arbre par quelqu'un, et jeté dans ma chambre à travers une fenêtre ouverte. Cela avait été fait, sans doute, dans le but de m'arracher au sommeil. La chute des autres murailles avait comprimé la victime de ma cruauté dans la substance du plâtre fraîchement étendu ; la chaux de ce mur, combinée avec les flammes et l'ammoniaque du cadavre, avait ainsi opéré l'image telle que je la voyais.

Quoique je satisfisse ainsi lestement ma raison, sinon tout à fait ma conscience, relativement au fait surprenant que je viens de raconter, il n'en fit pas moins sur mon imagination une impression profonde. Pendant plusieurs mois je ne pus me débarrasser du fantôme du chat ; et durant cette période un demi-sentiment revint dans mon âme, qui paraissait être, mais qui n'était pas le remords. J'allai jusqu'à déplorer la perte de l'animal, et à chercher

autour de moi, dans les bouges méprisables que maintenant je fréquentais habituellement, un autre favori de la même espèce et d'une figure à peu près semblable pour le suppléer.

Une nuit, comme j'étais assis à moitié stupéfié, dans un repaire plus qu'infâme, mon attention fut soudainement attirée vers un objet noir, reposant sur le haut d'un des immenses tonneaux de gin ou de rhum qui composaient le principal ameublement de la salle. Depuis quelques minutes je regardais fixement le haut de ce tonneau, et ce qui me surprenait maintenant, c'était de n'avoir pas encore aperçu l'objet situé dessus. Je m'en approchai, et je le touchai avec ma main. C'était un chat noir, — un très-gros chat, — au moins aussi gros que Pluton, lui ressemblant absolument, excepté en un point. Pluton n'avait pas un poil blanc sur tout le corps; celui-ci portait une éclaboussure large et blanche, mais d'une forme indécise, qui couvrait presque toute la région de la poitrine.

A peine l'eus-je touché qu'il se leva subitement, ronronna fortement, se frotta contre ma main, et parut enchanté de mon attention. C'était donc là la vraie créature dont j'étais en quête. J'offris tout de suite au propriétaire de le lui acheter; mais cet homme ne le revendiqua pas, — ne le connaissait pas, — ne l'avait jamais vu auparavant.

Je continuai mes caresses, et, quand je me préparai à retourner chez moi, l'animal se montra disposé à m'accompagner. Je lui permis de le faire; me baissant de temps à autre, et le caressant en marchant. Quand il fut arrivé à la maison, il s'y trouva comme chez lui, et devint tout de suite le grand ami de ma femme.

Pour ma part, je sentis bientôt s'élever en moi une antipathie contre lui. C'était justement le contraire de ce que

j'avais espéré; mais, — je ne sais ni comment ni pourquoi cela eut lieu, — son évidente tendresse pour moi me dégoutait presque et me fatiguait. Par de lents degrés ces sentiments de dégoût et d'ennui s'élevèrent jusqu'à l'amertume de la haine. J'évitais la créature; une certaine sensation de honte et le souvenir de mon premier acte de cruauté m'empêchèrent de la maltraiter. Pendant quelques semaines, je m'abstins de battre le chat ou de le malmenier violemment; mais graduellement, — insensiblement, — j'en vins à le considérer avec une indicible horreur, et à fuir silencieusement son odieuse présence, comme le souffle d'une peste.

Ce qui ajouta sans doute à ma haine contre l'animal fut la découverte que je fis le matin, après l'avoir amené à la maison, que, comme Pluton, lui aussi avait été privé d'un de ses yeux. Cette circonstance, toutefois, ne fit que le rendre plus cher à ma femme, qui, comme je l'ai déjà dit, possédait à un haut degré cette tendresse de sentiment qui jadis avait été mon trait caractéristique et la source fréquente de mes plaisirs les plus simples et les plus purs.

Néanmoins, l'affection du chat pour moi paraissait s'accroître en raison de mon aversion contre lui. Il suivait mes pas avec une opiniâtreté qu'il serait difficile de faire comprendre au lecteur. Chaque fois que je m'asseyais, il se blottissait sous ma chaise, ou il sautait sur mes genoux, me couvrant de ses affreuses caresses. Si je me levais pour marcher, il se fourrait dans mes jambes, et me jetait presque par terre, ou bien, enfonçant ses griffes longues et aiguës dans mes habits, grimpait de cette manière jusqu'à ma poitrine. Dans ces moments-là, quoique je désirasse le tuer d'un bon coup, j'en étais empêché, en partie par le souvenir de mon premier crime, mais principa-

lement, — je dois le confesser tout de suite, — par une véritable *terreur* de la bête.

Cette terreur n'était pas positivement la terreur d'un mal physique, — et cependant je serais fort en peine de la définir autrement. Je suis presque honteux d'avouer, — oui, même dans cette cellule de malfaiteur, je suis presque honteux d'avouer que la terreur et l'horreur que m'inspirait l'animal avaient été accrues par une des plus parfaites chimères qu'il fût possible de concevoir. Ma femme avait appelé mon attention plus d'une fois sur le caractère de la tache blanche dont j'ai parlé, et qui constituait l'unique différence visible entre l'étrange bête et celle que j'avais tuée. Le lecteur se rappellera sans doute que cette marque, quoique grande, était primitivement indéfinie dans sa forme; mais, lentement, par degrés, — par des degrés imperceptibles, et que ma raison s'efforça longtemps de considérer comme imaginaires, — elle avait à la longue pris une rigoureuse netteté de contours. Elle était maintenant l'image d'un objet que je frémis de nommer, — et c'était là surtout ce qui me faisait prendre le monstre en horreur et en dégoût, et m'aurait poussé à m'en délivrer, *si je l'avais osé*; — c'était maintenant, dis-je, l'image d'une hideuse, — d'une sinistre chose, — l'image du GIBET! — oh! lugubre et terrible machine! machine d'Horreur et de Crime, — d'Agonie et de Mort!

Et, maintenant, j'étais en vérité misérable au delà de la misère possible de l'Humanité. Une bête brute, — dont j'avais avec mépris détruit le frère, — *une bête brute* engendrer pour *moi*, — pour moi, homme façonné à l'image du Dieu Très-Haut, — une si grande et si intolérable infortune! Hélas! je ne connaissais plus la béatitude du repos, ni le jour ni la nuit! Durant le jour, la créature ne me laissait pas seul un moment; et, pendant la nuit, à chaque

instant, quand je sortais de mes rêves pleins d'une intraduisible angoisse, c'était pour sentir la tiède haleine de *la chose* sur mon visage, et son immense poids, — incarnation d'un Cauchemar que j'étais impuissant à secouer, — éternellement posé sur mon *cœur* !

Sous la pression de pareils tourments, le peu de bon qui restait en moi succomba. De mauvaises pensées devinrent mes seules intimes, — les plus sombres et les plus mauvaises de toutes les pensées. La tristesse de mon humeur habituelle s'accrut jusqu'à la haine de toutes choses et de toute humanité ; cependant ma femme, qui ne se plaignait jamais, hélas ! était mon souffre-douleur ordinaire, la plus patiente victime des soudaines, fréquentes et indomptables éruptions d'une furie à laquelle je m'abandonnai dès lors aveuglément.

Un jour, elle m'accompagna pour quelque besogne domestique dans la cave du vieux bâtiment où notre pauvreté nous contraignait d'habiter. Le chat me suivit sur les marches roides de l'escalier, et, m'ayant presque culbuté la tête la première, m'exaspéra jusqu'à la folie. Levant une hache, et oubliant dans ma rage la peur puérile qui jusque-là avait retenu ma main, j'adressai à l'animal un coup qui eût été mortel, s'il avait porté comme je le voulais ; mais ce coup fut arrêté par la main de ma femme. Cette intervention m'aiguillonna jusqu'à une rage plus que démoniaque ; je débarrassai mon bras de son étreinte et lui enfonçai ma hache dans le crâne. Elle tomba morte sur la place, sans pousser un gémissement.

Cet horrible meurtre accompli, je me mis immédiatement et très-délibérément en mesure de cacher le corps. Je compris que je ne pouvais pas le faire disparaître de la maison, soit de jour, soit de nuit, sans courir le danger d'être observé par les voisins. Plusieurs projets traversèrent mon esprit. Un moment j'eus l'idée de couper le cadavre

par petits morceaux, et de les détruire par le feu. Puis, je résolus de creuser une fosse dans le sol de la cave. Puis, je pensai à le jeter dans le puits de la cour, — puis à l'emballer dans une caisse, comme marchandise, avec les formes usitées, et à charger un commissionnaire de le porter hors de la maison. Finalement, je m'arrêtai à un expédient que je considérai comme le meilleur de tous. Je me déterminai à le murer dans la cave, — comme les moines du moyen âge muraient, dit-on, leurs victimes.

La cave était fort bien disposée pour un pareil dessein. Les murs étaient construits négligemment, et avaient été récemment enduits dans toute leur étendue d'un gros plâtre que l'humidité de l'atmosphère avait empêché de durcir. De plus, dans l'un des murs, il y avait une saillie causée par une fausse cheminée, ou espèce d'âtre, qui avait été comblée et maçonnée dans le même genre que le reste de la cave. Je ne doutais pas qu'il ne me fût facile de déplacer les briques à cet endroit, d'y introduire le corps, et de murer le tout de la même manière, de sorte qu'aucun œil n'y pût rien découvrir de suspect.

Et je ne fus pas déçu dans mon calcul. A l'aide d'une pince, je délogeai très aisément les briques, et, ayant soigneusement appliqué le corps contre le mur intérieur, je le soutins dans cette position jusqu'à ce que j'eusse rétabli, sans trop de peine, toute la maçonnerie dans son état primitif. M'étant procuré du mortier, du sable et du poil avec toutes les précautions imaginables, je préparai un crépi qui ne pouvait pas être distingué de l'ancien, et j'en recouvris très-soigneusement le nouveau briquetage. Quand j'eus fini, je vis avec satisfaction que tout était pour le mieux. Le mur ne présentait pas la plus légère trace de dérangement. J'enlevai tous les gravats avec le plus grand soin, j'épluchai pour ainsi dire le sol. Je regardai triompha-

lement autour de moi, et me dis à moi-même : Ici, au moins, ma peine n'aura pas été perdue !

Mon premier mouvement fut de chercher la bête qui avait été la cause d'un si grand malheur ; car, à la fin, j'avais résolu fermement de la mettre à mort. Si j'avais pu la rencontrer dans ce moment, sa destinée était claire ; mais il paraît que l'artificieux animal avait été alarmé par la violence de ma récente colère, et qu'il prenait soin de ne pas se montrer dans l'état actuel de mon humeur. Il est impossible de décrire ou d'imaginer la profonde, la béate sensation de soulagement que l'absence de la détestable créature détermina dans mon cœur. Elle ne se présenta pas de toute la nuit, — et ainsi ce fut la première bonne nuit, — depuis son introduction dans la maison, — que je dormis solidement et tranquillement ; oui, je *dormis* avec le poids de ce meurtre sur l'âme !

Le second et le troisième jour s'écoulèrent, et cependant mon bourreau ne vint pas. Une fois encore je respirai comme un homme libre. Le monstre, dans sa terreur, avait vidé les lieux pour toujours ! Je ne le verrais donc plus jamais ! Mon bonheur était suprême ! La criminalité de ma ténébreuse action ne m'inquiétait que fort peu. On avait bien fait une espèce d'enquête, mais elle s'était satisfaite à bon marché. Une perquisition avait même été ordonnée, — mais naturellement on ne pouvait rien découvrir. Je regardais ma félicité à venir comme assurée.

Le quatrième jour depuis l'assassinat, une troupe d'agents de police vint très-inopinément à la maison, et procéda de nouveau à une rigoureuse investigation des lieux. Confiant, néanmoins, dans l'impénétrabilité de la cachette, je n'éprouvai aucun embarras. Les officiers me firent les accompagner dans leur recherche. Ils ne laissèrent pas un coin, pas un angle inexploré. A la fin, pour la troisième ou qua-

trième fois, ils descendirent dans la cave. Pas un muscle en moi ne tressaillit. Mon cœur battait paisiblement, comme celui d'un homme qui dort dans l'innocence. J'arpentais la cave d'un bout à l'autre; je croisais mes bras sur ma poitrine, et me promenais çà et là avec aisance. La police était pleinement satisfaite et se préparait à décamper. La jubilation de mon cœur était trop forte pour être réprimée. Je brûlais de dire au moins un mot, rien qu'un mot, en manière de triomphe, et de rendre deux fois plus convaincue leur conviction de mon innocence.

— Gentlemen, — dis-je à la fin, — comme leur troupe remontait l'escalier, — je suis enchanté d'avoir apaisé vos soupçons. Je vous souhaite à tous une bonne santé et un peu plus de courtoisie. Soit dit en passant, gentlemen, voilà — voilà une maison singulièrement bien bâtie (dans mon désir enragé de dire quelque chose d'un air délibéré, je savais à peine ce que je débitais); — je puis dire que c'est une maison *admirablement* bien construite. Ces murs, — est-ce que vous partez, gentlemen? — ces murs sont solidement maçonnés!

Et ici, par une bravade frénétique, je frappai fortement avec une canne que j'avais à la main juste sur la partie du briquetage derrière laquelle se tenait le cadavre de l'épouse de mon cœur.

Ah! qu'au moins Dieu me protège et me délivre des griffes de l'Archidémon! — A peine l'écho de mes coups était-il tombé dans le silence, qu'une voix me répondit du fond de la tombe! — une plainte, d'abord voilée et entrecoupée, comme le sanglotement d'un enfant, puis, bientôt, s'enflant en un cri prolongé, sonore et continu, tout à fait anormal et antihumain, — un hurlement, — un glapissement, moitié horreur et moitié triomphe, — comme il en peut monter seulement de l'Enfer, — affreuse harmo-

nie jaillissant à la fois de la gorge des damnés dans leurs tortures, et des démons exultant dans la damnation !

Vous dire mes pensées, ce serait folie. Je me sentis défaillir, et je chancelai contre le mur opposé. Pendant un moment, les officiers placés sur les marches restèrent immobiles, stupéfiés par la terreur. Un instant après, une douzaine de bras robustes s'acharnaient sur le mur. Il tomba tout d'une pièce. Le corps, déjà grandement délabré et souillé de sang grumelé, se tenait droit devant les yeux des spectateurs. Sur sa tête, avec la gueule rouge dilatée et l'œil unique flamboyant, était perchée la hideuse bête dont l'astuce m'avait induit à l'assassinat, et dont la voix révélatrice m'avait livré au bourreau. J'avais muré le monstre dans la tombe !

WILLIAM WILSON.

Qu'en dira-t-elle ? Que dira cette CONSCIENCE
[affreuse,

Ce spectre qui marche dans mon chemin ?

CHAMBERLAYNE. — *Pharronida.*

Qu'il me soit permis, pour le moment, de m'appeler William Wilson. La page vierge étalée devant moi ne doit pas être souillée par mon véritable nom. Ce nom n'a été que trop souvent un objet de mépris et d'horreur, — une abomination pour ma famille. Est-ce que les vents indignés n'ont pas ébruité jusque dans les plus lointaines régions du globe son incomparable infamie ? Oh ! de tous les proscrits, le proscrit le plus abandonné ! — n'es-tu pas mort à ce monde à jamais ? à ses honneurs, à ses fleurs, à ses aspirations dorées ? — et un nuage épais, lugubre, illimité, n'est-il pas éternellement suspendu entre tes espérances et le ciel ?

Je ne voudrais pas, quand même je le pourrais, enfermer aujourd'hui dans ces pages le souvenir de mes dernières années d'ineffable misère et d'irrémissible crime. Cette période récente de ma vie a soudainement comporté une hauteur de turpitude dont je veux simplement déterminer l'origine. C'est là pour le moment mon seul but. Les

hommes, en général, deviennent vils par degrés. Mais moi, toute vertu s'est détachée de moi, en une minute, d'un seul coup, comme un manteau. D'une perversité relativement ordinaire, j'ai passé, par une enjambée de géant, à des énormités plus qu'héliogabaliques. Permettez-moi de raconter tout au long quel hasard, quel unique accident a amené cette malédiction. La Mort approche, et l'ombre qui la devance a jeté une influence adoucissante sur mon cœur. Je soupire, en passant à travers la sombre vallée, après la sympathie — j'allais dire la pitié — de mes semblables. Je voudrais leur persuader que j'ai été en quelque sorte l'esclave de circonstances qui défiaient tout contrôle humain. Je désirerais qu'ils découvriissent pour moi, dans les détails que je vais leur donner, quelque petite oasis de *fatalité* dans un Saharah d'erreur. Je voudrais qu'ils accordassent, — ce qu'ils ne peuvent pas se refuser à accorder, — que, bien que ce monde ait connu de grandes tentations, jamais l'homme n'a été jusqu'ici tenté de cette façon, — et certainement n'a jamais succombé de cette façon. Est-ce donc pour cela qu'il n'a jamais connu les mêmes souffrances? En vérité, n'ai-je pas vécu dans un rêve? Est-ce que je ne meurs pas victime de l'horreur et du mystère des plus étranges de toutes les visions sublunaires?

Je suis le descendant d'une race qui s'est distinguée en tout temps par un tempérament imaginaire et facilement excitable; et ma première enfance prouva que j'avais pleinement hérité du caractère de famille. Quand j'avais en âge, ce caractère se dessina plus fortement; il devint, pour mille raisons, une cause d'inquiétude sérieuse pour mes amis, et de préjudice positif pour moi-même. Je devins volontaire, adonné aux plus sauvages caprices; je fus la proie des plus indomptables passions. Mes parents, qui étaient d'un esprit faible, et que tourmentaient des défauts

constitutionnels de même nature, ne pouvaient pas faire grand'chose pour arrêter les tendances mauvaises qui me distinguaient. Il y eut de leur côté quelques tentatives, faibles, mal dirigées, qui échouèrent complètement, et qui tournèrent pour moi en triomphe complet. A partir de ce moment, ma voix fut une loi domestique; et, à un âge où peu d'enfants ont quitté leurs lisières, je fus abandonné à mon libre arbitre, et devins le maître de toutes mes actions, — excepté de nom.

Mes premières impressions de la vie d'écolier sont liées à une vaste et extravagante maison du style d'Élisabeth, dans un sombre village d'Angleterre, décoré de nombreux arbres gigantesques et nouveaux, et dont toutes les maisons étaient excessivement anciennes. En vérité, c'était un lieu semblable à un rêve et bien fait pour charmer l'esprit que cette vénérable vieille ville. En ce moment même je sens en imagination le frisson rafraîchissant de ses avenues profondément ombreuses, je respire l'émanation de ses mille tail-lis, et je tressaille encore, avec une indéfinissable volupté, à la note profonde et sourde de la cloche, déchirant à chaque heure, de son rugissement soudain et morose, la quiétude de l'atmosphère brune dans laquelle s'enfonçait et s'endormait le clocher gothique tout dentelé.

Je trouve peut-être autant de plaisir qu'il m'est donné d'en éprouver maintenant à m'appesantir sur ces minutieux souvenirs de l'école et de ses rêveries. Plongé dans le malheur comme je le suis, — malheur, hélas! qui n'est que trop réel, — on me pardonnera de chercher un soulagement, bien léger et bien court, dans ces puérils et divagants détails. D'ailleurs, quoique absolument vulgaires et risibles en eux-mêmes, ils prennent dans mon imagination une importance circonstancielle, à cause de leur intime connexion avec les lieux et l'époque où je distingue main-

tenant les premiers avertissements ambigus de la destinée, qui depuis lors m'a si profondément enveloppé de son ombre. Laissez-moi donc me souvenir.

La maison, je l'ai dit, était vieille et irrégulière. Les terrains étaient vastes, et un haut et solide mur de briques, couronné d'une couche de mortier et de verre cassé, en faisait le circuit. Ce rempart digne d'une prison formait la limite de notre domaine; nos regards n'allaient au delà que trois fois par semaine, — une fois chaque samedi, dans l'après-midi, quand, accompagnés de deux maîtres d'étude, on nous permettait de faire de courtes promenades en commun à travers la campagne voisine, et deux fois le dimanche, quand nous allions, avec la régularité des troupes à la parade, assister aux offices du soir et du matin dans l'unique église du village. Le principal de notre école était pasteur de cette église. Avec quel profond sentiment d'admiration et de perplexité avais-je coutume de le contempler, de notre banc relégué dans la tribune, quand il montait en chaire d'un pas solennel et lent! Ce personnage vénérable, avec ce visage si modeste et si bénin, avec une robe si bien lustrée et si cléricalement ondoyante, avec une perruque si minutieusement poudrée, si roide et si vaste, pouvait-il être le même homme qui, tout à l'heure, avec un visage aigre et dans des vêtements souillés de tabac, faisait exécuter, fêrule en main, les lois draconiennes de l'école? Oh! gigantesque paradoxe, dont la monstruosité exclut toute solution!

Dans un angle du mur massif reclinait une porte plus massive encore, solidement fermée, garnie de verrous et surmontée d'un buisson de ferrailles denticulées. Quels sentiments profonds de crainte elle inspirait! Elle ne s'ouvrait jamais que pour les trois sorties et rentrées périodiques dont j'ai déjà parlé; alors, dans chaque craquement

de ses gonds puissants nous trouvions une plénitude de mystère, — tout un monde d'observations solennelles, ou de méditations plus solennelles encore.

Le vaste enclos était d'une forme irrégulière et divisé en plusieurs parties, dont trois ou quatre des plus grandes constituaient la cour de récréation. Elle était aplanie et recouverte d'un sable menu et rude. Je me rappelle bien qu'elle ne contenait ni arbres ni bancs, ni quoi que ce soit d'analogue. Naturellement elle était située derrière la maison. Devant la façade s'étendait un petit parterre, planté de buis et d'autres arbustes, mais nous ne traversions cette oasis sacrée que dans de bien rares occasions, telles que la première arrivée à l'école ou le départ définitif, ou peut-être quand un ami, un parent nous ayant fait appeler, nous prenions joyeusement notre course vers le logis paternel, aux vacances de Noël ou de la Saint-Jean.

Mais la maison ! — quelle curieuse vieille bâtisse cela faisait ! — Pour moi, quel véritable palais d'enchantements ! Il n'y avait réellement pas de fin à ses détours, — à ses incompréhensibles subdivisions. Il était difficile, à n'importe quel moment donné, de dire avec certitude si l'on se trouvait au premier ou au second étage. D'une pièce à l'autre on était toujours sûr de trouver trois ou quatre marches à monter ou à descendre. Puis les subdivisions latérales étaient innombrables, inconcevables, tournaient et retournaient si bien sur elles-mêmes, que nos idées les plus exactes relativement à l'ensemble du bâtiment n'étaient pas très-différentes de celles à travers lesquelles nous envisageons l'infini. Durant les cinq ans de ma résidence, je n'ai jamais été capable de déterminer avec précision dans quelle localité lointaine était situé le petit dortoir qui m'était assigné en commun avec dix-huit ou vingt autres écoliers.

La salle d'études était la plus vaste de toute la maison — et même du monde entier; du moins je ne pouvais m'empêcher de la voir ainsi. Elle était très-longue, très-étroite et lugubrement basse, avec des fenêtres en ogive et un plafond en chêne. Dans un angle éloigné, d'où émanait la terreur, était une enceinte carrée de huit ou dix pieds, représentant le *sanctum* de notre principal, le révérend docteur Bransby, durant les heures d'étude. C'était une solide construction, avec une porte massive; plutôt que de l'ouvrir en l'absence du *Dominie*, nous aurions tous préféré mourir de la *peine forte et dure*. A deux autres angles étaient deux autres loges analogues, objets d'une vénération beaucoup moins grande, il est vrai, mais toutefois d'une terreur assez considérable; l'une, la chaire du maître d'humanités, — l'autre, du maître d'anglais et de mathématiques. Éparpillés à travers la salle, d'innombrables bancs et des pupitres, effroyablement chargés de livres maculés par les doigts, se croisaient dans une irrégularité sans fin, — noirs, anciens, ravagés par le temps, et si bien cicatrisés de lettres initiales, de noms entiers, de figures grotesques et d'autres nombreux chefs-d'œuvre du couteau, qu'ils avaient entièrement perdu le peu de forme originelle qui leur avait été réparti dans les jours très-anciens. A une extrémité de la salle, se trouvait un énorme seau plein d'eau, et à l'autre, une horloge d'une dimension prodigieuse.

Enfermé dans les murs massifs de cette vénérable école, je passai toutefois sans ennui et sans dégoût les années du troisième lustre de ma vie. Le cerveau fécond de l'enfance n'exige pas un monde extérieur d'incidents pour s'occuper ou s'amuser, et la monotonie en apparence lugubre de l'école abondait en excitations plus intenses que toutes celles que ma jeunesse plus mûre a demandées

à la volupté, ou ma virilité au crime. Toutefois, je dois croire que mon premier développement intellectuel fut, en grande partie, peu ordinaire et même déréglé. En général, les événements de l'existence enfantine ne laissent pas sur l'humanité, arrivée à l'âge mûr, une impression bien définie. Tout est ombre grise, débile et irrégulier souvenir, fouillis confus de faibles plaisirs et de peines fantasmagoriques. Pour moi il n'en est pas ainsi. Il faut que j'aie senti dans mon enfance, avec l'énergie d'un homme fait, tout ce que je trouve encore aujourd'hui frappé sur ma mémoire en lignes aussi vivantes, aussi profondes et aussi durables que les exergues des médailles carthaginoises.

Et cependant, dans le fait, — au point de vue ordinaire du monde, — qu'il y avait là peu de choses pour le souvenir ! Le réveil du matin, l'ordre du coucher, les leçons à apprendre, les récitation, les demi-congés périodiques et les promenades, la cour de récréation avec ses querelles, ses passe-temps, ses intrigues, — tout cela, par une magie psychique disparue, contenait en soi un débordement de sensations, un monde riche d'incidents, un univers d'émotions variées et d'excitations des plus passionnées et des plus enivrantes. *Ob ! le bon temps, que ce siècle de fer !*

En réalité, ma nature ardente, enthousiaste, impérieuse, fit bientôt de moi un caractère marqué parmi mes camarades, et, peu à peu, tout naturellement, me donna un ascendant sur tous ceux qui n'étaient guère plus âgés que moi, — sur tous, un seul excepté. C'était un élève qui, sans aucune parenté avec moi, portait le même nom de baptême et le même nom de famille ; — circonstance peu remarquable en soi, — car le mien, malgré la noblesse de mon origine, était une de ces appellations

vulgaires qui semblent avoir été de temps immémorial, par droit de prescription, la propriété commune de la foule. Dans ce récit, je me suis donc donné le nom de William Wilson, — nom fictif qui n'est pas très-éloigné du vrai. Mon homonyme seul, parmi ceux qui, selon la langue de l'école, composaient notre *classe*, osait rivaliser avec moi dans les études de l'école, — dans les jeux et les disputes de la récréation, — refuser une créance aveugle à mes assertions et une soumission complète à ma volonté, — en somme, contrarier ma dictature dans tous les cas possibles. Si jamais il y eut sur la terre un despotisme suprême et sans réserve, c'est le despotisme d'un enfant de génie sur les âmes moins énergiques de ses camarades.

La rébellion de Wilson était pour moi la source du plus grand embarras; d'autant plus qu'en dépit de la bravade avec laquelle je me faisais un devoir de le traiter publiquement, lui et ses prétentions, je sentais au fond que je le craignais, et je ne pouvais m'empêcher de considérer l'égalité qu'il maintenait si facilement vis-à-vis de moi comme la preuve d'une vraie supériorité, — puisque c'était de ma part un effort perpétuel pour n'être pas dominé. Cependant, cette supériorité, ou plutôt cette égalité, n'était vraiment reconnue que par moi seul; nos camarades, par un inexplicable aveuglement, ne paraissaient même pas la soupçonner. Et vraiment, sa rivalité, sa résistance, et particulièrement son impertinente et hargneuse intervention dans tous mes desseins, ne visaient pas au delà d'une intention privée. Il paraissait également dépourvu de l'ambition qui me poussait à dominer et de l'énergie passionnée qui m'en donnait les moyens. On aurait pu le croire, dans cette rivalité, dirigé uniquement par un désir fantasque de me contrecarrer, de

m'étonner, de me mortifier; bien qu'il y eût des cas où je ne pouvais m'empêcher de remarquer avec un sentiment confus d'ébahissement, d'humiliation et de colère, qu'il mêlait à ses outrages, à ses impertinences et à ses contradictions, de certains airs d'affectuosité les plus intempestifs, et, assurément, les plus déplaisants du monde. Je ne pouvais me rendre compte d'une si étrange conduite qu'en la supposant le résultat d'une parfaite suffisance se permettant le ton vulgaire du patronage et de la protection.

Peut-être était-ce ce dernier trait, dans la conduite de Wilson, qui, joint à notre homonymie et au fait purement accidentel de notre entrée simultanée à l'école, répandit parmi nos condisciples des classes supérieures l'opinion que nous étions frères. Habituellement ils ne s'enquièreut pas avec beaucoup d'exactitude des affaires des plus jeunes. J'ai déjà dit, ou j'aurais dû dire, que Wilson n'était pas, même au degré le plus éloigné, apparenté avec ma famille. Mais assurément, si nous avions été frères, nous aurions été jumeaux; car, après avoir quitté la maison du docteur Bransby, j'ai appris par hasard que mon homonyme était né le 19 janvier 1813, — et c'est là une coïncidence assez remarquable, car ce jour est précisément celui de ma naissance.

Il peut paraître étrange qu'en dépit de la continuelle anxiété que me causait la rivalité de Wilson et son insupportable esprit de contradiction, je ne fusse pas porté à le haïr absolument. Nous avions, à coup sûr, presque tous les jours une querelle, dans laquelle, m'accordant publiquement la palme de la victoire, il s'efforçait en quelque façon de me faire sentir que c'était lui qui l'avait méritée; cependant un sentiment d'orgueil de ma part, et de la sienne une véritable dignité, nous maintenaient toujours

dans des termes de stricte convenance, pendant qu'il y avait des points assez nombreux de conformité dans nos caractères pour éveiller en moi un sentiment que notre situation respective empêchait seule peut-être de mûrir en amitié. Il m'est difficile, en vérité, de définir ou même de décrire mes vrais sentiments à son égard; ils formaient un amalgame bigarré et hétérogène, — une animosité pétulante qui n'était pas encore de la haine, de l'estime, encore plus de respect, beaucoup de crainte et une immense et inquiète curiosité. Il est superflu d'ajouter, pour le moraliste, que Wilson et moi, nous étions les plus inséparables des camarades.

Ce fut sans doute l'anomalie et l'ambiguïté de nos relations qui coulèrent toutes mes attaques contre lui — et, franches ou dissimulées, elles étaient nombreuses, — dans le moule de l'ironie et de la charge (la bouffonnerie ne fait-elle pas d'excellentes blessures?), plutôt qu'en une hostilité plus sérieuse et plus déterminée. Mais mes efforts sur ce point n'obtenaient pas régulièrement un parfait triomphe, même quand mes plans étaient le plus ingénieusement machinés; car mon homonyme avait dans son caractère beaucoup de cette austérité pleine de réserve et de calme, qui, tout en jouissant de la morsure de ses propres railleries, ne montre jamais le talon d'Achille et se dérobe absolument au ridicule. Je ne pouvais trouver en lui qu'un seul point vulnérable, et c'était dans un détail physique, qui, venant peut-être d'une infirmité constitutionnelle, aurait été épargné par tout antagoniste moins acharné à ses fins que je ne l'étais; — mon rival avait une faiblesse dans l'appareil vocal qui l'empêchait de jamais élever la voix *au-dessus d'un cbucbotement très-bas*. Je ne manquais pas de tirer de cette imperfection tout le navvre avantage qui était en mon pouvoir.

Les représailles de Wilson étaient de plus d'une sorte, et il avait particulièrement un genre de malice qui me troublait outre mesure. Comment eut-il dans le principe la sagacité de découvrir qu'une chose aussi minime pouvait me vexer, c'est une question que je n'ai jamais pu résoudre; mais une fois qu'il l'eut découvert, il pratiqua opiniâtement cette torture. Je m'étais toujours senti de l'aversion pour mon malheureux nom de famille, si inélegant, et pour mon prénom, si trivial, sinon tout à fait plébéien. Ces syllabes étaient un poison pour mes oreilles; et quand, le jour même de mon arrivée, un second William Wilson se présenta dans l'école, je lui en voulus de porter ce nom, et je me dégoûtai doublement du nom parce qu'un étranger le portait, — un étranger qui serait cause que je l'entendrais prononcer deux fois plus souvent, — qui serait constamment en ma présence, et dont les affaires, dans le train-train ordinaire des choses de collège, seraient souvent et inévitablement, en raison de cette détestable coïncidence, confondues avec les miennes.

Le sentiment d'irritation créé par cet accident devint plus vif à chaque circonstance qui tendait à mettre en lumière toute ressemblance morale ou physique entre mon rival et moi. Je n'avais pas encore découvert ce très-remarquable fait de parité dans notre âge; mais je voyais que nous étions de la même taille, et je m'apercevais que nous avions même une singulière ressemblance dans notre physionomie générale et dans nos traits. J'étais également exaspéré par le bruit qui courait sur notre parenté, et qui avait généralement crédit dans les classes supérieures. — En un mot, rien ne pouvait plus sérieusement me troubler (quoique je cachasse avec le plus grand soin tout symptôme de ce trouble) qu'une allusion quelconque à une similitude entre nous, relative à l'esprit, à la personne, ou

à la naissance; mais vraiment je n'avais aucune raison de croire que cette similitude (à l'exception du fait de la parenté, et de tout ce que savait voir Wilson lui-même) eût jamais été un sujet de commentaires ou même remarquée par nos camarades de classe. Que *lui*, il l'observât sous toutes ses faces, et avec autant d'attention que moi-même, cela était clair; mais qu'il eût pu découvrir dans de pareilles circonstances une mine si riche de contradictions, je ne peux l'attribuer, comme je l'ai déjà dit, qu'à sa pénétration plus qu'ordinaire.

Il me donnait la réplique avec une parfaite imitation de moi-même, — gestes et paroles, — et il jouait admirablement son rôle. Mon costume était chose facile à copier; ma démarche et mon allure générale, il se les était appropriées sans difficulté; en dépit de son défaut constitutionnel, ma voix elle-même ne lui avait pas échappé. Naturellement il n'essayait pas les tons élevés, mais la clef était identique, *et sa voix, pourvu qu'il parlât bas, devenait le parfait écho de la mienne.*

A quel point ce curieux portrait (car je ne puis pas l'appeler proprement une caricature) me tourmentait, je n'entreprendrai pas de le dire. Je n'avais qu'une consolation, — c'était que l'imitation, à ce qu'il me semblait, n'était remarquée que par moi seul, et que j'avais simplement à endurer les sourires mystérieux et étrangement sarcastiques de mon homonyme. Satisfait d'avoir produit sur mon cœur l'effet voulu, il semblait s'épanouir en secret sur la piquûre qu'il m'avait infligée et se montrer singulièrement dédaigneux des applaudissements publics que le succès de son ingéniosité lui aurait si facilement conquis. Comment nos camarades ne devinaient-ils pas son dessein, n'en voyaient-ils pas la mise en œuvre, et ne partageaient-ils pas sa joie moqueuse? ce fut pendant plu-

sieurs mois d'inquiétude une énigme insoluble pour moi. Peut-être la lenteur graduée de son imitation la rendit-elle moins voyante, ou plutôt devais-je ma sécurité à l'air de *maîtrise* que prenait si bien le copiste, qui dédaignait la *lettre*, — tout ce que les esprits obtus peuvent saisir dans une peinture, — et ne donnait que le parfait esprit de l'original pour ma plus grande admiration et mon plus grand chagrin personnel.

J'ai déjà parlé plusieurs fois de l'air navrant de protection qu'il avait pris vis-à-vis de moi, et de sa fréquente et officieuse intervention dans mes volontés. Cette intervention prenait souvent le caractère déplaisant d'un avis; avis qui n'était pas donné ouvertement, mais suggéré, — insinué. Je le recevais avec une répugnance qui prenait de la force à mesure que je prenais de l'âge. Cependant, à cette époque déjà lointaine, je veux lui rendre cette stricte justice de reconnaître que je ne me rappelle pas un seul cas où les suggestions de mon rival aient participé à ce caractère d'erreur et de folie, si naturel dans son âge, généralement dénué de maturité et d'expérience; — que son sens moral, sinon ses talents et sa prudence mondaine, était beaucoup plus fin que le mien; et que je serais aujourd'hui un homme meilleur et conséquemment plus heureux, si j'avais rejeté moins souvent les conseils inclus dans ces chuchotements significatifs qui ne m'inspiraient alors qu'une haine si cordiale et un mépris si amer.

Aussi je devins, à la longue, excessivement rebelle à son odieuse surveillance, et je détestai chaque jour plus ouvertement ce que je considérais comme une intolérable arrogance. J'ai dit que, dans les premières années de notre camaraderie, mes sentiments vis-à-vis de lui auraient facilement tourné en amitié; mais pendant les derniers mois de mon séjour à l'école, quoique l'importunité de ses

façons habituelles fût sans doute bien diminuée, mes sentiments, dans une proportion presque semblable, avaient incliné vers la haine positive. Dans une certaine circonstance, il le vit bien, je présume, et dès lors il m'évita, ou affecta de m'éviter.

Ce fut à peu près vers la même époque, si j'ai bonne mémoire, que, dans une altercation violente que j'eus avec lui, où il avait perdu de sa réserve habituelle, et parlait et agissait avec un laisser aller presque étranger à sa nature, je découvris ou m'imaginai découvrir dans son accent, dans son air, dans sa physionomie générale, quelque chose qui d'abord me fit tressaillir, puis m'intéressa profondément, en apportant à mon esprit des visions obscures de ma première enfance, — des souvenirs étranges, confus, pressés, d'un temps où ma mémoire n'était pas encore née. Je ne saurais mieux définir la sensation qui m'oppressait qu'en disant qu'il m'était difficile de me débarrasser de l'idée que j'avais déjà connu l'être placé devant moi, à une époque très-ancienne, — dans un passé même extrêmement reculé. Cette illusion toutefois s'évanouit aussi rapidement qu'elle était venue; et je n'en tiens note que pour marquer le jour du dernier entretien que j'eus avec mon singulier homonyme.

La vieille et vaste maison, dans ses innombrables subdivisions, comprenait plusieurs grandes chambres qui communiquaient entre elles et servaient de dortoirs au plus grand nombre des élèves. Il y avait néanmoins (comme cela devait arriver nécessairement dans un bâtiment aussi malencontreusement dessiné) une foule de coins et de recoins, — les rognures et les bouts de la construction; et l'ingéniosité économique du docteur Bransby les avait également transformés en dortoirs; mais, comme ce n'étaient que de simples cabinets, ils ne pouvaient servir

qu'à un seul individu. Une de ces petites chambres était occupée par Wilson.

Une nuit, vers la fin de ma cinquième année à l'école, et immédiatement après l'altercation dont j'ai parlé, profitant de ce que tout le monde était plongé dans le sommeil, je me levai de mon lit, et, une lampe à la main, je me glissai, à travers un labyrinthe d'étroits passages, de ma chambre à coucher vers celle de mon rival. J'avais longuement machiné à ses dépens une de ces méchantes charges, une de ces malices dans lesquelles j'avais si complètement échoué jusqu'alors. J'avais l'idée de mettre dès lors mon plan à exécution, et je résolus de lui faire sentir toute la force de la méchanceté dont j'étais rempli. J'arrivai jusqu'à son cabinet, j'entrai sans faire de bruit, laissant ma lampe à la porte avec un abat-jour dessus. J'avançai d'un pas, et j'écoutai le bruit de sa respiration paisible. Certain qu'il était bien endormi, je retournai à la porte, je pris ma lampe, et je m'approchai de nouveau du lit. Les rideaux étaient fermés; je les ouvris doucement et lentement pour l'exécution de mon projet; mais une lumière vive tomba en plein sur le dormeur, et en même temps mes yeux s'arrêtèrent sur sa physionomie. Je regardai; — et un engourdissement, une sensation de glace pénétrèrent instantanément tout mon être. Mon cœur palpita, mes genoux vacillèrent, toute mon âme fut prise d'une horreur intolérable et inexplicable. Je respirai convulsivement, — j'abaissai la lampe encore plus près de sa face. Étaient-ce, — étaient-ce bien là les traits de William Wilson? Je voyais bien que c'étaient les siens, mais je tremblais, comme pris d'un accès de fièvre en m'imaginant que ce n'étaient pas les siens. Qu'y avait-il donc en eux qui pût me confondre à ce point? Je le contempiais, — et ma cervelle tournait sous l'action de

mille pensées incohérentes. Il ne m'apparaissait pas *ainsi*, — non, certes, il ne m'apparaissait pas *tel*, aux heures actives où il était éveillé. Le même nom ! les mêmes traits ! entrés le même jour à l'école ! Et puis, cette hargneuse et inexplicable imitation de ma démarche, de ma voix, de mon costume et de mes manières ! Était-ce, en vérité, dans les limites du possible humain, que *ce que je voyais maintenant* fût le simple résultat de cette habitude d'imitation sarcastique ? Frappé d'effroi, pris de frisson, j'éteignis ma lampe, je sortis silencieusement de la chambre, et quittai une bonne fois l'enceinte de cette vieille école pour n'y jamais revenir.

Après un laps de quelques mois, que je passai chez mes parents dans la pure fainéantise, je fus placé au collège d'Eton. Ce court intervalle avait été suffisant pour affaiblir en moi le souvenir des événements de l'école Bransby, ou au moins pour opérer un changement notable dans la nature des sentiments que ces souvenirs m'inspiraient. La réalité, le côté tragique du drame, n'existait plus. Je trouvais maintenant quelques motifs pour douter du témoignage de mes sens, et je me rappelais rarement l'aventure sans admirer jusqu'où peut aller la crédulité humaine, et sans sourire de la force prodigieuse d'imagination que je tenais de ma famille. Or, la vie que je menais à Eton n'était guère de nature à diminuer cette espèce de scepticisme. Le tourbillon de folie où je me plongeai immédiatement et sans réflexion balaya tout, excepté l'écume de mes heures passées, absorba d'un seul coup toute impression solide et sérieuse, et ne laissa absolument dans mon souvenir que les étourderies de mon existence précédente.

Je n'ai pas l'intention, toutefois, de tracer ici le cours de mes misérables dérèglements, — dérèglements qui

défiaient toute loi et éludaient toute surveillance. Trois années de folie, dépensées sans profit, n'avaient pu me donner que des habitudes de vice enracinées, et avaient accru d'une manière presque anormale mon développement physique. Un jour, après une semaine entière de dissipation abrutissante, j'invitai une société d'étudiants des plus dissolus à une orgie secrète dans ma chambre. Nous nous réunîmes à une heure avancée de la nuit, car notre débauche devait se prolonger religieusement jusqu'au matin. Le vin coulait librement, et d'autres séductions plus dangereuses peut-être n'avaient pas été négligées; si bien que, comme l'aube pâlisait le ciel à l'orient, notre délire et nos extravagances étaient à leur apogée. Furieusement enflammé par les cartes et par l'ivresse, je m'obstinais à porter un toast étrangement indécent, quand mon attention fut soudainement distraite par une porte qu'on entre-bâilla vivement et par la voix précipitée d'un domestique. Il me dit qu'une personne qui avait l'air fort pressée demandait à me parler dans le vestibule.

Singulièrement excité par le vin, cette interruption inattendue me causa plus de plaisir que de surprise. Je me précipitai en chancelant, et en quelques pas je fus dans le vestibule de la maison. Dans cette salle basse et étroite il n'y avait aucune lampe, et elle ne recevait d'autre lumière que celle de l'aube, excessivement faible, qui se glissait à travers la fenêtre cintrée. En mettant le pied sur le seuil, je distinguai la personne d'un jeune homme, de ma taille à peu près, et vêtu d'une robe de chambre de casimir blanc, coupée à la nouvelle mode, comme celle que je portais en ce moment. Cette faible lueur me permit de voir tout cela; mais les traits de la face, je ne pus les distinguer. A peine fus-je entré qu'il se précipita vers moi, et, me saisissant par le bras avec un

geste impératif d'impatience, me chuchota à l'oreille ces mots : William Wilson !

En une seconde je fus dégrisé.

Il y avait dans la manière de l'étranger, dans le tremblement nerveux de son doigt qu'il tenait levé entre mes yeux et la lumière, quelque chose qui me remplait d'un complet étonnement; mais ce n'était pas là ce qui m'avait si violemment ému. C'était l'importance, la solennité d'admonition contenue dans cette parole singulière, basse, sifflante; et, par-dessus tout, le caractère, le ton, *la clef* de ces quelques syllabes, simples, familières, et toutefois mystérieusement *chuchotées*, qui vinrent, avec mille souvenirs accumulés des jours passés, s'abattre sur mon âme, comme une décharge de pile voltaïque. Avant que j'eusse pu recouvrer mes sens, il avait disparu.

Quoique cet événement eût à coup sûr produit un effet très-vif sur mon imagination déréglée, cependant cet effet, si vif, alla bientôt s'évanouissant. Pendant plusieurs semaines, à la vérité, tantôt je me livrai à l'investigation la plus sérieuse, tantôt je restai enveloppé d'un nuage de méditation morbide. Je n'essayai pas de me dissimuler l'identité du singulier individu qui s'immisçait si opiniâtrément dans mes affaires et me fatiguait de ses conseils officieux. Mais qui était, mais qu'était ce Wilson ? — Et d'où venait-il ? — Et quel était son but ? Sur aucun de ces points je ne pus me satisfaire; — je constatai seulement, relativement à lui, qu'un accident soudain dans sa famille lui avait fait quitter l'école du docteur Bransby dans l'après-midi du jour où je m'étais enfui. Mais après un certain temps, je cessai d'y rêver, et mon attention fut tout absorbée par un départ projeté pour Oxford. Là, j'en vins bientôt, — la vanité prodigue de mes parents me permettant de mener un train coûteux et de me livrer à

mon gré au luxe déjà si cher à mon cœur, — à rivaliser en prodigalités avec les plus superbes héritiers des plus riches comtés de la Grande-Bretagne.

Encouragé au vice par de pareils moyens, ma nature éclata avec une ardeur double, et, dans le fol enivrement de mes débauches, je foulai aux pieds les vulgaires entraves de la décence. Mais il serait absurde de m'appesantir sur le détail de mes extravagances. Il suffira de dire que je dépassai Hérode en dissipations, et que, donnant un nom à une multitude de folies nouvelles, j'ajoutai un copieux appendice au long catalogue des vices qui régnaient alors dans l'université la plus dissolue de l'Europe.

Il paraîtra difficile à croire que je fusse tellement déchu du rang de gentilhomme, que je cherchasse à me familiariser avec les artifices les plus vils du joueur de profession, et, devenu un adepte de cette science méprisable, que je la pratiquasse habituellement comme moyen d'accroître mon revenu, déjà énorme, aux dépens de ceux de mes camarades dont l'esprit était le plus faible. Et cependant tel était le fait. Et l'énormité même de cet attentat contre tous les sentiments de dignité et d'honneur était évidemment la principale, sinon la seule raison de mon impunité. Qui donc, parmi mes camarades les plus dépravés, n'aurait pas contredit le plus clair témoignage de ses sens, plutôt que de soupçonner d'une pareille conduite le joyeux, le franc, le généreux William Wilson, — le plus noble et le plus libéral compagnon d'Oxford, — celui dont les folies, disaient ses parasites, n'étaient que les folies d'une jeunesse et d'une imagination sans frein, — dont les erreurs n'étaient que d'inimitables caprices, — les vices les plus noirs, une insoucieuse et superbe extravagance ?

J'avais déjà rempli deux années de cette joyeuse façon, quand arriva à l'université un jeune homme de fraîche noblesse, — un nommé Glendinning, — riche, disait la voix publique, comme Hérode Atticus, et à qui sa richesse n'avait pas coûté plus de peine. Je découvris bien vite qu'il était d'une intelligence faible, et naturellement je le marquai comme une excellente victime de mes talents. Je l'engageai fréquemment à jouer, et m'appliquai, avec la ruse habituelle du joueur, à lui laisser gagner des sommes considérables, pour l'enlacer plus efficacement dans mes filets. Enfin, mon plan étant bien mûri, je me rencontrai avec lui, — dans l'intention bien arrêtée d'en finir, — chez un de nos camarades, M. Preston, également lié avec nous deux, mais qui, — je dois lui rendre cette justice, — n'avait pas le moindre soupçon de mon dessein. Pour donner à tout cela une meilleure couleur, j'avais eu soin d'inviter une société de huit ou dix personnes, et je m'étais particulièrement appliqué à ce que l'introduction des cartes parût tout à fait accidentelle, et n'eût lieu que sur la proposition de la dupe que j'avais en vue. Pour abrégér en un sujet aussi vil, je ne négligeai aucune des basses finesses, si banalement pratiquées en pareille occasion, que c'est merveille qu'il y ait toujours des gens assez sots pour en être les victimes.

Nous avons prolongé notre veillée assez avant dans la nuit, quand j'opérai enfin de manière à prendre Glendinning pour mon unique adversaire. Le jeu était mon jeu favori, l'écarté. Les autres personnes de la société, intéressées par les proportions grandioses de notre jeu, avaient laissé leurs cartes et faisaient galerie autour de nous. Notre parvenu, que j'avais adroitement poussé dans la première partie de la soirée à boire richement, mêlait, donnait et jouait d'une manière étrangement nerveuse,

dans laquelle son ivresse, pensai-je, était pour quelque chose, mais qu'elle n'expliquait pas entièrement. En très-peu de temps il était devenu mon débiteur pour une forte somme, quand, ayant avalé une longue rasade d'oporto, il fit juste ce que j'avais froidement prévu, — il proposa de doubler notre enjeu, déjà fort extravagant. Avec une heureuse affectation de résistance, et seulement après que mon refus réitéré l'eût entraîné à des paroles aigres qui donnèrent à mon consentement l'apparence d'une pique, finalement je m'exécutai. Le résultat fut ce qu'il devait être : la proie s'était complètement empêtrée dans mes filets; en moins d'une heure, il avait quadruplé sa dette. Depuis quelque temps, sa physionomie avait perdu le teint fleuri que lui prêtait le vin; mais alors, je m'aperçus avec étonnement qu'elle était arrivée à une pâleur vraiment terrible. Je dis : avec étonnement; car j'avais pris sur Glendinning de soigneuses informations; on me l'avait représenté comme immensément riche, et les sommes qu'il avait perdues jusqu'ici, quoique réellement fortes, ne pouvaient pas, — je le supposais du moins, — le tracasser très-sérieusement, encore moins l'affecter d'une manière aussi violente. L'idée qui se présenta le plus naturellement à mon esprit fut qu'il était bouleversé par le vin qu'il venait de boire; et dans le but de sauvegarder mon caractère aux yeux de mes camarades, plutôt que par un motif de désintéressement, j'allais insister péremptoirement pour interrompre le jeu, quand quelques mots prononcés à côté de moi parmi les personnes présentes, et une exclamation de Glendinning qui témoignait du plus complet désespoir, me firent comprendre que j'avais opéré sa ruine totale, dans des conditions qui avaient fait de lui un objet de pitié pour tous, et l'auraient protégé même contre les mauvais offices d'un démon.

Quelle conduite eussé-je adoptée dans cette circonstance, il me serait difficile de le dire. La déplorable situation de ma dupe avait jeté sur tout le monde un air de gêne et de tristesse; et il régna un silence profond de quelques minutes, pendant lequel je sentais en dépit de moi mes joues fourmiller sous les regards brûlants de mépris et de reproche que m'adressaient les moins endurcis de la société. J'avouerai même que mon cœur se trouva momentanément déchargé d'un intolérable poids d'angoisse par la soudaine et extraordinaire interruption qui suivit. Les lourds battants de la porte de la chambre s'ouvrirent tout grands, d'un seul coup, avec une impétuosité si vigoureuse et si violente que toutes les bougies s'éteignirent comme par enchantement. Mais la lumière mourante me permit d'apercevoir qu'un étranger s'était introduit, — un homme de ma taille à peu près, et étroitement enveloppé d'un manteau. Cependant les ténèbres étaient maintenant complètes, et nous pouvions seulement *sentir* qu'il se tenait au milieu de nous. Avant qu'aucun de nous fût revenu de l'excessif étonnement où nous avait tous jetés cette violence, nous entendîmes la voix de l'intrus :

— Gentlemen, — dit-il, *d'une voix très-basse*, mais distincte, d'une voix inoubliable qui pénétra la moelle de mes os, — gentlemen, je ne cherche pas à excuser ma conduite, parce qu'en me conduisant ainsi, je ne fais qu'accomplir un devoir. Vous n'êtes sans doute pas au fait du vrai caractère de la personne qui a gagné cette nuit une somme énorme à l'écarté à lord Glendinning. Je vais donc vous proposer un moyen expéditif et décisif pour vous procurer ces très-importants renseignements. Examinez, je vous prie, tout à votre aise, la doublure du parement de sa manche gauche et les quelques petits paquets que l'on

trouvera dans les poches passablement vastes de sa robe de chambre brodée.

Pendant qu'il parlait, le silence était si profond qu'on aurait entendu tomber une épingle sur le tapis. Quand il eut fini, il partit tout d'un coup, aussi brusquement qu'il était entré. Puis-je décrire, décrirai-je mes sensations ? Faut-il dire que je sentis toutes les horreurs du damné ? J'avais certainement peu de temps pour la réflexion. Plusieurs bras m'empoignèrent rudement, et on se procura immédiatement de la lumière. Une perquisition suivit. Dans la doublure de ma manche on trouva toutes les figures essentielles de l'écarté, et dans les poches de ma robe de chambre un certain nombre de jeux de cartes exactement semblables à ceux dont nous nous servions dans nos réunions, à l'exception que les miennes étaient de celles qu'on appelle, proprement, *arrondies*, les honneurs étant très-légèrement convexes sur les petits côtés, et les basses cartes imperceptiblement convexes sur les grands. Grâce à cette disposition, la dupe qui coupe, comme d'habitude, dans la longueur du paquet, coupe invariablement de manière à donner un honneur à son adversaire ; tandis que le grec, en coupant dans la largeur, ne donnera jamais à sa victime rien qu'elle puisse marquer à son avantage.

Une tempête d'indignation m'aurait moins affecté que le silence méprisant et le calme sarcastique qui accueillirent cette découverte.

— Monsieur Wilson, — dit notre hôte, en se baissant pour ramasser sous ses pieds un magnifique manteau doublé d'une fourrure précieuse, — monsieur Wilson, ceci est à vous. (Le temps était froid, et en quittant ma chambre j'avais jeté par-dessus mon vêtement du matin un manteau que j'ôtai en arrivant sur le théâtre du jeu.) Je

présume, — ajouta-t-il en regardant les plis du vêtement avec un sourire amer, — qu'il est bien superflu de chercher ici de nouvelles preuves de votre savoir-faire. Vraiment, nous en avons assez. J'espère que vous comprendrez la nécessité de quitter Oxford, — en tout cas, de sortir à l'instant de chez moi.

Avili, humilié ainsi jusqu'à la boue, il est probable que j'eusse châtié ce langage insultant par une violence personnelle immédiate, si toute mon attention n'avait pas été en ce moment arrêtée par un fait de la nature la plus surprenante. Le manteau que j'avais apporté était d'une fourrure supérieure, — d'une rareté et d'un prix extravagant, il est inutile de le dire. La coupe était une coupe de fantaisie, de mon invention; car dans ces matières frivoles j'étais difficile, et je poussais les rages du dandysme jusqu'à l'absurde. Donc, quand M. Preston me tendit celui qu'il avait ramassé par terre, auprès de la porte de la chambre, ce fut avec un étonnement voisin de la terreur que je m'aperçus que j'avais déjà le mien sur mon bras, où je l'avais sans doute placé sans y penser, et que celui qu'il me présentait en était l'exacte contrefaçon dans tous ses plus minutieux détails. L'être singulier qui m'avait si désastreusement dévoilé était, je me le rappelais bien, enveloppé d'un manteau; et aucun des individus présents, excepté moi, n'en avait apporté avec lui. Je conservai quelque présence d'esprit, je pris celui que m'offrait Preston; je le plaçai, sans qu'on y prît garde, sur le mien; je sortis de la chambre avec un défi et une menace dans le regard; et le matin même, avant le point du jour, je m'enfuis précipitamment d'Oxford vers le continent, dans une vraie agonie d'horreur et de honte.

Je fuyais en vain. Ma destinée maudite m'a poursuivi, triomphante, et me prouvant que son mystérieux pouvoir

n'avait fait jusqu'alors que de commencer. A peine eus-je mis le pied dans Paris, que j'eus une preuve nouvelle du détestable intérêt que le Wilson prenait à mes affaires. Les années s'écoulèrent, et je n'eus point de répit. Misérable! — A Rome, avec quelle importune obséquiosité, avec quelle tendresse de spectre il s'interposa entre moi et mon ambition! — Et à Vienne! — et à Berlin! — et à Moscou! Où donc ne trouvais-je pas quelque amère raison de le maudire du fond de mon cœur? Frappé d'une panique, je pris enfin la fuite devant son impénétrable tyrannie, comme devant une peste, et jusqu'au bout du monde j'ai fui, *j'ai fui en vain*.

Et toujours, et toujours interrogeant secrètement mon âme, je répétais mes questions : Qui est-il? — D'où vient-il? — Et quel est son dessein? — Mais je ne trouvais pas de réponses. Et j'analysais alors avec un soin minutieux les formes, la méthode et les traits caractéristiques de son insolente surveillance. Mais là encore, je ne trouvais pas grand'chose qui pût servir de base à une conjecture. C'était vraiment une chose remarquable que, dans les cas nombreux où il avait récemment traversé mon chemin, il ne l'eût jamais fait que pour dérouter des plans ou déranger des opérations qui, s'ils avaient réussi, n'auraient abouti qu'à une amère déconvenue. Pauvre justification, en vérité, que celle-là, pour une autorité si impérieusement usurpée! Pauvre indemnité pour ces droits naturels de libre arbitre si opiniâtrément, si insolemment déniés!

J'avais aussi été forcé de remarquer que mon bourreau, depuis un fort long espace de temps, tout en exerçant scrupuleusement et avec une dextérité miraculeuse cette manie de toilette identique à la mienne, s'était toujours arrangé, à chaque fois qu'il posait son intervention dans

ma volonté, de manière que je ne pusse voir les traits de sa face. Quoi que pût être ce damné Wilson, certes un pareil mystère était le comble de l'affectation et de la sottise. Pouvait-il avoir supposé un instant que dans mon donneur d'avis à Eton, — dans le destructeur de mon honneur à Oxford, — dans celui qui avait contrecarré mon ambition à Rome, ma vengeance à Paris, mon amour passionné à Naples, en Égypte ce qu'il appelait à tort ma cupidité, — que dans cet être, mon grand ennemi et mon mauvais génie, je ne reconnaîtrais pas le William Wilson de mes années de collège, — l'homonyme, le camarade, le rival, — le rival exécré et redouté de la maison Bransby? — Impossible! — Mais laissez-moi courir à la terrible scène finale du drame.

Jusqu'alors je m'étais soumis lâchement à son impérieuse domination. Le sentiment de profond respect avec lequel je m'étais accoutumé à considérer le caractère élevé, la sagesse majestueuse, l'omniprésence et l'omnipotence apparentes de Wilson, joint à je ne sais quelle sensation de terreur que m'inspiraient certains autres traits de sa nature et certains privilèges, avaient créé en moi l'idée de mon entière faiblesse et de mon impuissance, et m'avaient conseillé une soumission sans réserve, quoique pleine d'amertume et de répugnance, à son arbitraire dictature. Mais, depuis ces derniers temps, je m'étais entièrement adonné au vin, et son influence exaspérante sur mon tempérament héréditaire me rendait de plus en plus impatient de tout contrôle. Je commençai à murmurer, — à hésiter, — à résister. Et fut-ce simplement mon imagination qui m'induisit à croire que l'opiniâtreté de mon bourreau diminuerait en raison de ma propre fermeté? Il est possible; mais, en tout cas, je commençais à sentir l'inspiration d'une espérance ardente, et je finis par nourrir dans le secret de mes

pensées la sombre et désespérée résolution de m'affranchir de cet esclavage.

C'était à Rome, pendant le carnaval de 18..; j'étais à un bal masqué dans le palais du duc Di Broglio, de Naples. J'avais fait abus du vin encore plus que de coutume, et l'atmosphère étouffante des salons encombrés m'irritait insupportablement. La difficulté de me frayer un passage à travers la cohue ne contribua pas peu à exaspérer mon humeur; car je cherchais avec anxiété (je ne dirai pas pour quel indigne motif) la jeune, la joyeuse, la belle épouse du vieux et extravagant Di Broglio. Avec une confiance passablement imprudente, elle m'avait confié le secret du costume qu'elle devait porter; et comme je venais de l'apercevoir au loin, j'avais hâte d'arriver jusqu'à elle. En ce moment, je sentis une main qui se posa doucement sur mon épaule, — et puis cet inoubliable, ce profond, ce maudit *chuchotement* dans mon oreille!

Pris d'une rage frénétique, je me tournai brusquement vers celui qui m'avait ainsi troublé, et je le saisis violemment au collet. Il portait, comme je m'y attendais, un costume absolument semblable au mien : un manteau espagnol de velours bleu, et autour de la taille une ceinture cramoisie où se rattachait une rapière. Un masque de soie noire recouvrait entièrement sa face.

— Misérable! — m'écriai-je d'une voix enrouée par la rage, et chaque syllabe qui m'échappait était comme un aliment pour le feu de ma colère, — misérable! imposteur! scélérat maudit! tu ne me suivras plus à la piste, — tu ne me harcèleras pas jusqu'à la mort! Suis-moi, ou je t'embroche sur place!

Et je m'ouvris un chemin de la salle de bal vers une petite antichambre attenante, le traînant irrésistiblement avec moi.

En entrant, je le jetai furieusement loin de moi. Il alla chanceler contre le mur ; je fermai la porte en jurant, et lui ordonnai de dégâfner. Il hésita une seconde ; puis, avec un léger soupir, il tira silencieusement son épée et se mit en garde.

Le combat ne fut certes pas long. J'étais exaspéré par les plus ardentes excitations de tout genre, et je me sentais dans un seul bras l'énergie et la puissance d'une multitude. En quelques secondes, je l'acculai par la force du poignet contre la boiserie, et là, le tenant à ma discrétion, je lui plongeai, à plusieurs reprises et coup sur coup, mon épée dans la poitrine avec une férocité de brute.

En ce moment, quelqu'un toucha à la serrure de la porte. Je me hâtai de prévenir une invasion importune, et je retournai immédiatement vers mon adversaire mourant. Mais quelle langue humaine peut rendre suffisamment cet étonnement, cette horreur qui s'emparèrent de moi au spectacle que virent alors mes yeux. Le court instant pendant lequel je m'étais détourné avait suffi pour produire, en apparence, un changement matériel dans les dispositions locales à l'autre bout de la chambre. Une vaste glace, — dans mon trouble, cela m'apparut d'abord ainsi, — se dressait là où je n'en avais pas vu trace auparavant ; et, comme je marchais frappé de terreur vers ce miroir, ma propre image, mais avec une face pâle et barbouillée de sang, s'avança à ma rencontre d'un pas faible et vacillant.

C'est ainsi que la chose m'apparut, dis-je, mais telle elle n'était pas. C'était mon adversaire, — c'était Wilson qui se tenait devant moi dans son agonie. Son masque et son manteau gisaient sur le parquet, là où il les avait jetés. Pas un fil dans son vêtement, — pas une ligne dans toute sa figure si caractérisée et si singulière, — qui ne fût

mien, — qui ne fût *mienne*; — c'était l'absolu dans l'identité!

C'était Wilson, mais Wilson ne chuchotant plus ses paroles maintenant! si bien que j'aurais pu croire que c'était moi-même qui parlais quand il me dit :

— *Tu as vaincu, et je succombe. Mais dorénavant tu es mort aussi, — mort au Monde, au Ciel et à l'Espérance! En moi tu existais, — et vois dans ma mort, vois par cette image qui est la tienne, comme tu t'es radicalement assassiné toi-même!*

L'HOMME DES FOULES.

Ce grand malheur de ne pouvoir être seul!

LA BRUYÈRE.

On a dit judicieusement d'un certain livre allemand : *Es lässt sich nicht lesen*, — il ne se laisse pas lire. Il y a des secrets qui ne veulent pas être dits. Des hommes meurent la nuit dans leurs lits, tordant les mains des spectres qui les confessent, et les regardant pitoyablement dans les yeux ; — des hommes meurent avec le désespoir dans le cœur et des convulsions dans le gosier à cause de l'horreur des mystères qui *ne veulent pas* être révélés. Quelquefois, hélas ! la conscience humaine supporte un fardeau d'une si lourde horreur qu'elle ne peut s'en décharger que dans le tombeau. Ainsi l'essence du crime reste inexpiquée.

Il n'y a pas longtemps, sur la fin d'un soir d'automne, j'étais assis devant la grande fenêtre cintrée du café D..., à Londres. Pendant quelques mois j'avais été malade ; mais j'étais alors convalescent, et, la force me revenant, je me trouvais dans une de ces heureuses dispositions qui sont précisément le contraire de l'ennui, — dispositions où l'appétence morale est merveilleusement aiguïlée, quand

la taie qui recouvrait la vision spirituelle est arrachée, *ἡ ἀχλὺς ἢ πρὶν ἐπῆεν*, — où l'esprit électrisé dépasse aussi prodigieusement sa puissance journalière que la raison ardente et naïve de Leibnitz l'emporte sur la folle et molle rhétorique de Gorgias. Respirer seulement, c'était une jouissance, et je tirais un plaisir positif même de plusieurs sources très-plausibles de peine. Chaque chose m'inspirait un intérêt calme, mais plein de curiosité. Un cigare à la bouche, un journal sur mes genoux, je m'étais amusé, pendant la plus grande partie de l'après-midi, tantôt à regarder attentivement les annonces, tantôt à observer la société mêlée du salon, tantôt à regarder dans la rue à travers les vitres voilées par la fumée.

Cette rue est une des principales artères de la ville, et elle avait été pleine de monde toute la journée. Mais à la tombée de la nuit, la foule s'accrut de minute en minute; et, quand tous les réverbères furent allumés, deux courants de population s'écoulaient, épais et continu, devant la porte. Je ne m'étais jamais senti dans une situation semblable à celle où je me trouvais en ce moment particulier de la soirée, et ce tumultueux océan de têtes humaines me remplissait d'une délicieuse émotion toute nouvelle. A la longue, je ne fis plus aucune attention aux choses qui se passaient dans l'hôtel, et m'absorbai dans la contemplation de la scène du dehors.

Mes observations prirent d'abord un tour abstrait et généralisateur. Je regardais les passants par masses, et ma pensée ne les considérait que dans leurs rapports collectifs. Bientôt, cependant, je descendis au détail, et j'examinai avec un intérêt minutieux les innombrables variétés de figure, de toilette, d'air, de démarche, de visage et d'expression physiionomique.

Le plus grand nombre de ceux qui passaient avaient

un maintien convaincu et propre aux affaires, et ne semblaient occupés qu'à se frayer un chemin à travers la foule. Ils fronçaient les sourcils et roulaient les yeux vivement; quand ils étaient bousculés par quelques passants voisins, ils ne montraient aucun symptôme d'impatience, mais rajustaient leurs vêtements et se dépêchaient. D'autres, une classe fort nombreuse encore, étaient inquiets dans leurs mouvements, avaient le sang à la figure, se parlaient à eux-mêmes et gesticulaient, comme s'ils se sentaient seuls par le fait même de la multitude innombrable qui les entourait. Quand ils étaient arrêtés dans leur marche, ces gens-là cessaient tout à coup de marmotter, mais redoublaient leurs gesticulations, et attendaient, avec un sourire distrait et exagéré, le passage des personnes qui leur faisaient obstacle. S'ils étaient poussés, ils saluaient abondamment les pousseurs, et paraissaient accablés de confusion. — Dans ces deux vastes classes d'hommes, au delà de ce que je viens de noter, il n'y avait rien de bien caractéristique. Leurs vêtements appartenaient à cet ordre qui est exactement défini par le terme : décent. C'étaient indubitablement des gentilshommes, des marchands, des attorneys, des fournisseurs, des agioteurs, — les eupatrides et l'ordinaire banal de la société, — hommes de loisir et hommes activement engagés dans des affaires personnelles, et les conduisant sous leur propre responsabilité. Ils n'excitèrent pas chez moi une très-grande attention.

La race des commis sautait aux yeux, et là je distinguai deux divisions remarquables. Il y avait les petits commis des maisons à *esbrouffe*, — jeunes messieurs serrés dans leurs habits, les bottes brillantes, les cheveux pommadés, et la lèvre insolente. En mettant de côté un certain je ne sais quoi de fringant dans les manières qu'on pourrait définir *genre calicot*, faute d'un meilleur mot, le genre de ces

individus me parut un exact *fac-simile* de ce qui avait été la perfection du bon ton douze ou dix-huit mois auparavant. Ils portaient les grâces de rebut de la *gentry*; — et cela, je crois, implique la meilleure définition de cette classe.

Quant à la classe des premiers commis de maisons solides, ou des *steady old fellows*, il était impossible de s'y méprendre. On les reconnaissait à leurs habits et pantalons noirs ou bruns, d'une tournure confortable, à leurs cravates et à leurs gilets blancs, à leurs larges souliers d'apparence solide, avec des bas épais ou des guêtres. Ils avaient tous la tête légèrement chauve, et l'oreille droite, accoutumée dès longtemps à tenir la plume, avait contracté un singulier tic d'écartement. J'observai qu'ils ôtaient ou remettaient toujours leurs chapeaux avec les deux mains, et qu'ils portaient des montres avec de courtes chaînes d'or d'un modèle solide et ancien. Leur affectation, c'était la respectabilité, — si toutefois il peut y avoir une affectation aussi honorable.

Il y avait bon nombre de ces individus d'une apparence brillante que je reconnus facilement pour appartenir à la race des filous de la *haute pègre* dont toutes les grandes villes sont infestées. J'étudiai très-curieusement cette espèce de *gentry*, et je trouvai difficile de comprendre comment ils pouvaient être pris pour des gentlemen par les gentlemen eux-mêmes. L'exagération de leurs manchettes, avec un air de franchise excessive, devait les trahir du premier coup.

Les joueurs de profession, — et j'en découvris un grand nombre, — étaient encore plus aisément reconnaissables. Ils portaient toutes les espèces de toilettes, depuis celle du parfait *maquereau*, joueur de gobelets, au gilet de velours, à la cravate de fantaisie, aux chaînes de cuivre doré, aux

boutons de filigrane, jusqu'à la toilette cléricale, si scrupuleusement simple que rien n'était moins propre à éveiller le soupçon. Tous cependant se distinguaient par un teint cuit et basané, par je ne sais quel obscurcissement vaporeux de l'œil, par la compression et la pâleur de la lèvre. Il y avait, en outre, deux autres traits qui me les faisaient toujours deviner : — un ton bas et réservé dans la conversation, et une disposition plus qu'ordinaire du pouce à s'étendre jusqu'à faire angle droit avec les doigts. — Très-souvent, en compagnie de ces fripons, j'ai observé quelques hommes qui différaient un peu par leurs habitudes; cependant c'étaient toujours des oiseaux de même plumage. On peut les définir : des gentlemen qui vivent de leur esprit. Ils se divisent pour dévorer le public en deux bataillons, — le genre dandy et le genre militaire. Dans la première classe, les caractères principaux sont longs cheveux et sourires; et dans la seconde, longues redingotes et froncements de sourcils.

En descendant l'échelle de ce qu'on appelle *gentility*, je trouvais des sujets de méditation plus noirs et plus profonds. Je vis des colporteurs juifs avec des yeux de faucon étincelants dans des physionomies dont le reste n'était qu'abjecte humilité; de hardis mendiants de profession bousculant des pauvres d'un meilleur titre, que le désespoir seul avait jetés dans les ombres de la nuit pour implorer la charité; des invalides tout faibles et pareils à des spectres sur qui la mort avait placé une main sûre, et qui clopinaient et vacillaient à travers la foule, regardant chacun au visage avec des yeux pleins de prières, comme en quête de quelque consolation fortuite, de quelque espérance perdue; de modestes jeunes filles qui revenaient d'un labeur prolongé vers un sombre logis, et reculaient plus éplorées qu'indignées devant les œillades des drôles dont

elles ne pouvaient même pas éviter le contact direct; des prostituées de toute sorte et de tout âge, — l'incontestable beauté dans la primeur de sa féminité, faisant rêver de la statue de Lucien dont la surface était de marbre de Paros, et l'intérieur rempli d'ordures, — la lépreuse en haillons, dégoûtante et absolument déchue, — la vieille sorcière, ridée, peinte, plâtrée, chargée de bijouterie, faisant un dernier effort vers la jeunesse, — la pure enfant à la forme non mûre, mais déjà façonnée par une longue camaraderie aux épouvantables coquetteries de son commerce, et brûlant de l'ambition dévorante d'être rangée au niveau de ses aînées dans le vice; des ivrognes innombrables et indescriptibles, ceux-ci déguenillés, chance-lants, désarticulés, avec le visage meurtri et les yeux ternes, — ceux-là avec leurs vêtements entiers, mais sales, une crânerie légèrement vacillante, de grosses lèvres sensuelles, des faces rubicondes et sincères, — d'autres vêtus d'étoffes qui jadis avaient été bonnes, et qui maintenant encore étaient scrupuleusement brossées, — des hommes qui marchaient d'un pas plus ferme et plus élastique que nature, mais dont les physionomies étaient terriblement pâles, les yeux atrocement effarés et rouges, et qui, tout en allant à grands pas à travers la foule, agrippaient avec des doigts tremblants tous les objets qui se trouvaient à leur portée; et puis des pâtissiers, des commissionnaires, des porteurs de charbon, des ramoneurs; des joueurs d'orgue, des montreurs de singes, des marchands de chansons, ceux qui vendaient avec ceux qui chantaient; des artisans déguenillés et des travailleurs de toute sorte épuisés à la peine, — et tous pleins d'une activité bruyante et désordonnée qui affligeait l'oreille par ses discordances et apportait à l'œil une sensation douloureuse.

A mesure que la nuit devenait plus profonde, l'intérêt

de la scène s'approfondissait aussi pour moi ; car non-seulement le caractère général de la foule était altéré (ses traits les plus nobles s'effaçant avec la retraite graduelle de la partie la plus sage de la population, et les plus grossiers venant plus vigoureusement en relief, à mesure que l'heure plus avancée tirait chaque espèce d'infamie de sa tanière), mais les rayons des becs de gaz, faibles d'abord quand ils luttaient avec le jour mourant, avaient maintenant pris le dessus et jetaient sur toutes choses une lumière étincelante et agitée. Tout était noir, mais éclatant — comme cette ébène à laquelle on a comparé le style de Tertullien.

Les étranges effets de la lumière me forcèrent à examiner les figures des individus ; et, bien que la rapidité avec laquelle ce monde de lumière fuyait devant la fenêtre m'empêchât de jeter plus d'un coup d'œil sur chaque visage, il me semblait toutefois que, grâce à ma singulière disposition morale, je pouvais souvent lire dans ce bref intervalle d'un coup d'œil l'histoire de longues années.

Le front collé à la vitre, j'étais ainsi occupé à examiner la foule, quand soudainement apparut une physionomie (celle d'un vieux homme décrépit de soixante-cinq à soixante-dix ans), — une physionomie qui tout d'abord arrêta et absorba toute mon attention, en raison de l'absolue idiosyncrasie de son expression. Jusqu'alors je n'avais jamais rien vu qui ressemblât à cette expression, même à un degré très-éloigné. Je me rappelle bien que ma première pensée, en le voyant, fut que Retzch, s'il l'avait contemplé, l'aurait grandement préféré aux figures dans lesquelles il a essayé d'incarner le démon. Comme je tâchais, durant le court instant de mon premier coup d'œil, de former une analyse quelconque du sentiment général qui m'était communiqué, je sentis s'élever confusément et paradoxalement dans mon esprit les idées de vaste intel-

ligence, de circonspection, de lésinerie, de cupidité, de sang-froid, de méchanceté, de soif sanguinaire, de triomphe, d'allégresse, d'excessive terreur, d'intense et suprême désespoir. Je me sentis singulièrement éveillé, saisi, fasciné. — Quelle étrange histoire, me dis-je à moi-même, est écrite dans cette poitrine! — Il me vint alors un désir ardent de ne pas perdre l'homme de vue, — d'en savoir plus long sur lui. Je mis précipitamment mon paletot, je saisis mon chapeau et ma canne, je me jetai dans la rue, et me poussai à travers la foule dans la direction que je lui avais vu prendre; car il avait déjà disparu. Avec un peu de difficulté je parvins enfin à le découvrir, je m'approchai de lui et le suivis de très-près, mais avec de grandes précautions, de manière à ne pas attirer son attention.

Je pouvais maintenant étudier commodément sa personne. Il était de petite taille, très-maigre et très-faible en apparence. Ses habits étaient sales et déchirés; mais, comme il passait de temps à autre dans le feu éclatant d'un candélabre, je m'aperçus que son linge, quoique sale, était d'une belle qualité; et, si mes yeux ne m'ont pas abusé, à travers une déchirure du manteau, évidemment acheté d'occasion, dont il était soigneusement enveloppé, j'entrevis la lueur d'un diamant et d'un poignard. Ces observations surexcitèrent ma curiosité, et je résolus de suivre l'inconnu partout où il lui plairait d'aller.

Il faisait maintenant tout à fait nuit, et un brouillard humide et épais s'abattait sur la ville, qui bientôt se résolut en une pluie lourde et continue. Ce changement de temps eut un effet bizarre sur la foule, qui fut agitée tout entière d'un nouveau mouvement, et se déroba sous un monde de parapluies. L'ondulation, le coudolement, le brouhaha, devinrent dix fois plus forts. Pour ma part, je ne m'inquiétai pas beaucoup de la pluie, — j'avais encore

dans le sang une vieille fièvre aux aguets, pour qui l'humidité était une dangereuse volupté. Je nouai un mouchoir autour de ma bouche, et je tins bon. Pendant une demi-heure, le vieux homme se fraya son chemin avec difficulté à travers la grande artère, et je marchais presque sur ses talons dans la crainte de le perdre de vue. Comme il ne tournait jamais la tête pour regarder derrière lui, il ne fit pas attention à moi. Bientôt il se jeta dans une rue traversière, qui, bien que remplie de monde, n'était pas aussi encombrée que la principale qu'il venait de quitter. Ici, il se fit un changement évident dans son allure. Il marcha plus lentement, avec moins de décision que tout à l'heure, — avec plus d'hésitation. Il traversa et retraversa la rue fréquemment, sans but apparent; et la foule était si épaisse, qu'à chaque nouveau mouvement j'étais obligé de le suivre de très-près. C'était une rue étroite et longue, et la promenade qu'il y fit dura près d'une heure, pendant laquelle la multitude des passants se réduisit graduellement à la quantité de gens qu'on voit ordinairement à Broadway, près du parc, vers midi, — tant est grande la différence entre une foule de Londres et celle de la cité américaine la plus populeuse. Un second crochet nous jeta sur une place brillamment éclairée et débordante de vie. La première *manière* de l'inconnu reparut. Son menton tomba sur sa poitrine, et ses yeux roulèrent étrangement sous ses sourcils froncés, dans tous les sens, vers tous ceux qui l'enveloppaient. Il pressa le pas, régulièrement, sans interruption. Je m'aperçus toutefois avec surprise, quand il eut fait le tour de la place, qu'il retournait sur ses pas. Je fus encore bien plus étonné de lui voir recommencer la même promenade plusieurs fois; — une fois, comme il tournait avec un mouvement brusque, je faillis être découvert.

A cet exercice il dépensa encore une heure, à la fin

de laquelle nous fûmes beaucoup moins empêchés par les passants qu'au commencement. La pluie tombait dru, l'air devenait froid, et chacun rentrait chez soi. Avec un geste d'impatience, l'homme errant passa dans une rue obscure, comparativement déserte. Tout le long de celle-ci, un quart de mille à peu près, il courut avec une agilité que je n'aurais jamais soupçonnée dans un être aussi vieux, — une agilité telle que j'eus beaucoup de peine à le suivre. En quelques minutes, nous débouchâmes sur un vaste et tumultueux bazar. L'inconnu avait l'air parfaitement au courant des localités, et il reprit une fois encore son allure primitive, se frayant un chemin çà et là, sans but, parmi la foule des acheteurs et des vendeurs.

Pendant une heure et demie, à peu près, que nous passâmes dans cet endroit, il me fallut beaucoup de prudence pour ne pas le perdre de vue sans attirer son attention. Par bonheur, je portais des claques en caoutchouc, et je pouvais aller et venir sans faire le moindre bruit. Il ne s'aperçut pas un seul instant qu'il était épié. Il entra successivement dans toutes les boutiques, ne marchandait rien, ne disait pas un mot, et jetait sur tous les objets un regard fixe, effaré, vide. J'étais maintenant prodigieusement étonné de sa conduite, et je pris la ferme résolution de ne pas le quitter avant d'avoir satisfait en quelque façon ma curiosité à son égard.

Une horloge au timbre éclatant sonna onze heures, et tout le monde désertait le bazar en grande hâte. Un boutiquier, en fermant un volet, coudoya le vieux homme, et à l'instant même je vis un violent frisson parcourir tout son corps. Il se précipita dans la rue, regarda un instant avec anxiété autour de lui, puis fila avec une incroyable vélocité à travers plusieurs ruelles tortueuses et désertes,

jusqu'à ce que nous aboutîmes de nouveau à la grande rue d'où nous étions partis, — la rue de l'hôtel D... Cependant elle n'avait plus le même aspect. Elle était toujours brillante de gaz ; mais la pluie tombait furieusement, et l'on n'apercevait que de rares passants. L'inconnu pâlit. Il fit quelques pas d'un air morne dans l'avenue naguère populeuse ; puis, avec un profond soupir, il tourna dans la direction de la rivière, et, se plongeant à travers un labyrinthe de chemins détournés, arriva enfin devant un des principaux théâtres. On était au moment de le fermer, et le public s'écoulait par les portes. Je vis le vieux homme ouvrir la bouche, comme pour respirer, et se jeter parmi la foule ; mais il me sembla que l'angoisse profonde de sa physionomie était en quelque sorte calmée. Sa tête tomba de nouveau sur sa poitrine ; il apparut tel que je l'avais vu la première fois. Je remarquai qu'il se dirigeait maintenant du même côté que la plus grande partie du public, — mais, en somme, il m'était impossible de rien comprendre à sa bizarre obstination.

Pendant qu'il marchait, le public se disséminait ; son malaise et ses premières hésitations le reprirent. Pendant quelque temps, il suivit de très-près un groupe de dix ou douze tapageurs ; peu à peu, un à un, le nombre s'éclaircit et se réduisit à trois individus qui restèrent ensemble, dans une ruelle étroite, obscure et peu fréquentée. L'inconnu fit une pause, et pendant un moment, parut se perdre dans ses réflexions ; puis, avec une agitation très-marquée, il enfila rapidement une route qui nous conduisit à l'extrémité de la ville, dans des régions bien différentes de celles que nous avons traversées jusqu'à présent. C'était le quartier le plus malsain de Londres, où chaque chose porte l'affreuse empreinte de la plus

déplorable pauvreté et du vice incurable. A la lueur accidentelle d'un sombre réverbère, on apercevait des maisons de bois, hautes, antiques, vermoulues, menaçant ruine, et dans de si nombreuses et si capricieuses directions qu'à peine pouvait-on deviner au milieu d'elles l'apparence d'un passage. Les pavés étaient éparpillés à l'aventure, repoussés de leurs alvéoles par le gazon victorieux. Une horrible saleté croupissait dans les ruisseaux obstrués. Toute l'atmosphère regorgeait de désolation. Cependant, comme nous avançons, les bruits de la vie humaine se ravivèrent clairement et par degrés; et enfin de vastes bandes d'hommes, les plus infâmes parmi la populace de Londres, se montrèrent, oscillantes çà et là. Le vieux homme sentit de nouveau palpiter ses esprits, comme une lampe qui est près de son agonie. Une fois encore il s'élança en avant d'un pas élastique. Tout à coup, nous tournâmes un coin; une lumière flamboyante éclata à notre vue, et nous nous trouvâmes devant un des énormes temples suburbains de l'Intempérance, — un des palais du démon Gin.

C'était presque le point du jour; mais une foule de misérables ivrognes se pressaient encore en dedans et en dehors de la fastueuse porte. Presque avec un cri de joie, le vieux homme se fraya un passage au milieu, reprit sa physionomie primitive, et se mit à arpenter la cohue dans tous les sens, sans but apparent. Toutefois il n'y avait pas longtemps qu'il se livrait à cet exercice, quand un grand mouvement dans les portes témoigna que l'hôte allait les fermer en raison de l'heure. Ce que j'observai sur la physionomie du singulier être que j'épiais si opiniâtrément fut quelque chose de plus intense que le désespoir. Cependant il n'hésita pas dans sa carrière, mais, avec une énergie folle, il revint tout à coup sur ses pas,

au cœur du puissant Londres. Il courut vite et longtemps, et toujours je le suivais avec un effroyable étonnement, résolu à ne pas lâcher une recherche dans laquelle j'éprouvais un intérêt qui m'absorbait tout entier. Le soleil se leva pendant que nous poursuivions notre course, et quand nous eûmes une fois encore atteint le rendez-vous commercial de la populeuse cité, la rue de l'Hôtel D..., celle-ci présentait un aspect d'activité et de mouvement humains presque égal à ce que j'avais vu dans la soirée précédente. Et là encore, au milieu de la confusion toujours croissante, longtemps je persistai dans ma poursuite de l'inconnu. Mais, comme d'ordinaire, il allait et venait, et de la journée entière il ne sortit pas du tourbillon de cette rue. Et comme les ombres du second soir approchaient, je me sentais brisé jusqu'à la mort, et, m'arrêtant tout droit devant l'homme errant, je le regardai intrépidement en face. Il ne fit pas attention à moi, mais reprit sa solennelle promenade, pendant que, renonçant à le poursuivre, je restais absorbé dans cette contemplation.

— Ce vieux homme, — me dis-je à la longue, — est le type et le génie du crime profond. Il refuse d'être seul. *Il est l'homme des foules.* Il serait vain de le suivre ; car je n'apprendrai rien de plus de lui ni de ses actions. Le pire cœur du monde est un livre plus rebutant que le *Hortulus animæ* ⁽¹⁾, et peut-être est-ce une des grandes miséricordes de Dieu que *es lässt sich nicht lesen*, — qu'il ne se laisse pas lire.

⁽¹⁾ *Hortulus animæ, cum oratiunculis aliquibus superadditis*, de Grünninger. — E. A. P.

LE CŒUR RÉVÉLATEUR.

Vrai! — je suis très-nerveux, épouvantablement nerveux, — je l'ai toujours été; mais pourquoi prétendez-vous que je suis fou? La maladie a aiguisé mes sens, — elle ne les a pas détruits, — elle ne les a pas émoussés. Plus que tous les autres, j'avais le sens de l'ouïe très-fin. J'ai entendu toutes choses du ciel et de la terre. J'ai entendu bien des choses de l'enfer. Comment donc suis-je fou? Attention! Et observez avec quelle santé, — avec quel calme je puis vous raconter toute l'histoire.

Il est impossible de dire comment l'idée entra primitivement dans ma cervelle; mais, une fois conçue, elle me hanta nuit et jour. D'objet, il n'y en avait pas. La passion n'y était pour rien. J'aimais le vieux bonhomme. Il ne m'avait jamais fait de mal. Il ne m'avait jamais insulté. De son or je n'avais aucune envie. Je crois que c'était son œil! Oui, c'était cela! Un de ses yeux ressemblait à celui d'un vautour, — un œil bleu pâle, avec une taie dessus. Chaque fois que cet œil tombait sur moi, mon sang se glaçait; et ainsi, lentement, — par degrés, — je me mis en tête d'arracher la vie du vieillard, et par ce moyen de me délivrer de l'œil à tout jamais.

Maintenant, voici le hic! Vous me croyez fou. Les fous

ne savent rien de rien. Mais si vous m'aviez vu ! Si vous aviez vu avec quelle sagesse je procédai ! — avec quelle précaution, — avec quelle prévoyance, — avec quelle dissimulation je me mis à l'œuvre ! Je ne fus jamais plus aimable pour le vieux que pendant la semaine entière qui précéda le meurtre. Et chaque nuit, vers minuit, je tournais le loquet de sa porte, et je l'ouvrais, — oh ! si doucement ! Et alors, quand je l'avais suffisamment entre-bâillée pour ma tête, j'introduisais une lanterne sourde, bien fermée, bien fermée, ne laissant filtrer aucune lumière ; puis je passais la tête. Oh ! vous auriez ri de voir avec quelle adresse je passais ma tête ! Je la mouvais lentement, — très, très-lentement, — de manière à ne pas troubler le sommeil du vieillard. Il me fallait bien une heure pour introduire toute ma tête à travers l'ouverture, assez avant pour le voir couché sur son lit. Ah ! un fou aurait-il été aussi prudent ? — Et alors, quand ma tête était bien dans la chambre, j'ouvrais la lanterne avec précaution, — oh ! avec quelle précaution, avec quelle précaution ! — car la charnière criait. — Je l'ouvrais juste assez pour qu'un filet imperceptible de lumière tombât sur l'œil de vautour. Et cela, je l'ai fait pendant sept longues nuits, — chaque nuit, juste à minuit ; — mais je trouvais toujours l'œil fermé ; et ainsi il me fut impossible d'accomplir l'œuvre ; car ce n'était pas le vieux homme qui me vexait, mais son Mauvais Œil. Et chaque matin, quand le jour paraissait, j'entrais hardiment dans sa chambre, je lui parlais courageusement, l'appelant par son nom d'un ton cordial, et m'informant comment il avait passé la nuit. Ainsi, vous voyez qu'il eût été un vieillard bien profond, en vérité, s'il avait soupçonné que chaque nuit, juste à minuit, je l'examinais pendant son sommeil.

La huitième nuit, je mis encore plus de précaution à ouvrir la porte. La petite aiguille d'une montre se meut plus vite que ne faisait ma main. Jamais, avant cette nuit, je n'avais senti toute l'étendue de mes facultés, — de ma sagacité. Je pouvais à peine contenir mes sensations de triomphe. Penser que j'étais là, ouvrant la porte, petit à petit, et qu'il ne rêvait même pas de mes actions ou de mes pensées secrètes ! A cette idée, je lâchai un petit rire ; et peut-être m'entendit-il ; car il remua soudainement sur son lit, comme s'il se réveillait. Maintenant, vous croyez peut-être que je me retirai, — mais non. Sa chambre était aussi noire que de la poix, tant les ténèbres étaient épaisses, — car les volets étaient soigneusement fermés, de crainte des voleurs, — et, sachant qu'il ne pouvait pas voir l'entre-bâillement de la porte, je continuai à la pousser davantage, toujours davantage.

J'avais passé ma tête, et j'étais au moment d'ouvrir la lanterne, quand mon pouce glissa sur la fermeture de fer-blanc, et le vieux homme se dressa sur son lit, criant : — Qui est là ?

Je restai complètement immobile et ne dis rien. Pendant une heure entière, je ne remuai pas un muscle, et pendant tout ce temps je ne l'entendis pas se recoucher. Il était toujours sur son séant, aux écoutes ; — juste comme j'avais fait pendant des nuits entières, écoutant les horloges-de-mort dans le mur.

Mais voilà que j'entendis un faible gémissement, et je reconnus que c'était le gémissement d'une terreur mortelle. Ce n'était pas un gémissement de douleur ou de chagrin ; — oh ! non, — c'était le bruit sourd et étouffé qui s'élève du fond d'une âme surchargée d'effroi. Je connaissais bien ce bruit. Bien des nuits, à minuit juste, pendant que le monde entier dormait, il avait jailli de

mon propre sein, creusant avec son terrible écho les terreurs qui me travaillaient. Je dis que je le connaissais bien. Je savais ce qu'éprouvait le vieux homme, et j'avais pitié de lui, quoique j'eusse le rire dans le cœur. Je savais qu'il était resté éveillé, depuis le premier petit bruit, quand il s'était retourné dans son lit. Ses craintes avaient toujours été grossissant. Il avait tâché de se persuader qu'elles étaient sans cause; mais il n'avait pas pu. Il s'était dit à lui-même : — Ce n'est rien, que le vent dans la cheminée; — ce n'est qu'une souris qui traverse le parquet; — ou : c'est simplement un grillon qui a poussé son cri. — Oui, il s'est efforcé de se fortifier avec ces hypothèses; mais tout cela a été vain. *Tout a été vain*, parce que la Mort qui s'approchait avait passé devant lui avec sa grande ombre noire, et qu'elle avait ainsi enveloppé sa victime. Et c'était l'influence funèbre de l'ombre inaperçue qui lui faisait sentir, — quoiqu'il ne vît et n'entendît rien, — qui lui faisait *sentir* la présence de ma tête dans la chambre.

Quand j'eus attendu un long temps, très-patiemment, sans l'entendre se recoucher, je me résolus à entr'ouvrir un peu la lanterne, — mais si peu, si peu que rien. Je l'ouvris donc, — si furtivement, si furtivement que vous ne sauriez l'imaginer, — jusqu'à ce qu'enfin un seul rayon pâle, comme un fil d'araignée, s'élançât de la fente et s'abattît sur l'œil de vautour.

Il était ouvert, — tout grand ouvert, — et j'entrai en fureur aussitôt que je l'eus regardé. Je le vis avec une parfaite netteté, — tout entier d'un bleu terne et recouvert d'un voile hideux qui glaçait la moelle dans mes os; mais je ne pouvais voir que cela de la face ou de la personne du vieillard; car j'avais dirigé le rayon, comme par instinct, précisément sur la place maudite.

Et maintenant, ne vous ai-je pas dit que ce que vous preniez pour de la folie n'est qu'une hyperacuité des sens? — Maintenant, je vous le dis, un bruit sourd, étouffé, fréquent, vint à mes oreilles, semblable à celui que fait une montre enveloppée dans du coton. *Ce son-là*, je le reconnus bien aussi. C'était le battement du cœur du vieux. Il accrut ma fureur, comme le battement du tambour exaspère le courage du soldat.

Mais je me contins encore, et je restai sans bouger. Je respirais à peine. Je tenais la lanterne immobile. Je m'appliquais à maintenir le rayon droit sur l'œil. En même temps, la charge infernale du cœur battait plus fort; elle devenait de plus en plus précipitée, et à chaque instant de plus en plus haute. La terreur du vieillard *devait* être extrême! Ce battement, dis-je, devenait de plus en plus fort à chaque minute! — Me suivez-vous bien? Je vous ai dit que j'étais nerveux; je le suis en effet. Et maintenant, au plein cœur de la nuit, parmi le silence redoutable de cette vieille maison, un si étrange bruit jeta en moi une terreur irrésistible. Pendant quelques minutes encore je me contins et restai calme. Mais le battement devenait toujours plus fort, toujours plus fort! Je croyais que le cœur allait crever. Et voilà qu'une nouvelle angoisse s'empara de moi: — le bruit pouvait être entendu par un voisin! L'heure du vieillard était venue! Avec un grand hurlement, j'ouvris brusquement la lanterne et m'élançai dans la chambre. Il ne poussa qu'un cri, — un seul. En un instant je le précipitai sur le parquet, et je renversai sur lui tout le poids écrasant du lit. Alors je souris avec bonheur, voyant ma besogne fort avancée. Mais, pendant quelques minutes, le cœur battit avec un son voilé. Cela toutefois ne me tourmenta pas; on ne pouvait l'entendre à travers le mur. A la longue il cessa.

Le vieux était mort. Je relevai le lit, et j'examinai le corps. Oui, il était roide, roide mort. Je plaçai ma main sur le cœur, et l'y maintins plusieurs minutes. Aucune pulsation. Il était roide mort. Son œil désormais ne me tourmenterait plus.

Si vous persistez à me croire fou, cette croyance s'évanouira quand je vous décrirai les sages précautions que j'employai pour dissimuler le cadavre. La nuit avançait, et je travaillai vivement, mais en silence. Je coupai la tête, puis les bras, puis les jambes.

Puis j'arrachai trois planches du parquet de la chambre, et je déposai le tout entre les voliges. Puis je replaçai les feuilles si habilement, si adroitement, qu'aucun œil humain, — pas même *le sien* ! — n'aurait pu y découvrir quelque chose de louche. Il n'y avait rien à laver, — pas une souillure, — pas une tache de sang. J'avais été trop bien avisé pour cela. Un baquet avait tout absorbé, — ha ! ha !

Quand j'eus fini tous ces travaux, il était quatre heures, — il faisait toujours aussi noir qu'à minuit. Pendant que le timbre sonnait l'heure, on frappa à la porte de la rue. Je descendis pour ouvrir avec un cœur léger, — car qu'avais-je à craindre *maintenant* ? Trois hommes entrèrent qui se présentèrent, avec une parfaite suavité, comme officiers de police. Un cri avait été entendu par un voisin pendant la nuit ; cela avait éveillé le soupçon de quelque mauvais coup ; une dénonciation avait été transmise au bureau de police, et ces messieurs (les officiers) avaient été envoyés pour visiter les lieux.

Je souris, — car qu'avais-je à craindre ? Je souhaitai la bienvenue à ces gentlemen. — Le cri, dis-je, c'était moi qui l'avais poussé dans un rêve. Le vieux bonhomme, ajoutai-je, était en voyage dans le pays. Je promenai mes

visiteurs par toute la maison. Je les invitai à chercher, et à *bien* chercher. A la fin je les conduisis dans *sa* chambre. Je leur montrai ses trésors, en parfaite sûreté, parfaitement en ordre. Dans l'enthousiasme de ma confiance, j'apportai des sièges dans la chambre, et les priai de s'y reposer de leur fatigue, tandis que moi-même, avec la folle audace d'un triomphe parfait, j'installai ma propre chaise sur l'endroit même qui recouvrait le corps de la victime.

Les officiers étaient satisfaits. Mes manières les avaient convaincus. Je me sentais singulièrement à l'aise. Ils s'assirent, et ils causèrent de choses familières auxquelles je répondis gaiement. Mais, au bout de peu de temps, je sentis que je devenais pâle, et je souhaitai leur départ. Ma tête me faisait mal, et il me semblait que les oreilles me tintaient; mais ils restaient toujours assis, et toujours ils causaient. Le tintement devint plus distinct; — il persista et devint encore plus distinct; je bavardai plus abondamment pour me débarrasser de cette sensation; mais elle tint bon, et prit un caractère tout à fait décidé, — tant qu'à la fin je découvris que le bruit n'était pas dans mes oreilles.

Sans doute je devins alors très-pâle; — mais je bavardais encore plus couramment et en haussant la voix. Le son augmentait toujours, — et que pouvais-je faire? C'était un bruit sourd, étouffé, fréquent, ressemblant beaucoup à celui que ferait une montre enveloppée dans du coton. Je respirai laborieusement, — les officiers n'entendaient pas encore. Je causai plus vite, — avec plus de véhémence; mais le bruit croissait incessamment. — Je me levai, et je disputai sur des niaiseries, dans un diapason très-élevé et avec une violente gesticulation; mais le bruit montait, montait toujours. — Pourquoi ne *voulaient-ils pas* s'en aller?

J'arpentai çà et là le plancher lourdement et à grands pas, comme exaspéré par les observations de mes contradicteurs ; — mais le bruit croissait régulièrement. Oh ! Dieu ! que pouvais-je faire ? J'écumais, — je battais la campagne, — je jurais ! J'agitais la chaise sur laquelle j'étais assis, et je la faisais crier sur le parquet ; mais le bruit dominait toujours, et croissait indéfiniment. Il devenait plus fort, — plus fort ! — toujours plus fort ! Et toujours les hommes causaient, plaisantaient et souriaient. Était-il possible qu'ils n'entendissent pas ? Dieu tout puissant ! Non, non ! Ils entendaient ! — ils soupçonnaient ! — ils *savaient*, — ils se faisaient un amusement de mon effroi ! — je le crus, et je le crois encore. Mais n'importe quoi était plus tolérable que cette dérision ! Je ne pouvais pas supporter plus longtemps ces hypocrites sourires ! Je sentis qu'il fallait crier ou mourir ! — et maintenant encore, l'entendez-vous ? — écoutez ! plus haut ! — plus haut ! — toujours plus haut ! — *toujours plus haut !*

— Misérables ! — m'écriai-je, — ne dissimulez pas plus longtemps ! J'avoue la chose ! — arrachez ces planches ! c'est là, c'est là ! — c'est le battement de son affreux cœur !

BÉRÉNICE.

Dicebant mihi sodales, si sepulchrum
amicæ visitarem, curas meas aliquantulum fore levatas.

EBN ZAÏAT.

Le malheur est divers. La misère sur terre est multiforme. Dominant le vaste horizon comme l'arc-en-ciel, ses couleurs sont aussi variées, — aussi distinctes, et toutefois aussi intimement fondues. Dominant le vaste horizon comme l'arc-en-ciel ! Comment d'un exemple de beauté ai-je pu tirer un type de laideur ? du signe d'alliance et de paix une similitude de la douleur ? Mais comme, en éthique, le mal est la conséquence du bien, de même, dans la réalité, c'est de la joie qu'est né le chagrin ; soit que le souvenir du bonheur passé fasse l'angoisse d'aujourd'hui, soit que les agonies qui *sont* tirent leur origine des extases qui *peuvent avoir été*.

J'ai à raconter une histoire dont l'essence est pleine d'horreur. Je la supprimerais volontiers, si elle n'était pas une chronique de sensations plutôt que de faits.

Mon nom de baptême est Egæus ; mon nom de famille, je le tairai. Il n'y a pas de château dans le pays plus

chargé de gloire et d'années que mon mélancolique et vieux manoir héréditaire. Dès longtemps on appelait notre famille une race de visionnaires ; et le fait est que dans plusieurs détails frappants, — dans le caractère de notre maison seigneuriale, — dans les fresques du grand salon, — dans les tapisseries des chambres à coucher, — dans les ciselures des piliers de la salle d'armes, — mais plus spécialement dans la galerie des vieux tableaux, — dans la physionomie de la bibliothèque, — et enfin dans la nature toute particulière du contenu de cette bibliothèque, — il y a surabondamment de quoi justifier cette croyance.

Le souvenir de mes premières années est lié intimement à cette salle et à ses volumes, — dont je ne dirai plus rien. C'est là que mourut ma mère. C'est là que je suis né. Mais il serait bien oiseux de dire que je n'ai pas vécu auparavant, — que l'âme n'a pas une existence antérieure. Vous le niez ? — ne disputons pas sur cette matière. Je suis convaincu et ne cherche point à convaincre. Il y a d'ailleurs une ressouvenance de formes aériennes, — d'yeux intellectuels et parlants, — de sons mélodieux mais mélancoliques ; une ressouvenance qui ne veut pas s'en aller ; une sorte de mémoire semblable à une ombre, — vague, variable, indéfinie, vacillante ; et de cette ombre essentielle il me sera impossible de me défaire, tant que luira le soleil de ma raison.

C'est dans cette chambre que je suis né. Émergeant ainsi au milieu de la longue nuit qui semblait être, mais qui n'était pas la non-existence, pour tomber tout d'un coup dans un pays féérique, — dans un palais de fantaisie, — dans les étranges domaines de la pensée et de l'érudition monastiques, — il n'est pas singulier que j'aie contemplé autour de moi avec un œil effrayé et ardent,

— que j'aie dépensé mon enfance dans les livres et prodigué ma jeunesse en rêveries ; mais ce qui est singulier, — les années ayant marché, et le midi de ma virilité m'ayant trouvé vivant encore dans le manoir de mes ancêtres, — ce qui est étrange, c'est cette stagnation qui tomba sur les sources de ma vie, — c'est cette complète interversion qui s'opéra dans le caractère de mes pensées les plus ordinaires. Les réalités du monde m'affectaient comme des visions, et seulement comme des visions, pendant que les idées folles du pays des songes devenaient en revanche, non la pâture de mon existence de tous les jours, mais positivement mon unique et entière existence elle-même.

.....

Bérénice et moi, nous étions cousins, et nous grandîmes ensemble dans le manoir paternel. Mais nous grandîmes différemment, — moi, maladif et enseveli dans ma mélancolie, — elle, agile, gracieuse et débordante d'énergie ; à elle, le vagabondage sur la colline, — à moi, les études du cloître ; moi, vivant dans mon propre cœur, et me dévouant, corps et âme, à la plus intense et à la plus pénible méditation, — elle, errant insoucieuse à travers la vie, sans penser aux ombres de son chemin, ou à la fuite silencieuse des heures au noir plumage. Bérénice ! — J'invoque son nom, — Bérénice ! — et des ruines grises de ma mémoire se dressent à ce son mille souvenirs tumultueux ! Ah ! son image est là vivante devant moi, comme dans les premiers jours de son allégresse et de sa joie ! Oh ! magnifique et pourtant fantastique beauté ! Oh ! sylphe parmi les bocages d'Arnheim ! Oh ! naïade parmi ses fontaines ! Et puis, — et puis tout est mystère et terreur, une histoire qui ne veut pas être racontée. Un mal, — un mal fatal s'abattit sur sa consti-

tution comme le simoun; et même pendant que je la contemplais, l'esprit de métamorphose passait sur elle et l'enlevait, pénétrant son esprit, ses habitudes, son caractère, et, de la manière la plus subtile et la plus terrible, perturbant même son identité! Hélas! le destructeur venait et s'en allait; — mais la victime, — la vraie Bérénice, — qu'est-elle devenue? Je ne connaissais pas celle-ci, ou du moins je ne la reconnaissais plus comme Bérénice.

Parmi la nombreuse série de maladies amenées par cette fatale et principale attaque, qui opéra une si horrible révolution dans l'être physique et moral de ma cousine, il faut mentionner, comme la plus affligeante et la plus opiniâtre, une espèce d'épilepsie qui souvent se terminait en catalepsie, — catalepsie ressemblant parfaitement à la mort, et dont elle se réveillait, dans quelques cas, d'une manière tout à fait brusque et soudaine. En même temps, mon propre mal, — car on m'a dit que je ne pouvais pas l'appeler d'un autre nom, — mon propre mal grandissait rapidement, et, ses symptômes s'aggravant par un usage immodéré de l'opium, il prit finalement le caractère d'une monomanie d'une forme nouvelle et extraordinaire. D'heure en heure, de minute en minute, il gagnait de l'énergie, et à la longue il usurpa sur moi la plus singulière et la plus incompréhensible domination. Cette monomanie, s'il faut que je me serve de ce terme, consistait dans une irritabilité morbide des facultés de l'esprit que la langue philosophique comprend dans le mot : facultés d'attention. Il est plus que probable que je ne suis pas compris; mais je crains, en vérité, qu'il ne me soit absolument impossible de donner au commun des lecteurs une idée exacte de cette nerveuse *intensité d'intérêt* avec laquelle, dans mon cas, la faculté

méditative, — pour éviter la langue technique, — s'appliquait et se plongeait dans la contemplation des objets les plus vulgaires du monde.

Réfléchir infatigablement de longues heures, l'attention rivée à quelque citation puérile sur la marge ou dans le texte d'un livre, — rester absorbé, la plus grande partie d'une journée d'été, dans une ombre bizarre s'allongeant obliquement sur la tapisserie ou sur le plancher, — m'oublier une nuit entière à surveiller la flamme droite d'une lampe ou les braises du foyer, — rêver des jours entiers sur le parfum d'une fleur, — répéter, d'une manière monotone, quelque mot vulgaire, jusqu'à ce que le son, à force d'être répété, cessât de présenter à l'esprit une idée quelconque, — perdre tout sentiment de mouvement ou d'existence physique dans un repos absolu obstinément prolongé, — telles étaient quelques-unes des plus communes et des moins pernicieuses aberrations de mes facultés mentales, aberrations qui sans doute ne sont pas absolument sans exemple, mais qui défient certainement toute explication et toute analyse.

Encore, je veux être bien compris. L'anormale, intense et morbide attention ainsi excitée par des objets frivoles en eux-mêmes est d'une nature qui ne doit pas être confondue avec ce penchant à la rêverie commun à toute l'humanité, et auquel se livrent surtout les personnes d'une imagination ardente. Non-seulement elle n'était pas, comme on pourrait le supposer d'abord, un terme excessif et une exagération de ce penchant, mais encore elle en était originairement et essentiellement distincte. Dans l'un de ces cas, le rêveur, l'homme imaginatif, étant intéressé par un objet généralement non frivole, perd peu à peu son objet de vue à travers une immensité de déductions et de suggestions qui en jaillit, si bien qu'à

la fin d'une de ces songeries souvent remplies de volupté il trouve l'incitamentum, ou cause première de ses réflexions, entièrement évanoui et oublié. Dans mon cas, le point de départ était invariablement frivole, quoique revêtant, à travers le milieu de ma vision malade, une importance imaginaire et de réfraction. Je faisais peu de déductions, — si toutefois j'en faisais; et dans ce cas elles retournaient opiniâtrement à l'objet principe comme à un centre. Les méditations n'étaient jamais agréables; et, à la fin de la rêverie, la cause première, bien loin d'être hors de vue, avait atteint cet intérêt surnaturellement exagéré qui était le trait dominant de mon mal. En un mot, la faculté de l'esprit plus particulièrement excitée en moi était, comme je l'ai dit, la faculté de l'attention, tandis que, chez le rêveur ordinaire, c'est celle de la méditation.

Mes livres, à cette époque, s'ils ne servaient pas positivement à irriter le mal, participaient largement, on doit le comprendre, par leur nature imaginative et irrationnelle, des qualités caractéristiques du mal lui-même. Je me rappelle fort bien, entre autres, le traité du noble italien Cœlius Secundus Curio, *De Amplitudine Beati Regni Dei*; le grand ouvrage de saint Augustin, *la Cité de Dieu*, et le *De Carne Christi*, de Tertullien, de qui l'inintelligible pensée : — *Mortuus est Dei Filius; credibile est quia ineptum est; et sepultus resurrexit; certum est quia impossibile est*, — absorba exclusivement tout mon temps, pendant plusieurs semaines d'une laborieuse et infructueuse investigation.

On jugera sans doute que, dérangée de son équilibre par des choses insignifiantes, ma raison avait quelque ressemblance avec cette roche marine dont parle Ptolémée Héphestion, qui résistait immuablement à toutes les attaques des hommes et à la fureur plus terrible des eaux et des vents, et qui tremblait seulement au toucher de la

fleur nommée asphodèle. A un penseur inattentif il paraîtra tout simple et hors de doute que la terrible altération produite dans la condition *morale* de Bérénice par sa déplorable maladie dut me fournir maint sujet d'exercer cette intense et anormale méditation dont j'ai eu quelque peine à expliquer la nature. Eh bien ! il n'en était absolument rien. Dans les intervalles lucides de mon infirmité, son malheur me causait, il est vrai, du chagrin ; cette ruine totale de sa belle et douce vie me touchait profondément le cœur ; je méditais fréquemment et amèrement sur les voies mystérieuses et étonnantes par lesquelles une si étrange et si soudaine révolution avait pu se produire. Mais ces réflexions ne participaient pas de l'idiosyncrasie de mon mal, et étaient telles qu'elles se seraient offertes dans des circonstances analogues à la masse ordinaire des hommes. Quant à ma maladie, fidèle à son caractère propre, elle se faisait une pâture des changements moins importants, mais plus saisissants, qui se manifestaient dans le système *physique* de Bérénice, — dans la singulière et effrayante distorsion de son identité personnelle.

Dans les jours les plus brillants de son incomparable beauté, très-sûrement je ne l'avais jamais aimée. Dans l'étrange anomalie de mon existence, les sentiments ne me sont *jamais* venus du cœur, et mes passions sont *toujours* venues de l'esprit. A travers les blancheurs du crépuscule, — à midi, parmi les ombres treillissées de la forêt, — et la nuit dans le silence de ma bibliothèque, — elle avait traversé mes yeux, et je l'avais vue, — non comme la Bérénice vivante et respirante, mais comme la Bérénice d'un songe ; non comme un être de la terre, un être charnel, mais comme l'abstraction d'un tel être ; non comme une chose à admirer, mais à analyser ; non comme un objet d'amour, mais comme le thème d'une médita-

tion aussi abstruse qu'irrégulière. Et maintenant, — maintenant je frissonnais en sa présence, je pâlisais à son approche; cependant, tout en me lamentant amèrement sur sa déplorable condition de déchéance, je me rappelai qu'elle m'avait longtemps aimé, et dans un mauvais moment je lui parlai de mariage.

Enfin l'époque-fixée pour nos noces approchait, quand, dans une après-midi d'hiver, — dans une de ces journées intempestivement chaudes, calmes et brumeuses, qui sont les nourrices de la belle Halcyone, — je m'assis, me croyant seul, dans le cabinet de la bibliothèque. Mais en levant les yeux, je vis Bérénice debout devant moi.

Fut-ce mon imagination surexcitée, — ou l'influence brumeuse de l'atmosphère, — ou le crépuscule incertain de la chambre, — ou le vêtement obscur qui enveloppait sa taille, — qui lui prêta ce contour si tremblant et si indéfini? Je ne pourrais le dire. Peut-être avait-elle grandi depuis sa maladie. Elle ne dit pas un mot; et moi, pour rien au monde, je n'aurais prononcé une syllabe. Un frisson de glace parcourut mon corps; une sensation d'insupportable angoisse m'oppressait; une dévorante curiosité pénétrait mon âme; et, me renversant dans le fauteuil, je restai quelque temps sans souffle et sans mouvement, les yeux cloués sur sa personne. Hélas! son amaigrissement était excessif, et pas un vestige de l'être primitif n'avait survécu et ne s'était réfugié dans un seul contour. A la fin, mes regards tombèrent ardemment sur sa figure.

Le front était haut, très-pâle, et singulièrement placide; et les cheveux, autrefois d'un noir de jais, le recouvraient en partie, et ombrageaient les tempes creuses d'innombrables boucles, actuellement d'un blond ardent, dont le caractère fantastique jurait cruellement avec la mélancolie

dominante de sa physionomie. Les yeux étaient sans vie et sans éclat, en apparence sans pupilles, et involontairement je détournai ma vue de leur fixité vitreuse pour contempler les lèvres amincies et recroquevillées. Elles s'ouvrirent, et dans un sourire singulièrement significatif les dents de la nouvelle Bérénice se révélèrent lentement à ma vue. Plût à Dieu que je ne les eusse jamais regardées, ou que, les ayant regardées, je fusse mort !

.....

Une porte en se fermant me troubla, et, levant les yeux, je vis que ma cousine avait quitté la chambre. Mais la chambre dérangée de mon cerveau, le spectre blanc et terrible de ses dents ne l'avait pas quittée et n'en voulait pas sortir. Pas une piqure sur leur surface, — pas une nuance dans leur émail, — pas une pointe sur leurs arêtes que ce passager sourire n'ait suffi à imprimer dans ma mémoire ! Je les vis même alors plus distinctement que je ne les avais vues tout à l'heure. — Les dents ! — les dents ! — Elles étaient là, — et puis là, — et partout, — visibles, palpables devant moi ; longues, étroites et excessivement blanches, avec les lèvres pâles se tordant autour, affreusement distendues comme elles étaient naguère. Alors arriva la pleine furie de ma monomanie, et je luttai en vain contre son irrésistible et étrange influence. Dans le nombre infini des objets du monde extérieur, je n'avais de pensées que pour les dents. J'éprouvais à leur endroit un désir frénétique. Tous les autres sujets, tous les intérêts divers furent absorbés dans cette unique contemplation. Elles — elles seules, — étaient présentes à l'œil de mon esprit, et leur individualité exclusive devint l'essence de ma vie intellectuelle. Je les regardais dans tous les jours. Je les tournais dans tous les sens. J'étudiais leur caractère. J'observais leurs marques particulières. Je méditais sur

leur conformation. Je réfléchissais à l'altération de leur nature. Je frissonnais en leur attribuant dans mon imagination une faculté de sensation et de sentiment, et même, sans le secours des lèvres, une puissance d'expression morale. On a fort bien dit de mademoiselle Sallé que *tous ses pas étaient des sentiments*, et de Bérénice je croyais plus sérieusement que *toutes les dents étaient des idées*. *Des idées !* — ah ! voilà la pensée absurde qui m'a perdu ! *Des idées !* — ah ! voilà donc pourquoi je les convoitais si follement ! Je sentais que leur possession pouvait seule me rendre la paix et rétablir ma raison.

Et le soir descendit ainsi sur moi, — et les ténèbres vinrent, s'installèrent, et puis s'en allèrent, — et un jour nouveau parut, — et les brumes d'une seconde nuit s'amoncelèrent autour de moi, — et toujours je restais immobile dans cette chambre solitaire, — toujours assis, toujours enseveli dans ma méditation, — et toujours le fantôme des dents maintenant son influence terrible, au point qu'avec la plus vivante et la plus hideuse netteté il flottait çà et là à travers la lumière et les ombres changeantes de la chambre. Enfin, au milieu de mes rêves, éclata un grand cri d'horreur et d'épouvante, auquel succéda, après une pause, un bruit de voix désolées, entrecoupées par de sourds gémissements de douleur ou de deuil. Je me levai, et, ouvrant une des portes de la bibliothèque, je trouvai dans l'antichambre une domestique tout en larmes, qui me dit que Bérénice n'existait plus ! Elle avait été prise d'épilepsie dans la matinée ; et maintenant, à la tombée de la nuit, la fosse attendait sa future habitante, et tous les préparatifs de l'ensevelissement étaient terminés.

.....
Le cœur plein d'angoisse, et oppressé par la crainte,

je me dirigeai avec répugnance vers la chambre à coucher de la défunte. La chambre était vaste et très-sombre, et à chaque pas je me heurtai contre les préparatifs de la sépulture. Les rideaux du lit, me dit un domestique, étaient fermés sur la bière, et dans cette bière, ajouta-t-il à voix basse, gisait tout ce qui restait de Bérénice.

Qui donc me demanda si je ne voulais pas voir le corps? — Je ne vis remuer les lèvres de personne; cependant la question avait été bien faite, et l'écho des dernières syllabes traînait encore dans la chambre. Il était impossible de refuser, et, avec un sentiment d'oppression, je me traînai à côté du lit. Je soulevai doucement les sombres draperies des courtines; mais, en les laissant retomber, elles descendirent sur mes épaules, et, me séparant du monde vivant, elles m'enfermèrent dans la plus étroite communion avec la défunte.

Toute l'atmosphère de la chambre sentait la mort; mais l'air particulier de la bière me faisait mal, et je m'imaginais qu'une odeur délétère s'exhalait déjà du cadavre. J'aurais donné des mondes pour échapper, pour fuir la pernicieuse influence de la mortalité, pour respirer une fois encore l'air pur des cieux éternels. Mais je n'avais plus la puissance de bouger, mes genoux vacillaient sous moi, et j'avais pris racine dans le sol, regardant fixement le cadavre rigide étendu tout de son long dans la bière ouverte.

Dieu du ciel! est-ce possible? Mon cerveau s'est-il égaré? ou le doigt de la défunte a-t-il remué dans la toile blanche qui l'enfermait? Frissonnant d'une inexprimable crainte, je levai lentement les yeux pour voir la physionomie du cadavre. On avait mis un bandeau autour des mâchoires; mais, je ne sais comment, il s'était dénoué. Les lèvres livides se tordaient en une espèce de sourire

et à travers leur cadre mélancolique les dents de Bérénice, blanches, luisantes, terribles, me *regardaient* encore avec une trop vivante réalité. Je m'arrachai convulsivement du lit, et, sans prononcer un mot, je m'élançai comme un maniaque hors de cette chambre de mystère, d'horreur et de mort.

.....

Je me retrouvai dans la bibliothèque; j'étais assis, j'étais seul. Il me semblait que je sortais d'un rêve confus et agité. Je m'aperçus qu'il était minuit, et j'avais bien pris mes précautions pour que Bérénice fût enterrée après le coucher du soleil; mais je n'ai pas gardé une intelligence bien positive ni bien définie de ce qui s'est passé durant ce lugubre intervalle. Cependant ma mémoire était pleine d'horreur, — horreur d'autant plus horrible qu'elle était plus vague, — d'une terreur que son ambiguïté rendait plus terrible. C'était comme une page effrayante du registre de mon existence, écrite tout entière avec des souvenirs obscurs, hideux et inintelligibles. Je m'efforçai de les déchiffrer, mais en vain. De temps à autre, cependant, semblable à l'âme d'un son envolé, un cri grêle et perçant, — une voix de femme, — semblait tinter dans mes oreilles. J'avais accompli quelque chose; — mais qu'était-ce donc? Je m'adressais à moi-même la question à haute voix, et les échos de la chambre me chuchotaient en manière de réponse : — *Qu'était-ce donc?*

Sur la table, à côté de moi, brûlait une lampe, et auprès était une petite boîte d'ébène. Ce n'était pas une boîte d'un style remarquable, et je l'avais déjà vue fréquemment, car elle appartenait au médecin de la famille; mais comment était-elle venue là, sur ma table, et pourquoi frissonnai-je en la regardant? C'étaient là des choses qui ne valaient pas la peine d'y prendre garde; mais mes

yeux tombèrent à la fin sur les pages ouvertes d'un livre, et sur une phrase soulignée. C'étaient les mots singuliers, mais fort simples, du poëte Ebn Zaiat : *Dicebant mibi sodales, si sepulcrum amicæ visitarem, curas meas aliquantulum fore levatas.* — D'où vient donc qu'en les lisant mes cheveux se dressèrent sur ma tête et que mon sang se glaça dans mes veines ?

On frappa un léger coup à la porte de la bibliothèque, et, pâle comme un habitant de la tombe, un domestique entra sur la pointe du pied. Ses regards étaient égarés par la terreur, et il me parla d'une voix très-basse, tremblante, étranglée. Que me dit-il ? — J'entendis quelques phrases par-ci par-là. Il me raconta, ce me semble, qu'un cri effroyable avait troublé le silence de la nuit, — que tous les domestiques s'étaient réunis, — qu'on avait cherché dans la direction du son, — et enfin sa voix basse devint distincte à faire frémir quand il me parla d'une violation de sépulture, — d'un corps défiguré, dépouillé de son linceul, mais respirant encore, — palpitant encore, — *encore vivant !*

Il regarda mes vêtements; ils étaient grumeleux de boue et de sang. Sans dire un mot, il me prit doucement par la main; elle portait des stigmates d'ongles humains. Il dirigea mon attention vers un objet placé contre le mur. Je le regardai quelques minutes : c'était une bêche. Avec un cri je me jetai sur la table et me saisis de la boîte d'ébène. Mais je n'eus pas la force de l'ouvrir; et, dans mon tremblement, elle m'échappa des mains, tomba lourdement et se brisa en morceaux; et il s'en échappa, roulant avec un vacarme de ferraille, quelques instruments de chirurgie dentaire, et avec eux trente-deux petites choses blanches, semblables à de l'ivoire, qui s'éparpillèrent çà et là sur le plancher.

LA CHUTE

DE LA MAISON USHER.

Son cœur est un luth suspendu;
Sitôt qu'on le touche, il résonne.

De BÉRANGER.

Pendant toute une journée d'automne, journée fulgineuse, sombre et muette, où les nuages pesaient lourds et bas dans le ciel, j'avais traversé seul et à cheval une étendue de pays singulièrement lugubre, et enfin, comme les ombres du soir approchaient, je me trouvai en vue de la mélancolique Maison Usher. Je ne sais comment cela se fit, — mais, au premier coup d'œil que je jetai sur le bâtiment, un sentiment d'insupportable tristesse pénétra mon âme. Je dis insupportable, car cette tristesse n'était nullement tempérée par une parcelle de ce sentiment dont l'essence poétique fait presque une volupté, et dont l'âme est généralement saisie en face des images naturelles les plus sombres de la désolation et de la terreur. Je regardais le tableau placé devant moi, et, rien qu'à voir la maison et la perspective caractéristique de ce domaine, — les murs qui avaient froid, — les fenêtres semblables à des yeux

distracts, — quelques bouquets de joncs vigoureux, — quelques troncs d'arbres blancs et dépéris, — j'éprouvais cet entier affaissement d'âme, qui, parmi les sensations terrestres, ne peut se mieux comparer qu'à l'arrière-rêverie du mangeur d'opium, — à son navrant retour à la vie journalière, — à l'horrible et lente retraite du voile. C'était une glace au cœur, un abattement, un malaise, — une irremédiable tristesse de pensée qu'aucun aiguillon de l'imagination ne pouvait raviver ni pousser au grand. Qu'était donc — je m'arrêtai pour y penser, — qu'était donc ce je ne sais quoi qui m'énervait ainsi en contemplant la Maison Usher ? C'était un mystère tout à fait insoluble, et je ne pouvais pas lutter contre les pensées ténébreuses qui s'amoncelaient sur moi pendant que j'y réfléchissais. Je fus forcé de me rejeter dans cette conclusion peu satisfaisante, qu'il existe des combinaisons d'objets naturels très-simples qui ont la puissance de nous affecter de cette sorte, et que l'analyse de cette puissance gît dans des considérations où nous perdrons pied. Il était possible, pensais-je, qu'une simple différence dans l'arrangement des matériaux de la décoration, des détails du tableau, suffît pour modifier, pour annihiler peut-être cette puissance d'impression douloureuse ; et, agissant d'après cette idée, je conduisis mon cheval vers le bord escarpé d'un noir et lugubre étang, qui, miroir immobile, s'étalait devant le bâtiment ; et je regardai, — mais avec un frisson plus pénétrant encore que la première fois, — les images répercutées et renversées des joncs grisâtres, des troncs d'arbres sinistres, et des fenêtres semblables à des yeux sans pensée.

C'était néanmoins dans cet habitacle de mélancolie que je me proposais de séjourner pendant quelques semaines. Son propriétaire, Roderick Usher, avait été l'un de mes

bons camarades d'enfance; mais plusieurs années s'étaient écoulées depuis notre dernière entrevue. Une lettre cependant m'était parvenue récemment dans une partie lointaine du pays, — une lettre de lui, — dont la tournure follement pressante n'admettait pas d'autre réponse que ma présence même. L'écriture portait la trace d'une agitation nerveuse. L'auteur de cette lettre me parlait d'une maladie physique aiguë, — d'une affection mentale qui l'oppressait, — et d'un ardent désir de me voir, comme étant son meilleur et véritablement son seul ami, — espérant trouver dans la joie de ma société quelque soulagement à son mal. C'était le ton dans lequel toutes ces choses et bien d'autres encore étaient dites, — c'était cette ouverture d'un cœur suppliant, qui ne me permettait pas l'hésitation; en conséquence, j'obéis immédiatement à ce que je considérais toutefois comme une invitation des plus singulières.

Quoique dans notre enfance nous eussions été camarades intimes, en réalité, je ne savais pourtant que fort peu de chose de mon ami. Une réserve excessive avait toujours été dans ses habitudes. Je savais toutefois qu'il appartenait à une famille très-ancienne, qui s'était distinguée depuis un temps immémorial par une sensibilité particulière de tempérament. Cette sensibilité s'était déployée, à travers les âges, dans de nombreux ouvrages d'un art supérieur, et s'était manifestée, de vieille date, par les actes répétés d'une charité aussi large que discrète, ainsi que par un amour passionné pour les difficultés, plutôt peut-être que pour les beautés orthodoxes, toujours si facilement reconnaissables, de la science musicale. J'avais appris aussi ce fait très-remarquable que la souche de la race d'Usher, si glorieusement ancienne qu'elle fût, n'avait jamais, à aucune époque, poussé de branche durable; en

d'autres termes, que la famille entière ne s'était perpétuée qu'en ligne directe, à quelques exceptions près, très-insignifiantes et très-passagères. C'était cette absence, — pensais-je, tout en rêvant au parfait accord entre le caractère des lieux et le caractère proverbial de la race, et en réfléchissant à l'influence que dans une longue suite de siècles l'un pouvait avoir exercée sur l'autre, — c'était peut-être cette absence de branche collatérale et la transmission constante de père en fils du patrimoine et du nom, qui avaient à la longue si bien identifié les deux, que le nom primitif du domaine s'était fondu dans la bizarre et équivoque appellation de *Maison Usber*, — appellation usitée parmi les paysans, et qui semblait, dans leur esprit, enfermer la famille et l'habitation de famille.

J'ai dit que le seul effet de mon expérience quelque peu puérile, — c'est-à-dire d'avoir regardé dans l'étang, — avait été de rendre plus profonde ma première et si singulière impression. Je ne dois pas douter que la conscience de ma superstition croissante, — pourquoi ne la définirais-je pas ainsi? — n'ait principalement contribué à accélérer cet accroissement. Telle est, je le savais de vieille date, la loi paradoxale de tous les sentiments qui ont la terreur pour base. Et ce fut peut-être l'unique raison qui fit que, quand mes yeux, laissant l'image dans l'étang, se relevèrent vers la maison elle-même, une étrange idée me poussa dans l'esprit, — une idée si ridicule, en vérité, que, si j'en fais mention, c'est seulement pour montrer la force vive des sensations qui m'oppressaient. Mon imagination avait si bien travaillé que je croyais réellement qu'autour de l'habitation et du domaine planait une atmosphère qui lui était particulière, ainsi qu'aux environs les plus proches, — une atmosphère qui n'avait pas d'affinité avec l'air du ciel, mais qui s'exhalait

des arbres dépéris, des murailles grisâtres et de l'étang silencieux, — une vapeur mystérieuse et pestilentielle, à peine visible, lourde, paresseuse et d'une couleur plombée.

Je secouai de mon esprit ce qui ne pouvait être qu'un rêve, et j'examinai avec plus d'attention l'aspect réel du bâtiment. Son caractère dominant semblait être celui d'une excessive antiquité. La décoloration produite par les siècles était grande. De menues fongosités recouvraient toute la face extérieure et la tapissaient, à partir du toit, comme une fine étoffe curieusement brodée. Mais tout cela n'impliquait aucune détérioration extraordinaire. Aucune partie de la maçonnerie n'était tombée, et il semblait qu'il y eût une contradiction étrange entre la consistance générale intacte de toutes ses parties et l'état particulier des pierres émiettées, qui me rappelaient complètement la spacieuse intégrité de ces vieilles boiseries qu'on a laissées longtemps pourrir dans quelque cave oubliée, loin du souffle de l'air extérieur. A part cet indice d'un vaste délabrement, l'édifice ne donnait aucun symptôme de fragilité. Peut-être l'œil d'un observateur minutieux aurait-il découvert une fissure à peine visible, qui, partant du toit de la façade, se frayait une route en zigzag à travers le mur et allait se perdre dans les eaux funestes de l'étang.

Tout en remarquant ces détails, je suivis à cheval une courte chaussée qui me menait à la maison. Un valet de chambre prit mon cheval, et j'entrai sous la voûte gothique du vestibule. Un domestique, au pas furtif, me conduisit en silence à travers maint passage obscur et compliqué vers le cabinet de son maître. Bien des choses que je rencontrai dans cette promenade contribuèrent, je ne sais comment, à renforcer les sensations vagues dont j'ai déjà parlé. Les objets qui m'entouraient, — les sculptures des plafonds, les sombres tapisseries des murs, la noirceur

d'ébène des parquets et les fantasmagoriques trophées armoriaux qui bruissaient, ébranlés par ma marche précipitée, étaient choses bien connues de moi. Mon enfance avait été accoutumée à des spectacles analogues, — et, quoique je les reconnusse sans hésitation pour des choses qui m'étaient familières, j'admirais quelles pensées insolites ces images ordinaires évoquaient en moi. Sur l'un des escaliers, je rencontrai le médecin de la famille. Sa physionomie, à ce qu'il me sembla, portait une expression mêlée de malignité basse et de perplexité. Il me croisa précipitamment et passa. Le domestique ouvrit alors une porte et m'introduisit en présence de son maître.

La chambre dans laquelle je me trouvais était très-grande et très-haute; les fenêtres, longues, étroites, et à une telle distance du noir plancher de chêne qu'il était absolument impossible d'y atteindre. De faibles rayons d'une lumière cramoisie se frayaient un chemin à travers les carreaux treillisés, et rendaient suffisamment distincts les principaux objets environnants; l'œil néanmoins s'efforçait en vain d'atteindre les angles lointains de la chambre ou les enfoncements du plafond arrondi en voûte et sculpté. De sombres draperies tapissaient les murs. L'ameublement général était extravagant, inconmode, antique et délabré. Une masse de livres et d'instruments de musique gisait éparpillée çà et là, mais ne suffisait pas à donner une vitalité quelconque au tableau. Je sentais que je respirais une atmosphère de chagrin. Un air de mélancolie âpre, profonde, incurable, planait sur tout et pénétrait tout.

A mon entrée, Usher se leva d'un canapé sur lequel il était couché tout de son long et m'accueillit avec une chaleureuse vivacité, qui ressemblait fort, — telle fut, du moins, ma première pensée, — à une cordialité empha-

tique, — à l'effort d'un homme du monde ennuyé, qui obéit à une circonstance. Néanmoins, un coup d'œil jeté sur sa physionomie me convainquit de sa parfaite sincérité. Nous nous assîmes, et pendant quelques moments, comme il restait muet, je le contemplai avec un sentiment moitié de pitié et moitié d'effroi. A coup sûr, jamais homme n'avait aussi terriblement changé, et en aussi peu de temps, que Roderick Usher ! Ce n'était qu'avec peine que je pouvais consentir à admettre l'identité de l'homme placé en face de moi avec le compagnon de mes premières années. Le caractère de sa physionomie avait toujours été remarquable. Un teint cadavéreux, — un œil large, liquide et lumineux au delà de toute comparaison, — des lèvres un peu minces et très-pâles, mais d'une courbe merveilleusement belle, — un nez d'un moule hébraïque, très-délicat, mais d'une ampleur de narines qui s'accorde rarement avec une pareille forme, — un menton d'un modèle charmant, mais qui, par un manque de saillie, trahissait un manque d'énergie morale, — des cheveux d'une douceur et d'une ténuité plus qu'arachnéennes, — tous ces traits, auxquels il faut ajouter un développement frontal excessif, lui faisaient une physionomie qu'il n'était pas facile d'oublier. Mais actuellement, dans la simple exagération du caractère de cette figure et de l'expression qu'elle présentait habituellement, il y avait un tel changement, que je doutais de l'homme à qui je parlais. La pâleur maintenant spectrale de la peau et l'éclat maintenant miraculeux de l'œil me saisissaient particulièrement et même m'épouvantaient. Puis il avait laissé croître indéfiniment ses cheveux sans s'en apercevoir et, comme cet étrange tourbillon aranéeux flottait plutôt qu'il ne tombait autour de sa face, je ne pouvais, même avec de la bonne volonté, trouver dans leur étonnant style arabe rien qui rappelât la simple humanité.

Je fus tout d'abord frappé d'une certaine incohérence, — d'une inconsistance dans les manières de mon ami, et je découvris bientôt que cela provenait d'un effort incessant, aussi faible que puéril, pour maîtriser une trépidation habituelle, — une excessive agitation nerveuse. Je m'attendais bien à quelque chose dans ce genre, et j'y avais été préparé non-seulement par sa lettre, mais aussi par le souvenir de certains traits de son enfance, et par des conclusions déduites de sa singulière conformation physique et de son tempérament. Son action était alternativement vive et indolente. Sa voix passait rapidement d'une indécision tremblante, — quand les esprits vitaux semblaient entièrement absents, — à cette espèce de brièveté énergique, — à cette énonciation abrupte, solide, pausée et sonnant le creux, — à ce parler guttural et rude, parfaitement balancé et modulé, qu'on peut observer chez le parfait ivrogne ou l'incorrigible mangeur d'opium pendant les périodes de leur plus intense excitation.

Ce fut dans ce ton qu'il parla de l'objet de ma visite, de son ardent désir de me voir, et de la consolation qu'il attendait de moi. Il s'étendit assez longuement et s'expliqua à sa manière sur le caractère de sa maladie. C'était, disait-il, un mal de famille, un mal constitutionnel, un mal pour lequel il désespérait de trouver un remède, — une simple affection nerveuse, — ajouta-t-il immédiatement, — dont, sans doute, il serait bientôt délivré. Elle se manifestait par une foule de sensations extranaturelles. Quelques-unes, pendant qu'il me les décrivait, m'intéressèrent et me confondirent ; il se peut cependant que les termes et le ton de son débit y aient été pour beaucoup. Il souffrait vivement d'une acuité morbide des sens ; les aliments les plus simples étaient pour lui les seuls tolérables il ne pouvait porter, en fait de vêtements, que

certains tissus ; toutes les odeurs de fleurs le suffoquaient ; une lumière, même faible, lui torturait les yeux ; et il n'y avait que quelques sons particuliers, c'est-à-dire ceux des instruments à corde, qui ne lui inspirassent pas d'horreur.

Je vis qu'il était l'esclave subjugué d'une espèce de terreur tout à fait anormale. — Je mourrai, — dit-il, — il *faut* que je meure de cette déplorable folie. C'est ainsi, ainsi, et non pas autrement, que je périrai. Je redoute les événements à venir, non en eux-mêmes, mais dans leurs résultats. Je frissonne à la pensée d'un incident quelconque, du genre le plus vulgaire, qui peut opérer sur cette intolérable agitation de mon âme. Je n'ai vraiment pas horreur du danger, excepté dans son effet positif, — la terreur. Dans cet état d'énervation, — état pitoyable, — je sens que tôt ou tard le moment viendra où la vie et la raison m'abandonneront à la fois, dans quelque lutte inégale avec le sinistre fantôme, — LA PEUR !

J'appris aussi, par intervalles, et par des confidences hachées, des demi-mots et des sous-entendus, une autre particularité de sa situation morale. Il était dominé par certaines impressions superstitieuses relatives au manoir qu'il habitait, et d'où il n'avait pas osé sortir depuis plusieurs années, — relatives à une influence dont il traduisait la force supposée en des termes trop ténébreux pour être rapportés ici, — une influence que quelques particularités dans la forme même et dans la matière du manoir héréditaire avaient, par l'usage de la souffrance, disait-il, imprimée sur son esprit, — un effet que le *physique* des murs gris, des tourelles et de l'étang noirâtre où se mirait tout le bâtiment, avait à la longue créé sur le *moral* de son existence.

Il admettait toutefois, mais non sans hésitation, qu'une

bonne part de la mélancolie singulière dont il était affligé pouvait être attribuée à une origine plus naturelle et beaucoup plus positive, — à la maladie cruelle et déjà ancienne, — enfin, à la mort évidemment prochaine d'une sœur tendrement aimée, — sa seule société depuis de longues années, — sa dernière et sa seule parente sur la terre. — Sa mort, — dit-il, avec une amertume que je n'oublierai jamais, — me laissera, — moi, le frère et le désespéré, — dernier de l'antique race des Usher. — Pendant qu'il parlait, lady Madeline, — c'est ainsi qu'elle se nommait, — passa lentement dans une partie reculée de la chambre, et disparut sans avoir pris garde à ma présence. Je la regardai avec un immense étonnement, où se mêlait quelque terreur ; mais il me sembla impossible de me rendre compte de mes sentiments. Une sensation de stupeur m'oppressait, pendant que mes yeux suivaient ses pas qui s'éloignaient. Lorsque enfin une porte se fut fermée sur elle, mon regard chercha instinctivement et curieusement la physionomie de son frère ; — mais il avait plongé sa face dans ses mains, et je pus voir seulement qu'une pâleur plus qu'ordinaire s'était répandue sur les doigts amaigris, à travers lesquels filtrait une pluie de larmes passionnées.

La maladie de lady Madeline avait longtemps bafoué la science de ses médecins. Une apathie fixe, un épuisement graduel de sa personne, et des crises fréquentes, quoique passagères, d'un caractère presque cataleptique, en étaient les diagnostics très-singuliers. Jusque-là, elle avait bravement porté le poids de la maladie et ne s'était pas encore résignée à se mettre au lit ; mais, sur la fin du soir de mon arrivée au château, elle cédait, — comme son frère me le dit dans la nuit avec une inexprimable agitation, — à la puissance écrasante du fléau, et j'appris que

le coup d'œil que j'avais jeté sur elle serait probablement le dernier, — que je ne verrais plus la dame, vivante du moins.

Pendant les quelques jours qui suivirent, son nom ne fut prononcé ni par Usher ni par moi ; et durant cette période je m'épuisai en efforts pour alléger la mélancolie de mon ami. Nous peignîmes et nous lûmes ensemble ; ou bien j'écoutais, comme dans un rêve, ses étranges improvisations sur son éloquente guitare. Et ainsi, à mesure qu'une intimité de plus en plus étroite m'ouvrait plus familièrement les profondeurs de son âme, je reconnaissais plus amèrement la vanité de tous mes efforts pour ranimer un esprit, d'où la nuit, comme une propriété qui lui aurait été inhérente, déversait sur tous les objets de l'univers physique et moral une irradiation incessante de ténèbres.

Je garderai toujours le souvenir de maintes heures solennelles que j'ai passées seul avec le maître de la Maison Usher. Mais j'essaierais vainement de définir le caractère exact des études ou des occupations dans lesquelles il m'entraînait ou me montrait le chemin. Une idéalité ardente, excessive, morbide, projetait sur toutes choses sa lumière sulfureuse. Ses longues et funèbres improvisations résonneront éternellement dans mes oreilles. Entre autres choses, je me rappelle douloureusement une certaine paraphrase singulière, — une perversion de l'air, déjà fort étrange, de la dernière valse de Von Weber. Quant aux peintures que couvrait sa laborieuse fantaisie, et qui arrivaient, touche par touche, à un vague qui me donnait le frisson, un frisson d'autant plus pénétrant que je frissonnais sans savoir pourquoi, — quant à ces peintures, si vivantes pour moi que j'ai encore leurs images dans mes yeux, — j'essaierais vainement d'en extraire un échantillon suffisant, qui pût tenir dans le compas de

la parole écrite. Par l'absolue simplicité, par la nudité de ses dessins, il arrêta, il subjuguait l'attention. Si jamais mortel peignit une idée, ce mortel fut Roderick Usher. Pour moi, du moins, — dans les circonstances qui m'entouraient, — il s'élevait, des pures abstractions que l'hypochondriaque s'ingéniait à jeter sur sa toile, une terreur intense, irrésistible, dont je n'ai jamais senti l'ombre dans la contemplation des rêveries de Fuseli lui-même, éclatantes sans doute, mais encore trop concrètes.

Il est une des conceptions fantasmagoriques de mon ami où l'esprit d'abstraction n'avait pas une part aussi exclusive, et qui peut être esquissée, quoique faiblement, par la parole. C'était un petit tableau représentant l'intérieur d'une cave ou d'un souterrain immensément long, rectangulaire, avec des murs bas, polis, blancs, sans aucun ornement, sans aucune interruption. Certains détails accessoires de la composition servaient à faire comprendre que cette galerie se trouvait à une profondeur excessive au-dessous de la surface de la terre. On n'apercevait aucune issue dans son immense parcours; on ne distinguait aucune torche, aucune source artificielle de lumière; et cependant une effusion de rayons intenses roulait de l'un à l'autre bout, et baignait le tout d'une splendeur fantastique et incompréhensible.

J'ai dit un mot de l'état morbide du nerf acoustique, qui rendait pour le malheureux toute musique intolérable, excepté certains effets des instruments à corde. C'étaient peut-être les étroites limites dans lesquelles il avait confiné son talent sur la guitare qui avaient, en grande partie, imposé à ses compositions leur caractère fantastique. Mais quant à la brûlante facilité de ses improvisations, on ne pouvait s'en rendre compte de la même manière. Il fallait évidemment qu'elles fussent et elles

étaient, en effet, dans les notes aussi bien que dans les paroles de ses étranges fantaisies, — car il accompagnait souvent sa musique de paroles improvisées et rimées, — le résultat de cet intense recueillement et de cette concentration des forces mentales, qui ne se manifestent, comme je l'ai déjà dit, que dans les cas particuliers de la plus haute excitation artificielle. D'une de ces rapsodies je me suis rappelé facilement les paroles. Peut-être m'impressionna-t-elle plus fortement, quand il me la montra, parce que dans le sens intérieur et mystérieux de l'œuvre je crus découvrir pour la première fois qu'Usher avait pleine conscience de son état, — qu'il sentait que sa sublime raison chancelait sur son trône. Ces vers, qui avaient pour titre *Le Palais Hanté*, étaient, à très-peu de chose près, tels que je les cite :

I

Dans la plus verte de nos vallées,
Par les bons anges habitée,
Autrefois un beau et majestueux palais,
— Un rayonnant palais, — dressait son front.
C'était dans le domaine du monarque Pensée,
C'était là qu'il s'élevait !
Jamais séraphin ne déploya son aile
Sur un édifice à moitié aussi beau.

II

Des bannières blondes, superbes, dorées,
A son dôme flottaient et ondulaient ;
(C'était, — tout cela, c'était dans le vieux,
Dans le très-vieux temps,) Et, à chaque douce brise qui se jouait
Dans ces suaves journées,
Le long des remparts chevelus et pâles,
S'échappait un parfum ailé.

III

Les voyageurs, dans cette heureuse vallée,
 A travers deux fenêtres lumineuses, voyaient
 Des esprits qui se mouvaient harmonieusement
 Au commandement d'un luth bien accordé,
 Tout autour d'un trône, où, siégeant
 — Un vrai Porphyrogénète, celui-là ! —
 Dans un apparat digne de sa gloire,
 Apparaissait le maître du royaume.

IV

Et tout étincelante de nacre et de rubis
 Était la porte du beau palais,
 Par laquelle coulait à flots, à flots, à flots,
 Et pétillait incessamment
 Une troupe d'Échos dont l'agréable fonction
 Était simplement de chanter,
 Avec des accents d'une exquise beauté,
 L'esprit et la sagesse de leur roi.

V

Mais des êtres de malheur, en robes de deuil,
 Ont assailli la haute autorité du monarque.
 — Ah ! pleurons ! car jamais l'aube d'un lendemain
 Ne brillera sur lui, le désolé ! —
 Et, tout autour de sa demeure, la gloire
 Qui s'empourprait et florissait
 N'est plus qu'une histoire, souvenir ténébreux
 Des vieux âges défunts.

VI

Et maintenant les voyageurs, dans cette vallée,
 A travers les fenêtres rougeâtres, voient
 De vastes formes qui se meuvent fantastiquement
 Aux sons d'une musique discordante ;

Pendant que, comme une rivière rapide et lugubre,
A travers la porte pâle,
Une hideuse multitude se rue éternellement,
Qui va éclatant de rire, — ne pouvant plus sourire.

Je me rappelle fort bien que les inspirations naissant de cette ballade nous jetèrent dans un courant d'idées, au milieu duquel se manifesta une opinion d'Usher que je cite, non pas tant en raison de sa nouveauté, — car d'autres hommes ⁽¹⁾ ont pensé de même, — qu'à cause de l'opiniâtreté avec laquelle il la soutenait. Cette opinion, dans sa forme générale, n'était autre que la croyance à la sensitivité de tous les êtres végétaux. Mais dans son imagination déréglée l'idée avait pris un caractère encore plus audacieux, et empiétait, dans de certaines conditions, jusque sur le règne inorganique. Les mots me manquent pour exprimer toute l'étendue, tout le sérieux, tout l'abandon de sa foi. Cette croyance toutefois se rattachait, — comme je l'ai déjà donné à entendre, — aux pierres grises du manoir de ses ancêtres. Ici, les conditions de sensitivité étaient remplies, à ce qu'il imaginait, par la méthode qui avait présidé à la construction, — par la disposition respective des pierres, aussi bien que de toutes les fongosités dont elles étaient revêtues, et des arbres ruinés qui s'élevaient à l'entour, — mais surtout par l'immutabilité de cet arrangement et par sa répercussion dans les eaux dormantes de l'étang. La preuve, — la preuve de cette sensitivité se faisait voir, — disait-il, et je l'écoutais alors avec inquiétude, — dans la condensation graduelle mais positive, au-dessus des eaux, autour des murs, d'une atmosphère qui leur était propre. Le

⁽¹⁾ Watson, Percival, Spallanzani, et particulièrement l'évêque de Landaff. — Voir les *Chemical Essays*, vol. V. — E. A. P.

résultat, — ajoutait-il, — se déclarait dans cette influence muette, mais importune et terrible, qui depuis des siècles avait pour ainsi dire moulé les destinées de sa famille, et qui le faisait, *lui*, tel que je le voyais maintenant, — tel qu'il était. De pareilles opinions n'ont pas besoin de commentaires, et je n'en ferai pas.

Nos livres, — les livres qui depuis des années constituaient une grande partie de l'existence spirituelle du malade, — étaient, comme on le suppose bien, en accord parfait avec ce caractère de visionnaire. Nous analysions ensemble des ouvrages tels que le *Vert-Vert* et la *Chartreuse*, de Gresset; le *Belpégor*, de Machiavel; les *Merveilles du Ciel et de l'Enfer*, de Swedenborg; le *Voyage souterrain de Nicolas Klimm*, par Holberg; la *Cbiromancie*, de Robert Flud, de Jean d'Indaginé et de De la Chambre; le *Voyage dans le Bleu*, de Tieck, et la *Cité du Soleil*, de Campanella. Un de ses volumes favoris était une petite édition in-octavo du *Directorium inquisitorium*, par le dominicain Eymeric de Gironne; et il y avait des passages dans Pomponius Méla, à propos des anciens Satyres africains et des Ægi-pans, sur lesquels Usher rêvassait pendant des heures. Il faisait néanmoins ses principales délices de la lecture d'un in-quarto gothique excessivement rare et curieux, — le manuel d'une église oubliée, — les *Vigiliæ Mortuorum secundum Chorum Ecclesiæ Maguntinæ*.

Je songeais malgré moi à l'étrange rituel contenu dans ce livre et à son influence probable sur l'hypochondriaque, quand, un soir, m'ayant informé brusquement que lady Madeline n'existait plus, il annonça l'intention de conserver le corps pendant une quinzaine, — en attendant l'enterrement définitif, — dans un des nombreux caveaux situés sous les gros murs du château. La raison humaine qu'il donnait de cette singulière manière d'agir était une de

ces raisons que je ne me sentais pas le droit de contredire. Comme frère, — me disait-il, — il avait pris cette résolution en considération du caractère insolite de la maladie de la défunte, d'une certaine curiosité importune et indiscrète de la part des hommes de science, et de la situation éloignée et fort exposée du caveau de famille. J'avouerai que, quand je me rappelai la physionomie sinistre de l'individu que j'avais rencontré sur l'escalier, le soir de mon arrivée au château, je n'eus pas envie de m'opposer à ce que je regardais comme une précaution bien innocente, sans doute, mais certainement fort naturelle.

A la prière d'Usher, je l'aidai personnellement dans les préparatifs de cette sépulture temporaire. Nous mîmes le corps dans la bière, et, à nous deux, nous le portâmes à son lieu de repos. Le caveau dans lequel nous le déposâmes, — et qui était resté fermé depuis si longtemps que nos torches, à moitié étouffées dans cette atmosphère suffocante, ne nous permettaient guère d'examiner les lieux, — était petit, humide, et n'offrait aucune voie à la lumière du jour ; il était situé, à une grande profondeur, juste au-dessous de cette partie du bâtiment où se trouvait ma chambre à coucher. Il avait rempli probablement, dans les vieux temps féodaux, l'horrible office d'oubliettes, et, dans les temps postérieurs, de cave à serrer la poudre ou toute autre matière facilement inflammable ; car une partie du sol et toutes les parois d'un long vestibule que nous traversâmes pour y arriver étaient soigneusement revêtues de cuivre. La porte, de fer massif, avait été l'objet des mêmes précautions. Quand ce poids immense roulait sur ses gonds, il rendait un son singulièrement aigu et discordant.

Nous déposâmes donc notre fardeau funèbre sur des tréteaux dans cette région d'horreur ; nous tournâmes un

peu de côté le couvercle de la bière qui n'était pas encore vissé, et nous regardâmes la face du cadavre. Une ressemblance frappante entre le frère et la sœur fixa tout d'abord mon attention ; et Usher, devinant peut-être mes pensées, murmura quelques paroles qui m'apprirent que la défunte et lui étaient jumeaux, et que des sympathies d'une nature presque inexplicable avaient toujours existé entre eux. Nos regards, néanmoins, ne restèrent pas longtemps fixés sur la morte, — car nous ne pouvions pas la contempler sans effroi. Le mal qui avait mis au tombeau lady Madeline dans la plénitude de sa jeunesse avait laissé, comme cela arrive ordinairement dans toutes les maladies d'un caractère strictement cataleptique, l'ironie d'une faible coloration sur le sein et sur la face, et sur la lèvre ce sourire équivoque et languissant qui est si terrible dans la mort. Nous replaçâmes et nous vissâmes le couvercle, et, après avoir assujetti la porte de fer, nous reprîmes avec lassitude notre chemin vers les appartements supérieurs, qui n'étaient guère moins mélancoliques.

Et alors, après un laps de quelques jours pleins du chagrin le plus amer, il s'opéra un changement visible dans les symptômes de la maladie morale de mon ami. Ses manières ordinaires avaient disparu. Ses occupations habituelles étaient négligées, oubliées. Il errait de chambre en chambre d'un pas précipité, inégal, et sans but. La pâleur de sa physionomie avait revêtu une couleur peut-être encore plus spectrale ; — mais la propriété lumineuse de son œil avait entièrement disparu. Je n'entendais plus ce ton de voix âpre qu'il prenait autrefois à l'occasion ; et un tremblement qu'on eût dit causé par une extrême terreur caractérisait habituellement sa prononciation. Il m'arrivait quelquefois, en vérité, de me

figurer que son esprit, incessamment agité, était travaillé par quelque suffocant secret, et qu'il ne pouvait trouver le courage nécessaire pour le révéler. D'autres fois, j'étais obligé de conclure simplement aux bizarreries inexplicables de la folie; car je le voyais regardant dans le vide pendant de longues heures, dans l'attitude de la plus profonde attention, comme s'il écoutait un bruit imaginaire. Il ne faut pas s'étonner que son état m'effrayât, — qu'il m'infectât même. Je sentais se glisser en moi, par une gradation lente mais sûre, l'étrange influence de ses superstitions fantastiques et contagieuses.

Ce fut particulièrement une nuit, — la septième ou la huitième depuis que nous avons déposé lady Madeline dans le caveau, — fort tard, avant de me mettre au lit, que j'éprouvai toute la puissance de ces sensations. Le sommeil ne voulait pas approcher de ma couche; — les heures, une à une, tombaient, tombaient toujours. Je m'efforçai de raisonner l'agitation nerveuse qui me dominait. J'essayai de me persuader que je devais ce que j'éprouvais, en partie sinon absolument, à l'influence prestigieuse du mélancolique ameublement de la chambre, — des sombres draperies déchirées, qui, tourmentées par le souffle d'un orage naissant, vacillaient çà et là sur les murs, comme par accès, et bruissaient douloureusement autour des ornements du lit.

Mais mes efforts furent vains. Une insurmontable terreur pénétra graduellement tout mon être; et à la longue une angoisse sans motif, un vrai cauchemar, vint s'asseoir sur mon cœur. Je respirai violemment, je fis un effort, je parvins à le secouer; et, me soulevant sur les oreillers, et plongeant ardemment mon regard dans l'épaisse obscurité de la chambre, je prêtai l'oreille — je ne saurais dire pourquoi, si ce n'est que j'y fus poussé par une force

instinctive — à certains sons bas et vagues qui paraient je ne sais d'où, et qui m'arrivaient à de longs intervalles, à travers les accalmies de la tempête. Dominé par une sensation intense d'horreur, inexplicable et intolérable, je mis mes habits à la hâte, — car je sentais que je ne pourrais pas dormir de la nuit, — et je m'efforçai, en marchant çà et là à grands pas dans la chambre, de sortir de l'état déplorable dans lequel j'étais tombé.

J'avais à peine fait ainsi quelques tours, quand un pas léger sur un escalier voisin arrêta mon attention. Je reconnus bientôt que c'était le pas d'Usher. Une seconde après, il frappa doucement à ma porte, et entra, une lampe à la main. Sa physionomie était, comme d'habitude, d'une pâleur cadavéreuse, — mais il y avait en outre dans ses yeux je ne sais quelle hilarité insensée, — et dans toutes ses manières une espèce d'hystérie évidemment contenue. Son air m'épouvanta; — mais tout était préférable à la solitude que j'avais endurée si longtemps, et j'accueillis sa présence comme un soulagement.

— Et vous n'avez pas vu cela? — dit-il brusquement, après quelques minutes de silence et après avoir promené autour de lui un regard fixe, — vous n'avez donc pas vu cela? — Mais attendez! vous le verrez! — Tout en parlant ainsi, et ayant soigneusement abrité sa lampe, il se précipita vers une des fenêtres, et l'ouvrit toute grande à la tempête.

L'impétueuse furie de la rafale nous enleva presque du sol. C'était vraiment une nuit d'orage affreusement belle, une nuit unique et étrange dans son horreur et sa beauté. Un tourbillon s'était probablement concentré dans notre voisinage; car il y avait des changements fréquents et violents dans la direction du vent, et l'excessive densité des nuages, maintenant descendus si bas qu'ils pesaient

presque sur les tourelles du château, ne nous empêchait pas d'apprécier la vélocité vivante avec laquelle ils accouraient l'un contre l'autre de tous les points de l'horizon, au lieu de se perdre dans l'espace. Leur excessive densité ne nous empêchait pas de voir ce phénomène ; pourtant nous n'apercevions pas un brin de lune ni d'étoiles, et aucun éclair ne projetait sa lueur. Mais les surfaces inférieures de ces vastes masses de vapeurs cahotées, aussi bien que tous les objets terrestres situés dans notre étroit horizon, réfléchissaient la clarté surnaturelle d'une exhalaison gazeuse qui pesait sur la maison et l'enveloppait dans un linceul presque lumineux et distinctement visible.

— Vous ne devez pas voir cela ! — Vous ne contemplerez pas cela ! — dis-je en frissonnant à Usher ; et je le ramenai avec une douce violence de la fenêtre vers un fauteuil. — Ces spectacles qui vous mettent hors de vous sont des phénomènes purement électriques et fort ordinaires, — ou peut-être tirent-ils leur funeste origine des miasmes fétides de l'étang. Fermons cette fenêtre ; — l'air est glacé et dangereux pour votre constitution. Voici un de vos romans favoris. Je lirai, et vous écouterez ; — et nous passerons ainsi cette terrible nuit ensemble.

L'antique bouquin sur lequel j'avais mis la main était le *Mad Trist*, de sir Launcelot Canning ; mais je l'avais décoré du titre de livre favori d'Usher par plaisanterie ; — triste plaisanterie, car, en vérité, dans sa niaise et baroque prolixité, il n'y avait pas grande pâture pour la haute spiritualité de mon ami. Mais c'était le seul livre que j'eusse immédiatement sous la main ; et je me berçais du vague espoir que l'agitation qui tourmentait l'hypochondriaque trouverait du soulagement (car l'histoire des maladies mentales est pleine d'anomalies de ce genre) dans

l'exagération même des folies que j'allais lui lire. A en juger par l'air d'intérêt étrangement tendu avec lequel il écoutait ou feignait d'écouter les phrases du récit, j'aurais pu me féliciter du succès de ma ruse.

J'étais arrivé à cette partie si connue de l'histoire où Ethelred, le héros du livre, ayant en vain cherché à entrer à l'amiable dans la demeure d'un ermite, se met en devoir de s'introduire par la force. Ici, on s'en souvient, le narrateur s'exprime ainsi :

« Et Ethelred, qui était par nature un cœur vaillant, et qui maintenant était aussi très-fort, en raison de l'efficacité du vin qu'il avait bu, n'attendit pas plus longtemps pour parlementer avec l'ermite, qui avait, en vérité, l'esprit tourné à l'obstination et à la malice, mais, sentant la pluie sur ses épaules, et craignant l'explosion de la tempête, il leva bel et bien sa massue, et avec quelques coups fraya bien vite un chemin, à travers les planches de la porte, à sa main gantée de fer ; et, tirant avec sa main vigoureusement à lui, il fit craquer, et se fendre, et sauter le tout en morceaux, si bien que le bruit du bois sec et sonnait le creux porta l'alarme et fut répercuté d'un bout à l'autre de la forêt. »

A la fin de cette phrase je tressaillis et je fis une pause ; car il m'avait semblé, — mais je conclus bien vite à une illusion de mon imagination, — il m'avait semblé que d'une partie très-reculée du manoir était venu confusément à mon oreille un bruit, qu'on eût dit, à cause de son exacte analogie, l'écho étouffé, amorti, de ce bruit de craquement et d'arrachement si précieusement décrit par sir Launcelot. Évidemment, c'était la coïncidence seule qui avait arrêté mon attention ; car, parmi le claquement des châssis des fenêtres et tous les bruits confus de la tempête toujours croissante, le son en lui-même

n'avait rien vraiment qui pût m'intriguer ou me troubler. Je continuai le récit :

« Mais Ethelred, le solide champion, passant alors la porte, fut grandement furieux et émerveillé de n'apercevoir aucune trace du malicieux ermite, mais en son lieu et place un dragon d'une apparence monstrueuse et écailleuse, avec une langue de feu, qui se tenait en sentinelle devant un palais d'or, dont le plancher était d'argent; et sur le mur était suspendu un bouclier d'airain brillant, avec cette légende gravée dessus :

Celui-là qui entre ici a été le vainqueur;

Celui-là qui tue le dragon, il aura gagné le bouclier.

« Et Ethelred leva sa massue et frappa sur la tête du dragon, qui tomba devant lui et rendit son souffle empesté avec un rugissement si épouvantable, si âpre et si perçant à la fois, qu'Ethelred fut obligé de se boucher les oreilles avec ses mains, pour se garantir de ce bruit terrible, tel qu'il n'en avait jamais entendu de semblable. »

Ici je fis brusquement une nouvelle pause, et cette fois avec un sentiment de violent étonnement, — car il n'y avait pas lieu à douter que je n'eusse réellement entendu (dans quelle direction, il m'était impossible de le deviner) un son affaibli et comme lointain, mais âpre, prolongé, singulièrement perçant et grinçant, — l'exacte contrepartie du cri surnaturel du dragon décrit par le romancier, et tel que mon imagination se l'était déjà figuré.

Oppressé, comme je l'étais évidemment lors de cette seconde et très-extraordinaire coïncidence, par mille sensations contradictoires, parmi lesquelles dominait un étonnement et une frayeur extrêmes, je gardai néanmoins assez de présence d'esprit pour éviter d'exciter par une observation quelconque la sensibilité nerveuse de mon

camarade. Je n'étais pas du tout sûr qu'il eût remarqué les bruits en question, quoique bien certainement une étrange altération se fût depuis ces dernières minutes manifestée dans son maintien. De sa position primitive, juste vis-à-vis de moi, il avait peu à peu tourné son fauteuil de manière à se trouver assis la face tournée vers la porte de la chambre ; en sorte que je ne pouvais pas voir ses traits d'ensemble, — quoique je m'aperçusse bien que ses lèvres tremblaient comme si elles murmuraient quelque chose d'insaisissable. Sa tête était tombée sur sa poitrine ; — cependant, je savais qu'il n'était pas endormi ; — l'œil que j'entrevois de profil était béant et fixe. D'ailleurs, le mouvement de son corps contredisait aussi cette idée, — car il se balançait d'un côté à l'autre avec un mouvement très-doux, mais constant et uniforme. Je remarquai rapidement tout cela, et je repris le récit de sir Launcelot, qui continuait ainsi :

« Et maintenant le brave champion ayant échappé à la terrible furie du dragon, se souvenant du bouclier d'airain, et que l'enchantement qui était dessus était rompu, écarta le cadavre de devant son chemin et s'avança courageusement, sur le pavé d'argent du château, vers l'endroit du mur où pendait le bouclier, lequel, en vérité, n'attendit pas qu'il fût arrivé tout auprès, mais tomba à ses pieds sur le pavé d'argent avec un puissant et terrible retentissement. »

A peine ces dernières syllabes avaient-elles fui mes lèvres, que — comme si un bouclier d'airain était pesamment tombé, en ce moment même, sur un plancher d'argent, — j'en entendis l'écho distinct, profond, métallique, retentissant, mais comme assourdi. J'étais complètement énérvé ; je sautai sur mes pieds ; mais Usher n'avait pas interrompu son balancement régulier. Je me précipitai vers

le fauteuil où il était toujours assis. Ses yeux étaient braqués droit devant lui, et toute sa physionomie était tendue par une rigidité de pierre. Mais, quand je posai la main sur son épaule, un violent frisson parcourut tout son être, un sourire malsain trembla sur ses lèvres, et je vis qu'il parlait bas, très-bas, — un murmure précipité et inarticulé, — comme s'il n'avait pas conscience de ma présence. Je me penchai tout à fait contre lui, et enfin je dévorai l'horrible signification de ses paroles :

— Vous n'entendez pas? — Moi, j'entends, et j'ai entendu pendant longtemps, — longtemps, bien longtemps, bien des minutes, bien des heures, bien des jours, j'ai entendu, — mais je n'osais pas, — oh! pitié pour moi, misérable infortuné que je suis! — je n'osais pas, — *je n'osais pas parler! Nous l'avons mise vivante dans la tombe!* Ne vous ai-je pas dit que mes sens étaient très-fins? Je vous dis *maintenant* que j'ai entendu ses premiers faibles mouvements dans le fond de la bière. Je les ai entendus, — il y a déjà bien des jours, bien des jours, — mais je n'osais pas, — *je n'osais pas parler!* Et maintenant, — cette nuit, — Ethelred, — ha! ha! — la porte de l'ermite enfoncée, et le râle du dragon, et le retentissement du bouclier! — Dites plutôt le bris de sa bière, et le grincement des gonds de fer de sa prison, et son affreuse lutte dans le vestibule de cuivre! Oh! où fuir? Ne sera-t-elle pas ici tout à l'heure? N'arrive-t-elle pas pour me reprocher ma précipitation? N'ai-je pas entendu son pas sur l'escalier? Est-ce que je ne distingue pas l'horrible et lourd battement de son cœur? Insensé! — Ici il se dressa furieusement sur ses pieds, et hurla ses syllabes, comme si dans cet effort suprême il rendait son âme: — *Insensé! je vous dis qu'elle est maintenant derrière la porte!*

A l'instant même, comme si l'énergie surhumaine de

sa parole eût acquis la toute-puissance d'un charme, les vastes et antiques panneaux que désignait Usher entr'ouvrirent lentement leurs lourdes mâchoires d'ébène. C'était l'œuvre d'un furieux coup de vent; — mais derrière cette porte se tenait alors la haute figure de lady Madeline Usher, enveloppée de son suaire. Il y avait du sang sur ses vêtements blancs, et toute sa personne amaigrie portait les traces évidentes de quelque horrible lutte. Pendant un moment elle resta tremblante et vacillante sur le seuil; — puis, avec un cri plaintif et profond, elle tomba lourdement en avant sur son frère, et dans sa violente et définitive agonie elle l'entraîna à terre, — cadavre maintenant et victime de ses terreurs anticipées.

Je m'enfuis de cette chambre et de ce manoir, frappé d'horreur. La tempête était encore dans toute sa rage quand je franchissais la vieille avenue. Tout d'un coup, une lumière étrange se projeta sur la route, et je me retournai pour voir d'où pouvait jaillir une lueur si singulière, car je n'avais derrière moi que le vaste château avec toutes ses ombres. Le rayonnement provenait de la pleine lune qui se couchait, rouge de sang, et maintenant brillait vivement à travers cette fissure à peine visible naguère, qui, comme je l'ai dit, parcourait en zig-zag le bâtiment depuis le toit jusqu'à la base. Pendant que je regardais, cette fissure s'élargit rapidement; — il survint une reprise de vent, un tourbillon furieux; — le disque entier de la planète éclata tout à coup à ma vue. La tête me tourna quand je vis les puissantes murailles s'écrouler en deux. — Il se fit un bruit prolongé, un fracas tumultueux comme la voix de mille cataractes, — et l'étang profond et croupi placé à mes pieds se referma tristement et silencieusement sur les ruines de la *Maison Usher*.

LE PUIITS ET LE PENDULE.

Impia tortorum longos hic turba furores,
Sanguinis innocui non satiata, aluit.
Sospite nunc patria, fracto nunc funeris
[antro,
Mors ubi dira fuit vita salusque patent.

(Quatrain composé pour les portes d'un marché qui devait s'élever sur l'emplacement du club des Jacobins, à Paris ⁽¹⁾.)

J'étais brisé, — brisé jusqu'à la mort par cette longue agonie; et, quand enfin ils me délièrent et qu'il me fut permis de m'asseoir, je sentis que mes sens m'abandonnaient. La sentence, — la terrible sentence de mort, — fut la dernière phrase distinctement accentuée qui frappa mes oreilles. Après quoi le son des voix des inquisiteurs me parut se noyer dans le bourdonnement indéfini d'un rêve. Ce bruit apportait dans mon âme l'idée d'une rotation, — peut-être à cause que dans mon imagination je l'associais avec une roue de moulin. Mais cela ne dura que fort peu de temps; car tout d'un coup je n'entendis plus rien. Toutefois, pendant quelque temps encore, je

⁽¹⁾ Ce marché, — marché Saint-Honoré, — n'a jamais eu ni portes ni inscription. L'inscription a-t-elle existé en projet? — C. B.

vis ; mais avec quelle terrible exagération ! Je voyais les lèvres des juges en robe noire. Elles m'apparaissaient blanches, — plus blanches que la feuille sur laquelle je trace ces mots, — et minces jusqu'au grotesque ; amincies par l'intensité de leur expression de dureté, — d'immuable résolution, — de rigoureux mépris de la douleur humaine. Je voyais que les décrets de ce qui pour moi représentait le Destin coulaient encore de ces lèvres. Je les vis se tordre en une phrase de mort. Je les vis figurer les syllabes de mon nom ; et je frissonnai, sentant que le son ne suivait pas le mouvement. Je vis aussi, pendant quelques moments d'horreur délirante, la molle et presque imperceptible ondulation des draperies noires qui revêtaient les murs de la salle. Et alors ma vue tomba sur les sept grands flambeaux qui étaient posés sur la table. D'abord ils revêtirent l'aspect de la Charité, et m'apparurent comme des anges blancs et sveltes qui devaient me sauver ; mais alors, et tout d'un coup, une nausée mortelle envahit mon âme, et je sentis chaque fibre de mon être frémir comme si j'avais touché le fil d'une pile voltaïque ; et les formes angéliques devenaient des spectres insignifiants, avec des têtes de flamme, et je voyais bien qu'il n'y avait aucun secours à espérer d'eux. Et alors se glissa dans mon imagination, comme une riche note musicale, l'idée du repos délicieux qui nous attend dans la tombe. L'idée vint doucement et furtivement, et il me sembla qu'il me fallut un long temps pour en avoir une appréciation complète ; mais, au moment même où mon esprit commençait enfin à bien sentir et à choyer cette idée, les figures des juges s'évanouirent comme par magie ; les grands flambeaux se réduisirent à néant ; leurs flammes s'éteignirent entièrement ; le noir des ténèbres survint ; toutes sensations parurent s'engloutir comme dans un

plongeon fou et précipité de l'âme dans l'Hadès. Et l'univers ne fut plus que nuit, silence, immobilité.

J'étais évanoui ; mais cependant je ne dirai pas que j'eusse perdu toute conscience. Ce qu'il m'en restait, je n'essaierai pas de le définir, ni même de le décrire ; mais enfin tout n'était pas perdu. Dans le plus profond sommeil, — non ! Dans le délire, — non ! Dans l'évanouissement, — non ! Dans la mort, — non ! Même dans le tombeau tout n'est pas perdu. Autrement il n'y aurait pas d'immortalité pour l'homme. En nous éveillant du plus profond sommeil, nous déchirons la toile aranéuse de quelque rêve. Cependant une seconde après, — tant était frêle peut-être ce tissu, — nous ne nous souvenons pas d'avoir rêvé. Dans le retour de l'évanouissement à la vie, il y a deux degrés : le premier, c'est le sentiment de l'existence morale ou spirituelle ; le second, le sentiment de l'existence physique. Il semble probable que si, en arrivant au second degré, nous pouvions évoquer les impressions du premier, nous y retrouverions tous les éloquents souvenirs du gouffre transmondain. Et ce gouffre, quel est-il ? Comment du moins distinguerons-nous ses ombres de celles de la tombe ? Mais si les impressions de ce que j'ai appelé le premier degré ne reviennent pas à l'appel de la volonté, toutefois, après un long intervalle, n'apparaissent-elles pas sans y être invitées, cependant que nous nous émerveillons d'où elles peuvent sortir ? Celui-là qui ne s'est jamais évanoui n'est pas celui qui découvre d'étranges palais et des visages bizarrement familiers dans les braises ardentes ; ce n'est pas lui qui contemple, flottantes au milieu de l'air, les mélancoliques visions que le vulgaire ne peut apercevoir ; ce n'est pas lui qui médite sur le parfum de quelque fleur inconnue, — ce n'est pas lui dont le cerveau s'égare dans le mystère

de quelque mélodie qui jusqu'alors n'avait jamais arrêté son attention.

Au milieu de mes efforts répétés et intenses, de mon énergique application à ramasser quelque vestige de cet état de néant apparent dans lequel avait glissé mon âme, il y eut des moments où je rêvais que je réussissais ; il y eut de courts instants, de très-courts instants où j'ai conjuré des souvenirs que ma raison lucide, dans une époque postérieure, m'a affirmé ne pouvoir se rapporter qu'à cet état où la conscience paraît annihilée. Ces ombres de souvenirs me présentent, très-indistinctement, de grandes figures qui m'enlevaient, et silencieusement me transportaient en bas, — et encore en bas, — toujours plus bas, — jusqu'au moment où un vertige horrible m'oppressa à la simple idée de l'infini dans la descente. Elles me rappellent aussi je ne sais quelle vague horreur que j'éprouvais au cœur, en raison même du calme surnaturel de ce cœur. Puis vient le sentiment d'une immobilité soudaine dans tous les êtres environnants ; comme si ceux qui me portaient, — un cortège de spectres ! — avaient dépassé dans leur descente les limites de l'illimité, et s'étaient arrêtés, vaincus par l'infini ennui de leur besogne. Ensuite mon âme retrouve une sensation de fadeur et d'humidité ; et puis tout n'est plus que folie, — la folie d'une mémoire qui s'agite dans l'abominable.

Très-soudainement revinrent dans mon âme son et mouvement, — le mouvement tumultueux du cœur, et dans mes oreilles le bruit de ses battements. Puis une pause dans laquelle tout disparaît. Puis de nouveau, le son, le mouvement et le toucher, — comme une sensation vibrante pénétrant mon être. Puis la simple conscience de mon existence, sans pensée, — situation qui dura longtemps. Puis, très-soudainement, la *pensée*, et une terreur

frissonnante, et un ardent effort de comprendre au vrai mon état. Puis un vif désir de retomber dans l'insensibilité. Puis brusque renaissance de l'âme et tentative réussie de mouvement. Et alors le souvenir complet du procès, des draperies noires, de la sentence, de ma faiblesse, de mon évanouissement. Quant à tout ce qui suivit, l'oublie le plus complet; ce n'est que plus tard et par l'application la plus énergique que je suis parvenu à me le rappeler vaguement.

Jusque-là je n'avais pas ouvert les yeux, je sentais que j'étais couché sur le dos et sans liens. J'étendis ma main, et elle tomba lourdement sur quelque chose d'humide et dur. Je la laissai reposer ainsi pendant quelques minutes, m'évertuant à deviner où je pouvais être, et *ce que* j'étais devenu. J'étais impatient de me servir de mes yeux, mais je n'osais pas. Je redoutais le premier coup d'œil sur les objets environnants. Ce n'était pas que je craignisse de regarder des choses horribles, mais j'étais épouvanté de l'idée de ne rien voir. A la longue, avec une folle angoisse de cœur, j'ouvris vivement les yeux. Mon affreuse pensée se trouvait donc confirmée. La noirceur de l'éternelle nuit m'enveloppait. Je fis un effort pour respirer. Il me semblait que l'intensité des ténèbres m'oppressait et me suffoquait. L'atmosphère était intolérablement lourde. Je restai paisiblement couché, et je fis un effort pour exercer ma raison. Je me rappelai les procédés de l'Inquisition, et, partant de là, je m'appliquai à en déduire ma position réelle. La sentence avait été prononcée, et il me semblait que depuis lors il s'était écoulé un long intervalle de temps. Cependant je n'imaginai pas un seul instant que je fusse réellement mort. Une telle idée, en dépit de toutes les fictions littéraires, est tout à fait incompatible avec l'existence réelle; — mais où étais-je, et dans quel état? Les

condamnés à mort, je le savais, mouraient ordinairement dans les *auto-da-fé*. Une solennité de ce genre avait été célébrée le soir même du jour de mon jugement. Avais-je été réintégré dans mon cachot pour y attendre le prochain sacrifice qui ne devait avoir lieu que dans quelques mois ? Je vis tout d'abord que cela ne pouvait pas être. Le contingent des victimes avait été mis immédiatement en réquisition ; de plus, mon premier cachot, comme toutes les cellules des condamnés à Tolède, était pavé de pierres, et la lumière n'en était pas tout à fait exclue.

Tout à coup une idée terrible chassa le sang par torrents vers mon cœur, et, pendant quelques instants, je retombai de nouveau dans mon insensibilité. En revenant à moi, je me dressai d'un seul coup sur mes pieds, tremblant convulsivement dans chaque fibre. J'étendis follement mes bras au-dessus et autour de moi, dans tous les sens. Je ne sentais rien ; cependant je tremblais de faire un pas, j'avais peur de me heurter contre les murs de ma tombe. La sueur jaillissait de tous mes pores et s'arrêtait en grosses gouttes froides sur mon front. L'agonie de l'incertitude devint à la longue intolérable, et je m'avançai avec précaution, étendant les bras et dardant mes yeux hors de leurs orbites, dans l'espérance de surprendre quelque faible rayon de lumière. Je fis plusieurs pas, mais tout était noir et vide. Je respirai plus librement. Enfin il me parut évident que la plus affreuse des destinées n'était pas celle qu'on m'avait réservée.

Et alors, comme je continuais à m'avancer avec précaution, mille vagues rumeurs qui couraient sur ces horreurs de Tolède vinrent se presser pêle-mêle dans ma mémoire. Il se racontait sur ces cachots d'étranges choses, — je les avais toujours considérées comme des fables, — mais cependant si étranges et si effrayantes qu'on ne les

pouvait répéter qu'à voix basse. Devais-je mourir de faim dans ce monde souterrain de ténèbres, — ou quelle destinée, plus terrible encore peut-être, m'attendait? Que le résultat fût la mort, et une mort d'une amertume choisie, je connaissais trop bien le caractère de mes juges pour en douter; le mode et l'heure étaient tout ce qui m'occupait et me tourmentait.

Mes mains étendues rencontrèrent à la longue un obstacle solide. C'était un mur, qui semblait construit en pierres, — très-lisse, humide et froid. Je le suivis de près, marchant avec la soigneuse méfiance que m'avaient inspirée certaines anciennes histoires. Cette opération néanmoins ne me donnait aucun moyen de vérifier la dimension de mon cachot; car je pouvais en faire le tour et revenir au point d'où j'étais parti sans m'en apercevoir, tant le mur semblait parfaitement uniforme. C'est pourquoi je cherchai le couteau que j'avais dans ma poche quand on m'avait conduit au tribunal; mais il avait disparu, mes vêtements ayant été changés contre une robe de serge grossière. J'avais eu l'idée d'enfoncer la lame dans quelque menue crevasse de la maçonnerie, afin de bien constater mon point de départ. La difficulté cependant était bien vulgaire; mais d'abord, dans le désordre de ma pensée, elle me sembla insurmontable. Je déchirai une partie de l'ourlet de ma robe, et je plaçai le morceau par terre dans toute sa longueur et à angle droit contre le mur. En suivant mon chemin à tâtons autour de mon cachot, je ne pouvais pas manquer de rencontrer ce chiffon en achevant le circuit. Du moins je le croyais; mais je n'avais pas tenu compte de l'étendue de mon cachot ou de ma faiblesse. Le terrain était humide et glissant. J'allai en chancelant pendant quelque temps, puis je trébuchai, je tombai. Mon extrême fatigue me décida à

rester couché, et le sommeil me surprit bientôt dans cet état.

En m'éveillant et en étendant un bras, je trouvai à côté de moi un pain et une cruche d'eau. J'étais trop épuisé pour réfléchir sur cette circonstance, mais je bus et mangeai avec avidité. Peu de temps après je repris mon voyage autour de ma prison, et avec beaucoup de peine j'arrivai au lambeau de serge. Au moment où je tombai, j'avais déjà compté cinquante-deux pas, et, en reprenant ma promenade, j'en comptai encore quarante-huit, — quand je rencontrai mon chiffon. Donc, en tout, cela faisait cent pas ; et, en supposant que deux pas fissent un yard, je présumai que le cachot avait cinquante yards de circuit. J'avais toutefois rencontré beaucoup d'angles dans le mur, et ainsi il n'y avait guère moyen de conjecturer la forme du caveau ; car je ne pouvais m'empêcher de supposer que c'était un caveau.

Je ne mettais pas un bien grand intérêt dans ces recherches, — à coup sûr pas d'espoir ; mais une vague curiosité me poussa à les continuer. Quittant le mur, je résolus de traverser la superficie circonscrite. D'abord, j'avançai avec une extrême précaution ; car le sol, quoique paraissant fait d'une matière dure, était traître et gluant. A la longue cependant je pris courage, et je me mis à marcher avec assurance, m'appliquant à traverser en ligne aussi droite que possible. Je m'étais ainsi avancé de dix ou douze pas environ, quand le reste de l'ourlet déchiré de ma robe s'entortilla dans mes jambes. Je marchai dessus et tombai violemment sur le visage.

Dans le désordre de ma chute, je ne remarquai pas tout de suite une circonstance passablement surprenante, qui cependant, quelques secondes après, et comme j'étais encore étendu, fixa mon attention. Voici : mon menton

posait sur le sol de la prison, mais mes lèvres et la partie supérieure de ma tête, quoique paraissant situées à une moindre élévation que le menton, ne touchaient à rien. En même temps il me sembla que mon front était baigné d'une vapeur visqueuse et qu'une odeur particulière de vieux champignon montait vers mes narines. J'étendis le bras, et je frissonnai en découvrant que j'étais tombé sur le bord même d'un puits circulaire, dont je n'avais, pour le moment, aucun moyen de mesurer l'étendue. En tâtant la maçonnerie juste au-dessous de la margelle, je réussis à déloger un petit fragment, et je le laissai tomber dans l'abîme. Pendant quelques secondes je prêtai l'oreille à ses ricochets; il battait dans sa chute les parois du gouffre; à la fin, il fit dans l'eau un lugubre plongeon, suivi de bruyants échos. Au même instant, un bruit se fit au-dessus de ma tête, comme d'une porte presque aussitôt fermée qu'ouverte, pendant qu'un faible rayon de lumière traversait soudainement l'obscurité et s'éteignait presque en même temps.

Je vis clairement la destinée qui m'avait été préparée, et je me félicitai de l'accident opportun qui m'avait sauvé. Un pas de plus, et le monde ne m'aurait plus revu. Et cette mort évitée à temps portait ce même caractère que j'avais regardé comme fabuleux et absurde dans les contes qui se faisaient sur l'Inquisition. Les victimes de sa tyrannie n'avaient pas d'autre alternative que la mort avec ses plus cruelles agonies physiques, ou la mort avec ses plus abominables tortures morales. J'avais été réservé pour cette dernière. Mes nerfs étaient détendus par une longue souffrance, au point que je tremblais au son de ma propre voix, et j'étais devenu à tous égards un excellent sujet pour l'espèce de torture qui m'attendait.

Tremblant de tous mes membres, je rebroussai che-

min à tâtons vers le mur, — résolu à m'y laisser mourir plutôt que d'affronter l'horreur des puits, que mon imagination multipliait maintenant dans les ténèbres de mon cachot. Dans une autre situation d'esprit, j'aurais eu le courage d'en finir avec mes misères, d'un seul coup, par un plongeon dans l'un de ces abîmes; mais maintenant j'étais le plus parfait des lâches. Et puis il m'était impossible d'oublier ce que j'avais lu au sujet de ces puits, — que l'extinction *soudaine* de la vie était une possibilité soigneusement exclue par l'infernal génie qui en avait conçu le plan.

L'agitation de mon esprit me tint éveillé pendant de longues heures; mais à la fin je m'assoupis de nouveau. En m'éveillant, je trouvai à côté de moi, comme la première fois, un pain et une cruche d'eau. Une soif brûlante me consumait, et je vidai la cruche tout d'un trait. Il faut que cette eau ait été droguée, — car à peine l'eus-je bue que je m'assoupis irrésistiblement. Un profond sommeil tomba sur moi, — un sommeil semblable à celui de la mort. Combien de temps dura-t-il, je n'en puis rien savoir; mais, quand je rouvris les yeux, les objets autour de moi étaient visibles. Grâce à une lueur singulière, sulfureuse, dont je ne pus pas d'abord découvrir l'origine, je pouvais voir l'étendue et l'aspect de la prison.

Je m'étais grandement mépris sur sa dimension. Les murs ne pouvaient pas avoir plus de vingt-cinq yards de circuit. Pendant quelques minutes cette découverte fut pour moi un immense trouble; trouble bien puéril en vérité, — car, au milieu des circonstances terribles qui m'entouraient, que pouvait-il y avoir de moins important que les dimensions de ma prison? Mais mon âme mettait un intérêt bizarre dans des niaiseries, et je m'appliquai

fortement à me rendre compte de l'erreur que j'avais commise dans mes mesures. A la fin, la vérité m'apparut comme un éclair. Dans ma première tentative d'exploration, j'avais compté cinquante-deux pas, jusqu'au moment où je tombai; je devais être alors à un pas ou deux du morceau de serge; dans le fait, j'avais presque accompli le circuit du caveau. Je m'endormis alors, — et, en m'éveillant, il faut que je sois retourné sur mes pas, — créant ainsi un circuit presque double du circuit réel. La confusion de mon cerveau m'avait empêché de remarquer que j'avais commencé mon tour avec le mur à ma gauche, et que je le finissais avec le mur à ma droite.

Je m'étais aussi trompé relativement à la forme de l'enceinte. En tâtant ma route, j'avais trouvé beaucoup d'angles, et j'en avais déduit l'idée d'une grande irrégularité; tant est puissant l'effet d'une totale obscurité sur quelqu'un qui sort d'une léthargie ou d'un sommeil! Ces angles étaient simplement produits par quelques légères dépressions ou retraits à des intervalles inégaux. La forme générale de la prison était un carré. Ce que j'avais pris pour de la maçonnerie semblait maintenant du fer, ou tout autre métal, en plaques énormes, dont les sutures et les joints occasionnaient les dépressions. La surface entière de cette construction métallique était grossièrement barbouillée de tous les emblèmes hideux et répulsifs auxquels la superstition sépulcrale des moines a donné naissance. Des figures de démons, avec des airs de menace, avec des formes de squelettes, et autres images d'une horreur plus réelle souillaient les murs dans toute leur étendue. J'observai que les contours de ces monstruosité étaient suffisamment distincts, mais que les couleurs étaient flétries et altérées, comme par l'effet d'une atmosphère humide. Je remarquai alors le sol, qui était en

pierre. Au centre bâillait le puits circulaire, à la gueule duquel j'avais échappé; mais il n'y en avait qu'un seul dans le cachot.

Je vis tout cela indistinctement et non sans effort, — car ma situation physique avait singulièrement changé pendant mon sommeil. J'étais maintenant couché sur le dos, tout de mon long, sur une espèce de charpente de bois très-basse. J'y étais solidement attaché avec une longue bande qui ressemblait à une sangle. Elle s'enroulait plusieurs fois autour de mes membres et de mon corps, ne laissant de liberté qu'à ma tête et à mon bras gauche; mais encore me fallait-il faire un effort des plus pénibles pour me procurer la nourriture contenue dans un plat de terre posé à côté de moi sur le sol. Je m'aperçus avec terreur que la cruche avait été enlevée. Je dis: avec terreur, car j'étais dévoré d'une intolérable soif. Il me sembla qu'il entraît dans le plan de mes bourreaux d'exaspérer cette soif, — car la nourriture contenue dans le plat était une viande cruellement assaisonnée.

Je levai les yeux, et j'examinai le plafond de ma prison. Il était à une hauteur de trente ou quarante pieds, et, par sa construction, il ressemblait beaucoup aux murs latéraux. Dans un de ses panneaux, une figure des plus singulières fixa toute mon attention. C'était la figure peinte du Temps, comme il est représenté d'ordinaire, sauf qu'au lieu d'une faux il tenait un objet qu'au premier coup d'œil je pris pour l'image peinte d'un énorme pendule, comme on en voit dans les horloges antiques. Il y avait néanmoins dans l'aspect de cette machine quelque chose qui me fit la regarder avec plus d'attention. Comme je l'observais directement, les yeux en l'air, — car elle était placée juste au-dessus de moi, — je crus la voir remuer. Un instant après, mon idée était confirmée.

Son balancement était court, et naturellement très-lent. Je l'épiai pendant quelques minutes, non sans une certaine défiance, mais surtout avec étonnement. Fatigué à la longue de surveiller son mouvement fastidieux, je tournai mes yeux vers les autres objets de la cellule.

Un léger bruit attira mon attention, et, regardant le sol, je vis quelques rats énormes qui le traversaient. Ils étaient sortis par le puits, que je pouvais apercevoir à ma droite. Au même instant, comme je les regardais, ils montèrent par troupes, en toute hâte, avec des yeux voraces, affriandés par le fumet de la viande. Il me fallait beaucoup d'efforts et d'attention pour les en écarter.

Il pouvait bien s'être écoulé une demi-heure, peut-être même une heure, — car je ne pouvais mesurer le temps que très-imparfaitement, — quand je levai de nouveau les yeux au-dessus de moi. Ce que je vis alors me confondit et me stupéfia. Le parcours du pendule s'était accru presque d'un yard; sa vélocité, conséquence naturelle, était aussi beaucoup plus grande. Mais ce qui me troubla principalement fut l'idée qu'il était visiblement *descendu*. J'observai alors, — avec quel effroi, il est inutile de le dire, — que son extrémité inférieure était formée d'un croissant d'acier étincelant, ayant environ un pied de long d'une corne à l'autre; les cornes dirigées en haut, et le tranchant inférieur évidemment affilé comme celui d'un rasoir. Comme un rasoir aussi, il paraissait lourd et massif, s'épanouissant, à partir du fil, en une forme large et solide. Il était ajusté à une lourde verge de cuivre, et le tout *sifflait* en se balançant à travers l'espace.

Je ne pouvais pas douter plus longtemps du sort qui m'avait été préparé par l'atroce ingéniosité monacale. Ma découverte du puits avait été devinée par les agents de l'Inquisition, — le puits, dont les horreurs avaient été

réservees à un hérétique aussi téméraire que moi, — *le puits*, figure de l'enfer, et considéré par l'opinion comme l'*Ultima Thule* de tous leurs châtimens ! J'avais évité le plongeon par le plus fortuit des accidens, et je savais que l'art de faire du supplice un piège et une surprise formait une branche importante de tout ce fantastique système d'exécutions secrètes. Or, ayant manqué ma chute dans l'abîme, il n'entraît pas dans le plan démoniaque de m'y précipiter ; j'étais donc voué, et cette fois sans alternative possible, — à une destruction différente et plus douce. — Plus douce ! J'ai presque souri dans mon agonie en pensant à la singulière application que je faisais d'un pareil mot.

Que sert-il de raconter les longues, longues heures d'horreur plus que mortelles durant lesquelles je comptai les oscillations vibrantes de l'acier ? Pouce par pouce, — ligne par ligne, — il opérât une descente graduée et seulement appréciable à des intervalles qui me paraissaient des siècles, — et toujours il descendait, — toujours plus bas, — toujours plus bas ! Il s'écoula des jours, — il se peut que plusieurs jours se soient écoulés, — avant qu'il vînt se balancer assez près de moi pour m'éventer avec son souffle âcre. L'odeur de l'acier aiguisé s'introduisait dans mes narines. Je priai le ciel — je le fatiguai de ma prière, — de faire descendre l'acier plus rapidement. Je devins fou, frénétique, et je m'efforçai de me soulever, d'aller à la rencontre de ce terrible cimeterre mouvant. Et puis, soudainement, je tombai dans un grand calme, — et je restai étendu, souriant à cette mort étincelante, comme un enfant à quelque précieux joujou.

Il se fit un nouvel intervalle de parfaite insensibilité ; intervalle très-court, car, en revenant à la vie, je ne trouvai pas que le pendule fût descendu d'une quantité ap-

préciable. Cependant il se pourrait bien que ce temps eût été long, — car je savais qu'il y avait des démons qui avaient pris note de mon évanouissement, et qui pouvaient arrêter la vibration à leur gré. En revenant à moi, j'éprouvai un malaise et une faiblesse — oh ! inexprimables, — comme par suite d'une longue inanition. Même au milieu des angoisses présentes, la nature humaine implorait sa nourriture. Avec un effort pénible, j'étendis mon bras gauche aussi loin que mes liens me le permettaient, et je m'emparai d'un petit reste que les rats avaient bien voulu me laisser. Comme j'en portais une partie à mes lèvres, une pensée informe de joie, — d'espérance, — traversa mon esprit. Cependant, qu'y avait-il de commun entre moi et l'espérance ? C'était, dis-je, une pensée informe ; — l'homme en a souvent de semblables, qui ne sont jamais complétées. Je sentis que c'était une pensée de joie, — d'espérance ; mais je sentis aussi qu'elle était morte en naissant. Vainement je m'efforçai de la parfaire, — de la rattraper. Ma longue souffrance avait presque annihilé les facultés ordinaires de mon esprit. J'étais un imbécile, — un idiot.

La vibration du pendule avait lieu dans un plan faisant angle droit avec ma longueur. Je vis que le croissant avait été disposé pour traverser la région du cœur. Il éraillerait la serge de ma robe, — puis il reviendrait et répéterait son opération, — encore, — et encore. Malgré l'effroyable dimension de la courbe parcourue (quelque chose comme trente pieds, peut-être plus), et la sifflante énergie de sa descente, qui aurait suffi pour couper même ces murailles de fer, en somme, tout ce qu'il pouvait faire, pour quelques minutes, c'était d'érailler ma robe. Et sur cette pensée je fis une pause. Je n'osais pas aller plus loin que cette réflexion. Je m'appesantis là-dessus avec une

attention opiniâtre, comme si, par cette insistance, je pouvais arrêter là la descente de l'acier. Je m'appliquai à méditer sur le son que produirait le croissant en passant à travers mon vêtement, — sur la sensation particulière et pénétrante que le frottement de la toile produit sur les nerfs. Je méditai sur toutes ces futilités, jusqu'à ce que mes dents fussent agacées.

Plus bas, — plus bas encore, — il glissait toujours plus bas. Je prenais un plaisir frénétique à comparer sa vitesse de haut en bas avec sa vitesse latérale. A droite, — à gauche, — et puis il fuyait loin, loin, et puis il revenait, — avec le glapissement d'un esprit damné! — jusqu'à mon cœur, avec l'allure furtive du tigre! Je riaais et je hurlais alternativement, selon que l'une ou l'autre idée prenait le dessus.

Plus bas, — invariablement, impitoyablement plus bas! Il vibrait à trois pouces de ma poitrine! Je m'efforçai violemment, — furieusement, — de délivrer mon bras gauche. Il était libre seulement depuis le coude jusqu'à la main. Je pouvais faire jouer ma main depuis le plat situé à côté de moi jusqu'à ma bouche, avec un grand effort, — et rien de plus. Si j'avais pu briser les ligatures au-dessus du coude, j'aurais saisi le pendule, et j'aurais essayé de l'arrêter. J'aurais aussi bien essayé d'arrêter une avalanche!

Toujours plus bas! — incessamment, — inévitablement plus bas! Je respirais douloureusement, et je m'agitais à chaque vibration. Je me rapetissais convulsivement à chaque balancement. Mes yeux le suivaient dans sa volée ascendante et descendante avec l'ardeur du désespoir le plus insensé; ils se refermaient spasmodiquement au moment de la descente, quoique la mort eût été un soulagement, — oh! quel indicible soulagement! Et cependant je

tremblais dans tous mes nerfs, quand je pensais qu'il suffisait que la machine descendît d'un cran pour précipiter sur ma poitrine cette hache aiguisée, étincelante. C'était l'espérance qui faisait ainsi trembler mes nerfs, et tout mon être se replier. C'était l'espérance, — l'espérance qui triomphe même sur le chevalet, — qui chuchote à l'oreille des condamnés à mort, même dans les cachots de l'Inquisition.

Je vis que dix ou douze vibrations environ mettraient l'acier en contact immédiat avec mon vêtement, — et avec cette observation entra dans mon esprit le caline aigu et condensé du désespoir. Pour la première fois depuis bien des heures, — depuis des jours peut-être, je pensai. Il me vint à l'esprit que le bandage, ou sangle, qui m'enveloppait était d'un seul morceau. J'étais attaché par un lien continu. La première morsure du rasoir, du croissant, dans une partie quelconque de la sangle, devait la détacher suffisamment pour permettre à ma main gauche de la dérouler tout autour de moi. Mais combien devenait terrible dans ce cas la proximité de l'acier ! Et le résultat de la plus légère secousse, mortel ! Était-il vraisemblable, d'ailleurs, que les mignons du bourreau n'eussent pas prévu et paré cette possibilité ? Était-il probable que le bandage traversât ma poitrine dans le parcours du pendule ? Tremblant de me voir frustré de ma faible espérance, vraisemblablement ma dernière, je haussai suffisamment ma tête pour voir distinctement ma poitrine. La sangle enveloppait étroitement mes membres et mon corps dans tous les sens, — *excepté dans le chemin du croissant homicide.*

A peine avais-je laissé retomber ma tête dans sa position première, que je sentis briller dans mon esprit quelque chose que je ne saurais mieux définir que la moitié non

formée de cette idée de délivrance dont j'ai déjà parlé, et dont une moitié seule avait flotté vaguement dans ma cervelle, lorsque je portai la nourriture à mes lèvres brûlantes. L'idée tout entière était maintenant présente, — faible, à peine viable, à peine définie, — mais enfin complète. Je me mis immédiatement, avec l'énergie du désespoir, à tenter l'exécution.

Depuis plusieurs heures, le voisinage immédiat du châssis sur lequel j'étais couché fourmillait littéralement de rats. Ils étaient tumultueux, hardis, voraces, — leurs yeux rouges, dardés sur moi, comme s'ils n'attendaient que mon immobilité pour faire de moi leur proie. — A quelle nourriture, — pensais-je, — ont-ils été accoutumés dans ce puits?

Excepté un petit reste, ils avaient dévoré, en dépit de tous mes efforts pour les en empêcher, le contenu du plat. Ma main avait contracté une habitude de va-et-vient, de balancement vers le plat; et, à la longue, l'uniformité machinale du mouvement lui avait enlevé toute son efficacité. Dans sa voracité cette vermine fixait souvent ses dents aiguës dans mes doigts. Avec les miettes de la viande huileuse et épicée qui restait encore, je frottais fortement le bandage partout où je pus l'atteindre; puis, retirant ma main du sol, je restai immobile et sans respirer.

D'abord les voraces animaux furent saisis et effrayés du changement, — de la cessation du mouvement. Ils prirent l'alarme et tournèrent le dos; plusieurs regagnèrent le puits; mais cela ne dura qu'un moment. Je n'avais pas compté en vain sur leur gloutonnerie. Observant que je restais sans mouvement, un ou deux des plus hardis grimperent sur le châssis et flairèrent la sangle. Cela me parut le signal d'une invasion générale. Des troupes fraîches se précipitèrent hors du puits. Ils s'accrochèrent au bois, —

ils l'escaladèrent et sautèrent par centaines sur mon corps. Le mouvement régulier du pendule ne les troublait pas le moins du monde. Ils évitaient son passage et travaillaient activement sur le bandage huilé. Ils se pressaient, — ils fourmillaient et s'amoncelaient incessamment sur moi; ils se tortillaient sur ma gorge; leurs lèvres froides cherchaient les miennes; j'étais à moitié suffoqué par leur poids multiplié; un dégoût, qui n'a pas de nom dans le monde, soulevait ma poitrine et glaçait mon cœur comme un pesant vomissement. Encore une minute, et je sentais que l'horrible opération serait finie. Je sentais positivement le relâchement du bandage; je savais qu'il devait être déjà coupé en plus d'un endroit. Avec une résolution surhumaine je restai *immobile*. Je ne m'étais pas trompé dans mes calculs, — je n'avais pas souffert en vain. A la longue je sentis que j'étais *libre*. La sangle pendait en lambeaux autour de mon corps; mais le mouvement du pendule attaquait déjà ma poitrine; il avait fendu la serge de ma robe; il avait coupé la chemise de dessous; il fit encore deux oscillations, — et une sensation de douleur aiguë traversa tous mes nerfs. Mais l'instant du salut était arrivé. A un geste de ma main, mes libérateurs s'enfuirent tumultueusement. Avec un mouvement tranquille et résolu, — prudent et oblique, — lentement et en m'aplatissant, — je me glissai hors de l'étreinte du bandage et des atteintes du cimetière. Pour le moment du moins j'étais *libre*.

Libre! — et dans la griffe de l'Inquisition! J'étais à peine sorti de mon grabat d'horreur, j'avais à peine fait quelques pas sur le pavé de la prison, que le mouvement de l'inférieure machine cessa, et que je la vis attirée par une force invisible à travers le plafond. Ce fut une leçon qui me mit le désespoir dans le cœur. Tous mes mouvements étaient indubitablement épiés. Libre! — je n'avais

échappé à la mort sous une espèce d'agonie que pour être livré à quelque chose de pire que la mort sous quelque autre espèce. A cette pensée je roulai mes yeux convulsivement sur les parois de fer qui m'enveloppaient. Quelque chose de singulier, — un changement que d'abord je ne pus apprécier distinctement, — se produisait dans la chambre, — c'était évident. Durant quelques minutes d'une distraction pleine de rêves et de frissons, je me perdis dans de vaines et incohérentes conjectures. Pendant ce temps, je m'aperçus pour la première fois de l'origine de la lumière sulfureuse qui éclairait la cellule. Elle provenait d'une fissure large à peu près d'un demi-pouce, qui s'étendait tout autour de la prison à la base des murs, qui paraissaient ainsi et étaient en effet complètement séparés du sol. Je tâchai, mais bien en vain, comme on le pense, de regarder par cette ouverture.

Comme je me relevais découragé, le mystère de l'altération de la chambre se dévoila tout d'un coup à mon intelligence. J'avais observé que, bien que les contours des figures murales fussent suffisamment distincts, les couleurs semblaient altérées et indécises. Ces couleurs venaient de prendre et prenaient à chaque instant un éclat saisissant et très-intense, qui donnait à ces images fantastiques et diaboliques un aspect dont auraient frémi des nerfs plus solides que les miens. Des yeux de démons, d'une vivacité féroce et sinistre, étaient dardés sur moi de mille endroits, où primitivement je n'en soupçonnais aucun, et brillaient de l'éclat lugubre d'un feu que je voulais absolument, mais en vain, regarder comme imaginaire.

Imaginaire ! — Il me suffisait de respirer pour attirer dans mes narines la vapeur du fer chauffé ! Une odeur suffocante se répandait dans la prison ! Une ardeur plus profonde se fixait à chaque instant dans les yeux dardés sur

mon agonie ! Une teinte plus riche de rouge s'étalait sur ces horribles peintures de sang ! J'étais haletant ! Je respirais avec effort ! Il n'y avait pas à douter du dessein de mes bourreaux, — oh ! les plus impitoyables, oh ! les plus démoniaques des hommes ! Je reculai loin du métal ardent vers le centre du cachot. En face de cette destruction par le feu, l'idée de la fraîcheur du puits surprit mon âme comme un baume. Je me précipitai vers ses bords mortels. Je tendis mes regards vers le fond. L'éclat de la voûte enflammée illuminait ses plus secrètes cavités. Toutefois, pendant un instant d'égarement, mon esprit se refusa à comprendre la signification de ce que je voyais. A la fin, cela entra dans mon âme, — de force, victorieusement ; cela s'imprima en feu sur ma raison frissonnante. Oh ! une voix, une voix pour parler ! — Oh ! horreur ! — Oh ! toutes les horreurs, excepté celle-là ! — Avec un cri je me rejetai loin de la margelle, et, cachant mon visage dans mes mains, je pleurai amèrement.

La chaleur augmentait rapidement, et une fois encore je levai les yeux, frissonnant comme dans un accès de fièvre. Un second changement avait eu lieu dans la cellule, — et maintenant ce changement était évidemment dans la *forme*. Comme la première fois, ce fut d'abord en vain que je cherchai à apprécier ou à comprendre ce qui se passait. Mais on ne me laissa pas longtemps dans le doute. La vengeance de l'Inquisition marchait grand train, déroutée deux fois par mon bonheur, et il n'y avait pas à jouer plus longtemps avec le Roi des Épouvantements. La chambre avait été carrée. Je m'apercevais que deux de ses angles de fer étaient maintenant aigus, — deux conséquemment obtus. Le terrible contraste augmentait rapidement, avec un grondement, un gémissement sourd. En un instant la chambre avait changé sa forme en celle d'une losange.

Mais la transformation ne s'arrêta pas là. Je ne désirais pas, je n'espérais pas qu'elle s'arrêtât. J'aurais appliqué les murs rouges contre ma poitrine, comme un vêtement d'éternelle paix. — La mort, — me dis-je, — n'importe quelle mort, excepté celle du puits ! — Insensé ! comment n'avais-je pas compris qu'il *fallait le puits*, que *ce puits seul* était la raison du fer brûlant qui m'assiégeait ? Pouvais-je résister à son ardeur ? Et, même en le supposant, pouvais-je me roidir contre sa pression ? Et maintenant la losange s'aplatissait, s'aplatissait avec une rapidité qui ne me laissait pas le temps de la réflexion. Son centre, placé sur la ligne de sa plus grande largeur, coïncidait juste avec le gouffre béant. J'essayai de reculer, — mais les murs, en se resserrant, me pressaient irrésistiblement. Enfin, il vint un moment où mon corps brûlé et contorsionné trouvait à peine sa place, où il y a à peine prise pour mon pied sur le sol de la prison. Je ne luttais plus, mais l'agonie de mon âme s'exhala dans un grand et long cri suprême de désespoir. Je sentis que je chancelais sur le bord, — je détournai les yeux...

Mais voilà comme un bruit discordant de voix humaines ! Une explosion, un ouragan de trompettes ! Un puissant rugissement comme celui d'un millier de tonnerres ! Les murs de feu reculèrent précipitamment ! Un bras étendu saisit le mien comme je tombais, défaillant, dans l'abîme. C'était le bras du général Lassalle. L'armée française était entrée à Tolède. L'Inquisition était dans les mains de ses ennemis.

HOP-FROG.

Je n'ai jamais connu personne qui eût plus d'entrain et qui fût plus porté à la facétie que ce brave roi. Il ne vivait que pour les farces. Raconter une bonne histoire dans le genre bouffon, et la bien raconter, c'était le plus sûr chemin pour arriver à sa faveur. C'est pourquoi ses sept ministres étaient tous gens distingués par leurs talents de farceurs. Ils étaient tous taillés d'après le patron royal, — vaste corpulence, adiposité, inimitable aptitude pour la bouffonnerie. Que les gens engraissent par la farce ou qu'il y ait dans la graisse quelque chose qui prédispose à la farce, c'est une question que je n'ai jamais pu décider; mais il est certain qu'un farceur maigre peut s'appeler *rara avis in terris*.

Quant aux raffinements, ou *ombres* de l'esprit, comme il les appelait lui-même, le roi s'en souciait médiocrement. Il avait une admiration spéciale pour la *largeur* dans la facétie, et il la digérait même en *longueur*, pour l'amour d'elle. Les délicatesses l'ennuyaient. Il aurait préféré le *Gargantua* de Rabelais au *Zadig* de Voltaire, et par-dessus tout les bouffonneries en action accommodaient son goût, bien mieux encore que les plaisanteries en paroles.

A l'époque où se passe cette histoire, les bouffons de

profession n'étaient pas tout à fait passés de mode à la cour. Quelques-unes des grandes *puissances* continentales gardaient encore leurs *fous*; c'étaient des malheureux, bariolés, ornés de bonnets à sonnettes, et qui devaient être toujours prêts à livrer, à la minute, des bons mots subtils, en échange des miettes qui tombaient de la table royale.

Notre roi, naturellement, avait son fou. Le fait est qu'il *sentait le besoin* de quelque chose dans le sens de la folie, — ne fût-ce que pour contrebalancer la pesante sagesse des sept hommes sages qui lui servaient de ministres, — pour ne pas parler de lui.

Néanmoins, son fou, son bouffon de profession, n'était pas seulement un fou. Sa valeur était triplée aux yeux du roi par le fait qu'il était en même temps nain et boiteux. Dans ce temps-là, les nains étaient à la cour aussi communs que les fous; et plusieurs monarques auraient trouvé difficile de passer leur temps, — le temps est plus long à la cour que partout ailleurs, — sans un bouffon pour les faire rire, et un nain pour en rire. Mais, comme je l'ai déjà remarqué, tous ces bouffons, dans quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent, sont gras, ronds et massifs, — de sorte que c'était pour notre roi une ample source d'orgueil de posséder dans Hop-Frog — c'était le nom du fou, — un triple trésor en une seule personne.

Je crois que le nom de Hop-Frog n'était pas celui dont l'avaient baptisé ses parrains, mais qu'il lui avait été conféré par l'assentiment unanime des sept ministres, en raison de son impuissance à marcher comme les autres hommes⁽¹⁾. Dans le fait, Hop-Frog ne pouvait se mouvoir qu'avec une sorte d'allure *interjectionnelle*, — quelque chose entre le saut et le tortillement, — une espèce de mouve-

⁽¹⁾ *Hop*, sautiller, — *frog*, grenouille. — C. B.

ment qui était pour le roi une récréation perpétuelle et, naturellement, une jouissance; car, nonobstant la proéminence de sa panse et une bouffissure constitutionnelle de la tête, le roi passait aux yeux de toute sa cour pour un fort bel homme.

Mais, bien que Hop-Frog, grâce à la distorsion de ses jambes, ne pût se mouvoir que très-laborieusement dans un chemin ou sur un parquet, la prodigieuse puissance musculaire dont la nature avait doué ses bras, comme pour compenser l'imperfection de ses membres inférieurs, le rendait apte à accomplir maints traits d'une étonnante dextérité, quand il s'agissait d'arbres, de cordes, ou de quoi que ce soit où l'on pût grimper. Dans ces exercices-là, il avait plutôt l'air d'un écureuil ou d'un petit singe que d'une grenouille.

Je ne saurais dire précisément de quel pays Hop-Frog était originaire. Il venait sans doute de quelque région barbare, dont personne n'avait entendu parler, — à une vaste distance de la cour de notre roi. Hop-Frog et une jeune fille un peu moins naine que lui, — mais admirablement bien proportionnée et excellente danseuse, — avaient été enlevés à leurs foyers respectifs, dans des provinces limitrophes, et envoyés en présent au roi par un de ses généraux chéris de la victoire.

Dans de pareilles circonstances, il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'une étroite intimité se fût établie entre les deux petits captifs. En réalité, ils devinrent bien vite deux amis jurés. Hop-Frog, qui, bien qu'il se mît en grands frais de bouffonnerie, n'était nullement populaire, ne pouvait pas rendre à Tripetta de grands services; mais elle, en raison de sa grâce et de son exquise beauté — de naine, — elle était universellement admirée et choyée; elle possédait donc beaucoup d'influence et ne manquait jamais

d'en user, en toute occasion, au profit de son cher Hop-Frog.

Dans une grande occasion solennelle, — je ne sais plus laquelle, — le roi résolut de donner un bal masqué; et, chaque fois qu'une mascarade ou toute autre fête de ce genre avait lieu à la cour, les talents de Hop-Frog et de Tripetta étaient à coup sûr mis en réquisition. Hop-Frog, particulièrement, était si inventif en matière de décorations, de types nouveaux, et de travestissements pour les bals masqués, qu'il semblait que rien ne pût se faire sans son assistance.

La nuit marquée pour la fête était arrivée. Une salle splendide avait été disposée, sous l'œil de Tripetta, avec toute l'ingéniosité possible pour donner de l'éclat à une mascarade. Toute la cour était dans la fièvre de l'attente. Quant aux costumes et aux rôles, chacun, on le pense bien, avait fait son choix en cette matière. Beaucoup de personnes avaient déterminé les rôles qu'elles adopteraient, une semaine ou même un mois d'avance; et, en somme, il n'y avait incertitude ni indécision nulle part, — excepté chez le roi et ses sept ministres. Pourquoi hésitaient-ils? Je ne saurais le dire, — à moins que ce ne fût encore une manière de farce. Plus vraisemblablement, il leur était difficile d'attraper leur idée, à cause qu'ils étaient si gros! Quoi qu'il en soit, le temps fuyait, et, comme dernière ressource, ils envoyèrent chercher Tripetta et Hop-Frog.

Quand les deux petits amis obéirent à l'ordre du roi, ils le trouvèrent prenant royalement le vin avec les sept membres de son conseil privé; mais le monarque semblait de fort mauvaise humeur. Il savait que Hop-Frog craignait le vin; car cette boisson excitait le pauvre boiteux jusqu'à la folie; et la folie n'est pas une manière de sentir bien réjouissante. Mais le roi aimait ses propres charges et

prenait plaisir à forcer Hop-Frog à boire, et, — suivant l'expression royale, — à *être gai*.

— Viens ici, Hop-Frog, — dit-il, comme le bouffon et son amie entraient dans la chambre; — avale-moi cette rasade à la santé de vos amis absents (ici Hop-Frog soupira), et sers-nous de ton imaginative. Nous avons besoin de types, — de *caractères*, mon brave! — de quelque chose de nouveau. — d'extraordinaire. Nous sommes fatigués de cette éternelle monotonie. Allons, bois! — le vin allumera ton génie!

Hop-Frog s'efforça, comme d'habitude, de répondre par un bon mot aux avances du roi; mais l'effort fut trop grand. C'était justement le jour de naissance du pauvre nain, et l'ordre de boire à *ses amis absents* fit jaillir les larmes de ses yeux. Quelques larges gouttes amères tombèrent dans la coupe pendant qu'il la recevait humblement de la main de son tyran.

— Ha! ha! ha! — rugit ce dernier, comme le nain épuisait la coupe avec répugnance, — vois ce que peut faire un verre de bon vin! Eh! tes yeux brillent déjà!

Pauvre garçon! Ses larges yeux étincelaient plutôt qu'ils ne brillaient, car l'effet du vin sur son excitable cervelle était aussi puissant qu'instantané. Il plaça nerveusement le gobelet sur la table, et promena sur l'assistance un regard fixe et presque fou. Ils semblaient tous s'amuser prodigieusement du succès de la *farce royale*.

— Et maintenant, à l'ouvrage! — dit le premier ministre, un très-gros homme.

— Oui, — dit le roi; — allons! Hop-Frog, prête-nous ton assistance. Des types, mon beau garçon! des caractères! nous avons besoin de *caractère*! — nous en avons tous besoin! — ha! ha! ha!

Et, comme ceci visait sérieusement au bon mot, ils

firent, tous sept, chorus au rire royal. Hop-Frog rit aussi, mais faiblement et d'un rire distrait.

— Allons ! allons ! — dit le roi impatienté, — est-ce que tu ne trouves rien ?

— Je tâche de trouver quelque chose de *nouveau*, — répéta le nain d'un air perdu ; car il était tout à fait égaré par le vin.

— Tu tâches ! — cria le tyran, féroce. — Qu'entends-tu par ce mot ? Ah ! je comprends. Vous boudez, et il vous faut encore du vin. Tiens ! avale-ça ! — et il remplit une nouvelle coupe et la tendit toute pleine au boiteux, qui la regarda et respira comme essoufflé.

— Bois, te dis-je ! — cria le monstre, — ou par les démons !...

Le nain hésitait. Le roi devint pourpre de rage. Les courtisans souriaient cruellement. Tripetta, pâle comme un cadavre, s'avança jusqu'au siège du monarque, et, s'agenouillant devant lui, elle le supplia d'épargner son ami.

Le tyran la regarda pendant quelques instants, évidemment stupéfait d'une pareille audace. Il semblait ne savoir que dire ni que faire, — ni comment exprimer son indignation d'une manière suffisante. A la fin, sans prononcer une syllabe, il la repoussa violemment loin de lui, et lui jeta à la face le contenu de la coupe pleine jusqu'aux bords.

La pauvre petite se releva du mieux qu'elle put, et, n'osant pas même soupirer, elle reprit sa place au pied de la table.

Il y eut pendant une demi-minute un silence de mort, pendant lequel on aurait entendu tomber une feuille, une plume. Ce silence fut interrompu par une espèce de grincement sourd, mais rauque et prolongé, qui sembla jaillir tout d'un coup de tous les coins de la chambre.

— Pourquoi, — pourquoi, — pourquoi faites-vous ce bruit ? — demanda le roi, se retournant avec fureur vers le nain.

Ce dernier semblait être revenu à peu près de son ivresse, et, regardant fixement, mais avec tranquillité, le tyran en face, il s'écria simplement :

— Moi, — moi ? Comment pourrait-ce être moi ?

— Le son m'a semblé venir du dehors, — observa l'un des courtisans ; — j'imagine que c'est le perroquet, à la fenêtre, qui aigüise son bec aux barreaux de sa cage.

— C'est vrai, — répliqua le monarque, comme très-soulagé par cette idée ; — mais, sur mon honneur de chevalier, j'aurais juré que c'était le grincement des dents de ce misérable.

Là-dessus, le nain se mit à rire (le roi était un farceur trop déterminé pour trouver à redire au rire de qui que ce fût), et déploya une large, puissante et épouvantable rangée de dents. Bien mieux, il déclara qu'il était tout disposé à boire autant de vin qu'on voudrait. Le monarque s'apaisa, et Hop-Frog, ayant absorbé une nouvelle rasade sans le moindre inconvénient, entra tout de suite, et avec chaleur, dans le plan de la mascarade.

— Je ne puis expliquer, — observa-t-il fort tranquillement, et comme s'il n'avait jamais goûté de vin de sa vie, — comment s'est faite cette association d'idées ; mais *juste après* que Votre Majesté eut frappé la petite et lui eut jeté le vin à la face, — *juste après* que Votre Majesté eut fait cela, et pendant que le perroquet faisait ce singulier bruit derrière la fenêtre, il m'est revenu à l'esprit un merveilleux divertissement ; — c'est un des jeux de mon pays, et nous l'introduisons souvent dans nos mascarades ; mais ici il sera absolument nouveau. Malheureusement ceci demande une société de huit personnes, et...

— Eh ! nous sommes huit ! — s'écria le roi, riant de sa subtile découverte ; — huit, juste ! — moi et mes sept ministres. Voyons ! quel est ce divertissement ?

— Nous appelons cela, — dit le boiteux, — *les Huit Orangs-Outangs Enchaînés*, et c'est vraiment un jeu charmant, quand il est bien exécuté.

— *Nous l'exécuterons*, — dit le roi, en se redressant et abaissant les paupières.

— La beauté du jeu, — continua Hop-Frog, — consiste dans l'effroi qu'il cause parmi les femmes.

— Excellent ! rugirent en chœur le monarque et son ministère.

— *C'est moi* qui vous habillerai en orangs-outangs, — continua le nain ; — fiez-vous à moi pour tout cela. La ressemblance sera si frappante que tous les masques vous prendront pour de véritables bêtes, — et, naturellement, ils seront aussi terrifiés qu'étonnés.

— Oh ! c'est ravissant ! — s'écria le roi. — Hop-Frog ! nous ferons de toi un homme !

— Les chaînes ont pour but d'augmenter le désordre par leur tintamarre. Vous êtes censés avoir échappé en masse à vos gardiens. Votre Majesté ne peut se figurer l'effet produit, dans un bal masqué, par huit orangs-outangs enchaînés, que la plupart des assistants prennent pour de véritables bêtes, se précipitant avec des cris sauvages à travers une foule d'hommes et de femmes coquettement et somptueusement vêtus. Le contraste n'a pas son pareil.

— Cela sera ! — dit le roi ; et le conseil se leva en toute hâte, — car il se faisait tard, — pour mettre à exécution le plan de Hop-Frog.

Sa manière d'arranger tout ce monde en orangs-outangs était très-simple, mais très-suffisante pour son dessein. A

l'époque où se passe cette histoire, on voyait rarement des animaux de cette espèce dans les différentes parties du monde civilisé; et, comme les imitations faites par le nain étaient suffisamment bestiales et plus que suffisamment hideuses, on crut pouvoir se fier à la ressemblance.

Le roi et ses ministres furent d'abord insinués dans des chemises et des caleçons de tricot collants. Puis on les enduisit de goudron. À cet endroit de l'opération, quelqu'un de la bande suggéra l'idée de plumes; mais elle fut tout d'abord rejetée par le nain, qui convainquit bien vite les huit personnages, par une démonstration oculaire, que le poil d'un animal tel que l'orang-outang était bien plus fidèlement représenté par du lin. En conséquence, on en étala une couche épaisse par-dessus la couche de goudron. On se procura alors une longue chaîne. D'abord on la passa autour de la taille du roi, *et on l'y assujettit*; puis, autour d'un autre individu de la bande, et on l'y assujettit également; puis, successivement autour de chacun et de la même manière. Quand tout cet arrangement de chaîne fut achevé, en s'écartant l'un de l'autre aussi loin que possible, ils formèrent un cercle; et, pour achever la vraisemblance, Hop-Frog fit passer le reste de la chaîne à travers le cercle, en deux diamètres, à angles droits, d'après la méthode adoptée aujourd'hui par les chasseurs de Bornéo qui prennent des chimpanzés ou d'autres grosses espèces.

La grande salle dans laquelle le bal devait avoir lieu était une pièce circulaire, très-élevée, et recevant la lumière du soleil par une fenêtre unique, au plafond. La nuit (c'était le temps où cette salle trouvait sa destination spéciale), elle était principalement éclairée par un vaste lustre, suspendu par une chaîne au centre du châssis, et

qui s'élevait ou s'abaissait au moyen d'un contre-poids ordinaire; mais pour ne pas nuire à l'élégance, ce dernier passait en dehors de la coupole et par-dessus le toit.

La décoration de la salle avait été abandonnée à la surveillance de Tripetta; mais dans quelques détails elle avait probablement été guidée par le calme jugement de son ami le nain. C'était d'après son conseil que pour cette occasion le lustre avait été enlevé. L'écoulement de la cire, qu'il eût été impossible d'empêcher dans une atmosphère aussi chaude, aurait causé un sérieux dommage aux riches toilettes des invités, qui, vu l'encombrement de la salle, n'auraient pas pu tous éviter le centre, c'est-à-dire la région du lustre. De nouveaux candélabres furent ajustés dans différentes parties de la salle, hors de l'espace rempli par la foule; et un flambeau, d'où s'échappait un parfum agréable, fut placé dans la main droite de chacune des cariatides qui s'élevaient contre le mur, au nombre de cinquante ou soixante en tout.

Les huit oranges-outangs, prenant conseil de Hop-Frog, attendirent patiemment, pour faire leur entrée, que la salle fût complètement remplie de masques, c'est-à-dire jusqu'à minuit. Mais l'horloge avait à peine cessé de sonner, qu'ils se précipitèrent ou plutôt qu'ils roulèrent tous en masse, — car, empêchés comme ils étaient dans leurs chaînes, quelques-uns tombèrent et tous trébuchèrent en entrant.

La sensation parmi les masques fut prodigieuse et remplit de joie le cœur du roi. Comme on s'y attendait, le nombre des invités fut grand, qui supposèrent que ces êtres de mine féroce étaient de véritables bêtes d'une certaine espèce, sinon précisément des oranges-outangs. Plusieurs femmes s'évanouirent de frayeur; et, si le roi n'avait pas pris la précaution d'interdire toutes les armes, lui et sa

bande auraient pu payer leur plaisanterie de leur sang. Bref, ce fut une déroute générale vers les portes; mais le roi avait donné l'ordre qu'on les fermât aussitôt après son entrée, et, d'après le conseil du nain, les clefs avaient été remises entre *ses* mains.

Pendant que le tumulte était à son comble, et que chaque masque ne pensait qu'à son propre salut, — car, en somme, dans cette panique et cette cohue, il y avait un danger réel, — on aurait pu voir la chaîne qui servait à suspendre le lustre, et qui avait été également retirée, descendre, descendre jusqu'à ce que son extrémité recourbée en crochet fût arrivée à trois pieds du sol.

Peu d'instants après, le roi et ses sept amis, ayant roulé à travers la salle dans toutes les directions, se trouvèrent enfin au centre et en contact immédiat avec la chaîne. Pendant qu'ils étaient dans cette position, le nain, qui avait toujours marché sur leurs talons, les engageant à prendre garde à la commotion, se saisit de leur chaîne à l'intersection des deux parties diamétrales. Alors, avec la rapidité de la pensée, il y ajusta le crochet qui servait d'ordinaire à suspendre le lustre; et en un instant, retirée comme par un agent invisible, la chaîne remonta assez haut pour mettre le crochet hors de toute portée, et conséquemment enleva les orangs-outangs tous ensemble, les uns contre les autres, et face à face.

Les masques, pendant ce temps, étaient à peu près revenus de leur alarme; et, comme ils commençaient à prendre tout cela pour une plaisanterie adroitement concertée, ils poussèrent un immense éclat de rire, en voyant la position des singes.

— Gardez-les-moi! — cria alors Hop-Frog; et sa voix perçante se faisait entendre à travers le tumulte, — gardez-les-moi, je crois que je les connais, moi. Si je peux seule-

ment les bien voir, *moi*, je vous dirai tout de suite qui ils sont.

Alors, chevauchant des pieds et des mains sur les têtes de la foule, il manœuvra de manière à atteindre le mur; puis, arrachant un flambeau à l'une des cariatides, il retourna, comme il était venu, vers le centre de la salle, — bondit avec l'agilité d'un singe sur la tête du roi, — et grimpa de quelques pieds après la chaîne, — abaissant la torche pour examiner le groupe des oranges-outangs, et criant toujours : — Je découvrirai bien vite qui ils sont!

Et alors, pendant que toute l'assemblée, — y compris les singes, — se tordait de rire, le bouffon poussa soudainement un sifflement aigu; la chaîne remonta vivement de trente pieds environ, — tirant avec elle les oranges-outangs terrifiés qui se débattaient, et les laissant suspendus en l'air entre le châssis et le plancher. Hop-Frog, cramponné à la chaîne, était remonté avec elle et gardait toujours sa position relativement aux huit masques, rabattant toujours sa torche vers eux, comme s'il s'efforçait de découvrir qui ils pouvaient être.

Toute l'assistance fut tellement stupéfiée par cette ascension, qu'il en résulta un silence profond, d'une minute environ. Mais il fut interrompu par un bruit sourd, une espèce de grincement rauque, comme celui qui avait déjà attiré l'attention du roi et de ses conseillers, quand celui-ci avait jeté le vin à la face de Tripetta. Mais, dans le cas présent, il n'y avait pas lieu de chercher d'où partait le bruit. Il jaillissait des dents du nain, qui faisait grincer ses crocs, comme s'il les broyait dans l'écume de sa bouche, et dardait des yeux étincelant d'une rage folle vers le roi et ses sept compagnons, dont les figures étaient tournées vers lui.

— Ah ! ah ! — dit enfin le nain furibond, — ah ! ah ! je commence à voir qui sont ces gens-là maintenant !

Alors, sous prétexte d'examiner le roi de plus près, il approcha le flambeau du vêtement de lin dont celui-ci était revêtu, et qui se fondit instantanément en une nappe de flamme éclatante. En moins d'une demi-minute, les huit oranges-outangs flambaient furieusement, au milieu des cris d'une multitude qui les contemplait d'en bas, frappée d'horreur, et impuissante à leur porter le plus léger secours.

A la longue, les flammes, jaillissant soudainement avec plus de violence, contraignirent le bouffon à grimper plus haut sur sa chaîne, hors de leur atteinte, et, pendant qu'il accomplissait cette manœuvre, la foule retomba, pour un instant encore, dans le silence. Le nain saisit l'occasion, et prit de nouveau la parole :

— Maintenant, — dit-il, — je vois *distinctement* de quelle espèce sont ces masques. Je vois un grand roi et ses sept conseillers privés, un roi qui ne se fait pas scrupule de frapper une fille sans défense, et ses sept conseillers qui l'encouragent dans son atrocité. Quant à moi, je suis simplement Hop-Frog le bouffon, — et *ceci est ma dernière bouffonnerie !*

Grâce à l'extrême combustibilité du chanvre et du goudron auquel il était collé, le nain avait à peine fini sa courte harangue que l'œuvre de vengeance était accomplie. Les huit cadavres se balançaient sur leurs chaînes, — masse confuse, fétide, fuligineuse, hideuse. Le boiteux lança sa torche sur eux, grimpa tout à loisir vers le plafond, et disparut à travers le châssis.

On suppose que Tripetta, en sentinelle sur le toit de la salle, avait servi de complice à son ami dans cette vengeance incendiaire, et qu'ils s'enfuirent ensemble vers leur pays ; car on ne les a jamais revus.

LA

BARRIQUE D'AMONTILLADO.

J'avais supporté du mieux que j'avais pu les mille injustices de Fortunato; mais, quand il en vint à l'insulte, je jurai de me venger. Vous cependant, qui connaissez bien la nature de mon âme, vous ne supposerez pas que j'aie articulé une seule menace. A la longue, je devais être vengé; c'était un point définitivement arrêté; — mais la perfection même de ma résolution excluait toute idée de péril. Je devais non-seulement punir, mais punir impunément. Une injure n'est pas redressée quand le châtiment atteint le redresseur; elle n'est pas non plus redressée quand le vengeur n'a pas soin de se faire connaître à celui qui a commis l'injure.

Il faut qu'on sache que je n'avais donné à Fortunato aucune raison de douter de ma bienveillance, ni par mes paroles, ni par mes actions. Je continuai, selon mon habitude, à lui sourire en face, et il ne devinait pas que mon sourire désormais ne traduisait que la pensée de son immolation.

Il avait un côté faible, — ce Fortunato, — bien qu'il fût à tous autres égards un homme à respecter, et même

à craindre. Il se faisait gloire d'être connaisseur en vins. Peu d'Italiens ont le véritable esprit de connaisseur; leur enthousiasme est la plupart du temps emprunté, accommodé au temps et à l'occasion; c'est un charlatanisme pour agir sur les millionnaires anglais et autrichiens. En fait de peintures et de pierres précieuses, Fortunato, comme ses compatriotes, était un charlatan; — mais en matière de vieux vins il était sincère. A cet égard, je ne différais pas essentiellement de lui; j'étais moi-même très-entendu dans les crus italiens, et j'en achetais considérablement toutes les fois que je le pouvais.

Un soir, à la brune, au fort de la folie du carnaval, je rencontrai mon ami. Il m'accosta avec une très-chaude cordialité, car il avait beaucoup bu. Mon homme était déguisé. Il portait un vêtement collant et mi-parti, et sa tête était surmontée d'un bonnet conique avec des sonnettes. J'étais si heureux de le voir que je crus que je ne finirais jamais de lui pétrir la main.

Je lui dis : — Mon cher Fortunato, je vous rencontre à propos. — Quelle excellente mine vous avez aujourd'hui ! — Mais j'ai reçu une pipe d'amontillado, ou du moins d'un vin qu'on me donne pour tel, et j'ai des doutes.

— Comment ? — dit-il, — de l'amontillado ? Une pipe ? Pas possible ! — Et au milieu du carnaval !

— J'ai des doutes, répliquai-je, — et j'ai été assez bête pour payer le prix total de l'amontillado sans vous consulter. On n'a pas pu vous trouver, et je tremblais de manquer une occasion.

— De l'amontillado !

— J'ai des doutes.

— De l'amontillado !

— Et je veux les tirer au clair.

— De l'amontillado !

— Puisque vous êtes invité quelque part, je vais chercher Luchesi. Si quelqu'un a le sens critique, c'est lui. Il me dira...

— Luchesi est incapable de distinguer l'amon-tillado du xérès.

— Et cependant il y a des imbéciles qui tiennent que son goût est égal au vôtre.

— Venez, allons !

— Où ?

— A vos caves.

— Mon ami, non ; je ne veux pas abuser de votre bonté. Je vois que vous êtes invité. Luchesi...

— Je ne suis pas invité ; — partons !

— Mon ami, non. Ce n'est pas la question de l'invitation, mais c'est le cruel froid dont je m'aperçois que vous souffrez. Les caves sont insupportablement humides ; elles sont tapissées de nitre.

— N'importe, allons ! Le froid n'est absolument rien. De l'amon-tillado ! On vous en a imposé. — Et quant à Luchesi, il est incapable de distinguer le xérès de l'amon-tillado.

En parlant ainsi, Fortunato s'empara de mon bras. Je mis un masque de soie noire, et, m'enveloppant soigneusement d'un manteau, je me laissai traîner par lui jusqu'à mon palais.

Il n'y avait pas de domestiques à la maison ; ils s'étaient cachés pour faire ripaille en l'honneur de la saison. Je leur avais dit que je ne rentrerais pas avant le matin, et je leur avais donné l'ordre formel de ne pas bouger de la maison. Cet ordre suffisait, je le savais bien, pour qu'ils décampassent en toute hâte, tous, jusqu'au dernier, aussitôt que j'aurais tourné le dos.

Je pris deux flambeaux à la glace, j'en donnai un à

Fortunato, et je le dirigeai complaisamment, à travers une enfilade de pièces, jusqu'au vestibule qui conduisait aux caves. Je descendis devant lui un long et tortueux escalier, me retournant et lui recommandant de prendre bien garde. Nous atteignîmes enfin les derniers degrés, et nous nous trouvâmes ensemble sur le sol humide des catacombes des Montrésors.

La démarche de mon ami était chancelante, et les clochettes de son bonnet cliquetaient à chacune de ses enjambées.

— La pipe d'amtillado ? — dit-il.

— C'est plus loin, — dis-je ; — mais observez cette broderie blanche qui étincelle sur les murs de ce caveau.

Il se retourna vers moi et me regarda dans les yeux avec deux globes vitreux qui distillaient les larmes de l'ivresse.

— Le nitre ? — demanda-t-il à la fin.

— Le nitre, — répliquai-je. — Depuis combien de temps avez-vous attrapé cette toux ?

— Euh ! euh ! euh ! — euh ! euh ! euh ! — euh ! euh ! euh ! — euh !!!

Il fut impossible à mon pauvre ami de répondre avant quelques minutes.

— Ce n'est rien, dit-il enfin.

— Venez, — dis-je avec fermeté, — allons-nous-en, votre santé est précieuse. Vous êtes riche, respecté, admiré, aimé ; vous êtes heureux, comme je le fus autrefois ; vous êtes un homme qui laisserait un vide. Pour moi, ce n'est pas la même chose. Allons-nous-en ; vous vous rendrez malade. D'ailleurs, il y a Luchesi...

— Assez, — dit-il ; — la toux, ce n'est rien. Cela ne me tuera pas. Je ne mourrai pas d'un rhume.

— C'est vrai, — c'est vrai, — répliquai-je, — et en

vérité je n'avais pas l'intention de vous alarmer inutilement; — mais vous devriez prendre des précautions. Un coup de ce médoc vous défendra contre l'humidité.

Ici j'enlevai une bouteille à une longue rangée de ses compagnes qui étaient couchées par terre, et je fis sauter le goulot.

— Buvez, — dis-je, en lui présentant le vin.

Il porta la bouteille à ses lèvres, en me regardant du coin de l'œil. Il fit une pause, me salua familièrement (les grelots sonnèrent), et dit :

— Je bois aux défunts qui reposent autour de nous !

— Et moi, à votre longue vie !

Il reprit mon bras, et nous nous remîmes en route.

— Ces caveaux, — dit-il, — sont très vastes.

— Les Montrésors, — répliquai-je, — étaient une grande et nombreuse famille.

— J'ai oublié vos armes.

— Un grand pied d'or sur champ d'azur; le pied écrase un serpent rampant dont les dents s'enfoncent dans le talon.

— Et la devise ?

— *Nemo me impune lacessit.*

— Fort beau ! — dit-il.

Le vin étincelait dans ses yeux, et les sonnettes tintaient. Le médoc m'avait aussi échauffé les idées. Nous étions arrivés à travers des murailles d'ossements empilés, entremêlés de barriques et de pièces de vin, aux dernières profondeurs des catacombes. Je m'arrêtai de nouveau, et cette fois je pris la liberté de saisir Fortunato par un bras, au-dessus du coude.

— Le nitre ! — dis-je; — voyez, cela augmente. Il pend comme de la mousse le long des voûtes. Nous sommes sous le lit de la rivière. Les gouttes d'humidité

filtrèrent à travers les ossements. Venez, partons, avant qu'il soit trop tard. Votre toux...

— Ce n'est rien, — dit-il, — continuons. Mais, d'abord, encore un coup de médoc.

Je cassai un flacon de vin de Grave, et je le lui tendis. Il le vida d'un trait. Ses yeux brillèrent d'un feu ardent. Il se mit à rire, et jeta la bouteille en l'air avec un geste que je ne pus pas comprendre.

Je le regardai avec surprise. Il répéta le mouvement, — un mouvement grotesque.

— Vous ne comprenez pas? — dit-il.

— Non, — répliquai-je.

— Alors vous n'êtes pas de la loge.

— Comment?

— Vous n'êtes pas maçon.

— Si! si! — dis-je, — si! si!

— Vous? impossible! vous maçon?

— Oui, maçon, — répondis-je.

— Un signe! — dit-il.

— Voici, — répliquai-je, en tirant une truelle de dessous les plis de mon manteau.

— Vous voulez rire, — s'écria-t-il, en reculant de quelques pas. — Mais allons à l'amontillado.

— Soit, — dis-je, en replaçant l'outil sous ma roquelaure, et lui offrant de nouveau mon bras. Il s'appuya lourdement dessus. Nous continuâmes notre route à la recherche de l'amontillado. Nous passâmes sous une rangée d'arceaux fort bas; nous descendîmes; nous fîmes quelques pas, et, descendant encore, nous arrivâmes à une crypte profonde, où l'impureté de l'air faisait rougir plutôt que briller nos flambeaux.

Tout au fond de cette crypte, on en découvrait une autre moins spacieuse. Ses murs avait été revêtus avec les

débris humains, empilés dans les caves au-dessus de nous, à la manière des grandes catacombes de Paris. Trois côtés de cette seconde crypte étaient encore décorés de cette façon. Du quatrième les os avaient été arrachés et gisaient confusément sur le sol, formant en un point un rempart d'une certaine hauteur. Dans le mur, ainsi mis à nu par le déplacement des os, nous apercevions encore une autre niche, profonde de quatre pieds environ, large de trois, haute de six ou sept. Elle ne semblait pas avoir été construite pour un usage spécial, mais formait simplement l'intervalle entre deux des piliers énormes qui supportaient la voûte des catacombes, et s'appuyait à l'un des murs de granit massif qui délimitaient l'ensemble.

Ce fut en vain que Fortunato, élevant sa torche malade, s'efforça de scruter la profondeur de la niche. La lumière affaiblie ne nous permettait pas d'en apercevoir l'extrémité.

— Avancez, — dis-je, — c'est là qu'est l'amontillado. Quant à Luchesi...

— C'est un être ignare ! — interrompit mon ami, prenant les devants et marchant tout de travers, pendant que je suivais sur ses talons. En un instant, il avait atteint l'extrémité de la niche, et, trouvant sa marche arrêtée par le roc, il s'arrêta stupidement ébahi. Un moment après, je l'avais enchaîné au granit. Sur la paroi il y avait deux crampons de fer, à la distance d'environ deux pieds l'un de l'autre, dans le sens horizontal. A l'un des deux était suspendue une courte chaîne, à l'autre un cadenas. Ayant jeté la chaîne autour de sa taille, l'assujettir fut une besogne de quelques secondes. Il était trop étonné pour résister. Je retirai la clef, et reculai de quelques pas hors de la niche.

— Passez votre main sur le mur, — dis-je ; — vous ne

pouvez pas ne pas sentir le nitre. Vraiment, il est très-humide. Laissez-moi vous *supplier* une fois encore de vous en aller. — Non ? — Alors, il faut positivement que je vous quitte. Mais je vous rendrai d'abord tous les petits soins qui sont en mon pouvoir.

— L'amontillado ! — s'écria mon ami, qui n'était pas encore revenu de son étonnement.

— C'est vrai, — répliquai-je, — l'amontillado.

Tout en prononçant ces mots, j'attaquais la pile d'ossements dont j'ai déjà parlé. Je les jetai de côté, et je découvris bientôt une bonne quantité de moellons et de mortier. Avec ces matériaux, et à l'aide de ma truelle, je commençai activement à murer l'entrée de la niche.

J'avais à peine établi la première assise de ma maçonnerie, que je découvris que l'ivresse de Fortunato était en grande partie dissipée. Le premier indice que j'en eus fut un cri sourd, un gémissement, qui sortit du fond de la niche. *Ce n'était pas le cri d'un homme ivre !* Puis il y eut un long et obstiné silence. Je posai la seconde rangée, puis la troisième, puis la quatrième ; et alors j'entendis les furieuses vibrations de la chaîne. Le bruit dura quelques minutes, pendant lesquelles, pour m'en délecter plus à l'aise, j'interrompis ma besogne et m'accroupis sur les ossements. A la fin, quand le tapage s'apaisa, je repris ma truelle, et j'achevai sans interruption la cinquième, la sixième et la septième rangée. Le mur était alors presque à la hauteur de ma poitrine. Je fis une nouvelle pause, et, élevant les flambeaux au-dessus de la maçonnerie, je jetai quelques faibles rayons sur le personnage inclus.

Une suite de grands cris, de cris aigus, fit soudainement explosion du gosier de la figure enchaînée, et me rejeta pour ainsi dire violemment en arrière. Pendant un

instant j'hésitai, — je tremblai. Je tirai mon épée, et je commençai à fourrager à travers la niche; mais un instant de réflexion suffit à me tranquilliser. Je posai la main sur la maçonnerie massive du caveau, et je fus tout à fait rassuré. Je me rapprochai du mur. Je répondis aux hurlements de mon homme. Je leur fis écho et accompagnement, — je les surpassai en volume et en force. Voilà comme je fis, et le braillard se tint tranquille.

Il était alors minuit, et ma tâche tirait à sa fin. J'avais complété ma huitième, ma neuvième et ma dixième rangée. J'avais achevé une partie de la onzième et dernière; il ne restait plus qu'une seule pierre à ajuster et à plâtrer. Je la remuai avec effort; je la plaçai à peu près dans la position voulue. Mais alors s'échappa de la niche un rire étouffé qui me fit dresser les cheveux sur la tête. A ce rire succéda une voix triste que je reconnus difficilement pour celle du noble Fortunato. La voix disait :

— Ha ! ha ! ha ! — Hé ! hé ! — Une très-bonne plaisanterie, en vérité ! — une excellente farce ! Nous en rirons de bon cœur au palais, — hé ! hé ! — de notre bon vin ! — hé ! hé ! hé !

— De l'amontillado ! — dis-je.

— Hé ! hé ! — hé ! hé ! — oui, de l'amontillado. Mais ne se fait-il pas tard ? Ne nous attendront-ils pas au palais, la signora Fortunato et les autres ? Allons-nous-en.

— Oui, — dis-je, — allons-nous-en.

— *Pour l'amour de Dieu, Montrésor !*

— Oui, — dis-je, — pour l'amour de Dieu !

Mais à ces mots point de réponse; je tendis l'oreille en vain. Je m'impatientai. J'appelai très-haut :

— Fortunato !

Pas de réponse. J'appelai de nouveau :

— Fortunato !

Rien. — J'introduisis une torche à travers l'ouverture qui restait et la laissai tomber en dedans. Je ne reçus en manière de réplique qu'un cliquetis de sonnettes. Je me sentis mal au cœur, — sans doute par suite de l'humidité des catacombes. Je me hâtai de mettre fin à ma besogne. Je fis un effort, et j'ajustai la dernière pierre; je la recouvris de mortier. Contre la nouvelle maçonnerie je rétablis l'ancien rempart d'ossements. Depuis un demi-siècle aucun mortel ne les a dérangés. *In pace requiescat !*

LE MASQUE DE LA MORT ROUGE.

La *Mort Rouge* avait pendant longtemps dépeuplé la contrée. Jamais peste ne fut si fatale, si horrible. Son avatar, c'était le sang, — la rougeur et la hideur du sang. C'étaient des douleurs aiguës, un vertige soudain, et puis un suintement abondant par les pores, et la dissolution de l'être. Des taches pourpres sur le corps, et spécialement sur le visage de la victime, la mettaient au ban de l'humanité, et lui fermaient tout secours et toute sympathie. L'invasion, le progrès, le résultat de la maladie, tout cela était l'affaire d'une demi-heure.

Mais le prince Prospero était heureux, et intrépide, et sagace. Quand ses domaines furent à moitié dépeuplés, il convoqua un millier d'amis vigoureux et allègres de cœur, choisis parmi les chevaliers et les dames de sa cour, et se fit avec eux une retraite profonde dans une de ses abbayes fortifiées. C'était un vaste et magnifique bâtiment, une création du prince, d'un goût excentrique et cependant grandiose. Un mur épais et haut lui faisait une ceinture. Ce mur avait des portes de fer. Les courtisans, une fois entrés, se servirent de fourneaux et de solides

marteaux pour souder les verrous. Ils résolurent de se barricader contre les impulsions soudaines du désespoir extérieur et de fermer toute issue aux frénésies du dedans. L'abbaye fut largement approvisionnée. Grâce à ces précautions, les courtisans pouvaient jeter le défi à la contagion. Le monde extérieur s'arrangerait comme il pourrait. En attendant, c'était folie de s'affliger ou de penser. Le prince avait pourvu à tous les moyens de plaisir. Il y avait des bouffons, il y avait des improvisateurs, des danseurs, des musiciens, il y avait le beau sous toutes ses formes, il y avait le vin. En dedans, il y avait toutes ces belles choses et la sécurité. Au dehors, la *Mort Rouge*.

Ce fut vers la fin du cinquième ou sixième mois de sa retraite, et pendant que le fléau sévissait au dehors avec le plus de rage, que le prince Prospero gratifia ses mille amis d'un bal masqué de la plus insolite magnificence.

Tableau voluptueux que cette mascarade ! Mais d'abord laissez-moi vous décrire les salles où elle eut lieu. Il y en avait sept, — une enfilade impériale. Dans beaucoup de palais, ces séries de salons forment de longues perspectives en ligne droite, quand les battants des portes sont rabattus sur les murs de chaque côté, de sorte que le regard s'enfonce jusqu'au bout sans obstacle. Ici, le cas était fort différent, comme on pouvait s'y attendre de la part du duc et de son goût très vif pour le bizarre. Les salles étaient si irrégulièrement disposées que l'œil n'en pouvait guère embrasser plus d'une à la fois. Au bout d'un espace de vingt à trente yards il y avait un brusque détour, et à chaque coude un nouvel aspect. A droite et à gauche, au milieu de chaque mur, une haute et étroite fenêtre gothique donnait sur un corridor fermé qui suivait les sinuosités de l'appartement. Chaque fenêtre était faite de verres colorés en harmonie avec le ton dominant dans les décorations de

la salle sur laquelle elle s'ouvrait. Celle qui occupait l'extrémité orientale, par exemple, était tendue de bleu, — et les fenêtres étaient d'un bleu profond. La seconde pièce était ornée et tendue de pourpre, et les carreaux étaient pourpres. La troisième, entièrement verte, et vertes les fenêtres. La quatrième, décorée d'orange, était éclairée par une fenêtre orangée, — la cinquième, blanche, — la sixième, violette.

La septième salle était rigoureusement ensevelie de tentures de velours noir qui revêtaient tout le plafond et les murs, et retombaient en lourdes nappes sur un tapis de même étoffe et de même couleur. Mais, dans cette chambre seulement, la couleur des fenêtres ne correspondait pas à la décoration. Les carreaux étaient écarlates, — d'une couleur intense de sang.

Or, dans aucune des sept salles, à travers les ornements d'or éparpillés à profusion çà et là ou suspendus aux lambris, on ne voyait de lampe ni de candélabre. Ni lampes, ni bougies; aucune lumière de cette sorte dans cette longue suite de pièces. Mais, dans les corridors qui leur servaient de ceinture, juste en face de chaque fenêtre, se dressait un énorme trépied, avec un brasier éclatant, qui projetait ses rayons à travers les carreaux de couleur et illuminait la salle d'une manière éblouissante. Ainsi se produisaient une multitude d'aspects chatoyants et fantastiques. Mais dans la chambre de l'ouest, la chambre noire, la lumière du brasier qui ruisselait sur les tentures noires à travers les carreaux sanglants était épouvantablement sinistre, et donnait aux physionomies des imprudents qui y entraient un aspect tellement étrange, que bien peu de danseurs se sentaient le courage de mettre les pieds dans son enceinte magique.

C'était aussi dans cette salle que s'élevait, contre le

mur de l'ouest, une gigantesque horloge d'ébène. Son pendule se balançait avec un tic-tac sourd, lourd, monotone; et quand l'aiguille des minutes avait fait le circuit du cadran et que l'heure allait sonner, il s'élevait des poumons d'airain de la machine un son clair, éclatant, profond et excessivement musical, mais d'une note si particulière et d'une énergie telle, que d'heure en heure, les musiciens de l'orchestre étaient contraints d'interrompre un instant leurs accords pour écouter la musique de l'heure; les valseurs alors cessaient forcément leurs évolutions; un trouble momentané courait dans toute la joyeuse compagnie; et, tant que vibrail le carillon, on remarquait que les plus fous devenaient pâles, et que les plus âgés et les plus rassis passaient leurs mains sur leurs fronts, comme dans une méditation ou une rêverie délirante. Mais quand l'écho s'était tout à fait évanoui, une légère hilarité circulait, par toute l'assemblée; les musiciens s'entre-regardaient et souriaient de leurs nerfs et de leur folie, et se juraient tout bas, les uns aux autres, que la prochaine sonnerie ne produirait pas en eux la même émotion; et puis, après la fuite des soixante minutes qui comprennent les trois mille six cents secondes de l'heure disparue, arrivait une nouvelle sonnerie de la fatale horloge, et c'étaient le même trouble, le même frisson, les mêmes rêveries.

Mais en dépit de tout cela, c'était une joyeuse et magnifique orgie. Le goût du duc était tout particulier. Il avait un œil sûr à l'endroit des couleurs et des effets. Il méprisait le *décorum* de la mode. Ses plans étaient téméraires et sauvages, et ses conceptions brillaient d'une splendeur barbare. Il y a des gens qui l'auraient jugé fou. Ses courtisans sentaient bien qu'il ne l'était pas. Mais il fallait l'entendre, le voir, le toucher, pour être sûr qu'il ne l'était pas.

Il avait, à l'occasion de cette grande fête, présidé en grande partie à la décoration mobilière des sept salons, et c'était son goût personnel qui avait commandé le style des travestissements. A coup sûr, c'étaient des conceptions grotesques. C'était éblouissant, étincelant; il y avait du piquant et du fantastique, — beaucoup de ce qu'on a vu depuis dans *Hernani*. Il y avait des figures vraiment arabesques, absurdement équipées, incongrûment bâties; des fantaisies monstrueuses comme la folie; il y avait du beau, du licencieux, du bizarre en quantité, tant soit peu de terrible, et du dégoûtant à foison. Bref, c'était comme une multitude de rêves qui se pavanaient çà et là dans les sept salons. Et ces rêves se contorsionnaient en tous sens, prenant la couleur des chambres; et l'on eût dit qu'ils exécutaient la musique avec leurs pieds, et que les airs étranges de l'orchestre étaient l'écho de leurs pas.

Et de temps en temps on entend sonner l'horloge d'ébène de la salle de velours. Et alors, pour un moment, tout s'arrête, tout se tait, excepté la voix de l'horloge. Les rêves sont glacés, paralysés dans leurs postures. Mais les échos de la sonnerie s'évanouissent, — ils n'ont duré qu'un instant, — et à peine ont-ils fui, qu'une hilarité légère et mal contenue circule partout. Et la musique s'enfle de nouveau, et les rêves revivent, et ils se tordent çà et là plus joyeusement que jamais, reflétant la couleur des fenêtres à travers lesquelles ruisselle le rayonnement des trépièdes. Mais dans la chambre qui est là-bas tout à l'ouest aucun masque n'ose maintenant s'aventurer; car la nuit avance, et une lumière plus rouge afflue à travers les carreaux couleur de sang, et la noirceur des draperies funèbres est effrayante; et à l'étourdi qui met le pied sur le tapis funèbre l'horloge d'ébène envoie un carillon plus lourd, plus solennellement énergique que celui qui frappe

les oreilles des masques tourbillonnant dans l'insouciance lointaine des autres salles.

Quant à ces pièces-là, elles fourmillaient de monde, et le cœur de la vie y battait fiévreusement. Et la fête tourbillonnait toujours, lorsque s'éleva enfin le son de minuit de l'horloge. Alors, comme je l'ai dit, la musique s'arrêta; le tournoiement des valseurs fut suspendu; il se fit partout, comme naguère, une anxieuse immobilité. Mais le timbre de l'horloge avait cette fois douze coups à sonner; aussi, il se peut bien que plus de pensée se soit glissé dans les méditations de ceux qui pensaient parmi cette foule festoyante. Et ce fut peut-être aussi pour cela que plusieurs personnes parmi cette foule, avant que les derniers échos du dernier coup fussent noyés dans le silence, avaient eu le temps de s'apercevoir de la présence d'un masque qui jusque-là n'avait aucunement attiré l'attention. Et, la nouvelle de cette intrusion s'étant répandue en un chuchotement à la ronde, il s'éleva de toute l'assemblée un bourdonnement, un murmure significatif d'étonnement et de désapprobation, — puis, finalement, de terreur, d'horreur et de dégoût.

Dans une réunion de fantômes telle que je l'ai décrite, il fallait sans doute une apparition bien extraordinaire pour causer une telle sensation. La licence carnavalesque de cette nuit était, il est vrai, à peu près illimitée; mais le personnage en question avait dépassé l'extravagance d'un Hérode, et franchi les bornes — cependant complaisantes — du décorum imposé par le prince. Il y a dans les cœurs des plus insoucians des cordes qui ne se laissent pas toucher sans émotion. Même chez les plus dépravés, chez ceux pour qui la vie et la mort sont également un jeu, il y a des choses avec lesquelles on ne peut pas jouer. Toute l'assemblée parut alors sentir profondément le

mauvais goût et l'inconvenance de la conduite et du costume de l'étranger. Le personnage était grand et décharné, et enveloppé d'un suaire de la tête aux pieds. Le masque qui cachait le visage représentait si bien la physionomie d'un cadavre raidi, que l'analyse la plus minutieuse aurait difficilement découvert l'artifice. Et cependant, tous ces fous joyeux auraient peut-être supporté, sinon approuvé, cette laide plaisanterie. Mais le masque avait été jusqu'à adopter le type de la *Mort Rouge*. Son vêtement était barbouillé de sang, — et son large front, ainsi que tous les traits de sa face, étaient aspergés de l'épouvantable écarlate.

Quand les yeux du prince Prospero tombèrent sur cette figure de spectre, — qui, d'un mouvement lent, solennel, emphatique, comme pour mieux soutenir son rôle, se promenait çà et là à travers les danseurs, — on le vit d'abord convulsé par un violent frisson de terreur ou de dégoût; mais une seconde après, son front s'empourpra de rage.

— Qui ose, — demanda-t-il, d'une voix enrouée, aux courtisans debout près de lui, — qui ose nous insulter par cette ironie blasphématoire? Emparez-vous de lui, et démasquez-le, — que nous sachions qui nous aurons à pendre aux créneaux, au lever du soleil!

C'était dans la chambre de l'est ou chambre bleue, que se trouvait le prince Prospero, quand il prononça ces paroles. Elles retentirent fortement et clairement à travers les sept salons, car le prince était un homme impérieux et robuste, et la musique s'était tue à un signe de sa main.

C'était dans la chambre bleue que se tenait le prince, avec un groupe de pâles courtisans à ses côtés. D'abord, pendant qu'il parlait, il y eut parmi le groupe un léger

mouvement en avant dans la direction de l'intrus, qui fut un instant presque à leur portée, et qui maintenant, d'un pas délibéré et majestueux, se rapprochait de plus en plus du prince. Mais par suite d'une certaine terreur indéfinissable que l'audace insensée du masque avait inspirée à toute la société, il ne se trouva personne pour lui mettre la main dessus; si bien que, ne trouvant aucun obstacle, il passa à deux pas de la personne du prince; et, pendant que l'immense assemblée, comme obéissant à un seul mouvement, reculait du centre de la salle vers les murs, il continua sa route sans interruption, de ce même pas solennel et mesuré qui l'avait tout d'abord caractérisé, de la chambre bleue à la chambre pourpre, — de la chambre pourpre à la chambre verte, — de la verte à l'orange, — de celle-ci à la blanche, — et de celle-là à la violette, avant qu'on eût fait un mouvement décisif pour l'arrêter.

Ce fut alors, toutefois, que le prince Prospero, exaspéré par la rage et la honte de sa lâcheté d'une minute, s'élança précipitamment à travers les six chambres, où nul ne le suivit; car une terreur mortelle s'était emparée de tout le monde. Il brandissait un poignard nu, et s'était approché impétueusement à une distance de trois ou quatre pieds du fantôme qui battait en retraite, quand ce dernier, arrivé à l'extrémité de la salle de velours, se retourna brusquement et fit face à celui qui le poursuivait. Un cri aigu partit, — et le poignard glissa avec un éclair sur le tapis funèbre où le prince Prospero tombait mort une seconde après.

Alors, invoquant le courage violent du désespoir, une foule de masques se précipita à la fois dans la chambre noire; et, saisissant l'inconnu, qui se tenait, comme une grande statue, droit et immobile dans l'ombre de l'horloge

d'ébène, ils se sentirent suffoqués par une terreur sans nom, en voyant que sous le linceul et le masque cadavéreux, qu'ils avaient empoignés avec une si violente énergie, ne logeait aucune forme palpable.

On reconnut alors la présence de la *Mort Rouge*. Elle était venue comme un voleur de nuit. Et tous les convives tombèrent un à un dans les salles de l'orgie inondées d'une rosée sanglante, et chacun mourut dans la posture désespérée de sa chute.

Et la vie de l'horloge d'ébène disparut avec celle du dernier de ces êtres joyeux. Et les flammes des trépieds expirèrent. Et les Ténèbres, et la Ruine, et la *Mort Rouge* établirent sur toutes choses leur empire illimité.

LE ROI PESTE.

HISTOIRE CONTENANT UNE ALLÉGORIE.

Les dieux souffrent et autorisent fort
bien chez les rois les choses qui leur
font horreur dans les chemins de la
canaille.

BUCKHURST. — *Ferrex et Porrex.*

Vers minuit environ, pendant une nuit du mois d'octobre, sous le règne chevaleresque d'Édouard III, deux matelots appartenant à l'équipage du *Free-and-Easy*, goëlette de commerce faisant le service entre l'Écluse (Belgique) et la Tamise, et qui était alors à l'ancre dans cette rivière, furent très émerveillés de se trouver assis dans la salle d'une taverne de la paroisse Saint-André, à Londres, — laquelle taverne portait pour enseigne la portraiture du *Joyeux Loup de mer*.

La salle, quoique mal construite, noircie par la fumée, basse de plafond, et ressemblant d'ailleurs à tous les cabarets de cette époque, était néanmoins, dans l'opinion des groupes grotesques de buveurs disséminés çà et là, suffisamment bien appropriée à sa destination.

De ces groupes, nos deux matelots formaient, je crois, le plus intéressant, sinon le plus remarquable.

Celui qui paraissait être l'aîné, et que son compagnon appelait du nom caractéristique de *Legs* (jambes), était aussi de beaucoup le plus grand des deux. Il pouvait bien avoir six pieds et demi, et une courbure habituelle des épaules semblait la conséquence nécessaire d'une aussi prodigieuse stature. — Son superflu en hauteur était néanmoins plus que compensé par des déficits à d'autres égards. Il était excessivement maigre, et il aurait pu, comme l'affirmaient ses camarades, remplacer, quand il était ivre, une flamme de tête de mât, et à jeun le bout-dehors du foc. Mais évidemment ces plaisanteries et d'autres analogues n'avaient jamais produit aucun effet sur les muscles cachinnatoires du loup de mer. Avec ses pommettes saillantes, son grand nez de faucon, son menton fuyant, sa mâchoire inférieure déprimée et ses énormes yeux blancs protubérants, l'expression de sa physionomie, quoique empreinte d'une espèce d'indifférence bourrue pour toutes choses, n'en était pas moins solennelle et sérieuse au delà de toute imitation et de toute description.

Le plus jeune matelot était, dans toute son apparence extérieure, l'inverse et la *réci-proque* de son camarade. Une paire de jambes arquées et trapues supportait sa personne lourde et ramassée, et ses bras singulièrement courts et épais, terminés par des poings plus qu'ordinaires, pendillaient et se balançaient à ses côtés comme les ailerons d'une tortue de mer. De petits yeux, d'une couleur non précise, scintillaient, profondément enfoncés dans sa tête. Son nez restait enfoui dans la masse de chair qui enveloppait sa face ronde, pleine et pourprée, et sa grosse lèvre supérieure se reposait complaisamment sur l'inférieure, encore plus grosse, avec un air de satisfaction

personnelle, augmenté par l'habitude qu'avait le propriétaire des dites lèvres de les lécher de temps à autre. Il regardait évidemment son grand camarade de bord avec un sentiment moitié d'ébahissement, moitié de raillerie; et parfois, quand il le contemplait en face, il avait l'air du soleil empourpré, contemplant avant de se coucher, le haut des rochers de Ben-Nevis.

Cependant les pérégrinations du digne couple dans les différentes tavernes du voisinage pendant les premières heures de la nuit avaient été variées et pleines d'événements. Mais les fonds, même les plus vastes, ne sont pas éternels, et c'était avec des poches vides que nos amis s'étaient aventurés dans le cabaret en question.

Au moment précis où commence proprement cette histoire, Legs et son compagnon Hugh Tarpaulin étaient assis, chacun avec les deux coudes appuyés sur la vaste table de chêne, au milieu de la salle, et les joues entre les mains. A l'abri d'un vaste flacon de *bumming-stuff* non payé, ils lorgnaient les mots sinistres : — *Pas de craie*⁽¹⁾, — qui, non sans étonnement et sans indignation de leur part, étaient écrits sur la porte en caractères de craie, — cette impudente craie qui osait se déclarer absente ! Non que la faculté de déchiffrer les caractères écrits, — faculté considérée parmi le peuple de ce temps comme un peu moins cabalistique que l'art de les tracer, — eût pu, en stricte justice, être imputée aux deux disciples de la mer; mais il y avait, pour dire la vérité, un certain tortillement dans la tournure des lettres, — et dans l'ensemble je ne sais quelle indescriptible embardée, — qui présageaient, dans l'opinion des deux marins, une sacrée secousse et un sale temps, et qui les décidèrent tout d'un coup, suivant

⁽¹⁾ Pas de crédit. — C. B.

le langage métaphorique de Legs, à veiller aux pompes, à serrer toute la toile et à fuir devant le vent.

En conséquence, ayant consommé ce qui restait d'ale, et solidement agraffé leurs courts pourpoints, finalement ils prirent leur élan vers la rue. Tarpaulin, il est vrai, entra deux fois dans la cheminée, la prenant pour la porte, mais enfin leur fuite s'effectua heureusement, et, une demi-heure après minuit, nos deux héros avaient paré au grain et filaient rondement à travers une ruelle sombre dans la direction de l'escalier Saint-André, chaudement poursuivis par la tavernière du *Joyeux Loup de mer*.

Bien des années avant et après l'époque où se passe cette dramatique histoire, toute l'Angleterre, mais plus particulièrement la métropole, retentissait périodiquement du cri sinistre : — La Peste ! La Cité était en grande partie dépeuplée, — et, dans ces horribles quartiers avoisinant la Tamise, parmi ces ruelles et ces passages noirs, étroits et immondes, que le Démon de la Peste avait choisis, supposait-on alors, pour le lieu de sa nativité, on ne pouvait rencontrer, se pavanant à l'aise, que l'Effroi, la Terreur et la Superstition.

Par ordre du roi, ces quartiers étaient condamnés, et il était défendu à toute personne, sous peine de mort, de pénétrer dans leurs affreuses solitudes. Cependant, ni le décret du monarque, ni les énormes barrières élevées à l'entrée des rues, ni la perspective de cette hideuse mort, qui, presque à coup sûr, engloutissait le misérable qu'aucun péril ne pouvait détourner de l'aventure, n'empêchaient pas les habitations démeublées et inhabitées d'être dépouillées, par la main d'une rapine nocturne, du fer, du cuivre, des plombages, enfin de tout article pouvant devenir l'objet d'un lucre quelconque.

Il fut particulièrement constaté, à chaque hiver, à l'ouverture annuelle des barrières, que les serrures, les verrous et les caves secrètes n'avaient protégé que médiocrement ces amples provisions de vins et liqueurs, que, vu les risques et les embarras du déplacement, plusieurs des nombreux marchands ayant boutique dans le voisinage s'étaient résignés, durant la période de l'exil, à confier à une aussi insuffisante garantie.

Mais, parmi le peuple frappé de terreur, bien peu de gens attribuaient ces faits à l'action des mains humaines. Les Esprits et les Gobelins de la peste, les Démons de la fièvre, tels étaient pour le populaire les vrais suppôts de malheur; et il se débitait sans cesse là-dessus des contes à glacer le sang, si bien que toute la masse des bâtiments condamnés fut à la longue enveloppée de terreur comme d'un suaire, et que le voleur lui-même, souvent épouvanté par l'horreur superstitieuse qu'avaient créée ses propres déprédations, laissait le vaste circuit du quartier maudit aux ténèbres, au silence, à la peste et à la mort.

Ce fut par l'une des redoutables barrières dont il a été parlé, et qui indiquait que la région située au delà était condamnée, que Legs et le digne Hugh Tarpaulin, qui dégringolaient à travers une ruelle, trouvèrent leur course soudainement arrêtée. Il ne pouvait pas être question de revenir sur leurs pas, et il n'y avait pas de temps à perdre; car ceux qui leur donnaient la chasse étaient presque sur leurs talons. Pour des matelots pur-sang, grimper sur la charpente grossièrement façonnée n'était qu'un jeu; et, exaspérés par la double excitation de la course et des liqueurs, ils sautèrent résolument de l'autre côté, puis, reprenant leur course ivre avec des cris et des hurlements s'égarèrent bientôt dans ces profondeurs compliquées et malsaines.

S'ils n'avaient pas été ivres au point d'avoir perdu le sens moral, leurs pas vacillants eussent été paralysés par les horreurs de leur situation. L'air était froid et brumeux. Parmi le gazon haut et vigoureux qui leur montait jusqu'aux chevilles, les pavés déchaussés gisaient dans un affreux désordre. Des maisons tombées bouchaient les rues. Les miasmes les plus fétides et les plus délétères régnaient partout; — et grâce à cette pâle lumière qui, même à minuit, émane toujours d'une atmosphère vaporeuse et pestilentielle, on aurait pu discerner, gisant dans les allées et les ruelles, ou pourrissant dans les habitations sans fenêtres, la charogne de maint voleur nocturne arrêté par la main de la peste dans la perpétration de son exploit.

Mais il n'était pas au pouvoir d'images, de sensations et d'obstacles de cette nature d'arrêter la course de deux hommes, qui, naturellement braves, et, cette nuit-là surtout, pleins jusqu'aux bords de courage et de *bumming-stuff*, auraient intrépidement roulé, aussi droit que l'aurait permis leur état, dans la gueule même de la Mort. En avant, — toujours en avant allait le sinistre Legs, faisant retentir les échos de ce désert solennel de cris semblables au terrible hurlement de guerre des Indiens; et avec lui toujours, toujours roulait le trapu Tarpaulin, accroché au pourpoint de son camarade plus agile, et surpassant encore les plus valeureux efforts de ce dernier dans la musique vocale par des mugissements de *basse* tirés des profondeurs de ses poumons stentoriens.

Évidemment, ils avaient atteint la place forte de la peste. A chaque pas ou à chaque culbute, leur route devenait plus horrible et plus infecte, les chemins plus étroits et plus embrouillés. De grosses pierres et des poutres tombant de temps en temps des toits délabrés rendaient témoignage,

par leurs chutes lourdes et funestes, de la prodigieuse hauteur des maisons environnantes; et, quand il leur fallait faire un effort énergique pour se pratiquer un passage à travers les fréquents monceaux de gravats, il n'était pas rare que leur main tombât sur un squelette, ou s'empêtrât dans des chairs décomposées.

Tout à coup les marins trébuchèrent contre l'entrée d'un vaste bâtiment d'apparence sinistre; un cri plus aigu que de coutume jaillit du gosier de l'exaspéré Legs, et il y fut répondu de l'intérieur par une explosion rapide, successive, de cris sauvages, démoniaques, presque des éclats de rire. Sans s'effrayer de ces sons, qui, par leur nature, dans un pareil lieu, dans un pareil moment, auraient figé le sang dans des poitrines moins irréparablement incendiées, nos deux ivrognes piquèrent tête baissée dans la porte, l'enfoncèrent, et s'abattirent au milieu des choses avec une volée d'imprécations.

La salle dans laquelle ils tombèrent se trouva être le magasin d'un entrepreneur des pompes funèbres; mais une trappe ouverte, dans un coin du plancher près de la porte, donnait sur une enfilade de caves, dont les profondeurs, comme le proclama un son de bouteilles qui se brisent, étaient bien approvisionnées de leur contenu traditionnel. Dans le milieu de la salle une table était dressée, — au milieu de la table, un gigantesque bol plein de punch, à ce qu'il semblait. Des bouteilles de vins et de liqueurs, concurremment avec des pots, des cruches et des flacons de toute forme et de toute espèce, étaient éparpillées à profusion sur la table. Tout autour, sur des tréteaux funèbres siégeait une société de six personnes. Je vais essayer de vous les décrire une à une.

En face de la porte d'entrée, et un peu plus haut que ses compagnons, était assis un personnage qui semblait

être le président de la fête. C'était un être décharné, d'une grande taille, et Legs fut stupéfié de se trouver en face d'un plus maigre que lui. Sa figure était aussi jaune que du safran; — mais aucun trait, à l'exception d'un seul, n'était assez marqué pour mériter une description particulière. Ce trait unique consistait dans un front si anormalement et si hideusement haut qu'on eût dit un bonnet ou une couronne de chair ajoutée à sa tête naturelle. Sa bouche grimaçante était plissée par une expression d'affabilité spectrale, et ses yeux, comme les yeux de toutes les personnes attablées, brillaient du singulier vernis que font les fumées de l'ivresse. Ce gentleman était vêtu des pieds à la tête d'un manteau de velours de soie noir, richement brodé, qui flottait négligemment autour de sa taille à la manière d'une cape espagnole. Sa tête était abondamment hérissée de plumes de corbillard, qu'il balançait de-ci de-là avec un air d'afféterie consommée; et dans sa main droite il tenait un grand fémur humain, avec lequel il venait de frapper, à ce qu'il semblait, un des membres de la compagnie pour lui commander une chanson.

En face de lui, et le dos tourné à la porte, était une dame dont la physionomie extraordinaire ne lui cédait en rien. Quoique aussi grande que le personnage que nous venons de décrire, celle-ci n'avait aucun droit de se plaindre d'une maigreur anormale. Elle en était évidemment au dernier période de l'hydropisie, et sa tournure ressemblait beaucoup à celle de l'énorme pièce de *bière d'octobre* qui se dressait, défoncée par le haut, juste à côté d'elle, dans un coin de la chambre. Sa figure était singulièrement ronde, rouge et pleine; et la même particularité, ou plutôt l'absence de particularité que j'ai déjà mentionnée dans le cas du président, marquait sa physionomie, — c'est-à-dire qu'un seul trait de sa face méritait une caractérisation spéciale; le fait

est que le clairvoyant Tarpaulin vit tout de suite que la même remarque pouvait s'appliquer à toutes les personnes de la société, chacune semblait avoir accaparé pour elle seule un morceau de physionomie. Dans la dame en question, ce morceau, c'était la bouche : — une bouche qui commençait à l'oreille droite, et courait jusqu'à la gauche en dessinant un abîme terrifique, — ses très-courts pendants d'oreilles trempant à chaque instant dans le gouffre. La dame néanmoins faisait tous ses efforts pour garder cette bouche fermée et se donner un air de dignité; sa toilette consistait en un suaire fraîchement empesé et repassé, qui lui montait jusque sous le menton, avec une collerette plissée en mousseline de batiste.

À sa droite était assise une jeune dame minuscule qu'elle semblait patronner. Cette délicate petite créature laissait voir dans le tremblement de ses doigts émaciés, dans le ton livide de ses lèvres et dans la légère tache hectique placquée sur son teint d'ailleurs plombé, des symptômes évidents d'une phthisie effrénée. Un air de haute distinction, néanmoins, était répandu sur toute sa personne; elle portait d'une manière gracieuse et tout à fait dégagée un vaste et beau linceul en très-fin linon des Indes; ses cheveux tombaient en boucles sur son cou; un doux sourire se jouait sur sa bouche; mais son nez, extrêmement long, mince, sinueux, flexible et pustuleux, pendait beaucoup plus bas que sa lèvre inférieure; et cette trompe, malgré la façon délicate dont elle la déplaçait de temps à autre et la mouvait à droite et à gauche avec sa langue, donnait à sa physionomie une expression tant soit peu équivoque.

De l'autre côté, à la gauche de la dame hydropique, était assis un vieux petit homme, enflé, asthmatique et goutteux. Ses joues reposaient sur ses épaules comme deux énormes outres de vin d'Oporto. Avec ses bras croisés et

l'une de ses jambes entourée de bandages et reposant sur la table, il semblait se regarder comme ayant droit à quelque considération. Il tirait évidemment beaucoup d'orgueil de chaque pouce de son enveloppe personnelle, mais prenait un plaisir plus spécial à attirer les yeux par son surtout de couleur voyante. Il est vrai que ce surtout n'avait pas dû lui coûter peu d'argent, et qu'il était de nature à lui aller parfaitement bien; — il était fait d'une de ces housses de soie curieusement brodées, appartenant à ces glorieux écussons qu'on suspend, en Angleterre et ailleurs, dans un endroit bien visible, au-dessus des maisons des grandes familles absentes.

A côté de lui, à la droite du président, était un gentleman avec de grands bas blancs et un caleçon de coton. Tout son être était secoué d'une manière risible par un tic nerveux que Tarpaulin appelait *les affres* de l'ivresse. Ses mâchoires, fraîchement rasées, étaient étroitement serrées dans un bandage de mousseline, et ses bras, liés de la même manière par les poignets, ne lui permettaient pas de se servir lui-même trop librement des liqueurs de la table; précaution rendue nécessaire, dans l'opinion de Legs, par le caractère singulièrement abruti de sa face de biberon. Toutefois, une paire d'oreilles prodigieuses, qu'il était sans doute impossible d'enfermer, surgissaient dans l'espace, et étaient de temps en temps comme piquées d'un spasme au son de chaque bouchon qu'on faisait sauter.

Sixième et dernier, et lui faisant face, était placé un personnage qui avait l'air singulièrement raide, et qui, étant affligé de paralysie, devait se sentir, pour parler sérieusement, fort peu à l'aise dans ses très-incommodes vêtements. Il était habillé (habillement peut-être unique dans son genre), d'une belle bière d'acajou toute neuve. Le haut du couvercle portait sur le crâne de l'homme comme un

armet, et l'enveloppait comme un capuchon, donnant à toute la face une physionomie d'un intérêt indescriptible. Des emmanchures avaient été pratiquées des deux côtés, autant pour la commodité que pour l'élégance; mais cette toilette toutefois empêchait le malheureux qui en était paré de se tenir droit sur son siège, comme ses camarades; et, comme il était déposé contre son tréteau, et incliné suivant un angle de quarante-cinq degrés, ses deux gros yeux à fleur de tête roulaient et dardaient vers le plafond leurs terribles globes blanchâtres, comme dans un absolu étonnement de leur propre énormité.

Devant chaque convive était placée une moitié de crâne, dont il se servait en guise de coupe. Au-dessus de leurs têtes pendait un squelette humain, au moyen d'une corde nouée autour d'une des jambes et fixée à un anneau du plafond. L'autre jambe, qui n'était pas retenue par un lien semblable, jaillissait du corps à angle droit, faisant danser et pirouetter toute la carcasse éparse et frémissante, chaque fois qu'une bouffée de vent se frayait un passage dans la salle. Le crâne de l'affreuse chose contenait une certaine quantité de charbon enflammé qui jetait sur toute la scène une lueur vacillante mais vive; et les bières et tout le matériel d'un entrepreneur de sépultures, empilés à une grande hauteur autour de la chambre et contre les fenêtres, empêchaient tout rayon de lumière de se glisser dans la rue.

A la vue de cette extraordinaire assemblée et de son attirail encore plus extraordinaire, nos deux marins ne se conduisirent pas avec tout le décorum qu'on aurait eu le droit d'attendre d'eux. Legs, s'appuyant contre le mur auprès duquel il se trouvait, laissa tomber sa mâchoire inférieure encore plus bas que de coutume, et déploya ses vastes yeux dans toute leur étendue; pendant que Hugh

Tarpaulin, se baissant au point de mettre son nez de niveau avec la table, et posant ses mains sur ses genoux, éclata en un rire immodéré et intempestif, c'est-à-dire en un long, bruyant, étourdissant rugissement.

Cependant, sans prendre ombrage d'une conduite si prodigieusement grossière, le grand président sourit très-gracieusement à nos intrus, — leur fit, avec sa tête de plumes noires, un signe plein de dignité, — et, se levant, prit chacun par un bras, et le conduisit vers un siège que les autres personnes de la compagnie venaient d'installer à son intention. Legs ne fit pas à tout cela la plus légère résistance, et s'assit où on le conduisit, pendant que le galant Hugh, enlevant son tréteau du haut bout de la table, porta son installation dans le voisinage de la petite dame phthisique au linceul, s'abattit à côté d'elle en grande joie, et, se versant un crâne de vin rouge, l'avalala en l'honneur d'une plus intime connaissance. Mais, à cette présomption, le raide gentleman à la bière parut singulièrement exaspéré; et cela aurait pu donner lieu à de sérieuses conséquences, si le président n'avait pas, en frappant sur la table avec son sceptre, ramené l'attention de tous les assistants au discours suivant :

— L'heureuse occasion qui se présente nous fait un devoir...

— Tiens bon là ! — interrompit Legs, avec un air de grand sérieux, — tiens bon, un bout de temps, que je dis, et dis-nous qui diable vous êtes tous, et quelle besogne vous faites ici, équipés comme de sales démons, et avalant le bon petit *tord-boyaux* de notre honnête camarade, Will Wimble le croque-mort, et toutes ses provisions arrimées pour l'hiver !

A cet impardonnable échantillon de mauvaise éducation, toute l'étrange société se dressa à moitié sur ses pieds,

et proféra rapidement une foule de cris diaboliques, semblables à ceux qui avaient d'abord attiré l'attention des matelots. Le président, néanmoins, fut le premier à recouvrer son sang-froid, et, à la longue, se tournant vers Legs avec une grande dignité, il reprit :

— C'est avec un parfait bon vouloir que nous satisferons toute curiosité raisonnable de la part d'hôtes aussi illustres, bien qu'ils n'aient pas été invités. Sachez donc que je suis le monarque de cet empire, et que je règne ici sans partage, sous ce titre : le Roi Peste I^{er}.

« Cette salle, que vous supposez très-injurieusement être la boutique de Will Wimble, l'entrepreneur de pompes funèbres, — un homme que nous ne connaissons pas, et, dont l'appellation plébéienne n'avait jamais, avant cette nuit, écorché nos oreilles royales, — cette salle, dis-je, est la Salle du Trône de notre Palais, consacrée aux conseils de notre royaume et à d'autres destinations d'un ordre sacré et supérieur.

« La noble dame assise en face de nous est la Reine Peste, notre Sérénissime Épouse. Les autres personnages illustres que vous contemplez sont tous de notre famille, et portent la marque de l'origine royale dans leurs noms respectifs : Sa Grâce l'Archiduc Pest-Ifère, — Sa Grâce le Duc Pest-Ilentiel, — Sa Grâce le Duc Tem-Pestueux, — et Son Altesse Sérénissime l'Archiduchesse Ana-Peste.

« En ce qui regarde, — ajouta-t-il, — votre question, relativement aux affaires que nous traitons ici en conseil, il nous serait loisible de répondre qu'elles concernent notre intérêt royal et privé, et, ne concernant que lui, n'ont absolument d'importance que pour nous-mêmes. Mais, en considération de ces égards que vous pourriez revendiquer en votre qualité d'hôtes et d'étrangers, nous daignerons

encore vous expliquer que nous sommes ici cette nuit, — préparés par de profondes recherches et de soigneuses investigations, — pour examiner, analyser et déterminer péremptoirement l'esprit indéfinissable, les incompréhensibles qualités et la nature de ces inestimables trésors de la bouche, vins, ales et liqueurs de cette excellente métropole; pour, en agissant ainsi, non seulement atteindre notre but, mais aussi augmenter la véritable prospérité de ce souverain qui n'est pas de ce monde, qui règne sur nous tous, dont les domaines sont sans limites, et dont le nom est : La Mort?

— Dont le nom est Davy Jones ! — s'écria Tarpaulin, servant à la dame à côté de lui un plein crâne de liqueur, et s'en versant un second à lui-même.

— Profane coquin ! — dit le président, tournant alors son attention vers le digne Hugh, — profane et exécrationnable drôle ! — Nous avons dit qu'en considération de ces droits que nous ne nous sentons nullement enclin à violer, même dans ta sale personne, nous condescendions à répondre à tes grossières et intempestives questions. Néanmoins nous croyons que, vu votre profane intrusion dans nos conseils, il est de notre devoir de vous condamner, toi et ton compagnon, chacun à un gallon de *black-strap*, — que vous boirez à la prospérité de notre royaume, — d'un seul trait, — et à genoux ; — aussitôt après, vous serez libres l'un et l'autre de continuer votre route, ou de rester et de partager les privilèges de notre table, selon votre goût personnel et respectif.

— Ce serait une chose d'une absolue impossibilité, — répliqua Legs, à qui les grands airs et la dignité du roi Peste 1^{er} avaient évidemment inspiré quelques sentiments de respect, et qui s'était levé et appuyé contre la table pendant que celui-ci parlait ; — ce serait, s'il plaît à Votre

Majesté, une chose d'une absolue impossibilité d'arrimer dans ma cale le quart seulement de cette liqueur dont vient de parler Votre Majesté. Pour ne rien dire de toutes les marchandises que nous avons chargées à notre bord dans la matinée en manière de lest, et sans mentionner les diverses ales et liqueurs que nous avons embarquées ce soir dans différents ports, j'ai, pour le moment, une forte cargaison de *bumming-stuff*, prise et dûment payée à l'enseigne du *Joyeux Loup de mer*. Votre Majesté voudra donc bien être assez gracieuse pour prendre la bonne volonté pour le fait; — car je ne puis ni ne veux en aucune façon avaler une goutte de plus, — encore moins une goutte de cette vilaine eau de cale qui répond au salut de *black-strap*.

— Amarre ça! — interrompit Tarpaulin, non moins étonné de la longueur du speech de son camarade que de la nature de son refus. — Amarre ça, matelot d'eau douce! — Lâcheras-tu bientôt le crachoir, que je dis, Legs! Ma coque est encore légère, bien que toi, je le confesse, tu me paraisses un peu trop chargé par le haut; et quant à ta part de cargaison, eh bien! plutôt que de faire lever un grain, je trouverai pour elle de la place à mon bord, mais...

— Cet arrangement, — interrompit le président, — est en complet désaccord avec les termes de la sentence, ou condamnation, qui de sa nature est médique, incommutable et sans appel. Les conditions que nous avons imposées seront remplies à la lettre, et cela sans une minute d'hésitation, — faute de quoi nous décrétons que vous serez attachés ensemble par le cou et les talons, et dûment noyés comme rebelles dans la pièce de bière d'octobre que voilà!

— Voilà une sentence! — Quelle sentence! — Équitable, judicieuse sentence! — Un glorieux décret! —

Une très-digne, très-irréprochable et très-sainte condamnation ! — crièrent à la fois tous les membres de la famille Peste. Le roi fit jouer son front en innombrables rides ; le vieux petit homme goutteux souffla comme un soufflet ; la dame au linceul de linon fit onduler son nez à droite et à gauche ; le gentleman au caleçon convulsa ses oreilles ; la dame au suaïre ouvrit la gueule comme un poisson à l'agonie ; et l'homme à la bière d'acajou parut encore plus raide et roula ses yeux vers le plafond.

— Hou ! hou ! — fit Tarpaulin, s'épanouissant de rire, sans prendre garde à l'agitation générale. — Hou ! hou ! hou ! — Hou ! hou ! hou ! — Je disais, quand M. le Roi Peste est venu fourrer son épissoir, que, pour quant à la question de deux ou trois gallons de *black-strap* de plus ou de moins, c'était une bagatelle pour un bon et solide bateau comme moi, quand il n'était pas trop chargé, — mais quand il s'agit de boire à la santé du Diable (que Dieu puisse absoudre) et de me mettre à genoux devant la vilaine Majesté que voilà, que je sais, aussi bien que je me connais pour un pécheur, n'être pas autre que Tim Hurlygurly le paillasse ! — oh ! pour cela, c'est une tout autre affaire, et qui dépasse absolument mes moyens et mon intelligence.

Il ne lui fut pas accordé de finir tranquillement son discours. Au nom de Tim Hurlygurly, tous les convives bondirent sur leurs sièges.

— Trahison ! — hurla Sa Majesté le Roi Peste I^{er}.

— Trahison ! — dit le petit homme à la goutte.

— Trahison ! — glapit l'Archiduchesse Ana-Peste.

— Trahison ! — marmotta le gentleman aux mâchoires attachées.

— Trahison ! — grogna l'homme à la bière.

— Trahison ! trahison ! — cria Sa Majesté, la femme

à la gueule; et, saisissant par la partie postérieure de ses culottes l'infortuné Tarpaulin, qui commençait justement à remplir pour lui-même un crâne de liqueur, elle le souleva vivement en l'air et le fit tomber sans cérémonie dans le vaste tonneau défoncé plein de son ale favorite. Ballotté çà et là pendant quelques secondes, comme une pomme dans un bol de toddy, il disparut finalement dans le tourbillon d'écume que ses efforts avaient naturellement soulevé dans le liquide déjà fort mousseux par sa nature.

Toutefois le grand matelot ne vit pas avec résignation la déconfiture de son camarade. Précipitant le Roi Peste à travers la trappe ouverte, le vaillant Legs ferma violemment la porte sur lui avec un juron, et courut vers le centre de la salle. Là, arrachant le squelette suspendu au-dessus de la table, il le tira à lui avec tant d'énergie et de bon vouloir qu'il réussit, en même temps que les derniers rayons de lumière s'éteignaient dans la salle, à briser la cervelle du petit homme à la goutte. Se précipitant alors de toute sa force sur le fatal tonneau plein d'*ale d'octobre* et de Hugh Tarpaulin, il le culbuta en un instant et le fit rouler sur lui-même. Il en jaillit un déluge de liqueur si furieux, — si impétueux, — si envahissant, — que la chambre fut inondée d'un mur à l'autre, — la table renversée avec tout ce qu'elle portait, — les tréteaux jetés sens dessus dessous, — le baquet de punch dans la cheminée, — et les dames dans des attaques de nerfs. Des piles d'articles funèbres se débattaient çà et là. Les pots, les cruches, les grosses bouteilles habillées de jonc se confondaient dans une affreuse mêlée, et les flacons d'osier se heurtaient désespérément contre les gourdes cuirassées de corde. L'homme aux *affres* fut noyé sur place, — le petit gentleman paralytique naviguait au large dans sa bière, — et le victorieux Legs, saisissant par la taille la

grosse dame au suaire, se précipita avec elle dans la rue, et mit le cap tout droit dans la direction du *Free-and-Easy*, prenant bien le vent, et remorquant le redoutable Tarpaulin, qui, ayant éternué trois ou quatre fois, haletait et soufflait derrière lui en compagnie de l'Archiduchesse Ana-Peste.

LE DIABLE DANS LE BEFFROI.

Quelle heure est-il ?

(*Vieille locution.*)

Chacun sait d'une manière vague, que le plus bel endroit du monde est — ou *était*, hélas ! — le bourg hollandais de Vondervotteimittiss. Cependant, comme il est à quelque distance de toutes les grandes routes, dans une situation pour ainsi dire extraordinaire, il n'y a peut-être qu'un petit nombre de mes lecteurs qui lui aient rendu visite. Pour l'agrément de ceux qui n'ont pu le faire, je juge donc à propos d'entrer dans quelques détails à son sujet. Et c'est en vérité d'autant plus nécessaire que, si je me propose de donner un récit des événements calamiteux qui ont fondu tout récemment sur son territoire, c'est avec l'espoir de conquérir à ses habitants la sympathie publique. Aucun de ceux qui me connaissent ne doutera que le devoir que je m'impose ne soit exécuté avec tout ce que j'y peux mettre d'habileté, avec cette impartialité rigoureuse, cette scrupuleuse vérification des faits et cette labo-

rieuse collation des autorités qui doivent toujours distinguer celui qui aspire au titre d'historien.

Par le secours réuni des médailles, manuscrits et inscriptions, je suis autorisé à affirmer positivement que le bourg de Vondervotteimittiss a toujours existé dès son origine précisément dans la même condition où on le voit encore aujourd'hui. Mais, quant à la date de cette origine, il m'est pénible de n'en pouvoir parler qu'avec cette *précision indéfinie* dont les mathématiciens sont quelquefois obligés de s'accommoder dans certaines formules algébriques. La date, il m'est permis de m'exprimer ainsi, eu égard à sa prodigieuse antiquité, ne peut pas être moindre qu'une quantité déterminable quelconque.

Relativement à l'étymologie du nom Vondervotteimittiss, je me confesse, non sans peine, également en défaut. Parmi une multitude d'opinions sur ce point délicat, — quelques-unes très-subtiles, quelques-unes très-érudites, quelques-unes suffisamment inverses, — je n'en trouve aucune qui puisse être considérée comme satisfaisante. Peut-être l'idée de Grogswigg, — qui coïncide presque avec celle de Kroutaplenttey, — doit-elle être *prudemment* préférée. Elle est ainsi conçue : — *Vondervotteimittiss*, — *Vonder, lege Donder*, — *Votteimittiss*, quasi *und Bleitziz*, — *Bleitziz*, *obsoletum pro Blitzen*. Cette étymologie, pour dire la vérité, se trouve assez bien confirmée par quelques traces de fluide électrique, qui sont encore visibles au sommet du clocher de la Maison-de-Ville. Toutefois, je ne me soucie pas de me compromettre dans une thèse d'une pareille importance, et je prierai le lecteur, curieux d'informations, d'en référer aux *Oratiunculæ de Rebus Præter-Veteris*, de Dundergutz. Voyez aussi *Blunderbuzzard, De Derivationibus*, de la page 27 à la page 5010, in-folio, édition gothique, caractères rouges et noirs, avec réclames

et sans signatures; — consultez aussi dans cet ouvrage les notes marginales autographes de Stuffundpuff, avec les sous-commentaires de Gruntundguzzell.

Malgré l'obscurité qui enveloppe ainsi la date de la fondation de Vondervotteimittiss et l'étymologie de son nom, on ne peut douter, comme je l'ai déjà dit, qu'il n'ait toujours existé tel que nous le voyons présentement. L'homme le plus vieux du bourg ne se rappelle pas la plus légère différence dans l'aspect d'une partie quelconque de sa patrie, et en vérité la simple suggestion d'une telle possibilité y serait considérée comme une insulte. Le village est situé dans une vallée parfaitement circulaire, dont la circonférence est d'un quart de mille à peu près, et complètement environnée par de jolies collines, dont les habitants ne se sont jamais avisés de franchir les sommets. Ils donnent d'ailleurs une excellente raison de leur conduite, c'est qu'ils ne croient pas qu'il y ait quoi que ce soit de l'autre côté.

Autour de la lisière de la vallée (qui est tout à fait unie et pavée dans toute son étendue de tuiles plates) s'étend un rang continu de soixante petites maisons. Elles sont appuyées par derrière sur les collines, et naturellement elles regardent toutes le centre de la plaine, qui est juste à soixante yards de la porte de face de chaque habitation. Chaque maison a devant elle un petit jardin, avec une allée circulaire, un cadran solaire et vingt-quatre choux. Les constructions elles-mêmes sont si parfaitement semblables qu'il est impossible de distinguer l'une de l'autre. A cause de son extrême antiquité, le style de l'architecture est quelque peu bizarre; mais, pour cette raison même, il n'est que plus remarquablement pittoresque. Elles sont faites de petites briques bien durcies au feu, rouges avec des coins noirs, de sorte que les murs ressemblent à un

échiquier dans de vastes proportions. Les pignons sont tournés du côté de la façade, et il y a des corniches, aussi grosses que le reste de la maison, aux rebords des toits et aux portes principales. Les fenêtres sont étroites et profondes, avec de tout petits carreaux et force châssis. Le toit est recouvert d'une multitude de tuiles à oreillettes roulées. La charpente est partout d'une couleur sombre, très ouvragée, mais avec peu de variété dans les dessins; car, de temps immémorial, les sculpteurs en bois de Vondervotteimittiss n'ont jamais su tailler plus de deux objets, — une horloge et un chou. Mais ils les font admirablement bien, et ils les prodiguent avec une singulière ingéniosité, partout où ils trouvent une place pour le ciseau.

Les habitations se ressemblent autant à l'intérieur qu'au dehors, et l'ameublement est façonné d'après un seul modèle. Le sol est pavé de tuiles carrées, les chaises et les tables sont en bois noir, avec des pieds tors, grêles, et amincis par le bas. Les cheminées sont larges et hautes, et n'ont pas seulement des horloges et des choux sculptés sur la face de leurs chambranles, mais elles supportent au milieu de la tablette une véritable horloge qui fait un prodigieux tic-tac, avec deux pots à fleurs contenant chacun un chou, qui se tient ainsi à chaque bout en manière de chasseur ou de piqueur. Entre chaque chou et l'horloge, il y a encore un petit magot chinois à grosse panse avec un grand trou au milieu, à travers lequel apparaît le cadran d'une montre.

Les foyers sont vastes et profonds, avec des chenets farouches et contournés. Il y a constamment un grand feu et une énorme marmite dessus, pleine de choucroute et de porc, que la bonne femme de la maison surveille incessamment. C'est une grosse et vieille petite dame, aux

yeux bleus et à la face rouge, qui porte un immense bonnet, semblable à un pain de sucre, agrémenté de rubans de couleur pourpre et jaune. Sa robe est de tiretaine orangée, très-ample par derrière et très-courte de taille, — et fort courte en vérité sous d'autres rapports, car elle ne descend pas à mi-jambe. Ces jambes sont quelque peu épaisses, ainsi que les chevilles, mais elles sont revêtues d'une belle paire de bas verts. Ses souliers — de cuir rose, — sont attachés par un nœud de rubans jaunes épanouis et fripés en forme de chou. Dans sa main gauche elle tient une lourde petite montre hollandaise; de la droite elle manie une grande cuiller pour la choucroute et le porc. A côté d'elle se tient un gros chat moucheté, qui porte à sa queue une montre-joujou en cuivre doré, à répétition, que les *garçons* lui ont ainsi attachée en manière de farce.

Quant aux garçons eux-mêmes, ils sont tous trois dans le jardin, et veillent au cochon. Ils ont chacun deux pieds de haut. Ils portent des chapeaux à trois cornes, des gilets pourpres qui leur tombent presque sur les cuisses, des culottes en peau de daim, des bas rouges drapés, de lourds souliers avec de grosses boucles d'argent, et de longues vestes avec de larges boutons de nacre. Chacun porte aussi une pipe à la bouche, et une petite montre ventrue dans la main droite. Une bouffée de fumée, un coup d'œil à la montre, — un coup d'œil à la montre, une bouffée de fumée, — ils vont ainsi. Le cochon, — qui est corpulent et fainéant, — s'occupe tantôt à glaner les feuilles épaves qui sont tombées des choux, tantôt à ruer contre la montre dorée que ces polissons ont aussi attachée à la queue de ce personnage, dans le but de le faire aussi beau que le chat.

Juste devant la porte d'entrée, dans un fauteuil à grand

dossier, à fond de cuir, aux pieds tors et grêles comme ceux des tables, est installé le vieux propriétaire de la maison lui-même. C'est un vieux petit monsieur excessivement bouffi, avec de gros yeux ronds et un vaste menton double. Sa tenue ressemble à celle des petits garçons, — et je n'ai pas besoin d'en dire davantage. Toute la différence est que sa pipe est quelque peu plus grosse que leurs, et qu'il peut faire plus de fumée. Comme eux, il a une montre, mais il porte sa montre dans sa poche. Pour dire la vérité, il a quelque chose de plus important à faire qu'une montre à surveiller, — et, ce que c'est, je vais l'expliquer. Il est assis, la jambe droite sur le genou gauche, la physionomie grave, et tient toujours au moins un de ses yeux résolument braqué sur un certain objet fort intéressant au centre de la plaine.

Cet objet est situé dans le clocher de la Maison-de-Ville. Les membres du conseil sont tous hommes très-petits, très-ronds, très-adipeux, très-intelligents, avec des yeux gros comme des saucières et de vastes mentons doubles, et ils ont des habits beaucoup plus longs et des boucles de souliers beaucoup plus grosses que les vulgaires habitants de Vondervotteimittiss. Depuis que j'habite le bourg, ils ont tenu plusieurs séances extraordinaires, et ont adopté ces trois importantes décisions :

I

C'est un crime de changer le bon vieux train des choses.

II

Il n'existe rien de tolérable en dehors de Vondervotteimittiss.

III

Nous jurons fidélité éternelle à nos horloges et à nos cboux.

Au-dessus de la chambre des séances est le clocher, et dans le clocher ou beffroi est et a été de temps immémorial l'orgueil et la merveille du village, — la grande horloge du bourg de Vondervotteimittiss. Et c'est là l'objet vers lequel sont tournés les yeux des vieux messieurs qui sont assis dans des fauteuils à fond de cuir.

La grande horloge a sept cadrans, — un sur chacun des sept pans du clocher, — de sorte qu'on peut l'apercevoir aisément de tous les quartiers. Les cadrans sont vastes et blancs, les aiguilles lourdes et noires. Au beffroi est attaché un homme dont l'unique fonction est d'en avoir soin; mais cette fonction est la plus parfaite des sinécures, — car, de mémoire d'homme, l'horloge de Vondervotteimittiss n'avait jamais réclamé son secours. Jusqu'à ces derniers jours, la simple supposition d'une pareille chose était considérée comme une hérésie. Depuis l'époque la plus ancienne dont fassent mention les archives, les heures avaient été régulièrement sonnées par la grosse cloche. Et en vérité, il en était de même pour toutes les autres horloges et montres du bourg. Jamais il n'y eut pareil endroit pour bien marquer l'heure, et en mesure. Quand le gros battant jugeait le moment venu de dire : Midi ! tous les obéissants serviteurs ouvraient simultanément leurs gosiers et répondaient comme un même écho. Bref, les bons bourgeois raffolaient de leur choucroute, mais ils étaient fiers de leurs horloges.

Tous les gens qui tiennent des sinécures sont tenus en plus ou moins grande vénération ; et, comme l'homme du beffroi de Vondervotteimittiss a la plus parfaite des sinécures, il est le plus parfaitement respecté de tous les mortels. Il est le principal dignitaire du bourg, et les cochons eux-mêmes le considèrent avec un sentiment de révérence. La queue de son habit est *beaucoup* plus longue, — sa pipe,

ses boucles de souliers, ses yeux et son estomac sont *beaucoup* plus gros que ceux d'aucun autre vieux monsieur du village; et quant à son menton, il n'est pas seulement double, il est triple.

J'ai peint l'état heureux de Vondervotteimittiss; hélas ! quelle grande pitié qu'un si ravissant tableau fût condamné à subir un jour un cruel changement !

C'est depuis bien longtemps un dicton accrédité parmi les plus sages habitants, que *rien de bon ne peut venir d'au delà des collines*, et vraiment il faut croire que ces mots contenaient en eux quelque chose de prophétique. Il était midi moins cinq, — avant-hier, — quand apparut un objet d'un aspect bizarre au sommet de la crête, — du côté de l'est. Un tel événement devait attirer l'attention universelle, et chaque vieux petit monsieur assis dans son fauteuil à fond de cuir tourna l'un de ses yeux, avec l'ébahissement de l'effroi, sur le phénomène, gardant toujours l'autre œil fixé sur l'horloge du clocher.

Il était midi moins trois minutes, quand on s'aperçut que le singulier objet en question était un jeune homme tout petit, et qui avait l'air étranger. Il descendait la colline avec une très-grande rapidité, de sorte que chacun put bientôt le voir tout à son aise. C'était bien le plus précieux petit personnage qui se fût jamais fait voir dans Vondervotteimittiss. Il avait la face d'un noir de tabac, un long nez crochu, des yeux comme des pois, une grande bouche et une magnifique rangée de dents qu'il semblait jaloux de montrer en ricanant d'une oreille à l'autre. Ajoutez à cela des favoris et des moustaches, il n'y avait, je crois, plus rien à voir de sa figure. Il avait la tête nue, et sa chevelure avait été soigneusement arrangée avec des papillotes. Sa toilette se composait d'un habit noir collant terminé en queue d'hirondelle, laissant

pendiller par l'une de ses poches un long bout de mouchoir blanc, — de culottes de casimir noir, de bas noirs, et d'escarpins qui ressemblaient à des moitiés de souliers, avec d'énormes bouffettes de ruban de satin noir pour cordons. Sous l'un de ses bras il portait un vaste claque, et sous l'autre, un violon presque cinq fois gros comme lui. Dans sa main gauche était une tabatière en or, où il puisait incessamment du tabac de l'air le plus glorieux du monde, pendant qu'il cabriolait en descendant la colline, et dessinait toutes sortes de pas fantastiques. Bonté divine ! — c'était là un spectacle pour les honnêtes bourgeois de Vondervotteimittiss !

Pour parler nettement, le gredin avait, en dépit de son ricanement, un audacieux et sinistre caractère dans la physionomie ; et, pendant qu'il galopait tout droit vers le village, l'aspect bizarrement tronqué de ses escarpins suffit à éveiller maints soupçons ; et plus d'un bourgeois qui le contempla ce jour-là aurait donné quelque chose pour jeter un coup d'œil sous le mouchoir de batiste blanche qui pendait d'une façon si irritante de la poche de son habit à queue d'hirondelle. Mais ce qui occasionna principalement une juste indignation fut que ce misérable freluquet, tout en brochant tantôt un fandango, tantôt une pirouette, n'était nullement *réglé* dans sa danse, et ne possédait pas la plus vague notion de ce qu'on appelle aller en mesure⁽¹⁾.

Cependant le bon peuple du bourg n'avait pas encore eu le temps d'ouvrir ses yeux tout grands, quand, juste une demi-minute avant midi, le gueux s'élança, comme je vous le dis, droit au milieu de ces braves gens, fit ici

⁽¹⁾ La même expression signifie *être à l'heure* et *aller en mesure*. Il n'y a donc qu'un mot, et ce mot explique l'indignation de Vondervotteimittiss, — pays où l'on est toujours à l'heure. — C. B.

un chassé, là un balancé; puis, après une pirouette et un pas de zéphyr, partit comme à pigeon-vole vers le beffroi de la Maison-de-Ville, où le gardien de l'horloge stupéfait fumait dans une attitude de dignité et d'effroi. Mais le petit garnement l'empoigna tout d'abord par le nez, le lui secoua et le lui tira, lui flanqua son gros claque sur la tête, le lui enfonça par-dessus les yeux et la bouche; puis, levant son gros violon, le battit avec, si longtemps et si vigoureusement que, — vu que le gardien était si ballonné, et le violon si vaste et si creux, — vous auriez juré que tout un régiment de grosses caisses battait le rantamplan du diable dans le beffroi du clocher de Vondervotteimittiss.

On ne sait pas à quel acte désespéré de vengeance cette attaque révoltante aurait pu pousser les habitants, n'était ce fait très-important qu'il manquait une demi-seconde pour qu'il fût midi. La cloche allait sonner, et c'était une affaire d'absolue et supérieure nécessité que chacun eût l'œil à sa montre. Il était évident toutefois que, juste en ce moment, le gaillard fourré dans le clocher en avait à la cloche, et se mêlait de ce qui ne le regardait pas. Mais comme elle commençait à sonner, personne n'avait le temps de surveiller les manœuvres du traître, car chacun était tout oreilles pour compter les coups.

— Un! — dit la cloche.

— Hine! — répliqua chaque vieux petit monsieur de Vondervotteimittiss dans chaque fauteuil à fond de cuir. — Hine! — dit sa montre; hine! — dit la montre de sa *phâme*, et — hine! — dirent les montres des garçons et les petits joujoux dorés pendus aux queues du chat et du cochon.

— Deux! — continua la grosse cloche; et

— Teusse! — répétèrent tous les échos mécaniques.

— Trois! quatre! cinq! six! sept! huit! neuf! dix!
— dit la cloche.

— Droisse! gâdre! zingue! zisse! zedde! vitte! neff!
tisse! — répondirent les autres.

— Onze! — dit la grosse.

— Honsse! — approuva tout le petit personnel de
l'horlogerie inférieure.

— Douze! — dit la cloche.

— Tousse! — répondirent-ils, tous parfaitement édi-
fiés et laissant tomber leurs voix en cadence.

— Et il âtre miti, tonc! — dirent tous les vieux petits
messieurs, rempochant leurs montres. Mais la grosse clo-
che n'en avait pas encore fini avec eux.

— TREIZE! — dit-elle.

— Tarteifle! — anhelèrent tous les vieux petits mes-
sieurs, devenant pâles et laissant tous tomber leurs pipes
de leurs bouches et leurs jambes droites de dessus leurs
genoux gauches.

— Tarteifle! — gémirent-ils, — Draisse! Draisse!!
— Mein Gott, il âtre draisse heires!!!

Dois-je essayer de décrire la terrible scène qui s'ensui-
vit? Tout Vondervotteimittiss éclata d'un seul coup en un
lamentable tumulte.

— Qu'arrife-d'il tonc à mon phandre? — glapirent
tous les petits garçons, — chai vaim tébouis hine heire!

— Qu'arrife-d'il tonc à mes joux? — crièrent toutes
les *phâmes*; — ils toiffent âtre en pouillie tébouis hine
heire!

— Qu'arrife-d'il tonc à mon bibe? — jurèrent tous
les vieux petits messieurs, — donnerre et églairs! il toit
âtre édeint tébouis hine heire!

Et ils rebourrèrent leurs pipes en grande rage, et, s'en-
fonçant dans leurs fauteuils, ils soufflèrent si vite et si féro-

cement que toute la vallée fut immédiatement encombrée d'un impénétrable nuage.

Cependant les choux tournaient tous au rouge pourpre, et il semblait que le vieux Diable lui-même eût pris possession de tout ce qui avait forme d'horloge. Les pendules sculptées sur les meubles se prenaient à danser comme si elles étaient ensorcelées, pendant que celles qui étaient sur les cheminées pouvaient à peine se contenir dans leur fureur, et s'acharnaient dans une si opiniâtre sonnerie de : *Draisse ! — Draisse ! — Draisse !* — et dans un tel tremoussement et remuement de leurs balanciers, que c'était réellement épouvantable à voir. — Mais, — pire que tout, — les chats et les cochons ne pouvaient plus endurer l'inconduite des petites montres à répétition attachées à leurs queues, et ils le faisaient bien voir en détalant tous vers la place, — égratignant et farfouillant, — criant et hurlant, — affreux sabbat de miaulements et de grognements ! — et s'élançant à la figure des gens, et se fourrant sous les cotillons, et créant le plus épouvantable charivari et la plus hideuse confusion qu'il soit possible à une personne raisonnable d'imaginer. Et le misérable petit vaurien installé dans le clocher faisait évidemment tout son possible pour rendre les choses encore plus navrantes. On a pu de temps à autre apercevoir le scélérat à travers la fumée. Il était toujours là, dans le beffroi, assis sur l'homme du beffroi, qui gisait à plat sur le dos. Dans ses dents l'infâme tenait la corde de la cloche, qu'il secouait incessamment de droite et de gauche avec sa tête, faisant un tel vacarme que mes oreilles en tintent encore, rien que d'y penser. Sur ses genoux reposait l'énorme violon qu'il râclait, sans accord ni mesure, avec les deux mains, faisant affreusement semblant — l'infâme paillasse ! — de jouer l'air de *Judy O'Flannagan* et *Paddy O'Raferty* !

Les affaires étant dans ce misérable état, de dégoût je quittai la place, et maintenant je fais un appel à tous les amants de l'heure exacte et de la fine choucroute. Marchons en masse sur le bourg, et restaurons l'ancien ordre de choses à Vondervotteimittiss en précipitant ce petit drôle du clocher.

LIONNERIE.

Tout le populaire se dressa
Sur ses dix doigts de pied dans un
[étrange ébahissement.

L'ÉVÊQUE HALL. — *Satires.*

Je suis, — c'est-à-dire j'étais un grand homme; mais je ne suis ni l'auteur du *Junius*, ni l'homme au masque de fer; car mon nom est, je crois, Robert Jones, et je suis né quelque part dans la cité de Fum-Fudge.

La première action de ma vie fut d'empoigner mon nez à deux mains. Ma mère vit cela et m'appela un génie; — mon père pleura de joie et me fit cadeau d'un traité de nosologie. Je le possédais à fond avant de porter des culottes.

Je commençai dès lors à pressentir ma voie dans la science, et je compris bientôt que tout homme, pourvu qu'il ait un nez suffisamment marquant, peut, en se laissant conduire par lui, arriver à la dignité de Lion. Mais mon attention ne se confina pas dans les pures théories. Chaque matin, je tirais deux fois ma trompe, et j'avalais une demi-douzaine de petits verres.

Quand je fus arrivé à ma majorité, mon père me demanda un jour si je voulais le suivre dans son cabinet.

— Mon fils, — dit-il, quand nous fûmes assis, — quel est le but principal de votre existence ?

— Mon père, — répondis-je, — c'est l'étude de la nosologie.

— Et qu'est-ce que la nosologie, Robert ?

— Monsieur, — dis-je, c'est la Science des Nez ⁽¹⁾.

— Et pouvez-vous me dire, — demanda-t-il, — quel est le sens du mot nez ?

— Un nez, mon père, — répliquai-je en baissant le ton, — a été défini diversement par un millier d'auteurs. (Ici je tirai ma montre.) Il est maintenant midi, ou peu s'en faut, — nous avons donc le temps, d'ici à minuit, de les passer tous en revue. Je commence donc : — Le nez, suivant Bartholinus, est cette protubérance, — cette bosse, — cette excroissance, — cette...

— Cela va bien, Robert, — interrompit le bon vieux gentleman. — Je suis foudroyé par l'immensité de vos connaissances, — positivement je le suis, — oui, sur mon âme ! (Ici il ferma les yeux et posa sa main sur son cœur.) Approchez ! (Puis il me prit par le bras.) Votre éducation peut être considérée maintenant comme achevée, — il est grandement temps que vous vous poussiez dans le monde, — et vous n'avez rien de mieux à faire que de suivre simplement votre nez. — Ainsi — ainsi... (alors il me conduisit à coups de pied tout le long des escaliers jusqu'à la porte), ainsi sortez de chez moi, et que Dieu vous assiste !

Comme je sentais en moi l'*afflatus* divin, je considérai cet accident presque comme un bonheur. Je jugeai que

⁽¹⁾ Nose, nez. — *Naseaulogie*, nosologie. — C. B.

l'avis paternel était bon. Je résolus de suivre mon nez. Je le tirai tout d'abord deux ou trois fois, et j'écrivis incontinent une brochure sur la nosologie.

Tout Fum-Fudge fut sens dessus dessous.

— Étonnant génie ! — dit le *Quarterly*.

— Admirable physiologiste ! — dit le *Westminster*.

— Habile gaillard ! — dit le *Foreign*.

— Bel écrivain ! — dit l'*Edimburgh*.

— Profond penseur ! — dit le *Dublin*.

— Grand homme ! — dit *Bentley*.

— Ame divine ! — dit *Fraser*.

— Un des nôtres ! — dit *Blackwood*.

— Qui peut-il être ? — dit mistress Bas-Bleu.

— Que peut-il être ? — dit la grosse miss Bas-Bleu.

— Où peut-il être ? — dit la petite miss Bas-Bleu.

Mais je n'accordai aucune attention à toute cette populace, — j'allai tout droit à l'atelier d'un artiste.

La duchesse de Dieu-me-Bénisse posait pour son portrait ; le marquis de Tel-et-Tel tenait le caniche de la duchesse ; le comte de Choses-et-d'Autres jouait avec le flacon de sels de la dame, et Son Altesse Royale de *Noli-me-Tangere* se penchait sur le dos de son fauteuil.

Je m'approchai de l'artiste, et je dressai mon nez.

— Oh ! très beau ! — soupira Sa Grâce.

— Oh ! au secours ! — bégaya le marquis.

— Oh ! choquant ! — murmura le comte.

— Oh ! abominable ! — grogna Son Altesse Royale.

— Combien en voulez-vous ? — demanda l'artiste.

— De son nez ! — s'écria Sa Grâce.

— Mille livres, — dis-je, en m'asseyant.

— Mille livres ? — demanda l'artiste, d'un air rêveur.

— Mille livres, — dis-je.

— C'est très-beau ! — dit-il, en extase.

— C'est mille livres, — dis-je.

— Le garantissez-vous? — demanda-t-il, en tournant le nez vers le jour.

— Je le garantis, — dis-je, en le mouchant vigoureusement.

— Est-ce bien un original? — demanda-t-il, en le touchant avec respect.

— Hein? — dis-je, en le tortillant de côté.

— Il n'en a pas été fait de copie? — demanda-t-il, en l'étudiant au microscope.

— Jamais! — dis-je, en le redressant.

— Admirable! — s'écria-t-il, tout étourdi par la beauté de la manœuvre.

— Mille livres, — dis-je.

— *Mille livres!* — dit-il.

— Précisément, — dis-je.

— *Mille livres?* — dit-il.

— Juste, — dis-je.

— Vous les aurez, — dit-il; — quel morceau capital!!

Il me fit immédiatement un billet, et prit un croquis de mon nez. Je louai un appartement dans *Jermyn street*, et j'adressai à Sa Majesté la quatre-vingt-dix-neuvième édition de ma *Nosologie*, avec un portrait de la trompe.

Le prince de Galles, ce mauvais petit libertin, m'invita à dîner.

Nous étions tous Lions et gens du meilleur ton.

Il y avait là un néoplatonicien. Il cita Porphyre, Jamblique, Plotin, Proclus, Hiérocès, Maxime de Tyr, et *Syrianus*.

Il y avait un professeur de perfectibilité humaine. Il cita Turgot, Price, Priestley, Condorcet, de Staël, et l'*Ambitious Student in Ill Health*.

Il y avait sir Positif Paradoxe. Il remarqua que tous les

fous étaient philosophes, et que tous les philosophes étaient fous.

Il y avait Æsthéticus Éthix. Il parla de feu, d'unité et d'atomes; d'âme double et préexistante; d'affinité et d'antipathie; d'intelligence primitive et d'homœométrie.

Il y avait Théologos Théologie. Il bavarda sur Eusèbe et Arius; sur l'hérésie et le Concile de Nicée; sur le Puseyisme et le Consubstantialisme; sur Homoousios et Homoiousios.

Il y avait Fricassée, du Rocher de Cancale. Il parla de langue à l'*écarlate*, de choux-fleurs à la sauce *veloutée*, de veau à la Sainte-Menehould, de marinade à la Saint-Florentin, et de gelées d'orange *en mosaïque*.

Il y avait Bibulus O'Bumper. Il dit son mot sur le latour et le markbrünnen, sur le champagne mousseux et le chambertin, sur le richebourg et le saint-georges, sur le haut-brion, le léoville et le médoc, sur le barsac et le preig-nac, sur le grave, sur le sauterne, sur le laffitte et sur le saint-péray. Il hocha la tête à l'endroit du clos-vougeot, et se vanta de distinguer, les yeux fermés, le xérès de l'amon-tillado.

Il y avait il signor Tintontintino de Florence. Il expliqua Cimabuë, Arpino, Carpaccio et Agostino; il parla des ténèbres du Caravage, de la suavité de l'Albane, du coloris du Titien, des vastes commères de Rubens et des polissonneries de Jean Steen.

Il y avait le recteur de l'Université de Fum-Fudge. Il émit cette opinion, que la lune s'appelait Bendis en Thrace, Bubastis en Égypte, Diane à Rome, et Artémis en Grèce.

Il y avait un Grand-Turc de Stamboul. Il ne pouvait s'empêcher de croire que les Anges étaient des chevaux, des coqs et des taureaux; qu'il existait dans le sixième ciel quelqu'un qui avait soixante-dix mille têtes, et que la

terre était supportée par une vache bleu de ciel ornée d'un nombre incalculable de cornes vertes.

Il y avait Delphinus Polyglotte. Il nous dit ce qu'étaient devenus les quatre-vingt-trois tragédies perdues d'Eschyle, les cinquante-quatre oraisons d'Isæus, les trois cent quatre-vingt-onze discours de Lysias, les cent quatre-vingts traités de Théophraste, le huitième livre des sections coniques d'Apollonius, les hymnes et dithyrambes de Pindare et les quarante-cinq tragédies d'Homère le Jeune.

Il y avait Ferdinand Fitz-Fossillus Feldspar. Il nous renseigna sur les feux souterrains et les couches tertiaires; sur les aériformes, les fluidiformes et les solidiformes; sur le quartz et la marne; sur le schiste et le schorl; sur le gypse et le trapp; sur le talc et le calcaire; sur la blende et la horn-blende; sur le mica-schiste et le poudingue; sur le cyanite et le lépidolithe; sur l'hématite et la trémolite; sur l'antimoine et la calcédoine; sur le manganèse et sur tout ce qu'il vous plaira.

Il y avait MOI. Je parlai de moi, — de moi, de moi, et de moi; — de nosologie, de ma brochure et de moi. Je dressai mon nez, et je parlai de moi.

— Heureux homme! homme miraculeux! — dit le Prince.

— Superbe! — dirent les convives; et, le matin qui suivit, Sa Grâce de Dieu-me-Bénisse me fit une visite.

— Viendrez-vous à Almack, mignonne créature? — dit-elle, en me donnant une petite tape sous le menton.

— Oui, sur mon honneur! — dis-je.

— Avec tout votre nez, sans exception? — demandait-elle.

— Aussi vrai que je vis, — répliquai-je.

— Voici donc une carte d'invitation, bel ange. Dirai-je que vous viendrez?

— Chère duchesse, de tout mon cœur !

— Qui vous parle de votre cœur ! — mais avec votre nez, avec tout votre nez, n'est-ce pas ?

— Pas un brin de moins, mon amour, — dis-je. — Je le tortillai donc une ou deux fois, et je me rendis à Almack.

Les salons étaient pleins à étouffer.

— Il arrive ! — dit quelqu'un sur l'escalier.

— Il arrive ! — dit un autre un peu plus haut.

— Il arrive ! — dit un autre encore un peu plus haut.

— Il est arrivé ! — s'écria la duchesse ; — il est arrivé, le petit amour ! — Et s'emparant fortement de moi avec ses deux mains, elle me baisa trois fois sur le nez.

Une sensation marquée parcourut immédiatement l'assemblée.

— *Diavolo !* — cria le comte de Capricornutti.

— *Dios guarda !* — murmura don Stiletto.

— *Mille tonnerres !* — jura le prince de Grenouille.

— *Mille tiaples !* — grogna l'électeur de Bluddennuff.

Cela ne pouvait pas passer ainsi. Je me fâchai. Je me tournai brusquement vers Bluddennuff.

— Monsieur ! — lui dis-je, — vous êtes un babouin.

— Monsieur ! — répliqua-t-il, après une pause, — *Donnerre et églairs !*

Je n'en demandais pas davantage. Nous échangeâmes nos cartes. A Chalk-Farm, le lendemain matin, je lui abattis le nez, — et puis je me présentai chez mes amis.

— Bête ! — dit le premier.

— Sot ! — dit le second.

— Butor ! — dit le troisième.

— Âne ! — dit le quatrième.

— Benêt ! — dit le cinquième.

— Nigaud ! — dit le sixième.

— Sortez ! — dit le septième.

Je me sentis très-mortifié de tout cela, et j'allai voir mon père.

— Mon père, — lui demandai-je, — quel est le but principal de mon existence ?

— Mon fils, — répliqua-t-il, — c'est toujours l'étude de la nosologie; mais en frappant l'électeur au nez, vous avez dépassé votre but. Vous avez un fort beau nez, c'est vrai; mais Bluddennuff n'en a plus. Vous êtes sifflé, et il est devenu le héros du jour. Je vous accorde que, dans Fum-Fudge, la grandeur d'un lion est proportionnée à la dimension de sa trompe, — mais, bonté divine ! il n'y a pas de rivalité possible avec un lion qui n'en a pas du tout.

QUATRE BETES EN UNE.

L'HOMME-CAMÉLÉOPARD.

Chacun a ses vertus.

CRÉBILLON. — *Xerxès.*

Antiochus Épiphanes est généralement considéré comme le Gog du prophète Ézéchiél. Cet honneur toutefois revient plus naturellement à Cambyse, le fils de Cyrus. Et d'ailleurs, le caractère du monarque syrien n'a vraiment aucun besoin d'enjolivures supplémentaires. Son avènement au trône, ou plutôt son usurpation de la souveraineté, cent soixante-onze ans avant la venue du Christ; sa tentative pour piller le temple de Diane à Éphèse; son implacable inimitié contre les Juifs; la violation du saint des saints, et sa mort misérable à Taba, après un règne tumultueux de onze ans, sont des circonstances d'une nature saillante, et qui ont dû généralement attirer l'attention des historiens de son temps, plus que les impies, lâches, cruels, absurdes et fantasques exploits, qu'il faut ajouter pour faire le total de sa vie privée et de sa réputation.

.....

Supposons, gracieux lecteur, que nous sommes en l'an

du monde trois mil huit cent trente, et, pour quelques minutes, transportés dans le plus fantastique des habitacles humains, dans la remarquable cité d'Antioche. Il est certain qu'il y avait en Syrie et dans d'autres contrées seize villes de ce nom, sans compter celle dont nous avons spécialement à nous occuper. Mais *la nôtre* est celle qu'on appelait Antiochia Épidaphné, à cause qu'elle était tout proche du petit village de Daphné, où s'élevait un temple consacré à cette divinité. Elle fut bâtie (bien que la chose soit controversée) par Séleucus Nicator, le premier roi du pays après Alexandre le Grand, en mémoire de son père Antiochus, et devint immédiatement la capitale de la monarchie syrienne. Dans les temps prospères de l'empire romain, elle était la résidence ordinaire du préfet des provinces orientales; et plusieurs empereurs de la cité-reine (parmi lesquels peuvent être mentionnés spécialement Vêrus et Valens) y passèrent la plus grande partie de leur vie. Mais je m'aperçois que nous sommes arrivés à la ville. Montons sur cette plate-forme, et jetons nos yeux sur la ville et le pays circonvoisin.

— Quelle est cette large et rapide rivière qui se fraye un passage accidenté d'innombrables cascades à travers le chaos des montagnes, et enfin à travers le chaos des constructions?

— C'est l'Oronte, et c'est la seule eau qu'on aperçoive, à l'exception de la Méditerranée, qui s'étend comme un vaste miroir jusqu'à douze milles environ vers le sud. Tout le monde a vu la Méditerranée, mais, permettez-moi de vous le dire, très-peu de gens ont joui du coup d'œil d'Antioche; — très-peu de ceux-là, veux-je dire, qui, comme vous et moi, ont eu en même temps le bénéfice d'une éducation moderne. Ainsi laissez là la mer, et portez toute votre attention sur cette masse de maisons qui s'étend à

nos pieds. Vous vous rappellerez que nous sommes en l'an du monde trois mil huit cent trente. Si c'était plus tard, — si c'était, par exemple, en l'an de Notre-Seigneur mil huit cent quarante-cinq, nous serions privés de cet extraordinaire spectacle. Au dix-neuvième siècle, Antioche est — c'est-à-dire Antioche *sera* dans un lamentable état de délabrement. D'ici là, Antioche aura été complètement détruite à trois époques différentes par trois tremblements de terre successifs. A vrai dire, le peu qui restera de sa première condition se trouvera dans un tel état de désolation et de ruine, que le patriarche aura transporté alors sa résidence à Damas. C'est bien. Je vois que vous suivez mon conseil, et que vous mettez votre temps à profit pour inspecter les lieux, pour

...rassasier vos yeux
Des souvenirs et des objets fameux
Qui font la grande gloire de cette cité.

Je vous demande pardon ; j'avais oublié que Shakespeare ne fleurira pas avant dix-sept cent cinquante ans. Mais l'aspect d'Épidaphné ne justifie-t-il pas cette épithète de *fantastique* que je lui ai donnée ?

— Elle est bien fortifiée ; à cet égard elle doit autant à la nature qu'à l'art.

— Très-juste.

— Il y a une quantité prodigieuse d'imposants palais.

— En effet.

— Et les temples nombreux, somptueux, magnifiques, peuvent soutenir la comparaison avec les plus célèbres de l'antiquité.

— Je dois reconnaître tout cela. Cependant il y a une infinité de huttes de bousillage et d'abominables baraques.

Il nous faut bien constater une merveilleuse abondance d'ordures dans tous les ruisseaux; et, n'était la toute-puissante fumée de l'encens idolâtre, à coup sûr nous trouverions une intolérable puanteur. Vîtes-vous jamais des rues si insupportablement étroites, ou des maisons si miraculeusement hautes? Quelle noirceur leurs ombres jettent sur le sol! il est heureux que les lampes suspendues dans ces interminables colonnades restent allumées toute la journée; autrement nous aurions ici les ténèbres de l'Égypte au temps de sa désolation.

— C'est certainement un étrange lieu! Que signifie ce singulier bâtiment, là-bas? Regardez! il domine tous les autres et s'étend au loin à l'est de celui que je crois être le palais du roi!

— C'est le nouveau Temple du Soleil, qui est adoré en Syrie sous le nom d'Elah Gabalah. Plus tard, un très-fameux empereur romain instituera ce culte dans Rome et en tirera son surnom, Heliogabalus. J'ose vous affirmer que la vue de la divinité de ce temple vous plairait fort. Vous n'avez pas besoin de regarder au ciel; sa majesté le Soleil n'est pas là, — du moins le Soleil adoré par les Syriens. Cette déité se trouve dans l'intérieur du bâtiment situé là-bas. Elle est adorée sous la forme d'un large pilier de pierre, dont le sommet se termine en un cône ou *pyramide*, par quoi est signifié le *pyr*, le Feu.

— Écoutez! — regardez! — Quels peuvent être ces ridicules êtres, à moitié nus, à faces peintes, qui s'adressent à la canaille avec force gestes et vociférations?

— Quelques-uns, en petit nombre, sont des saltimbanques; d'autres appartiennent plus particulièrement à la race des philosophes. La plupart, toutefois, — spécialement ceux qui travaillent la populace à coups de bâton, — sont les principaux courtisans du palais, qui exécutent,

comme c'est leur devoir, quelque excellente drôlerie de l'invention du Roi.

— Mais voilà du nouveau ! Ciel ! la ville fourmille de bêtes féroces ! Quel terrible spectacle ! — quelle dangereuse singularité !

— Terrible, si vous voulez, mais pas le moins du monde dangereuse. Chaque animal, si vous voulez vous donner la peine d'observer, marche tranquillement derrière son maître. Quelques-uns, sans doute, sont menés avec une corde autour du cou, mais ce sont principalement les espèces plus petites ou plus timides. Le lion, le tigre et le léopard sont entièrement libres. Ils ont été formés à leur présente profession sans aucune difficulté, et suivent leurs propriétaires respectifs en manière de *valets de chambre*. Il est vrai qu'il y a des cas où la Nature revendique son empire usurpé ; — mais un héraut d'armes dévoré, un taureau sacré étranglé, sont des circonstances beaucoup trop vulgaires pour faire sensation dans Épidaphné.

— Mais quel extraordinaire tumulte entends-je ? A coup sûr, voilà un grand bruit, même pour Antioche ! Cela dénote quelque incident d'un intérêt inusité.

— Oui, indubitablement. Le Roi a ordonné quelque nouveau spectacle, — quelque exhibition de gladiateurs à l'Hippodrome, — ou peut-être le massacre des prisonniers Scythes, — ou l'incendie de son nouveau palais, — [ou la démolition de quelque temple superbe.] — ou bien, ma foi, un beau feu de joie de quelques Juifs. Le vacarme augmente. Des éclats d'hilarité montent vers le ciel. L'air est déchiré par les instruments à vent et par la clameur d'un million de gosiers. Descendons, pour l'amour de la joie, et voyons ce qui se passe. Par ici, — prenez garde ! nous sommes ici dans la rue principale, qu'on

appelle la rue de Timarchus. Cette mer de populace arrive de ce côté, et il nous sera difficile de remonter le courant. Elle se répand à travers l'avenue d'Héraclides, qui part directement du palais; — ainsi le Roi fait très-probablement partie de la bande. Oui, — j'entends les cris du héraut qui proclame sa venue dans la pompeuse phraséologie de l'Orient. Nous aurons le coup d'œil de sa personne quand il passera devant le temple d'Ashimah. Mettons-nous à l'abri dans le vestibule du sanctuaire; il sera ici tout à l'heure. Pendant ce temps-là considérons cette figure. Qu'est-ce? Oh! c'est le dieu Ashimah en personne. Vous voyez bien que ce n'est ni un agneau, ni un bouc, ni un satyre; il n'a guère plus de ressemblance avec le Pan des Arcadiens. Et cependant tous ces caractères ont été, — pardon! — *seront* attribués par les érudits des siècles futurs à l'Ashimah des Syriens. Mettez vos lunettes, et dites-moi ce que c'est. Qu'est-ce?

— Dieu me pardonne! c'est un singe!

— Oui, vraiment! — un babouin, — mais pas le moins du monde une déité. Son nom est une dérivation du grec *Simia*; — quels terribles sots que les antiquaires! Mais voyez! — voyez là-bas courir ce petit polisson en guenilles. Où va-t-il? que braille-t-il? que dit-il? Oh! il dit que le Roi arrive en triomphe; qu'il est dans son costume des grands jours; qu'il vient, à l'instant même, de mettre à mort, de sa propre main, mille prisonniers israélites enchaînés! Pour cet exploit, le petit misérable le porte aux nues! Attention! voici venir une troupe de gens tous semblablement attifés. Ils ont fait un hymne latin sur la vaillance du roi, et le chantent en marchant :

Mille, mille, mille,
Mille, mille, mille
Decollavimus, unus homo !

Mille, mille, mille, mille decollavimus !
 Mille, mille, mille !
 Vivat qui mille, mille occidit !
 Tantum vini habet nemo
 Quantum sanguinis effudit ⁽¹⁾.

Ce qui peut être ainsi paraphrasé :

Mille, mille, mille,
 Mille, mille, mille,
 Avec un seul guerrier, nous en avons égorgé mille !
 Mille, mille, mille, mille,
 Chantons mille à jamais !
 Hurrah ! — Chantons
 Longue vie à notre Roi,
 Qui a abattu mille hommes si joliment !
 Hurrah ! — Crions à tue-tête
 Qu'il nous a donné une plus copieuse
 Vendange de sang
 Que tout le vin que peut fournir la Syrie !

— Entendez-vous cette fanfare de trompettes ?

— Oui, — le Roi arrive ! Voyez ! le peuple est pantelant d'admiration et lève les yeux au ciel dans son respectueux attendrissement ! Il arrive ! — il arrive ! — le voilà !

— Qui ? — où ? — le Roi ? — Je ne le vois pas ; — je vous jure que je ne l'aperçois pas.

— Il faut que vous soyez aveugle.

— C'est bien possible. Toujours est-il que je ne vois qu'une foule tumultueuse d'idiots et de fous qui s'empressent de se prosterner devant un gigantesque camé-

⁽¹⁾ Flavius Vopiscus dit que l'hymne intercalé ici fut chanté par la populace, lors de la guerre des Sarmates, en l'honneur d'Aurélien, qui avait tué de sa propre main neuf cent cinquante hommes à l'ennemi. — E. A. P.

léopard, et qui s'évertuent à déposer un baiser sur le sabot de l'animal. Voyez ! la bête vient justement de cogner rudement quelqu'un de la populace, — ah ! encore un autre, — et un autre, — et un autre. En vérité, je ne puis m'empêcher d'admirer l'animal pour l'excellent usage qu'il fait de ses pieds.

— Populace, en vérité ! — mais ce sont les nobles et libres citoyens d'Épidaphné ! *La bête*, avez-vous dit ? prenez bien garde ! si quelqu'un vous entendait ! Ne voyez-vous pas que l'animal a une face d'homme ? Mais, mon cher monsieur, ce caméléopard n'est autre qu'Antiochus Épiphanes, — Antiochus l'Illustre, Roi de Syrie, et le plus puissant de tous les autocrates de l'Orient ! Il est vrai qu'on le décore quelquefois du nom d'Antiochus Epimanes, — Antiochus le Fou, — mais c'est à cause que tout le monde n'est pas capable d'apprécier ses mérites. Il est bien certain que, pour le moment, il est enfermé dans la peau d'une bête, et qu'il fait de son mieux pour jouer le rôle d'un caméléopard ; mais c'est à dessein de mieux soutenir sa dignité comme Roi. D'ailleurs le monarque est d'une stature gigantesque, et l'habit, conséquemment, ne lui va pas mal et n'est pas trop grand. Nous pouvons toutefois supposer que, n'était une circonstance solennelle, il ne s'en serait pas revêtu. Ainsi, voici un cas, — convenez-en, — le massacre d'un millier de Juifs ! Avec quelle prodigieuse dignité le monarque se promène sur ses quatre pattes ! Sa queue, comme vous voyez, est tenue en l'air par ses deux principales concubines, Elliné et Argélaïs ; et tout son extérieur serait excessivement prévenant, n'étaient la protubérance de ses yeux, qui lui sortiront certainement de la tête, et la couleur étrange de sa face, qui est devenue quelque chose d'innommable par suite de la quantité de vin qu'il a engloutie. Suivons-le à l'Hippodrome, où il se

dirige, et écoutons le chant de triomphe qu'il commence à entonner lui-même :

Qui est roi, si ce n'est Épiphanes ?
Dites, — le savez-vous ?
Qui est roi, si ce n'est Épiphanes ?
Bravo ! — bravo !
Il n'y a pas d'autre roi qu'Épiphanes,
Non, — pas d'autre !
Ainsi jetez à bas les temples
Et éteignez le soleil !

Bien et bravement chanté ! La populace le salue *Prince des Poètes et Gloire de l'Orient*, puis *Délices de l'Univers*, enfin *le plus Étonnant des Caméléopards*. Ils lui font bisser son chef-d'œuvre, et — entendez-vous ? — il le recommence. Quand il arrivera à l'Hippodrome, il recevra la couronne poétique, comme avant-goût de sa victoire aux prochains Jeux Olympiques.

— Mais, bon Jupiter ! que se passe-t-il dans la foule, derrière nous ?

— Derrière nous, avez-vous dit ? — Oh ! oh ! — je comprends. Mon ami, il est heureux que vous ayez parlé à temps. Mettons-nous en lieu sûr, et le plus vite possible. Ici ! — réfugions-nous sous l'arche de cet aqueduc, et je vous expliquerai l'origine de cette agitation. Cela a mal tourné, comme je l'avais pressenti. Le singulier aspect de ce caméléopard avec sa tête d'homme a, il faut croire, choqué les idées de logique et d'harmonie acceptées par les animaux sauvages domestiqués dans la ville. Il en est résulté une émeute ; et, comme il arrive toujours en pareil cas, tous les efforts humains pour réprimer le mouvement seront impuissants. Quelques Syriens ont déjà été dévorés ; mais les patriotes à quatre pattes semblent être d'un

accord unanime pour manger le caméléopard. Le *Prince des Poëtes* s'est donc dressé sur ses pattes de derrière, car il s'agit de sa vie. Ses courtisans l'ont laissé en plan, et ses concubines ont suivi un si excellent exemple. *Délices de l'Univers*, tu es dans une triste passe! *Gloire de l'Orient*, tu es en danger d'être croqué! Ainsi, ne regarde pas si piteusement ta queue; elle traînera indubitablement dans la crotte; à cela il n'y a pas de remède. Ne regarde donc pas derrière toi et ne t'occupe pas de son inévitable dishonneur; mais prends courage, joue vigoureusement des jambes, et file vers l'Hippodrome! Souviens-toi que tu es Antiochus Épiphanes, Antiochus l'Illustre! et aussi le *Prince des Poëtes*, la *Gloire de l'Orient*, les *Délices de l'Univers* et le plus Étonnant des Caméléopards! Juste ciel! quelle puissance de vélocité tu déploies! La caution des jambes, la meilleure, tu la possèdes, celle-là! Cours, Prince! — Bravo! Épiphanes! — Tu vas bien, Caméléopard! — Glorieux Antiochus! Il court! — il bondit! — il vole! Comme un trait détaché par une catapulte, il se rapproche de l'Hippodrome! Il bondit! — il crie! — il y est! — C'est heureux; car, ô *Gloire de l'Orient*, si tu avais mis une demi-seconde de plus à atteindre les portes de l'Amphithéâtre, il n'y aurait pas eu dans Épidaphné un seul petit ours qui n'eût grignoté sur ta carcasse. — Allons-nous-en, — partons, — car nos oreilles modernes sont trop délicates pour supporter l'immense vacarme qui va commencer en l'honneur de la délivrance du Roi! — Écoutez! il a déjà commencé. — Voyez! — toute la ville est sens dessus dessous.

— Voilà certainement la plus pompeuse cité de l'Orient! Quel fourmillement de peuple! quel pêle-mêle de tous les rangs et de tous les âges! quelle multiplicité de sectes et de nations! quelle variété de costumes! quelle

Babel de langues ! quels cris de bêtes ! quel tintamarre d'instruments ! quel tas de philosophes !

— Venez, sauvons-nous !

— Encore un moment ; je vois un vaste remue-ménage dans l'Hippodrome ; dites-moi, je vous en supplie, ce que cela signifie !

— Cela ? — oh ! rien. Les nobles et libres citoyens d'Épidaphné étant, comme ils le déclarent, parfaitement satisfaits de la loyauté, de la bravoure, de la sagesse et de la divinité de leur Roi, et, de plus, ayant été témoins de sa récente agilité surhumaine, pensent qu'ils ne font que leur devoir en déposant sur son front (en surcroît du laurier poétique) une nouvelle couronne, prix de la course à pied, — couronne qu'il *faudra* bien qu'il obtienne aux fêtes de la prochaine Olympiade, et que naturellement ils lui décernent aujourd'hui par avance.

PETITE DISCUSSION

AVEC UNE MOMIE.

Le *symposium* de la soirée précédente avait un peu fatigué mes nerfs. J'avais une déplorable migraine et je tombais de sommeil. Au lieu de passer la soirée dehors, comme j'en avais le dessein, il me vint donc à l'esprit que je n'avais rien de plus sage à faire que de souper d'une bouchée, et de me mettre immédiatement au lit.

Un *léger* souper, naturellement. J'adore les rôties au fromage. En manger plus d'une livre à la fois, cela peut n'être pas toujours raisonnable. Toutefois, il ne peut pas y avoir d'objection matérielle au chiffre deux. Et, en réalité, entre deux et trois il n'y a que la différence d'une simple unité. Je m'aventurai peut-être jusqu'à quatre. Ma femme tient pour cinq; — mais évidemment elle a confondu deux choses bien distinctes. Le nombre abstrait cinq, je suis disposé à l'admettre; mais, au point de vue concret, il se rapporte aux bouteilles de *Brown Stout*, sans l'assaisonnement duquel la rôtie au fromage est une chose à éviter.

Ayant ainsi achevé un frugal repas, et mis mon bonnet de nuit avec la sereine espérance d'en jouir jusqu'au len-

demain midi au moins, je plaçai ma tête sur l'oreiller, et, grâce à une excellente conscience, je tombai immédiatement dans un profond sommeil.

Mais quand les espérances de l'homme furent-elles remplies ? Je n'avais peut-être pas achevé mon troisième ronflement, quand une furieuse sonnerie retentit à la porte de la rue, et puis d'impatients coups de marteau qui me réveillèrent en sursaut. Une minute après, et comme je me frottais encore les yeux, ma femme me fourra sous le nez un billet de mon vieil ami le docteur Ponnonner. Il me disait :

« Venez me trouver et laissez tout, mon cher ami, aussitôt que vous aurez reçu ceci. Venez partager notre joie. A la fin, grâce à une opiniâtre diplomatie, j'ai arraché l'assentiment des directeurs du *City Museum* pour l'examen de ma momie, — vous savez de laquelle je veux parler. J'ai la permission de la démailloter, et même de l'ouvrir, si je le juge à propos. Quelques amis seulement seront présents ; — vous en êtes, cela va sans dire. La momie est présentement chez moi, et nous commencerons à la dérouler à onze heures de la nuit.

« Tout à vous,

« PONNONNER. »

Avant d'arriver à la signature, je m'aperçus que j'étais aussi éveillé qu'un homme peut désirer de l'être. Je sautai de mon lit dans un état de délire, bousculant tout ce qui me tombait sous la main ; je m'habillai avec une prestesse vraiment miraculeuse, et je me dirigeai de toute ma vitesse vers la maison du docteur.

Là je trouvai réunie une société très-animée. On m'avait attendu avec beaucoup d'impatience ; la momie

était étendue sur la table à manger, et, au moment où j'entraï, l'examen était commencé.

Cette momie était une des deux qui furent rapportées, il y a quelques années, par le capitaine Arthur Sabretash, un cousin de Ponnonner. Il les avait prises dans une tombe près d'Eleithias, dans les montagnes de la Libye, à une distance considérable au-dessus de Thèbes sur le Nil. Sur ce point, les caveaux, quoique moins magnifiques que les sépulcres de Thèbes, sont d'un plus haut intérêt, en ce qu'ils offrent de plus nombreuses *illustrations* de la vie privée des Égyptiens. La salle d'où avait été tiré notre échantillon passait pour très-riche en documents de cette nature; — les murs étaient complètement recouverts de peintures à fresque et de bas-reliefs; des statues, des vases et une mosaïque d'un dessin très-riche témoignaient de la puissante fortune des défunts.

Cette rareté avait été déposée au *Museum* exactement dans le même état où le capitaine Sabretash l'avait trouvée, c'est-à-dire qu'on avait laissé la bière intacte. Pendant huit ans, elle était restée ainsi exposée à la curiosité publique, quant à l'extérieur seulement. Nous avons donc la momie complète à notre disposition, et ceux qui savent combien il est rare de voir des antiquités arriver dans nos contrées sans être saccagées jugeront que nous avons de fortes raisons de nous féliciter de notre bonne fortune.

En approchant de la table, je vis une grande boîte, ou caisse, longue d'environ sept pieds, large de trois pieds peut-être, et d'une profondeur de deux pieds et demi. Elle était oblongue, — mais pas en forme de bière. Nous supposâmes d'abord que la matière était du bois de sycamore; mais en l'entamant nous reconnûmes que c'était du carton, ou, plus proprement, une pâte dure faite de

papyrus. Elle était grossièrement décorée de peintures représentant des scènes funèbres et divers sujets lugubres, parmi lesquels serpentait un semis de caractères hiéroglyphiques, disposés en tous sens, qui signifiaient évidemment le nom du défunt. Par bonheur, M. Gliddon était de la partie, et il nous traduisit sans peine les signes, qui étaient simplement phonétiques et composaient le mot *Allamistabeo*.

Nous eûmes quelque peine à ouvrir cette boîte sans l'endommager; mais, quand enfin nous y eûmes réussi, nous en trouvâmes une seconde, celle-ci en forme de bière, et d'une dimension beaucoup moins considérable que la caisse extérieure, mais lui ressemblant exactement sous tout autre rapport. L'intervalle entre les deux était comblé de résine, qui avait jusqu'à un certain point détérioré les couleurs de la boîte intérieure.

Après avoir ouvert celle-ci, — ce que nous fîmes très-aisément, — nous arrivâmes à une troisième, également en forme de bière, et ne différant en rien de la seconde, si ce n'est par la matière, qui était du cèdre et exhalait l'odeur fortement aromatique qui caractérise ce bois. Entre la seconde et la troisième caisse il n'y avait pas d'intervalle, — celle-ci s'adaptant exactement à celle-là.

En défaisant la troisième caisse, nous découvrâmes enfin le corps, et nous l'enlevâmes. Nous nous attendions à le trouver enveloppé comme d'habitude de nombreux rubans, ou bandelettes de lin; mais au lieu de cela nous trouvâmes une espèce de gaine, faite de papyrus, et revêtue d'une couche de plâtre grossièrement peinte et dorée. Les peintures représentaient des sujets ayant trait aux divers devoirs supposés de l'âme et à sa présentation à différentes divinités, puis de nombreuses figures humaines

identiques, — sans doute des portraits des personnes embaumées. De la tête aux pieds s'étendait une inscription columnaire, ou verticale, en *biéroglyphes phonétiques*, donnant de nouveau le nom et les titres du défunt et les noms et les titres de ses parents.

Autour du cou, que nous débarrassâmes du fourreau, était un collier de grains de verre cylindriques, de couleurs différentes, et disposés de manière à figurer des images de divinités, l'image du Scarabée, et d'autres, avec le globe ailé. La taille, dans sa partie la plus mince, était cerclée d'un collier ou ceinture semblable.

Ayant enlevé le papyrus, nous trouvâmes les chairs parfaitement conservées, et sans aucune odeur sensible. La couleur était rougeâtre; la peau, ferme, lisse et brillante. Les dents et les cheveux paraissaient en bon état. Les yeux, à ce qu'il semblait, avaient été enlevés, et on leur avait substitué des yeux de verre, fort beaux et simulant merveilleusement la vie, sauf leur fixité un peu trop prononcée. Les doigts et les ongles étaient brillamment dorés.

De la couleur rougeâtre de l'épiderme M. Gliddon inféra que l'embaumement avait été pratiqué uniquement par l'asphalte; mais, ayant gratté la surface avec un instrument d'acier et jeté dans le feu les grains de poudre ainsi obtenus, nous sentîmes se dégager un parfum de camphre et d'autres gommes aromatiques.

Nous visitâmes soigneusement le corps pour trouver les incisions habituelles par où on extrait les entrailles; mais, à notre grande surprise, nous n'en pûmes découvrir la trace. Aucune personne de la société ne savait alors qu'il n'est pas rare de trouver des momies entières et non incisées. Ordinairement la cervelle se vidait par le nez; les intestins, par une incision dans le flanc; le corps était

alors rasé, lavé et salé; on le laissait ainsi reposer quelques semaines, puis commençait, à proprement parler, l'opération de l'embaumement.

Comme on ne pouvait trouver aucune trace d'ouverture, le docteur Ponnonner préparait ses instruments de dissection, quand je fis remarquer qu'il était déjà deux heures passées. Là-dessus, on s'accorda à renvoyer l'examen interne à la nuit suivante; et nous étions au moment de nous séparer, quand quelqu'un lança l'idée d'une ou deux expériences avec la pile de Volta.

L'application de l'électricité à une momie vieille au moins de trois ou quatre mille ans était une idée, sinon très-sensée, du moins suffisamment originale, et nous la saisîmes au vol. Pour ce beau projet, dans lequel il entraient un dixième de sérieux et neuf bons dixièmes de plaisanterie, nous disposâmes une batterie dans le cabinet du docteur, et nous y transportâmes l'Égyptien.

Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que nous réussîmes à mettre à nu une partie du muscle temporal, qui semblait être d'une rigidité moins marmoréenne que le reste du corps, mais qui naturellement, comme nous nous y attendions bien, ne donna aucun indice de susceptibilité galvanique quand on le mit en contact avec le fil. Ce premier essai nous parut décisif; et, tout en riant de bon cœur de notre propre absurdité, nous nous souhaitions réciproquement une bonne nuit, quand mes yeux, tombant par hasard sur ceux de la momie, y restèrent immédiatement cloués d'étonnement. De fait, le premier coup d'œil m'avait suffi pour m'assurer que les globes, que nous avions tous supposé être de verre, et qui primitivement se distinguaient par une certaine fixité singulière, étaient maintenant si bien recouverts par les paupières qu'une petite portion de la *tunica albuginea* restait seule visible.

Je poussai un cri, et j'attirai l'attention sur ce fait, qui devint immédiatement évident pour tout le monde.

Je ne dirai pas que j'étais *alarmé* par le phénomène, parce que le mot *alarmé*, dans mon cas, ne serait pas précisément le mot propre. Il aurait pu se faire toutefois que, sans ma provision de *Brown Stout*, je me sentisse légèrement ému. Quant aux autres personnes de la société, elles ne firent vraiment aucun effort pour cacher leur naïve terreur. Le docteur Ponnonner était un homme à faire pitié. M. Gliddon, par je ne sais quel procédé particulier, s'était rendu invisible. Je présume que M. Silk Buckingham n'aura pas l'audace de nier qu'il ne se soit fourré à quatre pattes sous la table.

Après le premier choc de l'étonnement, nous résolûmes, cela va sans dire, de tenter tout de suite une nouvelle expérience. Nos opérations furent alors dirigées contre le gros orteil du pied droit. Nous fîmes une incision au-dessus de la région de l'*os sesamoideum pollicis pedis*, et nous arrivâmes ainsi à la naissance du muscle *abductor*. Rajustant la batterie, nous appliquâmes de nouveau le fluide aux nerfs mis à nu, — quand, avec un mouvement plus vif que la vie elle-même, la momie retira son genou droit comme pour le rapprocher le plus possible de l'abdomen, puis redressant le membre avec une force inconcevable, allongea au docteur Ponnonner une ruade, qui eut pour effet de décocher ce gentleman, comme le projectile d'une catapulte, et de l'envoyer dans la rue à travers une fenêtre.

Nous nous précipitâmes en masse pour rapporter les débris mutilés de l'infortuné; mais nous eûmes le bonheur de le rencontrer sur l'escalier, remontant avec une inconcevable diligence, bouillant de la plus grande ardeur philosophique, et plus que jamais frappé de la

nécessité de poursuivre nos expériences, avec rigueur et avec zèle.

Ce fut donc d'après son conseil que nous fîmes sur-le-champ une incision profonde dans le bout du nez du sujet; et le docteur, y jetant des mains impétueuses, le fourra violemment en contact avec le fil métallique.

Moralement et physiquement, — métaphoriquement et littéralement, — l'effet fut *électrique*. D'abord le cadavre ouvrit les yeux et les cligna très rapidement pendant quelques minutes, comme M. Barnes dans la pantomime; puis il éternua; en troisième lieu, il se dressa sur son séant; en quatrième lieu, il mit son poing sous le nez du docteur Ponnonner; enfin, se tournant vers MM. Gliddon et Buckingham, il leur adressa, dans l'égyptien le plus pur, le discours suivant :

— Je dois vous dire, gentlemen, que je suis aussi surpris que mortifié de votre conduite. Du docteur Ponnonner je n'avais rien de mieux à attendre; c'est un pauvre petit gros sot qui ne sait rien de rien. J'ai pitié de lui et je lui pardonne. Mais vous, monsieur Gliddon, — et vous, Silk, qui avez voyagé et résidé en Égypte, à ce point qu'on pourrait croire que vous êtes né sur nos terres, — vous, dis-je, qui avez tant vécu parmi nous que vous parlez l'égyptien aussi bien, je crois, que vous écrivez votre langue maternelle, — vous que je m'étais accoutumé à regarder comme le plus ferme ami des momies, — j'attendais de vous une conduite plus courtoise. Que dois-je penser de votre impassible neutralité quand je suis traité aussi brutalement? Que dois-je supposer, quand vous permettez à Pierre et à Paul de me dépouiller de mes bières et de mes vêtements sous cet affreux climat de glace? A quel point de vue, pour en finir, dois-je considérer votre fait d'aider et d'encourager ce misé-

nable petit drôle, ce docteur Ponnonner, à me tirer par le nez ?

On croira généralement, sans aucun doute, qu'en entendant un pareil discours, dans de telles circonstances, nous avons tous filé vers la porte, ou que nous sommes tombés dans de violentes attaques de nerfs, ou dans un évanouissement unanime. L'une de ces trois choses, dis-je, était probable. En vérité, chacune de ces trois lignes de conduite et toutes les trois étaient des plus légitimes. Et, sur ma parole, je ne puis comprendre comment il se fit que nous n'en suivîmes aucune. Mais, peut-être, la vraie raison doit-elle être cherchée dans l'esprit de ce siècle, qui procède entièrement par la loi des contraires, considérée aujourd'hui comme solution de toutes les antinomies et fusion de toutes les contradictoires. Ou peut-être, après tout, était-ce seulement l'air excessivement naturel et familier de la momie qui enlevait à ses paroles toute puissance terrifiante. Quoi qu'il en soit, les faits sont positifs, et pas un membre de la société ne trahit d'effroi bien caractérisé et ne parut croire qu'il se fût passé quelque chose de particulièrement irrégulier.

Pour ma part, j'étais convaincu que tout cela était fort naturel, et je me rangeai simplement de côté, hors de la portée du poing de l'Égyptien. Le docteur Ponnonner fourra ses mains dans les poches de sa culotte, regarda la momie d'un air bourru, et devint excessivement rouge. M. Gliddon caressait ses favoris et redressait le col de sa chemise. M. Buckingham baissa la tête et mit son pouce droit dans le coin gauche de sa bouche.

L'Égyptien le regarda avec une physionomie sévère pendant quelques minutes, et à la longue lui dit avec un ricanement :

— Pourquoi ne parlez-vous pas, monsieur Buckingham ?

Avez-vous entendu, oui ou non, ce que je vous ai demandé? Voulez-vous bien ôter votre pouce de votre bouche!

Là-dessus, M. Buckingham fit un léger soubresaut, ôta son pouce droit du coin gauche de sa bouche, et en manière de compensation inséra son pouce gauche dans le coin droit de l'ouverture susdite.

Ne pouvant pas tirer une réponse de M. Buckingham, la momie se tourna avec humeur vers M. Gliddon, et lui demanda d'un ton péremptoire d'expliquer en gros ce que nous voulions tous.

M. Gliddon répliqua tout au long, en *pbonétique*; et, n'était l'absence de caractères *biéroglyphiques* dans les imprimeries américaines, c'eût été pour moi un grand plaisir de transcrire intégralement et en langue originale son excellent speech.

Je saisisai cette occasion pour faire remarquer que toute la conversation subséquente à laquelle prit part la momie eut lieu en égyptien primitif, — MM. Gliddon et Buckingham servant d'interprètes pour moi et les autres personnes de la société qui n'avaient pas voyagé. Ces messieurs parlaient la langue maternelle de la momie avec une grâce et une abondance inimitables; mais je ne pouvais pas m'empêcher de remarquer que les deux voyageurs, — sans doute à cause de l'introduction d'images entièrement modernes et, naturellement, tout à fait nouvelles pour l'étranger, — étaient quelquefois réduits à employer des formes sensibles pour traduire à cet esprit d'un autre âge un sens particulier. Il y eut un moment, par exemple, où M. Gliddon, ne pouvant pas faire comprendre à l'Égyptien le mot : *la Politique*, s'avisa heureusement de dessiner sur le mur, avec un morceau de charbon, un petit monsieur au nez bourgeonné, aux coudes troués, grimpé sur un

piédestal, la jambe gauche tendue en arrière, le bras droit projeté en avant, le poing fermé, les yeux convulsés vers le ciel, et la bouche ouverte sous un angle de 90 degrés.

De même, M. Buckingham n'aurait jamais réussi à lui traduire l'idée absolument moderne de *Whig* (perruque), si, à une suggestion du docteur Ponnonner, il n'était devenu très-pâle et n'avait consenti à ôter la sienne.

Il était tout naturel que le discours de M. Gliddon roulât principalement sur les immenses bénéfices que la science pouvait tirer du démaillotement et du déboyautement des momies; moyen subtil de nous justifier de tous les dérangements que nous avons pu lui causer, à elle en particulier, momie nommée Allamistakeo; il conclut en insinuant, — car ce ne fut qu'une insinuation, — que, puisque toutes ces petites questions étaient maintenant éclaircies, on pouvait aussi bien procéder à l'examen projeté. Ici le docteur Ponnonner apprêta ses instruments.

Relativement aux dernières suggestions de l'orateur, il paraît qu'Allamistakeo avait certains scrupules de conscience, sur la nature desquels je n'ai pas été clairement renseigné; mais il se montra satisfait de notre justification et, descendant de la table, donna à toute la compagnie des poignées de mains à la ronde.

Quand cette cérémonie fut terminée, nous nous occupâmes immédiatement de réparer les dommages que le scalpel avait fait éprouver au sujet. Nous recousîmes la blessure de sa tempe, nous bandâmes son pied, et nous lui appliquâmes un pouce carré de taffetas noir sur le bout du nez.

On remarqua alors que le comte — tel était, à ce qu'il paraît, le titre d'Allamistakeo, — éprouvait quelques légers frissons, — à cause du climat, sans aucun doute.

Le docteur alla immédiatement à sa garde-robe, et revint bientôt avec un habit noir, de la meilleure coupe de Jennings, un pantalon de tartan bleu de ciel à sous-pieds, une chemise rose de guingamp, un gilet de brocart à revers, un paletot-sac blanc, une canne à bec de corbin, un chapeau sans bords, des bottes en cuir breveté, des gants de chevreau couleur paille, un lorgnon, une paire de favoris et une cravate cascade. La différence de taille entre le comte et le docteur, — la proportion étant comme deux à un, — fut cause que nous eûmes quelque peu de mal à ajuster ces habillements à la personne de l'Égyptien; mais, quand tout fut arrangé, au moins pouvait-il dire qu'il était bien mis. M. Gliddon lui donna donc le bras et le conduisit vers un bon fauteuil, en face du feu; pendant ce temps-là, le docteur sonnait et demandait le vin et les cigares.

La conversation s'anima bientôt. On exprima, cela va sans dire, une grande curiosité relativement au fait quelque peu singulier d'Allamistakeo resté vivant.

— J'aurais pensé, dit M. Buckingham, — qu'il y avait déjà beau temps que vous étiez mort.

— Comment! — répliqua le comte très-étonné, — je n'ai guère plus de sept cents ans! Mon père en a vécu mille, et il ne radotait pas le moins du monde quand il est mort.

Il s'ensuivit une série étourdissante de questions et de calculs par lesquels on découvrit que l'antiquité de la momie avait été très-grossièrement estimée. Il y avait cinq mille cinquante ans et quelques mois qu'elle avait été déposée dans les catacombes d'Eleithias.

— Mais ma remarque, — reprit M. Buckingham, — n'avait pas trait à votre âge à l'époque de votre ensevelissement (je ne demande pas mieux que d'accorder que

vous êtes encore un jeune homme), et j'entendais parler de l'immensité de temps pendant lequel, d'après votre propre explication, vous êtes resté confit dans l'asphalte.

— Dans quoi? — dit le comte.

— Dans l'asphalte, — persista M. Buckingham.

— Ah! oui; j'ai comme une idée vague de ce que vous voulez dire; — en effet cela pourrait réussir, — mais de mon temps nous n'employions guère autre chose que le bichlorure de mercure.

— Mais ce qu'il nous est particulièrement impossible de comprendre, — dit le docteur Ponnonner, — c'est comment il se fait qu'étant mort et ayant été enseveli en Égypte, il y a cinq mille ans, vous soyez aujourd'hui parfaitement vivant, et avec un air de santé admirable.

— Si à cette époque j'étais mort, comme vous dites, — répliqua le comte, — il est plus que probable que mort je serais resté; car je m'aperçois que vous en êtes encore à l'enfance du galvanisme, et que vous ne pouvez pas accomplir par cet agent ce qui dans le vieux temps était chez nous chose vulgaire. Mais le fait est que j'étais tombé en catalepsie, et que mes meilleurs amis jugèrent que j'étais mort, ou que je devais être mort; c'est pourquoi ils m'embaumèrent tout de suite. — Je présume que vous connaissez le principe capital de l'embaumement?

— Mais, pas le moins du monde.

— Ah! je conçois; — déplorable condition de l'ignorance! Je ne puis donc pour le moment entrer dans aucun détail à ce sujet; mais il est indispensable que je vous explique qu'en Égypte embaumer, à proprement parler, était suspendre indéfiniment toutes les fonctions animales soumises au procédé. Je me sers du terme *animal* dans son sens le plus large, comme impliquant l'être moral et vital aussi bien que l'être physique. Je répète que le

premier principe de l'embaumement consistait, chez nous, à arrêter immédiatement et à tenir perpétuellement en suspens toutes les fonctions animales soumises au procédé. Enfin, pour être bref, dans quelque état que se trouvât l'individu à l'époque de l'embaumement, il restait dans cet état. Maintenant, comme j'ai le bonheur d'être du sang du Scarabée, je fus embaumé vivant, tel que vous me voyez présentement.

— Le sang du Scarabée! — s'écria le docteur Ponnonner.

— Oui. Le Scarabée était l'emblème, les armes d'une famille patricienne très-distinguée et peu nombreuse. Être du sang du Scarabée, c'est simplement être de la famille dont le Scarabée est l'emblème. Je parle figurativement.

— Mais qu'a cela de commun avec le fait de votre existence actuelle?

— Eh bien, c'était la coutume générale en Égypte, avant d'embaumer un cadavre, de lui enlever les intestins et la cervelle; la race des Scarabées seule n'était pas sujette à cette coutume. Si donc je n'avais pas été un Scarabée, j'eusse été privé de mes boyaux et de ma cervelle, et sans ces deux viscères vivre n'est pas chose commode.

— Je comprends cela, — dit M. Buckingham, — et je présume que toutes les momies qui nous parviennent *entières* sont de la race des Scarabées.

— Sans aucun doute.

— Je croyais, — dit M. Gliddon très-timidement, — que le Scarabée était un des Dieux Égyptiens.

— Un des *quoi* Égyptiens! — s'écria la momie, sautant sur ses pieds.

— Un des Dieux, — répéta le voyageur.

— Monsieur Gliddon, je suis réellement étonné de

vous entendre parler de la sorte, — dit le comte en se rasseyant. — Aucune nation sur la face de la terre n'a jamais reconnu plus d'un Dieu. Le Scarabée, l'Ibis, etc., étaient pour nous (ce que d'autres créatures ont été pour d'autres nations) les symboles, les intermédiaires par lesquels nous offrions le culte au Créateur, trop auguste pour être approché directement.

Ici il se fit une pause. A la longue, l'entretien fut repris par le docteur Ponnonner.

— Il n'est donc pas improbable, d'après vos explications, — dit-il, — qu'il puisse exister dans les catacombes qui sont près du Nil d'autres momies de la race du Scarabée dans de semblables conditions de vitalité?

— Cela ne peut pas faire l'objet d'une question, — répliqua le comte; — tous les Scarabées qui par accident ont été embaumés vivants sont vivants. Quelques-uns même de ceux qui ont été ainsi embaumés à *dessein* peuvent avoir été oubliés par leurs exécuteurs testamentaires et sont encore dans leurs tombes.

— Seriez-vous assez bon, — dis-je, — pour expliquer ce que vous entendez par : *embaumés ainsi à dessein*?

— Avec le plus grand plaisir, — répliqua la momie, après m'avoir considéré à loisir à travers son lorgnon; car c'était la première fois que je me hasardais à lui adresser directement une question.

— Avec le plus grand plaisir, — dit-elle. — La durée ordinaire de la vie humaine, de mon temps, était de huit cents ans environ. Peu d'hommes mouraient, sauf par suite d'accidents très-extraordinaires, avant l'âge de six cents; très-peu vivaient plus de dix siècles; mais huit siècles étaient considérés comme le terme naturel. Après la découverte du principe de l'embaumement, tel que je vous l'ai expliqué, il vint à l'esprit de nos philosophes

qu'on pourrait satisfaire une louable curiosité, et en même temps servir considérablement les intérêts de la science, en morcelant la durée moyenne et en vivant cette vie naturelle par à-compte. Relativement à la science historique, l'expérience a démontré qu'il y avait quelque chose à faire dans ce sens, quelque chose d'indispensable. Un historien, par exemple, ayant atteint l'âge de cinq cents ans, écrivait un livre avec le plus grand soin; puis il se faisait soigneusement embaumer, laissant commission à ses exécuteurs testamentaires *pro tempore* de le ressusciter après un certain laps de temps, — mettons cinq ou six cents ans. Rentrant dans la vie à l'expiration de cette époque, il trouvait invariablement son grand ouvrage converti en une espèce de cahier de notes accumulées au hasard, — c'est-à-dire en une sorte d'arène littéraire ouverte aux conjectures contradictoires, aux énigmes et aux chamailleries personnelles de toutes les bandes de commentateurs exaspérés. Ces conjectures, ces énigmes qui passaient sous le nom d'annotations ou corrections, avaient si complètement enveloppé, torturé, écrasé le texte, que l'auteur était réduit à fureter partout dans ce fouillis avec une lanterne pour découvrir son propre livre. Mais une fois retrouvé, ce pauvre livre ne valait jamais les peines que l'auteur avait prises pour le ravoir. Après l'avoir récrit d'un bout à l'autre, il restait encore une besogne pour l'historien, un devoir impérieux : c'était de corriger, d'après sa science et son expérience personnelles, les traditions du jour concernant l'époque dans laquelle il avait primitivement vécu. Or, ce procédé de recomposition et de rectification personnelle, poursuivi de temps à autre par différents sages, avait pour résultat d'empêcher notre histoire de dégénérer en une pure fable.

— Je vous demande pardon, — dit alors le docteur

Ponnonner, posant doucement sa main sur le bras de l'Égyptien, — je vous demande pardon, monsieur, mais puis-je me permettre de vous interrompre pour un moment ?

— Parfaitement, *monsieur*, — répliqua le comte en s'écartant un peu.

— Je désirais simplement vous faire une question, — dit le docteur. — Vous avez parlé de corrections personnelles de l'auteur relativement aux traditions qui concernaient son époque. En moyenne, monsieur, je vous prie, dans quelle proportion la vérité se trouvait-elle généralement mêlée à ce grimoire ?

— On trouva généralement que ce grimoire, — pour me servir de votre excellente définition, monsieur, — était exactement au pair avec les faits rapportés dans l'histoire elle-même non réécrite, — c'est-à-dire qu'on ne vit jamais dans aucune circonstance un simple iota de l'un ou de l'autre qui ne fût absolument et radicalement faux.

— Mais, puisqu'il est parfaitement clair, — reprit le docteur, — que cinq mille ans au moins se sont écoulés depuis votre enterrement, je tiens pour sûr que vos annales à cette époque, sinon vos traditions, étaient suffisamment explicites sur un sujet d'un intérêt universel, la Création, qui eut lieu, comme vous le savez sans doute, seulement dix siècles auparavant, ou peu s'en faut.

— Monsieur ! — fit le comte Allamistakeo.

Le docteur répéta son observation, mais ce ne fut qu'après mainte explication additionnelle qu'il parvint à se faire comprendre de l'étranger. A la fin, celui-ci dit, non sans hésitation :

— Les idées que vous soulevez sont, je le confesse,

entièrement nouvelles pour moi. De mon temps, je n'ai jamais connu personne qui eût été frappé d'une si singulière idée, que l'univers (ou ce monde, si vous l'aimez mieux), pouvait avoir eu un commencement. Je me rappelle qu'une fois, mais rien qu'une fois, un homme de grande science me parla d'une tradition vague concernant l'origine de la race humaine; et cet homme se servait comme vous du mot *Adam*, ou *terre rouge*. Mais il l'employait dans un sens générique, comme ayant trait à la germination spontanée par le limon, — juste comme un millier d'animalcules, — à la germination spontanée, dis-je, de cinq vastes hordes d'hommes, poussant simultanément dans cinq parties distinctes du globe presque égales entre elles.

Ici, la société haussa généralement les épaules, et une ou deux personnes se touchèrent le front avec un air très-significatif. M. Silk Buckingham, jetant un léger coup d'œil d'abord sur l'occiput, puis sur le sinciput d'Allamistakeo, prit ainsi la parole :

— La longévité humaine dans votre temps, unie à cette pratique fréquente que vous nous avez expliquée, consistant à vivre sa vie par à-compte, aurait dû, en vérité, contribuer puissamment au développement général et à l'accumulation des connaissances. Je présume donc que nous devons attribuer l'infériorité marquée des anciens Egyptiens dans toutes les parties de la science, quand on les compare avec les modernes et plus spécialement avec les Yankees, uniquement à l'épaisseur plus considérable du crâne égyptien.

— Je confesse de nouveau, — répliqua le comte, avec une parfaite urbanité, — que je suis quelque peu en peine de vous comprendre; dites-moi, je vous prie, de quelles parties de la science voulez-vous parler?

Ici, toute la compagnie, d'une voix unanime, cita les affirmations de la phrénologie et les merveilles du magnétisme animal.

Nous ayant écoutés jusqu'au bout, le comte se mit à raconter quelques anecdotes qui nous prouvèrent clairement que les prototypes de Gall et de Spurzheim avaient fleuri et dépéri en Égypte, mais dans une époque si ancienne qu'on en avait presque perdu le souvenir, — et que les procédés de Mesmer étaient des tours misérables en comparaison des miracles positifs opérés par les savants de Thèbes qui créaient des poux et une foule d'autres êtres semblables.

Je demandai alors au comte si ses compatriotes étaient capables de calculer les éclipses. Il sourit avec une nuance de dédain et m'affirma que oui.

Ceci me troubla un peu; cependant, je commençais à lui faire d'autres questions relativement à leurs connaissances astronomiques, quand quelqu'un de la société, qui n'avait pas encore ouvert la bouche, me souffla à l'oreille que, si j'avais besoin de renseignements sur ce chapitre, je ferais mieux de consulter un certain monsieur Ptolémée aussi bien qu'un nommé Plutarque, à l'article *De facie lunæ*.

Je questionnai alors la momie sur les verres ardents et lenticulaires, et généralement sur la fabrication du verre; mais je n'avais pas encore fini mes questions que le camarade silencieux me poussait doucement par le coude, et me priait, pour l'amour de Dieu, de jeter un coup d'œil sur Diodore de Sicile. Quant au comte, il me demanda simplement, en manière de réplique, si, nous autres modernes, nous possédions des microscopes qui nous permissent de graver des onyx avec la perfection des Égyptiens. Pendant que je cherchais la réponse à faire à cette

question, le petit docteur Ponnonner s'aventura dans une voie très-extraordinaire.

— Voyez notre architecture ! — s'écria-t-il, à la grande indignation des deux voyageurs qui le pinçaient jusqu'au bleu, mais sans réussir à le faire taire.

— Allez voir, — criait-il avec enthousiasme, — la fontaine du Jeu de boule à New-York ! ou, si c'est une trop écrasante contemplation, regardez un instant le Capitole à Washington, D. C. !

Et le bon petit homme médical alla jusqu'à détailler minutieusement les proportions du bâtiment en question. Il expliqua que le portique seul n'était pas orné de moins de vingt-quatre colonnes, de cinq pieds de diamètre, et situées à dix pieds de distance l'une de l'autre.

Le comte dit qu'il regrettait de ne pouvoir se rappeler pour le moment la dimension précise d'aucune des principales constructions de la cité d'Aznac, dont les fondations plongeaient dans la nuit du temps, mais dont les ruines étaient encore debout, à l'époque de son enterrement, dans une vaste plaine de sable à l'ouest de Thèbes. Il se souvenait néanmoins, à propos de portiques, qu'il y en avait un, appliqué à un palais secondaire, dans une espèce de faubourg appelé Carnac, et formé de cent quarante-quatre colonnes de trente-sept pieds de circonférence chacune, et distantes de vingt-cinq pieds l'une de l'autre. On arrivait du Nil à ce portique par une avenue de deux milles de long, formée par des sphinx, des statues, des obélisques de vingt, de soixante et de cent pieds de haut. Le palais lui-même, autant qu'il pouvait se rappeler, avait, dans un sens seulement, deux milles de long, et pouvait bien avoir en tout sept milles de circuit. Ses murs étaient richement décorés en dedans et en dehors de peintures hiéroglyphiques. Il ne prétendait pas *affirmer* qu'on aurait

pu bâtir entre ses murs cinquante ou soixante des Capitoles du docteur; mais il ne lui était pas démontré que deux ou trois cents n'eussent pas pu y être empilés sans trop d'embarras. Ce palais de Carnac était une insignifiante petite bâtisse, après tout. Le comte néanmoins ne pouvait pas, en stricte conscience, se refuser à reconnaître le style ingénieux, la magnificence et la supériorité de la fontaine du Jeu de boule, telle que le docteur l'avait décrite. Rien de semblable, il était forcé de l'avouer, n'avait jamais été vu en Égypte ni ailleurs.

Je demandai alors au comte ce qu'il pensait de nos chemins de fer.

— Rien de particulier, — dit-il. — Ils sont un peu faibles, assez mal conçus et grossièrement assemblés. Ils ne peuvent donc pas être comparés aux vastes chaussées à rainures de fer, horizontales et directes, sur lesquelles les Égyptiens transportaient des temples entiers et des obélisques massifs de cent cinquante pieds de haut.

Je lui parlai de nos gigantesques forces mécaniques. Il convint que nous savions faire quelque chose dans ce genre, mais il me demanda comment nous nous y serions pris pour dresser les impostes sur les linteaux du plus petit palais de Carnac.

Je jugeai à propos de ne pas entendre cette question, et je lui demandai s'il avait quelque idée des puits artésiens; mais il releva simplement les sourcils, pendant que M. Gliddon me faisait un clignement d'yeux très-prononcé, et me disait à voix basse que les ingénieurs chargés de forer le terrain pour trouver de l'eau dans la Grande Oasis en avaient découvert un tout récemment.

Alors, je citai nos aciers; mais l'étranger leva le nez, et me demanda si notre acier aurait jamais pu exécuter les sculptures si vives et si nettes qui décorent les obé-

lisques, et qui avaient été entièrement exécutées avec des outils de cuivre.

Cela nous déconcerta si fort que nous jugeâmes à propos de faire une diversion sur la métaphysique. Nous envoyâmes chercher un exemplaire d'un ouvrage qui s'appelle le *Dial*, et nous en lûmes un chapitre ou deux sur un sujet qui n'est pas très-clair, mais que les gens de Boston définissent : le Grand Mouvement ou Progrès.

Le comte dit simplement que de son temps les grands mouvements étaient choses terriblement communes, et que, quant au Progrès, il fut à une certaine époque une vraie calamité, mais ne progressa jamais.

Nous parlâmes alors de la grande beauté et de l'importance de la Démocratie, et nous eûmes beaucoup de peine à bien faire comprendre au comte la nature positive des avantages dont nous jouissions en vivant dans un pays où le suffrage était *ad libitum*, et où il n'y avait pas de roi.

Il nous écouta avec un intérêt marqué, et en somme il parut réellement s'amuser. Quand nous eûmes fini, il nous dit qu'il s'était passé là-bas, il y avait déjà bien longtemps, quelque chose de tout à fait semblable. Treize provinces égyptiennes résolurent tout d'un coup d'être libres, et de donner ainsi un magnifique exemple au reste de l'humanité. Elles rassemblèrent leurs sages, et brassèrent la plus ingénieuse constitution qu'il est possible d'imaginer. Pendant quelque temps, tout alla le mieux du monde; seulement il y avait là des habitudes de blague qui étaient quelque chose de prodigieux. La chose néanmoins finit ainsi : les treize États, avec quelque chose comme quinze ou vingt autres, se consolidèrent dans le plus odieux et le plus insupportable despotisme dont on ait jamais ouï parler sur la face du globe.

Je demandai quel était le nom du tyran usurpateur.

Autant que le comte pouvait se le rappeler, ce tyran se nommait : *la Canaille*.

Ne sachant que dire à cela, j'élevai la voix, et je déplorai l'ignorance des Egyptiens relativement à la vapeur.

Le comte me regarda avec beaucoup d'étonnement, mais ne répondit rien. Le gentleman silencieux me donna toutefois un violent coup de coude dans les côtes, — me dit que je m'étais suffisamment compromis pour une fois, — et me demanda si j'étais réellement assez innocent pour ignorer que la machine à vapeur moderne descendait de l'invention de Hérodote en passant par Salomon de Caus.

Nous étions pour lors en grand danger d'être battus; mais notre bonne étoile fit que le docteur Ponnonner s'étant rallié accourut à notre secours, et demanda si la nation égyptienne prétendait sérieusement rivaliser avec les modernes dans l'article de la toilette, si important et si compliqué.

À ce mot, le comte jeta un regard sur les sous-pieds de son pantalon; puis, prenant par le bout une des basques de son habit, il l'examina curieusement pendant quelques minutes. À la fin, il la laissa retomber, et sa bouche s'étendit graduellement d'une oreille à l'autre; mais je ne me rappelle pas qu'il ait dit quoi que ce soit en manière de réplique.

Là-dessus, nous recouvrâmes nos esprits, et le docteur, s'approchant de la momie d'un air plein de dignité, la pria de dire avec candeur, sur son honneur de gentleman, si les Egyptiens avaient compris, à une époque quelconque, la fabrication soit des pastilles de Ponnonner, soit des pilules de Brandreth.

Nous attendions la réponse dans une profonde anxiété, — mais bien inutilement. Cette réponse n'arrivait pas.

L'Égyptien rougit et baissa la tête. Jamais triomphe ne fut plus complet; jamais défaite ne fut supportée de plus mauvaise grâce. Je ne pouvais vraiment pas endurer le spectacle de l'humiliation de la pauvre momie. Je pris mon chapeau, je la saluai avec un certain embarras, et je pris congé.

En rentrant chez moi, je m'aperçus qu'il était quatre heures passées, et je me mis immédiatement au lit. Il est maintenant dix heures du matin. Je suis levé depuis sept, et j'écris ces notes pour l'instruction de ma famille et de l'humanité. Quant à la première, je ne la verrai plus. Ma femme est une mégère. La vérité est que cette vie et généralement tout le dix-neuvième siècle me donnent des nausées. Je suis convaincu que tout va de travers. En outre, je suis anxieux de savoir qui sera élu Président en 2045. C'est pourquoi, une fois rasé et mon café avalé, je vais tomber chez Ponnonner, et je me fais embaumer pour une couple de siècles.

PUISSANCE DE LA PAROLE.

OINOS. — Pardonne, Agathos, à la faiblesse d'un esprit fraîchement revêtu d'immortalité.

AGATHOS. — Tu n'as rien dit, mon cher Oinos, dont tu aies à demander pardon. La connaissance n'est pas une chose d'intuition, pas même *ici*. Quant à la sagesse, demande avec confiance aux anges qu'elle te soit accordée !

OINOS. — Mais pendant cette dernière existence j'avais rêvé que j'arriverais d'un seul coup à la connaissance de toutes choses, et du même coup au bonheur absolu.

AGATHOS. — Ah ! ce n'est pas dans la science qu'est le bonheur, mais dans l'acquisition de la science ! Savoir pour toujours, c'est l'éternelle béatitude ; mais tout savoir, ce serait une damnation de démon.

OINOS. — Mais le Très-Haut ne connaît-il pas toutes choses ?

AGATHOS. — Et c'est la *chose unique* (puisque'il est le Très-Heureux) qui doit LUI rester inconnue à LUI-même.

OINOS. — Mais, puisque chaque minute augmente notre

connaissance, n'est-il pas inévitable que toutes choses nous soient connues à la fin ?

AGATHOS. — Plonge ton regard dans les lointains de l'abîme ! Que ton œil s'efforce de pénétrer ces innombrables perspectives d'étoiles, pendant que nous glissons lentement à travers, — encore, — et encore, — et toujours ! La vision spirituelle elle-même n'est-elle pas absolument arrêtée par les murs d'or circulaires de l'univers, — ces murs faits de myriades de corps brillants qui se fondent en une incommensurable unité ?

OINOS. — Je perçois clairement que l'infini de la matière n'est pas un rêve.

AGATHOS. — Il n'y a pas de rêves dans le Ciel ; — mais il nous est révélé ici que l'*unique* destination de cet infini de matière est de fournir des sources infinies, où l'âme puisse soulager cette soif de *connaître* qui est en elle, — inextinguible à jamais, puisque l'éteindre serait pour l'âme l'anéantissement de soi-même. Questionne-moi donc, mon Oinos, librement et sans crainte. Viens ! nous laisserons à gauche l'éclatante harmonie des Pléiades, et nous irons nous abattre loin de la foule dans les prairies étoilées, au delà d'Orion, où au lieu de pensées, de violettes, et de pensées sauvages nous trouverons des couchés de soleils triples et de soleils tricolores.

OINOS. — Et maintenant, Agathos, tout en planant à travers l'espace, instruis-moi ! — Parle-moi dans le ton familier de la terre ! Je n'ai pas compris ce que tu me donnais tout à l'heure à entendre, sur les modes et les procédés de Création, — de ce que nous nommions Création, dans le temps que nous étions mortels. Veux-tu dire que le Créateur n'est pas Dieu ?

AGATHOS. — Je veux dire que la Divinité ne crée pas.

OINOS. — Explique-toi !

AGATHOS. — Au commencement *seulement*, elle a créé. Les créatures, — ce qui apparaît comme créé, — qui maintenant, d'un bout de l'univers à l'autre, émergent infatigablement à l'existence, ne peuvent être considérées que comme des résultats médiateurs ou indirects, et non comme directs ou immédiats, de la Divine Puissance Créatrice.

OINOS. — Parmi les hommes, mon Agathos, cette idée eût été considérée comme hérétique au suprême degré.

AGATHOS. — Parmi les anges, mon Oinos, elle est simplement admise comme une vérité.

OINOS. — Je puis te comprendre, en tant que tu veuilles dire que certaines opérations de l'être que nous appelons Nature, ou lois naturelles, donneront, dans de certaines conditions, naissance à ce qui porte l'apparence complète de création. Peu de temps avant la finale destruction de la terre, il se fit, je m'en souviens, un grand nombre d'expériences pleinement réussies que quelques philosophes, avec une emphase puérile, désignèrent sous le nom de créations d'animalcules.

AGATHOS. — Les cas dont tu parles n'étaient, en réalité, que des exemples de création secondaire, — de la seule espèce de création qui ait jamais eu lieu depuis que la parole première a proféré la première loi.

OINOS. — Les mondes étoilés qui jaillissent du fond de l'abîme du non-être et font à chaque minute explosion

dans les cieux, — ces astres, Agathos, ne sont-ils pas l'œuvre immédiate de la main du Maître ?

AGATHOS. — Je veux essayer, mon Oinos, de t'amener pas à pas en face de la conception que j'ai en vue. Tu sais parfaitement que, comme aucune pensée ne peut se perdre, de même il n'est pas une seule action qui n'ait un résultat infini. En agitant nos mains, quand nous étions habitants de cette terre, nous causions une vibration dans l'atmosphère ambiante. Cette vibration s'étendait indéfiniment, jusqu'à tant qu'elle se fût communiquée à chaque molécule de l'atmosphère terrestre, qui, à partir de ce moment *et pour toujours*, était mise en mouvement par cette seule action de la main. Les mathématiciens de notre planète ont bien connu ce fait. Les effets particuliers créés dans le fluide par des impulsions particulières furent de leur part l'objet d'un calcul exact, — en sorte qu'il devint facile de déterminer dans quelle période précise une impulsion d'une portée donnée pourrait faire le tour du globe et influencer — pour toujours — chaque atome de l'atmosphère ambiante. Par un calcul rétrograde, ils déterminèrent sans peine, — étant donné un effet dans des conditions connues, — la valeur de l'impulsion originelle. Alors les mathématiciens, — qui virent que les résultats d'une impulsion donnée étaient absolument sans fin, — qui virent qu'une partie de ces résultats pouvait être rigoureusement suivie dans l'espace et dans le temps au moyen de l'analyse algébrique, — qui comprirent aussi la facilité du calcul rétrograde, — ces hommes, dis-je, comprirent du même coup que cette espèce d'analyse contenait, elle aussi, une puissance de progrès indéfini, — qu'il n'existait pas de bornes concevables à sa marche progressive et à son applicabilité, excepté celles de l'esprit

même qui l'avait poussée ou appliquée. Mais, arrivés à ce point, nos mathématiciens s'arrêtèrent.

OINOS. — Et pourquoi, Agathos, auraient-ils été plus loin?

AGATHOS. — Parce qu'il y avait au delà quelques considérations d'un' profond intérêt. De ce qu'ils savaient ils pouvaient inférer qu'un être d'une intelligence infinie, — un être à qui l'*absolu* de l'analyse algébrique serait dévoilé, — n'éprouverait aucune difficulté à suivre tout mouvement imprimé à l'air, — et transmis par l'air à l'éther, — jusque dans ses répercussions les plus lointaines, et même dans une époque infiniment reculée. Il est en effet démontrable que chaque mouvement de cette nature *imprimé à l'air* doit à la fin agir sur chaque être individuel compris dans les limites de l'univers; — et l'être doué d'une intelligence infinie, — l'être que nous avons imaginé, — pourrait suivre les ondulations lointaines du mouvement, — les suivre, au delà et toujours au delà, dans leurs influences sur toutes les particules de la matière, — au delà et toujours au delà, dans les modifications qu'elles imposent aux vieilles formes, — ou, en d'autres termes, dans les *créations neuves* qu'elles enfantent, — jusqu'à ce qu'il les vît se brisant enfin, et désormais inefficaces, contre le trône de la Divinité. Et non-seulement un tel être pourrait faire cela, mais si, à une époque quelconque, un résultat donné lui était présenté, — si une de ces innombrables comètes, par exemple, était soumise à son examen, — il pourrait, sans aucune peine, déterminer par l'analyse rétrograde à quelle impulsion primitive elle doit son existence. Cette puissance d'analyse rétrograde, dans sa plénitude et son absolue perfection, — cette faculté de rapporter dans toutes les époques tous les effets à toutes les causes, — est

évidemment la prérogative de la Divinité seule; — mais cette puissance est exercée, à tous les degrés de l'échelle au-dessous de l'absolue perfection, par la population entière des Intelligences Angéliques.

OINOS. — Mais tu parles simplement des mouvements imprimés à l'air.

AGATHOS. — En parlant de l'air, ma pensée n'embrassait que le monde terrestre; mais la proposition généralisée comprend les impulsions créées dans l'éther, — qui, pénétrant, et seul pénétrant tout l'espace, se trouve être ainsi le grand médium de création.

OINOS. — Donc, tout mouvement, de quelque nature qu'il soit, est créateur?

AGATHOS. — Cela ne peut pas ne pas être; mais une vraie philosophie nous a dès longtemps appris que la source de tout mouvement est la pensée, — et que la source de toute pensée est...

OINOS. — Dieu.

AGATHOS. — Je t'ai parlé, Oinos, — comme je devais parler à un enfant de cette belle Terre qui a péri récemment, — des mouvements produits dans l'atmosphère de la Terre...

OINOS. — Oui, cher Agathos.

AGATHOS. — Et pendant que je te parlais ainsi, n'as-tu pas senti ton esprit traversé par quelque pensée relative à la *puissance matérielle des paroles*? Chaque parole n'est-elle pas un mouvement créé dans l'air?

OINOS. — Mais pourquoi pleures-tu, Agathos, — et pourquoi, oh! pourquoi tes ailes faiblissent-elles pendant

que nous planons au-dessus de cette belle étoile, — la plus verdoyante et cependant la plus terrible de toutes celles que nous avons rencontrées dans notre vol ? Ses brillantes fleurs semblent un rêve féerique, — mais ses volcans farouches rappellent les passions d'un cœur tumultueux.

AGATHOS. — *Ils ne semblent pas, ils sont ! ils sont rêves et passions !* Cette étrange étoile, — il y a de cela trois siècles, — c'est moi qui, les mains crispées et les yeux ruisselants, — aux pieds de ma bien-aimée, — l'ai pro-férée à la vie avec quelques phrases passionnées. Ses brillantes fleurs *sont* les plus chers de tous les rêves non réalisés, et ses volcans forcenés *sont* les passions du plus tumultueux et du plus insulté des cœurs !

COLLOQUE

ENTRE MONOS ET UNA.

Choses futures.
SOPHOCLE. — *Antigone.*

UNA. — *Ressuscité ?*

MONOS. — Oui, très-belle et très-adorée Una, *ressuscité*. Tel était le mot sur le sens mystique duquel j'avais si longtemps médité, repoussant les explications de la prêtraille jusqu'à tant que la mort elle-même vînt résoudre l'énigme pour moi.

UNA. — La Mort !

MONOS. — Comme tu fais étrangement écho à mes paroles, douce Una ! J'observe aussi une vacillation dans ta démarche, — une joyeuse inquiétude dans tes yeux. Tu es troublée, oppressée par la majestueuse nouveauté de la Vie Éternelle. Oui, c'était de la Mort que je parlais. Et comme ce mot résonne singulièrement *ici*, ce mot qui jadis portait l'angoisse dans tous les cœurs, — jetait une tache sur tous les plaisirs !

UNA. — Ah ! la Mort, le spectre qui s'asseyait à tous les festins ! Que de fois, Monos, nous nous sommes perdus en méditations sur sa nature ! Comme il se dressait, mystérieux contrôleur, devant le bonheur humain, lui disant : Jusque-là, et pas plus loin ! Cet ardent amour mutuel, mon Monos, qui brûlait dans nos poitrines, comme vainement nous nous étions flattés, nous sentant si heureux sitôt qu'il prit naissance, de voir notre bonheur grandir de sa force ! Hélas ! il grandit, cet amour, et avec lui grandissait dans nos cœurs la terreur de l'heure fatale qui accourait pour nous séparer à jamais ! Ainsi, avec le temps, aimer devint une douleur. Pour lors, la haine nous eût été une miséricorde.

MONOS. — Ne parle pas ici de ces peines, chère Una, — mienne maintenant, mienne pour toujours !

UNA. — Mais n'est-ce pas le souvenir du chagrin passé qui fait la joie du présent ? Je voudrais parler longtemps, longtemps encore, des choses qui ne sont plus. Par-dessus tout, je brûle de connaître les incidents de ton voyage à travers l'Ombre et la noire Vallée.

MONOS. — Quand donc la radieuse Una demanda-t-elle en vain quelque chose à son Monos ? Je raconterai tout minutieusement ; — mais à quel point doit commencer le récit mystérieux ?

UNA. — A quel point ?

MONOS. — Oui, à quel point ?

UNA. — Je te comprends, Monos. La Mort nous a révélé à tous deux le penchant de l'homme à définir l'indéfinissable. Je ne dirai donc pas : Commence au point où cesse la vie, — mais : Commence à ce triste, triste mo-

ment où, la fièvre t'ayant quitté, tu tombas dans une torpeur sans souffle et sans mouvement, et où je fermais tes paupières pâlies avec les doigts passionnés de l'amour.

MONOS. — Un mot d'abord, mon Una, relativement à la condition générale de l'homme à cette époque. Tu te rappelles qu'un ou deux sages parmi nos ancêtres, — sages en fait, quoique non pas dans l'estime du monde, — avaient osé douter de la propriété du mot *Progrès*, appliqué à la marche de notre civilisation. Chacun des cinq ou six siècles qui précédèrent notre mort vit, à un certain moment, s'élever quelque vigoureuse intelligence luttant bravement pour ces principes dont l'évidence illumine maintenant notre raison, insolente affranchie remise à son rang, — principes qui auraient dû apprendre à notre race à se laisser guider par les lois naturelles plutôt qu'à les vouloir contrôler. A de longs intervalles apparaissaient quelques esprits souverains, pour qui tout progrès dans les sciences pratiques n'était qu'un recul dans l'ordre de la véritable utilité. Parfois l'esprit poétique, — cette faculté, la plus sublime de toutes, nous savons cela maintenant, — puisque des vérités de la plus haute importance ne pouvaient nous être révélées que par cette *Analogie*, dont l'éloquence, irrécusable pour l'imagination, ne dit rien à la raison infirme et solitaire, — parfois, dis-je, cet esprit poétique prit les devants sur une philosophie tâtonnière et entendit dans la parabole mystique de l'arbre de la science et de son fruit défendu, qui engendre la mort, un avertissement clair, à savoir que la science n'était pas bonne pour l'homme pendant la minorité de son âme. Et ces hommes, — les poètes, — vivant et mourant parmi le mépris des *utilitaires*, rudes pédants qui usurpaient un titre

dont les méprisés seuls étaient dignes, les poètes reportèrent leurs rêveries et leurs sages regrets vers ces anciens jours où nos besoins étaient aussi simples que pénétrantes nos jouissances, — où le mot *gaieté* était inconnu, tant l'accent du bonheur était solennel et profond ! — jours saints, augustes et bénis, où les rivières azurées coulaient à pleins bords entre des collines intactes et s'enfonçaient au loin dans les solitudes des forêts primitives, odorantes, inviolées.

Cependant ces nobles exceptions à l'absurdité générale ne servirent qu'à la fortifier par l'opposition. Hélas ! nous étions descendus dans les pires jours de tous nos mauvais jours. Le *grand mouvement*, — tel était l'argot du temps, — marchait ; perturbation morbide, morale et physique. L'art, — les arts, veux-je dire, furent élevés au rang suprême, et, une fois installés sur le trône, ils jetèrent des chaînes sur l'intelligence qui les avait élevés au pouvoir. L'homme, qui ne pouvait pas ne pas reconnaître la majesté de la Nature, chanta naïvement victoire à l'occasion de ses conquêtes toujours croissantes sur les éléments de cette même Nature. Aussi bien, pendant qu'il se pavanait et faisait le Dieu, une imbécillité enfantine s'abattait sur lui. Comme on pouvait le prévoir depuis l'origine de la maladie, il fut bientôt infecté de systèmes et d'abstractions ; il s'empêtra dans des généralités. Entre autres idées bizarres, celle de l'égalité universelle avait gagné du terrain ; et à la face de l'Analogie et de Dieu, — en dépit de la voix haute et salutaire des lois de *gradation* qui pénétrèrent si vivement toutes choses sur la Terre et dans le Ciel, — des efforts insensés furent faits pour établir une Démocratie universelle. Ce mal surgit nécessairement du mal premier : la Science. L'homme ne pouvait pas en même temps devenir savant et se soumettre. Cependant

d'innombrables cités s'élevèrent, énormes et fumeuses. Les vertes feuilles se recroquevillèrent devant la chaude haleine des fourneaux. Le beau visage de la Nature fut déformé comme par les ravages de quelque dégoûtante maladie. Et il me semble, ma douce Una, que le sentiment, même assoupi, du forcé et du cherché trop loin aurait dû nous arrêter à ce point. Mais il paraît qu'en pervertissant notre *goût*, ou plutôt en négligeant de le cultiver dans les écoles, nous avons follement parachevé notre propre destruction. Car, en vérité, c'était dans cette crise que le goût seul, — cette faculté qui, marquant le milieu entre l'intelligence pure et le sens moral, n'a jamais pu être méprisée impunément, — c'était alors que le goût seul pouvait nous ramener doucement vers la Beauté, la Nature et la Vie. Mais, hélas ! pur esprit contemplatif et majestueuse intuition de Platon ! Hélas ! compréhensive *Mousiké*, qu'il regardait à juste titre comme une éducation suffisante pour l'âme ! Hélas ! où étiez-vous ? C'était quand vous aviez tous les deux disparu dans l'oubli et le mépris universels qu'on avait le plus désespérément besoin de vous !

Pascal, un philosophe que nous aimons tous deux, chère Una, a dit, — avec quelle vérité ! — que *tout raisonnement se réduit à céder au sentiment* ; et il n'eût pas été impossible, si l'époque l'avait permis, que le sentiment du naturel eût repris son vieil ascendant sur la brutale raison mathématique des écoles. Mais cela ne devait pas être. Prématurément amenée par des orgies de science, la décrépitude du monde approchait. C'est ce que ne voyait pas la masse de l'humanité, ou ce que, vivant goulûment, quoique sans bonheur, elle affectait de ne pas voir. Mais, pour moi, les annales de la Terre m'avaient appris à attendre la ruine la plus complète comme prix de la plus

haute civilisation. J'avais puisé dans la comparaison de la Chine, simple et robuste, avec l'Assyrie architecte, avec l'Égypte astrologue, avec la Nubie plus subtile encore, mère turbulente de tous les arts, la prescience de notre Destinée. Dans l'histoire de ces contrées j'avais trouvé un rayon de l'Avenir. Les spécialités industrielles de ces trois dernières étaient des maladies locales de la Terre, et la ruine de chacune a été l'application du remède local; mais, pour le monde infecté en grand, je ne voyais de régénération possible que dans la mort. Or, l'homme ne pouvant pas, en tant que race, être anéanti, je vis qu'il lui fallait *renaître*.

Et c'était alors, ma très-belle et ma très-chère, que nous plongeions journellement notre esprit dans les rêves. C'était alors que nous discourions, à l'heure du crépuscule, sur les jours à venir, — quand l'épiderme de la Terre cicatrisé par l'Industrie, ayant subi cette purification qui seule pouvait effacer ses abominations rectangulaires, serait habillé à neuf avec les verdure, les collines et les eaux souriantes du Paradis, et redeviendrait une habitation convenable pour l'homme, — pour l'homme, purgé par la Mort, — pour l'homme dont l'intelligence ennoblie ne trouverait plus un poison dans la science, — pour l'homme racheté, régénéré, béatifié, désormais immortel, et cependant encore revêtu de matière.

UNA. — Oui, je me rappelle bien ces conversations, cher Monos; mais l'époque du feu destructeur n'était pas aussi proche que nous nous l'imaginions, et que la corruption dont tu parles nous permettait certainement de le croire. Les hommes vécurent, et ils moururent individuellement. Toi-même, vaincu par la maladie, tu as passé par la tombe, et ta constante Una t'y a promptement suivi;

et, bien que nos sens assoupis n'aient pas été torturés par l'impatience et n'aient pas souffert de la longueur du siècle qui s'est écoulé depuis et dont la révolution finale nous a rendus l'un à l'autre, cependant, cher Monos, cela a fait encore un siècle.

MONOS. — Dis plutôt un point dans le vague infini. Incontestablement, ce fut pendant la décrépitude de la Terre que je mourus. Le cœur fatigué d'angoisses qui tiraient leur origine du désordre et de la décadence générale, je succombai à la cruelle fièvre. Après un petit nombre de jours de souffrance, après maints jours pleins de délire, de rêves et d'extases dont tu prenais l'expression pour celle de la douleur, pendant que je ne souffrais que de mon impuissance à te détromper, — après quelques jours je fus, comme tu l'as dit, pris par une léthargie sans souffle et sans mouvement, et ceux qui m'entouraient dirent que c'était *la Mort*.

Les mots sont choses vagues. Mon état ne me privait pas de sentiment; il ne me paraissait pas très-différent de l'extrême quiétude de quelqu'un qui, ayant dormi longtemps et profondément, immobile, prostré dans l'accablement de l'ardent solstice, commence à rentrer lentement dans la conscience de lui-même; il y glisse, pour ainsi dire, par le seul fait de la suffisance de son sommeil, et sans être éveillé par le mouvement extérieur.

Je ne respirais plus. Le poulx était immobile. Le cœur avait cessé de battre. La volition n'avait point disparu, mais elle était sans efficacité. Mes sens jouissaient d'une activité insolite, quoique l'exerçant d'une manière irrégulière et usurpant réciproquement leurs fonctions au hasard. Le goût et l'odorat se mêlaient dans une confusion inextricable et ne formaient plus qu'un seul sens

anormal et intense. L'eau de rose, dont ta tendresse avait humecté mes lèvres au moment suprême, me donnait de douces idées de fleurs, — fleurs fantastiques infiniment plus belles qu'aucune de celles de la vieille Terre, et dont nous voyons aujourd'hui fleurir les modèles autour de nous. Les paupières, transparentes et exsangues, ne faisaient pas absolument obstacle à la vision. Comme la volition était suspendue, les globes ne pouvaient pas rouler dans leurs orbites, — mais tous les objets situés dans la portée de l'hémisphère visuel étaient perçus plus ou moins distinctement; les rayons qui tombaient sur la rétine externe, ou dans le coin de l'œil, produisant un effet plus vif que ceux qui frappaient la surface interne ou l'attaquaient de face. Toutefois, dans le premier cas, cet effet était si anormal que je l'appréciais seulement comme un son, — un son doux ou discordant, suivant que les objets qui se présentaient à mon côté étaient lumineux ou revêtus d'ombre, — arrondis ou d'une forme anguleuse. En même temps l'ouïe, quoique surexcitée, n'avait rien d'irrégulier dans son action, et elle appréciait les sons réels avec une précision non moins hyperbolique que sa sensibilité. Le toucher avait subi une modification plus singulière. Il ne recevait ses impressions que lentement, mais les retenait opiniâtrément, et il en résultait toujours un plaisir physique des plus prononcés. Ainsi la pression de tes doigts, si doux sur mes paupières, ne fut d'abord perçue que par l'organe de la vision; mais, à la longue, et longtemps après qu'ils se furent retirés, ils remplirent tout mon être d'un délice sensuel inappréciable. Je dis : d'un délice sensuel. *Toutes* mes perceptions étaient purement sensuelles. Quant aux matériaux fournis par les sens au cerveau passif, l'intelligence morte, inhabile à les mettre en œuvre, ne leur donnait aucune forme. Il entraînait

dans tout cela un peu de douleur et beaucoup de volupté; mais de peine ou de plaisirs moraux, pas l'ombre. Ainsi tes sanglots impétueux flottaient dans mon oreille avec toutes leurs plaintives cadences, et ils étaient appréciés par elle dans toutes leurs variations de ton mélancolique; mais c'étaient de suaves notes musicales et rien de plus; ils n'apportaient à la raison éteinte aucune notion des douleurs qui leur donnaient naissance; pendant que la large et incessante pluie de larmes qui tombait sur ma face, et qui pour tous les assistants témoignait d'un cœur brisé, pénétrait simplement d'extase chaque fibre de mon être. Et en vérité, c'était bien là la *Mort*, dont les témoins parlaient à voix basse et révérencieusement, — et toi, ma douce Una, d'une voix convulsive, pleine de sanglots et de cris.

On m'habilla pour la bière, — trois ou quatre figures sombres qui voletaient çà et là d'une manière affairée. Quand elles traversaient la ligne directe de ma vision, elles m'affectaient comme *formes*; mais quand elles passaient à mon côté, leurs images se traduisaient dans mon cerveau en cris, gémissements, et autres expressions lugubres de terreur, d'horreur ou de souffrance. Toi seule, avec ta robe blanche, ondoyante, dans quelque direction que ce fût, tu t'agitais toujours musicalement autour de moi.

Le jour baissait, et, comme la lumière allait s'évanouissant, je fus pris d'un vague malaise, — d'une anxiété semblable à celle d'un homme qui dort quand des sons réels et tristes tombent incessamment dans son oreille, — des sons de cloche lointains, solennels, à des intervalles longs mais égaux, et se mariant à des rêves mélancoliques. La nuit vint, et avec ses ombres une lourde désolation. Elle oppressait mes organes comme un poids énorme, et

elle était palpable. Il y avait aussi un son lugubre, assez semblable à l'écho lointain du ressac de la mer, mais plus soutenu, qui, commençant dès le crépuscule, s'était accru avec les ténèbres. Soudainement des lumières furent apportées dans la chambre, et aussitôt cet écho prolongé s'interrompit, se transforma en explosions fréquentes, inégales, du même son, mais moins lugubre et moins distinct. L'écrasante oppression était en grande partie allégée; et je sentis, jaillissant de la flamme de chaque lampe, — car il y en avait plusieurs, — un chant d'une monotonie mélodieuse couler incessamment dans mes oreilles. Et quand, approchant alors, chère Una, du lit sur lequel j'étais étendu, tu t'assis gracieusement à mon côté, soufflant le parfum de tes lèvres exquis, et les appuyant sur mon front, — quelque chose s'éleva dans mon sein, quelque chose de tremblant, de confondu avec les sensations purement physiques engendrées par les circonstances, quelque chose d'analogue à la sensibilité elle-même, — un sentiment qui appréciait à moitié ton ardent amour et ta douleur, et leur répondait à moitié; mais cela ne prenait pas racine dans le cœur paralysé; cela semblait plutôt une ombre qu'une réalité; cela s'évanouit promptement, d'abord dans une extrême quiétude, puis dans un plaisir purement sensuel comme auparavant.

Et alors, du naufrage et du chaos des sens naturels parut s'élever en moi un sixième sens, absolument parfait. Je trouvais dans son action un étrange délice, — un délice toujours physique toutefois, l'intelligence n'y prenant aucune part. Le mouvement dans l'être animal avait absolument cessé. Aucune fibre ne tremblait, aucun nerf ne vibrail, aucune artère ne palpitait. Mais il me semblait que dans mon cerveau était né *ce quelque chose* dont aucuns mots ne peuvent traduire à une intelligence purement

humaine une conception même confuse. Permets-moi de définir cela : vibration du pendule mental. C'était la personification morale de l'idée humaine abstraite du *Temps*. C'est par l'absolue égalisation de ce mouvement, — ou de quelque autre analogue, — que les cycles des globes célestes ont été réglés. C'est ainsi que je mesurai les irrégularités de la pendule de la cheminée et des montres des personnes présentes. Leurs tic-tac remplissaient mes oreilles de leurs sonorités. Les plus légères déviations de la mesure juste — et ces déviations étaient obsédantes, — m'affectaient exactement comme parmi les vivants les violations de la vérité abstraite affectaient mon sens moral. Quoiqu'il n'y eût pas dans la chambre deux mouvements qui marquassent ensemble exactement leurs secondes, je n'éprouvais aucune difficulté à retenir imperturbablement dans mon esprit le timbre de chacun et leurs différences relatives. Et ce sentiment de la *durée*, vif, parfait, existant par lui-même, indépendamment d'une série quelconque de faits (mode d'existence inintelligible peut-être pour l'homme), — cette idée, — ce sixième sens, surgissant de mes ruines, était le premier pas sensible, décisif, de l'âme intemporelle sur le seuil de l'Éternité.

Il était minuit; et tu étais toujours assise à mon côté. Tous les autres avaient quitté la chambre de Mort. Ils m'avaient déposé dans la bière. Les lampes brûlaient en vacillant; cela se traduisait en moi par le tremblement des chants monotones. Mais tout à coup ces chants diminuèrent de netteté et de volume. Finalement, ils cessèrent. Le parfum mourut dans mes narines. Aucunes formes n'affectèrent plus ma vision. Ma poitrine fut dégagée de l'oppression des Ténèbres. Une sourde commotion, comme celle de l'électricité, pénétra mon corps et fut suivie d'une disparition totale de l'idée du toucher. Tout

ce qui restait de ce que l'homme appelle sens se fondit dans la seule conscience de l'entité et dans l'unique et immuable sentiment de la durée. Le corps périssable avait été enfin frappé par la main de l'irréremédiable Destruction.

Et pourtant toute sensibilité n'avait pas absolument disparu; car la conscience et le sentiment subsistants suppléaient quelques-unes de ses fonctions par une intuition léthargique. J'appréciais l'affreux changement qui commençait à s'opérer dans la chair; et, comme l'homme qui rêve a quelquefois conscience de la présence corporelle d'une personne qui se penche vers lui, ainsi, ma douce Una, je sentais toujours sourdement que tu étais assise près de moi. De même aussi, quand vint la douzième heure du second jour, je n'étais pas tout à fait inconscient des mouvements qui suivirent; tu t'éloignas de moi; on m'enferma dans la bière; on me déposa dans le corbillard; on me porta au tombeau; on m'y descendit; on amoncela pesamment la terre sur moi, et on me laissa, dans le noir et la pourriture, à mes tristes et solennels sommeils en compagnie du ver.

Et là, dans cette prison qui a peu de secrets à révéler, se déroulèrent les jours, et les semaines, et les mois; et l'âme guettait scrupuleusement chaque seconde qui s'envolait, et sans effort enregistrait sa fuite, — sans effort et sans objet.

Une année s'écoula. La conscience de l'être était devenue graduellement plus confuse, et celle de *localité* avait en grande partie usurpé sa place. L'idée d'entité s'était noyée dans l'idée de lieu. L'étroit espace qui confinait ce qui avait été le corps devenait maintenant le corps lui-même. A la longue, comme il arrive souvent à l'homme, qui dort (le sommeil et le monde du sommeil sont les seules

figurations de la *Mort*), à la longue, comme il arrivait sur la terre à l'homme profondément endormi, quand un éclair de lumière le faisait tressaillir dans un demi-réveil, le laissant à moitié roulé dans ses rêves, — de même pour moi, dans l'étroit embrassement de l'*Ombre*, vint cette lumière qui seule peut-être avait pouvoir de me faire tressaillir, — la lumière de l'*Amour* immortel ! Des hommes vinrent travailler au tombeau qui m'enfermait dans sa nuit. Ils enlevèrent la terre humide. Sur mes os poudroyants descendit la bière d'Una.

Et puis, une fois encore, tout fut néant. Cette lueur nébuleuse s'était éteinte. Cet imperceptible frémissement s'était évanoui dans l'immobilité. Bien des lustres se sont écoulés. La poussière est retournée à la poussière. Le ver n'avait plus rien à manger. Le sentiment de l'être avait à la longue entièrement disparu, et à sa place, — à la place de toutes choses, — régnaient, suprêmes et éternels autocrates, le *Lieu* et le *Temps*. Pour ce qui *n'était pas*, — pour ce qui n'avait pas de forme, — pour ce qui n'avait pas de pensée, — pour ce qui n'avait pas de sentiment, — pour ce qui était sans âme et ne possédait plus un atome de matière, — pour tout ce néant et toute cette immortalité, le tombeau était encore un habitacle, — les heures corrosives, une société.

CONVERSATION D'EIROs AVEC CHARMION.

Je t'apporterai le feu.

EURIPIDE. — *Andromaque.*

EIROs. — Pourquoi m'appelles-tu Eiros?

CHARMION. — Ainsi t'appelleras-tu désormais. Tu dois oublier aussi mon nom terrestre et me nommer Charmion.

EIROs. — Ce n'est vraiment pas un rêve!

CHARMION. — De rêves, il n'y en a plus pour nous; — mais renvoyons à tantôt ces mystères. Je me réjouis de voir que tu as l'air de posséder toute ta vie et ta raison. La taie de l'ombre a déjà disparu de tes yeux. Prends courage, et ne crains rien. Les jours à donner à la stupeur sont passés pour toi; et demain je veux moi-même t'introduire dans les joies parfaites et les merveilles de ta nouvelle existence.

EIROs. — Vraiment, — je n'éprouve aucune stupeur, — aucune. L'étrange vertige et la terrible nuit m'ont quittée,

et je n'entends plus ce bruit insensé, précipité, horrible, pareil à *la voix des grandes eaux*. Cependant mes sens sont effarés, Charmion, par la pénétrante perception du *nouveau*.

CHARMION. — Peu de jours suffiront à chasser tout cela ; — mais je te comprends parfaitement, et je sens pour toi. Il y a maintenant dix années terrestres que j'ai éprouvé ce que tu éprouves, — et pourtant ce souvenir ne m'a pas encore quittée. Toutefois, voilà ta dernière épreuve subie, la seule que tu eusses à souffrir dans le Ciel.

EIROS. — Dans le Ciel ?

CHARMION. — Dans le Ciel.

EIROS. — Oh ! Dieu ! — aie pitié de moi, Charmion ! — Je suis écrasée sous la majesté de toutes choses, — de l'inconnu maintenant révélé, — de l'Avenir, cette conjecture, fondu dans le Présent auguste et certain.

CHARMION. — Ne t'attaque pas pour le moment à de pareilles pensées. Demain nous parlerons de cela. Ton esprit qui vacille trouvera un allègement à son agitation dans l'exercice du simple souvenir. Ne regarde ni autour de toi ni devant toi, — regarde en arrière. Je brûle d'impatience d'entendre les détails de ce prodigieux événement qui t'a jetée parmi nous. Parle-moi de cela. Causons de choses familières, dans le vieux langage familier de ce monde qui a si épouvantablement péri.

EIROS. — Épouvantablement ! épouvantablement ! Et cela, en vérité, n'est point un rêve.

CHARMION. — Il n'y a plus de rêves. — Fus-je bien pleurée, mon Eiros ?

EIROS. — Pleurée, Charmion? — Oh! profondément. Jusqu'à la dernière de nos heures, un nuage d'intense mélancolie et de dévotieuse tristesse a pesé sur ta famille.

CHARMION. — Et cette heure dernière, — parle-m'en. Rappelle-toi qu'en dehors du simple fait de la catastrophe je ne sais rien. Quand, sortant des rangs de l'humanité, j'entraî par la Tombe dans le domaine de la Nuit, — à cette époque, si j'ai bonne mémoire, nul ne pressentait la catastrophe qui vous a engloutis. Mais j'étais, il est vrai, peu au courant de la philosophie spéculative du temps.

EIROS. — Notre catastrophe était, comme tu le dis, absolument inattendue; mais des accidents analogues avaient été depuis longtemps un sujet de discussion parmi les astronomes. Ai-je besoin de te dire, mon amie, que même quand tu nous quittas, les hommes s'accordaient à interpréter, comme ayant trait seulement au globe de la terre, les passages des Très-Saintes Écritures qui parlent de la destruction finale de toutes choses par le feu? Mais, relativement à l'agent immédiat de la ruine, la pensée humaine était en défaut depuis l'époque où la science astronomique avait dépouillé les comètes de leur effrayant caractère incendiaire. La très-médiocre densité de ces corps avait été bien démontrée. On les avait observés dans leur passage à travers les satellites de Jupiter, et ils n'avaient causé aucune altération sensible dans les masses ni dans les orbites de ces planètes secondaires. Nous regardions, depuis longtemps ces voyageurs comme de vaporeuses créations d'une inconcevable ténuité, incapables d'endommager notre globe massif, même dans le cas d'un contact. D'ailleurs ce contact n'était redouté en aucune façon; car les éléments de toutes les comètes étaient exactement

connus. Que nous dussions chercher parmi elles l'agent igné de la destruction prophétisée, cela était depuis de longues années considéré comme une idée inadmissible. Mais le merveilleux, les imaginations bizarres, avaient dans ces derniers jours, singulièrement régné parmi l'humanité; et, quoiqu'une crainte véritable ne pût avoir de prise que sur quelques ignorants, quand les astronomes annoncèrent une *nouvelle* comète, cette annonce fut généralement reçue avec je ne sais quelle agitation et quelle méfiance.

Les éléments de l'astre étranger furent immédiatement calculés, et tous les observateurs reconnurent d'un même accord que sa route, à son périhélie, devait l'amener à une proximité presque immédiate de la terre. Il se trouva deux ou trois astronomes, d'une réputation secondaire, qui soutinrent résolument qu'un contact était inévitable. Il m'est difficile de te bien peindre l'effet de cette communication sur le monde. Pendant quelques jours, on se refusa à croire à une assertion que l'intelligence humaine, depuis longtemps appliquée à des considérations mondaines, ne pouvait saisir d'aucune manière. Mais la vérité d'un fait d'une importance vitale fait bientôt son chemin dans les esprits même les plus épais. Finalement, tous les hommes virent que la science astronomique ne mentait pas, et ils attendirent la comète. D'abord, son approche ne fut pas sensiblement rapide; son aspect n'eut pas un caractère bien inusité. Elle était d'un rouge sombre et avait une queue peu appréciable. Pendant sept ou huit jours nous ne vîmes pas d'accroissement sensible dans son diamètre apparent; seulement sa couleur varia légèrement. Cependant les affaires ordinaires furent négligées, et tous les intérêts absorbés par une discussion immense qui s'ouvrit entre les savants relativement à la nature des comètes. Les

hommes le plus grossièrement ignorants élevèrent leurs indolentes facultés vers ces hautes considérations. Les savants employèrent *alors* toute leur intelligence, — toute leur âme, — non point à alléger la crainte, non plus à soutenir quelque théorie favorite, oh! ils cherchèrent la vérité, rien que la vérité, — ils s'épuisèrent à la chercher! Ils appelèrent à grands cris la science parfaite! La *vérité* se leva dans la pureté de sa force et de son excessive majesté, et les sages s'inclinèrent et adorèrent.

Qu'un dommage matériel pour notre globe ou pour ses habitants pût résulter du contact redouté, c'était une opinion qui perdait journellement du terrain parmi les sages; et les sages avaient cette fois plein pouvoir pour gouverner la raison et l'imagination de la foule. Il fut démontré que la densité du noyau de la comète était beaucoup moindre que celle de notre gaz le plus rare; et le passage inoffensif d'une semblable visiteuse à travers les satellites de Jupiter fut un point sur lequel on insista fortement, et qui ne servit pas peu à diminuer la terreur. Les théologiens, avec un zèle enflammé par la peur, insistèrent sur les prophéties bibliques, et les expliquèrent au peuple avec une droiture et une simplicité dont ils n'avaient pas encore donné l'exemple. La destruction finale de la terre devait s'opérer par le feu, — c'est ce qu'ils avancèrent avec une verve qui imposait partout la conviction; mais les comètes n'étaient pas d'une nature ignée, — et c'était là une vérité que tous les hommes possédaient maintenant, et qui les délivrait, jusqu'à un certain point, de l'appréhension de la grande catastrophe prédite. Il est à remarquer que les préjugés populaires et les vulgaires erreurs relatives aux pestes et aux guerres, — erreurs qui reprenaient leur empire à chaque nouvelle comète, — furent cette fois choses inconnues. Comme

par un soudain effort convulsif, la raison avait d'un seul coup culbuté la superstition de son trône. La plus faible intelligence avait puisé de l'énergie dans l'excès de l'intérêt actuel.

Quels désastres d'une moindre gravité pouvaient résulter du contact, ce fut là le sujet d'une laborieuse discussion. Les savants parlaient de légères perturbations géologiques, d'altérations probables dans les climats et conséquemment dans la végétation, de la possibilité d'influences magnétiques et électriques. Beaucoup d'entre eux soutenaient qu'aucun effet visible ou sensible ne se produirait, — d'aucune façon. Pendant que ces discussions allaient leur train, l'objet lui-même s'avancait progressivement, élargissant visiblement son diamètre et augmentant son éclat. A son approche, l'Humanité pâlit. Toutes les opérations humaines furent suspendues.

Il y eut une phase remarquable dans le cours du sentiment général; ce fut quand la comète eut enfin atteint une grosseur qui surpassait celle d'aucune apparition dont on eût gardé le souvenir. Le monde alors, privé de cette espérance traînante, que les astronomes pouvaient se tromper, sentit toute la certitude du malheur. La terreur avait perdu son caractère chimérique. Les cœurs des plus braves parmi notre race battaient violemment dans les poitrines. Peu de jours suffirent toutefois pour fondre ces premières épreuves dans des sensations plus intolérables encore. Nous ne pouvions désormais appliquer au météore étranger aucunes notions *ordinaires*. Ses attributs *historiques* avaient disparu. Il nous oppressait par la terrible *nouveauté* de l'émotion. Nous le voyions, non pas comme un phénomène astronomique dans les cieux, mais comme un cauchemar sur nos cœurs et une ombre sur nos cerveaux. Il avait pris, avec une inconcevable rapidité, l'aspect d'un

gigantesque manteau de flamme claire, toujours étendu à tous les horizons.

Encore un jour, — et les hommes respirèrent avec une plus grande liberté. Il était évident que nous étions déjà sous l'influence de la comète; et nous vivions cependant. Nous jouissions même d'une élasticité de membres et d'une vivacité d'esprit insolites. L'excessive ténuité de l'objet de notre terreur était apparente; car tous les corps célestes se laissaient voir distinctement à travers. En même temps, notre végétation était sensiblement altérée, et cette circonstance prédite augmenta notre foi dans la prévoyance des sages. Un luxe extraordinaire de feuillage, entièrement inconnu jusqu'alors, fit explosion sur tous les végétaux.

Un jour encore se passa, — et le fléau n'était pas absolument sur nous. Il était maintenant évident que son noyau devait nous atteindre le premier. Une étrange altération s'était emparée de tous les hommes; et la première sensation de *douleur* fut le terrible signal de la lamentation et de l'horreur générales. Cette première sensation de douleur consistait dans une constriction rigoureuse de la poitrine et des poumons et dans une insupportable sécheresse de la peau. Il était impossible de nier que notre atmosphère ne fût radicalement affectée; la composition de cette atmosphère et les modifications auxquelles elle pouvait être soumise furent dès lors les points de la discussion. Le résultat de l'examen lança un frisson électrique de terreur, de la plus intense terreur, à travers le cœur universel de l'homme.

On savait depuis longtemps que l'air qui nous enveloppait était ainsi composé : sur cent parties, vingt et une d'oxygène et soixante-dix-neuf d'azote. L'oxygène, principe de la combustion et véhicule de la chaleur, était

absolument nécessaire à l'entretien de la vie animale, et représentait l'agent le plus puissant et le plus énergique de la nature. L'azote, au contraire, était impropre à entretenir la vie, ou combustion animale. D'un excès anormal d'oxygène devait résulter, cela avait été vérifié, une élévation des esprits vitaux semblable à celle que nous avons déjà subie. C'était l'idée continuée, poussée à l'extrême, qui avait créé la terreur. Quel devait être le résultat d'une *totale extraction de l'azote*? Une combustion irrésistible, dévorante, toute-puissante, immédiate; — l'entier accomplissement, dans tous leurs moindres et terribles détails, des flamboyantes et terrifiantes prophéties du Saint Livre.

Ai-je besoin de te peindre, Charmion, la frénésie alors déchaînée de l'humanité? Cette ténuité de matière dans la comète, qui nous avait d'abord inspiré l'espérance, faisait maintenant toute l'amertume de notre désespoir. Dans sa nature impalpable et gazeuse nous percevions clairement la consommation de la Destinée. Cependant, un jour encore s'écoula, — emportant avec lui la dernière ombre de l'Espérance. Nous haletions dans la rapide modification de l'air. Le sang rouge bondissait tumultueusement dans ses étroits canaux. Un furieux délire s'empara de tous les hommes; et, les bras roidis vers les cieux menaçants, ils tremblaient et jetaient de grands cris. Mais le noyau de l'exterminateur était maintenant sur nous; — même ici, dans le Ciel, je n'en parle qu'en frissonnant. Je serai brève, — brève comme la catastrophe. Pendant un moment, ce fut seulement une lumière étrange, lugubre, qui visitait et pénétrait toutes choses. Puis, — prosternons-nous, Charmion, devant l'excessive majesté du Dieu grand! — puis ce fut un son, éclatant, pénétrant, comme si c'était LUI qui l'eût crié par sa bouche;

et toute la masse d'éther environnante, au sein de laquelle nous vivions, éclata d'un seul coup en une espèce de flamme intense, dont la merveilleuse clarté et la chaleur dévorante n'ont pas de nom, même parmi les Anges dans le haut Ciel de la science pure. Ainsi finirent toutes choses.

OMBRE.

En vérité, quoique je marche à travers la
vallée de l'Ombre...

Psaumes de DAVID.

Vous qui me lisez, vous êtes encore parmi les vivants; mais moi qui écris, je serai depuis longtemps parti pour la région des ombres. Car, en vérité, d'étranges choses arriveront, bien des choses secrètes seront révélées, et bien des siècles passeront avant que ces notes soient vues par les hommes. Et quand ils les auront vues, les uns ne croiront pas, les autres douteront, et bien peu d'entre eux trouveront matière à méditation dans les caractères que je grave sur ces tablettes avec un stylus de fer.

L'année avait été une année de terreur, pleine de sentiments plus intenses que la terreur, pour lesquels il n'y a pas de nom sur la terre. Car beaucoup de prodiges et de signes avaient eu lieu, et de tous côtés, sur la terre et sur la mer, les ailes noires de la Peste s'étaient largement déployées. Ceux-là néanmoins qui étaient savants dans les étoiles n'ignoraient pas que les cieux avaient un aspect de malheur; et pour moi, entre autres, le Grec Oinos, il était évident que nous touchions au retour de cette sept cent

quatre-vingt-quatorzième année, où, à l'entrée du Bélier, la planète Jupiter fait sa conjonction avec le rouge anneau du terrible Saturne. L'esprit particulier des cieux, si je ne me trompe grandement, manifestait sa puissance non-seulement sur le globe physique de la terre, mais aussi sur les âmes, les pensées et les méditations de l'humanité.

Une nuit, nous étions sept, au fond d'un noble palais, dans une sombre cité appelée Ptolémaïs, assis autour de quelques flacons d'un vin pourpre de Chios. Et notre chambre n'avait pas d'autre entrée qu'une haute porte d'airain; et la porte avait été façonnée par l'artisan Corinnos, et elle était d'une rare main-d'œuvre, et fermait en dedans. Pareillement, de noires draperies, protégeant cette chambre mélancolique, nous épargnaient l'aspect de la lune, des étoiles lugubres et des rues dépeuplées; — mais le pressentiment et le souvenir du Fléau n'avaient pas pu être exclus aussi facilement. Il y avait autour de nous, auprès de nous, des choses dont je ne puis rendre distinctement compte, — des choses matérielles et spirituelles, — une pesanteur dans l'atmosphère, — une sensation d'étouffement, une angoisse, — et, par-dessus tout, ce terrible mode de l'existence que subissent les gens nerveux, quand les sens sont cruellement vivants et éveillés, et les facultés de l'esprit assoupies et mornes. Un poids mortel nous écrasait. Il s'étendait sur nos membres, — sur l'ameublement de la salle, — sur les verres dans lesquels nous buvions; et toutes choses semblaient opprimées et prostrées dans cet accablement, — tout, excepté les flammes des sept lampes de fer qui éclairaient notre orgie. S'allongeant en minces filets de lumière, elles restaient toutes ainsi, et brûlaient pâles et immobiles; et dans la table ronde d'ébène autour de laquelle nous étions assis, et que leur éclat transformait en miroir, chacun des

convives contemplait la pâleur de sa propre figure et l'éclair inquiet des yeux mornes de ses camarades. Cependant nous poussions nos rires, et nous étions gais à notre façon, — une façon hystérique; et nous chantions les chansons d'Anacréon, — qui ne sont que folie; et nous buvions largement, — quoique la pourpre du vin nous rappelât la pourpre du sang. Car il y avait dans la chambre un huitième personnage, — le jeune Zoïlus. Mort, étendu tout de son long et enseveli, il était le génie et le démon de la scène. Hélas! il n'avait point sa part de notre divertissement, sauf que sa figure, convulsée par le mal, et ses yeux, dans lesquels la Mort n'avait éteint qu'à moitié le feu de la peste, semblaient prendre à notre joie autant d'intérêt que les morts sont capables d'en prendre à la joie de ceux qui doivent mourir. Mais, bien que moi, Oinos, je sentisse les yeux du défunt fixés sur moi, cependant je m'efforçais de ne pas comprendre l'amertume de leur expression, et, regardant opiniâtrément dans les profondeurs du miroir d'ébène, je chantaï d'une voix haute et sonore les chansons du poète de Téos. Mais graduellement mon chant cessa, et les échos, roulant au loin parmi les noires draperies de la chambre, devinrent faibles, indistincts, et s'évanouirent. Et voilà que du fond de ces draperies noires où allait mourir le bruit de la chanson s'éleva une ombre, sombre, indéfinie, — une ombre semblable à celle que la lune, quand elle est basse dans le ciel, peut dessiner d'après le corps d'un homme; mais ce n'était l'ombre ni d'un homme, ni d'un Dieu, ni d'aucun être connu. Et frissonnant un instant parmi les draperies, elle resta enfin, visible et droite, sur la surface de la porte d'airain. Mais l'ombre était vague, sans forme, indéfinie; ce n'était l'ombre ni d'un homme, ni d'un Dieu, — ni d'un Dieu de Grèce, ni d'un Dieu de Chaldée, ni d'aucun

Dieu égyptien. Et l'ombre reposait sur la grande porte de bronze et sous la corniche cintrée, et elle ne bougeait pas, et elle ne prononçait pas une parole, mais elle se fixait de plus en plus, et elle resta immobile. Et la porte sur laquelle l'ombre reposait était, si je m'en souviens bien, tout contre les pieds du jeune Zoïlus enseveli. Mais nous, les sept compagnons, ayant vu l'ombre, comme elle sortait des draperies, nous n'osions pas la contempler fixement; mais nous baissions les yeux, et nous regardions toujours dans les profondeurs du miroir d'ébène. Et, à la longue, moi, Oinos, je me hasardai à prononcer quelques mots à voix basse, et je demandai à l'ombre sa demeure et son nom. Et l'ombre répondit :

— Je suis OMBRE, et ma demeure est à côté des Catacombes de Ptolémaïs, et tout près de ces sombres plaines infernales qui enserrent l'impur canal de Charon !

Et alors, tous les sept, nous nous dressâmes d'horreur sur nos sièges, et nous nous tenions tremblants, frissonnants, effarés; car le timbre de la voix de l'ombre n'était pas le timbre d'un seul individu, mais d'une multitude d'êtres; et cette voix, variant ses inflexions de syllabe en syllabe, tombait confusément dans nos oreilles en imitant les accents connus et familiers de mille et mille amis disparus !

SILENCE.

La crête des montagnes sommeille; la vallée, le rocher et la caverne sont muets.

ALCMAN.

— Écoute-moi, — dit le Démon, en plaçant sa main sur ma tête. — La contrée dont je parle est une contrée lugubre en Libye, sur les bords de la rivière Zaïre. Et là, il n'y a ni repos ni silence.

Les eaux de la rivière sont d'une couleur safranée et malsaine; et elles ne coulent pas vers la mer, mais palpitent éternellement, sous l'œil rouge du soleil, avec un mouvement tumultueux et convulsif. De chaque côté de cette rivière au lit vaseux s'étend, à une distance de plusieurs milles, un pâle désert de gigantesques nénuphars. Ils soupirent l'un vers l'autre dans cette solitude, et tendent vers le ciel leurs longs cous de spectres, et hochent de côté et d'autre leurs têtes sempiternelles. Et il sort d'eux un murmure confus qui ressemble à celui d'un torrent souterrain. Et ils soupirent l'un vers l'autre.

Mais il y a une frontière à leur empire, et cette frontière est une haute forêt, sombre, horrible. Là, comme les

vagues autour des Hébrides, les petits arbres sont dans une perpétuelle agitation. Et cependant il n'y a pas de vent dans le ciel. Et les vastes arbres primitifs vacillent éternellement de côté et d'autre avec un fracas puissant. Et de leurs hauts sommets filtre, goutte à goutte, une éternelle rosée. Et à leurs pieds d'étranges fleurs vénéneuses se tordent dans un sommeil agité. Et sur leurs têtes, avec un frou-frou retentissant, les nuages gris se précipitent, toujours vers l'ouest, jusqu'à ce qu'ils roulent en cataracte derrière la muraille enflammée de l'horizon. Cependant il n'y a pas de vent dans le ciel. Et sur les bords de la rivière Zaïre il n'y a ni calme ni silence.

C'était la nuit, et la pluie tombait; et quand elle tombait, c'était de la pluie, mais quand elle était tombée, c'était du sang. Et je me tenais dans le marécage parmi les grands nénuphars, et la pluie tombait sur ma tête, — et les nénuphars soupiraient l'un vers l'autre dans la solennité de leur désolation.

Et tout d'un coup, la lune se leva à travers la trame légère du brouillard funèbre, et elle était d'une couleur cramoisie. Et mes yeux tombèrent sur un énorme rocher grisâtre qui se dressait au bord de la rivière, et qu'éclairait la lueur de la lune. Et le rocher était grisâtre, et sinistre, et très-haut, — et le rocher était grisâtre. Sur son front de pierre étaient gravés des caractères; et je m'avançai à travers le marécage de nénuphars, jusqu'à ce que je fusse tout près du rivage, afin de lire les caractères gravés dans la pierre. Mais je ne pus pas les déchiffrer. Et j'allais retourner vers le marécage, quand la lune brilla d'un rouge plus vif; et je me retournai, et je regardai de nouveau vers le rocher et les caractères; — et ces caractères étaient : DÉSOLATION.

Et je regardai en haut, et sur le faite du rocher se

tenait un homme; et je me cachai parmi les nénuphars afin d'épier les actions de l'homme. Et l'homme était d'une forme grande et majestueuse, et, des épaules jusqu'aux pieds, enveloppé dans la toge de l'ancienne Rome. Et le contour de sa personne était indistinct, — mais ses traits étaient les traits d'une divinité; car malgré le manteau de la nuit, et du brouillard, et de la lune, et de la rosée, rayonnaient les traits de sa face. Et son front était haut et pensif, et son œil était effaré par le souci; et dans les sillons de sa joue je lus les légendes du chagrin, de la fatigue, du dégoût de l'humanité, et une grande aspiration vers la solitude.

Et l'homme s'assit sur le rocher, et appuya sa tête sur sa main, et promena son regard sur la désolation. Il regarda les arbrisseaux toujours inquiets et les grands arbres primitifs; il regarda, plus haut, le ciel plein de frôlements, et la lune cramoisie. Et j'étais blotti à l'abri des nénuphars, et j'observais les actions de l'homme. Et l'homme tremblait dans la solitude; — cependant la nuit avançait, et il restait assis sur le rocher.

Et l'homme détourna son regard du ciel, et le dirigea sur la lugubre rivière Zaïre, et sur les eaux jaunes et lugubres, et sur les pâles légions de nénuphars. Et l'homme écoutait les soupirs des nénuphars et le murmure qui sortait d'eux. Et j'étais blotti dans ma cachette, et j'épiais les actions de l'homme. Et l'homme tremblait dans la solitude; — cependant la nuit avançait, et il restait assis sur le rocher.

Alors je m'enfonçai dans les profondeurs lointaines du marécage, et je marchai sur la forêt pliante de nénuphars, et j'appelai les hippopotames qui habitaient les profondeurs du marécage. Et les hippopotames entendirent mon appel et vinrent avec les béhémoths jusqu'au pied du rocher, et

rugirent hautement et effroyablement sous la lune. J'étais toujours blotti dans ma cachette, et je surveillais les actions de l'homme. Et l'homme tremblait dans la solitude; — cependant la nuit avançait, et il restait assis sur le rocher.

Alors je maudis les éléments de la malédiction du tumulte; et une effrayante tempête s'amassa dans le ciel, où naguère il n'y avait pas un souffle. Et le ciel devint livide de la violence de la tempête, — et la pluie battait la tête de l'homme, — et les flots de la rivière débordaient, — et la rivière torturée jaillissait en écume, — et les nénuphars criaient dans leurs lits, — et la forêt s'émiettait au vent, — et le tonnerre roulait, — et l'éclair tombait, — et le roc vacillait sur ses fondements. Et j'étais toujours blotti dans ma cachette pour épier les actions de l'homme. Et l'homme tremblait dans la solitude; — cependant la nuit avançait, et il restait assis sur le rocher.

Alors je fus irrité, et je maudis de la malédiction du *silence* la rivière et les nénuphars, et le vent, et la forêt, et le ciel, et le tonnerre, et les soupirs des nénuphars. Et ils furent frappés de la malédiction, et ils devinrent muets. Et la lune cessa de faire péniblement sa route dans le ciel, — et le tonnerre expira, — et l'éclair ne jaillit plus, — et les nuages pendirent immobiles, — et les eaux redescendirent dans leur lit et y restèrent, — et les arbres cessèrent de se balancer, — et les nénuphars ne soupirèrent plus, — et il ne s'éleva plus de leur foule le moindre murmure, ni l'ombre d'un son dans tout le vaste désert sans limites. Et je regardai les caractères du rocher, et ils étaient changés; — et maintenant ils formaient le mot : SILENCE.

Et mes yeux tombèrent sur la figure de l'homme, et sa figure était pâle de terreur. Et précipitamment il leva sa tête de sa main, il se dressa sur le rocher, et tendit l'oreille.

Mais il n'y avait pas de voix dans tout le vaste désert sans limites, et les caractères gravés sur le rocher étaient : SILENCE. Et l'homme frissonna, et il fit volte-face, et il s'enfuit loin, loin, précipitamment, si bien que je ne le vis plus.

.....

— Or, il y a de bien beaux contes dans les livres des Mages, — dans les mélancoliques livres des Mages, qui sont reliés en fer. Il y a là, dis-je, de splendides histoires du Ciel, et de la Terre, et de la puissante mer, — et des Génies qui ont régné sur la mer, sur la terre et sur le ciel sublime. Il y avait aussi beaucoup de science dans les paroles qui ont été dites par les Sibylles; et de saintes, saintes choses ont été entendues jadis par les sombres feuilles qui tremblaient autour de Dodone; — mais, comme il est vrai qu'Allah est vivant, je tiens cette fable que m'a contée le Démon, quand il s'assit à côté de moi dans l'ombre de la tombe, pour la plus étonnante de toutes ! Et quand le Démon eut fini son histoire, il se renversa dans la profondeur de la tombe, et se mit à rire. Et je ne pus pas rire avec le Démon, et il me maudit parce que je ne pouvais pas rire. Et le lynx, qui demeure dans la tombe pour l'éternité, en sortit, et il se coucha aux pieds du Démon, et il le regarda fixement dans les yeux.

L'ÎLE DE LA FÉE.

Nullus enim locus sine genio est.

SERVIVS.

La musique, — dit Marmontel, dans ces *Contes Moraux* que nos traducteurs persistent à appeler *Moral Tales*, comme en dérision de leur esprit, — *la musique est le seul des talents qui jouisse de lui-même; tous les autres veulent des témoins*. Il confond ici le plaisir d'entendre des sons agréables avec la puissance de les créer. Pas plus qu'aucun autre *talent*, la musique n'est capable de donner une complète jouissance, s'il n'y a pas une seconde personne pour en apprécier l'exécution. Et cette puissance de produire des effets dont on jouisse pleinement dans la solitude ne lui est pas particulière; elle est commune à tous les autres talents. L'idée que le conteur n'a pas pu concevoir clairement, ou qu'il a sacrifiée dans son expression à l'amour national du *trait*, est sans doute l'idée très-soutenable que la musique du style le plus élevé est la plus complètement sentie quand nous sommes absolument seuls. La proposition, sous cette forme, sera admise du premier coup par ceux qui aiment la lyre pour l'amour de la lyre et pour ses avantages spirituels. Mais il est un plaisir toujours à la portée de

l'humanité déchue, — et c'est peut-être l'unique, — qui doit même plus que la musique à la sensation accessoire de l'isolement. Je veux parler du bonheur éprouvé dans la contemplation d'une scène de la nature. En vérité l'homme qui veut contempler en face la gloire de Dieu sur la terre doit contempler cette gloire dans la solitude. Pour moi du moins, la présence, non pas de la vie humaine seulement, mais de la vie sous toute autre forme que celle des êtres verdoyants qui croissent sur le sol et qui sont sans voix, est un opprobre pour le paysage; elle est en guerre avec le génie de la scène. Oui vraiment, j'aime à contempler les sombres vallées, et les roches grisâtres, et les eaux qui sourient silencieusement, et les forêts qui soupirent dans des sommeils anxieux, et les orgueilleuses et vigilantes montagnes qui regardent tout d'en haut. — J'aime à contempler ces choses pour ce qu'elles sont : les membres gigantesques d'un vaste tout, animé et sensitif, — un tout dont la forme (celle de la sphère) est la plus parfaite et la plus compréhensive de toutes les formes; dont la route se fait de compagnie avec d'autres planètes; dont la très-douce servante est la lune; dont le seigneur médiatisé est le soleil; dont la vie est l'éternité; dont la pensée est celle d'un Dieu; dont la jouissance est connaissance; dont les destinées se perdent dans l'immensité; pour qui nous sommes une notion correspondante à la notion que nous avons des animalcules qui infestent le cerveau, — un être que nous regardons conséquemment comme inanimé et purement matériel, — appréciation très-semblable à celle que ces animalcules doivent faire de nous.

Nos télescopes et nos recherches mathématiques nous confirment de tout point, — nonobstant la cafarderie de la plus ignorante prêtraille, — que l'espace, et conséquemment le volume, est une importante considération aux

yeux du Tout-Puissant. Les cercles dans lesquels se meuvent les étoiles sont le mieux appropriés à l'évolution, sans conflit, du plus grand nombre de corps possible. Les formes de ces corps sont exactement choisies pour contenir sous une surface donnée la plus grande quantité possible de matière; — et les surfaces elles-mêmes sont disposées de façon à recevoir une population plus nombreuse que ne l'auraient pu les mêmes surfaces disposées autrement. Et, de ce que l'espace est infini, on ne peut tirer aucun argument contre cette idée : que le volume a une valeur aux yeux de Dieu; car, pour remplir cet espace, il peut y avoir un infini de matière. Et puisque nous voyons clairement que douer la matière de vitalité est un principe, — et même, autant que nous en pouvons juger, le principe capital dans les opérations de la Divinité, — est-il logique de le supposer confiné dans l'ordre de la petitesse, où il se révèle journallement à nous, et de l'exclure des régions du grandiose? Comme nous découvrons des cercles dans des cercles et toujours sans fin, — évoluant tous cependant autour d'un centre unique infiniment distant, qui est la Divinité, — ne pouvons-nous pas supposer, analogiquement et de la même manière, la vie dans la vie, la moindre dans la plus grande, et toutes dans l'Esprit divin? Bref, nous errons follement par fatuité, en nous figurant que l'homme, dans ses destinées temporelles ou futures, est d'une plus grande importance dans l'univers que ce vaste *limon de la vallée* qu'il cultive et qu'il méprise, et à laquelle il refuse une âme par la raison peu profonde qu'il ne la voit pas fonctionner ⁽¹⁾.

Ces idées, et d'autres analogues, ont toujours donné à

⁽¹⁾ En parlant des marées, Pomponius Mela dit, dans son traité *De Situ Orbis* : Ou le monde est un vaste animal ou, etc. — E. A. P.

mes méditations parmi les montagnes et les forêts, près des rivières et de l'océan, une teinte de ce que les gens vulgaires ne manqueront pas d'appeler fantastique. Mes promenades vagabondes au milieu de tableaux de ce genre ont été nombreuses, singulièrement curieuses, souvent solitaires; et l'intérêt avec lequel j'ai erré à travers plus d'une vallée profonde et sombre, ou contemplé le ciel de maint lac limpide, a été un intérêt grandement accru par la pensée que j'errais seul, que je contemplais *seul*. Quel est le Français bavard qui, faisant allusion à l'ouvrage bien connu de Zimmermann, a dit : *La solitude est une belle chose, mais il faut quelqu'un pour vous dire que la solitude est une belle chose?* Comme épigramme, c'est parfait; mais, *il faut!* Cette nécessité est une chose qui n'existe pas.

Ce fut dans un de mes voyages solitaires, dans une région fort lointaine, — montagnes compliquées par des montagnes, méandres de rivières mélancoliques, lacs sombres et dormants, — que je tombai sur certain petit ruisseau avec une île. J'y arrivai soudainement dans un mois de juin, le mois du feuillage, et je me jetai sur le sol, sous les branches d'un arbuste odorant qui m'était inconnu, de manière à m'assoupir en contemplant le tableau. Je sentis que je ne pourrais le bien voir que de cette façon, — tant il portait le caractère d'une vision.

De tous côtés, — excepté à l'ouest, où le soleil allait bientôt plonger, — s'élevaient les murailles verdoyantes de la forêt. La petite rivière qui faisait un brusque coude, et ainsi se dérobaient soudainement à la vue, semblait ne pouvoir pas s'échapper de sa prison; mais on eût dit qu'elle était absorbée vers l'est par la verdure profonde des arbres; — et du côté opposé (cela m'apparaissait ainsi, couché comme je l'étais, et les yeux au ciel), tom-

bait dans la vallée, sans intermittence et sans bruit, une splendide cascade, or et pourpre, vomie par les fontaines occidentales du ciel.

A peu près au centre de l'étroite perspective qu'embrassait mon regard visionnaire, une petite île circulaire, magnifiquement verdoyante, reposait sur le sein du ruisseau.

La rive et son image étaient si bien fondues
Que le tout semblait suspendu dans l'air.

L'eau transparente jouait si bien le miroir qu'il était presque impossible de deviner à quel endroit du talus d'émeraude commençait son domaine de cristal.

Ma position me permettait d'embrasser d'un seul coup d'œil les deux extrémités, est et ouest, de l'îlot; et j'observai dans leurs aspects une différence singulièrement marquée. L'ouest était tout un radieux harem de beautés de jardin. Il s'embrasait et rougissait sous l'œil oblique du soleil, et souriait extatiquement par toutes ses fleurs. Le gazon était court, élastique, odorant, et parsemé d'asphodèles. Les arbres étaient souples, gais, droits, — brillants, sveltes et gracieux, — orientaux par la forme et le feuillage, avec une écorce polie, luisante et versicolore. On eût dit qu'un sentiment profond de vie et de joie circulait partout; et, quoique les Cieux ne soufflassent aucune brise, tout cependant semblait agité par d'innombrables papillons qu'on aurait pu prendre, dans leurs fuites gracieuses et leurs zigzags, pour des tulipes ailées.

L'autre côté, le côté est de l'île, était submergé dans l'ombre la plus noire. Là, une mélancolie sombre, mais pleine de calme et de beauté, enveloppait toutes choses. Les arbres étaient d'une couleur noirâtre, lugubres de forme et d'attitude, — se tordant en spectres moroses et

solennels, traduisant des idées de chagrin mortel et de mort prématurée. Le gazon y revêtait la teinte profonde du cyprès, et ses brins baissaient languissamment leurs pointes. Là s'élevaient éparpillés plusieurs petits monticules maussades, bas, étroits, pas très-longs, qui avaient des airs de tombeaux, mais qui n'en étaient pas; quoique au-dessus et tout autour grimpassent la rue et le romarin. L'ombre des arbres tombait pesamment sur l'eau et semblait s'y ensevelir, imprégnant de ténèbres les profondeurs de l'élément. Je m'imaginai que chaque ombre, à mesure que le soleil descendait plus bas, toujours plus bas, se séparait à regret du tronc qui lui avait donné naissance et était absorbée par le ruisseau, pendant que d'autres ombres naissaient à chaque instant des arbres, prenant la place de leurs aînées défunes.

Cette idée, une fois qu'elle se fut emparée de mon imagination, l'excita fortement, et je me perdis immédiatement en rêveries. — Si jamais île fut enchantée, — me disais-je, — celle-ci l'est, bien sûr. C'est le rendez-vous des quelques gracieuses Fées qui ont survécu à la destruction de leur race. Ces vertes tombes sont-elles les leurs? Rendent-elles leurs douces vies de la même façon que l'humanité? Ou plutôt leur mort n'est-elle pas une espèce de dépérissement mélancolique? Rendent-elles à Dieu leur existence petit à petit, épuisant lentement leur substance jusqu'à la mort, comme ces arbres rendent leurs ombres l'une après l'autre? Ce que l'arbre qui s'épuise est à l'eau qui en boit l'ombre et devient plus noire de la proie qu'elle avale, la vie de la Fée ne pourrait-elle pas bien être la même chose à la Mort qui l'engloutit?

Comme je rêvais ainsi, les yeux à moitié clos, tandis que le soleil descendait rapidement vers son lit, et que des tourbillons couraient tout autour de l'île, portant sur

leur sein de grandes, lumineuses et blanches écailles, détachées des troncs des sycomores, — écailles qu'une imagination vive aurait pu, grâce à leurs positions variées sur l'eau, convertir en tels objets qu'il lui aurait plu, — pendant que je rêvais ainsi, il me sembla que la figure d'une de ces mêmes Fées dont j'avais rêvé, se détachant de la partie lumineuse et occidentale de l'île, s'avancait lentement vers les ténèbres. — Elle se tenait droite sur un canot singulièrement fragile, et le mouvait avec un fantôme d'aviron. Tant qu'elle fut sous l'influence des beaux rayons attardés, son attitude parut traduire la joie; — mais le chagrin altéra sa physionomie quand elle passa dans la région de l'ombre. Lentement elle glissa tout le long, fit peu à peu le tour de l'île, et rentra dans la région de la lumière.

— La révolution qui vient d'être accomplie par la Fée, — continuai-je, toujours rêvant, — est le cycle d'une brève année de sa vie. Elle a traversé son hiver et son été. Elle s'est rapprochée de la Mort d'une année; car j'ai bien vu que, quand elle entra dans l'obscurité, son ombre se détachait d'elle et était engloutie par l'eau sombre, rendant sa noirceur encore plus noire.

Et de nouveau le petit bateau apparut, avec la Fée; mais dans son attitude il y avait plus de souci et d'indécision, et moins d'élastique allégresse. Elle navigua de nouveau de la lumière vers l'obscurité, — qui s'approfondissait à chaque minute, — et de nouveau son ombre se détachant tomba dans l'ébène liquide et fut absorbée par les ténèbres. — Et plusieurs fois encore elle fit le circuit de l'île, — pendant que le soleil se précipitait vers son lit, — et à chaque fois qu'elle émergeait dans la lumière, il y avait plus de chagrin dans sa personne, et elle devenait plus faible, et plus abattue, et plus indistincte; et à

chaque fois qu'elle passait dans l'obscurité, il se détachait d'elle un spectre plus obscur qui était submergé par une ombre plus noire. Mais à la fin, quand le soleil eut totalement disparu, la Fée, maintenant pur fantôme d'elle-même, entra avec son bateau, pauvre inconsolable ! dans la région du fleuve d'ébène, — et si elle en sortit jamais, je ne puis le dire, — car les ténèbres tombèrent sur toutes choses, et je ne vis plus son enchanteresse figure.

LE PORTRAIT OVALE.

Le château dans lequel mon domestique s'était avisé de pénétrer de force, plutôt que de me permettre, déplorablement blessé comme je l'étais, de passer une nuit en plein air, était un de ces bâtiments, mélange de grandeur et de mélancolie, qui ont si longtemps dressé leurs fronts sourcilleux au milieu des Apennins, aussi bien dans la réalité que dans l'imagination de mistress Radcliffe. Selon toute apparence, il avait été temporairement et tout récemment abandonné. Nous nous installâmes dans une des chambres les plus petites et les moins somptueusement meublées. Elle était située dans une tour écartée du bâtiment. Sa décoration était riche, mais antique et délabrée. Les murs étaient tendus de tapisseries et décorés de nombreux trophées héraldiques de toute forme, ainsi que d'une quantité vraiment prodigieuse de peintures modernes, pleines de style, dans de riches cadres d'or d'un goût arabe. Je pris un profond intérêt, — ce fut peut-être mon délire qui commençait qui en fut cause, — je pris un profond intérêt à ces peintures qui étaient suspendues non-seulement sur les faces principales des murs, mais aussi dans une foule de recoins que la bizarre architecture du château rendait inévitables; si bien que j'ordonnai à

Pedro de fermer les lourds volets de la chambre, — puisqu'il faisait déjà nuit, — d'allumer un grand candélabre à plusieurs branches placé près de mon chevet, et d'ouvrir tout grands les rideaux de velours noir garnis de crépines qui entouraient le lit. Je désirais que cela fût ainsi, pour que je pusse au moins, si je ne pouvais pas dormir, me consoler alternativement par la contemplation de ces peintures et par la lecture d'un petit volume que j'avais trouvé sur l'oreiller et qui en contenait l'appréciation et l'analyse.

Je lus longtemps, — longtemps; — je contemplai religieusement, dévotement; les heures s'envolèrent, rapides et glorieuses, et le profond minuit arriva. La position du candélabre me déplaisait, et, étendant la main avec difficulté pour ne pas déranger mon valet assoupi, je plaçai l'objet de manière à jeter les rayons en plein sur le livre.

Mais l'action produisit un effet absolument inattendu. Les rayons des nombreuses bougies (car il y en avait beaucoup) tombèrent alors sur une niche de la chambre que l'une des colonnes du lit avait jusque-là couverte d'une ombre profonde. J'aperçus dans une vive lumière une peinture qui m'avait d'abord échappé. C'était le portrait d'une jeune fille déjà mûrissante et presque femme. Je jetai sur la peinture un coup d'œil rapide, et je fermai les yeux. Pourquoi, — je ne le compris pas bien moi-même tout d'abord. Mais pendant que mes paupières restaient closes, j'analysai rapidement la raison qui me les faisait fermer ainsi. C'était un mouvement involontaire pour gagner du temps et pour penser, — pour m'assurer que ma vue ne m'avait pas trompé, — pour calmer et préparer mon esprit à une contemplation plus froide et plus sûre. Au bout de quelques instants, je regardai de nouveau la peinture fixement.

Je ne pouvais pas douter, quand même je l'aurais voulu, que je n'y visse alors très-nettement; car le premier éclair du flambeau sur cette toile avait dissipé la stupeur rêveuse dont mes sens étaient possédés, et m'avait rappelé tout d'un coup à la vie réelle.

Le portrait, je l'ai déjà dit, était celui d'une jeune fille. C'était une simple tête, avec des épaules, le tout dans ce style qu'on appelle, en langage technique, style *de vignette*; beaucoup de la manière de Sully dans ses têtes de prédilection. Les bras, le sein, et même les bouts des cheveux rayonnants, se fondaient insaisissablement dans l'ombre vague mais profonde qui servait de fond à l'ensemble. Le cadre était ovale, magnifiquement doré et guilloché dans le goût moresque. Comme œuvre d'art, on ne pouvait rien trouver de plus admirable que la peinture elle-même. Mais il se peut bien que ce ne fût ni l'exécution de l'œuvre, ni l'immortelle beauté de la physionomie, qui m'impressionna si soudainement et si fortement. Encore moins devais-je croire que mon imagination, sortant d'un demi-sommeil, eût pris la tête pour celle d'une personne vivante. — Je vis tout d'abord que les détails du dessin, le style de vignette, et l'aspect du cadre auraient immédiatement dissipé un pareil charme, et m'auraient préservé de toute illusion même momentanée. Tout en faisant ces réflexions, et très-vivement, je restai, à demi étendu, à demi assis, une heure entière peut-être, les yeux rivés à ce portrait. A la longue, ayant découvert le vrai secret de son effet, je me laissai retomber sur le lit. J'avais deviné que le *charme* de la peinture était une expression vitale absolument adéquate à la vie elle-même, qui d'abord m'avait fait tressaillir, et finalement m'avait confondu, subjugué, épouvanté. Avec une terreur profonde et respectueuse, je replaçai le candélabre dans sa position première. Ayant ainsi dérobé à

ma vue la cause de ma profonde agitation, je cherchai vivement le volume qui contenait l'analyse des tableaux et leur histoire. Allant droit au numéro qui désignait le portrait ovale, j'y lus le vague et singulier récit qui suit :

— « C'était une jeune fille d'une très-rare beauté, et qui n'était pas moins aimable que pleine de gaieté. Et maudite fut l'heure où elle vit, et aima, et épousa le peintre. Lui, passionné, studieux, austère, et ayant déjà trouvé une épouse dans son Art; elle, une jeune fille d'une très-rare beauté, et non moins aimable que pleine de gaieté : rien que lumière et sourires, et la folâtrerie d'un jeune faon; aimant et chérissant toutes choses; ne haïssant que l'Art qui était son rival; ne redoutant que la palette et les brosses, et les autres instruments fâcheux qui la privaient de la figure de son adoré. Ce fut une terrible chose pour cette dame que d'entendre le peintre parler du désir de peindre même sa jeune épouse. Mais elle était humble et obéissante, et elle s'assit avec douceur pendant de longues semaines dans la sombre et haute chambre de la tour, où la lumière filtrait sur la pâle toile seulement par le plafond. Mais lui, le peintre, mettait sa gloire dans son œuvre, qui avançait d'heure en heure et de jour en jour. — Et c'était un homme passionné, et étrange, et pensif, qui se perdait en rêveries; si bien qu'il ne *voulait* pas voir que la lumière qui tombait si lugubrement dans cette tour isolée desséchait la santé et les esprits de sa femme, qui languissait visiblement pour tout le monde, excepté pour lui. Cependant elle souriait toujours, et toujours, sans se plaindre, parce qu'elle voyait que le peintre (qui avait un grand renom) prenait un plaisir vif et brûlant dans sa tâche, et travaillait nuit et jour pour peindre celle qui l'aimait si fort, mais qui devenait de jour en jour plus languissante et plus faible. Et en vérité, ceux qui contem-

plaient le portrait parlaient à voix basse de sa ressemblance, comme d'une puissante merveille et comme d'une preuve non moins grande de la puissance du peintre que de son profond amour pour celle qu'il peignait si miraculeusement bien. — Mais à la longue, comme la besogne approchait de sa fin, personne ne fut plus admis dans la tour; car le peintre était devenu fou par l'ardeur de son travail, et il détournait rarement ses yeux de la toile, même pour regarder la figure de sa femme. Et il ne *voulait* pas voir que les couleurs qu'il étalait sur la toile étaient *tirées* des joues de celle qui était assise près de lui. Et quand bien des semaines furent passées, et qu'il ne restait plus que peu de chose à faire, rien qu'une touche sur la bouche et un glacis sur l'œil, l'esprit de la dame palpita encore comme la flamme dans le bec d'une lampe. Et alors la touche fut donnée, et alors le glacis fut placé; et pendant un moment le peintre se tint en extase devant le travail qu'il avait travaillé; mais une minute après, comme il contemplait encore, il trembla, et il devint très-pâle, et il fut frappé d'effroi; et criant d'une voix éclatante : — En vérité c'est la *Vie* elle-même! — il se retourna brusquement pour regarder sa bien-aimée; — elle était morte! »

NOTES
ET ÉCLAIRCISSEMENTS

HISTOIRE

DES NOUVELLES HISTOIRES

EXTRAORDINAIRES.

Dans les commentaires qui accompagnent le volume antérieur de cette collection, nous avons exposé avec détails comment, retardée par la nécessité, pour Baudelaire, de pénétrer plus avant dans la connaissance de son auteur et de la langue anglaise, et puis interrompue tant du fait de certaines tribulations personnelles que des événements politiques, la traduction des Contes de Poe, commencée dès 1848, n'avait trouvé accueil que six ans plus tard, au *Pays*, où elle avait paru du 5 juillet 1854 au 20 avril 1855 sous le titre de : *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*.

Les *NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES* n'étant, en somme, que les *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES* non recueillies dans le volume qui porte ce titre ⁽¹⁾, leur histoire, jusqu'à et y compris la publication du *Pays*, se confond avec celle des *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*. Nous prions donc le lecteur de vouloir bien se reporter à notre tome précédent, pour toute la

⁽¹⁾ Précisons que, sauf la *Genèse d'un poème* et *Philosophie de l'ameublement*, que recueilleront les *HISTOIRES GROTESQUES ET SÉRIEUSES*, tous les morceaux traduits de Poe à la date du 20 avril 1855 entrèrent sans aucune exception dans les *HISTOIRES* et *NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*.

période antérieure à la date de cette publication, où nous reprenons notre récit.

Aux termes de la lettre à M^{me} Aupick en date du 4 octobre 1855, les *NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, vendues à Lévy en même temps que les *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, auraient aussi dû paraître en même temps que celles-ci, c'est-à-dire au mois de novembre suivant, de manière à ne pas manquer la vente d'hiver. Michel Lévy y tenait beaucoup et Baudelaire s'était flatté d'être prêt pour cette époque. Mais on a vu comment la « sortie » du premier volume s'était trouvée différée jusqu'en mars 1856. Les mêmes causes : poursuite tenace de la perfection, épreuves domestiques : « Je ne travaille jamais qu'entre une saisie et une querelle, une querelle et une saisie » (12 avril 1856), auxquelles de nouvelles s'allaient joindre : nécessité de livrer au *Moniteur* les *AVENTURES D'ARTHUR GORDON PYM* et à Poulet-Malassis *LES FLEURS DU MAL* ; difficultés rencontrées dans la rédaction de la notice⁽¹⁾ ; hésitations peut-être aussi quant à la composition du recueil⁽²⁾ — devaient entraîner cette fois encore des retards très importants.

Il est piquant de suivre, dans la correspondance de l'auteur, le flux et le reflux de ses illusions concernant la prompte mise au point de son second volume. Le 9 janvier 1856, il prévoit qu'elle ne réclamera qu'un mois. Six mois plus tard (5 juillet) il annonce que l'ouvrage est fini et sous presse. Mais le 22 septembre suivant, l'achèvement n'en marche plus que de front avec les *AVENTURES D'ARTHUR GORDON PYM*. Enfin, le 8 février 1857, Baudelaire pouvait mander à M^{me} Aupick :

J'ai fini, archi-fini les *NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*. Je ne sais pas pourquoi Michel ne met pas en vente tout de suite⁽³⁾.

⁽¹⁾ Voir p. 317.

⁽²⁾ Lettre à Sainte-Beuve, 26 mars 1856. — « A la fin du second volume de *Poe*, je mettrai quelques échantillons de poésie. » V. pages XXI-XXIII et une de nos notes sur la dernière de celles-ci.

⁽³⁾ Cette dernière phrase inédite, comme celle qui la suit : « J'ai été obligé, à la fin du mois dernier, d'aller moi-même deux fois en province tourmenter

Elles parurent dans les premiers jours de mars 1857. C'est du 7 et du 9 de ce mois-là que sont datées les lettres d'envoi du volume à Poulet-Malassis et à Sainte-Beuve, — bien que la *Bibliographie de la France* ne dût l'annoncer que près de quatre mois plus tard (n° 5070, 6 juillet 1857).

En voici la description :

1 vol. gr. in-18 de xxiv + 287 pages + la table (non paginée). Couverture verte avec cadre noir. En haut, entre le côté supérieur du cadre et un trait parallèle : Collection Michel Lévy — 1 franc le volume — 1 franc 25 centimes à l'étranger. — EDGAR POE || TRADUCTION CHARLES BAUDELAIRE || NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES.

Dans un autre cadre, tracé à l'intérieur du premier, le détail des matières. Au bas : Paris || Michel Lévy frères, libraires-éditeurs || Rue Vivienne, 2 bis || 1857. Verso blanc. Faux titre. Au verso la mention des volumes de la traduction parus ou à paraître : *Histoires Extraordinaires*, 1 vol. — Dernière || Histoire Extraordinaire — Aventures d'Arthur Gordon-Pym (*sic*)⁽¹⁾, 1 vol. Au bas : Corbeil typogr. et stér. de Crété.

Titre différent de la couverture tant dans le libellé que dans la présentation (pas d'encadrements); les matières sont annoncées dans le même ordre, mais la composition est différente. Au bas, sous la date : Droits de traduction et reproduction réservés. Verso blanc.

Notice : v-xxiv.

Sur la 2^e face de la couverture, parmi les ouvrages annoncés, les *Histoires et Nouvelles Histoires Extraordinaires*. Au bas : Typ. de M^{me} V^{re} Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

Suivant son habitude, Baudelaire avait apporté le plus grand soin à l'établissement du texte définitif qui, s'il laissait encore beaucoup à désirer sous le rapport de la correction typographique⁽²⁾,

et presser l'imprimeur qui n'en finissait pas. » — L'imprimeur dont il s'agit là c'est Crété et la ville de province, Corbeil. Il semble, d'après les termes de ce billet, que Charles Asselineau ait confondu le 2^e volume des traductions avec le troisième, quand il mentionnait un séjour d'un mois à Corbeil (V. son *Charles Baudelaire*, p. 51).

⁽¹⁻²⁾ On a remarqué le trait d'union entre *Gordon* et *Pym*. Dans l'exemplaire

du moins reflétait le texte anglais avec une fidélité, une aisance et une perfection vraiment admirables (V. le détail des corrections, remaniements, apports nouveaux dans les sommaires placés aux *Éclaircissements* sous le titre de chaque morceau), et il comptait que ce second tome où, sur vingt-trois contes qu'il renferme, dix-neuf se trouvaient pour la première fois traduits en français, non seulement consacrerait, mais encore porterait plus haut la gloire de Poe.

Dès le 26 mars 1856, on le voit écrire à Sainte-Beuve :

Le second volume est d'un fantastique plus relevé : *hallucinations, maladies mentales, grotesque pur, surnaturalisme*, etc.

ajoutant que, dans le premier, il n'y a que *Ligeia* qui en soit

d'envoi à Sainte-Beuve, il est accompagné d'un *deleatur*. Nous citons le fait en exemple du souci que Baudelaire avait de la correction typographique.

Cependant il faut constater qu'en l'espèce et une fois de plus, ce constant souci n'avait obtenu que de fort médiocres résultats. Voici au reste, classées par catégories, les fautes que montre l'édition originale, dans l'ordre de pagination de la nôtre :

LETTRES omises : 36, l. 11; 176, l. 20; 206, l. 30; 303, l. 22; — en trop : XIV, l. 1; 240, l. 4; 249, l. 1; — déplacées : 139, l. 2; — tombées : 269, l. 5; 277, l. 33; — retournées : 81, l. 8; 86, l. 14; 273, l. 30; — erronées : 20, l. 19 et 106, l. 20-21.

ACCENTS omis : 167, l. 14; 170, l. 16; — en trop : 209, l. 12.

Il faut signaler d'autre part que le texte original montre d'assez nombreuses particularités orthographiques : innommé (IX, l. 6); briéveté (XV, l. 31); dissonance (XVI, l. 25 et XX, l. 27); tenacité (XVIII, l. 34); ingenuement (XXI, l. 22); hyperacuité (73, l. 2) et acuité (98, l. 31); irremédiable (92, l. 8 et 268, l. 4); pausé (98, l. 14); instrument à corde (102, l. 27); hypochondriaque (102, l. 6; 106, l. 27 et 111, l. 31); agraffé (176, l. 4); rantomplan (200, l. 11); puis encore plusieurs mots écrits tantôt d'une manière, tantôt d'une autre : plébéien (35, l. 10) et plébéienne (185, l. 14); naguère (116, l. 23) et naguères (288, l. 7); poète (XXIII, l. 26 et 29) et poëte (222, l. 2 et 13).

Nous avons retenu ici celles de ces particularités dont la répétition ne permettait pas de présumer qu'elles fussent de simples coquilles ou qui se justifiaient soit par des précédents, soit par l'étymologie. Pour chacun des cas litigieux le lecteur trouvera aussi bien, dans nos notes, les raisons qui ont déterminé notre choix.

digne. Il revenait là-dessus auprès de lui un an plus tard dans l'espoir d'un article :

Ce second volume est d'une nature plus élevée et plus poétique que les deux tiers du premier (9 mars 1857).

Et l'on doit croire qu'il n'avait pas fait valoir cet argument qu'auprès de Sainte-Beuve, car plusieurs critiques, au cours de leurs comptes rendus des *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, avaient déclaré attendre impatiemment le deuxième volume qui donnerait une plus pleine mesure du génie de Poe.

Baudelaire avait d'autre part veillé lui-même au service de presse, recommandant à Lévy (billet inédit) d'envoyer des exemplaires à Maxime du Camp, Laurent Pichat, Philarète Chasles, A. de Pontmartin, Deschanel, Sasonoff, et plus généralement à tous ceux qu'il voudrait «pourvu qu'il y eût un article», en évitant seulement «d'en donner aux imbéciles». Il était même allé jusqu'à ne pas négliger la publicité des petites feuilles de province : on le voit, dans la lettre du 7 mars 1857, demander à Poulet-Malassis de donner quelques fragments dans le *Journal d'Alençon*.

Cependant le jugement de la presse ne répondit pas à ses espérances. Plusieurs critiques importants se déroberent — dont Sainte-Beuve qui se contenta d'engager son ami à voir Thierry :

Ce que je voudrais dire moi-même est un point de vue, une idée, un aperçu que je vous ai en partie exposé et que j'ai besoin de m'éclaircir et de me composer à moi-même... ma petite idée viendra toujours à temps quand elle sera mûre et cuite. (11 mars 1857)⁽¹⁾.

La petite idée ne devait jamais mûrir.

Deux juges en renom firent tonner leurs foudres : Jules Barbey d'Aurevilly, dont Baudelaire ne l'attendait pas, — nous reviendrons là-dessus dans notre édition des *Aventures d'Arthur Gordon Pym*, car son article a autant trait à ce roman qu'aux *NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, — et Armand de Pontmartin

⁽¹⁾ Correspondance, Calmann Lévy.

dont, en raison de son article de l'année précédente sur le premier volume ⁽¹⁾, Baudelaire avait prétendu se venger dans sa seconde préface, et qui, en attendant que l'occasion d'une «belle» s'offrît avec la publication des *PARADIS ARTIFICIELS* ⁽²⁾, se tira de la seconde manche par une brutale allusion à la condamnation des *FLEURS*.

Quant aux autres critiques, peu nombreux, qui accordèrent un compte rendu à l'ouvrage, si une fois de plus en général ils rendirent justice au talent du traducteur, par contre ils accentuèrent leurs réserves à l'égard de l'auteur.

«... Ceux qui avaient admiré Poe après le premier volume ne l'admirèrent pas davantage après le second; ceux qui avaient été surpris furent déçus : un succès d'étonnement ne se renouvelle pas. Il n'y eut personne pour trouver, comme l'espérait Baudelaire, que ces *Nouvelles Histoires Extraordinaires* étaient supérieures aux premières.»

C'est ainsi qu'a pu conclure M. L. Lemonnier, dans son ouvrage : *Edgar Poe et la Critique française de 1845 à 1875* ⁽³⁾, le plus important à coup sûr, comme le mieux documenté sur le point qui nous occupe.

Voici au reste, en extraits ou résumés, quelques-uns des jugements portés par la critique d'alors :

ÉDOUARD THIERRY, *Le Moniteur universel*, 7 avril 1857 :

Ce deuxième volume frappe le critique plus que le premier qu'il avait mal lu et va relire. Edgar Poe présente avec Hoffmann cette différence que, tandis que Hoffmann appartient à ses visions et les subit, «Edgar Poe est le maître et l'impresario de ses sombres acteurs.

⁽¹⁾ Voir notre édition des *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. 376.

⁽²⁾ Voir notre édition de cet ouvrage, p. 157.

⁽³⁾ Presses universitaires de France, 1928. — Rappelons que M. Léon Lemonnier est aussi l'auteur d'un autre livre capital : *Les Traducteurs d'Edgar Poe en France de 1845 à 1875 : Charles Baudelaire* (mêmes éditeurs).

Il donne le canevas à la fièvre, à la consommation et à l'épouvante».

L'auteur raconte longuement *La Chute de la maison Usber* et *Le Puits et le Pendule* où il trouve des exemples saisissants de la puissance suggestive de Poe. Chez lui, «comme dans le cauchemar, il n'y a souvent de vrai que l'angoisse; mais l'angoisse n'est-elle pas la plus réelle des vérités?» Il loue aussi le ton original de *Lionnerie*, «satire charmante de ces engouements par lesquels un mortel privilégié devient tout à coup à la mode».

Il conclut : «Quand je songe que je juge Edgar Poe sur la traduction et ces lazzi, et cette boutade, et cette terreur, sans compter la couleur énergique et la sombre splendeur de la mise en scène, j'affirme naturellement que la traduction de M. Charles Baudelaire est excellente, et je me rappelle l'aphorisme de Balzac : comprendre c'est égaler».

LOUIS ÉTIENNE, *Revue Contemporaine et Athenæum*, 15 juillet 1857, sous le titre général *Les conteurs américains* :

«A propos d'Edgar Poe, on a prononcé le mot de *jongleur* : il ne nous semble que trop juste. Si nous avons dit qu'il était Européen, c'est à cause du caractère de son imagination; mais le voici maintenant tel que l'ont fait ses folies, les circonstances, le temps et les lieux, la destinée. Le romantique s'est fait le plus populaire des jongleurs Américains.

«... Il serait superflu de raconter la vie d'Edgar Poe, après M. Baudelaire, qui l'a fait avec amour, et même avec talent, dans le premier volume de la traduction...

«... Nous nous servons de la traduction de M. Baudelaire, en écartant quelques néologismes. Cette traduction, à notre avis, a le grand mérite de se lire comme un ouvrage original, mais le défaut d'exagérer ce qui est bas et de transposer, pour ainsi dire, d'un ou deux tons, dans le familier.

«...L'ingéniosité poussée à cet excès, est-ce littérature? Si nous n'étions pas en Amérique nous serions tentés de répondre, non! Mais la littérature est le miroir d'un pays, et, dans ce pays-là, l'on confond volontiers l'admiration avec l'étonnement.»

En conclusion Étienne déclare que Poe possède une puissance rare, et qui donne la fièvre, mais qu'il manque d'élévation.

ANONYME, *Le Correspondant*, août 1857 :

Tout en les préférant aux *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES* et en rendant hommage au talent de l'auteur, le critique déclare que la recherche du laid, du laid moral comme du laid physique, est si manifeste dans les *NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, qu'elle en rend la lecture fastidieuse.

« Leur traducteur se flatte de nous avoir rendu un grand service en nous faisant connaître ce roi de la littérature *Yankee*. En effet, il aura notablement contribué à nous dégoûter du génie matérialiste des Anglo-Américains et à ruiner le réalisme en nous montrant ses fruits. »

ÉMILE DESCHANEL, *Indépendance belge*, 19 août 1857 :

« Les *NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES* sont, en général, plus courtes que celles qui formaient le premier volume. Mais, comme le remarque le traducteur, peut-être la brièveté ajoute-t-elle à l'intensité de l'effet. »

« ... Ce sont bien en effet des Histoires extraordinaires... »

« ... Edgar Poe s'adonne aux exceptions, aux curiosités, aux phénomènes. Aussi cette lecture étonne plus qu'elle n'émeut. On n'en peut prendre que par petites doses, une ou deux nouvelles par jour, pas beaucoup plus. »

« ... L'horrible, distillé goutte à goutte, comme dans celle qui a pour titre *Le Puits et le Pendule*, suffit-il à faire accepter les inventions les plus bizarres ? *Hop Frog*... contraste par une bouffonnerie lugubre et bête, sans mieux satisfaire l'esprit. »

« Donc il s'en faut que tout soit bon dans ce volume, mais plusieurs choses sont d'un haut goût et d'un relief très artistiques. »

Suit le reproche que le critique avait déjà, l'année précédente, fait à l'auteur : défaut de proportion entre les moyens employés et l'effet obtenu.

« Comme œuvre de style, ces deux volumes de traduction sont quelque chose d'extrêmement remarquable, on pourrait même dire d'étonnant. Ils valent un original, et un original des plus précieux. Charles Baudelaire possède à un degré éminent la faculté du style, de l'expression neuve, curieuse, incisive et physionomique. »

« Seulement cette faculté même le pousse au néologisme... »

« On peut dire, pour résumer, qu'Edgar Poe excelle à décrire l'indescriptible et Baudelaire à traduire l'intraduisible. »

ARMAND DE PONTMARTIN, *Le Spectateur*, 19 septembre 1857.

«Quant aux *Nouvelles Histoires Extraordinaires* d'Edgard Poë (*sic*), traduites par M. Charles Beaudelaire (*sic*), j'avoue qu'elles ne me paraissent déjà ni aussi nouvelles, ni aussi extraordinaires que les premières. Il y avait eu, nous le croyons, un peu de surprise dans le succès de ces étranges récits, où l'induction algébrique prenait la place de tous les sentiments humains. C'était bien là, sous une forme saisissante, cette implacable dureté démocratique et américaine, ne comptant plus les hommes que comme des chiffres, et arrivant à donner aux chiffres quelque chose de la vie, de l'âme et de la puissance de l'homme; mais du moins il y avait, dans *l'Assassinat de la rue Morgue* et dans *Le Scarabée d'Or* un art quelconque; art singulier, fantastique, halluciné, ne pouvant être admis que comme une exception malade; art réel pourtant et ayant droit aux attentions de la critique. Rien de pareil dans ces nouvelles histoires : j'y vois une situation presque toujours la même, observée à la chambre obscure par un cerveau dérangé; le cauchemar d'un maniaque ou d'un scélérat se débattant dans une atmosphère étouffée et finissant par laisser éclater au dehors l'aveu de sa folie ou de son crime. Prenez un homme d'imagination; donnez-lui une fièvre typhoïde, guérissez-le, imposez-lui quarante jours de diète, et il aura pendant sa convalescence des rêves tout aussi raisonnables, tout aussi intéressants que le *Chat noir*, le *Cœur révélateur*, *William Wilson*. C'est tout simplement ce qu'on appelle *agri somnia* dans la langue de ces «sphinx sans énigme qui veillent devant les portes saintes de l'esthétique classique». Ces sphinx déplaisent beaucoup à M. Charles Beaudelaire (*sic*), le traducteur d'Edgard Poë (*sic*); il les dénonce et les foudroie du haut de sa *nouvelle préface extraordinaire*; il leur en veut surtout de prononcer quelquefois le mot de *littérature de décadence*, à propos des ouvrages qu'ils sont souvent forcés de lire et de juger. Que M. Beaudelaire se rassure : le mot *décadence* est en effet très impropre. Si les chefs-d'œuvre de cette école, qui compte M. Beaudelaire parmi ses adeptes, prenaient définitivement un rang dans la littérature française; si Edgar Poë détrônait Walter Scott et Mérimée, si le réalisme et la bohème triomphaient sur toute la ligne, si certaines poésies dont je n'ai rien à dire, puisque la justice s'en est mêlée⁽¹⁾ étaient prises au sérieux par les hommes de goût et les honnêtes gens, ce ne serait plus de la déca-

(1) Allusion au procès des *FLEURS DU MAL*.

dence, ce serait de l'orgie; or les décadences peuvent durer des siècles, les orgies ne durent que des heures.»

Les *NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES* au total, on le voit, n'avaient réussi que médiocrement. L'ouvrage aussi bien n'aura que trois éditions du vivant du traducteur.

Après lui, elles formèrent, dans l'édition de ses œuvres complètes, le tome VI (1869)⁽¹⁾, annoncé au *Journal de la Librairie* sous le numéro 223, le 8 janvier 1870. Les éditeurs posthumes, pour des convenances de librairie, les avaient alors grossies de sept nouvelles distraites des *HISTOIRES GROTESQUES ET SÉRIEUSES*, savoir : *Le Joueur d'ébècs*, *Éléonora*, *Un événement à Jérusalem*, *L'Ange du bizarre*, *Le système du Docteur Goudron et du Professeur Plume*, *Le Domaine d'Arnheim*, *Le Cottage Landor*.

⁽¹⁾ L'abondance des matières nous avait induit à passer rapidement sur le texte posthume, dans les notes relatives aux *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*. Nous avons eu à cœur cependant de vérifier le crédit qu'il méritait, à l'occasion de ce second volume. Voici le résultat de notre examen :

Ponctuation entièrement révisée. Orthographe mise d'accord avec le Dictionnaire de l'Académie (IX, l. 6; XVI, 25 et XX, 27; 176, l. 4; 294, l. 11, etc., sauf une exception : 226, l. 17).

Corrections syntaxiques qui semblent souvent justifiées (VIII, l. 20; XVIII, l. 1; 5, l. 25; 6, l. 1-2; 13, l. 15; 39, l. 28; 167, l. 14; 170, l. 17; 176, l. 20) et parfois le semblent moins (XIV, l. 14; 155, l. 7).

Pour les retouches opérées, il arrive qu'il y en ait d'heureuses (4, l. 31-32; 16, l. 5-6; 195, l. 30). Mais la plupart du temps elles trahissent le texte anglais auquel il semble que les auteurs n'aient pas pris la peine de se reporter (19, l. 33; 20, l. 1; 66, l. 16; 70, l. 22; 98, l. 14; 183, l. 24; 264, l. 16; 267, l. 32; 292, l. 26; 302, l. 17) ou le contexte (265, l. 30-31).

De plus la version de 1869 montre plusieurs coquilles, mots et lettres sautés ou bévues (VIII, l. 12; XI, l. 3; XIII, l. 27; 39, l. 31-32; 76, l. 13-14; 115, l. 23; 205, l. 15-16; 253, l. 15; 263, l. 24; 301, l. 9).

Pour les raisons qui sont exposées aux ÉCLAIRCISSEMENTS, nous avons cru toutefois devoir adopter plusieurs des variantes ou corrections qu'elle présente (V. p. 333).

ÉCLAIRCISSEMENTS.

NOTES NOUVELLES SUR EDGAR POE.

Dans la lettre où Baudelaire annonçait à Sainte-Beuve l'envoi des *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, on lit :

Vous verrez, à la fin de la « Notice » (laquelle contredit toutes les opinions à la mode sur les *États-Unis*) que j'annonce de nouvelles études. Je parlerai plus tard des opinions de cet homme singulier, en matière de sciences, de philosophie et de littérature (26 mars 1856).

Quelques mois plus tard il confirmait et complétait comme suit ses intentions :

La deuxième préface contiendra l'analyse des ouvrages que je ne traduirai pas, et surtout l'exposé des opinions *scientifiques et littéraires* de l'auteur. Il faut même que j'écrive, à ce sujet, à M. de Humboldt, pour lui demander son opinion, relativement à un petit livre qui lui est dédié : c'est *Eureka*.

Et, dans cette même lettre (26 mars 1856) il ajoutait, après avoir constaté qu'au point de vue biographique sa première notice était « à peu près complète » :

On fera semblant de ne vouloir considérer Poe que comme *jongleur*, mais je reviendrai à outrance sur le caractère surnaturel de sa poésie et de ses contes. Il n'est Américain qu'en tant que *jongleur*. Quant au reste, c'est presque une pensée *anti-américaine*. D'ailleurs, il s'est moqué de ses compatriotes autant qu'il a pu.

On voit par là que le plan qui nous occupe était dès longtemps arrêté. A l'exécution Baudelaire cependant devait s'en écarter sensiblement. En effet c'est en vain qu'on chercherait dans sa seconde notice «une analyse des ouvrages qu'il ne devait pas traduire», et c'est tout juste s'il y a cité *Eureba* (p. VII). Quelles raisons le conduisirent à modifier de la sorte ses intentions premières, sa correspondance ne nous en instruit pas. Mais peut-être n'est-il pas téméraire d'admettre qu'il éprouvait un scrupule à écarter définitivement *Eureba*, sachant l'importance que son auteur attachait à cet ouvrage, et aussi qu'il jugea préférable, en dernière analyse, de ne pas rendre publique une renonciation dont les traducteurs concurrents pourraient faire état et tirer avantage.

L'élaboration de ces *Notes nouvelles* lui prit beaucoup de temps. Dès le 12 avril 1856, il mandait à sa mère :

Ma seconde notice me donne un mal de tous les diables. Il faut parler *religion* et *science*; tantôt c'est l'instruction suffisante qui me manque, tantôt l'argent, ou le calme, ce qui est presque la même chose.

Sept mois plus tard il se lamentait encore à son sujet auprès de Godefroi : «Je n'accouche que douloureusement» (12 novembre). Il semble cependant qu'après l'avoir terminée il ne laissait pas d'en être satisfait : «J'espère que la deuxième préface vous plaira autant que la première», écrivait-il à Poulet-Malassis en lui annonçant le prochain envoi de son livre ⁽¹⁾.

Le regretté M. Albert Ancelle avait bien voulu, il y a quelques années, nous communiquer une épreuve de ce morceau, timbrée par l'éditeur à la date du 26 janvier 1857, et qui montre d'assez nombreuses corrections autographes. Toutes celles-ci ont été mises à profit par l'édition originale, sauf deux dont l'une serait à la rigueur négligeable (p. XIII, l. 15-16), mais dont l'autre est

⁽¹⁾ Billet inédit du 29 janvier 1857 (communiqué par M. Fernand Vandérem). Pour l'appréciation de cette préface par la critique de l'époque, voir les extraits de presse, ci-dessus. — Voir aussi une lettre de Jean Wallon, chez E.-J. Crépét, CHARLES BAUDELAIRE (Messein, 1906).

fort importante (p. XVI, *in fine* : tentatives, remplaçant : tentations). Nous les avons retenues toutes deux dans notre texte, ainsi qu'une variante autographe figurant sur l'exemplaire d'envoi à Sainte-Beuve (p. XIII, l. 23). Quant aux variantes préoriginales que donne l'épreuve *avant* corrections manuscrites, on les trouvera ci-dessous précédées de la mention *Ep*.

Page v. « Littérature de décadence!... Sphinx sans énigme qui veillent, etc. ». — On remarquera que Baudelaire *commence* par ce coup droit dédié aux critiques moraux, comme s'il avait hâte de régler leur compte, et l'on se souviendra qu'en effet, à la suite de l'article de Pontmartin sur les *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, il se l'était promis : « comme l'oie porte un nom assez accrédité, peut-être aurai-je l'envie, dans la seconde notice, en tête du second volume, de répondre à ces erreurs... » (Lettre à sa mère, 12 avril 1856). Pontmartin aussi bien accusa le coup : v. p. 315.

— «... d'un ouvrage plus amusant que l'Illiade ». — Dans son THÉOPHILE GAUTIER, *souvenirs intimes*, Ernest Feydeau qui, on le sait, détestait Baudelaire, a raconté qu'une fois, chez la Présidente, celui-ci s'était divertì à établir un parallèle entre Homère et Barbey d'Aurevilly, pour accorder l'avantage à l'auteur de *L'Enscelée*.

Mais il ne faudrait pas conclure du passage ni de l'anecdote ci-dessus que Baudelaire ne partageait pas les sentiments d'admiration qu'impose l'*Illiade*. La vérité est que, chantre de la Modernité, il saisissait toute occasion de battre en brèche l'*École païenne* et ses survivants. Et puis qu'il s'agissait ici, une fois de plus, de « faire hurler » pour la plus grande gloire de Poe, qui d'ailleurs lui-même a fait des réserves sur l'*Illiade* en raison de la longueur de ce poème, dans le *Poetic Principle*.

— «... l'une, matrone rustique... » — V. les Index des tomes antérieurs de cette édition au mot *Nature*.

— «... l'éloquence de la toilette... » — Des éditions récentes donnent : sa toilette. C'est une faute.

Page VI. «... qui me reprocheraient... » — *Ép*. : qui me reprocheront.

Page VI. « — Mais, pour laisser de côté... » — Coquille de l'épreuve : *Moi*, pour...

— « Ce soleil qui... » — Cf. LES FLEURS DU MAL, *Le Coucher du Soleil Romantique*.

— « Les professeurs jurés... » — L'expression est de Henri Heine, v. CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES, p. 222, ainsi que les Index de ce volume et de L'ART ROMANTIQUE. Après lecture de cet article, Jean Wallon, très lié, comme on sait, avec l'auteur et qui devait être au courant de ses intentions, lui écrivait : « Pourquoi n'avez-vous pas nommé hautement le nid de ces professeurs jurés — ces *Débats*, citadelle des cuistres — ennemis nés de toute poésie ? » (V. cette lettre dans le *Cb. Baudelaire* de E.-J. Crépet, p. 455, A. Messein, éd.)

— « Et alors leur langue insuffisante... » — Baudelaire répond ici aux nombreux critiques (Pontmartin, Jean Rousseau, Deschanel, etc.) qui lui avaient reproché d'employer trop fréquemment des néologismes.

— « Que parmi les immenses colonies du siècle... » — *Ép.* : Que parmi les vastes colonisations...

Page VII. « Qui pourrait compter ses poètes... ses bas-bleus ? » — *Ép.* : les poètes... les bas-bleus ?

— « Le nombre de « nos bas-bleus » s'accroît dans de telles proportions qu'il conviendrait tout au moins d'y mettre un terme. Manquerions-nous d'un critique doué d'assez d'énergie pour en exécuter une douzaine ou deux *in terrorem* ? » etc. (*Marginalia*, CXLIII, tr. Victor Orban, Sansot, édit. 1913).

— « Il y a là-bas comme ici... » — Baudelaire résume dans ce passage les principaux griefs de Poe contre les *literati*.

— « des compilateurs... » — V. p. 240.

— « ... récemment un critique imprudent... » — Il n'y en eut pas qu'un à relever cette expression de *jongleur*, pour notre part nous en connaissons au moins trois qui le firent : Barbey d'Aure-

villy, Étienne, Cuvillier-Fleury. Mais il semble bien que c'est Barbey qui était ici visé, — Barbey qui avait écrit des HISTOIRES EXTRAORDINAIRES, que : « sans *Ligeia* et *Morella*... il n'y aurait pas un seul des Contes publiés là qui pût être considéré autrement que comme les tours de force d'un jongleur ». V. HISTOIRES EXTRAORDINAIRES, p. 419.

Page VII. « Du sein d'un monde goulou... » — Dans le texte de l'épreuve, ce paragraphe commençait avec les mots : « Il fut donc une admirable protestation. »

— « ... le Colloque entre *Monos* et *Una*... » — V. p. 259-262.

— « ... les canards... » — V. notamment, dans les HISTOIRES EXTRAORDINAIRES, le *Canard au ballon*.

Page VIII. « Le peuple n'a rien à faire avec les lois, si ce n'est de leur obéir. » — *Marginalia*, op. cit., CCXXIX.

— « Le nez d'une populace, c'est son imagination; c'est par ce nez qu'on pourra toujours facilement la conduire. » *Marginalia*, XXVII.

— « Les Swedenborgiens le félicitent de sa *Révélation magnétique*... » — *Marginalia*, CCV. — « ... l'auteur du *Diable amoureux*... un révélateur de leurs mystères;... » Sur les rapports de Cazotte avec les Illuminés, v. Auguste Viatte, *Les sources occultes du romantisme* (Champion 1928), *passim*.

— semblables à ces... — *Ép.* : comme ces...

— « ils le remercient... » *Ép.* : et voilà qu'ils le remercient...

— (1869) : (ô vérificateur [sing.]. — Faute.

— « L'énorme multiplication des livres... » — *Marginalia*, CLXXXI et *The 1002nd Tale of Scheherazade*.

— *Ép.* et 1869 : branches de connaissances.

Page IX. « Il y a dans l'homme, dit-il... » — V. dans ce volume *Le Démon de la perversité*. — Cf. *LES FLEURS DU MAL*, *L'Irrémédiable*, II.

Page IX. «... force innommée, ...» — *Ép.* et 1869 : innommée. Addition manuscrite d'un *m.*

—— «... parce que elles...» — *Ép.* : parce qu'elles...

—— ... assassin et bourreau;...» — Cf. *LES FLEURS DU MAL*, *L'Héautontimorouménos*.

—— «... tous nés marquis pour le mal !» — *Ép.* : marqués.

Page X : « Toute certitude est dans les rêves. » — V. Dédicace d'*Eureka*. — Cf. *L'Etranger*, dans les *PETITS POÈMES EN PROSE*. Il semble que Baudelaire y ait repris, en la changeant de plan, la pensée de Poe. — Cf. aussi *LES FLEURS DU MAL*, *La voix*!

—— «... *L'ange tombé*...» — Faut-il trouver là sous une forme erronée, le vers fameux de Lamartine :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux ?

(MÉDITATIONS POÉTIQUES, *L'Homme*.)

—— : « *se recroquevillant devant*... » — Cette expression se trouve p. 261, l. 2.

—— « Le monde est infesté... » — *Marginalia*, CCXLII.

—— « Le progrès... » — V. ici p. 242-247 et 259. — V. à ce mot nos Index dans les tomes antérieurs, *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES* notamment, et *Journaux intimes*, passim.

—— «... sur cette phrase mirifique...» — Il y a toutes raisons de croire que Baudelaire l'avait empruntée au *Siècle*, où il s'amusa longtemps à cueillir des « perles » de cet orient.

Page XI (1869) : trempe de cuivre,...

—— «... un siècle de progrès incessants...» — *Ép.* et 1869 : incessant (sing.).

—— « la momie Allamistakeo... » — V. dans ce volume *Petite discussion avec une momie*.

Page XI. «... en un sujet qui contient autant de larmes que de rire,...» *Ép.* : Addition manuscrite.

— «dire à ses sages, à ses sorciers...» — *Ép.* : dire à *leurs* sages, à *leurs* sorciers...

— «... en dormant; débarrassez-nous...» — *Ép.* : en dormant ? Débarrassez-nous...»

— «L'épiderme des peuples...» — *Ép.* : l'épiderme *du* peuple...

— «... *Italiam fugientem...*» — Virgile, *ÉNÉIDE*, livre V, vers 628-629 :

... dum per mare magnum
Italiam sequimur fugientem, et volvîmur undis.

— «... *l'Animal dépravé...*». — Baudelaire reprendra cette expression de Jean-Jacques dans *Le Peintre de la vie moderne* (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 64).

— «La nature ne fait que des monstres,...» — Cf. *L'ART ROMANTIQUE*, p. 96-97.

— «... pâture des bêtes...» — *Ép.* : pâture des *animaux*.

Page XII. «... qui ne voit que tout l'honneur est pour le sauvage ?» — Baudelaire est souvent revenu sur cette idée, il a célébré plusieurs fois le *dandysme* chez le sauvage (V. les *index* des *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES* et de *L'ART ROMANTIQUE*), et on pourrait le soupçonner de s'inscrire ici contre Joseph de Maistre lequel, lui, voit dans le sauvage un être dégradé, tombé au dernier degré de l'abrutissement, en raison des prévarications commises par ses ancêtres, — s'il n'avait pris la précaution de spécifier que «toute la question est de s'entendre sur le mot *sauvages*».

— «... ces oreilles qui entendraient l'herbe qui pousse ?» — L'expression est de Poe, dans *Al Araaf* :

The murmur that springs
From the growing of grass...

Et Poe lui-même dit l'avoir empruntée à un vieux livre dont il ne se rappelle pas le titre. [V. Seylaz, *Edgar Poe et les premiers Symbolistes français* (Lausanne, Imprimerie de la Concorde, 1923), p. 65.]

Page XII. «M. Bellegarigue (rédacteur au *Moniteur de l'Épicerie*)...» Auteur d'un ouvrage : *Les femmes d'Amérique*, paru en 1853 et qui aurait passé complètement inaperçu si Barbey d'Aurevilly, deux ans plus tard (*Le Pays*, 26 janvier 1855), ne s'était avisé de le stigmatiser en termes virulents. L'article se terminait par ces lignes :

Que si les Américains, malgré leur activité et leur énorme génie industriel, ne sont pourtant que les matérialistes immondes, les insolents et orgueilleux gagneurs d'argent de M. Bellegarigue, ils ne sont ni ne valent les Barbares, car les Barbares étaient, eux ! vraiment des peuples jeunes, chez lesquels ce qui sauve les peuples, en les régénérant, la spiritualité, débordait !

La *Petite Revue* du 11 novembre 1865 a consacré quelques lignes à ce M. Bellegarigue que ses amis, dit-elle, «tenaient pour un homme d'excentricité et de paradoxe».

— «... ont inspiré à Edgar Poe...» — *Marginalia*, CCXXXVI. — Poe a tiré une seconde mouture de cette facétie dans *Philosophie de l'Ameublement* : «un homme possédant une grosse bourse n'a généralement qu'une très-petite âme à mettre dedans.»

Page XIII. «... je ne parlerai pas de Vitzilipoutzli aussi légèrement que l'a fait Alfred de Musset...» — Vitzilipoutzli ou Huitzilipochtli, dieu de la guerre chez les Aztèques. Nous avons cherché vainement son nom dans plusieurs éditions de Musset. Mais M. Maurice Allem, à l'érudition duquel nous avons eu recours, nous a révélé que, dans le *manuscrit* de la dédicace à Alfred Tattet de *La Coupe et les Lèvres* (Collection Lovenjoul), au lieu des vers :

C'est un bon petit dieu que le dieu *Michapous*.
Mais je hais les cagots, les robins et les cuistres,

on lit :

C'est un bon petit dieu que *Widzipudzili*.
Le dieu [illis.] jumbo, que pensez-vous de lui ?
Il ne faut pas railler Mahomet le prophète.
Ingen le japonais est un dieu fort honnête,
Vesroch et Kichatan me plaisent fort aussi.
Mais je hais les cagots, les robins et les cuistres,...

Après cela il n'y a guère de doute que l'allusion avait bien rapport à *La Coupe et les Lèvres*. Mais que Baudelaire ait connu la leçon manuscrite de cette pièce, et puis encore qu'il ait écrit Vitzilipoutzli au lieu de Widzipudzili, à l'instar de Musset, comment l'expliquer ? M. Allem suppose que Baudelaire aura entendu réciter le poème par un ami de Musset et noté le nom du dieu, tel que sa mémoire l'avait retenu.

Page XIII. «des victimes qui *veulent* mourir...» — L'auteur se souvient ici de la théorie des sacrifices, selon Joseph de Maistre qui veut le consentement de la victime.

— «... dans un article de M. Barbey d'Aurevilly...» — On trouve dans *Fusées* une variante de ce passage :

Peuples civilisés, qui parlez sottement de *Sauvages* et de *Barbares*, bientôt, comme dit d'Aurevilly, vous ne vaudrez même plus assez pour être idolâtres.

— «Supposez le plus démocratique...» — *Ép.* : démocrate.

— «... entend par *État*...» — 1857-1869 : entend par un *État*.
— Nous avons adopté ici la leçon autographe de l'épreuve.

— *Cela* «... un *État*!» — L'édition originale donne : *Cela*!... *État*!; mais dans l'exemplaire d'envoi à Sainte-Beuve, son «cher maître et ami», Baudelaire a de sa main ajouté *un avant État*. Nous avons cru devoir retenir cette correction.

— «... un salon, république de l'esprit présidée par la beauté!»
— *Ép.* et 1869 : présidé.

— *Ép.* et 1869 : où chaque sergent de ville...

Page XIV (1857) : détestables (Faute).

— «...lesparadis de l'Ouest...» — *Ép.* : le paradis.

— «Franklin, l'inventeur... le héros...» — *Ép.* : Franklin, *cet* inventeur... *ce* héros. — Dans le scénario de *la Fin de Don Juan* (ŒUVRES POSTHUMES), le portrait de Leporello montre quelques traits dirigés contre le *Bonhomme* : «personnage froid, raisonnable

et vulgaire, ne parlant sans cesse que de vertu et d'économie; il associe volontiers ces deux idées; il a une espèce d'intelligence à la Franklin. C'est un coquin comme Franklin. C'est la future bourgeoisie qui va bientôt remplacer la noblesse tombante».

Page XIV. (1869) : ces merveilles de brutalités,...

— «...un archevêque a pu nous promettre...» — Il n'y a que 17 archevêchés en France, et de ce fait il semblait que l'auteur de cette promesse dût être facile à retrouver. Mais c'est en vain que nous avons fatigué beaucoup de livres — et les amis que nous comptons dans le clergé.

— «la Providence nous appellerait bientôt à...» — *Ép.* : la Providence nous *permettrait* bientôt de...

— «...engendre nécessairement des erreurs littéraires correspondantes.» — *Ép.* : les erreurs...

— «Dans un pays...» jusqu'à : Naturellement...» — Baudelaire reproduira ce passage dans son *Théophile Gautier* (L'ART ROMANTIQUE, p. 160), en supprimant la faute qu'on voit ici : *toutes* pour *tous*. — Dernière ligne du même passage : «... les moyens de perfectionner la conscience.» — *Ép.* : les moyens de perfection *sur* la conscience.

Page xv. «Edgar Poe... divisant le monde de l'esprit...» — Dans le *Poetic Principle* dont il sera question plus loin.

M. Yves-Gérard Le Dantec, dans les Notes de l'édition de la *Nouvelle Revue Française* (ŒUVRES COMPLÈTES DE CHARLES BAUDELAIRE, t. XIII, p. 499), a rapproché le paragraphe qui suit d'une phrase de Mrs Crowe que Baudelaire citera tout au long, en indiquant sa source, dans le *Salon de 1859* (CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES, p. 279), et conclu de son rapprochement que la «rencontre» avouée en 1859 avait eu lieu, en réalité, deux ans plus tôt.

Cette conclusion nous semble bien hardie.

Il est exact que les deux textes en cause présentent quelques points de ressemblance, savoir la distinction entre l'imagination et la *fancy* (mot que Baudelaire a traduit par *fantaisie*), la nécessité d'éléments mystiques dans l'imagination et la supériorité de cette faculté sur les autres.

Mais la distinction de l'imagination et de la *fancy* se trouve en propres termes (à propos de Moore) dans le *Poetic Principle* que Baudelaire avait sous les yeux quand il rédigeait ses *Notes nouvelles*; il n'avait donc pas besoin de l'emprunter à la *Face Nocturne de la Nature*. Mais l'expression capitale que montre ce texte : *reine des facultés*, ne se rencontre pas chez Mrs Crowe, pas plus que le mot capital du texte de celle-ci, — l'épithète *constructive* qu'elle a placée en italique, ne se rencontre chez Baudelaire. Mais Baudelaire a comparé l'imagination non seulement à la *fancy*, mais aussi à la sensibilité, dont Mrs Crowe ne dit mot. Mais Baudelaire, dans sa définition de l'imagination, spécifie que celle-ci doit être telle, qu'elle perçoive *d'abord, en dehors des méthodes philosophiques*, les rapports intimes et secrets des choses, etc.; or nous ne voyons pas que Mrs Crowe, qui mentionne seulement la nécessité d'un rapport éloigné avec la puissance sublime du Créateur, ait rien dit de cette intuition supérieure et indépendante de toute connaissance acquise, que l'auteur d'*Eureka* exigeait du savant complet, et à laquelle correspond la spécification de Baudelaire.

Non vraiment, tout bien considéré, il ne nous paraît pas qu'il y ait lieu de relever dans le passage qui nous occupe, rien qui ressemble à un emprunt à Mrs Crowe.

Tout ceci observé, bien entendu, sans préjudice des suggestions que les œuvres de la visionnaire anglaise purent apporter à l'esprit de notre poète, toujours tourmenté de l'au-delà. (V. à ce sujet l'étude très fouillée de Mr G. T. Clapton, *Baudelaire and Catherine Crowe*, *Modern Language Review*, vol. XXV, N° 3, July 1930.)

Page xv. «... l'imagination est la reine des facultés». Cf. CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES, p. 272.

— «... qu'un savant sans imagination...» — C'est surtout dans *Eureka* que Poe a développé ce postulat.

— «... c'est la Nouvelle.» — V. *Marginalia*, CCXIV et *Criticism*. — Baudelaire reviendra sur ce thème dans ses commentaires de *La Genèse d'un poème* et s'en souviendra à l'occasion pour faire l'éloge du sonnet et de *l'infini resserré*. V. la lettre à Fraisse, 19 février 1860, ainsi que CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES, p. 323 et 496, et L'ART ROMANTIQUE, p. 498 *in fine*.

Page xv. (1857) : sa brièveté... (Coquille). Le mot se retrouve avec un accent grave dans les HISTOIRES GROTESQUES ET SÉRIEUSES.

— «... la totalité d'effet...» — *Ép.* : d'effets...

Page xvi. «... à parfaire le dessein prémédité.» — *Ép.* : le dessein préalable.

— «... rythme...» — *Ép.* : rbythme.

— «... ce genre de composition qui n'est pas situé...» — *Ép.* : située.

— «... une multitude de tons, de nuances de langage...» — *Ép.* : de tons, des nuances de langage...

— (1869) : dissonances. — C'est avec cette dernière orthographe qu'on retrouve le mot dans l'édition originale des HISTOIRES GROTESQUES ET SÉRIEUSES.

— «... en a fait de très beaux.» — V. dans ce volume *Ombre, Silence, L'Ile de la Fée*.

— «... ces tentatives héroïques...» — Il faut ici, de toute évidence, *tentatives* comme le donne une correction autographe de Baudelaire sur l'épreuve. Cependant *toutes* les éditions de ce texte jusqu'à ce jour ont donné *tentations*. — Ce passage aurait-il la valeur d'un aveu quant à l'origine des PETITS POÈMES EN PROSE?

Page xvii. «*Genus irritabile vatum !...*» — Horace, *Épîtres*, l. II, 2. — *Marginalia*, CCXXXIX. — V. *LES FLEURS DU MAL*, p. 247.

— «... pour tous ceux de sa race.» — *Ép.* : de la race.

— «J'ai déjà remarqué...» — V. la préface des HISTOIRES EXTRAORDINAIRES, p. xi et xviii, et ici même, p. vii.

— «... l'application tout à fait facile.» — *Ép.* : toute facile.

Page xviii. (1869) : Mais avant toute chose [sing.]...

Page XVIII. «... le démon fugitif des minutes heureuses, etc.» — Cf. la notice sur Théodore de Banville, dans L'ART ROMANTIQUE, p. 352-353.

— «il y revient sans cesse...» — V. notamment *La Genèse d'un poème*.

— «... celui qui ne sait pas saisir l'intangible...» — Cf. L'ART ROMANTIQUE, p. 150.

— (1869) : ténacité.

Page XIX. «Mais il est une autre hérésie...» jusqu'à p. XXI : «Cette extraordinaire élévation...» — Tout ce passage, Baudelaire l'a replacé dans son *Théophile Gautier* (L'ART ROMANTIQUE, p. 157-160), après y avoir introduit quelques corrections. Nous donnerons ces variantes dans l'ordre où elles se présenteront, en les faisant précéder de la date à laquelle parut l'étude (1859).

Dans celle-ci, ledit passage était amené par les lignes suivantes : «Il est permis quelquefois, je présume, de se citer soi-même, surtout pour éviter de se paraphraser. Je répéterai donc : «... Il est une autre hérésie... une erreur...», etc.

La présentation sous cette forme de plusieurs paragraphes presque littéralement traduits a été l'objet de critiques fort dures. La matérialité de l'emprunt n'est pas niable. Mais peut-être le dévouement qu'a montré Baudelaire à la mémoire comme à l'œuvre de Poe aurait-il mérité plus d'indulgence. Si l'on remarque d'ailleurs, qu'au cours de toute cette seconde notice il a constamment mêlé ses propres commentaires aux considérations de son auteur, n'est-il pas admissible qu'il ait pu ne pas se rappeler en toute précision deux ans plus tard, à quel endroit son apport personnel cessait de balancer le texte emprunté ? Enfin il nous semblerait équitable de tenir compte ici des efforts que la passion pour un esprit jumeau, poussée jusqu'à la sursaturation, est susceptible de produire chez un poète. Dans son édition de la *Nouvelle Revue Française*, M. Yves-Gérard Le Dantec, à ce même propos, rappelle très judicieusement certaines lignes de *La Fanfarlo* où Baudelaire s'est peint lui-même sous l'espèce de son héros, Samuel Cramer : «Un des travers de Samuel était de se considérer comme l'égal de ceux qu'il avait su admirer ; après une lecture passionnée d'un beau livre, sa

conclusion involontaire était : «voilà qui est assez beau pour être de moi! de là à penser : c'est donc de moi, — il n'y a que l'espace d'un tiret... Il était à la fois tous les artistes qu'il avait étudiés et tous les livres qu'il avait lus, et cependant, en dépit de cette faculté comédienne, restait profondément original!»

Page XIX. «Il n'est pas besoin d'aller jusqu'à Boston...» — On sait qu'Edgar Poe a constamment poursuivi de ses sarcasmes l'école de Boston. On trouvera dans le présent volume, p. 246, un trait dirigé contre elle.

Page XX. «aucun poème ne sera si grand, si noble, si véritablement digne...» — *Ép.* : ni si grand, ni si noble, ni si véritablement digne...

— «Je ne veux pas dire, etc.» — Cf. L'ART ROMANTIQUE, *Pierre Dupont* (1851), p. 184-185, où Baudelaire concluait à l'inséparabilité de l'art d'avec la morale et l'utilité.

— «... le sens du milieu a d'intimes connexions...» — *Ép.* : a d'intenses connexions... (Coquille). — Pour ce passage, cf. p. 261.

— (1869) : dissonance. — V. la note sur la p. XVI.

— «... contre le rythme et la prosodie universels». — *Ép.* : et sa prosodie... (coquille évidente).

— «... de tout ce qui est au delà, et que révèle la vie...» — *Ép.* : et qui révèle la vie (coquille évidente).

Page XXI. «... d'une postulation des nerfs... qui voudrait s'emparer immédiatement...» — *Ép.* : d'une réclamation des nerfs... qui voudrait immédiatement s'emparer...

— «... si j'analysais...» — On sait qu'il devait bientôt l'analyser.
V. *La Genèse d'un poème*.

— (1857) : ingénument...

Page XXI. «... dans un milieu pauvre... chambre poétiquement et magnifiquement meublée...» — N'est-ce pas de cette antithèse que serait sorti le germe de *La chambre double* (PETITS POÈMES EN PROSE)?

Page XXII. «... pour les belles formes, surtout pour les belles formes singulières...» — *Ép.* : pour les belles formes, pour les belles formes singulières... — V. par exemple *Philosophie de l'ameublement* et *Le Cottage Landor* ou encore, dans le présent volume : *Le masque de la Mort rouge*.

— «Je crois pouvoir me vanter...» — Baudelaire avait projeté de placer, en tête des *FLEURS DU MAL*, des déclarations du même ordre, mais beaucoup plus impertinentes encore, v. notre édition, p. 373.

— «... les fanatiques du vers blanc...» — *Ép.* : les fanatiques de vers blanc (coquille, semble-t-il).

— «... dans l'analyse qu'il a faite du plaisir mathématique et musical que l'esprit tire de la rime...» — V. *Marginalia*, x.

— «l'étrangeté, ... condiment indispensable de toute beauté.» Ce postulat se retrouve plusieurs fois chez Poe, notamment dans *Marginalia*, x et dans *Ligeia* (HISTOIRES EXTRAORDINAIRES, p. 313).

— «Il fait souvent un usage, etc.» — V. *The rationale verse*. — Baudelaire a imité Poe en cela mainte fois. V. dans *LES FLEURS DU MAL* : *Les Litanies de Satan*, *Le Jet d'eau*, *Le Balcon*, *Réversibilité*, *Harmonie du soir*, *Le beau Navire*, *L'Invitation au voyage*, *L'Irréparable*, *Masta et errabunda*, *Lesbos*, *Le Poison*, *Le Goût du Néant*, *Madrigal triste*, puis encore dans les *ÉPAVES* : *Franciscæ meæ laudes* et *Le Monstre*, — toutes pièces dont la date de composition, pour autant qu'on la connaisse, se trouve être postérieure à la «possession» qu'a rapportée Charles Asselineau.

— «... du refrain variante qui...» — *Ép.* : du refrain modifié qui...

Page XXIII. «... une traduction de poésies aussi voulues, aussi concentrées, peut être un rêve caressant, mais ne peut être qu'un rêve.»

Nous avons mentionné page 308, note 2, que Baudelaire avait eu d'abord l'intention de placer à la fin des NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES « quelques échantillons de poésie ». Il semble qu'on trouve ici les raisons qui l'y firent renoncer à l'époque. Un peu plus tard il marquera à nouveau le désir de faire connaître au lecteur français les beautés lyriques de son auteur : « A la fin du mois, vous aurez quelques poésies de Poe, de quoi faire une ou deux feuilles », mandait-il à Maxime du Camp le 20 janvier 1858 (Lettre publiée par M. Yves-Gérard Le Dantec, dans le *Figaro* du 3 mai 1930). Mais une fois de plus son projet n'aura pas de suites.

Page XXIII. ... « Tennyson, pour lequel... il avait... une admiration quasi fraternelle. » — V. notamment *The Poetic Principle* et *Marginalia*, CCXV, où Poe pousse si loin son admiration qu'il en vient à se demander « si Tennyson n'est pas le plus grand des poètes ».

— « C'est quelque chose de profond et de miroitant comme le rêve, de mystérieux et de parfait comme le cristal. » — *Ép.* : C'est quelque chose de profond et de miroitant, de mystérieux et de parfait comme le rêve.

— « ... un de ces nombreux réquisitoires dressés par les critiques parisiens contre ceux de nos poètes... » — *Ep.* : un de ces nombreux réquisitoires adressés par les critiques parisiens à ceux de nos poètes... (pas de correction).

— « *Nos préférés* sont faciles à deviner. » — *Ép.* : Ils sont faciles à deviner.

— « parmi notre race antipoétique... » — V. l'index de L'ART ROMANTIQUE au mot *France*.

— « Victor Hugo... l'enseignement. » — Baudelaire renouvellera cette réserve dans son article sur *Les Misérables* (L'ART ROMANTIQUE, p. 382-383), et, de ce même point de vue, blâmera Auguste Barbier (*ibid.*, 323).

ÉCLAIRCISSEMENTS ET VARIANTES.

GÉNÉRALITÉS PRÉLIMINAIRES.

Dans le volume des HISTOIRES EXTRAORDINAIRES qui ouvre la série des traductions, nous avons exposé par le détail, p. 423-424, la méthode employée pour l'établissement de cette partie de notre travail.

Nous nous bornerons aujourd'hui à rappeler que le lecteur trouvera ci-dessous, groupés en un sommaire, sous le titre de chaque conte :

- 1° La mention des traducteurs antérieurs;
- 2° Celle du texte anglais sur lequel a été établie la version de notre auteur;
- 3° Les lieux et dates de publication de celle-ci;
- 4° Le relevé des omissions ou inexactitudes diverses⁽¹⁾ qu'a fait apparaître la collation de la version française dans ses états successifs, avec l'anglaise.

Quant aux variantes, il doit être bien entendu que, sauf spécification contraire, elles sont toujours tirées du texte premier en date et qu'elles ont été établies par rapport à celui de l'édition originale, par nous ici adopté, exception faite de cinq lignes (5-6, p. 16; 4, p. 40; 20, p. 176; 4, p. 240) pour lesquelles nous avons préféré la version de 1869, d'un court passage rétabli par nos soins (p. 217, l. 26-27) et de trois corrections que nous avons jugées nécessaires (p. 16, l. 5-6; p. 36, l. 20-21 et p. 206, l. 30).

(1) Pour la vérification de celles-ci, M. André Koszul, professeur à l'Université de Strasbourg, a bien voulu nous accorder sa précieuse assistance.

LE DÉMON DE LA PERVERSITÉ.

Première version française.

Cette nouvelle parut d'abord dans *le Pays*, 14 septembre 1854.
Le texte traduit est celui de l'édition posthume (Griswold).

Celui du *Pays* présente un grand nombre de variantes, mais peu importantes quant au sens. Celui de 1857 a rétabli quelques mots omis antérieurement (p. 8, l. 7-8) et apporté une note (p. 7). Celui de 1869 montre trois corrections syntaxiques (p. 4, l. 31-32; p. 5, l. 25 et p. 6, l. 1-2).

Baudelaire semble s'être souvenu de l'affabulation de ce conte dans son canevas de *L'Ivrogne*.

Page 1; l. 1 : Dans l'analyse des...

—— l. 6-7 : Dans *notre* parfaite infatuation de *la* raison, nous...

—— l. 8 : échappât à nos *sens*, uniquement...

—— l. 12-13 : constater *ce penchant*, cette tendance.

—— l. 14-16 : ... la nécessité, *nous ne comprenions pas, que dis-je ? nous n'aurions pas pu comprendre*, quand même la notion de ce primum mobile [ital.] se serait introduite de force en nous, nous n'aurions *pas* pu comprendre...

—— l. 19-20 : que la phrénologie et *la* métaphysique, *en grande partie du moins, aient été*...

Page 2, l. 2-3 : et de l'observation; *s'ingère de concevoir*... et *de lui* dicter...

—— l. 4-6 : ...de Jéhovah, il bâtit d'après ces intentions ses innombrables systèmes *philosophiques*.

—— l. 10-11 : avec lequel Dieu *incite* l'homme...

—— l. 13-14 : nous avons découvert *incontinent* un...

—— l. 14-17 : Et ainsi de la combativité... — *ainsi de tout organe* représentant *une tendance*, un sentiment...

Page 2, l. 22-23 : ... de l'homme et sur le principe des intentions...

— l. 25 : (puisque'il nous faut classer)...

— l. 26-29 : que l'homme accomplit habituellement ou occasionnellement, et ceux qu'il accomplit toujours occasionnellement, plutôt que sur l'hypothèse qu'il en est de certains que la Divinité elle-même l'induit à accomplir.

— l. 32 : ces œuvres à l'existence ?

— l. 33-p. 3, l. 1 : comment le pouvons-nous dans...

Page 3, l. 5 : un principe paradoxal, que...

— l. 8 : un motif immotivable.

— l. 9 : sans objet apparent, or... (coquille).

— l. 10-11 : la proportion... (coquille).

— l. 14 : Avec certains esprits,...

— l. 16 : ... irrésistible. Aussi sûr que je respire, je crois que la certitude du péché ou de l'erreur incluse dans une action quelconque...

— l. 20 : Et cette tendance envahissante à...

— l. 23-25 : On dira, j'en suis sûr, que, si nous persistons dans des actes à cause que nous...

— l. 26 : qui dérive de la...

— l. 32-33 : et ainsi son développement et le désir du bien-être sont excités simultanément.

Page 4, l. 5-6 : mais encore il se manifeste un sentiment fortement antagoniste.

— l. 8-10 : au sophisme ci-dessus mentionné.

Quiconque consultera loyalement et questionnera soigneusement son âme, n'osera nier...

Page 4, l. 11-12 : Il n'est pas moins incompréhensible que *special*. Il...

— l. 14-16 : Celui qui parle est sûr qu'il déplaît; il a toute intention...

— l. 18 : Ce n'est qu'avec *difficulté* qu'il...

— l. 20 : conjure la *colère* de celui...

— l. 21-22 : certains *entortillements* et parenthèses il...

— l. 31-32 : ... d'une trompette *notre* action et *notre* énergie immédiate. — 1869 : immédiates.

Page 5, l. 2-3 : soit *faite* aujourd'hui, — et cependant nous la *jetons de côté* jusqu'à demain;...

— l. 5-8 : sans *intelligence* du principe. Demain arrive, et avec lui une plus impatiente *sollicitude* pour notre devoir; mais avec ce surcroît de *sollicitude* arrive aussi un désir indéfini de... — Cf. les lettres à sa mère, 25 déc. 1861 et 13 déc. 1862 par exemple, où Baudelaire se lamente de sa tendance perpétuelle à la procrastination. — V. aussi, dans les PETITS POÈMES EN PROSE, *Le Mauvais vitrier*, — les *Baudelairiana* d'Asselineau (E. J. Crépet, *op. cit.*, p. 290-292), — et les *Journaux intimes*, passim.

— l. 11-22 : Il n'y a plus qu'une heure pour l'action, nous l'avons sous la main. Nous tremblons par la violence du conflit qui s'agite en nous, la bataille du positif avec l'indéfini, de la substance avec l'ombre. Mais si la lutte continue jusque-là que l'ombre l'emporte, nous nous débattons en vain. L'horloge sonne, et elle sonne le glas de notre salut. Elle est en même temps pour l'ombre qui nous a si longtemps intimidés le chant... il est trop tard. — Cf. *LES FLEURS DU MAL*, *L'Horloge*.

— l. 25 : ... de nous éloigner du danger. — (1869) : de reculer devant le danger.

— l. 31-33 : sur les bords du précipice, s'élève, *distincte* et palpable, une forme bien plus terrible qu'aucun...

Page 6, l. 1-2 : mais une pensée *terrible*, une qui glace... — (1869) ;
mais une pensée effroyable, une *pensée* qui glace...

— l. 5 : Et cette chute... — Nous verrons Poe tirer une action de
ces considérations dans les *Aventures d'Artbur Gordon Pym*.

— l. 11 : nous les désirons plus ardemment.

— l. 12 : notre jugement nous *tire* violemment loin du...

— l. 14-17 : Il n'est pas de passion *dont la nature soit* plus impa-
tiente que celle d'un homme qui frissonnant sur l'arête d'un précipice,
médite un plongeon. Se laisser aller un moment à la tentation de penser,
c'est être...

— l. 20-23 : un bras ami pour nous arrêter, ou si nous sommes
incapables de faire un soudain effort pour nous *jeter en arrière, pour*
nous prosterner nous-mêmes loin de l'abîme, nous nous élançons, nous
sommes anéantis.

— l. 27 : que nous ne le devons pas. En *debors* ou au delà
de ceci, il n'y...

— l. 32-page 7, l. 2 : Je vous en ai dit assez pour répondre,
dans une certaine mesure, à votre demande, — pour vous expliquer
pourquoi je suis ici, — pour vous montrer quelque chose qui
ressemble à une cause...

Page 7, l. 2-4 : ces fers que je *traîne* et cette... habite. Si je n'avais
pas été un peu prolix...

— l. 5-6 : Maintenant vous *sentirez* facilement que je suis, *comme*
cela est, une...

— l. 11-12 : chacun *contenait* une chance...

— l. 23 : on le trouva mort...

— l. 27-28 : ...ma cervelle. J'avais *soigneusement fait disparaître*
moi-même le reste de la fatale bougie. Je...

Page 7, l. 30-page 8, l. 1 : ou même à me faire soupçonner du crime
Je ne puis exprimer quel riche sentiment de bien-être s'éleva dans mon sein quand je réfléchis sur...

— NOTE : Elle ne figure pas dans *le Pays*.

Page 8, l. 2 : Pendant une longue période...

— l. 3-4 : Il me donnait plus de plaisir que...

— l. 7-8 : se transforma en une pensée...

— l. 9-10 : ... me hantait, à ce point que je ne pouvais pas m'en débarrasser un seul instant.

— l. 11-12 : les oreilles fatiguées par un bourdonnement, ou la mémoire obsédée par le refrain d'une...

— l. 16-18 : sans cesse insistant sur ma sécurité, et répétant d'une voix basse et sourde : Je suis en sûreté !

— l. 21-23 : je les répétais sous cette nouvelle forme : je suis en sûreté, — je suis en sûreté, — oui, — si je ne suis pas...

— l. 28-29 : je me rappelais bien que...

— l. 30-p. 9, l. 1 : Et maintenant cet inattendu pressentiment que je pouvais devenir assez sot pour... coupable, m'attaquait de front comme l'ombre..., — et m'attirait vers...

Page 9, l. 5-7 : J'éprouvais un désir enragé de pousser de grands cris.
 Chaque vague successive de ma pensée m'envahissait d'une...

— l. 8-9 : trop bien, que, dans ma situation, penser, c'était...

— l. 9-10 : encore ma marche, je bondissais...

— l. 11-13 : prit l'alarme et me poursuivit. Je sentis alors que ma destinée était consommée.

— l. 14-15 : mais une rude voix résonnait dans mes oreilles, un plus rude étreinte m'empoigna...

Page 9, l. 20-21 : le secret si longtemps empoisonné (coquille) *jaillit* de mon âme.

— l. 25-26 : mais grosses de faits, qui...

— l. 28 : terrassé et évanoui.

LE CHAT NOIR.

Une version française antérieure, due à M^{me} Isabelle Meunier (1847). Celle de Baudelaire, établie sur le texte des *Tales* (1845) qu'a reproduit l'édition posthume de Griswold, parut d'abord, pour un court fragment (depuis la p. 14, l. 13, jusqu'à la p. 15, l. 16), dans l'étude : *Edgar Allan Poe, sa vie et ses ouvrages* (Revue de Paris, mars-avril 1852); puis, pour sa totalité, en feuilleton, dans *Paris*, numéros des 13 et 14 novembre 1853, et enfin dans *le Pays*, numéros des 31 juillet et 1^{er} août 1854.

Ces textes de 1853 et 1854 sont presque identiques. Les variantes qui suivent leur sont communes, sauf spécification contraire. Ils ne montrent pas un seul contre-sens caractérisé, mais seulement de-ci de-là quelques gaucheries qui disparaîtront en 1857 (p. 13, l. 25-26; p. 14, l. 9-10). Le texte de l'édition originale a apporté une phrase omise antérieurement (p. 21, l. 8); il serre parfois le sens de plus près (p. 15, l. 25-26). Celui de 1869, par scrupule syntaxique, a supprimé deux mots (p. 13, l. 15). Il montre aussi quatre corrections (p. 19, l. 33; p. 20, l. 1; p. 16, l. 5-6 et 33). Les deux premières semblent malheureuses, car elles constituent des infidélités au texte anglais; nous avons adopté la troisième; la quatrième est indifférente.

Page 11, l. 6 : et certainement je ne rêve pas.

— l. 7-9 : et aujourd'hui je veux décharger mon âme. Mon but immédiat... monde, *pleinement, succinctement*...

— l. 11-12 : m'ont détruit. — Cependant,...

— l. 19 : que je détaille avec terreur...

Page 12, l. 1 : qu'elle m'avait fait le jouet de...

Page 12, l. 2 : J'étais particulièrement épris des...

— l. 7-8 : ...croissance, et, dans ma virilité, j'en tirai une de..

— *Ibid.* Tous textes autres que celui de 1857 : plaisir (sing.)

— l. 10 : je ne prendrai pas la peine d'expliquer...

— l. 11-13 : des jouissances qui en dérivent. Il y a quelque chose dans l'amour désintéressé et dévoué d'une bête qui va...

— l. 13-15 : qui a eu de fréquentes occasions de vérifier la chétive amitié et la ténue fidélité du pur homme.

— l. 18-19 : Observant ma partialité pour mes favoris... de se procurer...

— l. 20-21 : des oiseaux, des poissons dorés, un...

— l. 24 : et sagace à un degré prodigieux. En parlant...

— l. 25-26 : n'était pas peu teintée de superstition...

— l. 29-31 : et je ne mentionne la chose que pour cette simple raison qu'elle me revient en ce moment à la mémoire.

— l. 32-33 : était mon cher favori et camarade de jeux.

Page 13, l. 1-2 : et il me suivait partout où j'allais dans la maison. C'était même avec difficulté que...

— l. 11-13 : A la longue, je lui fis même supporter des violences personnelles. Mes favoris naturellement durent ressentir la métamorphose de mon caractère.

— l. 15 (1869) : j'avais encore une considération...

— l. 16-17 : tandis que je n'avais aucun scrupule de maltraiter...

— l. 18 : par hasard ou par affection, ils...

— l. 22 : et qui conséquemment devenait...

Page 13, l. 24 : de mon *mauvais* caractère.

— l. 25-26 : Une nuit, *revenant* au logis très *gris*, au sortir d'un de mes repaires *en ville*, je...

— l. 28-31 : *quand*, effrayé de ma violence, il *infligea* à ma main une légère *morsure*. Une *furie* de démon s'empara *instantanément* de moi. Je ne me connus plus. Mon âme *primitive* sembla...

— l. 32 : une méchanceté hyperdiabolique, *gorgée* de gin...

Page 14, l. 2 : la pauvre bête par le *cou*, et délibérément, j'*extirpai* un...

— l. 5-8 : quand le sommeil eut emporté les *fumées* de la débauche de la nuit, j'éprouvai un sentiment moitié de remords, moitié d'horreur pour...

— Cf. LES FLEURS DU MAL, *L'Aube spirituelle*, 1^{re} strophe :

Quand chez les débauchés l'aube blanche et vermeille
Entre en société de l'Idéal rongeur,
Par l'opération d'un mystère vengeur
Dans la brute assoupie un Ange se réveille.

— l. 9-10 : et l'âme *demeura non atteinte*.

Ici, l. 13, commence le texte de 1852. Nous en mentionnerons d'abord les leçons, celles de 1853-1854 figurant entre crochets, et l'italique désignant dans les unes comme dans les autres, les variantes qu'elles constituent par rapport au texte définitif.

Page 14, l. 13-27 (1852) : Cependant [*Sur ces entrefaites*] le chat... un *spectacle* [*aspect*] effrayant; *toutefois* [*mais*] il ne paraissait plus souffrir. [*il ne parut plus souffrir désormais.*] Il *parcourait* la maison *comme à l'ordinaire*, [*Il allait et venait dans la maison comme d'habitude,*] mais, *ainsi que cela devait être*, il [*mais, comme on pouvait s'y attendre,*] se *sauvait* dans une terreur extrême [*fuyait avec une extrême terreur*] à mon approche. Il... assez de cœur [*assez de mon ancien cœur*] pour *que je m'affligeasse* d'abord [*pour me sen-*

tir d'abord affligé] de cette *aversion* évidente [de cette évidente antipathie de la part] d'une créature qui m'avait tant aimé. [qui m'avait jadis tant aimé.] Ce sentiment *céda* bientôt [Mais ce sentiment fit bientôt place] à l'irritation; et *puis vint*, pour *me conduire à une* [Et alors apparut, comme pour ma] chute... perversité. De cette *force* [De cet esprit] la philosophie... aussi *fermement* que *je crois* à l'existence de mon âme, [aussi sûr que mon âme *vit*], je crois... une des impulsions primitives [une des primitives impulsions] du cœur humain, l'une des facultés ou sentiments *primaires* indivisibles, [une des indivisibles premières facultés ou sentiments] qui *constituent* le [qui donnent la direction au] caractère de l'homme.

Page 14, l. 27-33 (1852 seulement) : Qui n'a pas cent fois commis une action *folle* ou vile... savait devoir *s'en abstenir*?... une inclination perpétuelle, en dépit de notre jugement, à violer ce qui est la loi, *seulement* parce que nous *savons* que c'est la loi?

— *Ibid.* (1853-54). Texte identique à celui de l'édition originale, sauf dernière ligne : parce que nous comprenons qu'*elle* est la loi?

— l. 33, *in fine*, — page 15, l. 9 (1852) : dis-je, *causa* ma dernière chute. Ce fut [vint causer ma chute finale. C'était] ce désir insondable que l'âme éprouve de *s'affliger* elle-même, — de violenter sa propre nature, — de faire mal pour le seul amour du mal [ce désir insondable de l'âme de se torturer elle-même, — de faire le mal pour l'amour du mal seul, —] qui me poussa [poussait] à continuer, et *enfin* [et finalement] à consommer [*parfaire*] la *torture* [le supplice] que j'avais infligée [infligé] à cette *innocente* bête. [à la bête inoffensive]... de sang-froid, j'*attachai* une corde à [je glissai un nœud coulant autour de] son cou, et je le pendis à une branche d'arbre. [à la branche d'un arbre;] Je le pendis *en versant d'abondantes* larmes, et le cœur *plein* du remords le plus amer; [je le pendis avec les larmes *ruisselantes* de mes yeux, et avec le plus amer remords dans le cœur;]...

Est-ce là une simple rencontre? L'idée que Poe développe ici, nous la retrouvons dans l'*Héautontimorouménos* (LES FLEURS DU MAL, XCII), pièce qui semble dater à peu près de la même époque que cette traduction.

Il ne semble pas douteux en tout cas, que cette page-là devait être

de celles dont se souvenait Baudelaire quand il écrivait que Poe lui avait appris à penser.

Cf. aussi *La Destruction* (*ibid.*, CXX) et *Le Mauvais Vitrier* (PETITS POÈMES EN PROSE).

Page 15, l. 12-13 (1852 seulement) : je commettais un *crime*, un péché mortel qui *mettait en péril* mon...

— l. 15-16 (1852) : ... possible, hors de la sphère [possible, même au-delà de la portée] de la miséricorde...

— l. 18 : cette cruelle action, je fus...

— l. 20-22 : Ce fut avec grande difficulté que ma femme, mon domestique et moi-même, nous échappâmes à l'incendie.

— l. 25-26 : Je n'ai pas l'esprit assez faible pour chercher à établir... désastre... Mais... — Poe : I am above the weakness of seeking to establish...

— l. 27 : d'une série de faits, et je ne veux pas omettre même un seul chaînon. Le jour suivant⁽¹⁾, je...

— l. 32-p. 16, l. 1 : contre laquelle était appuyé le chevet de mon lit. La construction avait ici, dans un espace assez considérable, résisté...

Page 16, l. 2 : avait été fraîchement recrépité.

— l. 5-6 (1853-54-57) : Les mots : Étrange ! singulier ! et autres semblables expressions... — (1869) : Les mots : « analogues ! étrange ! singulier ! » et autres expressions excitèrent... — Il est évident que c'est par l'effet d'un accident typographique que *analogues*, substitué à *semblables* pour éviter la répétition de ce mot (l. 7-8), se trouve placé avant *étrange* au lieu de l'être après *expressions*. A l'instar de M. Le Dantec (*op. cit.*), nous avons adopté ici le texte de 1869, tout en rectifiant la bévue qu'il montre.

— l. 7 : J'approchai, et...

⁽¹⁾ 1854 : Les jours suivants,...

Page 16, l. 12-13 : Aussitôt que je *considérerai* cette apparition, -- car je ne pouvais *l'appeler d'un autre nom*, — mon...

— l. 16-17 : dans un jardin *attenant* à la maison. A *l'alarme du feu*, ce jardin...

— l. 19-20 : à travers *la* fenêtre ouverte.

— l. 26 : Quoique je satisfasse ainsi *prestement*...

— l. 28-29 : que je viens *d'énoncer*, du moins *il ne manqua pas de faire* une profonde impression sur mon imagination. Pendant...

— l. 31-32 : revint dans mon *esprit*, qui...

— l. 33 (1869) : J'allais jusqu'à...

Page 17, l. 1 : dans les *ignobles tavernes* que...

— l. 3-4 : et d'une *apparence* à peu près semblable pour le *remplacer*.

— l. 5-6 : assis à *demi stupéfié*, dans un *bouge* plus...

— l. 9-11 : le principal ameublement de l'*appartement*. Depuis quelques minutes, *j'avais regardé fixement*... ce qui me surprit, fut de n'avoir...

— l. 13-17 : — un très-gros, *tout à fait* aussi gros... corps, et celui-ci avait une *tache* blanche large, mais *indéfinie*, qui...

— l. 19 : *Quand* je le touchai, il se leva *immédiatement*, ronronna...

— l. 22 : ... en quête. *Tout d'abord* j'offris au propriétaire de l'acheter.

— l. 30-31 (1853) : et devint de suite...

On trouve plusieurs fois cette expression fautive chez Baudelaire, bien qu'il en ait reproché l'emploi à George Sand.

— l. 32 : je sentis bientôt en moi une...

Page 18, l. 3 : me dégoûtait *plutôt* et...

— l. 6-7 : ma première action de cruauté...

— l. 8 : je m'abstins de *le* battre ou...

— l. 10 : avec un indicible *dégoût*, et...

— l. 13 : à ma haine *pour la bête* fut...

— l. 14-15 : après l'avoir *apporté* à la maison, que, comme Pluton, *il* avait été aussi privé...

— l. 18-20 : cette *humanité* de sentiment... la source de plusieurs de mes plaisirs...

— l. 24-25 : dont il serait difficile de *donner l'idée* au lecteur.

— l. 27 : de ses *repoussantes* caresses.

— l. 29 : ou, enfonçant ses...

Page 19, l. 3 : Cette terreur n'était pas *proprement* la...

— l. 8-9 : une des plus *bizarres* chimères...

— l. 13-14 : et celle que j'avais *détruite*... se rappellera sans doute que cette *tache*, quoique *large*, était...

— l. 15-17 : — par des degrés *presque* imperceptibles et que pendant longtemps ma raison...

— l. 21-22 : poussé à m'en *défaire*, si...

— l. 24-25 : l'image du GIBET! — la terrible et lugubre machine de l'Horreur et du Crime, de l'Agonie et de la Mort!

— l. 26-27 : de la misère de la *commune* humanité.

— l. 28 : une bête brute *créer* pour moi...

— l. 30-31 : une si intolérable *douleur*! Hélas! ni le jour ni la nuit je ne connaissais... repos! Durant...

Page 19, l. 33 (1869) : ne me laissait pas un seul moment. — Poe : left me no moment alone.

Page 20, l. 1 (1869) : de mes rêves plein d'une... — Poe : from dreams of unutterable fear...

— l. 3-5 : et son *vaste* poids, — un cauchemar incarné que j'étais impuissant à secouer, — *incombant* éternellement sur mon cœur ! — Les plus récentes éditions Lévy donnent, — pourquoi ? — : éternellement *rivé* sur mon cœur !

— l. 11-13 : humanité ; pendant que ma femme, hélas ! qui ne se plaignait jamais, était le plus ordinaire et le plus patient des martyrs exposés aux soudaines...

— l. 15-17 : pour quelque affaire domestique dans la cave du vieux bâtiment que notre pauvreté nous contraignait à habiter.

— l. 18-19 : les marches raides... — (1853) : presque jeté la tête la première... — (1857) : tête le première (Coquille).

— l. 21-22 : qui lui eût été immédiatement fatal, s'il avait suivi la direction voulue ; mais...

— l. 24 : Cette intervention me poussa jusqu'à...

— M. Arthur S. Patterson, dans son étude : *L'Influence d'Edgar Poe sur Charles Baudelaire* (Grenoble, Imp. Allier fr., 1903) a rapproché la dépravation qu'on voit ici de celle que montre l'ivrogne meurtrier dans le *Vin de l'Assassin*.

— l. 33 : l'idée de couper le corps par...

Page 21, l. 4 : comme une *denrée*, avec...

— l. 5 (1853) : et de charger...

— l. 8 : à l'enfermer dans le mur de la cave.

Dans le *Pays*, le membre de phrase qui suit : « de la façon qu les moines du moyen âge muraient, dit-on, leurs victimes » ne figure pas. Faut-il croire qu'il avait semblé dangereux à la direction de cet organe ?

Page 21, l. 12 : récemment enduits d'un gros plâtre...

— l. 15-16 : une fausse cheminée, ou *une* espèce d'âtre, qui avait été comblé et maçonné...

— l. 19-20 : et de murer le tout à *neuf* de *façon* qu'aucun œil...

— l. 22 : je délogeai *sans peine* les briques...

— l. 23 : ayant soigneusement *apposé* le corps...

— l. 24-25 : que j'eusse rétabli toute la maçonnerie...

— l. 29 : et j'en recouvris soigneusement le...

— l. 30-31 : que tout était *régulier* ; le mur...

Page 22, l. 7 : que le *cauteleux* animal...

— l. 8-9 : et qu'il *s'abstenait* de se montrer...

— l. 11-12 : la détestable créature *occasionna* dans... Elle ne se *montra* pas...

— l. 16 : de ce meurtre sur *la conscience* !

— l. 22-24 : ne m'inquiéta que fort peu. On m'avait bien *adressé quelques petites questions* : mais j'y avais *répondu facilement*. Une *perquisition*...

— l. 25 : on n'avait rien découvert. Je regardai ma...

Page 23, l. 3-5 : d'un homme qui dort *du sommeil* de l'innocence. Je *parcourus* la cave d'un bout à l'autre ; je croisai mes bras sur ma poitrine, et me promenai çà et là...

— l. 6-7 : se préparait à *partir*. La *joie* de mon cœur...

— l. 8-9 : Je brûlais de dire un mot, un *seul*, en... et de rendre *ainsi* deux fois...

— l. 11-12 : comme leur troupe montait l'escalier,...

Page 23, l. 15-16 : une maison *très-bien bâtie* (dans *le désir...*).

—— l. 17-18 : je puis *affirmer* que c'est une maison *parfaitement* bien...

—— l. 20-21 : maçonnés; et ici, *emporté par ma frénésie de bravade*, je...

—— l. 25 : *Mais puisse* Dieu me protéger et me délivrer des...

—— l. 28-33 : d'abord voilée et *saccadée* comme... s'enflant et se transformant en...

—— l. 31-p. 24, l. 2 : un hurlement, un son *gémissant*, moitié d'horreur et moitié de triomphe, comme il en doit venir seulement de l'Enfer, — affreuse harmonie jaillissante de la gorge des damnés en proie aux tortures, et des démons qui se *réjouissent* dans la damnation.

Page 24, l. 3-4 : *Définir* mes pensées serait folie. Je me sentis m'évanouir, et...

—— l. 5-8 : restèrent immobiles *sous le coup d'une terreur et d'une stupeur extrêmes*; puis une douzaine de bras s'acharnèrent sur le mur. Il tomba *pesamment*. Le...

—— l. 9 : et souillé de sang *cailé*, se...

—— l. 10 : sa gueule rouge *ouverte* et son œil unique...

WILLIAM WILSON.

Première version française. Elle fut établie sur le texte des *Tales of the Arabesque and the Grotesque* (1840), et parut d'abord dans le *Pays*, numéros des 14, 15, 18 et 19 février 1855.

Auparavant un fragment en avait été donné par Baudelaire dans son essai *Edgar Allan Poe, sa vie et ses ouvrages*, publié à la *Revue de Paris* en mars-avril 1852. Le texte de ce fragment (depuis p. 27 : « Mes premières impressions » jusqu'à p. 31 : « En réalité »), est le plus souvent identique à celui du *Pays*. Il montre cependant avec

deux notes qui lui sont propres (p. 29, l. 33, et p. 31, l. 24) quelques variantes dont plusieurs ont été rétablies en 1857 (p. 29, l. 3 ; p. 31, l. 1). Nous le donnerons d'abord, pour observer l'ordre chronologique et mieux permettre au lecteur d'accompagner le traducteur dans la poursuite de son effort. Les leçons nouvelles qu'a apportées le texte de 1855 *par rapport à lui*, figureront entre crochets, le caractère italique désignant les variantes par rapport à la version définitive.

Le texte de 1855 montre plusieurs contre-sens (p. 29, l. 20-22 ; p. 34, l. 1 ; p. 45, l. 25-26 ; p. 46, l. 8 ; p. 49, l. 13-14 ; p. 50, l. 2), et une faute syntaxique, p. 50, l. 1. Tous ces contre-sens ont été corrigés dans le texte de 1857, mais celui-ci a apporté un faux sens (p. 36, l. 20-21) maintenu en 1869, et une étrange variante que nous n'avons pas cru pouvoir conserver (p. 40, l. 3-4).

Le texte de 1869 présente en propre un contre-sens qui n'est sans doute qu'une coquille (p. 39, l. 31-32) et une correction syntaxique (p. 39, l. 28).

Page 25, ÉPIGRAPHE : *Comment définir cela ? — Est-ce l'effrayante CONSCIENCE, ce spectre dans mon chemin ?*

CHAMBERLAIN. — Pharronida.

— *Ibid.*, 1857 : dans mon chemin. (Pas de point d'interrogation.)

— William Chamberlayne (1610-1685), poète estimé et goûté notamment de Southey. — *Pharronida*, roman en vers (1659). — Nous n'avons pas retrouvé la citation.

— l. 1-4 : *Permettez-moi, pour le moment, de prendre le nom de William Wilson. La page blanche étalée devant moi n'a pas besoin d'être souillée par mon véritable nom. Il a été déjà trop souvent...*

— l. 14 : *aujourd'hui dans ces pays [coquille], le souvenir...*

— l. 18-p. 26, l. 3 : *Les hommes deviennent vils... Mais, — pour moi, toute vertu m'a quitté en une minute, est tombée comme un manteau.*

Page 26, l. 5 : *plus que héliogabaliques.*

— l. 6-12 : *... raconter quel hasard... l'ombre qui la précède a jeté une ombre attendrissante sur mon esprit. Je soupire, — avant de passer*

à travers... la sympathie — j'ai presque dit la pitié — des hommes qui furent mes compagnons. Je voudrais... que j'ai été en partie l'esclave de circonstances défiant tout...

Page 26, l. 14-15 : ... quelque petite oasis de fatalité parmi un Sahara d'erreur.

— Cf. *LES FLEURS DU MAL, Le Voyage* :

Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui !

— l. 18-21 : jamais homme du moins n'a été... n'a jamais chuté de cette façon. N'en doit-on pas conclure qu'il n'a... n'ai-je pas toujours vécu dans...

— l. 26 : et dans ma première enfance, je donnai des preuves évidentes que j'avais...

— l. 27 : ... famille. Avec les années, ce caractère...

— l. 30 : ... moi-même. Je fus dès lors volontaire ;...

— l. 33-p. 27, l. 3 : ... d'un esprit faible et affligés d'infirmités constitutionnelles analogues aux miennes, ne pouvaient... grand'chose pour modérer les penchants mauvais qui me...

Page 27, l. 5-6 : pour moi en un triomphe... une loi impérative pour la famille ; et, à...

Ici commence le texte fragmentaire de 1852, dont Baudelaire alors signalait le caractère autobiographique : « C'est... une bonne fortune que de ramasser, dans un de ses contes, un conte peu connu, *William Wilson*, un singulier récit de sa vie à cette école de Stoke-Newington. »

— l. 10-18 : Mes plus matineuses impressions de la vie de collège... dans un village brumeux d'Angleterre, où était [s'élevait] un grand nombre d'arbres... et noueux et où [dont] toutes... En vérité, cette vénérable vicille ville avait un aspect fantasmagorique, qui enveloppait et caressait l'esprit comme un rêve. En ce moment... des avenues profondément ombrées [ombragées],...

Page 27, l. 21-22 : ... soudain et solennel, la quiétude... l'atmosphère brunissante dans laquelle...

— l. 22-23 : dans laquelle s'allongeait le clocher gothique, enseveli et endormi [dans laquelle s'enfonçait et s'endormait le clocher gothique tout dentelé.]

— l. 26-33 : ... souvenirs de collège. Plongé dans la misère [le malheur] comme je le suis, misère, [malheur] hélas ! trop réelle [réel], on me... dans ces minces et fugitifs détails. D'ailleurs, quelque trivials et mesquins qu'ils soient en eux-mêmes, ... une importance toute particulière à cause... et l'époque où je retrouve maintenant...

Page 28, l. 5-13 : mur de briques, revêtu d'une couche de mortier et de verre pilé... Le [Ce] rempart de prison... nos regards ne pourraient aller au-delà... quand, sous la conduite de deux surveillants, il nous était accordé de faire... à travers les campagnes voisines ; [la campagne voisine ;]... quand, avec le cérémonial formel des troupes à la parade, nous allions assister... matin, à l'unique...

— l. 17-26 : je le contemplais [avais-je coutume de le contempler,] du banc où nous étions assis [de notre banc] dans le fond de la nef, quand il montait... vénérable avec sa contenance douce et composée, avec sa robe..., avec sa perruque... si rigide [raide] et... dans des vêtements grasseyeux, exécutait [faisait exécuter], fêrule... O [Oh !] gigantesque...

— l. 28-p. 29, l. 3 : ... une porte massive ; elle était marquetée de clous, [massive, marquetée de clous] garnie de... ferrailles. Quels sentiments... Elle n'était jamais ouverte que... [Elle ne s'ouvrait jamais que...] et rentrées périodiques déjà mentionnées ; chaque craquement de ses gonds puissants exhalait le mystère, et un monde de méditations [pensées] solennelles et mélancoliques.

Page 29, l. 5-11 : ... des plus larges [vastes] constituaient le jardin de récréation. Il était aplani et recouvert d'un cailloutis propre et dur⁽¹⁾. Je me... qu'il ne... d'analogie ; il était situé derrière... parterre semé de buis et d'autres... [parterre de buis et d'autres...]

(1) Poe : fine hard gravel. [Un beau cailloutis bien dur.]

Page 29, l. 15-16 : joyeusement notre *route* vers le logis, à la Noël ou aux vacances de la Saint-Jean.

— l. 17-23 : ... maison ! — quelle *jolie* vieille... Pour moi, *c'était comme un vrai palais d'illusions* [d'enchantements.]... détours, et à ses... difficile, à un moment donné,.. avec certitude lequel de ses deux étages *s'appuyait sur l'autre*. — Contre-sens corrigé par la version de 1857. — Poe : It was difficult... to say with certainty upon which of its two stories one happened to be.

— l. 22-23 : D'une *chambre à la chambre voisine* on était...

— l. 24-29 : Puis les *corridors latéraux* étaient innombrables,... retournaient si souvent sur eux-mêmes... celles à l'aide desquelles nous *essayons d'opérer sur l'infini*.

— l. 33 : Dans le texte de 1852, un astérisque renvoie à la note suivante :

Hallucination habituelle des yeux de l'enfance, qui agrandissent et compliquent les objets.

Page 30, l. 2-10 : ... maison — et je ne pouvais m'empêcher de le *penser* [de la voir ainsi] — du monde entier. Elle était très longue, très étroite et *sinistrement* basse... éloigné et *inspirant* la terreur, était une *cellule* carrée de huit ou dix pieds, représentant le sanctuaire, où se tenait plusieurs heures durant notre principal, le révérend docteur Brandsby... porte massive que nous n'aurions jamais osé ouvrir en l'absence du maître; nous...

— (1857) : en l'absence du *Dominie*... — Ce dernier mot constitue une forme dialectale, surtout écossaise, de Domine, maître d'école, pédagogue.

— l. 11-26 : A d'autres angles... d'une *frayeur* assez considérable. L'une était la [; l'une la] chaire du maître des *études classiques*, — l'autre... mathématiques; — *répandus* à travers la salle et se croisant dans une irrégularité sans fin, étaient [sans fin, d'innombrables] d'innombrables bancs et des pupitres — noirs, anciens et usés par le temps, désespérément écrasés sous des livres bien étrillés et si bien agrémentés de lettres initiales, de noms entiers, de figures grotesques, et d'autres chefs-d'œuvre du couteau, qu'ils avaient entièrement

perdu la forme qui *constituait leur pauvre individualité* dans les anciens jours. A une extrémité de la salle, un énorme *baquet avec de l'eau... dimension stupéfiante.*

Page 30, l. 27-28 : ...vénérable *académie*, je passai, sans *trop d'ennui et de dégoût...*

— l. 30-page 31, l. 11 : ...n'exige pas d'incidents du monde extérieur pour... la monotonie *sinistre* en apparence [en apparence *sinistre*] de l'école *était remplie d'excitations plus intenses que ma jeunesse bâtive n'en tira jamais de la luxure, ou [et] que celles que ma pleine maturité a demandées au crime. Encore faut-il croire que... développement mental eut quelque chose de peu commun et même quelque chose [et même] de tout à fait extra-commun.* En général, les événements de la *première existence* [de l'existence enfantine] laissent rarement sur l'humanité, ... ombre grise, *tremblotant [tremblottant]* et irrégulier... confus de plaisirs... fantasmagoriques. Chez moi, il n'en fut *point* ainsi... l'énergie d'un homme [d'un homme fait] ce [tout ce] que je trouve maintenant *estampillé* sur ma mémoire...

Page 31, l. 14-24 : *Encore, comme faits, (j'entends le mot faits dans le sens restreint des gens du monde,)* [Et encore, en somme, — au point de vue ordinaire du monde, —] *quelle pauvre moisson pour le souvenir!... du matin, le soir, l'ordre du coucher; [du matin, l'ordre du coucher,] les leçons à apprendre, les réitations, [récréations, (coquille)] les demi-congés... par une magie psychique depuis longtemps oubliée, était destiné à envelopper un débordement... d'excitations les plus passionnées et les plus fiévreuses. Oh! le beau [bon] temps que ce siècle de fer!*

Dans le texte de 1852, qui se termine ici, un astérique renvoie à la note suivante :

Cette pbrase est en français. Les ouvrages de Poe sont chargés de pbrases françaises.

— l. 25 : *Véritablement, ma nature...*

— l. 32 : *le mien, quoique noble par son origine...*

Page 32, l. 3-13 : ...foule. *Au commencement de ce récit, je me suis donné le nom... parmi ceux qui, en argot de collège, composaient... avait la présomption de rivaliser avec moi dans les études de la classe,*

— dans... récréation — de refuser... — en somme, de contrarier ma petite dictature... d'un esprit déjà fort dans son enfance sur les âmes...

Page 32, l. 15-31 : ... la source des plus grands embarras ... ses prétentions, je ne pouvais m'empêcher de considérer... si facilement comme... cette supériorité, — cette égalité même — n'était vraiment... soupçonner. *En réalité*, sa rivalité, .. desseins, n'avaient pas l'air de viser au-delà... également destitué de l'ambition spirituelle qui m'incitait à dominer et de l'énergie qui m'en...

Page 33, l. 1-5 : ... mortifier; quoiqu'il y eût... d'humiliation et de pique, qu'il mêlait... contradictions, je ne sais quels airs d'affectuosité...

— l. 8-9 : résultat d'une admirable suffisance prenant le ton...

— l. 15 : ... frères. Généralement ils ne s'enquèrent [*sic*] pas...

— l. 17 : ou j'ai dû dire, que Wilson...

— l. 26 : de Wilson, et de son insupportable..

— l. 33-page 34, l. 1 : ... dignité, nous empêchaient toujours d'en venir à ce que l'on appelle des explications, ... — Contre-sens corrigé en 1857. — Poe : kept us always upon what are called « speaking terms »,...

Page 34, l. 2-5 : des points fort nombreux de... nos deux caractères suffisant presque à éveiller... difficile, en somme, de définir...

— l. 10 : une immense curiosité inquiète. Il est...

— l. 14-18 : qui tournèrent toutes mes attaques à son adresse, — et elles étaient nombreuses, franches ou dissimulées, — du côté de l'ironie et d'une plaisanterie habituelle (qui faisait sa blessure, quoique sous la forme d'une bouffonnerie puérile), plutôt que du côté d'une hostilité...

— l. 22-24 : beaucoup de cette âpreté simple et calme, qui, tout en jouissant de la douleur causée par ses propres railleries...

Page 34, l. 27-29 : qui, *tirant* peut-être *son origine* d'une infirmité... par un antagoniste moins *entêté à son but* que je ne l'étais;

— l. 31 : chuchottement. — Orthographe courante chez notre auteur.

Page 35, l. 1-4 : ... *étaient nombreuses*, et il avait un genre... Comment eut-il la sagacité...

— l. 11-12 : ... mon arrivée, *il se présenta* dans l'école un second William Wilson, je lui en voulus...

— l. 18 : ... seraient *sans cesse* et inévitablement...

— l. 20 : d'irritation *que cela engendra* devint...

— l. 22 : ressemblance morale et physique...

— l. 25-29 : nous avons *de singulières ressemblances* dans... et dans *les contours* de notre figure; j'étais... courait de notre parenté, et qui avait *pris du crédit* dans...

— l. 32-page 36, l. 9 : ...une similitude d'esprit, de personne, ou de naissance existante entre nous deux; mais en somme, je n'avais... du fait de la soi-disant parenté, et qui atteignait Wilson lui-même)... Que lui l'observât dans tous ses corollaires et avec... cela était évident; mais... je ne pouvais l'attribuer...

Page 36, l. 11 (1857) : Il me donnait (lettre omise).

— l. 16-18 : Naturellement, il n'attrapait pas les tons... et sa voix singulière, quand il parlait bas, devenait...

— l. 20-22 : A quel point ce portrait vivant (...)

— *Ibid.* (1857-1869) : (car je puis ne pas l'appeler proprement une caricature)... — 1855 : (je ne puis pas l'appeler proprement une caricature)... — La première version était indubitablement la bonne, et le texte de Poe est si clair (*for it (this portraiture) could not justly be termed a caricature...*) qu'on ne peut admettre l'hypothèse d'un faux sens commis *a posteriori*. Notre sentiment est qu'il s'agit ici non d'une correction, et par conséquent d'une variante,

mais simplement d'une erreur typographique ayant amené le déplacement de la négation. C'est pourquoi nous avons rétabli celle-ci à l'endroit où la montrait la version de 1855.

Page 36, *Ibid.* : caricature) m'exaspérait, je n'entreprendrai pas...

— I. 28-29 : ... infligée, et était singulièrement...

— I. 31-page 37, I. 1 : nos camarades ne sentaient-ils pas sa malice, et n'en voyaient-ils pas la mise en œuvre, c'était une énigme que je ne pouvais résoudre.

Page 37, I. 2-9 : Peut-être que la lenteur... la rendait moins voyante, ... la lettre — c'est tout... peinture, — et livrait le parfait esprit de l'original à ma douloureuse admiration. [J'ai déjà...

— I. 10-15 : ... de moi, et de son officieuse... répugnance qui devenait plus forte d'année en année. Cependant,...

— I. 21-22 : sinon ses talents et ses aptitudes mondaines, étaient (*sic*) beaucoup plus fin (*sic*) que le mien; et je serais...

— I. 27-28 : Dans ces conditions je devins... et je détestai toujours plus...

— I. 31 : mes sentiments pour lui...

Page 38, I. 1-2 : sans aucun doute, bien atténuée, mes sentiments...

— I. 6-12 : ... époque, si ma mémoire me sert bien, que... avec lui, et où il avait... dans son air, dans sa personne, quelque chose...

— I. 16 : Je ne puis pas mieux définir...

— I. 20 : ... dans un passé maintenant très-reculé.

— I. 25-page 39, I. 1 : comprenait plusieurs vastes chambres qui communiquaient ensemble et où couchait le plus grand... (...un bâtiment d'un plan aussi malencontreux) une foule... recoins, — les bizarreries et les extrémités de la construction; ... les avait transformés ... individu. L'une de ces petites...

Page 39, l. 23-25 : Je regardai ; — et une sensation de glace et d'engourdissement pénétra instantanément tout mon être. *Ma respiration s'allourdit (sic)*, mes genoux...

— l. 28-31 : ... plus près de sa face [1869 : de la face]. Était-ce, — était-ce bien là... de fièvre, en *pensant qu'ils n'étaient pas les siens*.

— l. 31-32 (1869) : Coquille de l'édition des œuvres complètes : qu'y avait-il donc *mieux* qui pût...

— l. 32-33 : qui pût me *perturber* à ce point ? Je contemplais *toujours*, — et...

Page 40, l. 2-3 : aux heures où il était éveillé.

— l. 3-4 : Le même nom ! les *les (sic)* mêmes traits ! entré [sing.] le même jour à l'école ! — (1857) : le jour même à l'école ! — Il n'est pas exclu que le traducteur, en plaçant le mot *même* après *jour*, ait voulu attirer l'attention du lecteur sur l'identité, mais cette interversion ne correspond pas au texte de l'auteur (Poe : The same name ! the same contour of person ! the same day of arrival at the academy !) De plus elle crée une amphibologie. Enfin, elle a pu résulter d'un accident typographique. C'est pourquoi nous avons préféré adopter ici le texte de 1855-1869.

— l. 6 : de mon costume et de mes *habitudes* ! Était-ce...

— l. 8-12 : ... résultat d'une imitation sarcastique ? Frappé d'effroi, pris d'un frisson *pénétrant*, j'éteignis la lampe, ... l'enceinte de cette vieille *académie* pour n'y...

— l. 14 : ... fainéantise, je *me trouvai* au collège...

— l. 18-27 : ... ces souvenirs m'apportaient. La réalité ... quelques *raisons de douter* ... jusqu'où va la crédulité ... ma famille. *Et* la vie que je menais à Eton n'était *sans doute pas* de nature ... immédiatement et *insouciamment* *essuya* tout, excepté...

— l. 30-31 : que les *légèretés* de ma première existence.

Page 41, l. 3-7 : et avaient servi à un degré insolite mon développement
... j'invitai quelques-uns de mes camarades les plus dissolus...

— l. 10-19 : Le vin coulait librement, et il n'y manquait pas d'autres séductions plus dangereuses peut-être, si bien que le point du jour avait déjà pâli le ciel à l'Orient, que notre délire... par l'ivresse, je m'acharnais à un toast étrangement profane, quand... la voix affairée d'un domestique... une personne qui avait l'air fort pressé, demandait...

— l. 24-25 : aucune lampe, il y faisait très sombre, et elle ne recevait d'autre lumière...

Page 42, l. 1 : me chuchotta (*sic*)...

— l. 3 : Je fus dégrisé dans une seconde.

— l. 8-9 : C'était la vivacité d'admonition solennelle dans cette parole...

— l. 11-15 : ...familière (*sic*), pourtant chuchottées (*sic*) comme un mystère, qui entraînaient avec elles mille souvenirs confus des jours passés, et frappèrent mon âme comme... j'eusse retrouvé mes sens...

— l. 16-20 : ... eût produit à coup sûr un effet... cet effet si vif et si profond ne fut qu'éphémère. A vrai dire, pendant plusieurs semaines, je me livrai... sérieuse, et je restai...

— l. 23-24 : ... de ses conseils insinuants. Mais qui...

— l. 25-27 : Sur aucun de ces points je ne pouvais me satisfaire, — regardant simplement comme certain, relativement à lui, que quelque soudain accident dans sa...

— l. 32 : la vanité étourdie de mes parents...

Page 43, l. 4 : par de pareils supports, ma nature...

— l. 9-13 : en dissipations, et qu'il fallut, grâce à moi, trouver un nom pour mille folies nouvelles, car j'ajoutai un appendice assez prolixe au long catalogue de vices en faveur alors dans l'université la plus dissolue d'Europe.

Page 43, l. 14-15 : ... que je fusse dès lors tellement déchu...

— l. 22-23 : ...tous les sentiments d'honneur et d'humanité était évidemment...

— l. 32-33 : ...une insoucieuse et *fougueuse* extravagance ?

Page 44, l. 1-7 : ...de cette façon, quand... comme Hérode Atticus,
— et à qui... et naturellement je le notai comme une excellente...

— l. 11-14 : pour le prendre plus facilement dans mes filets... avec lui, — avec l'intention... M. Preston, intimement lié... qui — il faut lui rendre...

— l. 19-23 : ...accidentelle et vint par la volonté même de la dupe que je couvais des yeux. Pour abrégé...finesses, tellement usitées en pareille occasion,...

— l. 27 : mon unique partenaire. Le jeu...

— l. 31-32 : ...que j'avais *babilement* induit dans la première...

Page 45, l. 1-2 : était pour beaucoup, mais...

— l. 4-14 : ...rasade de Porto,...doubler nos enjeux, déjà fort extravagants. Avec un fort joli semblant de résistance,...donnèrent à ma complaisance l'apparence... Le résultat, naturellement, prouva combien la proie était empêtrée...dette. Pendant quelque temps... perdu ce teint fleuri...

— l. 22-24 : L'idée qui se présenta la première à mon esprit, fut qu'il était maîtrisé par le vin qu'il avait avalé, et...

— l. 25-26 : plutôt que par un motif intéressé, j'allais... — Contre-sens corrigé en 1857. — Poe : rather... than from any less interested motive,...

— l. 27-31 : quelques mots qui partirent à côté de moi de quelques personnes présentes, et une interjection de Glendinning... me donnèrent à comprendre que j'avais... dans des conditions qui faisaient de lui..

Page 46, l. 1-8 : Quelle *contenance* pouvais-je faire dans cette circonstance, il serait difficile... air de gêne et de *mélancolie*; et il régna quelques minutes un silence profond, pendant lequel... m'adressaient les *plus* endurcis de la société. — Contre-sens corrigé en 1857. Poe : the less abandoned of the party.

— l. 8-12 : J'avouerai même que l'interruption très-soudaine et très-extraordinaire qui suivit *servit pour un instant à soulager ma poitrine de cet intolérable poids d'angoisse*. Les lourds battants de la porte du *salon* s'ouvrirent...

— l. 28-29 : ... cette nuit une *forte* somme à l'écarté...

— l. 31 : pour vous *fournir* ces...

Page 47, l. 5 : tout d'un coup, *et* aussi brusquement...

— l. 10 : Une *enquête* suivit.

— l. 12-18 : de ma robe *du matin*, un certain nombre de jeux, exactement... servions pour nos parties, à l'exception que les miens étaient de ceux qu'on appelle en argot *biseautés*, les rois étant très légèrement *écrasés* sur... imperceptiblement *écrasées* sur...

— l. 21 : donner un *roi* à son...

— l. 32-page 48, l. 5 : par-dessus *ma robe du matin* un manteau que je *quittai* en arrivant *dans le salon de jeu*.) Je présume... preuves de votre *déloyauté* ! Vraiment... assez. Je *présume* que vous comprenez la nécessité...

Page 48, l. 7-8 : Avili, humilié jusqu'à... j'eusse *riposté* à ce langage...

— l. 11-13 : ...fourrure supérieure, — *riche, rare, coûteuse jusqu'à l'extravagance*, il est inutile de le dire. Sa coupe...

— l. 17-18 : ... qu'il avait ramassé *sur le parquet*, auprès de la porte de l'appartement, ce fut...

— l. 25-26 : Je *gardai* quelque présence...

— l. 27-29 : ... le mien; je *quittai l'appartement* avec un regard plein de *défi* et de *résolution*, et, le matin...

Page 48, l. 32-page 49, l. 2 : *C'est en vain que j'ai fui.* [ital.] Ma destinée... me prouvant que sa mystérieuse domination n'avait fait... que j'eus la preuve toute fraîche du détestable...

Page 49, l. 8-9 : trouvai-je pas d'amères raisons de le maudire...

— l. 10 : je pris la fuite devant...

— l. 11-12 : ... du monde j'ai fui, j'ai fui, j'ai fui en vain.

— l. 13-16 : Et toujours, — et sans cesse, — comme il était en communication secrète avec mon propre esprit, ... — Contre-sens corrigé en 1857. Poe : And again... in secret communion with my own spirit, would I demand the questions...

— *Ibid.* : esprit, je m'adressais ces questions : ... Mais je n'y trouvais pas de réponses. — Et j'analysais...

— l. 19-22 : ...de base à mes conjectures. C'était... que, dans aucun des cas multipliés où il avait, depuis longtemps déjà, traversé mon chemin, ce n'eût jamais été que pour...

— l. 24 : abouti qu'à une plus amère déconvenue...

— l. 29-32 : Je fus aussi forcé de... mon bourreau, pendant un fort long espace de temps, (exerçant toujours scrupuleusement... mienne), s'était...

Page 50, l. 1-3 : de manière à ce que (*sic*) je ne pusse voir... de sa face. *S'appliquer à être Wilson autant qu'il pouvait*, [Contre-sens corrigé en 1857. Poe : Be Wilson what he might, ...] c'était certes le comble...

— l. 8 : en Égypte, ce qu'il nomma à tort mon avarice, — que dans cet être...

— l. 15 : Jusqu'ici, je...

— l. 18-22 : ...la majestueuse sagesse, l'apparente omniprésence et omnipotence de Wilson, ... certains autres traits et privilèges de son être, avaient... l'idée de mon absolue faiblesse et de mon entière impuissance,...

Page 50, l. 24-26 : Mais, de *longtemps déjà*, j'étais entièrement *adonné* à l'*ivrognerie* ; et son influence *délirante*, ajoutée à mon tempérament...

— l. 31-32 : ...propre fermeté ? En tout cas, je commençai à sentir...

— 1857 : mais, en tous cas (*Coquille*?)

Page 51, l. 4-6 : ...dans le palais de Di Broglio, le duc Napolitain. Je m'étais livré plus que de coutume aux excès du vin ; et l'atmosphère...

— l. 9-17 : (je ne dirai pas dans quel but indigne) la jeune, la joyeuse, la belle épouse de ce vieux fou de Di Broglio. Avec un abandon quelque peu imprudent, elle m'avait... j'avais hâte de me trouver auprès d'elle... sur mon épaule, — et ce bas, cet inoubliable, ce maudit chuchotement (*sic*) dans mon oreille !

— l. 19-24 : ...qui m'avait interrompu et je le saisis au collet... au mien : c'était une cape espagnole de velours bleu, serrée autour de la taille avec une ceinture cramoisie où pendait une rapière. Un masque de velours noir recouvrait...

— l. 26-28 : et chaque syllabe semblait échauffer ma furie, — misérable ! scélérat ! imposteur ! gredin maudit !...

— l. 32 : petite antichambre adjacente, le traînant...

Page 52, l. 1 : A peine entrés, je le jetai...

— l. 6 : ne fut pas long.

— l. 9-10 : je l'acculai violemment contre la boiserie,... — Poe : I forced him by sheer strength against the wainscoting,...

— l. 13-15 : En cet instant, quelqu'un remua le loquet de la porte... une invasion et je retournai...

— l. 20-26 : dans les dispositions du mur opposé de la chambre. Une vaste glace — du moins dans mon trouble, cela me parut tel, — s'étendait là où je... comme je marchais vers ce miroir au comble de la terreur, ma propre image, mais avec des traits pâles et barbouillés de sang,...

Page 52, l. 28-30 : C'est ainsi que *les choses m'apparurent*, dis-je, mais *cela n'était pas... devant moi dans les convulsions de son agonie...*

— l. 31-33 : Pas un fil de son vêtement, — pas une ligne de toute sa figure caractéristique et singulière qui ne...

Page 53 : l. 3-4 : C'était Wilson, mais *ce n'était plus à voix basse qu'il parlait maintenant; et je pus croire...*

— l. 7-9 : En moi tu existais, — et maintenant que je meurs, vois par cette image qui est la tienne, comme tu t'es entièrement assassiné toi-même!

L'HOMME DES FOULES.

Un traducteur antérieur : W.-L. Hughes, 1854.

La version de Baudelaire parut d'abord au *Pays*, numéros des 27 et 28 janvier 1855.

Elle avait été établie soit sur l'édition de 1845 (*Tales*), soit sur la posthume, de Griswold. Ces deux textes ne diffèrent d'ailleurs que pour la ponctuation ou l'orthographe.

Il avait été question qu'elle parût au *Pays* dès 1853, sous la rubrique *Variétés*, ainsi qu'un ou deux autres contes traduits de Poe. Baudelaire écrivait à Dutacq le 6 février de cette année-là : « Les morceaux sont admirables... Le premier... que je vous donnerai... s'appelle : *L'Homme des foules* ». Dans *Le Peintre de la Vie moderne*, dix ans plus tard, il n'en parlera pas avec moins de chaleur : « Vous souvenez-vous d'un tableau (en vérité, c'est un tableau !) écrit par la plus puissante plume de cette époque, etc. » (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 59).

L'idée des jouissances que le poète tire de sa communion avec la foule, est aussi bien de celles qui reviennent le plus souvent chez Baudelaire. Voir notamment dans *LES FLEURS DU MAL*, les *Tableaux parisiens*, dans les *PETITS POÈMES EN PROSE*, *Les Foules*, *Les Veuves*, *Le vieux Saltimbanque*, et nos Index dans les *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, *L'ART ROMANTIQUE*, et les *PARADIS ARTIFICIELS*.

Le premier texte montre deux contre-sens : p. 59, l. 11 et p. 61, l. 19-20, et un solécisme qui d'ailleurs appartient à Poe (p. 56, l. 2). Ces fautes ont été corrigées en 1857. Le texte de 1869 a apporté une légère variante (p. 66, l. 16) qui n'est peut-être qu'une coquille.

ÉPIGRAPHE. — Baudelaire commentera cette citation dans *La Solitude* (*POÈMES EN PROSE*, XXIII; v. p. 306 de notre édition).

Page 55, l. 2 : ...lesen, qu'il ne se laissait pas lire. — M. Seylaz (*op. cit.*) a rapproché de ce passage :

Mon cœur que tout irrite...
Ne veut pas te montrer son secret infernal.

(*LES FLEURS DU MAL*, Sonnet d'Automne.)

— l. 4-5 : tordant les mains de leurs confesseurs et... — Poe : wringing the hands of ghostly confessors, and...

— l. 8-10 : Quelquefois, hélas ! l'horrible poids qui accable la conscience humaine est si lourd qu'elle...

— l. 14 : devant la vaste fenêtre...

— l. 17 : dans un de ces heureux états qui... — Cf. les premières pages des *PARADIS ARTIFICIELS*.

— l. 18-19 : de l'ennui, — états où l'appétence morale est la plus vive, quand...

Page 56, l. 2 : le aclbus os prin epéen... — Le texte de Griswold donne ici *os* et *επειν*.

— l. 2 : — et l'intellect électrisé...

— l. 3-4 : que la raison vive et toujours simple de Leibnitz...

— l. 6-10 : plusieurs sources très légitimes de peine. Je sentais à propos de chaque chose un intérêt calme, mais investigateur. Avec un cigare à la bouche et un journal sur mes genoux, je m'étais amusé la plus grande partie...

— l. 14 : artères de la Cité, et...

— l. 21 : ...soirée; aussi la tumultueuse mer de têtes...

— l. 27-30 : Je voyais les passants par masses, et ne les considérais que dans les rapports qui les unissaient. Bientôt cependant je descendis aux détails, et regardai avec...

Page 57, l. 1 : un maintien *satisfait* et...

— l. 4 : bousculés par quelque passant voisin, (sing.)...

— l. 6-7 : une classe encore nombreuse, étaient...

— l. 9-10 : comme s'ils se sentaient *dans la solitude* par le fait...

— l. 13-14 : avec un sourire distrait et exagéré *sur les lèvres*, le passage...

— l. 22-25 : les eupatrides et les banalités de la société, — hommes de loisir et hommes activement engagés dans *leurs propres affaires*, — *bommes faisant les affaires des autres* sous leur propre responsabilité. Ils...

— l. 28-29 : Il y avait les *jeunes* commis des maisons à *flafla*, — jeunes messieurs...

— l. 31 : et la lèvre *impertinente*. En...

— l. 32-33 : dans *l'allure* qu'on pourrait définir *comptoirisme*, faute...

Page 58, l. 6-7 : Quant à la *division supérieure* des commis de maisons solides, ou des *sûrs et vieux fellows*, il...

— l. 8-11 : ...et pantalons noirs ou bruns, *faits pour aller confortablement avec des cravates et des gilets blancs, des souliers larges à l'air solide*, des...

— l. 13-14 : avait contracté la singulière *habitude* de s'écarter un peu *plus de la tête par le bout*. J'observai...

— l. 15 : ou remettaient leurs...

— l. 17-18 : ...et ancien. *Ce qui leur était tout à fait propre* était *l'affectation de responsabilité*, si...

— l. 23-24 : J'étudiais cette gentry avec *beaucoup de curiosité* et je trouvais difficile...

— l. 26 : L'*énormité* de leurs manchettes,...

Page 58, l. 29 : Les joueurs — et j'en...

— l. 31-p. 59, l. 6 : les *variétés* de toilettes, depuis celle du joueur de *dés*, espèce de *matamore* au gilet de..., aux chaînes de *chrysocale*, aux boutons de filigrane, jusqu'à celle de l'*ecclésiastique*, si scrupuleusement simple que rien ne pouvait être moins passible de *suspicion*. Cependant tous se distinguaient par une *nuance* de teint cuite et basanée, — un obscurcissement vaporeux de l'œil, et la compression et la pâleur de la lèvre.

Pour ce dernier trait, cf. *LES FLEURS DU MAL*, *Le Jeu* :

Autour des verts tapis des visages sans lèvre,
Des lèvres sans couleur,...

Page 59, l. 7 : qui me les faisait... (faute).

— l. 11 : par leurs habits; cependant... — Poe : an order of men somewhat different in habits,... — Faut-il voir là un contre-sens ? Il serait tellement énorme, l'anglais moderne *habits* signifiant non *habits*, mais *habitudes*, ce que Baudelaire ne pouvait ignorer, que nous croyons devoir plutôt y trouver un *lapsus calami* dû à la suggestion oculaire. Ailleurs nous verrons le traducteur, par un effet semblable, adopter l'orthographe anglaise et écrire *solemnité* pour rendre *solemnity* (V. la note sur la p. 286, l. 17-18). Cependant nous reconnaissons que ce dernier cas n'est pas absolument probant, car en France aussi on a écrit *solemnel*.

— l. 12-18 : des oiseaux du même plumage... qui vivent de leur *génie*. Ils fondent sur le public en deux bataillons, — celui des *dandys* (sic) et celui des militaires. Dans le premier rang, les caractères principaux sont *longues accolades* et sourires; et dans le second, *babits boutonnés* et froncements de sourcils.

— l. 19-20 : ...ce qu'on appelle la *gentility* [ital.], je trouvai des *thèmes* de spéculation plus...

— l. 21 : des colporteurs *israélites* avec...

— l. 23-29 : de *grossiers* mendiants... d'une meilleure espèce, que le désespoir seul avait jetés dans la nuit pour demander la charité; de faibles et pâles *infirmes* sur lesquels la mort... et qui cheminaient tout

branlants à travers la foule, regardant chacun dans les yeux d'un air de supplication, comme...

Page 59, l. 32 : ...logis, et se retiraient plus éplorées...

Page 60, l. 1-3 : des femmes de la ville de toute sorte et de tout âge, — la beauté incontestable dans la primeur de sa féminité, vous faisant...

— l. 5 : et l'intérieur était rempli...

— l. 6-10 : la vieille sorcière, ridée, chargée de bijouterie et de fard, faisant... — la simple enfant à la forme non mûre, et déjà façonnée, cependant, par une longue camaraderie aux terribles coquetteries de...

— l. 12 : *Je vis des ivrognes*... — Les deux mots en italique ne constituent pas une variante, ayant été ajoutés simplement pour reprendre l'énumération interrompue par la fin du feuillet précédent.

— l. 13-14 : ceux-ci, en guenilles et en morceaux, chancelants, comme désarticulés, avec le visage mâchuré et les yeux...

— l. 23-26 : à travers la foule, se saisissaient avec des doigts tremblants de tous les objets qui se trouvaient à leur portée. Et puis des commissionnaires, des porteurs...

— l. 28-29 : des artisans déguenillés de toute sorte et des travailleurs épuisés...

— l. 30-31 : d'une activité turbulente et désordonnée qui affligeait l'oreille de ses bruits discordants et apportait...

Page 61, l. 4-5 : et les plus grossiers venant en un relief plus accusé, à mesure...

— l. 8-11 : avaient maintenant pris toute leur puissance et jetaient une lumière tremblante et éblouissante. Tout était noir, et pourtant splendide, — comme cette ébène...

Pour tout le passage, cf. *LES FLEURS DU MAL*, *Le Crépuscule du soir*.

Page 61, l. 12-17 : ... de la lumière *m'induisirent* à étudier...; et quoique la rapidité... sur chaque visage, *cependant* il me semblait que, grâce à ma singulière disposition morale *actuelle*, je...

— l. 19-20 : *L'œil posté dans mon lorgnon*, j'étais ainsi occupé à *analyser* la foule,... — Contre-sens corrigé en 1857. Poe : With my brow to the glass...

— l. 21 : celle d'un vieux *bonhomme*...

— l. 22-23 : *qui du premier coup* arrêta...

— l. 25-26 : même de très loin. Je...

— l. 27-31 : ... en le regardant, fut que Retzch ⁽¹⁾, s'il l'avait vu, l'aurait grandement préféré aux incarnations picturales du démon qu'il avait tirées de son imagination. Je m'efforçais, durant le court instant de ma première inspection, de former...

— l. 33-p. 62, l. 3 : les idées de vastes *facultés* intellectuelles, de *prudence*, de *pénurie*, d'*avarice*, de sang-froid, de *malice*, de soif sanguinaire, de triomphe, de *jovialité*, d'*excessive*...

Page 62, l. 5-7 : à moi-même, doit être écrite... un désir impatient de...

— l. 9 : et ma canne, et m'élançai à travers...

— l. 11-14 : Avec *quelque* difficulté,... à le découvrir, et je le suis... mais avec *force* précautions...

— l. 21-23 : à travers une déchirure de la roquelaure *bermétiquement* fermée, — un vêtement de seconde main évidemment, dont il était enveloppé, j'entrevis...

— l. 25 : l'inconnu *n'importe* où il irait.

⁽¹⁾ Retzch ou Retzsch (Moritz), 1779-1857, peintre allemand né à Dresde, qui mériterait mieux que l'oubli où le tiennent les encyclopédies françaises. Très fécond, il peignit surtout des sujets mythologiques et illustra les œuvres de Shakespeare, Gœthe, Schiller, Bürger, etc.

Page 62, l. 26 : Il était maintenant tout à fait nuit *close*, et...

— l. 28 : pluie lourde et *persistante*.

— l. 32-p. 63, l. 3 : je ne fis pas grande attention à la pluie, — un reste de vieille fièvre chronique faisait pour moi de l'humidité un dangereux plaisir. Je mis un mouchoir sur ma bouche, et l'y assujettis. Pendant...

Page 63, l. 7-9 : pour voir derrière lui, il ne me remarqua pas. De temps à autre, il prenait par une rue traversière qui, quoique remplie...

— l. 12 : avec moins de *détermination* que d'abord, — avec...

— l. 21-22 : entre la foule de Londres... la plus peuplée. Un second...

— l. 23-24 : une place... débordant de vie. La première manière de l'étranger reparut.

— l. 26-28 : qui l'entouraient. Il pressa le pas, *constamment*, *opiniâtement*. Je m'aperçus avec surprise quand...

— l. 33 : Il se passa dans cet exercice une autre heure, à...

Page 64, l. 2-3 : La pluie tombait *ferme*, l'air devenait froid, et chacun se retirait chez soi.

— l. 4-6 : une rue *transversale*, comparativement déserte. A travers celle-ci, longue d'un quart...

— l. 7-9 : aussi vieux et telle que j'eus beaucoup de mal à le suivre.

— l. 10 : tumultueux *marché*. L'inconnu...

— l. 16-17 : ... endroit, j'eus besoin de prendre beaucoup de précautions pour...

— l. 19-20 : et je pouvais marcher sans faire aucun bruit. Il ne vit jamais qu'il était...

— l. 23 : effaré et *distrain*. J'étais...

Page 64, l. 28 : tout le monde *quittait* le bazar...

— l. 30 : un frisson *très marqué* parcourir tout son être, Il...

Page 65, l. 2-3 : ...l'hôtel D... *Toutefois*, elle...

— l. 5-8 : et on... passants. L'étranger *devint* pâle. Il fit... d'un air *courroucé* dans... soupir, tourna...

— l. 9 : à travers une *foule* de *rues tortueuses*, arriva...

— l. 11-15 : au moment de fermer, et le public *encombrait* les portes. Je vis le vieux homme *aspirer fortement*, comme *faute d'air*, et se jeter parmi la foule ; *je crus voir* que l'angoisse profonde de sa physionomie était en *partie diminuée*. Sa...

— l. 16-18 : que je l'avais vu *d'abord*. J'observai qu'il *prenait* maintenant sa *course* du côté qu'*avait pris* la plus grande...

— l. 19-20 : impossible de comprendre la *bizarrerie* et l'*entêtement* de ses *allures*.

— l. 21 : se *disséminait*, et son...

— l. 24 : ... *tapageurs* ; *mais*, peu à peu,...

— l. 26 : dans une *rue étroite*,...

— l. 28-32 : se perdre dans ses *pensées* ; puis, avec *tous les symptômes* de l'agitation, *enfila* rapidement une route qui conduisait à l'extrémité de la ville, *vers* des régions *très-différentes*... jusqu'*alors*. C'était...

— l. 33-p. 66, l. 1 : ...chaque chose porte le *pire caractère* de la plus déplorable *pauvreté* et du *crime* le *plus désespéré*. A la leur...

Page 66, l. 2-4 : des maisons de bois *énormes*, *antiques*,... et dans *tant* et de si *capricieuses* directions...

— l. 7-9 : par un *gazon épais*. Une... dans les *ruisseaux stagnants*.
Toute...

Page 66, l. 11-13 : ... par degrés; et, à la *longue* de vastes bandes de populace, la plus infâme de Londres, se montrèrent *grouillantes* ça...

— l. 16-20 : nous tournâmes un *coude*; ... — 1869 : nous tournâmes au coin; — Poe : a corner was turned. — *coude*, une vaste lumière flamboya à nos yeux, et nous nous arrê tâmes devant un des vastes temples... — un des palais du démon du Gin...

— l. 21-23 : une foule de misérables ivrognes, *entrants et sortants*, se pressait encore devant la fastueuse *entrée*. Presque...

— l. 24 : un passage au *dedans*, reprit...

— l. 25 : à arpenter le terrain dans tous les sens, à *travers* la cohue, sans...

— l. 27-29 : quand un *coup donné* aux portes,... les fermer à la fin de la nuit. [Ce que...

— l. 33 : revint tout d'un coup sur...

Page 67, l. 1-9 : Il courut longtemps et rapidement, pendant que je le suivais dans le plus grand ébaillement, résolu à ne pas abandonner une recherche dans laquelle j'éprouvais un intérêt surabsorbant. Le soleil se leva pendant notre promenade, et, quand nous eûmes une fois de plus atteint le rendez-vous le plus peuplé de cette peuplée cité, la rue de l'hôtel D..., elle présentait un aspect d'activité et de mouvement humains presque...

— l. 10 : Et, là encore, longtemps, je...

— l. 13 : il ne quitta pas le tourbillon...

— l. 19-20 : absorbé en contemplation.

— l. 23-24 : car je n'apprendrais rien de plus...

— l. 25 : un livre plus indigeste que...

NOTE. — Les initiales qui la suivent ne figurent pas dans le *Pays*.

L'ouvrage en question est un livre ascétique qui fut sou-

vent réimprimé au commencement du seizième siècle et dont on recherche encore certaines éditions, à cause des gravures sur bois qui s'y trouvent. — V. le *Manuel du Libraire*, III, col. 341.

LE CŒUR RÉVÉLATEUR.

Première version française. Elle fut établie sur le texte de l'édition posthume (1850) et, avec le sous-titre : (*Plaidoyer d'un fou*), parut d'abord au *Paris*, numéro du 4 février 1853, et puis au *Pays*, numéro du 29 juillet 1854.

Sauf indication contraire, les leçons qui suivent sont communes à ces deux textes, celles du second, quand il en a en propre, figurant entre crochets et l'italique désignant les variantes par rapport à l'édition originale.

Dans son premier texte anglais, ce conte montrait en épigraphe la strophe de Longfellow (*A psalm of life*, v. *LES FLEURS DU MAL*, p. 415) dont Baudelaire a tiré les vers 5-8 du *Guignon*. À ce sujet il faut remarquer combien il est rare de rencontrer chez notre auteur une citation de première main. Presque toutes celles qu'il a faites, il les avait trouvées soit chez Poe, soit chez Quincey.

Pas de contre-sens dans aucun des textes. Mais une faute de traduction dans les préoriginaux (p. 74, l. 23-24) et une énorme bévue dans celui de 1869 (p. 76, l. 12-14), ainsi qu'un retour fâcheux à la première version (p. 70, l. 22) et une variante sans importance (p. 75, l. 1-2).

Page 69, l. 1-9 : je suis *et* j'ai été nerveux, épouvantablement nerveux ; mais pourquoi *dire* que je suis fou ? Le malheur a aiguisé mes sens, — *il* ne les a *ni* détruits *ni* émoussés. *Par-dessus tous*, le sens de l'ouïe. J'ai entendu toutes choses *dans le ciel et sur la terre*. J'ai entendu *beaucoup* de choses *dans l'enfer*... observez avec calme, avec quelle *santé* je puis...

— l. 10 : l'idée entra *la première fois* dans [entra dans]...

— l. 18-21 : Chaque fois qu'il tombait sur moi, mon sang se refroidissait — et ainsi, *peu à peu, et graduellement* — je me mis *dans l'esprit* d'arracher la vie du vieillard, et ainsi de me délivrer [et de me délivrer *ainsi*] à tout jamais de son œil.

Page 69, l. 22-p. 70, l. 1 : Maintenant, voici le *point en question*. Vous...
Les fous ne *sont bons* à rien. Mais...

Page 70, l. 4-16 : jamais *si bon* pour... nuit, à minuit environ, je tournais... quand j'avais fait une *ouverture* suffisante pour ma tête,... sourde, bien fermée pour qu'aucun rayon ne s'en échappât ; puis je passais... avec quelle adresse je la passais ! Je la remuais [mouvais] très lentement, de... vieillard. Cela me prenait une heure d'avancer ma tête à travers l'ouverture, assez loin pour le voir...

— l. 20-25 : la charnière *craquait*. — Je... sur l'œil du ⁽¹⁾ [de] vautour. Et je fis cela pendant... accomplir mon œuvre ;

— l. 32 : je le regardais pendant...

Page 71, l. 8-10 : un rire mal étouffé... il se retourna soudainement sur...

— l. 15-16 : ... pas voir l'ouverture de la porte... pousser un peu plus loin, toujours plus loin.

— l. 18-19 : glissa sur l'ouverture de fer blanc, et le bonhomme se dressa...

— l. 27-28 : Alors j'entendis un faible *soupir*, et je reconnus que c'était le *soupir* d'une...

— l. 30-32 : C'était le son bas et étouffé qui s'élève du sein d'une âme surchargée par l'angoisse. Je connaissais bien ce son. Pendant que le monde...

Page 72, l. 7 : toujours été croissantes, II...

— l. 10 : c'est un rat qui...

— l. 14-16 : la Mort, en l'approchant, avait... avec son ombre noire et enveloppé...

— l. 21-24 : ... me résolu à ouvrir un peu, — très-peu, très peu, — la porte de la lanterne. Je l'ouvris donc, — avec quelles furtives précautions, vous ne sauriez...

⁽¹⁾ 1869 : du. — Poe : the vulture eye.

Page 72, l. 31 : voir *autre chose* de la face...

Page 73, l. 2 (1857) : hyperacuité. — Cf. p. 98, l. 31.

— l. 3-4 : je vous le dis, *il* parvint à mes oreilles un bruit sourd et précipité, comme celui que fait...

— l. 7-8 : du tambour *stimule* le courage du soldat.

— l. 9 : Mais *alors même*, je me retins et restai...

— l. 10-13 : Je m'efforçai à maintenir aussi droit que possible le rayon sur l'œil... du cœur *augmentait* ; elle devenait...

— l. 15 : ... extrême ! Ce roulement, dis-je...

— l. 17-19 : Et maintenant, en plein cœur... silence funeste de cette...

— l. 23 : ... crever. *Tout d'un coup* une nouvelle...

— l. 25 : Avec un fort hurlement, je jetai toute ouverte la lanterne...

— l. 28-31 : et je renversai le lit, pesant sur lui. Alors je souris de bonheur, voyant la besogne presque finie. Mais...

— l. 33 : A la longue, il s'arrêta.

Page 74, l. 1-5 : Le vieux était mort. J'enlevai le... raide, — raide et mort... l'y maintins quelques minutes. Il n'y avait aucune pulsation. Il était raide mort. Son œil ne pouvait plus me tourmenter.

— l. 6-9 : Si vous croyez encore que je suis fou, cette... pour faire disparaître le cadavre. La nuit s'avancait, et je travaillai avec ardeur, mais...

— l. 12-14 : et déposai... voliges. Je replaçai les feuilles avec tant d'adresse et d'artifice, qu'aucun...

— l. 19-21 : Quand j'arrivai à la fin de tous ces travaux, il était quatre heures ; — toujours aussi noir... Pendant que l'horloge sonnait...

Page 74, l. 23-24 : qui se présentèrent eux-mêmes, avec... — Poe : who introduced themselves... — Le traducteur était tombé ici dans la faute, fréquente chez les anglicistes de peu d'expérience, qui consiste à traduire le *self* (même) qui entre dans la composition du pronom relatif anglais. — Cf. p. 132, l. 31 et p. 136, l. 31-33.

— l. 26-29 : soupçon de quelque *méchante affaire*; un rapport avait été adressé à la police, et... pour faire une enquête sur les lieux.

Page 75, l. 1-2 : Je les fis chercher, et bien chercher. — (1869) : je les invitai à chercher, à bien chercher. — Poe : I bade them search...

— l. 3-7 : montraï ses richesses [trésors] en parfaite sûreté, nullement dérangés (sic). Dans... confiance, je traînai des sièges... priai de s'y asseoir pour se reposer... avec la furieuse audace d'...

— l. 10-11 : ... satisfaits, ma conduite les avait convaincus. J'étais singulièrement à mon aise.

— l. 15 : faisait mal, et les oreilles...

— l. 18-21 : ... distinct; je causai plus librement [délibérément] pour... sensation; mais le tintement tint bon et s'accrut indéfiniment, — jusqu'à la longue je découvris...

— l. 24-28 : Sans doute je devais être très-pâle, mais je bavardais [encore] plus délibérément [bardiment] et en... bruit sourd, bas et précipité, qui ressemblait beaucoup à celui que ferait un mouvement d'horloge enveloppé dans du coton; je respirai convulsivement, — les officiers...

— l. 30 : ... croissait en proportion. — Je me levai,...

— l. 33 : Pourquoi ne s'en allaient-ils pas ?

Page 76, l. 1-4 : J'arpentai le plancher avec de grandes enjambées, et en frappant du pied comme poussé à la fureur par les ...croissait régulièrement, opiniâtrement. — (1869) : O Dieu!...

— l. 5-6 : j'agitai le fauteuil sur lequel j'étais assis et je le fis crier sur...

Page 76, I. 12-14 : ils se faisaient un *jeu* de ma terreur ! — je le crus et je le crois. Mais n'importe quoi était plus tolérable que cette décision ! (coquille) [dérision]. — Cette dernière phrase, dans le texte des *ŒUVRES COMPLÈTES* (1869), figure sous la forme très étrange que voici : « Mais n'importe ! quoi était plus intolérable que cette dérision ? » Faut-il y voir une leçon nouvelle ? ou bien une suite de coquilles ?

Il s'agit là tout simplement, croyons-nous, d'une erreur de lecture de la part des éditeurs posthumes.

Ouvrons le texte anglais, au passage correspondant. Au lieu d'une seule phrase, comme chez Baudelaire, nous constatons que c'est deux phrases qu'il montre :

But any thing was better than this agony ! Any thing was more tolerable than this derision !

(Mais n'importe quoi valait mieux que cet horrible supplice ! N'importe quoi était plus tolérable que cette dérision !)

— deux phrases dont la première pour son commencement et la seconde pour sa fin sont entrées dans le texte français.

Supposons maintenant que Baudelaire, qui revisait ses textes, même après qu'ils avaient paru en librairie, — se soit aperçu de son omission, et en vue de la réparer quelque jour, en ait marqué l'endroit sur son exemplaire, — celui-là même qui dut venir aux mains de ses éditeurs posthumes, — au moyen du signe conventionnel d'intercalation. En quoi consiste ce signe ? Essentiellement en un trait vertical. Et où devait-il être porté pour répondre au but envisagé ? Exactement après *n'importe*, c'est-à-dire à l'endroit précis où le texte de 1869 montre un point d'exclamation. Voilà l'origine de celui-ci, selon toute vraisemblance.

Le reste se devine aisément. Les éditeurs posthumes, cela est manifeste quand on étudie de près leur texte, n'ont jamais pris la peine de le conférer avec l'anglais. Ils ne se doutèrent donc pas un instant de la confusion qu'ils avaient commise. Baudelaire avait voulu là un point d'exclamation ; par conséquent leur devoir, avant toute chose, était de l'y introduire. Mais comment faire pour le tronçon : « *quoi était plus tolérable que cette dérision* » — qui présentait un sens exactement contraire à celui qu'exigeait le contexte ? — Ils se tirèrent de la difficulté par l'adjonction du préfixe négatif *in* (à *tolérable*) et du point d'interrogation final.

— I. 16-17 : et maintenant encore ! — écoutez !...

Page 76, l. 21-22 : c'est là qu'est le battement de cœur *bideux* ! [de ce cœur *bideux* !]

BÉRÉNICE.

Première version française, établie à l'origine sur le texte du *Southern Literary Messenger* (mars 1835). Elle parut d'abord à *l'Illustration*, numéro du 17 avril 1852, puis au *Pays*, numéro du 2 août 1854, puis le *Journal d'Alençon* la reproduisit, par les soins de Poulet-Malassis, le 28 janvier 1855, d'après *l'Illustration*.

Les deux premiers textes français ne se distinguent entre eux que par des variantes insignifiantes. Par contre ils en montrent de très nombreuses par rapport à celui de l'édition originale, en suite soit des corrections effectuées spontanément par le traducteur, soit des modifications introduites par Poe lui-même dans sa version dernière, apportée par le *Broadway Journal* en 1845, et conservée par l'édition posthume (Griswold), 1850.

Baudelaire, dans son texte définitif de *Bérénice*, a en effet tenu compte de ces modifications (lp. 84, l. 30; p. 85, l. 2, 15, 26-27; p. 86, l. 7-11; p. 88, l. 24; p. 89, l. 32-33). Mais pour partie seulement (V. notamment p. 77, l. 13-15; p. 80, l. 20-21; p. 84, l. 18; p. 86, l. 33-p. 88, l. 6, qui correspondent à des passages supprimés par l'auteur et que le traducteur a maintenus).

M. Léon Lemonnier, dans son ouvrage : *Enquêtes sur Baudelaire* (Les Éditions de G. Crès, 1929), a confronté le texte de *l'Illustration* (non mentionné par les bibliographies baudelairiennes) avec le texte de 1857, et tiré de ce rapprochement des considérations fort intéressantes quant aux erreurs commises par le traducteur dans ses versions successives, et à ses progrès dans la connaissance de la langue anglaise au cours de la période 1852-1857. Nous lui emprunterons la substance de plusieurs de nos notes et engageons fort le lecteur à se reporter à son livre, tout en le mettant en garde contre quelques inexactitudes qui s'y sont glissées dans les textes reproduits.

Contre-sens ou faux sens que montrent les textes préoriginaux et corrigés en 1857 : p. 78, l. 7 et 20; p. 81, l. 19-20; p. 85, l. 4-5; p. 89, l. 18-19; — maintenus en 1857 et 1869 : p. 88, l. 10-11; p. 89, l. 21-22.

Il faut ajouter que les textes préoriginaux montrent une note qui leur est propre (p. 83) et que celui de 1857 a rétabli quelques mots omis antérieurement (p. 84, l. 9-10).

Dans *l'Illustration*, ce morceau était annoncé au sommaire comme suit :

Bérénice, par feu Edgar Allan Poe, traduit par Ch. Beaudelaire. Il était de plus précédé de la note ci-dessous, qu'il suffit de lire pour ne pas douter qu'elle n'appartienne au traducteur, comme l'a d'ailleurs démontré M. Léon Lemonnier.

BÉRÉNICE.

Le morceau que nous donnons à nos lecteurs est tiré des œuvres d'Edgar Allan Poe. Il date des premiers temps de sa vie littéraire. Edgar Poe qu'on pourrait appeler la tête forte des États-Unis, est mort en 1849, à l'âge de trente-sept ans. Il est mort pour ainsi dire dans le ruisseau ; un matin, les agents de police l'ont ramassé et l'ont porté à l'hôpital de Baltimore ; il a quitté la vie comme Hoffmann et Balzac et tant d'autres, au moment où il commençait à avoir raison de sa redoutable destinée. Pour être tout à fait juste, il faut rejeter la responsabilité d'une partie de ses vices, et notamment de son ivrognerie, sur la sévère société dans laquelle la Providence l'avait enfermé.

Toutes les fois que M. Poe fut heureux ou à peu près tranquille, il fut le plus aimable et le plus séduisant des hommes. Cet excentrique et orageux écrivain n'eut d'autre réelle consolation dans sa vie que le dévouement angélique de la mère de sa femme, *mistriss (sic) Clemm*, à qui tous les cœurs solitaires rendront un hommage légitime.

Edgar Poe n'est pas spécialement un poète et un romancier ; il est poète, romancier et philosophe. Il porte le double caractère de l'illuminé et du savant. Qu'il ait fait quelques œuvres mauvaises et hâtives, cela n'a rien d'étonnant, et sa terrible vie l'explique ; mais ce qui fera son éternel éloge, c'est la préoccupation de tous les sujets réellement importants, et seuls dignes de l'attention d'un homme *spirituel* : probabilités, maladies de l'esprit, sciences conjecturales, espérances et calculs sur la vie ultérieure, analyse des excentriques et des parias de la vie sublunaire, bouffonneries directement symboliques. Ajoutez à cette ambition éternelle et active de sa pensée, une rare érudition, une impartialité étonnante et *antitbétique* relativement à sa nature *subjective*, une puissance extraordinaire de déduction et d'analyse, et la *roideur* habituelle de sa littérature, — il ne paraîtra pas surprenant que nous l'ayons appelé la *tête forte* de son pays. C'est l'idée opiniâtre d'utilité, ou plutôt une curiosité enragée, qui distingue M. Poe de tous les romantiques du continent, ou, si vous l'aimez mieux, de tous les sectaires de l'école dite romantique.

Jusqu'à présent, M. Poe n'était connu ici que par *Le Scarabée d'or*, *Le Chat noir* et *L'Assassinat de la rue Morgue*, traduits dans un excellent système de traduction positive par M^{me} Isabelle Meunier, et *La Révélation mesmérénne*, traduite dans la *Liberté de penser*, par M. Charles Baudelaire, qui vient de publier dans les deux derniers volumes de la *Revue de Paris* une appréciation

très nette de la vie et du caractère général des œuvres de l'infortuné Poe, et à qui nous devons la communication de ce morceau.

Les principaux ouvrages de M. Poe sont : *The tales of the grotesque and arabesque*, qu'on pourrait traduire par *Grotesques et Arabesques*, un volume de contes chez Wiley et Putnam, à New-York ; un volume de poésies, *The Litterati* (sic), *Eureka*, *Arthur Gordon Pym*, et une quantité considérable de critiques très-aiguës sur les écrivains anglais et américains.

Les variantes données ci-dessous sont généralement communes aux deux textes préoriginaux, — le 3^e est négligeable, on l'a vu. Quand il y a une leçon propre à celui de 1854, elle est placée entre crochets. L'italique indique les variantes par rapport à l'édition originale.

Dans son article d'ensemble sur *Edgar Allan Poe, sa vie et ses ouvrages* (*Revue de Paris*, mars-avril 1852), Baudelaire avait d'autre part cité un court passage de *Bérénice*, dont le texte, lui aussi, montre quelques variantes. Nous donnons ce texte en note, p. 382.

ÉPIGRAPHE. — Apportée par le texte de 1857. — On lit dans l'édition donnée par M. Woodberry (New-York, Scribner's, 1914), que la forme latine n'en a pas été retrouvée, mais qu'on croit bien en connaître maintenant la source arabe. Il paraît qu'Ibn Zaiat, dont le nom véritable serait Mohammed ibn Abd Almalih ibn Alzaijat, ayant vu la mort lui ravir une esclave qu'il aimait de la plus vive tendresse, était tombé dans un état de prostration extrême dont aucune consolation ne parvenait à le tirer. — « Mes amis me disent : « Si tu voulais seulement visiter sa tombe ! » Mais je leur ai répondu : « En a-t-elle aucune autre que mon cœur ? » (*Kitab Alagbani*, vol. XX ; Cf. d'Herbelot, *Bibliotheca Orientalis*, II, s. v. Zaiat).

Page 77, l. 1-11 : Le malheur est divers. La misère terrestre est multiforme. *S'élevant au-dessus du vaste horizon... aussi distinctes et aussi intimement fondues. S'élevant au-dessus du vaste horizon... Comment d'une manifestation du beau ai-je pu tirer la définition d'une chose repoussante ? Du signe d'alliance et du gage de la paix la similitude de la douleur ? Mais c'est ainsi. Et comme, en... de même, en fait, c'est de la joie que naît le chagrin, ... l'angoisse du présent, soit que les agonies...*

— l. 13-15 : J'ai à... n'était pas un *mémoire de sentiments* plutôt que de faits. — Ce passage a été supprimé par Poe dans son texte définitif.

Page 77, l. 17-page 78, l. 12 : ... plus glorieusement ancien que mon mélancolique et sombre manoir héréditaire. On nous appelait une race... et le fait... dans le caractère du *manoir de famille*, dans les fresques du *salon principal*,... dans les ciselures des *panneaux armoriés*⁽¹⁾, mais plus spécialement dans la *galerie des anciennes peintures*, dans la... il y avait de quoi justifier suffisamment cette croyance.

Page 78, l. 13-18 : Les souvenirs de mes premières années sont liés intimement à cette *chambre* et à ses volumes, dont je ne dirai plus un mot. C'est... C'est là qu'elle me donna la naissance. Ne venez pas me dire que je n'avais pas vécu... antérieure; c'est parfaitement superflu. Vous le niez sans doute. Ne disputons...

— Il serait téméraire à coup sûr de prétendre trouver ici le germe de deux pièces des *FLEURS DU MAL*, mais il faut constater que ces lignes font lever dans le souvenir du baudelairien les premiers vers de *La Voix* :

Mon berceau s'adossait à la bibliothèque...

et le titre de *La Vie antérieure*.

— l. 19-26 : convaincre. Il y a néanmoins un souvenir de formes appropriées à une autre ère⁽²⁾, d'yeux spirituels et voulants, de sons musicaux profondément mélancoliques, un souvenir que je ne puis exclure de mon être; ce souvenir est comme une ombre, vague, variable, indéfinie, instable, — et comme de toute ombre engendrée par la lumière, il m'est absolument impossible de m'en délivrer, tant que subsistera le soleil de ma raison.

— l. 27-32 : ... suis né, m'éveillant ainsi, et sortant de la longue nuit... dans un véritable pays de fées, dans un palais de l'imagination, — dans les vastes domaines de la pensée et de l'érudition monastique [monastiques]... avec un œil ardent et effrayé, — que j'aie...

Page 79, l. 5-12 : ... ancêtres, — c'est l'étrange stagnation... vie, — c'est la bizarre et totale transformation qui s'opéra... pensées babi-

⁽¹⁾ Double faux sens (— Poe : *buttresses in the armory*) corrigé dans la version de 1857.

⁽²⁾ Contre-sens. Poe : *aerial* [aérien].

tuelles. Les réalités... idées *vagabondes* du pays... devenaient à leur tour, non la *matière* de mon existence de *chaque* jour, mais véritablement mon unique...

— Cf. ici encore *La Voix*, et dans les *PETITS POÈMES*, *L'Étranger*.

.....

Page 79, l. 18-24 : elle, agile, gracieuse et *pleine d'une énergie surabondante*. A elle, les *courses vagabondes* sur la colline,... Moi, vivant avec mon cœur et *dévouant mon corps et mon âme* à la plus... elle, *courant follement* à travers la vie, sans *aucun souci* des ombres de son jardin, ou de la fuite silencieuse...

— l. 26-33 : ... de ma mémoire *un* millier de souvenirs tumultueux se réveillent à ce son ! Ah ! son image... comme dans les *matinales* journées de sa joie et de sa *folle bonne humeur* ! Ah ! magnifique... beauté ! Ah ! sylphe parmi les *taillis* d'Arnheim ! — Les environs de la ville d'Arnheim (Hollande) sont renommés pour leur beauté. Mais nous croyons qu'il s'agit ici bien plutôt d'un site décrit par Walter Scott dans son roman *Charles le Téméraire* ou *Anne de Geierstein, la fille du Brouillard*. On lit dans la traduction qu'en a donnée Defauconpret (Gosselin, 1829, in-12, tome 2, p. 120), à propos d'une jeune personne devenue la baronne d'Arnheim (en Souabe) : « On disait aussi tout bas que lorsqu'elle jouait dans le labyrinthe ou dans les bosquets du jardin, avec ses jeunes amies... elle devenait agitée de cette légèreté surnaturelle dont elle paraissait inspirée en dansant. » Cf. aussi, dans ce même tome, l'épigraphe du chapitre 3 :

Le Sylphe, fils du ciel, voltige dans les airs;
La Naiade construit un palais dans les ondes.

— Nous avons consacré à cette source un article paru dans le *Figaro* le 14 décembre 1932.

— l. 32-33 : une histoire *inracontable* ! Un mal,...

Page 80, l. 2-9 : passait *au-dessus* d'elle, pénétrait son esprit... plus terrible, perturbait et *interrompait* son identité ! Hélas ! le destructeur allait et venait, et la victime, — où était-elle ? Je ne connaissais pas celle que *j'avais devant les yeux*, ou du moins, je ne la connaissais que tant qu'elle était Bérénice.

Page 80, l. 10-22 : série de maux amenés par cette première et fatale attaque, qui effectua une si... mentionner, comme l'un des plus déplorables et des plus obstinés, une espèce d'épilepsie qui se terminait fréquemment par une létargie, létargie ressemblant parfaitement à la mort, et dont, dans beaucoup de [quelques] cas, elle se réveillait d'une manière tout à fait soudaine. Sur ces entrefaites mon propre mal, — car... mal s'accrut rapidement, et,... l'opium⁽¹⁾, prit finalement...

— l. 24-page 81, l. 3 : à la longue il prit sur moi le plus singulier et le plus incompréhensible ascendant. Cette monomanie, puisqu'il me faut la définir ainsi, consistait dans une irritabilité malade des nerfs affectant immédiatement les facultés de l'esprit que la science métaphysique qualifie d'attentives. Il est... en vérité, qu'il ne soit pas possible de donner... la faculté de la méditation, (pour parler comme tout le monde) fonctionnait et s'ensevelissait elle-même dans la contemplation...

Page 81, l. 4-20 ⁽²⁾ : ...rivée à quelque phrase puérile sur... dans une belle ombre tombant obliquement sur... une nuit entière à observer la flamme... rêver tout un jour sur le... répéter constamment quelque mot... le son, par la fréquence de sa répétition, cessât d'apporter à l'esprit... de mouvement et d'existence physique dans un repos... pernicieuses aberrations créées par une condition des facultés mentales qui n'est sans doute pas sans exemple, mais qui appelle certainement l'étude et l'analyse.

— Ces derniers mots montrent un contre-sens que le texte de

⁽¹⁾ L'incidente : « ses symptômes s'aggravant par un usage immodéré de l'opium » ne figure pas dans le texte définitif de Poe.

⁽²⁾ *Revue de Paris*, avril 1852 (v. nos éclaircissements, p. x) : Perdre de longues heures les yeux attachés à une phrase vulgaire, rester absorbé une grande journée d'été dans la contemplation d'une ombre sur le parquet, m'oublier une nuit entière à surveiller la flamme droite d'une lampe ou les braises du foyer, répéter indéfiniment un mot vulgaire jusqu'à ce que le son cessât d'apporter à mon esprit une idée distincte, perdre tout sentiment de l'existence physique dans une immobilité obstinée, telles étaient quelques-unes des assertions dans lesquelles m'avait jeté une condition intellectuelle qui, si elle n'est pas sans exemple, appelle certainement l'étude et l'analyse.

— Même passage, l. 8 (1857) : sur la tapisserie on sur... (Coquille).

1857 a corrigé. — Poe : certainly bidding defiance to anything like analysis or explanation.

Page 81, l. 21-29 : ... bien compris. La *funeste*, intense et *maladive* attention... objets frivoles *de leur nature* ne doit pas être confondue par son caractère avec cette propension à *ruminer*, commune à toute l'humanité, et à laquelle se livrent... imagination ardente. *En aucune manière*. Non-seulement elle n'est pas, comme... exagération de cette propension, mais encore elle en est *primitivement* et *essentiellement*...

— l. 30 - p. 82, l. 2 : ... le rêveur ou l'enthousiaste, étant intéressé... suggestions qui lui doivent leur origine si bien qu'à la fin d'une journée de rêverie souvent magnifiquement remplie, il trouve l'incitamentum [ital.], la cause première, le point de départ de ses réflexions...

Page 82, l. 3-9 : Dans mon cas, l'objet premier était... *maladive*, une importance de réfraction [ital.]. Peu de déductions, — si toutefois il y en avait et, dans... à l'objet *original* comme à... jamais d'une nature agréable; et, à la fin...

— l. 14-15 : la faculté attentive [ital.], tandis... c'est la *spéculative* [ital.].

— l. 16-27 : ... servaient pas *directement* à irriter le mal, participaient, on le comprendra *facilement*, par leur... et Tertullien, de *Carne Christi*, duquel l'inintelligible pensée... *occupa* tout mon temps... d'une investigation laborieuse et infructueuse.

— l. 29-32 : des choses *triviales*, ma raison avait quelque ressemblance avec ce rocher dont... qui résistait *fermement* à toutes... à la force terrible...

Page 83, l. 5-12 : cette intense et *douloureuse* méditation dont... Eh bien, il n'en était rien. Dans... il est vrai, un *grand* chagrin; ce *nauffrage* de sa beauté et de son bonheur me *remuait* profondément le cœur; j'insistais fréquemment... *mystérieuses* et *surprenantes* qu'avait dû suivre une si étrange révolution pour *éclater* ainsi tout d'un coup. Mais ces...

Page 83, l. 17-20 : elle se fit une pâture... mais plus *surprenants*, qui se manifestaient dans la *nature* physique [ital.] de Bérénice et dans la singulière et effrayante distorsion de sa *personnalité*^(*).

* Pour bien comprendre ceci, remarquez l'antithèse de nature physique et condition morale soulignées. (Note du traducteur.)

— l. 23-p. 84, l. 6 : les sentiments, chez moi, ne sont jamais venus du cœur, et les passions sont toujours venues de l'esprit⁽¹⁾. A travers le *brouillard du matin*, à midi, sous les ombres *vacillantes* de la forêt, non comme une Bérénice *en chair*, mais comme... de la terre, mais comme l'abstraction... le thème de la *spéculation la plus* abstruse... de déchéance, j'appris qu'elle m'avait aimé longtemps, et... moment, je lui parlai de mariage.

Page 84, l. 7-10 : approchait, quand une après-midi d'hiver, un de ces jours qui sont un *démenti à la saison*, chauds, calmes et brumeux⁽²⁾, je m'assis,...

— l. 11-13 : ... bibliothèque, et, levant les yeux, je vis, debout devant moi, — Bérénice!

— l. 14-28 : *Était-ce l'excitation de mon imagination, l'influence... l'atmosphère, le jour crépusculaire de la chambre, ou le voile gris qui flottait autour de sa personne, qui me la firent apercevoir plus grande que nature*⁽³⁾? Je ne... sa maladie. Cependant elle ne dit... mon corps; je me sentis oppressé par une insupportable *anxiété*. Une dévorante curiosité *envahit* mon âme; et, me renversant... les yeux *attachés* sur sa... et pas un seul vestige de sa primitive beauté n'avait survécu dans les lignes. A la fin mes yeux ardents tombèrent sur sa figure.

⁽¹⁾ Cf. lettre de Baudelaire à Troubat (5 mars 1866) : « ... les affections me viennent surtout de l'esprit ».

⁽²⁾ « qui sont les nourrices de la belle Halcyone ». — Passage omis dans les textes de 1852 et 1854. Il renvoyait chez Poe à une citation tirée de Simonde, que M. Lemonnier traduit comme suit : « Car, comme Jupiter, pendant la saison d'hiver, donna deux fois sept jours de chaleur, les hommes ont appelé cette période clémente et douce la nourrice de la belle Alcyone ». — Cf. *LES FLEURS DU MAL*, Ciel brouillé.

⁽³⁾ Page 84, l. 18 : « Peut-être avait-elle grandi depuis sa maladie », passage supprimé dans le texte définitif de Poe

Page 84, l. 30-33 : et les cheveux autrefois dorés tombaient dessus en partie, et ombrageaient les tempes creuses de boucles plus noires maintenant que l'aile du corbeau⁽¹⁾ et dont le caractère sauvage et fantastique jurait avec...

Page 85, l. 2 : Les mots « en apparence sans pupilles » correspondent à une addition de Poe et ont été apportés par le texte de 1857.

— l. 2-8 : ... sans éclat, et je frémis involontairement en passant de la contemplation de leur fixité de verre à celle des lèvres amincies et racornies. Elles avaient disparu⁽²⁾; et dans un sourire où il y avait une intention particulière, les dents de la nouvelle Bérénice se découvrirent d'elles-mêmes lentement. Plût à Dieu que je ne les eusse jamais vues, ou que, les ayant vues, je fusse mort.

(3)

— 10-22 : La porte en se fermant me rappela à moi, et, levant... mon cerveau, elle ne l'avait pas quittée, et n'avait pas emporté avec elle le spectre [ital.] blanc et terrible de ses dents. Pas un point noir sur leur surface, pas une ombre dans leur émail, pas une ligne de leur configuration⁽⁴⁾, pas une pointe de leur tranchant que ce court instant de sourire n'ait suffi à marquer dans ma mémoire ! Je les vis alors même plus distinctement... tout à l'heure. — LES DENTS ! LES DENTS ! Elles... lèvres pâles se tortillant autour, dans le moment de leur plus terrible développement. Alors...

— l. 26-27 : J'éprouvais à... frénétique. — Passage apporté par le texte de 1857 (Addition de Poe).

— l. 27-p. 86, l. 4 : Tous les autres sujets... et leur individualité unique et persistante devint l'essence même de ma... jours [ital.], je les tournais... J'étudiais leurs signes caractéristiques, leurs marques particulières; je m'appesantissais sur leur conformation, je méditais

⁽¹⁾ Variante conforme au texte premier de l'auteur.

⁽²⁾ M. Lemonnier note qu'ici Baudelaire avait fait un gros contre-sens, *to part* signifiant non pas *partir*, mais *se séparer*.

⁽³⁾ Cette ligne de points suspensifs n'existe pas dans le *Pays* non plus que la suivante.

⁽⁴⁾ « Pas une ligne de leur configuration. » — Passage supprimé par Poe.

sur l'altération de leur nature, et je frissonnai quand je leur attribuai dans mon imagination une faculté de sentiment, et... lèvres, une faculté d'expression...

Page 86, l. 5-6 : Voici bien vraisemblablement le texte en cause :

Vous peignez à nos yeux les transports des amans,
Les tendres soins, la flatteuse espérance,
Le désespoir jaloux, la cruelle vengeance,
Tous vos pas sont des sentimens.

(Colin de Blamont, *Fêtes grecques et romaines*.)

Mais il faut ajouter que ce ne fut pas M^{lle} Sallé qui eut l'étrenne de ces louanges, sous le costume de Terpsichore, mais bien M^{lle} Prévost, qui créa le rôle en 1723. — V. Émile Dacier, *Une danseuse de l'Opéra sous Louis XV*, p. 163 (Plon, 1909).

Page 86, l. 7-11 : depuis : « Des idées... », passage apporté par l'édition originale (Addition de Poe).

— l. 12-20 : Et le soir descendit sur moi, et les ténèbres vinrent, s'épaissirent, s'en allèrent, et un jour nouveau⁽¹⁾ parut, et les brumes d'une seconde nuit vinrent se répandre autour de moi, et toujours je restais sans mouvement dans cette chambre solitaire, toujours enseveli dans... maintenait son ascendant terrible... il flottait à travers le jour et les ombres...

— l. 21-30 : Enfin mes visions furent efficacement brisées par un grand cri... de voix entrecoupées... de douleur ou de peine. Je me levai brusquement de mon siège, et, ouvrant... plus. Elle était morte dans la matinée, d'une nouvelle attaque d'épilepsie; à la tombée de la nuit, la fosse était prête pour la recevoir, et tous...

— l. 32 : Pas de ligne de points dans les textes préoriginaux.

— l. 33-p. 88, l. 6 : Passage supprimé par Poe dans son texte définitif et qu'on ne s'étonnera pas que Baudelaire ait tenu à conserver

⁽¹⁾ 1857 : nouveau (Coquille).

Page 86, l. 33-page 87, l. 6 : ... plein d'angoisse, avec répugnance, et oppressé par la crainte, je me dirigeai... la sépulture. La bière, me dit un domestique, était entourée des rideaux du lit, et dans cette bière, ajouta-t-il en chuchotant [chuchottant] tout bas, gisait...

Page 87, l. 8-9 : de personne, la question...

— l. 25-26 : ... dans la bière sans couvercle.

— l. 27-28 : est-ce possible? Est-ce mon cerveau qui s'égare? ou le...

— l. 30 : lentement mes yeux pour...

— l. 33 : lèvres livides étaient tordues en une...

Page 88, l. 1 : à travers leur mélancolique cadre, les dents...

— l. 5 : hors de cet appartement plein de mystère,...

— l. 7 : La ligne de points ne figure que dans le texte de 1852.

— l. 8-10 : Je me trouvais de nouveau dans la bibliothèque, assis et seul. Il me semblait que je venais de me réveiller à la suite d'un rêve agité et confus. Je m'aperçus qu'il était bientôt minuit, et...

— l. 10-11 : et j'avais bien pris mes précautions pour que...—Poe: I was well aware that... [Je savais bien que...]. Contre-sens causé probablement par la confusion de *aware* avec *beware*.

— l. 13-26 : s'est passé pendant cette lugubre période. Cependant ma mémoire resta pleine d'horreur, ... d'une terreur d'autant plus terrible que son objet n'était pas défini. C'est une page effrayante... souvenirs troubles, hideux... en vain; pendant qu'à tout moment, comme l'âme d'un son envolé, l'écho grêle et perçant d'une voix de femme semblait résonner à mes oreilles. Il m'est arrivé quelque chose [ital.]. Qu'est-ce que c'est? et les échos de la chambre me répondaient : Qu'est-ce que c'est? [Sur...].

— l. 24-26 : La variante que montre l'édition originale correspond à une addition de Poe.

Page 89, l. 2-3 : C'étaient les mots simples et singuliers du poète...

— l. 5-7 : *aliquantulum*⁽¹⁾ fore levatas. — Quand je les lus, d'où vient donc que mes cheveux...

— l. 9-19 : et, pâle comme un cadavre échappé du tombeau, un domestique entra sur la pointe du pied. Ses yeux étaient pleins d'effroi, et il... d'une voix tremblante, saccadée et très-basse. Que me... me parla d'un grand cri qu'on avait entendu dans le silence de la nuit, de toute la famille qui s'était rassemblée, — qu'on avait... et enfin son accent devint distinct et pénétrant quand il me parla de la violation d'une sépulture, d'un corps défiguré, découvert sur le bord de sa fosse, un corps enseveli, mais respirant...

— A propos de « un corps enseveli », devenu « un corps... dépouillé de son linceul », M. Lemonnier observe que c'est là « la seule correction nettement malheureuse » que montre le texte de l'édition originale et émet l'hypothèse que ce contre-sens a eu vraisemblablement pour origine la confusion du mot *ensbrouded* avec *unshrouded*.

— l. 21-22 : Il remarqua mes vêtements;...(— Poe : He pointed to my garments. [Il montra du doigt mes vêtements.]) ils étaient boueux et tachés de sang. Il ne dit rien (— Poe : I spoke not. [Je ne dis rien]) et il me prit... — On ne peut que s'étonner que le traducteur n'ait pas corrigé ce faux sens et cette étourderie en 1857.

— l. 23-33 : elle portait la trace de déchirures d'ongles humains... un objet situé contre le mur... un cri sourd, je m'élançai vers la table... tomba pesamment, et, se brisant en morceaux, elle ouvrit passage à plusieurs instruments de chirurgie dentaire qui roulèrent avec un horrible vacarme, et, parmi eux une foule de petits objets blancs et luisants [de petits objets blancs] qui s'éparpillèrent sur le plancher.

— Pour ces deux dernières lignes, la modification apportée par le texte de 1857 correspond à une correction de Poe.

⁽¹⁾ Coquille dans le Pays : *aliquantulam*.

LA CHUTE DE LA MAISON USHER.

Une version française antérieure, de Hughes, janvier 1855.

Celle de Baudelaire, établie sur le texte des *Tales* (1845), reproduit par l'édition posthume (1850), parut dans *le Pays*, numéros des 7, 9 et 13 février 1855.

Le texte de 1855 montrait une maladresse (p. 110, l. 6-8) et deux contre-sens (p. 111, l. 25 et 113, l. 11). Celui de 1857 a corrigé ceux-ci et celle-là, a rétabli un passage omis (p. 91, l. 2-3) et apporté une note (p. 105). Il présente aussi plusieurs particularités orthographiques (p. 98, l. 14 et 31; p. 102, l. 6 et 27). Celui de 1869 ne les a conservées que pour partie, et présente, avec une correction justifiée (p. 106, l. 20), un contre-sens (p. 115, l. 23) qui n'est peut-être qu'une coquille.

Page 91, ÉPIGRAPHE. Elle est tirée d'une pièce de vers dédiée au général Sébastiani, *Le Refus*, où Béranger déclinait l'offre d'une pension, et adaptée au texte au moyen d'une légère modification dans le premier mot : Son cœur... au lieu de : Mon cœur...

— Remarquons en passant que Poe ne partageait pas l'engouement de son temps pour Béranger. Dans son *Literary Criticism*, il lui accorde bien de l'esprit, de l'étincelle et du piquant, mais point l'élévation susceptible de satisfaire le sentiment poétique.

— l. 1-6 : ... journée d'automne de la présente année, journée terne, sombre et muette ¹⁾, j'avais chevauché à travers une contrée singulièrement lugubre, et à la longue, comme les ombres du soir descendaient, je me trouvai en vue du mélancolique château d'Usher.

— l. 10-16 : nullement relevée par ce sentiment poétique qui est presque... généralement frappée en face des... désolation ou de la terreur. Je regardais... devant moi, — je regardais la maison, — les traits caractéristiques du paysage de ce domaine, — les murs gris...
— les fenêtres ouvertes comme des yeux,...

(¹⁾ L'incidente : « où les nuages pesaient lourd et bas dans le ciel », bien que figurant dans tous les textes successifs de Poe, n'avait pas été traduite en 1855.

Page 92, l. 1-7 : — *les joncs rares et vigoureux, — les troncs des arbres morts, rares et blancs, — avec un entier affaissement... terres-tres, ne trouve d'analogue que dans le réveil du mangeur d'opium, — dans son cruel retour à la vie vulgaire, — dans l'horrible chute du voile merveilleux. C'était un froid de glace au cœur...*

— l. 8 (1869) : irrémédiable. — Nous avons conservé le mot sans accent parce que la même orthographe se retrouve plus loin (p. 268, l. 4). Mais nous le trouverons avec un accent dans les *HISTOIRES GROTESQUES ET SÉRIEUSES*.

— l. 9 : ne pouvait activer et pousser au grand.

— l. 12-13 : ...la maison d'Usher?...pas saisir ces pensées ténébreuses...

— l. 16-23 : qu'il existe dans la nature des combinaisons d'objets très simples qui...affecter de certaine manière, et que l'analyse... considérations placées hors de notre portée. Il..., pensai-je, qu'un simple arrangement différent dans les traits principaux du paysage, dans les détails du tableau, suffit pour modifier ou même pour annihiler cette propriété de créer des impressions *chagrines*; et, agissant...

— l. 25-30 : étang qui étalait ses eaux aux lueurs amorties devant... frisson encore plus profond que la première... répercutées et inversées des... d'arbres *fantasmatiques*, et des fenêtres ouvertes et semblables à des yeux.

Page 93, l. 1 : mes joyeux camarades d'enfance;...

— l. 3-9 : ...m'était venu trouver dans une partie... la tournure impérative n'admettait...même. Le manuscrit portait tous les symptômes d'une agitation nerveuse. Celui qui m'écrivait parlait d'une...mentale qui le consumait...

— l. 11 : dans la jouissance de ma société...

— l. 16 : considérais comme une invitation..

— l. 19-20 : en réalité pourtant, je ne connaissais mon ami que fort peu. Une réserve...

Page 93, l. 22-23 : qui s'était *toujours* distinguée...

— l. 24-25 : déployée depuis de *longs* âges, dans...

— l. 27-30 : d'une charité *non moins* discrète que *libérale*, aussi bien que par... beautés orthodoxes et facilement...

— l. 31-32 : aussi le fait... race d'Usher, si ancienne et si respectable, n'avait...

Page 94, l. 2 : à quelques *variations* près,...

— l. 3-5 : cette absence *me* disais-je, tout en... et le caractère bien connu de la race...

— l. 6 : l'influence que *par* une longue suite...

— l. 9-10 : du nom, qui avait à la longue...

— l. 12 : de *la* Maison Usher,...

— l. 18-19 : Je ne doute pas que *l'accroissement* de ma superstition, — pourquoi...

— l. 21-28 : savais de *longue* date, la loi... la terreur pour *principe*... peut être *la même* raison qui... l'image *réfléchie* dans l'étang, se levèrent... elle-même, *il* me passa dans l'esprit une étrange idée, — une idée si... que *je ne la mentionne que* pour montrer la force vivante des sensations...

— l. 31 : qui *leur* était particulière,...

Page 95, l. 1-3 : arbres dépérissants, des murailles... et pestilentielle, *obscur*, *indolente*, à peine visible, et plombée.

— l. 4-7 : ... ce qui *n'était évidemment* qu'un rêve, et... l'aspect du bâtiment. Ce qui le caractérisait *principalement* était une excessive antiquité...

— l. 8-10 : grande. Une multitude de petites fongosités recouvrait... comme une fine broderie *très-compiquée*.

Page 95, l. 13-20 : ... la consistance *harmonique* de toutes ses parties et l'*aspect* de ses pierres toutes rongées et émiettées qui me rappelait complètement ces vieilles... oubliée, loin de l'*action* de l'air extérieur. *En dehors* de cet indice... délabrement, elle ne donnait aucun symptôme de *non-solidité*. Peut-être... observateur très-attentif aurait-il...

— l. 23 : dans les eaux *maussades* de l'étang.

— l. 24-25 : *Après avoir* remarqué ces détails, je pris une courte chaussée qui menait...

— l. 27-30 : au pas *discret*... maître. J'avais rencontré dans notre route beaucoup de choses qui contribuèrent...

Page 96, l. 1-3 : trophées armoriaux que ma marche précipitée *faisait trembler*, étaient choses...

— l. 5-7 : sans aucune hésitation... familières, je m'étonnais de voir quelles pensées *inusitées* ces images ordinaires suscitaient en moi.

— l. 9-11 : une expression *mêlée* de *profonde finesse* et de *plexité*. Il s'approcha de moi précipitamment et passa. Le valet ouvrit...

— l. 14 : les fenêtres étaient longues,...

— l. 17 : d'une lumière *empourprée* se frayaient...

— l. 21-22 : ou les coins du plafond *ciselé* et arrondi en voûte. De sombres...

— l. 23 : était nombreux, incommode...

— l. 26-27 : Je sentis que...

— l. 32-page 97, l. 2 : chaleureuse vivacité dans laquelle il me sembla voir d'abord une cordialité *exagérée*, — l'effort occasionnel d'un homme ennuyé du monde. Néanmoins...

Page 97, l. 10-13 : compagnon de ma première jeunesse. Le caractère... un œil large, *limpide* et lumineux...

Page 97, l. 17-24 : un menton *superbement moulé*, mais qui *dénottait* par sa *fuite précipitée*, une absence d'énergie morale, — ... plus que *soyeuses*. [Tous ces traits... un développement extraordinaire du crâne au-dessus des régions temporales, lui faisaient... d'oublier. Et maintenant, dans l'exagération violente du caractère dominant de cette...

— l. 26-33 : maintenant *fantastique* de la peau... m'épouvan-
taient. Ses cheveux *soyeux*, qu'il avait laissés croître *négligemment*,
flottaient dans leur étrange *finesse arachnéenne* plutôt qu'ils ne tom-
baient autour de sa face, et je ne pouvais, même en m'y *appliquant*,
trouver dans leur *fantastique allure* quoi que ce soit d'humain.

Page 98, l. 3-4 : bientôt qu'elle provenait d'une *suite* d'efforts faibles et
infructueux pour maîtriser...

— l. 6 : quelque chose de *cette nature*, et j'y...

— l. 10-11 : Son geste était à la fois *vif* et *indolent*. Sa voix...

— l. 14 : *pausée*. — 1869 : *posée*. — Poe : *unhurried*. — Nous
n'avons pas d'objection contre la correction du texte posthume,
mais enfin Baudelaire avait écrit *pausée* dès 1855 et l'a maintenu
en 1857. Nous avons donc cru devoir respecter son orthographe.

— l. 15-16 : à ce parler *guttural* et *métallique*, parfaitement...

— l. 17 : chez le parfait *ivrogne* ou chez l'*incorrigible*...

— l. 20-22 : et des *consolations* qu'il *espérait tirer* de moi. Il
entra, au bout de *quelque temps*, dans *quelques explications* sur le carac-
tère qu'il *attribuait* à sa maladie.

— l. 25-33 : immédiatement, — *qui*, sans aucun doute, se passerait
bientôt. Elle se manifestait... Quelques-unes, qu'il m'*expliqua*,
m'intéressèrent et... et le ton dont il se servait y aient *quelque peu*
contribué. Il souffrait beaucoup d'une acuité ⁽¹⁾...; les aliments les
plus *insipides* étaient... porter que des vêtements...

Page 99, l. 1-5 : d'un certain tissu; les odeurs des fleurs... quelques
sons, particulièrement ceux... ne lui *causaient* pas d'horreur.

(1) 1857 seulement : *acuité*. — Cf. p. 73, l. 2.

Page 99, l. 6 : Je *découvris* qu'il était l'esclave vaincu d'une espèce...

— l. 8-9 : que je meure *dans* cette déplorable folie. C'est ainsi, et non pas...

— l. 12 : quelconque, *de l'ordre* le plus vulgaire,...

— l. 13-18 : de mon âme. *En vérité*, je n'éprouve pas l'abhorrence du danger, excepté... Dans ce *déplorable* état d'énervation, je sens... avec ce *bideux* fantôme, — La Peur!

— l. 24-32 : influence dont il *démontrait* la force *hypothétique* en des termes... dans la *simple* forme et l'essence du manoir héréditaire avaient, disait-il, *usurpée* sur son esprit, — un effet que la *substance* physique des *vieux* murs, des tours et du *sombre* étang dans lequel ils se *réfléchissaient* avaient (*sic*) à la longue produit dans la partie morale de son existence.

Page 100, l. 2-4 : plus naturelle et plus intelligible, — à la maladie cruelle et déjà *très-ancienne*, et enfin,...

— l. 9 : et le désespéré, — le dernier de...

— l. 11-12 : partie *éloignée* de la chambre...

— l. 13-22 : avec un étonnement, où ... terreur, — et il me sembla... compte de *pareilles* sensations. Un sentiment de stupeur... ses pas à mesure qu'elle s'éloignait. A la longue une porte se ferma sur elle, — mon regard... et je pus seulement *m'apercevoir* qu'une... sur les doigts *émaciés* à travers...

— l. 29-30 : bravement *lutté* contre la force de la maladie et n'avait pas pu se décider à se mettre...

— l. 31-33 : au château, elle *succombait*, — comme son frère... à la puissance destructrice qui la *prostrait* et j'appris...

Page 101, l. 1 : sur sa personne serait probablement...

— l. 7-13 : les étranges *mélodies* qu'il improvisait sur sa guitare. Et ainsi, comme une intimité... étroite me permettait de *pénétrer* toujours avec moins de discrétion dans les profondeurs de son âme, je constatais

amèrement la *futilité* de tous mes efforts pour *consoler* un esprit... qui lui *était* inhérente,...

Page 101, l. 16-23 : Je *porterai* toujours *en moi* le souvenir... que je passai seul avec le *propriétaire* de la maison Usher. Mais je *m'efforçais* en vain de donner une *idée* du caractère... m'entraînait ou me dirigeait. Une *idéa*lité *ambitieuse* et *grandement* *immodérée* projetait sur toutes choses un *éclat* sulfureux. Ses longues *mélodies* funèbres *improvisées* résonneront...

— l. 25-29 : une certaine *variation* singulière ou plutôt une *perversion*... que couvait sa *fantaisie élaborée*, et qui... me donnait *quelquefois* le frisson, ... d'autant plus *intense* que je...

— l. 33 : un échantillon qui pût tenir, — *si petit qu'il fût*, dans le compas...

Page 102, l. 2 : il arrêta*t* l'*attention*, il s'imposait à elle. Si jamais...

— l. 4-9 : dans les circonstances qui m'*environnaient*, — il *surpassait* des pures... l'*hypochondriaque* ⁽¹⁾... jeter sur ses toiles une intense et *intolérable* terreur, dont je n'ai jamais senti l'ombre même dans... de Fuseli qui sont certainement *éclatantes*, mais...

— l. 12 : exclusive, qui...

— l. 14-23 : long et rectangulaire... sans aucun *accident* ni *dessin* qui arrêta*t* le regard. Certains détails... que cette *excavation* s'allongeait à une profondeur... terre. On ne *remarquait* aucune issue dans le parcours de son immense *étendue*; on ne... lumière; — et cependant un *flot* de rayons intenses roulait *au-travers* et *inondait* le tout...

— Cf. dans *LES FLEURS DU MAL*, *Rêve parisien*, v. 45-48 :

Nul astre, d'ailleurs, nuls vestiges
De soleil, même au bas du ciel,
Pour illuminer ces prodiges,
Qui brillaient d'un feu personnel !

⁽¹⁾ 1869 : l'*hypochondriaque*... — Nous avons cru devoir conserver ici l'orthographe de l'édition originale, d'abord parce qu'elle n'y est pas accidentelle — on la retrouve p. 106, l. 27 et p. 111, l. 31, — et puis parce qu'elle se justifie étymologiquement.

Page 102, l. 25 : J'ai parlé tout à l'heure de l'état...

— l. 27, tous textes : instruments à corde (sing.).

— l. 28-page 103, l. 1 : il avait confiné son art, — *car il ne travaillait que sur sa guitare*, — qui avaient... fantastique. Mais on ne pouvait pas se rendre compte de la même manière de la brûlante facilité de ses improvisations. Il fallait évidemment qu'elles fussent dans les notes...

Page 103, l. 5-12 : ... mentales, qui ne s'observent, comme je... de la plus grande excitation artificielle. Je me suis... les paroles d'une de ces rapsodies. Peut-être... quand il la *chanta* parce que je *crus* m'apercevoir pour la première fois, sous le voile de sa pensée symbolisée, que Usher avait... son état; il sentait que...

— l. 15 : tels que je les transcris.

Pour la pièce de vers qui suit, les variantes sont si nombreuses, que nous croyons préférable de reproduire le premier texte *in extenso* :

I

Dans la plus verte de nos vallées
 Habitée par les bons anges,
 Autrefois un beau, un magnifique palais,
 — Un radieux palais, — dressait sa tête.
 Dans le domaine du monarque Pensée,
 Il s'élevait;
 Jamais Séraphin ne déploya ses ailes
 Sur un bâtiment à moitié aussi beau.

II

Des bannières orangées, splendides, dorées,
 Flottaient et s'épandaient de ses lambris;
 (Toutes ces choses, — toutes ces belles choses — étaient dans le vieux,
 Dans le très-vieux temps),
 Et, à chaque douce brise qui folâtrait
 Dans cette atmosphère charmante,
 Le long des remparts blancs et pavoisés
 S'échappait un parfum voltigeant.

III

Les voyageurs qui passaient dans cette heureuse vallée,
 A travers deux fenêtres lumineuses, voyaient
 Des esprits qui se mouvaient harmonieusement
 Aux accords d'un luth bien accordé,
 Tout autour d'un trône, où, siégeant
 Comme un porphyrogénète,
 Et dans un apparat digne de sa gloire,
 Apparaissait le maître suprême de l'empire.

IV

Et toute brillante de nacre et de rubis
 Était la porte du beau palais,
 A travers laquelle passait et s'épanchait, et s'épanchait toujours,
 Et irradiait dans toutes les directions
 Une foule d'Échos dont la délicieuse fonction
 Se bornait à chanter,
 Avec des voix d'une beauté merveilleuse,
 L'esprit et la sagesse de leur souverain.

V

Mais des êtres malfaisants en robes de deuil
 Ont assailli la haute autorité du monarque.
 — Ah ! pleurons ! car jamais le matin
 Ne poindra sur lui, le désolé ! —
 Et, tout autour de son palais, la gloire
 Qui resplendissait et florissait
 N'est plus qu'une histoire, un souvenir obscur
 Des vieux âges défunts !

VI

Et maintenant les voyageurs de la vallée,
 A travers les fenêtres rouges, voient
 De vastes formes qui se meuvent fantastiquement
 Aux sons d'une mélodie discordante ;
 Pendant que, semblable à un rapide et affreux torrent,
 A travers la porte pâle,
 Se rue éternellement une hideuse multitude,
 Qui éclate de rire, — car elle ne peut plus sourire.

Page 103, cf., pour la première strophe :

Mon cœur est un palais flétri par la cohue;...

(*LES FLEURS DU MAL, Causerie*)

— pour la strophe V :

L'éclat de ce soleil d'un crêpe se voila;
 Tout le chaos roula dans cette intelligence,
 Temple autrefois vivant, plein d'ordre et d'opulence,
 Sous les plafonds duquel tant de pompe avait lui.
 Le silence et la nuit s'installèrent en lui,
 Comme dans un caveau dont la clef est perdue.

(*Ibid., Cbâtiment de l'Orgueil.*)

— et enfin, à propos des deux derniers vers de la strophe VI :

Je suis de mon cœur le vampire,
 — Un de ces grands abandonnés
 Au rire éternel condamnés,
 Et qui ne peuvent plus sourire!

(*Ibid., L'Héautontimorouménos.*)

Page 105, l. 5-6 : les inspirations surgissant de cette ballade...

— l. 8-9 : non pas en raison... mais à cause...

— NOTE. Elle ne figure pas dans le texte du *Pays*. — Watson (Richard) et l'évêque de Landaff (plus couramment Llandaff) sont une même personne. — Les *Chemical Essays*, London, 1757, 5 vol. in-8°.

— l. 13-14 : imagination délirante, l'idée... plus bardi et empiétait...

— l. 16-18 : exprimer jusqu'à quel degré, avec quelle bonne foi et quel abandon il se livrait à cette croyance. Cette espèce de dogme toutefois se rattachait — comme je l'ai déjà insinué plus haut — aux pierres...

— l. 24-28 : et des arbres décrépits qui s'élevaient à l'entour, — mais surtout par l'immovibilité de cet arrangement et par sa répétition dans les eaux dormantes de l'étang. [*L'évidence* de cette sensibilité se manifestait — disait-il, et je tressaillais en l'écoutant parler, — dans la...

Page 106, l. 9-11 : accord *complet* avec ce... Nous *parcourions* ensemble...

— l. 12-16 : Quelques précisions sur les ouvrages dont il est ici question et dont le titre n'est pas exactement donné : *Belpégor*, lire : *Novella di Belfagor arcidiavolo* (Giunti, 1549); *Les Merveilles... Les Merveilles du Ciel et de l'Enfer et des terres planétaires et astrales* (1782. — Cf. Jean Pommier, *La Mystique de Baudelaire*, Les Belles Lettres, 1932, p. 170); *Le Voyage souterrain... Nic. Klimii iter subterraneum...* (Hafniæ, 1741 ou 1745); *La Chiromancie...* pour Flud : *Katbolicon Medicorum Katoptron* (1631), Port. III, Part. II, lib. II : *De signis, sive præsagiis chiromanticis*; pour Jean d'Indaginé : *Introductio in Chiromantiam* (1522); pour Cureau de la Chambre : *Discours de la Chiromancie* (1653); pour Thieck : *Das alte Buch und die Reise in's Blaue binein* (1835).

— l. 18-19 : du *Diratorium*... — L'ouvrage, fort rare aujourd'hui, est de 1503. Le *Manuel du Libraire* n'en indique aucune édition in-8°, mais mentionne qu'il a été réimprimé plusieurs fois.

— l. 19-21 : des passages... — V. *Chorographia*, I, 4, 4; I, 8, 10; III, 19, 6, — (1855-1857) : *Ægipans*. Nous n'avons pas cru devoir conserver cette faute, corrigée en 1869.

— l. 24-25 : Les *Vigilia*, etc. S. I. n. d. (Maguntia, J. Schoeffer, c^a 1476). Mais la seule édition indiquée dans le *Manuel du Libraire* (Supplément) est pet. in-8°.

— l. 27 (1869) : hypocondriaque. — V. la note sur la p. 102, l. 4-9.

— l. 32-33 : La raison *matérielle* qu'il donnait de ce singulier *procédé* était...

Page 107, l. 1-6 : pas la *liberté* de contredire. Il avait *été* — disait-il du moins, — *induit* à cette résolution *par des considérations tirées* du caractère... *défunte*, *par certaines demandes importunes* et indiscretes de la part..., et *par la situation*...

— l. 9-11 : je n'eus pas la *moindre* envie de m'opposer... une *précaution tout à fait puérile*, mais certainement...

Page 107, l. 17-19 : cette atmosphère *pesante*, ne nous *prétaient qu'un faible secours*, — était petit...

— l. 21-22 : où *j'avais* ma chambre...

— l. 25-26 : matière *singulièrement combustible*; car une partie de la *voûte* et toutes les parois...

— l. 32-33 : notre fardeau funèbre dans cette région d'horreur, nous...

Page 108, l. 1-2 : pas encore *cloué*, et nous...

— l. 3-5 : fixa d'abord... peut-être ma pensée,...

— l. 7 : d'une nature *inintelligible* avaient toujours...

— l. 13-18 : d'un caractère *positivement* cataleptique.... ce sourire *indécis* et équivoque qui est si... et nous *clouâmes* le couvercle, et, après avoir *fermé* la porte... nous reprîmes, *très-fatigués*, notre chemin...

— l. 22 : un changement *remarquable* dans...

— 27-28 : avait revêtu, *s'il était possible*, une couleur encore plus spectrale;...

Page 109, l. 2-5 : quelque *lourd* secret, ... nécessaire pour le *divulguer*. D'autres fois... de conclure aux *pures* bizarreries inexplicables de la folie, car...

M. Seylaz (*op. cit.*) a rapproché ce passage du vers célèbre :

Le secret douloureux qui me faisait languir.

(*LES FLEURS DU MAL, La Vie Antérieure.*)

— l. 9-10 : Je sentais glisser en moi, par une gradation *imperceptible*, mais sûre...

— l. 16-21 : les heures *fuyaient*, *fuyaient* toujours. Je m'efforçai d'avoir raison de l'agitation nerveuse qui *s'était emparée* de moi. J'essayai de... sinon *en totalité*, à l'influence *dangereuse* du...

Page 109, l. 26-29 : Mais mes efforts furent *infructueux*. Une *insurmontable*... une angoisse *inexplicable*, un cauchemar *qui n'avait aucune raison d'être*, vint s'asseoir... respirai *fortement*, je fis...

Page 110, l. 2-4 : à de longs intervalles, *entre* les accalmies... intense sensation d'horreur...

— l. 6-7 : je m'efforçai de sortir du déplorable état dans lequel j'étais tombé en marchant çà et là à grands pas dans la chambre.

— l. 9-12 : J'avais *déjà* fait... sur l'escalier voisin... Je reconnus *alors* que c'était... il frappa un coup *léger* à ma porte...

— l. 14-16 : ... *pâleur cadavérique*; — mais en outre il y avait dans... et dans toute sa *contenance* une espèce...

— l. 18-19 : j'accueillis sa *venue* comme un soulagement.

— l. 20-22 : dit-il brusquement, après avoir regardé *fixement* autour de lui *pendant* quelques minutes, — vous n'avez...

— l. 24 : ainsi, et *baissant* soigneusement l'*abat-jour* de sa lampe, il...

— l. 28-31 : une nuit d'orage *rudement* belle, une nuit étrange dans son horrible beauté. Une trombe *déployait* apparemment sa *fureur* dans notre voisinage;...

— l. 33 : des nuages, *qui étaient* descendus...

Page 111, l. 1-6 : sur les tours du château, ne nous empêchait pas de *percevoir* la *vélocité*... de l'horizon *sans* se perdre... *densité*, *dis-je*, ne nous empêchait pas de voir *cela*; *cependant* nous n'apercevions...

— l. 9-10 : dans un étroit horizon, *étaient éclairées* par la clarté...

— l. 12 : l'enveloppait d'un linceul...

— l. 13-15 : Vous ne contemplerez pas *ce spectacle*! — *dis-je*... et je le conduisis avec une...

— l. 16-19 : Ces *phénomènes* qui vous mettent... sont purement... tirent-ils leur origine *fantastique* des miasmes... Fermons la fenêtre.

Page 111, l. 24-28 : *Le vieux livre que j'avais pris* était *le Fou triste* de sir Lancelot... par plaisanterie, — *mauvaise plaisanterie*, — car, en vérité, dans sa *lourde* et *baroque* prolixité...

— *Le Fou Triste*. — Poe : *The Mad Trist*, c'est-à-dire *L'aventureuse Assignment*. — Nous n'avons pas trouvé trace de cet ouvrage non plus que de son auteur prétendu. Ne s'agirait-il pas ici d'une supercherie littéraire? Ce nom de *Canning* en autorise particulièrement le soupçon, car c'est sous celui-là que Chatterton avait perpétré une bonne partie des siennes, et Chatterton était encore très lu du temps de Poe. — Signalons d'autre part une rencontre singulière : dans son *Dictionnaire historique*, Bayle, à l'article *Caninius*, renvoie à *Lancelot*.

— l. 31 (1869) : *hypocondriaque*. — V. la note sur la p. 102, l. 4-9.

Page 112, l. 1-4 : ... l'exagération de l'insanité dont j'allais lui lire des échantillons. A en juger... d'écouter les paroles du romancier, j'aurais... succès de mon stratagème.

— l. 5 : J'en étais arrivé à cette partie bien connue...

— l. 6-8 : cherché à trouver à l'amiable un refuge dans l'habitation d'un ermite,... en devoir de procéder par la force.

— l. 11-16 : qui était maintenant très fort,... avait bu, se décida à ne pas parlementer plus longtemps avec... malice, et sentant... et craignant que la tempête n'augmentât, leva décidément sa massue,...

— l. 18-22 : et alors, tirant vigoureusement à lui, il fit craquer, il arracha, il fit sauter... que le son du bois sec et rauque porta l'alarme jusque dans les échos de la forêt.»

— l. 23-30 : je tressaillis et pendant un instant je m'arrêtai; car il... mon imagination malade, — il m'avait semblé... du noir, il... à mes oreilles un bruit... l'écho, — sans doute sourd et amorti — du bruit... si minutieusement décrit par sir Lancelot.

— l. 32 : car parmi le frémissement des châssis...

Page 113, l. 1 : n'avait rien qui pût...

Page 113, l. 3-5 : Mais Ethelred, le vaillant champion, passant alors à travers la porte, fut grandement irrité et étonné de n'apercevoir...

— l. 6-7 : monstrueuse et squammeuse (*sic*), avec...

— l. 9-12 : un bouclier de cuivre brillant, ... cette légende gravée :

Celui qui entrera ici aura conquis la cabutte;

Celui qui tuera le dragon aura gagné le bouclier.

Poe : Who entereth herein, a conqueror hath bin;

Who slayeth the dragon, the shield he shall win.

L'étonnante variante que montre le premier vers, a été causée, observe judicieusement M. Le Dantec, par la confusion entre la vieille forme *bin* du verbe être (*been*) et le mot *bin* (cabine).

— l. 16-19 : empesté avec un burlement si horrible, si âpre... qu'Ethelred eût volontiers bouché ses oreilles pour se garantir de ce terrible bruit dont il n'avait jamais entendu l'analogue jusqu'alors.»

— l. 21-25 : avec le sentiment d'un profond étonnement... à douter que maintenant je n'eusse entendu... un son profond et positivement distinct, un son âpre et prolongé, — un bruit singulièrement...

— l. 28 : je l'étais réellement lors de cette...

— l. 30-p. 114, l. 1 : sensations contraires dont les principales étaient un étonnement et une frayeur extrêmes, j'eus néanmoins assez d'empire sur moi-même pour éviter... nerveuse de mon compagnon.

Page 114, l. 4 : [De la position qu'il occupait primitivement vis-à-vis...

— l. 6-8 : assis juste en face de la porte de la chambre; et maintenant je ne pouvais surveiller sa physionomie qu'imparfaitement, — quoique je visse bien que...

— l. 11-12 : je savais qu'il ne dormait pas; — l'œil que... était tout grand ouvert et fixe.

— l. 13-16 : cette idée, — car il vibrait dans un balancement alternatif très léger, mais uniforme et constant. Je fis rapidement ces remarques, et je... sir Lancelot...

Page 114, l. 19-21 : ... du dragon, *songea au bouclier d'airain, et aux paroles magiques qui étaient gravées dessus; il écarta le corps qui lui barrait le chemin et...*

— l. 23-24 : lequel n'attendit pas...

— l. 28-33 : — comme si un bouclier d'airain tombait pesamment en ce moment... d'argent, — *je perçus un écho distinct...* — mais comme *précédemment* assourdi. J'étais... je *bondis* sur mes pieds,... interrompu son *mouvement cadencé*. Je me précipitai...

Page 115, l. 1 : le fauteuil qu'il n'avait pas quitté. Ses yeux...

— l. 5 : un sourire *maladif* trembla...

— l. 8-12 : et enfin j'*aspirai* l'horrible signification... — N'entendez-vous pas? — *Oui*, j'entends, et j'ai *déjà* entendu. — Pendant longtemps, — longtemps, — longtemps, — bien des minutes,...

— l. 18-19 : entendus, — *pendant* bien des jours,...

— l. 23 (1869) : Dites plutôt le bruit de sa bière... — Coquille sans doute. Poe : the rending of her coffin.

— l. 25 : Oh! où *me sauver*? Ne sera-t-elle pas ici...

— l. 28 : ... l'escalier. *N'ai-je pas distingué* l'horrible...

— l. 30 : sur ses pieds, et *cria ces mots*, comme si...

Page 116, l. 1-6 : de sa parole eût eu la puissance... que désignait le *fou*, entr'ouvrirent lentement... l'œuvre d'une *raftale soudaine*; mais alors derrière cette porte se tenait la haute figure voilée de lady Madeline Usher. Il y avait...

— l. 9 : Pendant *quelques minutes* elle resta...

— l. 11 : en avant sur le corps de son frère...

— l. 12-13 : à terre; — *il n'était plus qu'un cadavre* et la victime des terreurs qu'il avait pressenties.

— l. 16 : quand *je me retrouvai dans l'antique avenue*.

Page 116, l. 20-23 : Ce rayonnement était *celui* de la pleine lune qui... et *qui* maintenant brillait *fortement* à travers... naguères,...

— l. 27-33 : éclata tout un coup (*sic*) à ma vue. — *Ma* *cervelle* *vacilla* quand je vis les puissantes murailles *se* partager en deux et s'écrouler; — il se fit... voix d'un millier de torrents, — et les eaux profondes et croupissantes de l'étang se refermèrent tristement... sur les *débris* de la maison Usher.

LE Puits ET LE PENDULE.

Première version française; sinon établie sur le texte de l'édition posthume (voir plus bas) du moins conforme à ce texte; elle parut d'abord dans la *Revue de Paris*, sous la rubrique : *Littérature étrangère*, livraison d'octobre 1852, puis dans *le Pays*, n^{os} des 3 et 4 août 1854.

Les deux textes sont identiques, hors que l'épigraphe ne figure pas dans le premier, non plus que le nom du traducteur, — cette dernière circonstance s'explique peut-être du fait de la publication de *l'Homme et la Mer* et du *Reniement de saint Pierre* (LES FLEURS DU MAL, XIV et CXXIX), dans la même livraison de la *Revue de Paris*, — et quelques rares passages exceptés. Ils montrent un contre-sens (p. 118, l. 10-11), et des fautes dues à une connaissance insuffisante de l'anglais (p. 132, l. 31 et 136, l. 33). Le texte de 1857 a corrigé ceux-ci et a rétabli deux phrases ou membres de phrases omis antérieurement (p. 120, l. 17-18 et p. 129, l. 2-3). 1869 a apporté une correction qui se justifie (p. 138, l. 16).

La publication à la *Revue de Paris* donna lieu à une friction assez vive entre Maxime Du Camp, alors directeur de cet organe, et Baudelaire. Deux lettres qu'ils échangèrent ont été publiées à ce sujet, l'une dans la biographie d'E.-J. Crepet (*op. cit.*, p. 355) où l'on voit Du Camp prier son collaborateur, sur un ton fort raide (qu'a relevé Asselineau dans ses *Baudelairiana*, *ibid.*, p. 286), d'aller corriger ses épreuves et de donner le bon à tirer séance tenante; l'autre, recueillie par le regretté commandant E. Martin dans son *Charles Baudelaire*, LETTRES AUTOGRAPHES (V^{re} J. Leroy, 1924), qui nous montre le traducteur déployant un luxe de motifs assurément propre à exaspérer l'homme irritable qu'était Du Camp, à l'effet d'en obtenir un suprême délai pour les corrections dernières :

« Comme je suis persuadé qu'en passant ce soir à l'imprimerie vous serez en colère ou au moins surpris par l'absence de mon manuscrit et que je ne

veux pas que vous soyez inquiet, je vous écris⁷ pour vous dire que la nécessité de trouver un certain Mr Mann de qui dépend l'interprétation d'UNE LACUNE et de PASSAGES littéralement INTRADUISIBLES, parce qu'ils sont altérés suivant moi, m'a empêché d'envoyer hier matin le manuscrit de The Pit and the Pendulum à l'imprimerie, mais qu'il est prêt, et que, quand même je ne pourrais pas collationner aujourd'hui mon édition anglaise sur l'ancienne édition américaine de Mr Mann, j'enverrais d'une manière positive mon travail demain, sauf à combler la petite lacune à la correction des épreuves...» (16 septembre 1852).

Ajoutons que le Mr Mann dont il s'agit ici semble pouvoir être identifié avec le célèbre pédagogue Horace Mann qui voyagea en Europe à l'époque en question.

Dans sa lettre à sa mère du 26 mars 1853, Baudelaire mentionne *Le Puits et le Pendule* comme «un des plus remarquables échantillons» qui auraient dû entrer dans le «pauvre livre interrompu» destiné à Lecou. (V. HISTOIRES EXTRAORDINAIRES, p. 355-359.)

Les variantes ci-dessous sont communes aux deux textes préoriginaux; celles qui sont particulières au second sont placées entre crochets.

ÉPIGRAPHE. — Apportée par le texte de 1854. — Ce quatrain figurerait, nous assure-t-on, dans les *Curiosities of Literature* de I. Disraeli. Nous ne l'y avons pas trouvé. Mais nous n'avons pu voir les éditions américaines de cet ouvrage.

Page 117, l. 2 : et, quand à la fin ils...

— l. 5 : fut la dernière accentuation distincte qui...

— l. 6 : le son de la voix...

— l. 7-12 : dans un bourdonnement indéfini comme celui d'un rêve. Cela apporta dans mon âme l'idée vague d'une rotation, d'un mouvement circulaire, — peut-être à cause de l'association que dans ma pensée je fis de ce bourdonnement avec une meule ou une roue de moulin. Mais cet instant fut très court; car... rien. Cependant, pendant...

— NOTE : Ce marché existe, mais il n'a ni portes ni inscriptions. — Elle n'est pas suivie d'initiales dans le texte du *Pays*, et ne figure pas dans la *Revue de Paris*.

Page 118, l. 3 : plus blanches que les feuilles sur lesquelles j'...

— l. 4-6 : *minces et serrées* par l'intensité..., — de résolution immuable, — de mépris *cruel* de...

— l. 7-9 : de ce qui *était* pour moi le Destin s'écoulaient toujours de *leurs* lèvres. Je vis *ces* lèvres se tortiller dans une sentence de mort.

— l. 10-11 : et je frissonnai *quand tout bruit cessa désormais pour moi*. Je vis... — Contre-sens corrigé en 1857. — Poe : and I shuddered because no sound succeeded.

— l. 12-14 : quelques moments d'horreur *et de délire*, la lente et imperceptible ondulation des draperies noires qui recouvraient les murs de la salle. Et alors *mes yeux tombèrent* sur les...

— l. 15 : qui *reposaient* sur...

— l. 16-17 : ...charité, et me *semblèrent* des anges...

— l. 19-23 : de mon être *tressaillir* comme si j'avais touché le fil d'une *batterie galvanique*, pendant que les formes angéliques devenaient des spectres *sans pensée*, avec... et je vis que je n'avais aucun...

— l. 23-29 : Et alors *s'insinua* dans mon âme, comme une riche note musicale, l'idée de la *douce quiétude* qu'on doit trouver dans la mort. Cette idée vint doucement et *clandestinement*, et je fus longtemps à en avoir la *pleine conscience*; mais au moment où mon esprit, à la longue, commençait à bien...

— l. 31 - p. 119, l. 2 : leurs flammes *disparurent* entièrement; le noir de la nuit survint; toutes mes sensations *furent* englouties comme dans une *descente soudaine et extraordinaire* de mon âme dans le monde des ombres. L'univers ne fut plus que nuit, silence et immobilité.

Page 119, l. 4-6 : Ce qu'il en restait, je n'essayerai pas de le définir ou même de le décrire. Enfin, tout...

— l. 11-12 : nous déchirons le *tissu enchanté* de...

Page 119, l. 12-14 : tant ce tissu était frêle, — nous ne nous *rappelons pas ce que nous avons rêvé*.

— l. 15-17 : le premier, c'est le sens de l'âme ou sens spirituel; le second, c'est le sens physique, l'existence. Il semble...

— l. 18 : nous pouvions *rappeler* les impressions...

— l. 19-22 : nous retrouverions *ces impressions abondantes en souvenirs du gouffre que nous quittons*. Et ce gouffre, qu'est-il? Comment *pouvons-nous au moins distinguer ses ombres d'avec celles de la tombe?*

— l. 23 : ne viennent pas...

— l. 24 : ...volonté, *cependant*, après...

— l. 25 : ...invitées, pendant que...

— l. 27-29 : Celui qui ne s'est jamais évanoui *ne trouve pas d'étranges palais et des figures extravagantes et familières dans les braises du charbon;*

— l. 30 : flottantes *dans l'air*...

— l. 31 : que *la plupart* ne peuvent apercevoir;

— l. 32 : lui qui *rêve* sur le parfum...

— l. 33 : dont l'âme s'égare à la suite de quelque mélodie...

Page 120, l. 3-4 : Au milieu des efforts *violents et contemplatifs*, de l'énergique application *que j'employai à ramasser*...

— l. 5-15 : dans lequel mon âme *était tombée*, il y eut des moments... il y eut de courts... où *je crus conjurer des...* ne pouvoir appartenir qu'à... Ces ombres de *ma mémoire* me... m'enlevaient et me transportaient en bas, — toujours en bas, — toujours... moment, où *je me sentis torturé par un vertige horrible causé par la simple idée d'une descente infinie*.

— l. 17-18 : que j'éprouvais au cœur. Puis... — Le membre de phrase omis en 1852-54 a été apporté par le texte de 1857.

Page 120, l. 20 : ceux qui me portaient, — une *lugubre compagnie*, — avaient...

— l. 21-22 : limites de l'espace sans bornes, les confins de l'infini, et s'étaient arrêtés vaincus par l'ennui de...

— l. 23 : Ensuite, mon esprit retrouve...

— l. 24-25 : n'est plus que *vertige*, — le vertige d'une mémoire qui se perd elle-même dans des choses horribles.

— l. 29 : tout est confus. Puis de nouveau...

— l. 30 - p. 121, l. 1 : sensation de tintement pénétrant mon être. Enfin la pure conscience de mon existence, sans pensée, — une situation qui dura fort longtemps et qui fut interrompue très-brusquement par la pensée, par un frisson de terreur, et...

Page 121, l. 2 : Puis un violent désir...

— l. 3-5 : Puis un nouveau tressaillement de l'âme et une tentative... complet du jugement du tribunal, des draperies...

— l. 7 : ce n'est que postérieurement et...

— l. 12 : elle tomba pesamment sur...

— l. 14-15 : où je pouvais être. J'étais impatient...

— l. 16 : je n'osais pas. Je redoutais le premier regard jete sur les...

— l. 17-18 : craignisse de voir des... j'étais effrayé de l'idée...

— l. 19 : avec une terrible angoisse...

— l. 20-21 : j'ouvris complètement les yeux. Mes craintes se trouvent confirmées.

— l. 22-25 : Il me sembla que l'intensité des ténèbres me suffoquait. L'atmosphère était intolérablement épaisse. Je restai tranquillement couché et fis...

Page 121, l. 26-28 : Je rappelai à mon esprit les procédés des inquisiteurs, et m'appliquai à trouver un point de départ pour en déduire la réalité de ma situation. La sentence avait eu lieu, et il me semblait...

— l. 30-32 : je ne supposai pas un seul moment que j'étais actuellement mort. Une telle supposition, nonobstant toutes les fictions de ce genre que nous avons lues, est...

Page 122, l. 2-4 : les autos-da-fé⁽¹⁾ et il y en avait eu un dans la nuit qui suivit le jour de mon jugement. Avais-je été ramené à mon...

— l. 6-8 : ... pas être. Les victimes avaient été appelées immédiatement. De plus, mon cachot...

— l. 11 : Une idée terrible poussa soudainement le sang...

— l. 12-16 : et, pour quelques... je retombai dans ma première insensibilité... dressai pour la première fois sur... fibre. Je promenai au hasard mes bras...

— l. 17 : Je ne sentis rien,...

— l. 18 : un pas, dans la crainte de... contre le mur de...

— l. 25-27 : ... librement. Il me parut évident que la mort que je redoutais le plus, la plus horrible de toutes, ne m'était pas destinée.

— l. 33 - p. 123, l. 3 : si étranges et si terribles qu'on ne pouvait les répéter que tout bas. Étais-je condamné à périr de consommation dans... destinée, plus horrible encore,...

Page 123, l. 4 : une mort plus cruelle que l'ordinaire, je...

— l. 6-7 : tout ce qui pouvait m'occuper ou me distraire.

— l. 10-13 : — très-poli, humide... Je le suivis à tâtons, ... la soigneuse défiance que... Cette promenade néanmoins ne me donnait aucun moyen de m'assurer de la...

⁽¹⁾ Tous textes autres que celui de la *Revue de Paris* : les auto-da-fé.

Page 123, l. 18 : quand *je fus* conduit...

— l. 19 : mes vêtements *avaient été*...

— l. 20-22 : l'idée d'attaquer la *surface* du mur et d'y faire une *petite entaille* afin de bien *définir* mon point de départ. La difficulté *sans doute* était...

— l. 24-25 : elle me *semblait* insurmontable. Je déchirai *le bord* de ma robe...

— l. 27 : ...mur. *Dans ma promenade* à tâtons...

— l. 28-30 : ce *baillon* en *finissant le tour*. Mais je... l'étendue du *cachot*...

— l. 32 - p. 124, l. 2 : puis je *bronchai* et je *tombai*. Mon *excessive* fatigue me *contraignit* à rester ainsi *accablé*, et le *sommeil* s'empara *promptement* de moi.

Page 124, l. 5 : circonstance, je *bus* et je *mangeai*...

— l. 8-11 : j'arrivai au *morceau* de serge. *Jusqu'au* moment où je *tombai*, j'avais compté cinquante-deux pas, et *depuis que* je m'étais *remis en route jusqu'à ce que* j'eusse rencontré le *lambeau* de ma robe, quarante-huit. Donc, en tout...

— l. 12-14 : que deux pas *équivalussent* à une *verge*, je *supputai* que le *cachot* avait cinquante *verges* de circuit.

— l. 15-17 : et ainsi je *ne pouvais pas* faire de conjectures sur la forme de ce *caveau*; car je *ne pouvais* m'empêcher de *présumer* que...

— l. 18-19 : Ces recherches *n'avaient pas d'objet bien net*; — *certainement* je *n'y mettais aucun espoir*; mais...

— l. 21 : traverser le *cachot* par le *milieu*. D'abord, j'*avançai*...

— l. 23 : paraissant être d'une matière *solide*, était...

— l. 24-28 : *gluant*. *Peu à peu* cependant, je pris courage et *n'hésitai pas* à marcher *fermement*, m'appliquant à *effectuer le trajet* en

ligne aussi droite que possible. *J'avais fait environ dix ou douze pas de cette manière*, quand le reste de l'ourlet déchiré de ma robe s'embarrassa entre mes...

Page 124, l. 30-32 : Dans le désordre *qui suivit* ma chute, je ne saisis pas *immédiatement* une circonstance *fort* surprenante, qui cependant quelques secondes après, *pendant que j'étais...*

Page 125, l. 4-5 : baigné *par une...*

— l. 7 : et je *frémis quand je découvris que...*

— l. 12 : Pendant *plusieurs* secondes...

— l. 14-16 : à la fin, il y eut dans l'eau... suivi de *forts* échos. Au même instant, il se fit au-dessus de ma tête un bruit comme...

— l. 18-19 : traversa *passagèrement...* et s'éteignit aussi *rapidement*.

— l. 24-25 : j'avais *traité de* fabuleux et d'absurde dans les *récits* qui...

— l. 28 : plus *odieuses* tortures morales.

— l. 29-30 : Ma longue souffrance *avait* détendu mes nerfs, au point...

Page 126, l. 1-5 : résolu à *périr là* plutôt que d'affronter l'horreur des *réservoirs*, que mon imagination multipliait maintenant *ça et là* dans le cachot. Dans *d'autres conditions* d'esprit, j'aurais eu le courage de finir ma misère, d'un...

— l. 7-11 : et je ne pouvais plus oublier ce que j'avais lu à propos de ces puits, — *qu'il entraînait dans le plan de l'abominable génie* qui avait *présidé à leur construction* que l'extinction de la vie n'y fût jamais soudaine.

— l. 14 : je trouvai à mon côté, comme...

— l. 16 : et je bus tout le pot d'un seul coup.

— l. 17-18 : l'eus-je *avalée*, que je m'allourdis (sic) irrésistiblement.

Page 126, l. 19 : *sommeil comme celui...*

— l. 20-22 : je n'en *sais* rien; mais, quand j'ouvris les yeux, de *nouveau* les objets... leur *sinistre*, sulfureuse... d'abord *déterminer* l'origine...

— l. 26 : sur *son étendue*. Les murs...

— l. 27-33 : vingt-cinq *verges* de circuit. Pendant quelques minutes, ce fait fut pour moi un *monde* de trouble, — trouble *singulier* et bien *ridicule* en vérité, car... qui m'*environnaient*, que pouvait-il... que la dimension de ma prison? Mais mon âme prit un intérêt bizarre à *cette* niaiserie, et...

Page 127, l. 2-3 : A la fin, la vérité passa soudainement comme un *trait de lumière*. Dans ma...

— l. 6 : de *serge*; en *réalité*, j'avais...

— l. 8-9 : sur mes pas, — *augmentant* ainsi le circuit presque du double. La confusion...

— l. 13-14 : Je m'étais trompé aussi relativement à la forme du lieu. En...

— l. 15 : j'en avais *tiré* l'idée...

— l. 17 : qui sort de la léthargie ou du sommeil !

— l. 19 : dépressions, ou *des niches*, à des intervalles *irréguliers*. La forme...

— l. 24-26 : barbouillée de *ces* emblèmes auxquels la superstition *matérielle* des moines...

— l. 27-30 : démons, dans des aspects *menaçants*, avec des formes de squelettes, *couvraient* entièrement et *défiguraient* les murs. J'observai...

— l. 32 : étaient *mangées* et flétries, comme...

— l. 33 : le sol de la *chambre*, qui était...

Page 128, l. 2-3 : mais il était unique dans...

— l. 4 : et avec beaucoup d'efforts, — ...

— l. 5-10 : avait été singulièrement changée pendant mon assoupissement. J'étais... sur mon dos, ... espèce de *châssis* en bois très-bas. J'y étais solidement attaché par une longue courroie qui m'enveloppait comme une ceinture; elle faisait plusieurs tours sur mes membres et sur mon corps,...

— l. 12-16 : me fallait-il faire une opération très-difficultueuse pour atteindre la nourriture... de terre qui gisait à côté de moi... Je m'aperçus avec terreur que j'étais dévoré d'une soif insupportable. Il me sembla...

— l. 20 : Levant les yeux, j'observai le plafond...

— l. 22-23 : et fabriqué comme les murs latéraux.

— l. 23-27 : une singulière figure attira toute mon attention; c'était l'image peinte du... un objet qu'à un coup d'œil fugitif je jugeai être l'image...

— l. 29-33 : dans l'apparence de cette machine, chose qui m'incita à la regarder plus attentivement. Pendant que, les yeux en l'air, je la fixais directement, — car... moi, — il me sembla qu'elle était douée de mouvement. Une minute après,...

Page 129, l. 1-5 : Son balancement était court et lent. Fatigué à la longue... je tournai mes yeux sur les autres...

— On voit que dans les textes préoriginaux la phrase qui commence avec les mots : « Je l'épiai » avait été omise.

— l. 7-11 : vis qu'il était traversé par d'énormes rats. Ils étaient... puits, qui était placé juste sous mes yeux, à ma droite. Même pendant que j'avais les regards fixés dessus, ils venaient en troupes précipitées, avec des yeux voraces, affriandés par l'odeur du plat. Il me fallait...

— l. 12 : pour les effaroucher et les en éloigner.

— l. 14-15 : car je ne pouvais avoir qu'une notion très imparfaite du temps, quand...

Page 129, l. 17-20 : accru *d'environ* une verge ; sa *vélocité*, conséquemment, était aussi beaucoup plus grande... me troubla *fortement* fut...

— Cette *conséquence* de l'allongement du parcours, se traduisant par une augmentation de *vélocité*, ne laisse pas d'étonner d'abord. Il faut se rappeler qu'il s'agit ici non de la durée de l'oscillation, mais de la vitesse du croissant sur sa trajectoire.

— l. 21-28 : avec quelle *frayeur*, il est... d'acier *brillant* ayant... de *large* d'une corne... le *côté* inférieur... comme un *rasoir*... il semblait lourd et massif, s'*élargissant* à partir du *coupant* et s'*épa-*
nouissant en une... Il était *appendu* à une lourde *tringle* de cuivre...

— l. 30-31 : Je ne pouvais pas longtemps douter de la *destinée* qui m'avait été préparée par l'ingéniosité monacale, si grande en fait de *tortures*. Ma...

Page 130, l. 1-2 : destinées à un *sectaire endurci* tel que moi, — le puits, *type* de l'...

— l. 4-10 : des accidents, et j'avais deviné que la *torture* à l'état de surprise formait une *partie* importante de tout le système monstrueux et dramatique de ces *cabots mortels*. Puisque j'avais *dérangé* le *drame*, et qu'il n'entrait pas dans ce plan démoniaque de me précipiter par *force* dans l'abîme, j'étais dès lors voué, — il n'y avait pas d'autre alternative, — à...

— l. 12-13 : je faisais de *ce terme*.

— l. 14-16 : Que sert de... d'horreur, d'*horreur homicide* durant... oscillations *précipitées* de...

— l. 20-21 : il se peut qu'il se soit *écoulé* plusieurs jours avant...

— l. 25-28 : de le faire descendre plus rapidement. Je devins fou, *forcené*, — je m'agitai et m'efforçai... d'aller au-devant de cette *lame terrible*. Puis je tombai soudainement dans...

— l. 30 : quelque *rare joujou*.

— l. 31-p. 131, l. 7 : Il y eut là pour moi un... insensibilité ; il fut court, car, en revenant au *sentiment*, je ne trouvai... Cependant *ce*

temps pouvait avoir été long, — ...qui prenaient note...et qui auraient pu arrêter... j'éprouvai une langueur et une faiblesse — ... comme par l'effet d'une... milieu des agonies de cette période, la nature...

Page 131, l. 10-19 : que les rats avaient épargné... une pensée faite moitié de joie, moitié d'espérance... Cependant, qu'avais-je à faire avec l'espérance? C'était, comme je l'ai dit, une pensée double et incomplète, telles que l'homme en a souvent et qui... Je sentis qu'elle était faite de joie et d'espérance; ...morte dans sa formation. En vain je m'efforçai à la reconquérir et à la parfaire. Une longue...

— l. 22-31 : ...dans le sens contraire de ma longueur... le croissant devait traverser... de ma robe, il repartirait, — reviendrait et répéterait son opération, — toujours, — et toujours. Malgré son terrible et vaste balancement (qui comprenait un espace de trente pieds et plus peut-être) et la sifflante pesanteur de sa chute, qui... de fer, après tout, l'éraïlement de ma robe devait être le seul résultat cause par son prochain contact, dans quelques minutes. Et sur...

— l. 33-p. 132, l. 7 : avec une grande opiniâtreté d'attention, comme si, par cette méditation, je pouvais arrêter à ce degré la descente de l'acier. [Je m'efforçai de rêver au son que... à travers le tissu de mon vêtement, à la sensation... que l'érosion de ma robe produirait sur mes nerfs. Je m'appesantis sur cette série de bêtises jusqu'à ce que mes dents fussent agacées.

Page 132, l. 8-15 : il glissait toujours irrémissiblement plus bas... un plaisir insensé à comparer la rapidité de son mouvement de haut en bas avec son mouvement latéral. A droite, — à gauche, — en long et en large, — avec le cri d'un... avec l'allure clandestine du tigre! Je ris et je hurlai alternativement, selon que l'une ou l'autre idée prédominait.

— l. 20 (1852 seulement) : Je pouvais manœuvrer ma main...

— l. 26-31 : Toujours plus bas! — toujours incessamment, — ... Je soufflais et m'agitais à... convulsivement à chacun de ses mouvements. Mes yeux suivaient les arcs qu'il décrivait avec l'ardeur d'un désespoir insensé, et se fermaient d'eux-mêmes spasmodiquement... —

Poe : they closed themselves spasmodically... — Faute corrigée en 1857. — Cf. p. 74, l. 23-24 et 136, l. 31-33.

Page 133, l. 1-6 : je tremblais dans *chaque* nerf... qu'il suffirait bientôt que la machine descendît d'un *petit* cran... cette hache *brillante et acérée*. C'était l'espérance qui excitait ainsi mes nerfs à trembler, et tout mon être à se replier... même *dans la torture*, — qui chuchotte (*sic*)...

— l. 10-13 : en contact avec... — et cette observation entra dans mon esprit avec le calme... — depuis des jours...

— l. 14-19 : le bandage ou *la ceinture* qui... par une *sangle unique*. La première atteinte du croissant *en forme de rasoir*, à travers une *portion* quelconque du bandage, *rendrait donc plus facile* l'action de ma main gauche pour me débarrasser du reste. Mais...

— l. 24-29 : ma poitrine à *l'endroit que le pendule devait marquer de son sillon?* Tremblant... de ma faible et vraisemblablement ma dernière espérance, je *soulevai la tête assez haut* pour voir... La *ceinture* enveloppait *absolument* mes membres et mon corps, et le *traversait* dans tous les sens,...

— l. 31-33 : position primitive, que je sentis mon esprit traversé par quelque chose que je ne...

Page 134, l. 2 : une moitié avait...

— l. 5-7 : à peine vivante, à peine définie, mais enfin elle était complète. Je pensai dès lors immédiatement, avec l'énergie nerveuse du désespoir, à *procéder à son exécution*.

— l. 10-12 : Ils étaient hardis, *féroces*, voraces, — leurs yeux rouges *braqués* sur moi... faire leur proie de *ma personne*.

— l. 15-23 : Excepté un *tout petit morceau*... du plat. J'avais contracté une habitude de balancement et d'agitation de la main vers... cette vermine imprimait souvent ses dents... qui restait, je frottais avec soin le bandage...

— l. 25-26 : furent étonnés et effrayés du changement, — *c'est-à-dire* de la cessation...

Page 135, l. 1-6 : ils le *francbirent* et sautèrent... sur ma personne. Le mouvement... ils évitaient sa rencontre et... le bandage huileux. Ils se pressaient sur moi, fourmillaient et s'amoncelaient en tas. Ils se tortillaient...

— l. 9-15 : ma poitrine et de pesantes nausées glaçaient mon cœur. Encore... je sentais que la bataille serait finie... dans mes calculs et je n'avais pas...

— l. 16-18 : La ceinture pendait en rubans autour... du pendule pressait déjà... avait attaqué la serge...

— l. 23-26 : Avec un mouvement oblique, avec beaucoup de précaution, mais sans hésitation, lentement... hors du réseau du bandage et des atteintes de la lame. Pour...

— l. 27-28 : à peine dégagé de mon...

— l. 31 : C'était une leçon...

Page 136, l. 1-3 : à la mort dans une espèce... d'agonie que pour être livré à une autre forme d'agonie pire que la mort. A cette...

— l. 4-9 : parois de métal qui m'environnaient. Quelque chose... se manifestait, s'était introduit dans la chambre. Pendant quelques minutes, perdu dans une abstraction vague et pénible, j'essayai de vaines...

— l. 10-12 : je pris connaissance pour la première... large environ d'un demi-pouce,...

— l. 15-16 : mais en vain, de regarder par...

— l. 17-18 : me relevais en renonçant à mon essai, le mystère... se dévoila enfin à...

— l. 20-24 : des figures des murs fussent... semblaient fanées et indécises. Ces couleurs avaient pris maintenant un éclat surprenant et très-intense qui augmentait à chaque minute, et qui donnait à ces... un aspect qui aurait agité des...

— l. 26 : étaient fixés sur...

Page 136, l. 28-30 : de l'éclat *livide* d'un feu que je ne pouvais contraindre mon imagination à regarder comme non-réel.

Non réel ! Il...

— l. 31-33 : suffocante envahit la prison!... yeux ouverts sur... de rouge se répandait d'elle-même sur... — Poe : A richer tint of crimson diffused itself over... — Faute corrigée en 1857. Cf. p. 74, l. 23-24 et p. 132, l. 31.

Page 137, l. 2 : J'étais haletant. J'ouvris la bouche pour respirer!

— l. 5-7 : Je m'éloignai du métal... cachot. A travers l'image de la terrible destruction qui me menaçait, l'idée...

— l. 9-14 : Je contraignis mes yeux à regarder au fond... ses plus secrets enfoncements. Toutefois, pendant un moment, un moment terrible, [pendant un moment terrible], mon esprit se refusa à comprendre ce que je voyais. A la fin, la réalité se fit jour et s'introduisit de force dans mon âme, — elle se marqua en feu sur...

— l. 16 : Avec un cri, je m'éloignai de...

— l. 20-27 : ...fièvre. Il s'opérait un second changement dans la prison. Et... ce qui avait lieu. Mais je ne restai pas longtemps... La vengeance inquisitoriale avait été dérouterée deux fois par mon [un] merveilleux bonheur,...

— l. 31-32 : ...obtus. L'effroyable métamorphose s'opérait rapidement, avec un murmure sourd et profondément lugubre. En un...

— l. 33 : tous autres textes que celui de 1857 : un losange (comme p. 138, l. 9).

Page 138, l. 1-2 : ...pas là. Du reste je ne le désirais ni ne l'espérais. J'aurais...

— l. 5-11 : quelle mort, plutôt que celle... Insensé! pouvais-je n'avoir pas compris que ce puits seul était la raison du métal brûlant... pouvais-je combattre sa pression? Et maintenant le losange s'allongeait de plus en plus avec une... le temps de la contemplation. Son centre...

Page 138, l. 9 : ... le losange. — V. la note, p. 137, l. 33.

— I. 14-18 : irrésistiblement. *A la longue*, il vint... à peine sur le sol *ferme* de la prison *un espace suffisant*⁽¹⁾. — [1869 : à peine sa place, où il y a à peine *place* pour mon pied...] Je ne luttais... l'agonie de mon âme *se fit une issue* dans un long et profond cri suprême de...

— I. 20 (1854 seulement) : après «yeux», ligne de points de suspension.

— I. 21-24 : *C'était un bourdonnement confus* de voix humaines! *C'était comme l'éclat puissant d'une foule* de trompettes, comme un *rauque entrecroquement* de tonnerres! Les murs *cruels* reculèrent! Un bras...

— I. 25 : tombais, évanoui, dans...

— I. 26 (1852 seulement) : Lasalle.

— I. 27-28 : L'Inquisition était *entre* les mains...

HOP-FROG.

Première version française. Elle avait été établie sur le texte de l'édition posthume donnée par Griswold, en 1850, et parut dans *le Pays*, numéros des 23, 24 et 25 février 1855.

La version de 1855 montre une bévue (p. 139, l. 9-11) qu'a réparée celle de 1857. Celle-ci a aussi rétabli une phrase omise (p. 139, l. 2-3).

VARIANTES :

Page 139, l. 1-4 : personne qui *fût* plus en train et plus *prompt* à la *joyeuseté* que ce [1857 : *ec* (coquille)] brave roi. Raconter... et la bien raconter était le plus sûr...

— On voit que dans *le Pays*, la phrase : «Il ne vivait, etc.» avait été omise.

⁽¹⁾ On comprend d'autant moins la présence de l'affreux hiatus (il y a à peine) apporté par le texte de l'édition originale pour ce passage, que le texte anglais donne : *there was no longer an inch of foothold...*

Page 139, l. 9-11 : Que ces gens se fussent engraisés par... dans la farce quelque chose qui prédispose à la graisse, c'est... — Bévée corrigée en 1857.

— l. 14-17 : ou, comme il les appelait, les ombres [ital.] de l'esprit, le roi... largeur de la facétie...

— l. 20 : les bouffonneries en action contentaient son goût,...

— l. 22 : A l'époque de mon récit, les bouffons...

Page 140, l. 7 : Notre roi, naturellement, gardait son fou.

— l. 18 : sans avoir un bouffon...

— l. 22 : une source d'orgueil...

— l. 25 : Je crois bien que...

— l. 26-31 : ...conféré par le consentement unanime... en raison de son incapacité à marcher comme les autres hommes*. [De fait... d'allure mixte — quelque chose entre le saut et la danse, une espèce de...]

* Hop, cloche-pied, ... — (Sans signature).

Page 141, l. 1-2 : une source de divertissement interminable et, naturellement, de consolation; car...

— l. 7 : que fort péniblement dans...

— l. 10 : compenser l'infirmité de ses...

— l. 12-15 : dextérité, partout où il y avait des arbres, des cordes ou quoi que ce soit pour grimper. Dans tous ces exercices, il ressemblait certainement bien plutôt à un écureuil ou à un petit singe qu'à une grenouille.

— l. 16-17 : Je ne puis pas dire avec précision de quel pays venait originellement Hop-Frog. C'était sans doute de quelque...

Page 141, l. 21-24 : avaient été *arrachés de force* à leurs demeures natales, amenés dans les provinces adjacentes, et envoyés... par un de ses invincibles généraux. [Dans ...

— l. 28-29 : bien qu'il *fût très-divertissant*, n'était nullement...

— l. 31-32 : beauté, — de *sa beauté* naine, — était...

Page 142, l. 1 : d'en user, *chaque fois qu'elle pouvait*, au profit...

— l. 3 : solennelle, — je ne *me rappelle* plus laquelle,...

— l. 12-13 : Un splendide salon avait été disposé, sous...

— l. 16-23 : costumes et aux *caractères* [ital.], *on supposera que* chacun avait fait son choix *sur ce point*. Beaucoup avaient déterminé les rôles qu'ils adopteraient, ... il n'y avait d'incertitude ni d'indécision nulle part, — excepté *dans le cas du roi et de ses* ... une manière de...

— l. 24-25 : difficile de prendre un parti, à cause ... si gros! Cependant, le temps fuyait,...

— l. 27 : obéirent aux *injonctions* du roi,...

— l. 28 : trouvèrent *en séance* et prenant le vin avec...

— l. 31-33 : le pauvre *infirm*e jusqu'à... et la folie ne comporte pas un sentiment *beureux* ni agréable. Mais le roi aimait ses *bouffonneries* et...

Page 143, l. 3-8 : ...dit-il, quand le bouffon et son amie entrèrent dans... soupira) et *gratifie-nous* de ton esprit inventif. Nous avons ... de caractères, mon *garçon*! de quelque chose de nouveau, — *bors ligne*. Nous sommes...

— l. 11-12 : s'efforça de répondre par une *plaisanterie* aux avances...

— l. 15-16 : tombèrent dans le verre qu'il prit humblement...

— l. 18 : « *Ab! ab! ab!* rugit ce dernier, pendant que le nain...

Page 143, l. 22-26 : sur sa *débile* cervelle n'était pas moins puissant qu'... nerveusement le verre sur... un regard fixe d'insanité... prodigieusement de la réussite de la farce royale.

— l. 30-32 : mon *brave* garçon ! des caractères ! nous en avons besoin ! nous avons tous besoin ! — *Ab ! ab ! ab !*

— l. 33 : Et, comme il y avait là une intention sérieuse de plaisanterie ils...

Page 144, l. 2-3 : d'un rire *imbécile*. [— Allons !...

— l. 6 : d'un air *distrain*t, car il était...

— l. 9-12 : Vous boudez, et vous avez encore envie de vin. — Tiens !... — et il versa et tendit un nouveau verre tout plein à l'infirmes, qui se contentait de regarder, et respira convulsivement.

— l. 13-14 : le monstre, — ou par tous les diables !

— l. 16 : souriaient avec affectation. Tripette, pâle...

— l. 24-25 : le contenu du verre plein jusqu'...

— l. 26 : se releva comme elle put...

— l. 31-33 : par un bruit grinçant, faible mais aigu et prolongé, ... tout d'un coup des deux extrémités de la chambre.

Page 145, l. 2 : se tournant en fureur vers...

— l. 5 : mais tranquillement, le tyran...

— l. 9 : — des courtisans. Je suppose que c'est le perroquet,...

— l. 13-14 : des dents de ce vagabond.

— l. 21-22 : sans le moindre accident et le moindre dégoût, entra décidément, et avec verve, dans le plan...

— l. 24 : jamais bu une goutte de vin, — comment s'est opérée cette association...

Page 145, l. 28 : pendant que la perruche faisait...

Page 146, l. 7 : Nous l'exécuterons *fort bien*, dit... et en abaissant...

— l. 19 : nous ferons un homme de *vous*!...

— l. 20-21 : Les chaînes sont *dans le but* d'augmenter... par leur *bruissement*. Vous êtes censés...

— l. 23-29 : dans une *mascarade* par huit... enchaînés, pris pour *de vraies bêtes* par la plupart des assistants, et se précipitant... Le contraste est *inimitable*. [— Cela...

Page 147, 5-6 : hideuses, on les considéra comme *fidèles*; l'horreur garantissait la *fidélité*.

— l. 7-11 : ...d'abord *revêtus de maillots du baut en bas*... de goudron. Arrivé à cette partie du programme, quelqu'un de la société suggéra... mais *cette idée fut bientôt repoussée* par le nain...

— l. 13-15 : bien mieux représenté par du lin. On s'accorda donc à en étendre une... la couche de goudron.

— l. 16-17 : chaîne. On la passa d'abord autour...

— l. 20-22 : de chaînes fut complet, ils s'éloignèrent l'un de l'autre autant que possible et formèrent un cercle; et pour parachever la...

— l. 25-27 : les chasseurs qui prennent... espèces, à Bornéo.

— l. 28-32 : dans laquelle devait avoir lieu la *mascarade*, était une pièce circulaire, très-baute, et recevant... par en baut, à travers une fenêtre unique. La nuit (...où cet appartement trouvait généralement sa destination), elle était illuminée principalement par un vaste...

Page 148, l. 1-3 : qu'on élevait ou qu'on abaissait au moyen... ce dernier jouait derrière la coupole et...

— l. 4-7 : La décoration de la chambre avait été... mais il semblait que, dans quelques détails, elle eût été guidée par le jugement rassé de son ami...

Page 148, l. 11 : qui, *en raison de l'encombrement...*

— l. 14 : hors du *parcours* de la foule; ...

— l. 16 : dans la main de chacune...

— l. 19 : *d'après le conseil* de Hop-Frog, ...

— l. 22-26 : jusqu'à minuit. L'horloge avait... tous *pêle-mêle*, — car ils étaient *empêtrés* dans leurs chaînes, et tous trébuchèrent, et quelques-uns tombèrent en entrant.

— l. 28-31 : Comme on s'y attendait, un grand nombre des invités supposèrent que ces êtres *d'apparence sauvage* étaient de véritables bêtes, si ce n'est précisément...

Page 149, l. 1-2 : pu payer de leur sang leur *mascarade*. [Bref, ce fut une *cobue* générale...

— l. 7-12 : qu'à son salut, — car, en somme, il y avait un danger réel dans la *presse d'une pareille foule hors d'elle-même*, — on aurait pu voir la chaîne à laquelle pendait ordinairement le lustre et qu'on avait retirée *en même temps*, descendre *graduellement* jusqu'à ce que son extrémité armée d'un *crampon* fût arrivée...

— l. 15-19 : se trouvèrent à la *fin* au centre, ... dans cette *situation*, le nain, ... commotion, s'empara de leur chaîne à l'endroit de l'intersection des deux diamètres. Alors...

— l. 22-23 : pour mettre le *crampon* hors de toute portée, ...

— l. 31-33 : *Laissez-moi faire!* — cria... tumulte, — *laissez-moi faire*, je crois que je les connais. Si je...

Page 150, l. 1 : voir, je vous...

— l. 3 : Alors *bissant* (*sic*) sur les...

— l. 7 : l'agilité d'un *jeune* singe...

— l. 13 : se tordait *en éclats* de rire, ...

Page 150, l. 18-19 : sa position relative *vis-à-vis* des huit masques,...

— l. 22-26 : L'*assemblée entière* fut tellement stupéfiée... silence *mortel*, d'une minute... un bruit sourd, *aigu*, *plein* de grincements, comme celui qui avait attiré l'attention...

— l. 28-32 : de chercher d'où *venait* le son. Il jaillissait des dents du nain, *de ses dents semblables* à des crocs, qui grinçaient et frémissaient dans leur écume, et brillaient comme des regards pleins d'une expression de ferveur maniaque vers le roi...

Page 151, l. 2 : à voir *quels* sont...

— l. 4-6 : vêtement de *chanvre* dont celui-ci était revêtu et qui devint immédiatement une nappe de flamme *claire*. En moins...

— l. 11-15 : grimper *un peu* plus haut... pour un instant, dans le... et *une fois encore*, il prit la parole :...

— l. 16-17 : ...distinctement de *quelle sorte* de gens sont les masques...

— l. 20-22 : l'encourageant à l'*outrager*. Quant à... et *c'est là* [ital.] ma dernière bouffonnerie!

— l. 23 : Grâce à la *prodigieuse* combustibilité...

— l. 24-28 : finit son *petit discours* que l'œuvre... sur leurs chaînes, — fétides, fuligineux, hideux, *une masse informe*. Le boiteux lança sa torche *au milieu* d'eux, grimpa...

— l. 32-33 : vengeance d'*incendiaire*, et qu'ils... car on ne les *revit plus*.

LA BARRIQUE D'AMONTILLADO.

Première version française; elle fut établie sur le texte de l'édition posthume donnée par Griswold en 1830, et parut au *Pays*, numéro du 13 septembre 1854.

Le texte préoriginal montre quatre contre-sens ou faux sens

(p. 155, l. 15; p. 161, l. 19-21; même page, l. 16 et p. 153, l. 11-12). Le texte de 1857 n'a corrigé que les deux derniers. Celui de 1869 a apporté une correction syntaxique d'une valeur douteuse (p. 155, l. 7) et une variante insignifiante (p. 158, l. 4).

Parmi les nouvelles projetées par Baudelaire et dont il ne nous est parvenu que les titres, figure *Une Rancune satisfaite*. M. A. S. Patterson (*op. cit.*) a émis l'opinion que l'idée en avait dû venir à Baudelaire après lecture de ce conte.

VARIANTES :

Page 153, l. 1-12 : J'avais supporté *aussi bien* que... les mille *impertinences* de... venger. Cependant vous ne supposerez pas, vous qui connûtes *si* bien la nature de mon âme, que j'aie articulé une seule menace. *Enfin*, je devais... arrêté; — mais *le caractère bien défini* que ma vengeance revêtait dans mon esprit excluait l'idée du danger. Je... impunément. Un *tort* n'est pas redressé quand... le redresseur; il n'est pas non plus redressé quand le vengeur *néglige d'exécuter lui-même* celui qui a commis le *tort*. — Contre-sens corrigé en 1857. — Poe : It is equally unredressed when the avenger fails to make himself felt as such to him who has done the wrong.

— l. 13 : On *comprendra* que je n'aie donné...

— l. 16-17 : et il ne *comprenait* pas que mon sourire *n'était* désormais *causé* que par la pensée...

— l. 19-20 : — ce Fortunato, — *quoiqu'à* tous autres égards il fût un...

Page 154, l. 1-8 : Il se *vantait* beaucoup d'être... esprit *dilettantiste*. Leur enthousiasme est *généralement* *artificiel*, accommodé... c'est une *poudre à jeter aux yeux* des millionnaires... et de *pierreries*, Fortunato... en matière de vins vieux, il...

— l. 12-13 : Il *faisait déjà* noir, un soir *que* je rencontraï mon ami au fort de la folie du carnaval. Il m'accosta...

— l. 14 : ... bu. L'homme était...

— l. 15-16 : vêtement collant et *bariolé*, et sa tête...

Page 154, l. 21-22 : du moins *du vin qui passe pour...*

— l. 26-28 : sans vous *avoir consulté...* de *perdre* l'occasion.

Page 155, l. 67 : Et cependant, *quelques* imbéciles tiennent que...

— l. 7 (1869) : que son goût *soit égal* au vôtre.

— l. 11-12 : Non, mon ami; je ne veux pas abuser de votre *complaisance*. Je vois...

— l. 13 : Je *n'ai pas d'engagement*; — partons!

— l. 15 : mais *du froid cruel* dont...

Contre-sens. Poe : the severe cold with which I perceive you are afflicted. [C'est le *rhume* cruel dont je m'aperçois que vous souffrez.]

— l. 23-24 : soigneusement *tout entier* d'une *roquelaure*, je me...

— l. 30-31 : je le savais bien *pour m'assurer leur disparition immédiate*, tous jusqu'...

— l. 33 : Je pris deux flambeaux, j'en...

Page 156, l. 1-5 : et je le *conduisis docilement*, à travers... escalier, lui... atteignîmes à *la longue* les derniers...

— l. 8-10 : ami *n'était pas ferme*, et les cloches de son bonnet *sonnaient* à chacun de ses pas.

— l. 13 : blanche qui *brille* sur...

— l. 14-15 : Il se tourna vers moi, il me... avec deux yeux qui...

— l. 29-30 : ... ce *n'est point mon cas* ... malade, et je ne veux pas *être responsable*. D'ailleurs...

— l. 31 : — la toux *n'est rien*; cela...

Page 157, l. 3 : vous *garantira* contre...

Page 157, l. 4-6 : Ici je fis sauter le goulot d'une bouteille *que* j'enlevai à une longue... par terre.

— l. 9 : ... fit une pose, me salua...

— l. 14 : Ces caves, dit-il...

— l. 24-25 : sonnettes *s'entrechoquaient*. Le médoc...

— l. 27-29 : entremêlés de *fûts* et de barriques, aux dernières... de nouveau, et je pris la liberté...

Page 158, l. 1 : à travers les *os*. Venez...

— l. 4 (1869) : un coup de *ce* médoc.

— l. 9-10 : le mouvement, — assez grotesque *d'ailleurs*...

— l. 13 : n'êtes *donc* pas de la *confrérie*?

— l. 21 : plis de ma *roquelaure*.

— l. 24-25 : sous mon *manteau*, et...

— l. 28-29 : nous fîmes *encore* quelques pas...

— l. 33-p. 159, l. 3 : Ses murs *étaient* revêtus avec une *partie* des restes humains... de cette crypte *étaient* décorés...

Page 159, l. 5 : confusément, formant...

— l. 7-8 : encore une autre *cellule*, profonde...

— l. 11 : des piliers *colossaux* qui...

— l. 13 : des *solides* murs de granit qui...

— l. 14-16 : sa *sombre* torche, s'efforça de scruter les profondeurs de la *cellule*. La lumière *était* trop faible pour nous permettre d'en...

— l. 18 : Avançons, dis-je...

— l. 24-25 : ... ébahi. *Encore une seconde*, et je l'avais... Sur les parois, il y...

Page 159, l. 28-30 : suspendue une chaîne, à l'autre... fut la
besogne...

Page 160, l. 1 : ne pas sentir le *salpêtre*. Vraiment...

— l. 2-3 : de vous en *retourner*. — Non?...

— l. 9 : ... ces mots, je ne perdais pas mon temps, et je travaillais
la pile...

— l. 11 : quantité *suffisante* de moellons et...

— l. 12-13 : je commençai *vigoureusement* à murer...

— l. 14-15 : établi le premier rang de la maçonnerie, quand je
découvris...

— l. 16-18 : indice qui m'en fut donné fut un cri du fond de la
cellule. Ce n'était pas le cri d'un ivrogne. Puis...

— l. 26 : Le mur était maintenant presque au niveau de...

— l. 28-30 : pause, et, tenant le candélabre au-dessus de la partie
achevée de la maçonnerie, je projetai quelques... sur la figure qui
y était enfermée.

— l. 31-33 : Une suite non interrompue de grands cris, de cris aigus,
jaillissant soudainement du gosier... enchaînée, me frappa violem-
ment et me rejeta en arrière. Pendant un court...

Page 161, l. 1-8 : instant, ... mon épée, et m'en servis pour fouiller à
travers la cellule; mais une pensée instantanée me rassura complètement.
Je posai la main sur l'épaisse construction du caveau, et me sentis
satisfait... hurlements de celui qui criait... écho, je leur fis accompa-
gnement, je... force. Quand j'eus fait cela, le braillard...

— l. 12 : à ajuster et à replâtrer.

— l. 16 : succéda une voix mélancolique, que je reconnus facilement
pour celle... — Contre-sens corrigé en 1857. — Poe : which I had
difficulty in recognizing as that...

Page 161, l. 19-21 : Nous en rirons de bon cœur au palais, — Ah! ah! — de notre vin! — ah! ah! ah!...

Contre-sens. Poe : We will have many a rich laugh about it at the palazzo — he! he! he! — over our wine. [mot à mot : sur notre vin, c'est-à-dire en buvant une bonne bouteille à l'heure accoutumée].

—— l. 22 : L'Amontillado? dis-je

—— l. 23 : — Ah! ah! — ah! ah! — oui, l'Amontillado.

—— l. 29 : Point de réponse... — J'appelai...

Page 162, l. 2-3 : ... en dedans. *Il ne me vint pas d'autre réponse qu'un tintement des sonnettes.*

—— l. 4-5 : humidité malsaine des catacombes...

—— l. 6 : effort, j'installai la dernière pierre;...

—— l. 7 : maçonnerie je réédifiai le vieux rempart d'...

—— l. 8 : Pendant un demi-siècle...

LE MASQUE DE LA MORT ROUGE.

Première version française. Elle avait été établie sur le texte de l'édition posthume (1850) et parut dans *le Pays*, numéros des 22 et 23 février 1855.

Aucun faux sens ni contre-sens.

Il ne nous paraît pas impossible, — nous l'avons dit dans notre édition des PETITS POÈMES EN PROSE, p. 315, — que le Prince d'Une mort héroïque ait dû quelque chose au Prospero qu'on voit ici.

Page 163, l. 1-3 : dépeuplé le pays. Jamais aucune peste n'avait été aussi fatale, aussi horrible. C'était par le sang qu'elle s'exprimait et se manifestait, — par la rougeur, par la hideur du sang... — Poe : Blood was its Avatar and its seal — the redness and the horror of Blood.

Page 163, l. 9-10 : l'invasion, le progrès, le résultat de la maladie, étaient l'affaire...

— l. 12-16 : ... dépeuplés, il *fit appeler* un millier d'amis *gaillards* et *bien portants*, choisis... et *s'enferma* avec eux dans les murs d'une de ses abbayes *crénelées*. C'était...

— l. 18-page 164, l. 3 : ... grandiose. *Il était entouré d'un gros mur très-élevé*. Ce mur... entrés, *apportèrent* des fourneaux et des *mar-teaux massifs* et soudèrent les verrous. Ils résolurent de barricader toute issue *aux impulsions soudaines* du désespoir et du *délire*; on ne put ni entrer ni sortir. L'abbaye...

Page 164, l. 10-12 : il y avait la beauté, il y avait le vin. En... Au dehors, il y avait la...

— l. 16-22 : d'un bal masqué d'une magnificence *inusitée*. [*C'était un tableau... ! Mais laissez-moi vous dire un mot des salons où elle eut lieu. Il y... en ligne droite, et quand... chaque côté, le regard...*

— l. 25 : du duc *qui avait un goût fort prononcé* pour...

— l. 26 : guères...

— l. 29 : un nouvel *effet*. A droite...

— l. 32 : de verres *de couleur* en harmonie...

Page 165, l. 2-3 : était bleue, — et les fenêtres...

— l. 6 : décorée d'une couleur orange, était...

— l. 9-13 : était *strictement enveloppée* de tentures... qui recouvraient tout le... retombaient à *plis pesants* sur un tapis... couleur. Dans cette chambre...

— l. 15-20 : d'une couleur intense, d'une couleur de sang. [*Dans aucun des sept salons, à travers... ça et là et suspendus... candélabre. Aucune lumière de lampes ou de bougies ne jaillissait des murs. Mais, dans les corridors...*

— l. 24-25 : éblouissante. Ce procédé créait une foule d'effets cha-toyants...

Page 165, l. 27-33 : qui ruisselait sur les tentures noires à travers les carreaux couleur de sang produisait un effet si effrayant sur les physiologies de ceux qui y entraient, que bien peu de danseurs se sentaient le courage d'y mettre les pieds. [C'était dans...

Page 166, l. 4 : et que l'heure sonnait, il s'élevait...

— l. 8-13 : étaient obligés de s'arrêter momentanément dans leur exécution ; les valseurs cessaient... évolutions ; un petit frisson courait... compagnie ; et, pendant que l'écho du joyeux carillon vibrait encore, on remarquait que les plus étourdis devenaient pâles,...

— l. 14-24 : comme perdus dans la méditation ou la rêverie. [Mais, quand... circulait dans l'assemblée ;... et se promettaient bien tout bas, ... et quand, après l'intervalle des soixante minutes qui... secondes du Temps envolé, arrivait... horloge, c'était le même trouble, le même tremblement, les mêmes rêveries. — Cf. *LES FLEURS DU MAL*, *L'Horloge*, vers 9 :

Trois mille six cents fois par heure, la Seconde...

— l. 26-33 : magnifique fête... méprisait les convenances de la mode... splendeurs barbares. Quelques-uns l'ont cru fou. Son entourage sentait bien... le voir, et l'approcher, pour être sûr qu'il ne le fût pas.

Page 167, l. 1-9 : Il avait, en grande partie, présidé aux chatoyantes décorations des sept... A coup sûr, ils étaient pittoresques. C'était... fantastique, cela ressemblait beaucoup à ce qu'on... Hernani ; des figures grotesques, absurdement bâties et équipées ; des fantaisies délirantes comme les conceptions d'un fou ; il y avait...

— l. 13-16 : Et ces rêves se tortillaient en tous sens, reflétant la couleur des chambres, et la musique semblait l'étrange écho de leurs pas. — 1857, l. 14 : et l'on eut dit...

— l. 20-27 : Les rêves sont immobilisés, paralysés. Mais les échos... à peine ont-ils disparu qu'une hilarité légère et indécise circule... et ils se tortillent çà et là plus joyeusement que jamais, prenant la couleur... ruisselle la lumière des trépieds.

Page 167, l. 27-page 168, l. 2 : *Mais pas un seul des masques ne s'aventure dans la chambre qui est tout à l'ouest, car la... effrayante; et celui qui met le pied sur le tapis funèbre reçoit de l'horloge d'ébène le choc d'un carillon assourdissant, plus solennel et plus énergique que... autres appartements.*

Page 168, l. 3 : *Cependant ces salons-là fourmillaient...*

— l. 5 : toujours *jusqu'à ce qu'enfin* le son de minuit s'éleva de l'horloge... — Cette construction (*jusqu'à ce que* avec l'indicatif) n'est point fautive. Littré en donne un exemple emprunté à Bossuet. Elle ne laisse pas cependant d'étonner, et c'est ce qui, sans doute, détermina Baudelaire à modifier la rédaction de ce passage.

— l. 8 : comme *précédemment*, une anxieuse...

— l. 9-21 : à sonner; et ainsi plus de pensée peut-être se glissa dans les méditations de ceux qui *étaient pensifs* parmi ceux qui festoyaient. Et ce fut peut-être aussi *ce qui fit qu'avant que...* silence, plusieurs individus dans la foule avaient eu le temps... n'avait attiré l'attention de personne. Et le bruit de cette... s'étant répandu en un chuchotement universel, il s'éleva à la longue de toute... désapprobation,— finalement de terreur...

— l. 24-29 : sensation. Il est vrai que la licence... nuit était à peu près illimitée. Cependant, le personnage... dépassé les monstruosité d'Hérode, et les bornes — *passablement élastiques* — du décorum... dans les cœurs les plus insoucians...

— l. 33 : Toute l'assemblée paraissait sentir profondément...

Page 169, l. 2-4 : l'étranger. L'individu était grand... et enveloppé de la tête aux pieds dans un suaire. Le masque...

— l. 11-12 : étaient mouillés de l'épouvantable écarlate.

— l. 14-15 : lent et solennel, comme...

— l. 18-21 : son front rougit de colère. ...[d'une voix rauque, aux courtisans placés près...

Page 169, l. 25-29 : C'était dans la chambre bleue ou chambre de l'Est que se tenait le prince... ces paroles qui retentirent *hautement* et fortement à travers... homme *solide* et robuste...

— l. 32-page 170, l. 6 : D'abord, *quand* il parla, il y eut un léger mouvement en avant, *de la part des courtisans*, dans la direction de l'inconnu, qui alors était presque à... plus en plus du duc. Mais un certain *effroi* indéfinissable que l'audacieux travestissement du masque avait inspiré à toute la société *fit* qu'il ne se trouva...

Page 170, l. 9-13 : l'immense assemblée, *mue* par une seule *impulsion* reculait du... sans interruption, — *toujours* de ce... mesuré qu'on avait *remarqué* tout d'abord, de la chambre...

— l. 16-17 : avant qu'on se *fût* décidé à l'arrêter. — 1857 : avant qu'on eut fait (*sic*)...

— l. 18-21 : Ce fut alors, *néanmoins*, que le prince... ne le suivit ; *en raison de la terreur mortelle* qui s'était emparée...

— l. 22 : un poignard, et s'était...

— l. 26-29 : brusquement et *regarda en face* celui qui le poursuivait. *Ce fut* un cri aigu, — et... tombait mort un *instant* après.

— l. 32-33 : et, saisissant l'inconnu *dont la haute figure* se tenait droite et...

Page 171, l. 1-4 : ils *furent* suffoqués par une terreur *indicible*, en voyant que le linceul et... avec *tant de violence et de précipitation* n'étaient *habités* par aucune forme palpable.

— l. 5-9 : Alors on reconnut la présence... Et tous les *danseurs* tombèrent un à un dans les salles *du bal* inondées d'une rosée sanglante, et moururent chacun dans... de sa chute et de son agonie.

— l. 10-13 : du dernier des joyeux *invités*. Et les... Et les Ténèbres, et la Ruine, et la Mort rouge établirent sur le tout leur empire *incontesté*.

LE ROI PESTE.

Première version française. Elle avait été établie sur le texte de l'édition posthume (1850) et parut au *Pays*, numéros des 23, 26 et 27 janvier 1855, sans sous-titre.

Le texte de 1855 montre une bévue (p. 175, l. 22), une répétition verbale choquante (p. 179, l. 24) et trois contre-sens (p. 175, l. 25; 180, l. 18-20; 182, l. 11-12). Celui de 1857 a supprimé la bévue et la répétition, mais non les contre-sens. — Particularités orthographiques : 176, l. 4 et 185, l. 14. Celles-ci ont été effacées par le texte de 1869 qui montre aussi une légère variante (p. 180, l. 16-17), la suppression d'un mot (p. 183, l. 24) et une correction utile (p. 176, l. 20).

ÉPIGRAPHE : Apportée par le texte de 1857. — *Ferrex and Porrex*, une des premières tragédies qui aient paru sur le théâtre anglais (1561). Les auteurs en seraient Th. Nortone pour les trois premiers actes et Thomas Sackville (lord Buckhurst) pour les deux derniers. — V. pour plus de détails le *Manuel du Libraire*, tome V, col. 14. — Les vers cités, II, 1.

Page 173, l. 6-7 : furent très-étonnés de se trouver assis dans le salon d'une taverne de la paroisse de Saint-André,...

— l. 10-14 : ... quoique mal meublée, noircie de fumée et basse de plafond, et portant à tous autres égards le caractère général de ces sortes de lieux à cette époque, était néanmoins... des groupes grotesques, disséminés çà et là dans les coins, parfaitement bien adaptée à...

Page 174, l. 4-7 : ... était en même temps le plus grand... et demi, et ses épaules habituellement voûtées semblaient la conséquence...

— l. 13-21 : Mais ces plaisanteries... jamais évidemment produit... Avec ses pommettes proéminentes, son vaste nez de faucon, son menton en retraite, sa mâchoire inférieure tombante et ses immenses yeux protubérants,... d'indifférence opiniâtre pour toutes choses,... au delà de toute contrefaçon et de toute...

— l. 27-29 : comme les membres d'une tortue de mer. Ses petits yeux sans couleur déterminée, scintillaient...

Page 174, l. 30-page 175, l. 2 : son nez restait *enseveli* dans la masse... sa grosse lèvre supérieure *restait* complaisamment assise sur l'inférieure... air de satisfaction augmenté... le propriétaire de les lécher de...

Page 175, l. 5-7 : et il contemplait parfois *sa figure, comme le rouge soleil qui se couche regarde* les hauts rochers de...

— l. 8-11 : *Toutefois* les pérégrinations... voisinage *depuis* les premières... les fonds, même les plus *amples*, ne sont pas...

— l. 15 : Hugh Tarpaulin — Tarpawling, toile goudronnée, ciré.
— V. notre note p. 192, l. 14.

— l. 17-22 : ... table de chêne, *située* au milieu... entre les mains. *Ils fixaient, derrière l'abri...* non payé, les mots sinistres : — Pas de craie, (pas de crédit) [Poe : «No Chalk,»] qui, à leur (*sic*) grande indignation et étonnement étaient inscrits sur la porte d'entrée en caractères de ce même métal [Poe : that very mineral] dont ils avaient l'intention de nier la présence.

— l. 25, tous textes : comme un peu moins cabalistique... — Poe : little less cabalistical [à peine moins cabalistique]. Le traducteur a confondu *little less* avec *a little less*.

— l. 28-33 : dans la *conformation* des lettres, — et dans l'ensemble de certaines indescriptibles embardées, — qui... des deux marins une *enfilade de gros temps*, et les décida...

Page 176, l. 3-10 : ...d'ale et *boutonné*⁽¹⁾ leurs courts... rue. Bien que Tarpaulin se fût *jeté* deux fois... porte, leur fuite *enfin* s'effectua... nos deux héros se *trouvèrent* parés au grain et filant rondement... direction du parvis Saint-André...

— l. 19-20 : étroits et *sales*, que l'on supposait avoir été le berceau du Démon de la Peste... — 1857 : avait choisi... (Faute corrigée en 1869).

⁽¹⁾ 1869 : agrafé. — Nous avons conservé l'orthographe de 1857 qui se rencontre chez les auteurs du xvi^e siècle.

Page 176, l. 21 : ... ne pouvait rencontrer, *circulant et rôdant* que l'Effroi,...

— l. 25 : dans leurs *lugubres* solitudes.

— l. 27-33 : ni la *crainte* de cette hideuse mort, dont la *quasi-certitude* menaçait le misérable, ... n'empêchaient les habitations *meublées* et inhabitées d'être dépouillées par les mains invisibles d'une rapine nocturne de tous les articles, *tels que* fer, cuivre, ou plombage qui pouvaient devenir l'objet d'une *spéculation* quelconque.

Page 177, l. 3 : protégé que *pauvrement* ces...

— l. 6-8 : ... dans le voisinage, *avaient consenti*, durant ... à confier *cette très-insuffisante* garantie.

— l. 11-13 : Les Esprits de la peste, les *Gnômes de la contagion*, les Démons de la fièvre étaient les *suppôts* populaires du malheur, et il se débitait là-dessus *continuellement* des contes...

— l. 16-19 : et que le *filou* lui-même fut souvent *effarouché* par l'horreur qu'avaient créée ses propres *dépredations*, laissant le vaste circuit du quartier *frappé d'interdiction* aux ténèbres, au...

— l. 20-23 : par l'une des *terribles* barrières... et qui indiquait que... était condamnée *par la Peste*, que Legs et le digne Hugh Tarpaulin, qui *avaient attrapé* une ruelle...

— l. 25-32 : à perdre; ceux qui... Pour des *marins accomplis*, des matelots pur sang, grimper sur... façonnée était un jeu; et... résolument *dans l'enceinte*, et, reprenant leur course ivre, ils s'égarèrent bientôt dans ses profondeurs...

Page 178, l. 3-6 : et brumeux. Les pavés déchaussés gisaient dans un affreux désordre parmi le gazon haut et vigoureux qui jaillissait *autour des pieds et des chevilles*. Des maisons...

— l. 8-12 : et, à l'aide de cette lumière qui, même... pu discerner, gisante dans les passages et les ruelles... la charogne de *plus d'un* voleur nocturne...

Page 178, l. 17-24 : naturellement braves, et *plus particulièrement braves* cette nuit-là, pleins jusqu'aux... intrépidement *titubé*, aussi *peu* que l'aurait... Mort. *Plus loin*, — toujours *plus loin* allait le... solennel de ses cris... Indiens; et *plus loin*, toujours *plus loin* roulait le...

— l. 33-page 179, l. 2 : de temps en temps *sur eux* des toits délabrés *leur donnaient*, par leurs chutes lourdes et funestes, *des preuves* de la grande hauteur des...

Page 179, l. 2-6 : quand *il devenait nécessaire* de faire un effort *effectif* pour... que leurs mains tombassent sur... ou s'empâtassent dans un *corps encore charnu*. — Poe : or rested upon a more fleshy corpse.

— l. 9-15 : et il y fut répondu de l'intérieur par une *rapide succession* de cris sauvages,... rire. A ces sons, qui... incendiées, rien ne broncha en eux; nos deux ivrognes...

— l. 21-27 : donnait sur un *long rang* de caves,... de leur contenu ordinaire. Dans le milieu... dressée au centre de *laquelle se dressait* un énorme baquet plein de punch... de vins et de liqueurs divers, *concurrentement avec*...

— l. 29-31 : sur des tréteaux *faits avec des bières*, siégeait... personnes. J'essaierai de décrire *ces personnages* un à un.

— l. 32-33 : ... d'entrée et *sur un siège* un peu plus élevé que celui de ses compagnons,...

Page 180, l. 1-5 : ... président de la table. Sa taille était *haute et décharnée*, et Legs... d'un être plus maigre... aucun trait, — un seul excepté — n'était assez *caractéristique* pour mériter...

— l. 7-12 : si hideusement haut *qu'il avait l'apparence* d'un bonnet ou d'une couronne... Sa bouche était *tortillée et plissée* par... ses yeux, *ainsi du reste que les yeux*... singulier vernis que *créent* les fumées...

— l. 13-20 : richement brodé et *négligemment enroulé* autour... espagnole. Il avait la tête abondamment garnie de plumes noires de corbillard, qu'il balançait deci delà ⁽¹⁾ avec un petit air *fin et gentil*;

⁽¹⁾ 1869 : qu'il balançait *delà* delà...

et dans sa main... avec lequel il venait tout *justement*, à ce qu'il semblait, *d'assommer* un des membres...

Page 180, l. 20 : pour *faire faire silence en l'honneur d'une chanson*. — Contre-sens. — Poe : for a song, c'est-à-dire : pour une bagatelle.

— l. 23-25 : Quoiqu'aussi... de *décrire*, *elle en était* aucun droit [coq.] de se plaindre d'une maigreur *surnaturelle*. Elle était évidemment au dernier...

— l. 27-29 : bière d'octobre qui *était dressée, avec le fond enlevé*, juste... Sa figure était ronde, rouge...

Page 181, l. 1-13 : ...Tarpaulin *observa immédiatement* que la même... s'appliquer à *chaque* personne de la société; chacune d'elles semblait posséder le monopole de *quelque* morceau particulier de physionomie... la bouche; *elle commençait* à l'oreille... dans le gouffre. *Elle* faisait néanmoins tous ses efforts pour garder la bouche fermée... une colerette plissée de mousseline...

— l. 14-16 : A sa main droite... qu'elle semblait *protéger*. Cette... montrait dans le tremblement de ses doigts *amincis*...

— l. 18-19 : son teint d'ailleurs *couleur de plomb*, des... d'une *consomption* effrénée.

— l. 21 : gracieuse et toute *dégagée* un *large* et beau...

— l. 26-29 : ...lèvre inférieure; et malgré la façon délicate dont elle le *faisait aller* de temps en temps d'un côté et de l'autre avec sa langue, *cela* donnait à sa physionomie *je ne sais quelle* expression équivoque. — Cf. la lettre du 13 mars 1856, à Charles Asselineau, où Baudelaire raconte avoir rêvé d'un monstre pourvu, lui aussi, d'une trompe.

— l. 31-33 : enflé, *catarrheux* et *goutteux*, dont les joues tombaient sur les épaules de leur *propriétaire* comme deux grosses outres de vin d'Oporto.

Page 182, l. 6-8 : de couleur *éclatante*... peu d'argent, et était de nature à...

Page 182, l. 8-12 : d'une de ces housses de soie curieusement brodées, appartenant à ces glorieux écussons *qui*, en Angleterre et ailleurs, *sont ordinairement* suspendus dans *quelque* endroit en évidence, dans les habitations de l'ancienne aristocratie. — Faux sens en 1857-69 comme en 1855. — Poe : from one of the curiously embroidered silken covers appertaining to those glorious escutcheons which, in England and elsewhere, are customarily hung up, in some conspicuous place, upon the dwellings of departed aristocracy [d'une de ces tentures de soie, curieusement brodées, qui accompagnent ces écussons resplendissants qu'on suspend d'habitude, en Angleterre et ailleurs, dans un endroit très visible, sur les demeures des grands seigneurs défunts].

— l. 13-17 : A côté de lui, à droite du président était un monsieur avec de... que Tarpaulin appelait les *borreurs*. Ses mâchoires...

— l. 22-23 : abruti de son visage de biberon.

— l. 26-27 : de chaque bouchon qu'on tirait de la bouteille. [En sixième et dernier lieu, lui faisant face,...

— l. 31-32 : Il était habillé uniquement pour ainsi dire, d'une belle...
— La virgule que montre le texte de 1857, après la parenthèse, ne laisse pas d'étonner; mais nous avons cru devoir la respecter, parce que p. 242, l. 4, on en trouve une autre placée de la même manière.

— l. 33 : Le haut du couvercle pressait sur le crâne...

Page 183, l. 4-9 : autant par commodité que par élégance; mais cette toilette, néanmoins, empêchait le malheureux de se tenir droit comme ses associés; et, comme il gisait sur son banc, à angle droit, une paire de gros yeux roulants à fleur de tête dardaient vers...

— l. 12-14 : était placé (*sic*) une moitié de crâne, dont... en guise de verre. Au-dessus de leurs têtes était suspendu un squelette...

— l. 18-25 : toute la carcasse pendante et craquante au caprice du vent dont les bouffées se frayaient quelquefois un chemin dans l'appartement. Dans le crâne de ce bideux objet brûlait une certaine quantité de charbon qui jetait sur toute la scène une lueur tremblante mais

vive pendant que les bières... sépultures étaient empilés à une grande hauteur autour de la chambre ⁽¹⁾ et contre les fenêtres, empêchant tout rayon...

Page 184, l. 3 : ... immodéré et intempestif, qui ressemblait à un long...

— l. 7-11 : avec sa tête chargée de plumes noires... et les conduisit vers des sièges que les... à leur intention.

— l. 13-25 : enlevant son installation du haut bout de la table, émigra dans le voisinage... et, versant plein son crâne de vin... présumption, le roide gentleman à la bière parut excessivement piqué; et de sérieuses conséquences auraient pu se manifester si le président... avec son sceptre, diverti l'attention de tous les assistants par le discours suivant : [— C'est un devoir qui nous incombe dans l'heureuse occasion qui se présente... [— Tiens bon, là-bas! interrompit...

— l. 27-33 : et dis-nous quels diables vous êtes tous,... et avalant sec et raide la ruine et les provisions parées pour l'hiver de mon honnête camarade Will Wimble, l'entrepreneur! [A cet impardonnable échantillon d'impolitesse, toute l'excentrique société se dressa...

— Wimble, nom suggestif en l'espèce, puisqu'il signifie vile-brequin.

Page 185, l. 6 : C'est avec la meilleure volonté que nous...

— l. 10 : le roi Peste premier.

— l. 11-14 : Cet appartement que vous supposez... Will Wimble, l'entrepreneur, — un homme... appellation plébéienne [1857-1869 : plébéienne. — Nous avons adopté cette dernière orthographe parce que le mot se trouve dans ce même volume (p. 33, l. 10) sans tréma].

— l. 14-17 : avant cette nuit, traversé nos oreilles royales, cet appartement, dis-je, est la Chambre du Trône de notre Palais,... et à d'autres distinctions d'un ordre...

⁽¹⁾ 1869 : à une grande hauteur de la chambre... Poe : high up around the room...

Page 185, l. 20-25 : en face de moi est... et portent les insignes du sang royal dans... et Sa Sérénissime Hautesse l'archiduchesse...

— l. 27-33 : En ce qui concerne, — ajouta-t-il, — votre demande relativement aux affaires que nous traitons ici en conseil, nous aurions le droit de répondre... et ne concernent que lui, et n'ont conséquemment d'importance que pour nous-même [sing.]. Mais... vous croyez pouvoir revendiquer en qualité d'hôtes et d'étrangers, nous daignons encore vous...

Page 186, l. 5-9 : trésors du palais, les vins, ales... métropole; et, en agissant ainsi, nous cherchons non seulement à atteindre notre but, mais aussi à augmenter la constante prospérité de ce souverain non-terrestre qui règne...

— l. 12 : Davy Jones. — Le Diable dans l'argot des matelots.

— l. 20-25 : Néanmoins, nous croyons qu'à cause de votre profane... de notre devoir de te condamner,... — que vous avalerez à la prospérité... genoux; — aussitôt vous serez...

— l. 30-33 : à qui les prétentions et la dignité... s'était levé de lui-même de table pendant qu'il parlait; — ce serait...

Page 187, l. 9-11 : voudra donc bien être assez bonne pour prendre...; — car je ne suis [coquille] ni ne veux...

— l. 16-21 : ... d'eau douce!... — Et moi, Legs, je n'y mets pas tant de façons! Ma coque est encore légère, quoique toi, je le confesse, tu me paraisses un peu chargé; — et quant à ta part de cargaison, plutôt que de faire lever un grain, eh bien! je trouverai...

— l. 24-30 : sentence, ou de la condamnation, qui est de sa nature Médique, qui ne peut être altérée, et dont on ne peut appeler. Les conditions... à la lettre, et sans un moment d'hésitation; — ... talons, et justement plongés comme rebelles dans...

Page 188, l. 3 : Le roi baussa son front et le remplit d'innombrables rides...

Page 188, l. 8-12 : et l'homme à la bière d'acajou *se raidit* et roula...
 [— *Eub! eub! — éclata* Tarpaulin, *en s'épanouissant de rire*,... générale. — *Eub! eub! eub! — Eub! eub! eub! —* Je disais...

— l. 17-22 : du Diable (que Dieu *confonde!*) et de me... que voilà, que je *connais* aussi bien que je me *connais* pour un pécheur *et que je sais* n'être pas autre que Tim Hurlygurly le *comédien*, — oh! cela, c'est une autre *sorte d'affaire*, et qui...

— Hurlyburly, en anglais, signifie *tohu-bohu*, désordre, et Hurdy-gurdy, *vielle*. Hurly-gurly semble donc constituer ici un «*à peu près*».

— l. 25-26 : Au nom de Tim Hurlygurly, *toute l'assemblée bondit sur ses sièges*.

— l. 27 : Peste Premier.

— l. 32 : l'homme *de la bière*.

Page 189, l. 2-4 : justement à *se verser de la liqueur dans son crâne*, elle le souleva en l'air,...

— l. 7-11 : dans un bol de toddi, il disparut à *la longue* dans le tourbillon... naturellement *créé* dans la liqueur déjà *en effervescence*. [Toutefois le grand matelot ne vit pas la déconfiture de son *compagnon* avec *résignation*. Précipitant le roi...

— l. 17-25 : s'éteignaient dans l'*appartement*, à briser la cervelle du petit *monsieur goutteux*; se précipitant... tonneau plein d'Ale d'octobre de Hugh (*sic*) Tarpaulin, il le culbuta en un instant. Il en jaillit... avec tout ce qu'elle portait, — les *sièges* jetés *sur le dos*, — le baquet...

— l. 26-33 : Les piles d'articles funèbres *flottaient* çà et là. Les pots, les cruches se confondaient dans... désespérément contre les bouteilles de jonc. L'homme aux *borreurs* fut noyé... naviguait *sur sa bière*, — et...

Page 190, l. 2-4 : et mit le cap dans la direction du Free and Easy, *suivi sous toutes voiles par le redoutable Tarpaulin*...

LE DIABLE DANS LE BEFFROI.

Première version française. Elle fut établie sur le texte de l'édition posthume et parut dans *le Pays*, numéro du 20 septembre 1854.

Le texte préoriginal montre un contre-sens (p. 195, l. 16) et une étourderie (p. 200, l. 18-23). Celui de 1857 a corrigé le contre-sens et apporté la note de la p. 199. Il présente aussi une particularité orthographique (p. 200, l. 11). Le texte de 1869 montre une addition qui se justifie (p. 195, l. 30).

Page 191, ÉPIGRAPHE : *Vieux dicton.*

— l. 1-3 : Chacun sait *généralement* que... ou, hélas! était le bourg *allemand* de... — Poe : the Dutch borough... — La correction est-elle justifiée? Il est bien vrai que, dans l'anglais moderne, *Dutch* signifie *hollandais*; mais il a eu aussi le sens d'*allemand*. D'autre part il convient de remarquer que les rares mots que Poe a mis dans la bouche de ses personnages ne sont pas hollandais, mais allemands : *Der Teufel* (trad. par *Tarteifle*); *Mein Gott! Donner; Blitzen*. Réflexions après lesquelles il n'est pas sans sel de rappeler que, selon ses biographes, c'est avec des souvenirs rapportés d'Ecosse que Poe aurait construit ce conte.

— l. 4-6 : grandes routes, *est situé*, pour ainsi dire, *dans l'isolement*, il n'y a... petit nombre de lecteurs qui...

— l. 14-page 192, l. 1 : exécuté avec *ma plus consciencieuse habileté*, avec cette impartialité *rigide*, cet examen scrupuleux des faits et cette *diligente* collation des autorités, qui doit toujours...

Page 192, l. 3-13 : Avec le secours... *dans son origine* [coquille sans doute]...aujourd'hui. Quant à la date de cette origine, *je souffre d'avouer que je n'en puis parler...indéfinie que* les mathématiciens sont quelquefois obligés de *supposer* dans... La date, *je puis donc le dire*, n'est pas moins *déterminable*, eu égard à sa prodigieuse antiquité, qu'une quantité déterminable quelconque.

— l. 14 : du nom de Vondervotteimittiss... — Comme l'a fait remarquer M. Y.-G. Le Dantec dans l'édition de la N. R. F., ce

nom correspond tout simplement à la phrase : *wonder what time it is* (se demande quelle heure il est), prononcée avec l'accent allemand.

Ajoutons que l'emploi de noms transparents ne constitue nullement, chez Poe, une rareté. Bien au contraire c'était son habitude — en quoi il se montra fidèle à la tradition du théâtre et du roman anglais (Sheridan, Dickens, etc.) — d'affubler les personnages de ses contes grotesques, de noms faisant image et exprimant son sentiment à leur égard. On l'a constaté plus haut, et on le vérifie aussi bien dans ce paragraphe, où les scoliastes, objet constant de sa haine, en portent tous un qui dénonce une tendance au plus épais matérialisme ou l'imbécillité chronique.

Grogswigg = siffleur de grogs; Kroutaplentty = plein de choucroute; dans Dundergutz il semble bien qu'il y ait *guts* — tripes; dans Blunderbuzzard, on peut trouver *blunder* = bévue et *buzzard* = buse ou *blunderbuss* = tromblon; dans Stuffundpuff sont entrés *Stuff* = sottise et *puff*, bouffir d'orgueil, et Gruntundguzzel pourrait se traduire Grognegoinfre.

Il semble que ces intentions-là aient échappé au traducteur. — Cf. nos éclaircissements sur les p. 175, l. 15; 184, l. 29-30; 185, l. 22-26; 188, l. 21; 205, l. 4; 211, l. 19; 226, l. 19-23; 228, l. 8; 247, l. 31, et notre article au *Figaro*, 22 avril 1933.

Page 192, l. 15 : ... me confesse également...

— l. 17-19 : ... inverses, — je ne *me sens capable de rien choisir* qui... satisfaisant.

— l. 27-29 : de la Maison de Ville... pas de *m'engager* dans un thème d'une...

— l. 33-page 193, l. 1 : avec *devise* et sans *date*; — *on peut y consulter* aussi les...

Page 193, l. 6-7 : qu'il ait toujours existé tel que nous le voyons.

— l. 10-11 : en vérité *le simple soupçon* d'une *pareille* possibilité y serait considéré comme...

— l. 13-17 : un quart de mille *environ*, et *entièrement* environné par de petites collines *par-dessus lesquelles* les habitants... avisés de

passer. De cette conduite ils donnent l'excellente raison qu'ils ne croient...

Page 193, l. 21-22 : elles ont le derrière appuyé sur...

— l. 32-page 194, l. 6 : petites briques très cuites, rouges... échi-
quier sur une grande ébelle. Les pignons sont du côté... de la mai-
son, aux gouttières et aux maîtresses-portes. Les fenêtres... carreaux
et beaucoup de châssis. Le toit est couvert...

Page 194, l. 9-10 : ... les sculpteurs de Vondervotteimittiss n'ont
jamais pu tailler que deux...

— l. 17-22 : ... modèle. Les planchers sont faits de carreaux, les
chaises... avec des jambes minces et torses et de tout petits pieds. Les
cheminées... et n'ont pour toute sculpture sur leurs manteaux que des
horloges et des choux, mais elles supportent au milieu une véri-
table...

— l. 24 : à chaque extrémité en manière...

— l. 27 : milieu, dans lequel se fait voir le cadran...

— l. 29 : sont larges et profonds,...

— l. 31 : une marmite dessus,...

— l. 33-page 195, l. 3 : vieille petite grosse dame, ... porte un
vaste bonnet, ... rubans rouges et jaunes.

Page 195, l. 4-8 : très-courte à la taille, ... jambe. Cette jambe est
quelque peu épaisse... sont recouvertes d'une belle...

— l. 10-16 : ...jaunes qui bouffent et se convolulent dans la forme
d'un chou... petite montre allemande; de la droite, elle manie un
grand pochon (sic)⁽¹⁾ pour... moucheté avec une montre-joujou à répé-
tition, en chrysocale, à sa queue, que... en manière de lorgnon. —
Contre-sens corrigé en 1857. Poe : by way of a quiz. — M. Yves-

⁽¹⁾ La première lettre est tombée. Mais c'est évidemment pochon qu'il faut lire. — Poe : ladle.

Gérard Le Dantec (*loc. cit.*) l'explique par le souvenir de l'expression : to look at quizz, lorgner.

Page 195, l. 18-20 : et *suivent le cochon...des gilets rouges qui...*

— l. 24 : et une *grosse* petite montre dans la...

— l. 27-28 : corpulent et *paresseux*, est occupé tantôt...

— l. 30-page 196, l. 4 : ...que ces polissons⁽¹⁾...à sa queue dans le but... [... la porte *principale*, dans... aux jambes *torses* et aux *petits* pieds comme les tables, est... excessivement *enflé*, avec...

Page 196, l. 5-8 : à celle des garçons,... est plus grosse... *peut être un plus grand fumeur*. Comme...

— l. 9 : il *la* porte dans...

— l. 14-15 : ...résolument *fixé* sur un certain objet *remarquable* au...

— l. 27 : Nous *resterons éternellement fidèles* à...

Page 197, l. 1-2 : le clocher, et dans le clocher, le beffroi, *qui est... l'orgueil et l'extase* du village, — la grande horloge... — Le second texte est moins ambigu que le premier, mais pas plus fidèle. Chez Poe, le clocher ne s'identifie pas avec le beffroi, mais le contient : the steeple, and in the steeple is the belfry, where exists, and has existed time out of mind, the pride and wonder of the village, — the great clock...

— l. 6-7 : des fauteuils *doublés* de cuir. [...a sept *faces*, — une sur...

— l. 12 : mais cette fonction *était* la plus...

— l. 13-14 : car *on n'a jamais entendu dire qu'elle ait eu besoin de lui*. Jusqu'à...

— l. 19-21 : de même *de toutes les autres*... pareil endroit pour avoir l'heure *juste*. Quand le *large* battant...

⁽¹⁾ 1869 : ces *petits* polissons... — Poe : urchins.

Page 197, l. 24-25 : Bref si les bons bourgeois étaient fous de leur choucroute, ils étaient...

Page 198, l. 5-7 : Je viens de peindre l'état... hélas! qui eût dit qu'une si charmante peinture dût jamais subir une cruelle vicissitude?

— l. 8-13 : Ç'a été longtemps un... vraiment il semblait que ces mots... un objet d'une apparence étrange au sommet...

— l. 15-18 : et chacun des vieux petits messieurs assis dans son fauteuil doublé de cuir tourna... toujours l'autre fixé...

— l. 20 : objet était...

— l. 23-24 : le plus prétentieux personnage qui...

— l. 27-30 : et une excellente rangée de... à l'autre. Grâce aux favoris et aux moustaches, on ne pouvait rien voir du reste de sa figure. Il...

— l. 33-page 199, l. 2-3 : en queue d'hirondelle, (de l'une des poches pendillait un mouchoir blanc d'une longueur indéfinie), — des culottes..., des bas noirs, des escarpins qui ressemblaient à des morceaux de souliers,... — Poe : stumpy-looking pumps.

Page 199, l. 5 : Sous un de ses bras...

— l. 9-11 : pendant qu'il dégringolait en gambadant du baut de la colline, et dessinait toutes sortes de pas fantastiques. Dieu me bénisse! — c'était...

— l. 16-17 : l'aspect bizarre de ses escarpins tronqués suffit à éveiller...

— l. 21 : occasionna particulièrement une juste...

— l. 23-26 : ...pirouette, ne semblait pas avoir l'idée la plus vague, la plus lointaine, de ce qu'on appelle observer le tempo [ital.] en dansant.
— La NOTE de cette page ne se trouve pas dans le Pays. — L'expression dont il s'y agit est : *keeping time*.

Page 199, l. 27-page 200, l. 6 : Le bon peuple du bourg *s'était à peine toutefois basardé à ouvrir les yeux...* avant midi, le *coquin se précipita*, comme je vous le dis, droit au milieu d'eux, fit un chassé [ital.] ici, là un balancé [ital.]; puis, après une pirouette [ital.] et un pas de zéphir [ital.] *se précipita comme une flèche dans le beffroi de la Maison de Ville où... attitude de dignité et d'ëbaissement.* Mais le petit garnement *le saisit tout... tira, lui fourra son gros...*

Page 200, l. 8-10 : et si *bruyamment*, que — vu... était si *gras* et le violon si vaste et...

— l. 11 (1869) : rantanplan.

— l. 14-16 : cette attaque *immorale* aurait pu *inciter* les habitants, n'était le fait important qu'il...

— l. 18-21 : que chacun *pût vérifier l'heure* à sa montre... juste à ce moment... clocher *se mêlait de la cloche*, et *faisait quelque chose* qui... — Poe : the fellow in the steeple was doing something that he had no business to do with the clock. — On voit qu'ici Baudelaire a traduit clock (horloge) par cloche. Confusion résultant évidemment de l'assonance, comme l'a remarqué M. Le Dantec.

— l. 23 : le temps *d'étudier* les manœuvres...

— l. 25-29 : — Une ! dit la cloche. — Ine ! répliqua... fauteuil *doublé de cuir* — Ine ! dit sa montre ; Ine ! dit la montre de sa frau [ital.], et — ine ! dirent...

— l. 33 : tous les échos. — Trois !...

Page 201, l. 6 : Onsse ! approuva...

— l. 9-10 : ...tous parfaitement *béatifiés* et laissant tomber leur voix *comme une fin de mélodie*.

— l. 13 : n'avait pas encore...

— l. 16-18 : ...petits messieurs, laissant tomber leurs pipes, et *posant tous leur jambe droite sur leur genou gauche*.

Page 201, l. 24-25 : ...à mon phandre? — *rugirent* tous... — che n'ai plis vaim tébouis ine heire! — [...toutes les frauen [ital.]; — ils toiffent... tébouis ine heire!

— l. 29-31 : ...tous les petits messieurs, — donnerre et églairs! il toit aître éteint tébouis ine heire!

Page 202, l. 3-5 : *Quant aux choux cependant, le rouge leur montait à tous à la figure, et il... possession de chaque chose sous la forme d'une horloge.*

— l. 8-9 : à peine contenir leur *propre* furie, et...

— l. 15 : en *fuyant* tous...

— l. 16-18 : hurlant, miaulant *et* braillant, — et s'élançant...

— l. 20-25 : ...à une personne *rationnelle* d'imaginer. Et pour rendre les choses encore plus navrantes, le misérable petit vaurien *déployait* évidemment *ses plus grands efforts* dans le clocher. *Chacun* a pu de temps en temps apercevoir le *polisson* à travers la fumée. Il était dans le beffroi,...

— l. 26-28 : Dans ses dents, le *scélérat* tenait...incessamment avec sa tête, *créant* un tel vacarme...

— l. 30-33 : ...sans accord *et* sans mesure *aucune*, avec les deux mains, faisant *grande parade*, — l'... — de jouer l'air de Judy O'Flannagan et Paddy O'Raferty*.

* *Air populaire irlandais.*

Page 203, l. 1-6 : ...état, je quittai la place de dégoût, et maintenant... l'heure exacte et de la *belle* choucroute... l'ancien *état* de choses... en *jetant* ce petit drôle du *baut* du clocher.

LIONNERIE.

Première version française. Établie sur le texte de l'édition posthume (1850), elle parut au *Pays*, numéros des 19 et 22 février 1855, sous le titre : *Être un Lion! (Conte moral)*.

Le texte préoriginal montre un faux sens (p. 209, l. 25), corrigé en 1857; celui de 1869 présente une variante injustifiée (p. 205, l. 15-16), et tous les textes une faute commune (p. 206, l. 30).

VARIANTES :

Page 205, ÉPIGRAMME : Toute la population vint sur ses dix doigts de pied dans un immense ébahissement. — Satires de l'évêque Hall. — Il s'agit ici du *Virgidemiarum* dont la première édition (1597), enseigne Brunet, fut livrée aux flammes par ordre de l'archevêque de Cantorbéry et de l'évêque de Londres, — et d'une adaptation fort infidèle. Les vers cités sont, dans le texte original (ll. 3, v. 19-20), les suivants :

*Genus and Species long since barefoote went
Upon their ten-toes in wilde wanderment.*

Poe a substitué au premier vers : *All people went* — et, dans le second, remplacé *wanderment* par *wonderment*.

— l. 1-3 : ...un grand homme; *cependant*, je ne suis ni l'auteur de Junius,... fer. *Quant à mon nom, c'est...*

— Robert Jones. — Il semble que Poe ait choisi un nom particulièrement commun pour rendre plus comique l'élévation soudaine de son héros.

— l. 4 : Fum-Fudge. — Cette appellation comique semble dérivée tout à la fois de *Fee-faw-fum*, le cri des ogres, et *fudge*, baliverne, sottise prétentieuse. Ce dernier mot, dans la bouche d'un Américain, constitue aussi une exclamation dont le sens correspond à peu près à notre *zut !* ou à *sapristi !*

— l. 7-14 : ...d'un traité sur la Nosologie. Je le savais par cœur avant... [commençai dès lors à flairer ma voie... arriver à la majesté d'un Lion... pas dans la pure théorie...]

— l. 15-16 (1869) : et j'avalais une douzaine... — Poe : a half dozen...

Page 206, l. 11 : en rabaissant le ton...

Page 206, l. 14-15 : ...à minuit, de les *citer* tous. Je commence donc : —

— l. 18 : *C'est bien, Robert...*

— l. 22-29 : Approchez ! (*Ici il me prit...*)...grandement temps que vous *fassiez* votre chemin vous-même, — et vous... (alors, il m'envoya d'un coup de pied dans le derrière, à travers la porte, jusque dans l'escalier), ainsi *f...* le camp de chez moi, et que Dieu vous bénisse !

— l. 30 : l'*affatus* divin. — Coquille qu'ont reproduite tous les textes de la traduction, bien que les cinq versions successives de Poe donnent : *afflatus*. — Nous n'avons pas cru devoir la conserver.

— NOTE du bas de la page : *Calembourg* (*sic*). *Nose* [ital.] veut dire nez. *C'est comme qui dirait* naseaologie pour nosologie.

— l. 32-page 207, l. 2 : ... je considèrai presque cet accident comme un bonheur. Je *résolus de me laisser guider par* l'avis paternel. Je *me déterminai* à suivre mon nez. Je le tirai *coup sur coup* deux ou...

Page 207, l. 7 : *Heureux homme !* dit le...

— l. 8 : Edimburgh. — Cette orthographe ne laisse pas d'étonner, étant un compromis entre l'anglaise qui demanderait une *n* au lieu d'une *m*, et la française qui voudrait un *o*, mais point de *b*.

— l. 16-17 : Mais je ne *donnai* aucune attention... populace, et j'allai...

— l. 19-23 : le marquis de *Comme-ci-comme-ça* tenait... le comte de *Comme-vous-voudrez coquettait* avec son flacon de sels, et son Altesse Royale *Ne-me-touchez-pas* se penchait... [de l'artiste, et je tournai mon nez vers lui.

— l. 26 : Oh ! *Schocking !* murmura...

Page 208, l. 2-8 : ...le nez vers la lumière. [...en le faisant ronfler. [Est-ce vraiment un original?... [Hein ? fis-je...

Page 208, l. 11-12 : dis-je en le *retournant vers lui*. [Admirable, s'écria-t-il *absolument enthousiasmé* par la beauté...

— l. 15 : Mil-le livres ! — dis (*sic*) -il.

— l. 17 : Mil-le li-vres ? — dit-il.

— l. 18 : *Tout au juste*, dis-je.

— l. 20 : *Et il me fit...*

— l. 23-28 : de la Nosologie, avec... la trompe. — Ce mauvais petit libertin *de prince de Galles* m'invita... [et gens *distingués*. [Il y... Hiéroclès, Maximus Tyrius, et... [avait un *séide* de la perfection...]

— l. 31-32 : et l'*Ambitieux Étudiant en mauvaise santé*. — Le titre exact est : *Conversations with an Ambitious Student in Ill Health*, essai publié par sir Edward Bulwer Lytton dans le *New Montbly Magazine*, et paru en librairie en 1835 sous le titre abrégé : *The Student*. (Note fournie par W.-T. Bandy.)

Page 209, l. 3 : *Æstheticus Ethix...*

— l. 5 : homoomerie.

— l. 6-9 : sur Eusèbe et Arien; sur l'hérésie... sur le Puséisme... sur Homousios...

— l. 10-13 : Il y avait là Fricassée... Il *loua* les choux-fleurs... le veau à la Sainte-Ménéhould [1857, *id.*], la marinade... et les gelées d'orange en mosaïques.

— l. 14-19 : Il y avait... Il dit son mot sur le Latour et le Markbrünnen, le Champagne moussieux et le Chambertin, le Richebourg et le Saint-Georges, sur le Haubrimon (*sic*), le Léonville (*sic*) et le Médoc, le Barac (*sic*) et le Preignac, le Grave, le Sauterne, le Laffitte et le Saint-Peray. Il... du Clos-Vougeot...

— l. 20-21 : et *définît*, en *fermant* les yeux à demi, la différence du Sherry d'avec l'Amontillado. — Poe : and told, with his eyes shut, the difference between Sherry and Amontillado.

Page 209, l. 22-24 : ... de Florence. Il *discuta* Cimabuë... il parla du noir de Caravage,...

— l. 25 : ...des *saletés* de Rubens. — Poe : the frows of Rubens.
— Faux sens corrigé en 1857.

— l. 27-28 : Il y avait le *président* de l'université... Il émit l'opinion que...

— l. 30-31 : Il y avait le Grand Turc... Il *croyait fermement* que les anges...

Page 210, l. 5-6 : les cinquante-quatre *barangues* d'Isaüs;... les cent quatre-vingt (*sic*) traités...

— l. 10 : Feltspar.

— l. 12-16 : sur le quartz et *sur* la marne; sur le schiste, le gypse... calc (*sic*); sur la blende et *sur* la horn-blende;... sur la cyanite (*sic*) et la lépidolite (*sic*); sur...

— l. 19-21 : de moi, de moi, et *encore* de moi; — de la nosologie, de... moi. Je *tournai et retournai* mon nez, et...

— l. 24-26 : ... convives, et le matin... Sa Grâce la duchesse de Dieu... [*Voulez-vous venir à Almack*,...]

— l. 31-33 : Vrai *comme* je vis,... [*d'invitation, mon ange. Dirai-je que vous y serez?*]

Page 211, l. 1 : Chère duchesse! *avec* tout mon cœur!

— l. 2-5 : *Bast!* — Avec tout votre nez, n'est-ce pas? [*Avec toutes ses pièces, mon amour, dis-je.* — Je le tortillai donc deux ou trois fois, et je fus à...]

— l. 9-10 : ... un autre un peu plus *loin*. [... un autre encore un peu plus *loin*.]

— l. 12-16 : Et, *m'empoignant solidement* avec les deux bras, elle me baisa... [... *marquée* courut immédiatement *dans* l'assemblée. [*Diavolo! s'écria*...]

Page 211, l. 18 : Mille tonnerres ! *s'exclama* le prince...

— l. 19 : Bluddennuff. — A un profane et à première vue, ce nom grotesque semblerait dérivé de l'anglais *bloody muff*, qui correspond à *satané crétin*. Mais un savant linguiste, M. Ernest L. Lévy, professeur à l'Université de Strasbourg, que nous avons consulté à ce sujet, serait plutôt d'avis d'y reconnaître deux mots d'allemand dialectal : *blutt* = *bloss* (nu) et *enuff* = *binauf*, auquel cas il faudrait trouver là une plaisanterie cynique.

— l. 20 : Cela *n'était pas supportable*. Je me fâchai...

— l. 25-29 : *C'était tout ce que je voulais*. Nous échangeâmes... je lui emportai le nez d'un coup de feu, — et puis... [*Imbécile!* dit le second.

Page 212, l. 7 : mais, en *attrapant le nez de l'Électeur*...

— l. 11-12 : la grandeur d'un lion est *en proportion de sa trompe*...

QUATRE BÊTES EN UNE.

Première version française. Établie sur le texte anglais de l'édition posthume (1850), elle parut dans *le Pays*, numéro du 28 juillet 1854, sous le titre : *L'Homme caméléopard ou Quatre bêtes en une*.

Le texte de 1857 montre une correction syntaxique dont l'opportunité peut paraître contestable (p. 214, l. 1), omet un membre de phrase (p. 217, l. 26), s'est incorporé une note (p. 216, l. 25), et présente une variante qui n'est peut-être qu'une coquille (p. 222, l. 30-31); celui de 1869 deux corrections (p. 213, l. 6-7 et p. 220, l. 29-31).

ÉPIGRAPHE. — Voici le vers au complet (IV, 2) :

Chacun a ses vertus ainsi qu'il a ses Dieux.

Page 213, l. 2-3 : ... *toutefois est plus convenablement imputable à Cambyse*... n'a, *en vérité*, aucun besoin d'enjolivures ni de surcharges. Son avènement...

Page 213, l. 6-7 (1869) : cent soixante et onze ans...

— l. 7-15 : ... du Christ, — le pillage qu'il infligea au temple de... et sa misérable fin à Taba, ... ont dû être plus communément notées par les écrivains de son temps que les impies, lâches, cruels, saugrenus et fantasques exploits qui complètent la somme totale de sa vie et...

— l. 17-page 214, l. 10 : ... que c'est maintenant l'année du monde trois mille huit cent trente, et figurons-nous que nous sommes pour quelques... le plus grotesque des habitacles... Sans doute il y avait... celle, — l'unique — à laquelle je fais plus particulièrement allusion. Mais la nôtre est celle qui tira son nom — Antioche Épidaphné, — de la proximité du petit village... Bâtie (quoique sur cette matière il y ait eu quelques disputes) par Seleucus Nicanor, ... — Poe : Nicanor.

Page 214, l. 18-19 : arrivés au cœur de la cité elle-même. Montons...

— l. 23-25 : ..., montagnes et finalement à travers le tobu-tobu des ... [— C'est l'Orontes, et c'est la seule eau en vue à l'exception...

— l. 27-page 215, l. 3 : Chacun a vu... très peu, veux-je dire, qui... en même temps les avantages d'une éducation... la mer, et donnez toute votre attention à cette masse... trois mille huit cent... en l'an du Seigneur...

Page 215, l. 6-12 : de délabrement. Antioche aura été avant cette époque complètement... successifs. Pour dire toute la vérité, le peu qui restera de sa première substance se trouvera... état de ruine et de désolation, que... aura transporté sa résidence...

— vers 3 : qui ont le plus illustré cette cité. — La citation est tirée de *Twelfth Night, or, What you will* (Acte III, scène 3).

— l. 20-22 : épithète de grotesque que je... [fortifiée; et à cet égard elle doit beaucoup à la nature comme à l'art.

— l. 33-page 216, l. 9 : de huttes de boue et d'abominables baraques. Nous ne pouvons pas nous empêcher d'apercevoir une grande abondance... et si ce n'était la toute-puissante... trouverions ici une intolérable... Quelle triste obscurité leurs ombres... allumées pendant tout le jour, autrement...

Page 216, l. 11 : une étrange ville ! Que signifie... ?

— l. 19-25 : ... vous *réjouirait* fort. Vous... ciel; sa *soleillité* [ital.] n'est pas là, — du moins la *soleillité* [ital.] adorée par les Syriens. Vous trouverez cette *déité*... ou pyramide *, par quoi est *figuré* le Feu.

* πυρ, le Feu.

— l. 27-page 217, l. 1 : à moitié nus avec leurs faces peintes, qui vocifèrent et gesticulent devant la canaille ? [Quelques-uns sont des saltimbanques... philosophes. La plus grande partie néanmoins, — spécialement... exécutent rigoureusement comme un devoir...]

Page 217, l. 6-9 : — Terrible, si cela vous plaît, mais pas... d'observer, suit tranquillement son maître à la piste. Quelques-uns,...

---- l. 15 : le mot : *valets de chambre* renvoie à la NOTE : En français.

— l. 16-18 : — mais un gendarme dévoré, un bœuf sacré étranglé, sont d'une importance trop minime pour faire beaucoup de bruit dans...

— l. 22-23 : Cela dénote quelque accident d'un intérêt inaccoutumé. [— Oui, sans aucun doute. Le roi...]

— l. 26 : ... nouveau palais, — ou la démolition de quelque temple superbe... — Le membre de phrase en italique, qui existe dans toutes les versions anglaises de Poe, a disparu du texte français en 1857. Nous avons cru devoir l'y rétablir.

— l. 27-page 218, l. 3 : ou, dans le fait, un feu... L'air est effroyablement déchiré... ce qui se prépare. Par ici, — prenez garde ! Nous sommes dans... arrive par cette route et il sera difficile de refouler le courant. Ils se répandent à travers... du palais ; conséquemment le Roi...

Page 218, l. 7-15 : ... d'Ashimah. Retranchons-nous dans le vestibule... Pendant ce temps considérons cette image. Qu'est-ce ? Oh ! c'est le dieu Ashimah en propre personne. Vous voyez cependant que ce n'est... il n'a pas non plus... Arcadiens. Toutefois tous ces caractères divers ont été — ... savants des âges futurs...

Page 218, l. 20 : quels *grands sots* que...

— l. 21-29 : Mais *voyez ! voyez là-bas courir ce petit gamin en guenilles... costume de grande cérémonie ; qu'il vient d'achever de mettre à mort,...* Pour cet exploit, le *polisson* le porte... sur la *valeur* du roi,...

Page 219, NOTE : ... que l'hymne introduit ici fut... Sarmates, à l'occasion d'Aurélien, qui avait *massacré* de sa propre... — Les initiales de la signature ne figurent pas dans le *Pays*.

— VERS 7 ET SUIVANTS :

7 : *Nous, un seul guerrier, nous les avons égorgés !*

10 : *Hurrah ! — Chantons...*

12 : ... mille hommes si *proprement !*

13 : *Hurrah ! Crions...*

14 : *Qu'il nous a donné plus*

15 : *De rouges barriques de sang*

16 : *Que toute la Syrie n'en peut fournir de vin !*

— l. 20-21 : ... les yeux au ciel *avec respect !* Il arrive !...

— l. 22-23 : Je ne le vois pas ; — je puis dire qu'il *m'est impossible* de l'apercevoir.

— l. 26-page 220, l. 1 : ... d'idiots et d'insensés qui s'empressent de se prosterner... et qui s'efforcent de déposer... — Le mot *caméléopard* renvoie à la note : *Girafe*.

Page 220, l. 9 : ... l'animal a le visage d'un homme ?...

— l. 14 : ... vrai qu'on l'appelle quelquefois Antiochus...

— l. 21-26 : conséquemment, n'est pas trop grand et lui va bien. Nous... supposer qu'il ne le revêt que pour quelque occasion d'une importance spéciale. Ainsi... Avec quelle dignité surhumaine le monarque...

— l. 27 : vous voyez, est soutenue par...

— l. 29-31 (1869) : n'était la protubérance... et la...

— l. 31-33 : de sa face que la quantité de vin qu'il a engloutie a rendue indéfinissable. Suivons-le...

Page 221, v. 7 : Ainsi arrachez les temples...

— l. 13-16 : enfin le plus remarquable des Caméléopards... bisser son improvisation, et... — il la recommence. Quand... la couronne poétique, en anticipation de sa victoire...

— l. 24-31 : l'origine de cette commotion. Cela... d'homme a, à ce qu'il paraît, bouleversé les notions de bienséance généralement pratiquées par les animaux... ville. Le résultat a été une émeute,... pour comprimer l'effervescence seront...

Page 222, l. 1-8 : Le Prince des poètes, [ital.] conséquemment, s'est dressé... derrière, et il court pour sauver sa vie... l'ont laissé en plant et ses concubines... tu es en danger de mastication... crotte, il n'y a pas... — 1857 : poète. Mais le mot se trouve dans le même volume (XXIII, l. 26 et 29) écrit avec un tréma, comme on le voit généralement chez Baudelaire.

— l. 9-16 : son inévitable détérioration; mais prends courage, joue des jambes avec vigueur, et prends ta course vers... et le plus remarquable des Caméléopards! Dieux! quelle puissance de célérité tu déploies! Tu montres de telles facultés qu'on pourrait parier sur toi! Cours, prince!

— l. 17-20 : Bravo, Épiphanes! — Bien joué, Caméléopard!... Il court! Il saute! — Il vole! Comme le trait d'une catapulte, il gagne l'Hippodrome!...

— l. 24-26 : Allons-nous-en, — sauvons-nous, — car nos oreilles... pour supporter le gigantesque vacarme...

— l. 30-31 : la plus populeuse cité de l'Orient! quelle confusion de peuples! quel... — Poe : the most populous city of the East! What a wilderness of people!... — La première version était donc plus fidèle. Il est possible aussi bien que la variante : pompeuse ne soit que l'effet d'une coquille.

Page 223, l. 5-6 : ce que ce peut être!

— l. 10-11 : ... leur Roi, et ayant eu de plus des preuves oculaires de sa récente...

Page 223, l. 12-16 : ... devoir en *ajoutant* sur son front au *diadème* poétique une nouvelle... qu'il obtienne à la prochaine Olympiade... aujourd'hui à l'avance.

PETITE DISCUSSION AVEC UNE MOMIE.

Première version française. Elle fut établie sur le texte de l'édition posthume (1850) et parut dans *le Pays*, numéros des 11 et 12 décembre 1854.

Le texte préoriginal montre une phrase omise (p. 248, l. 14-16) et plusieurs contre-sens ou inexactitudes (p. 235, l. 7-8; p. 240, l. 23-24; p. 228, l. 30-31; p. 229, l. 19-20; p. 237, l. 25). Celui de 1857 a rétabli la phrase et corrigé les deux premiers contre-sens. Celui de 1869 montre une correction qui semble inopportune (p. 226, l. 17), et une variante qui n'est peut-être qu'une coquille (p. 233, l. 15).

VARIANTES :

Page 225, l. 1-4 : Le *banquet* de la soirée précédente avait été un peu *trop véhément* pour mes nerfs... sommeil. *C'est pourquoi*, au lieu de *sortir pour* passer la soirée comme je me l'étais *proposé*, il me vint à l'esprit...

— l. 7-9 : ... naturellement. *Je suis excessivement fou* de rôties... cela peut *cependant* n'être pas...

— l. 15-16 : mais, *dans la matière*, il a *trait* aux bouteilles...

— l. 19-page 226, l. 3 : Ayant ainsi *parachevé* ... jusqu'à midi du lendemain,... et, à l'aide d'une excellente conscience, je tombai *incontinent* dans...

Page 226, l. 5-8 : Je n'avais pas *achevé*... quand survint une furieuse sonnerie à la... rue, *accompagnée* d'une impatiente *batterie* du *mar-teau* qui me réveilla *tout d'un coup*. Une minute après...

— l. 12-14 : — « Venez me trouver, à toute force, mon bien cher... Venez et *réjouissez-vous* avec nous. A la fin, par une longue et persévérante diplomatie,...

Page 226, l. 17 (1869) : démaillotter. — Cette correction est très étonnante de la part des éditeurs posthumes qui, d'ordinaire, se sont guidés sur le Dictionnaire de l'Académie.

— l. 19-23 : ... seront présents; — vous, cela va... nuit. [Pas de formule ni de signature.]

— Ponnonner. — Il n'est pas impossible que Poe, par ce nom, ait entendu suggérer des prétentions à l'importance : «'pon (my) honor», assertion des Irlandais vantards ou ivrognes. Cette hypothèse semble corroborée par celui qu'on voit à «son cousin», le capitaine Sabretash (p. 227, l. 4-5).

— l. 24-25 : *La lecture que j'avais faite du Ponnonner m'avait si fortement impressionné, que je me trouvai aussi éveillé...*

— l. 27-32 : Je sautai du lit... miraculeuse, et je partis à grande vitesse... [réunie une compagnie très...]

Page 227, l. 5-12 : cousin de Ponnonner, d'une tombe... considérable de Thèbes... quoique moins beaux que les sépultures de Thèbes... intérêt, comme contenant de plus nombreuses... La chambre d'où on avait enlevé ce specimen, passait pour...

— l. 15-16 : une mosaïque d'un beau dessin... fortune du défunt.

— l. 19-25 : que la bière était restée intacte... Nous avons donc maintenant la momie... et pour tous ceux qui savent... saccagées, il sera évident que nous avons de grandes raisons...

— l. 27 : j'y vis une espèce de grande boîte ou de caisse...

— l. 30-31 : ... oblongue, ce n'était pas une bière adaptée à la forme du corps. Nous supposâmes...

— l. 33-page 228, l. 6 : ou plus proprement, du papier mâché fait de papyrus... des sujets funèbres et autres scènes de deuil, parmi lesquels serpentait dans tous les sens une série de caractères hiéroglyphiques qui avaient évidemment trait au nom du défunt. Par bonheur, M. Gliddon faisait partie de la compagnie, et il traduisit sans peine les lettres, qui...

Page 228, l. 8 : le mot Allamistakeo. — M. Le Dantec a remarqué qu'il signifie : « tout est erreur » (all a mistake).

— l. 9-16 : cette boîte sans *avaries*; mais, quand... une seconde, celle-là une *bière* à forme *humaine* et d'une... ressemblant tout à fait sous... jusqu'à un certain point effacé les couleurs...

— l. 17-24 : ... fîmes sans aucune difficulté, — nous arrivâmes à une troisième, à forme *humaine* également, et ne différant de la seconde que par sa matière, qui était de cèdre et... aromatique particulière à ce bois... et la troisième, il n'y avait pas d'intervalle, la seconde s'adaptant parfaitement à la première.

— l. 25-31 : En attaquant la troisième... Nous nous étions attendus à la... comme d'habitude dans de nombreuses sangles ou bandes-lettes de lin; mais nous trouvâmes à leur place une espèce de gaine de papyrus revêtue d'une couche de plâtre peinte et dorée grossièrement. — Poe : a layer of plaster, thickly gilt and painted [une couche de plâtre, abondamment dorée et peinte].

— l. 31-page 229, l. 1-2 : Les peintures... des sujets qui avaient trait aux diverses épreuves supposées de... identiques, très probablement des portraits de personnes embaumées.

Page 229, l. 6-13 : ...débarrassâmes alors du... de couleurs variées, et disposés de manière à... globe ailé. La taille, au-dessus des branches, était... [... trouvâmes la chair dans un excellent état de conservation, et sans...]

— l. 18 : la vie, sauf que leur fixité était quelque...

— l. 19-20 : les doigts et les ongles étaient brillamment dorés. — Baudelaire a traduit exactement le texte donné par Griswold : the fingers and the nails were brilliantly gilded. Mais ce texte était fautif; il faut lire : the finger and toe nails. ..., c'est-à-dire : les ongles des doigts et des orteils étaient brillamment dorés.

— l. 21-22 : [M. Gliddon tira de la couleur rougeâtre de l'épiderme l'opinion que...]

— l. 23-32 : mais, en grattant la surface... et en jetant dans le feu la poudre ainsi obtenue, nous sentîmes se manifester un... gommes

d'une odeur agréable. [Nous cherchâmes soigneusement par tout le corps les incisions habituelles par où avaient été extraites les entrailles;... découvrir aucune. Aucun membre de la... entières et non ouvertes. Ordinairement la cervelle était vidée par...

Page 230, l. 4-10 : Ne pouvant *découvrir* aucune... dissection quand j'observai qu'il était déjà deux heures. Là-dessus... nous étions *tous* au moment... quelqu'un *suggéra* l'idée d'une expérience ou deux avec...

— l. 12-13 : sinon *sensée*, du moins...

— l. 16 : nous *installâmes* une *pile* dans le cabinet...

— l. 19-22 : qui *paraissait* d'une rigidité... mais qui, comme nous nous y attendions *d'ailleurs*, ne donna...

— l. 26-31 : quand mes *regards*, tombant par hasard sur *les yeux* de la momie... cloués *par l'étonnement*. Le premier coup d'œil m'avait suffi *d'ailleurs* pour... tous supposés être de verre, et qui *n'étaient* primitivement *remarquables* que par...

Page 231, l. 4-10 : le mot alarmé *s'appliquant* à moi n'est pas... propre. *Il est possible* toutefois que mes *nerfs* aient légèrement *tressailli*. Quant... vraiment *pas d'efforts* pour cacher la terreur *nette* qui *s'empara d'elle* (sic). Le docteur Ponnonner *n'était plus qu'un* homme à...

— l. 13-14 : nier qu'il *se fraya un chemin* à quatre...

— l. 19 : et nous *découvrimés* ainsi la *racine* du muscle...

— l. 22 : un mouvement plus *vivant* que la vie...

— l. 25 : allongea une *ruade* au docteur Ponnonner, qui...

— l. 30-32 : ... débris mutilés de la *victime*; mais... la rencontrer... diligence, bouillante de la plus...

— l. 33-page 232, l. 2 : convaincus [*coquille*] de la nécessité... vigoureusement et avec zèle.

Page 232, l. 3-4 : Ce fut *conséquemment* d'après... une profonde incision dans le...

— l. 7-8 : — *figurativement* et littéralement...

— l. 10-15 : comme *fait* Mr Barnes ⁽¹⁾ dans... *ensuite* il éternua;... mit le poing sur... Enfin... adressa *ce* discours dans l'égyptien le plus pur :

— l. 19-23 : qui n'en sait *pas plus long*; j'ai pitié... né *chez nous*, — vous, dis-je...

— l. 27-page 233, l. 2 : j'attendais de *votre part* une conduite plus digne de *gentlemen*. Que... mes vêtements *dans ce chien de climat*? A quel... ce misérable Ponnonner à me tirer...

Page 233, l. 3-10 : On *trouverait tout naturel*, sans aucun... nous *eussions tous gagné la porte*, ou que nous *eussions été pris de violentes*... ou *que nous fussions tombés dans*... dis-je, *aurait dû arriver*. En vérité, chacune... toutes les trois *auraient été plausibles et excusables*. Et, sur...

— l. 11-21 : ... la vraie raison doit être *recherchée dans l'esprit*... entièrement par la *règle des contraires*, et est *généralement considérée comme contenant la solution de toutes choses dans l'ordre du paradoxe et de l'impossibilité*⁽²⁾; ou peut-être, ... *naturel et sans-façon* de la momie... ces paroles tout *caractère effrayant*... ne trahit *une trépidation particulière* et ne... quelque chose de *travers ou de singulier*.

— l. 25-27 : poches de ses culottes, regarda *bardiment* la momie et devint... favoris et *relevait* le col de...

— l. 33 : M. Buckingham?

(1) Acteur comique du Parc Theatre de New-York.

(2) Texte de 1869 identique à celui de 1857, sauf pour le dernier mot : fusion de toutes les contradictions. — Poe : ... the spirit of the age, which proceeds by the rule of contraries altogether, and is now usually admitted as the solution of everything in the way of paradox and impossibility. — Le texte préoriginal est grammaticalement plus exact; celui de 1857 corrige intelligemment ce qui semble être une négligence de Poe.

Page 234, l. 7 : Ne pouvant pas *obtenir* une réponse...

— l. 14 : grand plaisir de *rapporter tout au long* et en...

— l. 17-20 : à laquelle la momie prit part, eut lieu en égyptien primitif, *par l'intermédiaire* (en ce qui me concernait, moi et les autres personnages de la société qui n'avaient pas voyagé) de MM. Gliddon et Buckingham servant d'interprètes. Ces messieurs...

— l. 22-23 : m'empêcher d'*observer* que...

— l. 25-28 : ... modernes *absolument* nouvelles pour l'étranger, étaient *souvent contraints* d'employer des formes sensibles pour *transmettre* à son esprit un sens particulier.

— l. 30-33 : la politique [ital.], *enfin* s'avisa de dessiner... aux coudes troués, *débout* sur...

Page 235, l. 4-8 : n'aurait jamais *pu* lui *faire comprendre* l'idée absolument moderne de whig [ital.] si, à *l'instigation* du docteur Ponnonner, il n'était devenu très pâle et n'avait consenti à *supprimer son teint* (sic..?). — Il doit s'agir ici de quelque bévue typographique, car le texte de Poe est des plus clairs. — Quant à la plaisanterie sur la perruque, elle était sans doute destinée surtout à mettre en joie les lecteurs de l'*American Whig Review*, où cette nouvelle parut d'abord (avril 1845).

— l. 9-15 : On *comprendra facilement* que le discours de M. Gliddon roulait principalement... bénéfices *résultant pour* la science du dépouillement et de la dissection des momies; *il se servait de ce prétexte pour nous justifier... du dérangement qui avait pu lui être causé à lui en particulier*, — la momie nommée Allamistakeo, — et conclut en insinuant, — car *il ne fit qu'insinuer* — que...

— l. 19 : Relativement à la dernière suggestion...

— l. 22-23 : satisfait de la justification *présentée* et, descendant de la table, donna à la compagnie...

— l. 26 : ... nous nous *mîmes* immédiatement en devoir de réparer...

Page 235, l. 32-33 : éprouvait un léger accès de frisson, sans doute, à cause du *froid*.

Page 236, l. 1-3 : Le docteur... bientôt avec son habit... camp de Jennings, un pantalon...

— l. 6 : des bottes de cuir breveté...

— l. 8 : ... une cravate *longue* (waterfall).

— l. 9 : la proportion était comme...

— l. 10-11 : quelque *petite difficulté* à ajuster...

— l. 12-16 : fut arrangé, il aurait pu dire qu'il était *vraiment* bien mis. M. Gliddon lui donna le bras et le conduisit vers un *bon* fauteuil, en face du feu. Le docteur sonna *sur-le-champ* et demanda le vin et les cigares.

— l. 17-18 : On exprima *naturellement* une grande...

— l. 20-21 : J'aurais pensé, observa M. Buckingham, qu'il y avait déjà un *bon bout* de temps que vous étiez mort.

— l. 24-28 : guères... quand il mourut. [*Ici suivit une série très vive de questions et de computations à l'aide desquelles on découvrit qu'on s'était grandement trompé quant au degré d'antiquité de la momie. Il y avait...*]

— l. 32-page 237, l. 3 à l'époque de votre enterrement (je ne demande pas mieux que de *concéder* que vous êtes un homme encore jeune), et j'entendais... d'après votre propre *témoignage*, vous étiez resté *confit*...

Page 237, l. 6-8 : ... ce que vous voulez dire. *Il y aurait lieu à y répondre sans doute; mais, ... guères...*

— l. 10-11 : Mais ce qui nous *embarrasse* particulièrement, dit...

— l. 14 : parfaitement vivant, et ayant l'air de vous porter *merveilleusement bien*.

Page 237, l. 15 : — Si j'étais...

— l. 19-23 : ce qui était *une chose vulgaire chez nous dès les plus anciens temps*. Mais le fait est que *je suis tombé... j'étais mort*, que je devais être mort; *conséquemment ils commencèrent par m'embaumer*. — Je présume...

— l. 25 : Mais, pas le moins du monde. — Contre-sens. — Poe : Why, not altogether. [Eh ! pas parfaitement].

— l. 27-33 : ... de l'ignorance ! je n'entrerai donc ⁽¹⁾ *pas immédiatement dans des détails à ce sujet;... je vous explique qu'embaumer, à proprement parler, en Égypte, était suspendre... fonctions animiques tombant sous le coup du procédé... du terme animique dans... et vital autant que l'être...*

Page 238, l. 2-4 : et à tenir en perpétuelle *vacance* toutes les fonctions *animiques sujettes* au procédé. Bref, dans quelque...

— l. 6-8 : du sang du scarabée, je fus embaumé vivant, *dans l'état où vous me voyez maintenant*.

— l. 11-15 : Oui, le scarabée était *l'insigne* ou les armes... de la famille à laquelle le scarabée sert d'insigne. Je parle donc *métaphoriquement*.

— l. 18-23 : Mais c'était la... en Égypte de *débarrasser le cadavre de ses intestins et de sa cervelle avant de l'embaumer*; la race... *sujette de cette coutume... sans ces deux viscères, il est incommode de vivre*.

— l. 25-26 : toutes les momies entières qui nous *tombent sous la main* sont de...

Page 239, l. 1-3 : parler *dans ce style*, — dit le comte... n'a reconnu...

— l. 5 : les symboles, les *agents* médiats par lesquels...

¹⁾ Ce donc, pour traduire *well*, (bon ! allons !), lui aussi frise ici le contre-sens.

Page 239, l. 11-14 : que, dans les catacombes qui sont *sur le Nil*, il existe d'autres momies... dans de *parfaites* conditions...

— l. 15-16 : tous les scarabées embaumés vivants sont *toujours* vivants...

— l. 18-19 : ... testamentaires et *restent vivants* dans les tombes.

— l. 27-29 : de la vie humaine *dans mon temps* était... mouraient, *excepté* par suite de *cas* très-extraordinaires...

Page 240, l. 1-4 : qu'il y *aurait moyen* de satisfaire une louable curiosité, et en même temps *de servir*... en morcelant *cette* durée moyenne et en vivant *sa* vie naturelle par à-comptes (*sic*). — Cette orthographe fautive se retrouve dans l'édition originale. Mais, bien qu'ayant adopté le texte de celle-ci, nous n'avons pas cru devoir la conserver parce que : d'une part l'édition posthume l'a corrigée (par à-compte), et d'autre part le texte même de 1857, un peu plus loin (voir dans le présent volume p. 242, l. 22), répète la même expression, cette fois correctement orthographiée.

— l. 4-8 : *Dans le cas* de l'histoire, l'expérience *en réalité* a démontré qu'il y avait dans ce sens quelque chose d'indispensable à faire. Un historien... un livre *d'un grand labeur*, et puis se faisait...

— l. 12-13 : Rentrant dans *l'existence* à l'expiration... il trouvait à *coup sûr* son grand livre converti...

— l. 14-18 : cahier de notes *brouillées* au hasard, — ... d'arène littéraire *servant* aux conjectures contradictoires, aux *rébus* et aux chamailleries personnelles de toute la bande des commentateurs exaspérés.

— l. 19-31 : ... ou de corrections avaient si *artistement* enveloppé, torturé et englouti le texte, que l'auteur était *obligé de chercher ça et là* son propre livre avec une lanterne. Quand il l'avait retrouvé, toutes recherches devenaient *superflues*. [?] ⁽¹⁾ Après l'avoir récrit d'un bout à l'autre, il restait encore une *besogne qui faisait* pour l'historien un

⁽¹⁾ Poe : When discovered, it was never worth the trouble of the search.
— Le contre-sens initial a été corrigé, on le voit, en 1857.

devoir impérieux : c'était de corriger, d'après sa *propre* science et son expérience, les traditions du jour concernant l'époque dans laquelle il avait *originellement* vécu. Pour lors, ce procédé de copie et de rectification personnelle, *continué d'âge en âge* par différents sages à différents intervalles, avait pour résultat...

Page 240, l. 33-page 241, l. 1 : ... pardon, — dit à cet endroit le docteur Ponnonner, — posant *familièrement* sa main...

Page 241, l. 5 : le comte en se retirant...

— l. 8-12 : ... Vous mentionnâtes des corrections personnelles... son époque. Pourriez-vous nous dire, je vous prie, monsieur, en moyenne, dans quelle proportion la vérité se trouvait *habituellement* mêlée à ce grimoire?

— l. 15 : ... était *précisément* au pair...

— l. 19-20 : *radicalement absurde*.

— l. 22-28 : je tiens pour chose sûre que vos *histoires*, à cette époque,... explicites *relativement* à un sujet... comme je *présume* que vous le savez, — seulement dix siècles environ auparavant.
[— Monsieur! dit le...

Page 242, l. 1-11 : De mon temps, je n'ai pas connu un seul homme qui fût frappé de cette singulière imagination que l'univers ou ce monde (si vous l'aimez mieux) eût jamais eu un commencement. Une fois je me rappelle qu'un homme voué à de hautes spéculations me donna vaguement à entendre quelque chose concernant l'origine de la race humaine; et cet individu se servait... par le limon, (de la même façon que germent un millier d'espèces animalcules), — ...

— l. 17 : iôta.

— l. 22 : consistant à la diviser par étapes, aurait dû...

— l. 24-25 : je *présume conséquemment* que nous...

— l. 28-29 : l'épaisseur *supérieure* du crâne...

— l. 31-33 : quelque peu *embarrassé* pour vous comprendre... je vous prie, à quelles parties de la science faites-vous *allusion*?

Page 243, l. 1-2 : d'une voix unanime, *détailla copieusement les applications* de la...

— l. 6-7 : avaient fleuri en Égypte, et *s'étaient fanés* dans une époque...

— l. 4-12 : des poux et *beaucoup d'autres choses* semblables.

— l. 14-15 : Il sourit *presque avec mépris* et m'affirma que oui.

— l. 21-23 : de consulter Ptolémée (*n'importe lequel*) ou Plutarque, De facie lunæ [ital.].

— l. 27-28 : me poussa... me pria...

— l. 31-33 : des microscopes qui nous missent à *même* de graver des *camées* dans le style des Égyptiens.

Page 244, l. 4-5 : le pinçaient jusqu'au bleu et au noir pour *l'empêcher de continuer*.

— l. 6-9 : Voyez, criait-il... trop vaste contemplation... à Washington! — Les initiales D. C. signifient District of Columbia.

— l. 11 : du bâtiment *dont il parlait*. Il expliqua...

— l. 17-18 : dont les constructions plongeaient...

— l. 22-25 : à un palais *inférieur*, dans une... formé de cent cinquante-quatre... et distancées de vingt-cinq pieds. On arrivait...

— l. 29-30 : avait, dans une *étendue*, deux milles...

Page 245, l. 2-7 : mais il ne savait pas au juste si deux ou trois cents de ces cabutes n'auraient pas pu y être empilées sans... une bâtisse insignifiante après... pas en conscience se refuser à *admettre* le style ingénieux...

— l. 9-10 : forcé de le *confesser*, n'avait jamais été vu en Égypte ou ailleurs.

— l. 14 : ... un peu *légers*, assez mal...

Page 245, l. 21 : mais demanda comment...

— l. 25 : et lui demandai s'il avait quelque *notion* des puits...

— l. 28-30 : à voix basse *qu'il y en avait eu un découvert récemment par* les ingénieurs chargés de *creuser* pour trouver de l'eau dans la grande oasis.

— l. 33-page 246, l. 2 : si nettes qui *se voient sur* les obélisques, et qui avaient été entièrement *accomplies* avec des instruments de cuivre.

Page 246, l. 6-8 : d'un livre intitulé : *The Dial* (le Cadran) et nous en lûmes... moins que les Bostonniens appelle (*sic*) le Grand Mouvement ou le Progrès. — Le *Dial* passait pour l'organe du transcendentalisme allemand aux États-Unis. Poe l'a mainte fois raillé, lui et ses rédacteurs. Nous rencontrerons dans *Eureka* d'autres attaques dirigées contre lui.

— l. 11-12 : quant au progrès, *c'était quelquefois un dommage public**, mais *qu'il ne progressait jamais*.

* Nuisance. — *Commit no nuisance ! — Ne déposez pas d'ordures. C. B.*

— l. 19-24 : et, en somme, *ne parut pas s'ennuyer*. Quand nous eûmes fini, il nous dit *que dans un âge très reculé*, il s'était passé là-bas quelque chose de tout à fait *analogue*. Treize provinces... donner un magnifique...

— l. 25-31 : leurs sages et *cuisinèrent* la plus ingénieuse constitution qu'il *fût possible d'imaginer*. Pendant quelque temps, *elles se gouvernèrent passablement*; seulement *leurs* habitudes de blague [ital.] étaient quelque chose de prodigieux. La chose finit néanmoins *par la consolidation des treize États avec quinze ou vingt autres, dans le plus odieux...*

Page 247, l. 2-3 : se le rappeler, il se nommait La Canaille * [ital.].

* C'est un Américain qui parle. C. B.

— l. 11-12 : que la machine à vapeur moderne *était tirée* de l'invention de Héro à travers [ital.] Salomon de Caus.

Page 247, l. 13 : Nous étions dès lors en grand danger...

— l. 14-15 : dans l'important article de la toilette.

— l. 20-21 : puis, s'emparant du bout d'une des basques de son habit, il l'approcha de ses yeux pendant...

— l. 24 : en manière de réponse...

— l. 26 : de la momie avec une grande dignité...

— l. 31 : Brandreth*.

* Gliddon et Gilk Buckingham sont des égyptologues connus et vivants. — De Ponnonner et de Brandreth, je ne sais rien. C. B.

— C'est évidemment par suite d'une coquille que James Silk Buckingham (1786-1855), conteur et voyageur anglais, figure ici avec le prénom de Gilk. — Gliddon (Georges Rogers), qui vécut de 1809 à 1857, passa trente-trois ans en Égypte d'où il rapporta une collection importante d'antiquités, publia *Ancient Egypt* (1850), fit des conférences à New-York. — Le nom de Ponnonner est, nous l'avons indiqué plus haut, très vraisemblablement un nom grotesque, tout comme *Brandreth* qui signifie chantier à tonneau.

— l. 33 : mais inutilement. Elle ne se produisit pas.

Page 248, l. 3-6 : Je ne pus vraiment pas endurer le spectacle de la mortification de la pauvre momie; je pris mon chapeau, je la saluai avec raideur, ... [— Poe : I... bowed to him stiffly. — Il semble que, pour ces derniers mots, le premier état de la traduction était plus satisfaisant.] ... et je partis.

— l. 10-11 : par l'instruction de l'humanité et de ma famille. Quant à cette dernière, je ne...

— l. 14-17 : tout va de travers. En conséquence, aussitôt que je serai rasé et que j'aurai avalé une tasse de café, j'irai tomber chez Ponnonner et me ferai embaumer pour...

— La phrase intercalaire que montrent tous les autres textes,

tant français qu'anglais : « En outre, je suis anxieux de savoir qui sera élu Président en 2045 », aurait-elle été jugée tendancieuse par *le Pays* en 1854 ?

PUISSANCE DE LA PAROLE.

Première version française. Elle fut établie sur le texte du *Broadway Journal* (II, 16) ou celui de l'édition posthume (1850), qui ne diffèrent que par la ponctuation, et d'abord parut dans *le Pays*, numéro du 5 août 1854.

Le texte préoriginal montre quatre notes qui lui sont propres (p. 249, 250, 251, 255) ; celui de 1857 une incidente rétablie (p. 250, l. 21) et une infidélité singulière (*ibid.*). Celui de 1869 une coquille formant non-sens (p. 253, l. 15).

Page 249, l. 1-2 : ... faiblesse d'un [1857 : d'une (Coquille)] esprit *nouvellement investi d'immortalité* !*

* *Littéralement : nouvellement emplumé d'immortalité.*

— l. 3-6 : ... rien dit, mon cher Oinos, *qui ait besoin de pardon... demande librement aux anges...*

— l. 8-9 : rêvé que *j'acquerrais d'un seul coup la connaissance... et que j'arriverais ainsi au bonheur par cette connaissance universelle.*

— l. 10-13 : ... de la science ! *Connaître pour toujours est ce qui nous rend heureux à jamais, mais TOUT connaître constitue la damnation d'un démon.*

— l. 16-17 : C'est la *seule* chose (puisqu'il...) qui *LUI* restera *toujours* inconnue à *LUI-même*.

Page 250, l. 3-10 : ... de l'abîme ! *Efforce-toi de... lentement au travers, — encore, — encore, — et toujours encore ! La vision... pas arrêtée de tous côtés par la grande muraille continue, la muraille d'or de l'univers ? — cette muraille formée de corps brillants que leur nombre infini confond et fait apparaître sous la forme de l'unité ?...*

— l. 11-12 : ... que l'infinité de la matière *n'est point un rêve.*

Page 250, l. 13-15 : ... le Ciel; — mais on se dit mystérieusement ici que... de cette infinité de matière est...

— l. 16-17 : qui est à jamais inextinguible — puisque...

— l. 20 : à gauche la retentissante harmonie...

— l. 21 : nous abattre dans les prairies étoilées,... — Poe : and swoop outward from the throne into the starry meadows beyond Orion,... Dans le texte de 1854, les trois mots «from the throne» n'ont pas été traduits; en 1857, ils l'ont été par «loin de la foule» comme si l'on lisait : «outward from the throng». Baudelaire a-t-il cru à une coquille chez son auteur? Il est bien possible. Mais l'hypothèse d'une coquille ne paraît guère conciliable avec le fait que tous les textes de Poe (les textes américains du moins) donnent : throne. Alors quel peut être le sens de ce passage? Nous croyons qu'il convient ici de se souvenir que Cassiopée était, pour les astronomes d'autrefois, assise sur un trône ou une chaise (plusieurs gravures dont l'une, tirée des ouvrages de Flamsteed, fondateur de Greenwich, a pu être vue par Poe, la représentent ainsi. — V. aussi Littré, à *Trône*, 7°), — et cela d'autant que Cassiopée, les Pléiades et Orion, sur la carte du Ciel, se trouvent à peu près en ligne droite. Et nous concluons, bien que le nom figure dans le texte anglais sans majuscule, qu'il semble donc qu'on soit autorisé à traduire : et nous irons nous abattre loin du trône [de Cassiopée], dans les prairies étoilées, au delà d'Orion.

— l. 24 : de violettes et de bonheurs-du-cœur * [ital.], nous trouvons...

* *Heart's ease*, aise du cœur, pensée sauvage, violette tricolore.

— l. 25-27 : ... tout en voyageant, instruis-moi! — Parle-moi dans l'idiome familier...

— l. 28-30 : à entendre relativement aux modes et aux procédés de l'être que nous avons l'habitude, durant notre humanité, d'appeler Création. Veux-tu...

Page 251, l. 4-7 : créé. Les créations apparentes qui... à l'existence, doivent être considérées seulement comme...

Page 251, l. 13-14 : ... elle *passé pour simplement vraie*.

— l. 17 : ou *les lois*...

— l. 18-23 : à ce qui porte *toute* l'apparence [ital.] de création... d'expériences pleinement réussies [1869 : d'expériences réussies... Poe : *very successful experiments*] que quelques philosophes *eurent la faiblesse de désigner par le nom*...

— l. 24-27 : dont tu parles étaient, en fait, des *échantillons* de la création... depuis *le jour où* la première parole *matérialisa* la première loi, *et lui dit d'être* *.

* Littéralement : depuis que la première parole parla [ital.] en existence la première loi.

— l. 28-page 252, l. 2 : Les mondes étoilés qui du fond de l'abîme du non-être *s'élancent* à chaque minute *vers* les cieux, — les astres... de la main du *Seigneur* ?

Page 252, l. 3-10 : *Permetts-moi d'essayer*... aucune pensée ne peut *périr*, de même il n'est pas un seul acte qui... infini. *Nous agitions* nos mains, *par exemple*, quand... terre, et nous causions *ainsi* une vibration... indéfiniment, jusqu'à *ce qu'elle donnât une impulsion* à chaque... — Sur la pérennité de l'idée, cf. *Mon cœur mis à nu* : Toute idée est, par elle-même, douée d'une vie immortelle, comme une personne. Toute forme créée, même par l'homme, est immortelle. Car la forme est indépendante de la matière, et ce ne sont pas les molécules qui constituent la forme. — Poe reprendra dans *Eureka* la thèse de la propagation infinie des vibrations, ainsi que celle de l'action créatrice limitée à la période du commencement du monde.

— l. 12-13 : par *la seule action*...

— l. 14-16 : Les effets *spéciaux* créés dans... par des impulsions *spéciales* ont été de leur part... exact — *de sorte qu'il*...

— l. 18-22 : ... tour du globe, ou influencer... *ambiante*. *En inversant le calcul*, ils ne *trouvèrent pas de difficulté*, étant donné... connues, à déterminer la valeur...

Page 252, l. 24-29 : ... étant absolument infinis, ... qu'une partie de ces résultats pouvaient être exactement figurée (*sic*) par le moyen de... la facilité du calcul *inverse*, — ces hommes... comprirent en même temps que cette espèce...

Page 253, l. 6-9 : ...ils pouvaient déduire que, pour un être..., — un être à qui la perfection [ital.] même de l'analyse algébrique serait révélée, — il n'y aurait aucune difficulté...

— l. 13-15 : ... chaque mouvement imprimé à l'air doit... individuel qui est inclus dans l'univers; — et l'Être... — 1869 : et y être... (coquille).

— l. 17 : pourrait dessiner les ondulations...

— l. 21-28 : ... dans les créations nouvelles qu'elles enfantent, — jusqu'à ce qu'il les trouve réfléchies, irrépercutables désormais, — par le trône... un pareil être... cela, mais à une époque quelconque, si un résultat... soumise à son inspection, — il n'éprouverait aucune difficulté à déterminer...

Page 254, l. 1-4 : mais ce même pouvoir est exercé — à toutes les variétés de degrés au-dessous... perfection, — par l'armée entière des...

— l. 7-11 : ... de l'air, je ne portais ma pensée que sur le monde... dans l'éther, — qui, puisqu'il pénètre et que seul il pénètre tout l'espace, est aussi le grand milieu de création.

— l. 12-13 : Ainsi tout mouvement, de quelque nature qu'il soit, crée?

— l. 14-16 : Cela doit être ainsi; mais une vraie philosophie nous a enseigné depuis longtemps que la source...

— l. 19-22 : ... Oinos, à toi, enfant de cette belle... récemment — des impulsions produites dans l'atmosphère de la terre... — Pour la catastrophe en cause, voir, dans ce même volume : *Conversation d'Eiros avec Charmion*.

— l. 26-27 : ... n'est-elle pas une impulsion imprimée à l'air?

— l. 28-page 255, l. 6 : Mais pourquoi, Agathos, pleures-tu?... étoile, — qui est la plus... rencontrées dans notre parcours? Ses

brillantes fleurs semblent [ital.] un rêve féerique, — mais ses furieux volcans ressemblent aux passions d'un cœur turbulent.

Page 255, l. 10 : la proférai à la vie* avec...

* Littéralement : je la parlai en naissance.

— l. 12-14 : ... de tous les rêves non accomplis, et ses... passions du plus turbulent et du plus profané des cœurs !

COLLOQUE ENTRE MONOS ET UNA.

Première version française. Établie soit sur le texte des *Tales* (1845), soit sur celui de l'édition posthume (1850), qui ne diffèrent que par la ponctuation, elle parut d'abord dans *le Pays*, numéros des 22 et 23 janvier 1855, sous le titre légèrement différent de : *Le Colloque de Monos et d'Una*.

Le texte premier se distingue du texte définitif par de très nombreuses variantes et deux notes qui lui sont propres (p. 257 et 262). Celui de 1869 montre un contre-sens (p. 263, l. 24), des corrections inopportunes (p. 264, l. 16; p. 265, l. 31; p. 267, l. 32), une coquille (p. 264, l. 22), des omissions (p. 264, l. 28-29 et p. 269, l. 6-7).

Il est question de cette nouvelle dans un billet de Sainte-Beuve en date du 24 mars 1856 : « Je voudrais bien lire de Poe la nouvelle où l'homme de la dernière heure raconte ses sensations aux *approches de la fin du monde*. » — V. la réponse de Baudelaire dans sa lettre du 26 du même mois.

Page 257, ÉPIGRAPHE : Ces choses sont dans l'avenir.

— Dans le texte anglais on lit d'abord le texte grec : Μέλλουτα ταῦτα, emprunté au vers 1334 d'*Antigone*.

— l. 2-6 : ... et très aimée Una, ressuscité. [Pas d'italiques, non plus qu'à la ligne précédente.] Tel était le terme sur... médité, rejetant les explications des prêtres⁽¹⁾, jusqu'à ce que la Mort elle-même eût résolu pour moi le secret.

⁽¹⁾ Poe, je l'ai déjà dit, était un illuminé.

V. à ce sujet un article de M. Léon Lemonnier : *Edgar Poe, illumine français* (Mercure de France, 15-1-1928).

Page 257, l. 8-11 : Comme vous faites étrangement... dans votre démarche... dans vos yeux. Vous êtes troublée et oppressée...

— l. 13-15 : qui autrefois portait habituellement l'angoisse... qui se rassasiait à tous...

Page 258, l. 2-9 : ... nous sommes-nous... nature ! Comme il faisait mystérieusement échec au bonheur... Cet ardent amour mutuel qui brûlait dans notre sein, mon Monos, nous nous sentions si heureux à son éclosion, que nous nous étions flattés, — mais bien vainement, — que notre bonheur augmenterait avec lui. Hélas !...

Cf. pour ce passage *LES FLEURS DU MAL*, *L'Avertisseur*.

— l. 10-11 : ... de cette heure fatale qui accourait en grande bâte pour..

— l. 14 : ... pas de ces peines,...

— l. 16-20 : Mais le souvenir du chagrin passé n'est-il pas joie dans le présent ? Mais j'ai encore à parler beaucoup sur les choses qui ont été. ... incidents de votre passage à travers la sombre Vallée et l'Ombre.

— l. 21-24 : Quand... a-t-elle demande en vain... ? Je relaterai tout... récit destinal ?

— l. 27-page 259, l. 3 : Je vous comprends, ... a révélés (*sic*) à tous deux ce penchant qu'a l'homme... Je ne vous dirai donc pas : Commencez au... mais : commencez à ce triste moment où la fièvre vous ayant quitté, vous étiez plongé dans... sans soupir et sans... fermai vos paupières pâles avec...

— Page 259, l. 5-20 : Un mot encore, mon... époque. Vous vous rappelez qu'un... quoique non dans l'estime... de la propriété du terme perfectionnement [ital.], appliqué au mode de notre civilisation. Il y eut, dans chacun... notre mort, une époque qui vit s'élever... pour ces principes dont la vérité apparaît maintenant à notre raison, dépouillée de son privilège, si entièrement évidente, — principes qui auraient enseigné à notre race à se soumettre à la direction des lois naturelles, plutôt qu'à essayer de les contrôler. A de longs intervalles apparurent quelques maîtres-esprits qui considéraient tout progrès de la science pratique comme une reculade dans le champ de la véritable utilité.

— Dans *Mon Cœur mis à nu*, Baudelaire a, lui aussi, flétri l'utilité, telle que l'entend la foule : « Être un homme utile m'a paru toujours quelque chose de bien hideux. »

Page 259, l. 20-29 : Parfois l'intellect poétique, cet intellect, le plus sublime de tous, nous le comprenons maintenant, — maintenant que nous savons que ces vérités qui étaient pour nous d'une importance immuable, ne pouvaient être acquises que par cette analogie [ital.] qui parle à l'imagination dans un accent irrécusable, et n'est d'aucune valeur pour la raison livrée à elle-même, — parfois, dis-je, cet intellect poétique s'avança plus loin, prit les devants sur une philosophie vague et indécise, et trouva dans la parabole mystique qui nous parle de l'arbre... mort, un avis indirect, mais clair, nous avertissant que la science...

— l. 31-page 260, l. 9 : vivant au milieu du mépris des utilitaires [ital.], de rudes pédants qui se décernaient un titre que pouvaient seuls revendiquer ces hommes méprisés, les poètes appliquèrent leurs méditations pleines d'un regret fort judicieux à ces anciens jours où nos besoins étaient aussi simples que nos jouissances étaient pénétrantes, — où... tant le ton du bonheur... augustes et bien beureux, où... coulaient libres entre les collines vierges et s'enfonçaient dans des solitudes boisées, primitives, odorantes, intactes. — Cf. pour ce passage *LES FLEURS DU MAL*, J'aime le souvenir de ces époques nues...

Page 260, l. 10-17 : Cependant les nobles exceptions à la folie générale... étions tombés dans les pires... — tel était le terme d'argot — fonctionnait — perturbation... L'art, c'est à dire, les arts,... sur l'intellect qui les avait exaltés au pouvoir.

— l. 18-21 : L'homme ne pouvait que confirmer la majesté de la nature; il tomba dans une allégresse puérile à cause de sa domination acquise et toujours croissante sur les éléments. Pendant... — Cf. dans *LES FLEURS DU MAL*, Le Cbâtiment de l'Orgueil.

— l. 23-32 : ... l'origine du désordre, il fut bientôt... abstractions. Il s'enveloppa dans... gagné la terre... voix haute et impérative des lois de la gradation qui pénètrent si visiblement toutes... Ciel, — il se fit des efforts insensés pour établir... du mal-principe, la science.

Page 260, l. 33-page 261, l. 2 : en même temps *connaître et s'humilier*.
Cependant d'énormes et fumeuses cités s'élevèrent, innombrables.
Les feuilles vertes se *rétrécirent* devant... — Passage cité p. x.

Page 261, l. 5-12 : ...Una, qu'un sentiment *vague des choses* forcées et
cherchées trop loin aurait dû nous arrêter. Mais... nous avions *travaillé* à notre propre destruction. Or, en vérité... faculté qui, *tenant*
le milieu entre le pur intellect et...

— l. 15-21 : Mais *malheur* au pur... et à la majestueuse imitation
de Platon ! *Malheur* à la mousikê ⁽¹⁾ [ital.] qu'il regardait justement
comme une éducation générale suffisante pour l'âme ! *Malheur* à lui
et à elle ! C'était quand le besoin s'en faisait désespérément sentir,
qu'ils étaient tous deux entièrement oubliés et méprisés.

— l. 22-24 : ...tous deux, a dit... que « tout notre raisonnement...
— PENSÉES, art. VII, 4 (édit. Havet).

— l. 28-31 : ...orgies de science, la *vieillesse* du monde *apparut*...
pas cette masse d'humanité, ou ce que, vivant *grassement et copieusement*, quoique...

— l. 33 : la ruine la plus *vaste* comme le prix de...

Page 262, l. 2 : la Chine, si simple et *toujours vivante*, avec...

— l. 5-11 : ...j'avais *rencontré* un rayon... spécialités indus-
trieuses [coquille]... et dans chacune de leurs ruines nous avons vu l'ap-
plication d'un remède local... en grand, je ne pouvais espérer de
régénération que dans la mort. L'homme... ne pouvant pas plus
qu'une race être...

— l. 13 : ma très-belle et ma très-chère,... — Cf. *LES FLEURS*
DU MAL, Que diras-tu ce soir..., vers 3 et *LES ÉPAVES*, Hymne,
vers 1 et 17.

⁽¹⁾ Dans ses *Marginalia* (tr. Orban xc, p. 111), Poe met le lecteur en garde
contre une confusion qu'on commet souvent à propos du terme *Mousikê*,
employé par Platon : « Chez les Athéniens, ce terme ne s'appliquait pas seu-
lement aux harmonies du son et du temps, mais encore à la *proportion* en
général. En recommandant la musique comme « la meilleure éducation de
« l'âme », Platon avait en vue la culture du Goût, en opposition à celle de la
raison pure, » etc.

Page 262, l. 15-17 : alors que *dans les heures crépusculaires* nous discutons sur... cicatrisé par l'*Art*, ayant subi cette purification (*pyr*, [ital.] *le feu*) qui...

— l. 20 : un *lieu d'habitation*...

— l. 22-25 : l'intelligence *relevée* ne...

— l. 24-25 : et cependant *matériel* encore*!

* Voir, à ce sujet, vingt passages de Poe, où l'on trouve comme un esprit swedenborgien. D'ailleurs, son hypothèse n'a-t-elle pas pour elle le catéchisme? Nous ressusciterons en esprit et en chair. (C.B.)

— l. 27-page 263, l. 4 : l'époque de la catastrophe *ignée* n'était... que nous l'imaginions, ainsi que la corruption dont vous parlez nous autorisait sûrement à le croire... Vous-même, vous avez passé par la maladie, et votre constante *Una* vous y a suivi avec diligence. Et, quoique nos sens... et dont la *clôture* nous réunit une fois encore, cependant, cher Monos...

Page 263, l. 6-7 : Dites plutôt... vague de l'infini... Ce fut dans la *décrépitude*...

— l. 10-17 : je succombai à une *fièvre furieuse*. Après... pleins de rêves et comblé d'extases dont vous preniez les manifestations pour de la douleur, pendant... mon impuissance à vous détromper... jours, comme vous l'avez dit, je fus *enrabi* par une léthargie sans soupir et sans... m'entouraient *définirent* cet état : la mort [ital.].

— l. 18-24 : sont *toujours* vagues. Ma situation ne me privait... Elle ne me paraissait pas très-différente de... profondément, *gisant* immobile, absolument prostré, dans un *plein midi d'été*, commence à glisser lentement dans la conscience de soi-même, par le seul fait de la *surabondance* de sommeil, et... — (1869) bévue formant contre-sens : par le seul fait de l'insuffisance de son sommeil... (Poe : through the mere sufficiency of his sleep).

— l. 28-29 : Les sens... activité *singulière*, quoique...

— l. 31-32 : inextricable et formaient un seul...

Page 264, l. 1-3 : L'eau de rose, dont *vous* tendresse... suprême, *créait en moi* de douces idées...

— l. 5 : fleurir les *prototypes* autour...

— l. 13-14 : ceux qui frappaient le *front* ou la surface interne. Toutefois...

— l. 16 (1869) : doux *et* discordant suivant... — Poe : sweet or discordant as...

— l. 17-19 : Se présentaient d'eux-mêmes à mon côté... ou d'une nuance sombre, — courbes ou d'un dessin angulaire. En même temps...

— l. 22 (1869) : modification plus régulière. (Coquille). — Poe : peculiar.

— l. 24-27 : toujours le plus *baut* plaisir physique. Ainsi la pression de vos doigts,... vision. — A la longue...

— l. 28-29 (1869) : ils remplirent mon être... — Poe : my whole being...

— l. 31-page 265, l. 3 : aux matières fournies par... l'intelligence morte ne les mettait pas du tout en œuvre et ne... Il entraînait en tout cela... beaucoup de plaisir; mais de peine ou... moraux, pas le moins du monde. Ainsi, vos sanglots...

Page 265, l. 5-6 : mélancoliques;.. de douces notes musicales...

— l. 9-10 : et pour les assistants...

— l. 13-15 : et vous, ma... convulsive et pleine de grands cris.

— l. 17-24 : qui voltigeaient çà et là... leurs images m'impressionnaient de l'idée de cris, de gémissements et d'autres... d'horreur, ou de chagrin. Vous seule, vêtue d'une robe blanche, dans... ce fût, passez toujours...

— l. 26-31 : et quand la lumière s'évanouit, je... anxiété analogue à celle qu'éprouve un homme endormi quand... tombent continuellement dans... de cloches éloignées, solennels, à des intervalles

longs, mais égaux, — (1869) : à des intervalles lointains mais... —
Correction d'autant plus singulière que de son fait le mot *lointain*
se trouve répété à une ligne d'intervalle, alors que Poe avait em-
ployé deux mots différents : *low distant bell-tones, solemn, at long*
but equal intervals.

Page 265, l. 31-33 : et se mêlant à... une noire désolation... poids très
lourd...

Page 266, l. 3-4 : commençant avec le premier crépuscule, avait aug-
menté en force à proportion des ténèbres.

— l. 6-10 : s'interrompt, et se... fréquentes et inégales, du même...
moins lugubres et moins distinctes. [*La lourde oppression... et,*
jaillissant... lampe, (car... plusieurs), — je sentis un chant...

— l. 13-15 : j'étais étendu, vous vous assîtes gracieusement... parfum
de vos douces lèvres, et les appuyant sur mon front, — il s'éleva...

— l. 17-22 : ... physiques que les circonstances avaient éveillées,
quelque chose d'analogue au sentiment lui-même... à moitié votre
ardent amour et votre chagrin et leur... mais il ne prenait... le
cœur immobile; il semblait... réalité, et il s'évanouit...

— l. 27-29 : dans son exercice un étrange... l'intelligence n'y ayant
aucune part.

— l. 31-page 267, l. 7 : semblait qu'il était surgi dans ma cervelle
ce... ne peuvent donner à une... conception même indistincte. Per-
mettez-moi de la définir une pulsation mentale analogue au pendule;
c'était l'incorporation morale de l'idée abstraite que l'homme s'est
faite du Temps. C'est par la parfaite égalisation... ou de tout autre...
que les ellipses des globes... réglées. C'est par lui que... pendule
sur la cheminée.

Page 267, l. 9-12 : de leur sonorité... ces déviations avaient une puis-
sance despotique, — m'affectaient de la même façon que sur la terre les
violations... affectaient habituellement mon...

— l. 15-22 : n'éprouvais cependant aucune... le timbre de cha-
cune et leurs variations respectives. [Et ce sentiment de la durée

[ital.], si vif, si parfait, existant par lui-même, — *ce sentiment existant (un homme aurait-il pu en concevoir seulement l'existence?)* — indépendamment d'une série quelconque de faits, — cette idée, — ce sixième sens surgissant *des cendres de mon être*, était... sur le seuil de l'éternité *du temps*. — Poe : of the temporal Eternity.

Page 267, l. 23-31 : et vous étiez toujours assise à côté de moi. Tous... chambre de la Mort... en vacillant, j'en eus connaissance par le... diminuèrent en netteté et en volume... mes narines. Les formes cessèrent d'affecter ma vision. L'oppression des Ténèbres s'éleva d'elle-même de ma poitrine. Une lourde [coquille?] commotion...

— l. 32 : pénétra tout mon être... — (1869) : pénétra dans mon corps...
— Poe : pervaded my frame...

Page 268, l. 1-3 : ce que l'homme définit les sens fut noyé dans la simple conscience de... unique sentiment subsistant de la durée.

— l. 4-5 : main de la Destruction définitive. — (1869) : de l'irréversible Destruction. — V. notre note sur la p. 92, l. 8.

— l. 6-8 : n'avait pas disparu;... suppléaient à son exercice par une sorte d'intuition...

— l. 13-20 : que vous étiez assise... inconscient d'une série de mouvements qui vous cbassèrent d'auprès de moi, qui m'enfermèrent dans la bière, qui me déposèrent dans le corbillard, qui me portèrent au tombeau, qui m'y descendirent, qui amoncelèrent lourdement la terre sur moi, et qui me laissèrent, dans le noir et...

— l. 23 : les jours, les semaines...

— l. 29 : L'idée de l'entité s'était confondue avec l'idée...

— l. 31-page 269, l. 1 : devenait immédiatement le corps... les seules images de la mort [ital.]...

Page 269, l. 1-10 : il arrivait quelquefois sur... l'homme plongé dans un profond sommeil, quand une lumière qui passe le fait... réveil, et

cependant le laisse à moitié enveloppé dans les rêves, — ...⁽¹⁾ cette lumière qui seule peut-être avait le pouvoir de me faire tressaillir, — la lumière de l'amour [ital.] durable. Des hommes attaquèrent le tombeau... Ils rejetèrent la terre... os moisissants descendit... — 1869 : les lignes 7-8 (qui seule... tressaillir) sont omises.

Page 269, l. 12-18 : Cette lumière nébuleuse s'était éteinte. *Les vibrations causées par le léger frémissement s'évanouit (sic) dans la stagnation.* Bien des lustres sont tombés les uns sur les autres ; la poussière... plus de pâture. Le sentiment... et en son lieu — et au lieu de toutes choses, — régnaient, incessants et suprêmes, le Lieu et le Temps, ces deux autocrates. Pour...

— l. 21-24 : sans âme et dont cependant la matière ne faisait pas partie, — pour tout... encore et toujours un domicile, — les heures corrosives, des camarades.

CONVERSATION D'EIROs AVEC CHARMION.

Une première version française avait été donnée en 1847 par M^{me} Isabelle Meunier. Celle de Baudelaire, qui peut avoir été établie sur l'un quelconque des textes de Poe, — il y en a trois, mais qui ne présentent que des variantes d'orthographe ou de ponctuation, — parut d'abord dans *le Pays*, numéro du 27 juillet 1854, sous le titre : *Entretien d'Eiros avec Charmion.*

Le premier texte de Baudelaire montre (p. 271, l. 15; p. 272, l. 23; p. 278, l. 28) que le traducteur avait d'abord pris Eiros pour une ombre masculine⁽²⁾, et présente une note qui lui appartient en propre (p. 275). Celui de 1869 ne présente qu'une variante de ponctuation (p. 275, l. 5) que nous avons cru devoir adopter.

ÉPIGRAPHE : *πυρ σοι ποσοισιν* (suivent la traduction et la source). [*Andromaque*, 257.]

⁽¹⁾ 1857 : int (*sic*) cette lumière... (Lettre tombée).

⁽²⁾ Cette confusion semble devoir être rapportée au souvenir d'*Anthony and Cleopatra* où l'un des amis du héros s'appelle *Eros* et l'une des suivantes de la reine, *Charmian*. Mais une autre des suivantes porte le nom d'*Iras* d'où Poe a pu dériver *Eiros*, ce dont Baudelaire d'abord ne s'était pas avisé sans doute.

Page 271, l. 2-3 : Tu t'appelleras ainsi désormais... — (1869) : Tu dois aussi oublier...

— l. 5-12 : *En vérité ! Ce n'est point un rêve. — Il n'y a plus de rêves chez nous ; mais de ces mystères, nous causerons plus tard. Je me réjouis de voir que tu as l'air d'un être vivant et rationnel. La taie... Les jours consacrés à la stupeur... moi-même t'installer dans les joies...*

— l. 15-page 272, l. 4 : et la terrible *obscurité* m'ont quitté, et je n'entends plus cet insensé, *ce furieux*, cet horrible bruit pareil... mes sens sont *éblouis*, Charmion, par *l'acuité* des perceptions du nouveau. [ital.] — Cf. *LES FLEURS DU MAL, Le Voyage* :

Au fond de l'Inconnu, pour trouver du nouveau !

Page 272, l. 8-12 : — et pourtant ce souvenir *pèse encore sur moi. Maintenant toutefois tu en as fini avec la souffrance, tu as subi la dernière que tu avais à subir dans le Paradis. — Dans le Paradis ? — Dans le Paradis.*

— l. 15-21 : — de l'Avenir, cet *objet de nos spéculations, noyé* dans le Présent... Ton esprit vacille *et* son agitation trouvera du soulagement dans l'exercice des simples souvenirs. Ne regarde ni autour ni devant toi, — *mais derrière toi. Je brûle...*

— l. 23 : qui t'a jeté parmi nous. *Raconte-les moi. Causons...*

— l. 26-27 : épouvantablement ! En vérité, ce n'est point un rêve.

Page 273, l. 2 : Jusqu'à *cette heure suprême*, la dernière de...

— l. 4-11 : Et cette heure *finale*, — parle-m'en... Quand, *séparée* de l'humanité, je passai dans la Nuit, à *travers* la Tombe, — à cette époque, si je m'en souviens bien, nul ne *prévoyait* la calamité qui vous a *écrasés*. Mais, il est vrai, j'étais peu au courant... temps.

— l. 12-13 : Cette *calamité particulière* était, comme tu dis, absolument...

— l. 17 : ayant trait seulement à *notre planète*, les passages...

Page 273, l. 20-23 : de la ruine, la *spéculation* avait été en défaut depuis... les comètes du prestige terrifiant de la flamme. La très-faible densité...

— l. 28-30 : ...ces corps voyageurs comme... ténuité et comme incapables de léser notre globe...

— *Ibid.* (1857) : notre globe. (Coquille.)

Page 274, l. 4-10 : Mais des prodiges et d'étranges imaginations s'étaient, dans ces derniers jours, singulièrement imposés à l'humanité; et, quoique l'appréhension actuelle ne pût avoir de prise que sur un petit nombre d'ignorants, quand... quelle agitation et quel pressentiment.

— l. 14-23 : proximité immédiate de... qui maintinrent résolument... de te peindre... sur le peuple... jours, il se... assertion que son intellect si longtemps appliqué à des spéculations purement terrestres, ne pouvait... dans les intelligences même les plus épaisses. Finalement...

— l. 30-page 275, l. 4 : Cependant, les hommes oublièrent leurs affaires ordinaires, et tous les intérêts furent absorbés dans une vaste discussion ⁽¹⁾ établie par les savants... nature de la comète... élevèrent eux-mêmes leurs indolentes... Les savants alors employèrent toute leur intelligence... la crainte, ni à soutenir...

Page 275, l. 5 : quelque théorie favorite; — ils cherchèrent... — (1857) : quelque théorie favorite. Oh! ils cherchèrent... — Nous avons adopté pour cette ligne la ponctuation du texte de 1869, qui paraît plus heureuse, vu l'introduction du *ob!* qui ne figure pas chez Poe.

— l. 5-9 : ils cherchèrent, ils aspirèrent à des vues droites. Ils implorèrent la science parfaite. La Vérité se dressa dans la... et de sa prodigieuse majesté, et...

— l. 10-14 : L'opinion qu'un dommage... habitants pouvait résulter du contact redouté perdait graduellement du terrain dans l'esprit des sages; et les sages avaient alors plein pouvoir, pour... l'imagination de la multitude. Il fut...

⁽¹⁾ Poe : in a growing discussion [dans une discussion qui s'amplifiait chaque jour].

Page 275, l. 19-23 : et qui servit *grandement* à diminuer... avec une *ferveur enflammée* par la *crainte*, *s'appesantirent* sur les... et une *simplicité jusque-là sans exemple* *.

* C'est un *mystique* qui parle. *Poe*, ennemi *spirituel* des *utopistes modernes*, porte toutefois le double caractère de l'*illuminé* et du *savant*. (Note du traducteur).

— l. 23-28 : La *tradition* qui révèle la *destruction finale* de la terre par l'*intermédiaire* du feu *était reproduite* avec un *esprit* qui *forçait* toutes les *convictions*; et, d'un autre côté, — la *connaissance* (que tous les hommes possédaient alors) que les *comètes* ne sont pas d'une nature *incandescente*, les *soulageait* tous, jusqu'à un...

— l. 30-page 276, l. 4 : Il est à *noter* que les *préjugés populaires* et les *erreurs vulgaires* relatifs aux *pestes* et aux *guerres*, *erreurs* qui reprenaient leur *ascendant routinier* à l'*apparition* de chaque *comète*, — ne se *manifestèrent* alors en aucune façon. Comme par... avait *puisé* de la *vigueur* dans l'*intensité* de l'intérêt actuel.

Page 276, l. 5-6 : pouvaient *naître* du *contact*? Ce fut le *sujet*...

— l. 15 : ... l'*humanité* devint *pâle*. Toutes...

— l. 17-18 : Il y eut une *époque* remarquable... général, quand la *comète*, à la *longue* [eut] atteint...

— l. 20-26 : ... de cette *espérance prolongée*, que les... se *tromper*, *subit* toute la... caractère *imaginaire*. Les *cœurs*... parmi la *race humaine*, *battaient violemment* dans leurs *poitrines*... suffirent néanmoins pour *noyer* ces *sensations* dans des *sensations*...

— l. 29-30 : ... nouveauté de la *sensation*. Nous le...

— l. 32 : et comme une *ombre*...

Page 277, l. 1-2 : ... de *flamme claire*, *s'étendant d'horizon en horizon*.

— l. 3 : respirèrent avec plus de *liberté*.

— l. 5 : ... *comète*. Cependant nous vivions; nous...

Page 277, l. 9-12 : distinctement au travers... était remarquablement changée et cette circonstance prédite nous fit ajouter foi à la clairvoyance des sages.

— l. 15-16 : Un jour de plus, et le fléau n'était pas encore absolument...

— l. 17-24 : ... altération s'était manifestée chez tous les hommes;... de douleur fut l'impétueux signal de... consistait dans une rigoureuse constriction de la poitrine... que notre atmosphère fût...

— l. 27 : Le résultat de l'enquête lança...

— l. 33 (1857) : de la combustion... (lettre tombée).

Page 278, l. 1 : ... absolument indispensable pour l'entretien...

— l. 3-12 : était impropre à alimenter la vie et la flamme. D'un excès... des esprits animaux semblable à... C'était la poursuite, l'extension de l'idée, poussée à l'extrême... irrésistible, toute dévorante,... dans tous leurs particuliers et terribles détails, des ardentes et effrayantes prophéties du...

— l. 15-16 : Cette ténuité de la comète,...

— l. 16-21 : ... l'espérance était maintenant la raison principale de notre amer désespoir. Sa nature... nous faisait clairement percevoir la consommation de [] destinée... ombre d'espérance. Nous anhelions dans la rapide...

— l. 24-26 : et, les bras tendus raides vers les... Mais le noyau exterminateur...

— l. 27-30 : ici, en Paradis, je frémis d'en parler. Que je sois bref, bref comme la ruine qui nous écrasa. Pendant un... qui visitait et traversait toutes choses.

— l. 33-page 279, l. 6 : l'eût jeté par sa bouche, pendant que toute la masse d'éther qui nous opprimait, et au sein... et la chaleur ultra-brûlante n'ont pas... dans le haut Ciel de la pure connaissance. Ainsi tout finit.

OMBRE.

Première version française. Établie soit sur le texte du *Broadway Journal* (1, 22), soit sur celui de l'édition posthume, qui ne diffèrent guère; elle parut d'abord dans *le Pays*, numéro du 5 août 1854, sous le titre : *L'* — et fut reproduite dans le *Journal d'Alençon*, 10 septembre 1854.

Les corrections apportées par le texte de 1857 n'ont rapport qu'à la forme. Celui de 1869 ne présente aucune variante nouvelle.

EPIGRAPHE :

Oui, quoique je marche à travers la vallée de l'ombre.

Psaume de David.

Dans le texte anglais la mention de la source est suivie du numéro XXIII.

Page 281, l. 2-9 : mais moi qui écris, je *me* serai depuis longtemps *mis en route vers* la région... choses *surviendront*, bien des secrets seront *découverts*, et bien... Et, quand il les *verront*, les uns ne... douteront, et *quelques-uns seulement daigneront méditer sur* les caractères que je grave *ici* avec un style de fer.

— L. 10-11 : ... de terreur *et* de sentiments plus intenses que la terreur, *sentiments* pour lesquels...

— l. 14-16 : s'étaient déployées largement... pas que les cieux *portaient* un aspect...

— l. 17-18 : il était évident que nous *étions arrivés à l'alternative* de cette...

Page 282, l. 2-6 : la planète Jupiter *se conjoint* avec l'anneau rouge du... grandement *se* manifestait non seulement *dans la sphère* physique de la terre, mais aussi *dans les âmes, les imaginations et les méditations*...

— l. 6-8 : ... sept, *entre les murs d'un noble palais, — dans une ville* oubliée appelée Ptolémaïs, — autour de... d'un vin *rouge* de Chios.

Page 282, l. 12-16 : ... Corinnos, et étant d'une rare main-d'œuvre, elle fermait en dedans. De noires draperies, se fermant pareillement dans la chambre sombre, nous cachaient l'aspect...; — mais le présage et le souvenir...

— l. 22-24 : ... ce terrible état de l'existence que connaissent les gens nerveux, quand les sens sont âprement vivants et éveillés, en même temps que les facultés de l'esprit gisent assoupies... écrasait; il s'étendait...

Cf. *LES FLEURS DU MAL*, Ciel brouillé, les deuxième et troisième strophes pour l'atmosphère générale et plus spécialement les deux derniers vers de la deuxième pour les images directement empruntées à Poe :

Quand, agités d'un mal inconnu qui les tord,
Les nerfs trop éveillés raillent l'esprit qui dort.

— l. 26-page 283, l. 4 : ... l'ameublement de la maison, — sur les verres... semblaient écrasées, opprimées et... orgie. S'élevant en longs et minces filets... elles restaient ainsi, et brûlaient toutes pâles et... table ronde d'ébène où nous étions... chacun des convives pouvait contempler la pâleur de sa figure et l'éclair inquiet qui jaillissait des yeux... Cependant nous riions, et nous étions joyeux à notre façon, — une façon histéryque (*sic*)...

Page 283, l. 7-11 : ... nous rappelât le sang. Car la chambre possédait un huitième bôte dans la personne du jeune Zoïlus... et enseveli; — le génie et le... Hélas! il ne prenait point part à notre divertissement...

— l. 13-17 : ... prendre à notre allégresse autant... que les morts peuvent en prendre, peut être, à l'allégresse de ceux... Mais, quoique moi... je sentisse que les yeux du défunt fussent fixés... de ne pas sentir l'amertume...

— l. 20-30 : les chants du fils de Tbéos. Mais graduellement mes chants cessèrent et leurs échos... faibles et indistincts, et s'évanouirent tout à fait. Et... ces draperies sombres où s'éteignaient les sons de la chanson... une ombre noire et indéfinie, — une ombre telle que la lune... peut en dessiner d'après la figure d'un homme; mais... Et frissonnante un instant parmi les draperies de la chambre, elle resta à la longue visible. .

Page 284, l. 1-12 : reposait sur le portail de bronze et sur le lambris cintré, et elle ne remuait pas, et elle... mais elle restait fixe, immobile. Et la porte contre laquelle... souviens bien, vis-à-vis des pieds... compagnons rassemblés en ce lieu, ayant vu l'Ombre, ... n'osions pas la regarder en face; mais nous... et nous plongeions opiniâtrement dans les profondeurs... moi, Oinos, je prononçai quelques mots timidement, et demandai...

— l. 14-16 : Je suis l'OMBRE, et... tout près de ces plaines obscures qui bordent le canal malsain de...

— l. 17-23 : ... nous dressâmes de nos sièges avec horreur, et nous... frissonnants et effarés, car les accents de la voix de l'Ombre n'étaient pas les accents d'un seul être, mais... et variant leur tonalité de syllabe en syllabe, tombaient confusément... les accents familiers et bien connus de mille et de mille...

Cf. dans *LES FLEURS DU MAL*, *Obsession* :

Mais les ténèbres sont elles-mêmes des toiles
Où vivent, jaillissant de mon œil par milliers,
Des êtres disparus aux regards familiers !

puis encore, *ibid.*, dans *Le Voyage*, les trois dernières strophes, où le poète montre la Mer des Ténèbres se peuplant de spectres familiers.

SILENCE.

Première version française. Elle fut établie sur le texte du *Broadway Journal* (1, 22) ou sur celui de l'édition posthume (1850) qui ne diffèrent pas entre eux, et parut d'abord dans *le Pays*, numéro du 22 février 1855.

Les textes de 1857 et de 1869 sont identiques, à une différence orthographique près (p. 285, l. 10, et p. 286, l. 16, 17, 26). Le premier montre des interlignes (p. 285, après la ligne 4 et la ligne 16; p. 287, après les lignes 12, 20, 28) qui ne se trouvent pas dans le texte anglais et dont on ne comprend guère la présence dès lors qu'il ne s'en voit pas aussi p. 288, après les lignes 4 et 16, — ce pourquoi nous n'avons pas cru devoir les maintenir.

Page 285, ÉPIGRAPHE : Les *faîtes* des montagnes *sommeillent* ; les vallées, les cavernes et les rochers sont *silencieux*. [Pas de signature.]

— Dans le texte anglais le texte grec précède la traduction :

Εὔδουσιν δ' ὄρεων κορυφαί τε καὶ φάραγγες
Πρώονές τε καὶ χαράδραι.

ALCMAN. [60 (10), 646.]

— l. 6 : et elles ne s'écoulent pas...

— l. 10 (1869) : *nénufars*.

— l. 11-12 : Ils soupirent l'un *contre* l'autre... et *allongent* vers le ciel...

— l. 15-16 : à celui d'une *cataracte* souterraine... l'un à *côté* de l'autre.

Page 286, l. 1 : ... Hébrides, le *bas taillis* est dans...

— l. 5-6 : une rosée éternelle. Et à...

— l. 8-12 : les nuages se précipitent... en cataracte derrière la mer enflammée de... il n'y a ni *repos* ni silence.

— l. 17-18 : l'un *contre* l'autre dans la *solemnité*... (orthographe anglaise : *solemnity*). Voir notre note sur la page 59, l. 11.

— l. 19-28 : à travers le *clair brouillard fantastique*, et elle... Et le rocher était *vieux et grisâtre*, et haut, et sinistre, — et le rocher était *vieux et grisâtre*. Sur... à travers le marais des *nénuphars*, jusqu'à... pierre; mais je ne pus les...

Page 287, l. 6-12 : car le manteau de la nuit, du brouillard, de la lune et de la rosée *avait laissé à découvert* les traits... front était *sublime de pensée*, et son œil... et une aspiration vers...

— l. 14-17 : Il regarda les *taillis* toujours inquiets, les grands... le ciel *frissonnant*, et la...

— l. 21 : détourna son *attention* du ciel et la dirigea...

Page 287, l. 22-23 : sur les eaux *sinistrement* jaunes, et sur...

— l. 25-26 : et j'épiais *toujours* les actions...

— l. 29-30 : les profondeurs du marécage... la forêt pliante des nénuphars...

Page 288, l. 2 : dans *une* cachette... (Coquille sans doute. Poe : within my covert).

— l. 5-6 : Alors j'*anathématisai* les éléments de l'*anathème* du tumulte;...

— l. 7 : (1857) : *naguères*. — Mais le mot se trouve écrit sans *s*, même texte, p. 116, l. 23.

— l. 17-21 : ... irrité, et j'*anathématisai* de l'*anathème* du silence la rivière, les nénuphars et le vent,... Et ils furent tous *anathématisés*, et devinrent *immobiles et silencieux*. — Poe : And they became accursed and were still. — M. Le Dantec écrit (*op. cit.*) à ce sujet : «Contre-sens : *still* est adverbe = ... et ils *l'étaient encore*.» Nous ne partageons point son sentiment. Pour nous *still* est ici adjectif et le contexte prouve que le passage a été fidèlement traduit.

— l. 21-28 : Et la lune cessa de faire sa route *chancelante* dans le ciel, — le tonnerre *s'éteignit*, — l'éclair ne *brilla* plus, — et les nuages *se suspendirent* immobiles, — et les arbres cessèrent de *trembler*, — et les eaux redescendirent dans leur lit et *s'arrêtèrent*, — et il ne *s'éleva* plus de leur *sein* le moindre murmure, — ni l'ombre d'un son dans le vaste désert sans limites.

— l. 31-33 : sur la *physionomie* de l'homme, et sa *physionomie* était pâle... sur le rocher et *prêta* l'oreille.

Page 289, l. 3-4 : et fit volte-face, et il s'enfuit loin, loin, *en grande hâte*, si bien... — Cf. dans *Incompatibilité*, — une poésie que Baudelaire semble avoir écrite bien avant d'avoir connu l'œuvre de Poe, — le vers 18 :

Le silence qui fait qu'on voudrait se sauver,...

— l. 7 : Or il y a de beaux contes...

Page 289, l. 12-24 : ... beaucoup de *doctrine* dans les paroles... et de saintes, de très-saintes choses... feuilles sombres qui... je tiens que cette fable... de la tombe, est la plus... il se *rejeta en arrière* dans la profondeur... Et le lynx, qui *habite* la tombe pour l'éternité, se *dérangea*, alla se coucher aux pieds du Démon, et le regarda fermement en face.

L'ÎLE DE LA FÉE.

Première version française. Elle fut établie sur le texte de l'édition posthume (1850) et parut d'abord dans *le Pays*, numéros des 28 et 30 janvier 1855.

Le texte de 1869 montre un contre-sens qui n'est peut-être qu'une coquille (p. 292, l. 26), deux suppressions de mots injustifiées (p. 293, l. 6, et p. 297, l. 33) et une correction orthographique (p. 294, l. 11).

Page 291, ÉPIGRAMME : Le texte latin (*Ad Aen.*, v, 95) est suivi de la traduction :

Il n'y a pas de lieu qui n'ait son génie.

— l. 1-5 : ... ces Contes Moraux que, dans nos traductions nous persistons à appeler *moral tales*⁽¹⁾, comme par *moquerie* de leur esprit, ... le plaisir qu'on peut tirer de sons...

— l. 18 : et pour son *utilité* spirituelle. Mais il y a un plaisir qui est toujours à...

Page 292, l. 1-2 : peut être *le seul*... au sentiment accessoire de...

— l. 8-14 : celle des vertes choses qui croissent sur la terre... paysage, — est en guerre avec le génie de la scène. J'aime, en vérité, à contempler... sommeils inquiets, et les...

— l. 16-26 : ces choses, comme elles se contemplent elles-mêmes, comme les membres colossaux d'un vaste ensemble animé et sensitif,

⁽¹⁾ Dans une note que Baudelaire n'a pas traduite, Poe précisait sa pensée comme suit :

« Moraux is here derived from *mœurs* and its meaning is « *fashionable* », or, more strictly, « of manners ». [Moraux est ici dérivé de *mœurs* et son sens est relatif aux usages ou plus précisément aux manières du temps.]

— un ensemble dont la forme... compréhensive de tout; — dont la route est marquée parmi les planètes, ses compagnes, — dont la très douce servante est la lune, — dont le souverain médiateur est le soleil, — dont la vie est l'éternité, — dont la pensée est celle de Dieu, — dont la jouissance est la connaissance, — dont les destinées se perdent dans l'immensité, — pour qui la connaissance de notre être est analogue à la connaissance que nous avons des animalcules qui infestent le... — 1869 : qui infectent le... — Poe : which infest...

Page 292, l. 28-29 : matériel, — à peu près comme nous considèrent les animalcules.

— l. 30-33 : Nos télescopes et nos investigations magnétiques [Poe : mathematical investigations] nous confirment de tout point, — nonobstant l'hypocrisie de la fausse religion, que l'espace et conséquemment cette masse est une...

Page 293, l. 2-5 : les mieux appropriés... Les formes de ces corps ont été soigneusement choisies pour contenir dans une surface...

— l. 5-6 (1869) : la plus grande quantité de matière... [Le mot possible est répété chez Poe.]

— l. 6-7 : — pendant que les surfaces... de façon à loger une... que celle qu'auraient pu recevoir les mêmes...

— l. 10-18 : cette idée, que cette masse est un être aux yeux... car, pour le remplir, il peut... une infinité de matière. Et depuis que nous voyons clairement que le don de la vitalité fait à la matière est un principe, — et, en vérité, autant que peut s'étendre notre jugement, le principe principiant dans... — est-il logique de vouloir le confiner aux régions du fini où nous en trouvons journellement la trace, et de ne pas l'étendre à des régions plus augustes ? Comme nous...

— l. 21-22 : supposer, par analogie et de la même...

— l. 25-29 : dans sa destinée temporelle ou future, est... cette vaste boue de la vallée... fonctionner*.

* Parlant des marées, ... [Sans signature.]

P. 294, l. 3-5 : *Mes courses vagabondes, parmi de tels paysages, ont été fréquentes, singulièrement lointaines et souvent...* — Le texte définitif : «singulièrement curieuses» n'est guère satisfaisant. Poe : *far searching* [poussées très loin].

— l. 7-9 : *le ciel répercuté de plus d'un brillant lac, a été... que j'errais et que je contemplais seul.*

— l. 10-14 : *le Français imprudent* qui a dit, faisant allusion... Zimmerman : La solitude... belle-chose; [ital.] L'épigramme ne peut pas être contredite, mais la nécessité...*

* Balzac, — *en substance*; — *je ne me rappelle pas les termes.* — E. A. P.

Pour Zimmermann, le traducteur avait adopté, en 1857 comme en 1855, l'orthographe de Poe : Zimmerman. Mais cette orthographe est fautive et fut corrigée en 1869. — L'ouvrage en cause : *Von der Einsamkeit* (De la Solitude), Leipzig, 1784-1785.

— l. 16-24 : *Ce fut durant l'un de mes... dans une lointaine région de montagnes enclavées dans des montagnes, et enfermant des rivières pleines de tristesse et des lacs mélancoliques, que je tombai sur une île et certain petit ruisseau. J'y arrivai... juin, le mois feuille (sic), — et me jetai... en contemplant le paysage. Je sentis...*

— l. 28-page 295, l. 2 : *La petite rivière qui détournait brusquement son cours se déroba et soudainement à la vue (sic), semblait n'avoir pas d'issue à sa prison,... absorbée par le feuillage vert et profond des arbres, à l'est, — et du côté opposé (cela... ainsi pendant que j'étais couché, les yeux levés vers le ciel), se précipitait incessamment et sans bruit dans la vallée une riche cascade, rouge et or, des fontaines...*

Page 295, l. 4-6 : *au centre de la courte perspective... ma vision ballu-cinée, une petite île circulaire profusément verdoyante,...*

l. 8-9 :

*La rive et son image se confondaient si bien
Qu'on eût dit un seul objet suspendu dans l'air.*

Il s'agit ici de deux vers de l'auteur lui-même, empruntés à *The Doomed City*.

Page 295, l. 10-11 : L'eau transparente *était un si parfait miroir qu'il était... deviner à quel point du talus...*

—— l. 17-19 : ... *marquée. Ce dernier était... beautés de parterre. Il... et souriait doucement par... court, solide et parsemé...*

—— l. 21-27 : *gracieux, — d'une forme et d'un feuillage orientaux,... polie, luisante et d'une couleur changeante. On eût dit... et, quoique aucune brise ne soufflât dans les cieux, cependant chaque chose était en mouvement sous le vol gracieux et croisé d'innombrables papillons qu'on aurait pu prendre pour des tulipes ailées.*

—— l. 29-page 296, l. 2 : *noire. Une mélancolie sombre, mais splendide et calme y pénétrait toutes choses... noirâtre, désolés dans leurs formes et leurs attitudes, — se tordant d'eux-mêmes en figures moroses, solennelles et lugubres, qui traduisaient des idées... Le gazon revêtait...*

Page 296, l. 4-7 : *pointes, et çà et là apparaissaient plusieurs petits monticules disgracieux, bas,... qui avaient l'aspect de tombeaux, mais qui... pas; cependant au-dessus et tout autour grimpaient la rûne et...*

—— l. 10-16 : *à mesure que le soleil descendait plus bas, se séparait tristement du tronc qui lui avait donné naissance, et se laissait absorber par... de leurs aînées décédées. [Cette idée s'étant une fois emparée...*

—— l. 18-20 : ... *enchantée, — me dis-je, — c'est bien celle-là. C'est le lieu banté par quelques gracieuses Fées qui survivent à la destruction...*

—— l. 21-29 : ... *les leurs ? — ou rendent-elles leurs douces vies comme l'humanité rend la sienne ? Pour mourir, ne dépériraient-elles pas plutôt lamentablement, rendant à Dieu petit à petit leur existence, comme les arbres rendent leurs ombres l'une après l'autre, épuisant et dissolvant leur substance ? Ce que l'arbre dépérissant est à l'eau qui boit son ombre et devient plus noire par la proie...*

Pour ces dernières lignes et la suivante, cf. *LES FLEURS DU MAL*, *L'Ennemi* :

O douleur ! ô douleur ! le Temps mange la vie,
Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le cœur
Du sang que nous perdons croît et se fortifie.

Page 296, l. 31-33 : tandis que le soleil *plongeait* rapidement dans son lit et que des *ondes tourbillonnantes* couraient...

Page 297, l. 1-4 : sur leur sein de *vastes, éblouissantes* et blanches écailles détachées... écailles *qui par* leurs positions variées sur l'eau *auraient permis* à une imagination vive de les convertir en tel objet qu'il lui...

— l. 6-8, dont j'avais rêvé, s'avancait lentement vers les ténèbres en se détachant de la partie... de l'île. Elle se tenait...

— l. 10-12 : sous l'influence des rayons du soleil couchant, son attitude *sembla porter le caractère* de la joie ; — mais le chagrin *la déforma* quand...

— l. 18 : Elle a *passé* à travers son hiver et à travers son été.

— l. 25-28 : Elle passa de nouveau de la lumière dans l'obscurité (qui s'approfondissait *d'avantage* à chaque minute), et de nouveau son ombre se détacha *d'elle* et tomba dans l'ébène liquide où elle fut absorbée...

— l. 30-33 : (pendant... se précipitait vers son repos), et à chaque fois qu'elle *rentrait* dans la lumière, il y avait plus de chagrin dans sa personne, *toujours* plus faible, *toujours* plus effacée, plus indistincte;...

— l. 33 (1869) : plus abattue et indistincte;... Poe : and far fainter, and more indistinct;...

Page 298, l. 1-3 : chaque passage dans les ténèbres, il se détachait d'elle un spectre plus *ténébreux*, qui était submergé dans une ombre...

— l. 4-8 : la Fée, maintenant... d'elle-même, *plongea désespérément* avec son bateau dans le fleuve d'ébène... car la nuit tomba sur.

LE PORTRAIT OVALE.

Première version française. Elle fut établie soit sur le texte du *Broadway Journal* (II, 2), soit sur celui de l'édition posthume (1850) qui ne diffèrent que par la ponctuation, et parut d'abord dans *le Pays*, numéro du 28 janvier 1855.

Les textes successifs montrent en commun un faux sens (p. 299, l. 16-17); celui de 1857 une grosse coquille (p. 303, l. 22); et celui de 1869 cinq corrections ou suppressions inopportunes (p. 300, l. 25; p. 301, l. 4 et 9; p. 302, l. 17, et p. 303, l. 19-20).

Page 299, l. 1-2 : avisé de s'introduire de force...

—— l. 4 : mélangé de grandeur...

—— l. 5-6 : dressé leurs sombres physionomies au milieu...

—— l. 9-15 : Nous nous établîmes dans l'un des appartements, le plus petit et le moins somptueusement meublé. Il était situé dans... mais ancienne et délabrée... trophées armoriaux de toute forme... quantité singulièrement considérable de peintures...

—— l. 16-17 : dans de riches cadres d'or d'un goût arabesque. — Poe : in frames of rich golden arabesque [dans des cadres décorés de riches arabesques d'or].

—— l. 17-21 : profond intérêt, dis-je, à... suspendues aux murs non seulement sur leurs surfaces principales, mais dans...

—— l. 22 : ... château avait nécessairement créés; si bien...

Page 300, l. 2-5 : d'allumer les branches d'un grand candélabre situé à mon chevet... crépines qui enveloppaient...

—— l. 8-10 : ... peintures et la lecture... en contenait l'analyse et la description.

—— l. 11-16 : je contemplai avec ardeur, — avec ferveur;... rapidement et splendidement, et le profond... avec difficulté plutôt que de déranger... je le plaçai de manière à jeter ses rayons...

Page 300, l. 19-21 : la chambre qui jusque-là *était restée dans une ombre profonde causée par l'une des colonnes du lit*. J'aperçus alors dans...

— l. 25 (1869) : ...pas moi-même...

— l. 30-32 : préparer ma pensée à... plus rassise et plus sûre... quelques moments, je...

Page 301, l. 3-4 : ... cette toile *semblait avoir dissipé la stupeur rêveuse qui avait surpris mes sens et m'avait rappelé*... — (1869) : m'avait appelé à... — Poe : seemed to... startle me at once into waking life.

— l. 7-12 : avec des épaules, faite dans le style... de vignette; il y avait beaucoup de la manière ⁽¹⁾ des têtes favorites de Sully. Les bras, ...des cheveux radieux, se fondaient imperceptiblement dans l'ombre vague et pourtant profonde, qui faisait un fond noir au tableau.

— l. 14 : dans le goût mauresque.

— l. 16-20 : Mais il se pourrait bien que... l'exécution du morceau, ni l'immortelle... qui m'eût si soudainement et si *véritablement* impressionné. Encore moins était-il possible que mon imagination, secouée de son demi-sommeil...

— l. 23 : dissipé une pareille idée, et...

— l. 24-25 : momentanée. Je pensai à tout cela très-vivement, — et je restai, ... — Poe : Thinking earnestly upon these points... [Concentrant toute ma pensée sur ces points...]

— l. 28-30 : J'avais deviné le charme [ital.] de la peinture dans une absolue équation [ital.] d'expression vitale qui d'abord...

Page 302, l. 1-11 : la cause de mon intime agitation, ... contenait le compte-rendu des tableaux... j'y lus les vagues et singulières paroles qui suivent : ...une fille d'une... beauté, ... pleine de joie. Et... vit, aima et épousa le... pleine de joie : rien que...

(1) 1869 : beaucoup de manière de Sully dans...

Page 302, l. 16 : le peintre *exprimer le désir de...*

— l. 17 (1869) : peindre sa jeune épouse. — Poe : to pourtray even his young bride.

— l. 19-25 : dans la chambre de la *haute tour noire* où la lumière *s'égouttait* sur la... le peintre, *prenait de la gloire* dans son ouvrage qui... passionné, étrange et pensif,... qui tombait si *pâlement* dans...

— l. 30 : un plaisir *chaleureux* et brûlant...

Page 303, l. 1-2 : parlaient de sa ressemblance à voix basse, comme d'une...

— l. 8-9 : et détournait rarement... regarder la *physionomie* de...

— l. 11 : des joues *même* de celle...

— l. 12-16 : furent *écoulées*, et... à faire, une touche sur la bouche et une *lumière* sur l'œil,... palpita comme la flamme... alors la *lumière* fut placée;

— l. 18-22 : pendant qu'il contemplait encore, il devint tremblant, et très pâle, et épouvanté⁽¹⁾, et s'écriant à haute voix : En vérité, c'est la vie [ital.] elle-même, il se tourna soudainement pour...

— l. 22 (1857) : sa bien-aimé (*sic*);...

⁽¹⁾ 1869 : il trembla, et il fut frappé d'effroi; et, criant... — Poe : he grew tremulous and very pallid, and aghast, and crying...

TABLE DES MATIÈRES.

[Le premier nombre indique la page de texte, le second la page des Éclaircissements.]

NOTES NOUVELLES SUR EDGAR POE..... V

NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES :

Le Démon de la perversité.....	I	334
Le Chat noir.....	11	339
William Wilson.....	25	348
L'Homme des foules.....	54	363
Le Cœur révélateur.....	69	372
Bérénice.....	77	377
La Chute de la maison Usher.....	91	389
Le Puits et le Pendule.....	117	405
Hop-Frog.....	139	420
La Barrique d'Amontillado.....	147	426
Le Masque de la Mort rouge.....	163	431
Le Roi Peste.....	173	436
Le Diable dans le beffroi.....	191	445
Lionnerie.....	205	451
Quatre bêtes en une.....	213	456

NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES (suite) :

Petite discussion avec une momie.....	225	461
Puissance de la Parole.....	249	474
Colloque entre Monos et Una.....	257	478
Conversation d'Eiros avec Charmion.....	271	486
Ombre.....	281	491
Silence.....	285	493
L'Ile de la Fée.....	291	496
Le Portrait ovale.....	299	501

*HISTOIRE DES NOUVELLES HISTOIRES EXTRA-
ORDINAIRES.....* 307

ÉCLAIRCISSEMENTS. (Notes nouvelles sur Edgar Poe). 317

ÉCLAIRCISSEMENTS ET VARIANTES..... 333

TRENT UNIVERSITY



0 1164 0299269 1

PQ2191 .A1 1922 t.16
Baudelaire, Charles Pierre
Oeuvres complètes de
Charles Baudelaire...

DATE

ISSUED TO

35636

35636

